

Mélanie Talcott

# Les Microbes de Dieu

Roman



*L'Ombre du regard*

# Les Microbes de Dieu

Mélanie Talcott

# Les Microbes de Dieu

*Roman*

*L'Ombre du Regard*

ISBN : 979-10-90624-00-9  
© 2011. – *Les Microbes de Dieu*, Mélanie Talcott,  
Editions L'ombre du Regard  
Tous droits réservés

Site web : <http://www.lombreduregard.com>  
<https://www.facebook.com/melanie.talcott>

*A l'attention du lecteur*

Si un certain nombre de noms, évènements et intrigues - réels – apparaissent dans ce livre, celui-ci reste néanmoins une fiction, une œuvre d'imagination qui se déclare comme telle. De la même façon, tous les personnages sont des représentations fictives qui peuvent éventuellement présenter certaines ressemblances avec des personnes réelles, décédées ou vivantes.

Mélanie Talcott,  
France - 2011

*Les Microbes de Dieu*

Ce roman est dédié aux Cœurs Purs  
qui ont été ma source d'inspiration,  
spécialement à mon ami de cœur, à ma fille,  
à son compagnon, à ma petite-fille,  
aux quelques cent mille enfants,  
et à tous les Microbes de Dieu...

*A la télévision, on ne peut pas dire la vérité,  
il y a trop de monde qui regarde !*  
Coluche

1.

**C'est un beau jour pour mourir**

Il n'y avait rien à faire. Il n'y avait rien à dire. Du moins me semblait-il. Le ciel filait pluvieux sous les nuages gris plomb. Encore un de ces jours sans fond, un jour pour pas grand-chose, un de ceux où je regretterais au soir que la soie du matin ait filé trop tôt. Rien ne me pressait à me lever, mais je craignais trop l'ennui pour me laisser aller à ne rien faire. Depuis presque quinze ans, je couvrais les conflits internationaux et c'était fou comme la planète s'y rétrécissait. Des milliers d'images. De la destruction enchaînée. Des maisons qui s'effondrent dans un bruit de poussière, des meubles en fagots éparpillés, là un livre dont les pages tournent solitaires au vent, ici des débris d'intimité éventrée, les balles traçantes comme une flambée d'artifice dans le ciel nocturne, le feu qui crépite, bouffe les arbres et fait des corps de magnifiques gerbes d'or. Mais le plus vendeur est toujours le plus obscène, des cadavres abandonnés, des corps déchiquetés, des vivants éperdus qui cherchent les leurs avec leurs mains et n'en étreignent que l'écorché. Des cris. Terribles les cris, ça vous pulvérise les tripes. La douleur qui s'incarne dans la chair. Une farce macabre qui endeuille définitivement les cœurs. Des pleurs qui vous glacent jusqu'à l'âme. Et puis ensuite le silence. Il n'y a rien de plus bruyant que le silence dans une guerre. Avant, il est menace. Après, il est néant. Le sourire édenté de la mort. Enfin, l'odeur du sang chaud. Entêtante, qui vous colle aux narines et se mêle à la sueur qui imprègne les vêtements. Je repoussai du pied une bouteille vide, mon adrénaline contre l'insomnie. Mon ivresse était toujours aussi éphémère que mon abrutissement. Le sommeil en effaçait l'ardoise et me livrait à la terreur de mes cauchemars, j'en sortais toujours lessivée mais indemne. Je n'en pouvais plus de cette vie là, mais j'en avais besoin pour survivre. J'aurais pu changer d'optique et de paradigme. Chasser les ours en voie d'extinction ou faire honte à nos déchets. Le revirement écologique était à la mode et j'étais suffisamment reconnue pour me le permettre. Mais la nostalgie me poursuivait trop. Je regrettais mes enthousiasmes de débutante, quand j'étais encore militante de l'humain, surtout et avant tout des opprimés. Et je devais sans doute être la seule à savoir que j'étais devenue une fonctionnaire de l'image. La douche était tiédasse, l'hôtel trop chic et ma panoplie de baroudeuse, impatiente. J'enfilai mon jean, chaussai mes boots et mit mon gilet multipoches bourré

*Les Microbes de Dieu*

de films, toujours des Tri X 400 Asa, prêts à boire la variabilité de la lumière sans se soucier de la folie des hommes. Je vérifiai mes deux Leicas et mon Nikon F2, réglai mon Summicron de 35mm sur l'hyper focale. Aujourd'hui, je ne prendrais pas des photos racoleuses, je ferais des images, juste pour moi, qui finiraient en archives numérotées sur mes étagères. J'irais à pied, j'en prendrais le risque et tant pis pour les check point. L'inconscience rend souvent invisible. Je sortis. J'étais en colère contre moi.

Je ne me rappelle plus combien de temps j'ai déambulé, ni pourquoi j'ai pris une direction plutôt qu'une autre. La guerre enlève toute référence à l'urbanisme. Les ruines se ressemblent toutes. Des caries de pierre flottant sur des monceaux de gravas. Des façades aux fenêtres émasculées dont les orbites noires et vides laissent toujours aux voyants une impression de tâtonnement, des murs abattus par la trace des impacts de balles, d'obus et de roquettes de mortiers figurant l'enfer des vivants et partout, les mêmes chiens efflanqués qui parfois ramènent dans leur gueule affamée un tibia ou un fémur lardé de chair humaine. Je ne me rappelle plus non plus pourquoi je me suis arrêtée sur une place plutôt que sur une autre, ni pourquoi une femme portant de l'eau ou des enfants joueurs armèrent ou non mon obturateur. Tout dépend toujours de la lumière, c'est le sang des photographes. Mais je me souviens parfaitement avoir poussé la lourde porte du cimetière. Un acte manqué, l'inconscient aurait opiné un psy. Sans doute ! Mais avec l'alcool, cette éternité de pierre est la seule chose qui me réconcilie avec l'humanité, elle y retrouve enfin sa réalité. J'en ai toujours aimé le recueillement qui en déchire le silence et où qu'ils soient, tous les cimetières me rappellent invariablement le Père Lachaise. C'est là où très jeune, j'ai pris mes premières photos avec mon Minolta SRT 101. Photographier le vivant m'était violent et l'est toujours. Les morts au moins ne protestent jamais. J'y ai passé des journées entières à apprivoiser dans la rigueur ou l'exubérance des tombes, la marque de l'humain. Là, la démesure et l'orgueil. Ici, l'effacement, presque l'aridité qui habille l'humilité ou la certitude d'un au-delà plus prometteur. Je m'y suis fait de belles frayeurs à la nuit tombée quand les yeux blancs des personnages habillant de leurs statuaires métalliques les chics mausolées, se faisaient regard. Un jour, je me suis lancée, le baptême du feu. Ma première image fut celle de femmes stériles et d'hommes impuissants se frottant contre la statue de Victor Noir. Ce cimetière aurait été sans doute comme tous les autres, avec son quadrillage de tombes s'organisant suivant l'espace, l'époque et le cadastre, si ce n'est que la mort s'y était faite vorace et exigeait quotidiennement tel le dieu Moloch, son quota de sacrifices. Des rectangles, plaies béantes de terre fraîchement remuée, s'ouvraient en lignes



*C'est un beau jour pour mourir*

serrées. Sur les épaules des hommes, dansaient des linceuls blancs dans une avancée chaotique, rythmée par leurs pas. D'autres allaient courbés en deux, serrant contre leur poitrine des dépouilles d'enfants, parfois enveloppées de sac plastique. Je sentis sous mes pieds leur martèlement chuintant s'arrachant de la terre boueuse. Il n'y avait plus de pleurs tant les yeux étaient rougis de larmes. La tristesse les enveloppait de sa fatigue résignée, la douleur taisait ses cris dans l'épuisement des poitrines. Je pris quelques photos, tiraillée entre l'hésitation et la gêne. Toujours, cette impression d'être un paparazzi de l'indicible. Une femme passa devant moi, hébétée, portée plus que soutenue par deux hommes. La suivait, agrippée à son manteau, une fillette. C'est alors que je remarquai l'inhabituel, la cadence anormale de leur marche trop rapide. Ils se dirigeaient en courant vers les sépultures récemment creusées, y déposaient leurs fardeaux sur lesquels parfois ils jetaient des fleurs, leur rendant fébrilement un ultime adieu, avant de repartir en courant, cédant la place à ceux qui les suivaient dans la file. Une jeune femme me regarda, puis se frappa la poitrine du plat de sa main avant d'y dessiner de son index, une croix. Tout à coup, sa tête gicla en lambeaux rouges, confettis de chair qui aspergèrent mon visage. Mes poumons ne furent plus que clameur. Je hurlais et tous se mirent à beugler avec moi, à cavalier en tous sens, terrifiés par le cri qui se nouait dans leur gorge. Sniper... Sniper...

Les corps se jetèrent à terre, instinct de chair épouvantée. Les linceuls salis de boue, éparpillés comme des marguerites coupées. Et le cri répété, de bouche à corps, Sniper... Sniper. Les croix blanches, périscopes se dressant comme des imprécateurs justiciers fustigeant notre terreur, m'entraînèrent dans leur chute. Mon visage enfoncé dans la boue distillant son goût fadasse. Tétanisée. Mon ventre se fit l'écrin de mes Leicas. Ils s'y incrustèrent durement et ne bougèrent plus, comme nous tous. Que la terre s'ouvre, qu'elle nous engloutisse ! Qu'a-t-on fait au Bon Dieu pour mériter ça, bordel ?! Ne plus respirer, ne plus bouger, faire le mort. Etre mort pour qu'elle passe son chemin. Viens mon amour, on va jouer au ball-trap... Combien sont-ils ces dégommeurs de l'ombre ? Détonation, claquement, sifflement, impact. Tout le reste est silence. Dans le dessillement vertical de mes yeux, seule chose encore en vie, jaillissent des éclats de pierre, des mottes de terre et le tressautement des corps fusillés. J'ai peur. *One shoot, one kill*. La distance assassine, précise, patiente. Je le sais, je l'ai déjà vu. Pourquoi l'ai-je oublié ? Les enfants, cibles pour harponner les adultes. *One shoot, one kill*. Dans la tête pour les filles et les femmes, mères potentielles. Le viol par les balles. Je suis trop vieille. Je n'aurai plus d'enfants. Ma petite fille est morte. J'ai peur. J'ai froid. La terre aussi est prostrée, humide. Je crois que je me suis pissée dessus. On dit que juste

*Les Microbes de Dieu*

avant de mourir notre vie nous refait son film au ralenti ou en accéléré. J'ai dû trop en voir, je ne visionne rien du tout. Qu'ont-ils vu ma petite fille et mon compagnon ? Je n'en peux plus. Tant pis, je me lève. Cela fait combien de temps ? Une minute, cinq minutes, une heure ? L'éternité est vivante, rampante, longue, éternelle. Un autre cri, sourd comme un murmure. Ils l'ont eu, ils l'ont eu ! Les corps qui se déchaussent de leurs cercueils de boue, se secouent. Les mains qui palpent ceux qui ne bougent plus. Des pleurs, des cris, des hurlements à repousser le ciel. Je me lève. Je suis vivante. A côté de moi, une petite fille du même âge que la mienne avec ses yeux grands ouverts et son ventre en charpie rouge. Elle me regarde, mais je suis seule à la voir. Sa mère est cul par-dessus tête quelque part parmi les cadavres. Suis-je vivante ? Je tombe à genoux. Je gueule, je hurle, je pleure. "*C'est un beau jour pour mourir, c'est un beau jour pour mourir...*" Les mots tournent dans mon cœur, absurdes. J'ai deux côtes cassées. Je m'évanouis

## 2.

### **Vulnerant omnes, ultima necat**

La lumière ripolinait jaune sur les murs gris. Le temps s'égouttait, poissé d'odeur clinique et de misères humaines. Il s'égrenait lentement, trop lentement en secondes d'heures, rythmé par le ballet imperméable des êtres désincarnés qui se croisaient sans jamais se toucher. Girouettes folles habillées de pyjamas bleus, sans rayures ceux-là, une pudeur de l'histoire sans doute, contre Pierrots blancs qui n'avaient d'autres rêves lunaires que celui du silence cataleptique qu'ils nous distribuaient dans leurs minuscules godets à pilules ou nous injectaient dans les veines. Fous enclos sur ordonnance, sur demande familiale ou sur ordre policier, ils avaient leurs pauses, les repas et les clopes, une hébétude contrôlée. Le personnel médical avait les siennes, greffées sur leur horaire salarié. Mais les nuits appartenaient exclusivement aux pyjamas bleus. Des cris hallucinés, des hurlements déchirants, des pleurs étouffés.

Je ne suis pas des leurs, même si je porte le même accoutrement bleui. Ma présence ici se doit seulement à la longue amitié qui lie le directeur de mon agence photos au chef de cette clinique. La fracture de mes côtes se résorbe, je respire. Je vais bien, même si à le dire, j'éclate en sanglots. Il m'a été prescrit des sédatifs et conseillé vivement de suivre une psychothérapie, pour "*libérer la parole*", m'a-t-on précisé. Et aujourd'hui, j'ai rendez-vous avec un psychiatre. Je n'ai jamais éprouvé beaucoup de sympathie pour cette profession. Prétendre pouvoir soigner le cancer de nos âmes ! Je l'imagine déjà mon expert en dérives mentales, enfermé dans sa camisole légale, la blouse blanche fringante et le stétho socialement affiché, empesé de ses connaissances dogmatiques, essayant d'accommoder les principes actifs de sa soupe chimique en pilules à mon inénarrable et très personnelle déroute, persuadé qu'il est sans doute qu'à interférer dans ma biologie, il remettra de l'ordre dans un désordre qui n'a de physique que mon allure plombée et mon air hagard. Je n'ai absolument rien à lui dire à ce toubib embrigadé par la sécurité sociale et même si je m'y essaie, histoire de jouer le jeu et qu'on me fiche la paix, je suis certaine qu'il ne pourra rien comprendre de moi. Il doit trop avoir l'étoffe de ses comforts ! La seule bataille qu'il ait jamais dû livrer, est celle de trouver une place de parking pour sa bagnole ! Un spectateur autiste qui pour guérir cet autre autiste qu'est son patient, affirme qu'il lui faut ne pas s'impliquer, garder la distance ! Mais laquelle ? A quoi la mesure-t-on ? Allez, je vais quand

même faire un effort, un petit. Je ne veux pas moisir ici, à l'hôpital psychiatrique. On en sort toujours avec un casier plus difficile à trimballer que le judiciaire. Un voleur qui cesse de l'être, c'est plausible, une réussite de la réinsertion. Mais quand t'es épinglé cinglé, tu as beau faire et beau dire, quand tu dis que tu ne l'es plus, personne ne te croit. J'imaginai déjà notre entretien, ses questions stupides et mon silence.

Eh Doc, je suis là et je sais encore qui je suis ! Je m'appelle Sasha Miller, et j'ai bientôt quarante-deux ans. Non, non, je ne déprime pas à cause de la ménopause. C'est bien une idée de mec, celle-là, comme le cliché de la mauvaise humeur féminine et des règles ! Et tiens, à propos de cliché, je suis photographe. Ah ! Vous trouvez ça chouette, excitant même... Ça vous aurait même bien plu de faire ce métier ! Je dois rencontrer plein de gens intéressants et des peuples ? Oui, j'en rencontre des gens. Des peuples aussi. Les premiers, je les connais rarement, plutôt après qu'avant. Les seconds, toujours de vue et surtout ceux qui courent la catastrophe comme ils courent le cachet. Humanistes opportunistes, la solidarité publiciste. Eh oui, Doc, je suis photographe de guerre. Drôle de métier pour une femme ?... Oh, pas plus que celui de ces hommes que l'on paie pour tuer au nom de la paix. Pour eux comme pour moi, la Der des Ders reste juste une idée. Les dessous virils de la guerre valent tous les cotillons de la mort ! Vous savez, ces amitiés de l'extrême, ces hôtels planqués riches, où s'entassent les agences de presse internationales sous influence et les journaliers politiquement corrects, sirotant le whisky en attendant la rubrique nécrologique du jour ! Je ne suis pas aussi courageuse. Simple-ment, je n'ai jamais eu la force de me suicider.

- Je suis le docteur Martin. Je vous ai reçue lorsque vous avez été rapatriée. Vous vous souvenez ?

Son visage doux, en face du mien, presque rêveur, ramassé dans une myopie désobligeante. J'ai planté mon regard voyant dans ses yeux de hibou pathologique.

- Non. C'est important ? Pour qui ? A quelques heures d'avion, des années-lumière nous séparent. Là-bas, ils ne savent même plus à quoi ils ressemblent, ils sont dans une merde innommable. Ici, ils commentent les événements, créent des brigades internationales de l'esprit et se proclament citoyens du monde. Ils lèvent haut des briquets, la solidarité du Bic, réclament des règles de bonne conduite guerrière et se précipitent au cinéma voir les derniers exploits de Rambo. A quoi tient la pulsation du monde ?!

- Vous voulez un café ?

Il posa une tasse de café noir fumant et un sucrier polémique. Les sucres, là sur son bureau, pourquoi sont-ils rectangulaires ? C'est absurde...

Les blancs, bon dieu, on dirait des cercueils. Les marrons, finalement ce ne sont que des sucres sales... Même là, on se fout de notre gueule. Plus rien n'est authentique, une arnaque colorée pour faire croire que c'est naturel...

- Vous dites, Sasha, que je suis un sucre blanc ?
- Sucre ? Vous entendez des voix ! Je n'ai jamais parlé de sucre ! Je n'en mets jamais dans le café !
- Pourquoi faites-vous ce métier, Sasha ?

Naïvement, au début je croyais que ces vestiges de vie fauchée dans l'instantané allaient percuter des cœurs ou au moins, des consciences. Moi, je n'avais pas le temps pour l'amour. J'avais des choses bien plus importantes à faire. Témoigner pour changer le monde, vous savez le fameux plus jamais ça ! Ça m'était rentré dedans, je crois à l'âge où les filles devraient s'intéresser aux garçons. J'avais d'abord pensé aux mots. Léo Ferré dont je buvais l'amertume désenchantée, claironnait que ce sont des armes. Le problème, c'est que comme elles, ils ont leur propre musique. Une poésie, ça ne chante pas comme une kalachnikov. Et il y avait tellement de choses à dire, à dénoncer, à crier, à tuer... C'était important pour eux, ceux de là bas, les oubliés. Mais mes colères, même bien torchées, n'ébranleraient pas celui qui entravait que dalle à ma littérature, suée en français. Et le petit biafrais tout famélique, les boat-people tout transis ne pourraient pas savoir que je pleurais pour eux, avec eux, bref que je luttais pour eux. Alors, j'ai choisi de devenir photographe. Le sacerdoce de l'image. Un guérillero de l'indicible armé d'un Leica. Exit le poids des mots, vive le choc des photos ! La misère n'a pas besoin qu'on l'explique ni qu'on la détaille pour en faire humer les effluves pestilentiels. Quelques secondes pétrifiées dans une belle lumière, une qui vous fait ressortir les noirs profonds et la transparence des blancs, un beau contraste avec de la profondeur de champ et l'horreur est piégée, dans la boîte, bien lisible au développement. Plus besoin de traducteur. Plus besoin d'explication de texte. Tout est dit. Dans toutes les langues. Il suffit de regarder. J'y croyais dur comme fer. J'étais le Malcolm X du 35mm et de la Tri X. Mes premières photos, je veux dire celles avec lesquelles j'allais gagner ma vie, je les aie faites avec les mineurs. Je les trouvais formidables de gentillesse et de courage ces gueules noires avec leurs poumons bouffés à la silicose, leur vie chiche tracée au cordeau dans leurs corons dont l'alignement était une insulte aux imprévus du bonheur. Un univers avec son vocabulaire et ses rites. Quand ils mettaient leur casque, ils portaient leur barrette. Ils buvaient au boutelot, défloutaient la boue et se moquaient gentiment du gali-bot, le mineur pas encore majeur. Je l'aimais mon premier grand sujet. Mais les mines, on les fermait, elles n'intéressaient plus personne. Après, il

y a eu les pauvres, les nouveaux et les anciens. Du déjà vu pour ceux-là, m'a-t-on dit, j'étais un peu novice dans l'exercice d'en découdre avec l'envers du monde ! Quant aux nouveaux, leur existence était un non-sens dans un pays riche comme la France à gauche toute, le peuple est ma rose... C'est là où j'ai commencé à comprendre sans m'en rendre compte. Un bon indien est un indien mort aurait dit un certain Sheridan. Raconter la vie de ses semblables ? Personne n'en a rien à foutre ! Après tout, chacun a la sienne, de vie... Des hauts et des bas... Mais la mort, ça c'est un sujet inépuisable, vendeur, bandant. Elle fait jouir les Unes, emmanche les gros titres, bouscule l'info et fait aussi frémir d'angoisse pépère, le lecteur... Il faut dire que j'y ai mis un petit peu du mien. Par orgueil... Je ne voulais pas devenir photographe de catalogue type Manufrance ni de mariages ou de press-book. Non. Seulement, montrer la mort, violente, sèche, celle qui te fait oublier la tienne jusqu'à ce que tu la croises, tellement sa brutalité est inconcevable, tellement on ne me croit pas quand je la raconte. C'était avoir les couilles d'aller au bout de la vie, mais c'était aussi faire preuve de conscience politique sans prendre parti. Un témoignage impartial de l'intolérable.

- Vous connaissez sûrement, docteur, cette image du photographe sud-africain Kevin Carter, celle du charognard soudanais qui veille jalousement sur son prochain repas, un enfant famélique ?

- Je m'en souviens, Sasha. Que signifie-t-elle pour vous ?

Celle pour qui l'offuscation des braves gens s'arrêtait à s'indigner sur l'argent qu'elle avait dû lui rapporter. "*Il aurait mieux fait de la sauver...*", voilà ce qu'ils pensaient et répétaient à satiété chez tous les Jojos du coin. L'adrénaline imaginée, c'est la morphine du pragmatique, la bandaison zappée du voyeur en charentaise pendant que son beefsteak refroidit dans son assiette. Kevin s'est suicidé à vingt-huit ans. Car bien sûr, l'unique salaud, c'était lui. Qui l'a tué, lui ? Alors oui, je suis devenue une colleuse d'images, une prosélyte de la réalité. Vous avez vu ce qui se passe au Timor oriental, et cette famine qui ronge l'Afrique jusqu'au squelette ou encore les verts paradis de Monsanto ? Vous avez vu tout cela ? Comment osez-vous continuer ? Comment osez-vous encore voter ? Comment osez-vous garder le pif scotché sur vos papiers ? Comment osez-vous me dire, Doc, que c'est moi qui suis bonne à enfermer !

- Sasha, avez-vous déjà entendu parler du stress post-traumatique ? Toutes les horreurs brisent même les plus aguerris, mais parfois il y en a une, une de trop, qui les fait mourir à l'intime. J'en ai vu beaucoup, soldats, médecins, infirmières, humanitaires, reporters et civils... Désormais

pour celui qui a contemplé la mort en face, rien n'a plus d'importance, si ce n'est cet instant où le temps s'est arrêté pour lui, toujours sur la même image. *Vulnerant omnes, ultima neeat*, toutes blessent, la dernière tue. Les romains gravaient cette phrase sur les cadrans solaires. Au début, beaucoup nient tout en bloc, exactement comme vous le faites. Alors, dites-moi Sasha, voulez-vous réellement vous en sortir ?

Cadrans ? Soleil ? Sucre blanc, sucre marron, sucre noir... Blanc cassé. Saigner à blanc. Tirer à blanc. Jeter à blanc. Faire chou blanc. Sucre blanc, tombes. Sucre marron, terre. Mort... Rien n'est vrai. Rien n'est vrai... sauf le noir. Il signe l'absence et marque le passage entre deux fissures du temps. Une seule couleur pour révéler la trace de l'invisible au visible. Le noir, l'ombre de la vie... J'te lui en ficherais, moi, du stress post-machin !

Ce stress, Doc ? On le porte tous en nous, en germe ou en pleine floraison, depuis la nuit des temps, et aujourd'hui, je ne suis plus très sûre de la différence qu'il y a entre la filmer et la donner, la mort. Je dirais que dans les deux cas, on collabore à quelque chose qui fascine, retourne les tripes, chatouille notre supplément d'âme, séduit même, sans parler de ceux qui roulent uniquement pour le Pulitzer, l'Albert Londres ou ces autres, rares il est vrai, qui shootent l'horreur pour se payer un loft les pieds dans l'eau et emballer de la gonzesse. J'en ai connu. D'ailleurs aujourd'hui, la tendance n'est plus à être reporter de guerre, sinon correspondant de paix. On fait même des stages de formation en prévention des risques traumatiques journalistiques.

On finit toujours par s'arranger avec ce qui nous dérange. Au moins, j'aurais appris cela. Et puis, pour être honnête, j'ai toujours aimé les voyages... Je les ai tous faits, les continents et les pays. Liban, Pakistan, Cachemire, Rwanda, Syrie, Yougoslavie, Nicaragua, Tchétchénie, Afghanistan. Je ne vais pas tous vous les énumérer, Doc. Il n'y a pas de place pour eux dans la géographie de votre raison.

- ... du repos... Reprendre des forces pour reposer pied à terre et reprendre goût à la vie ! Parler, dire les choses pour les exorciser, Sasha.

Vous m'affirmez péremptoire que je souffre dudit syndrome de stress. Admettons ! Mais vous ne le sentiriez pas, vous, ce stress qui n'est que la vision accoutumée du pire, si la dernière image que vous aviez mise en boîte, était celle d'une gamine pissant le sang, ses deux yeux aigue marine plantés dans son ventre rouge ? Votre diagnostic vous rassure, Doc ? Moi ce que j'ai dans les yeux dès que je les ferme, ce sont les siens qui me sourient.

- Vous dites, me reposer et reprendre des forces pour reposer pied à terre ! Je ne suis pas fatiguée ! Je vais bien. Oublier et passer à autre chose ? Pour aller où, pour faire quoi et pour quoi faire ? Dehors ? Mais ce n'est pas pour autant que l'on se sent mieux dedans ! La douceur de vivre, Doc, est une hérésie climatique !

Ce doit être le même refrain que l'on serine à tous les porte-flingues engagés volontaires, avant de les renvoyer se faire trouser la peau pour des motifs dont la clarté s'épaissit au fur et à mesure que les bombes intelligentes réalisent leur boulot de nettoyage technologique. C'est vrai, Doc, l'horreur inaudible ne rend jamais dingue, en tout cas pas tout le monde. Mais moi, tout au fond de moi, je sais que ce n'est pas cela qui me rend malade. J'ai le chagrin des Hommes.

Je crois, mais je n'en suis pas certaine, que je ne lui ai jamais rien dit de tout cela à mon psychiatre. J'ai dû, je me connais, juste prendre l'expression que je pensais adaptée aux circonstances. Et cela a duré des semaines. Un soir, un de ces soirs mornes, où l'âme froissée de tous les remords de ne pas être du côté où l'on trinque, pyjamas bleus sages et alignés, nous nous enfoncions doucement dans les embruns télévisuels et dérivatifs de *Ques-tion pour un champion*, une chose étrange arriva. Une envie impérieuse me jeta sur le sol glacé, le dos au mur, recroquevillée, les genoux serrés contre ma poitrine, mon corps et mon cœur comme un papier froissé. Cherchant à m'ancrer dans une pensée qui sans cesse se dérobait, le sol remonta ses draps de lit en faux marbre sous un martèlement tellurique. Une pulsation d'une douceur violente. Je levais la tête et plissait les yeux figurant par habitude, une mise au point de l'espace. Devant moi, une déferlante rouge ondulait en vagues félines dont le flux et le reflux obéissait aux injonctions d'une main insolente. Une ondulation voluptueuse presque imperceptible des hanches, le corps tendu par l'acier brun et nerveux de sa chair, des yeux de braise dans l'écrin d'un visage qui n'était qu'une crinière noire, une gitane se tenait là comme une prière immobile. Elle me rappela cette Carmen Amaya anonyme que j'avais vue un jour dans un *café cantante* de Triana et dont le regard s'éraillait comme celui d'Anna Magnani. Était-ce la même ? "*Celui qui danse, marche sur l'eau comme une flamme*", poétisait Lorca. Et celle-là possédait cet état de grâce, *el duende*, disait-il aussi. Elle s'ouvrait, se fermait, s'offrait et se refusait, convulsive, rageuse, triomphale. Une flamme rouge dans une mer d'uniformes bleus. Une gerbe d'étincelles sur nos cœurs en miettes. *Alza, Morena* ! Ses taconeos enchaînèrent nos pieds, d'abord les miens, puis ceux de tous. Nos mains claquèrent des paumes dans un tonnerre de hurlements. Une géométrie vive et incandescente. Nous dansions tous le flamenco, ce jardin secret et très ancien qui autrefois



*Vulnerant omnes, ultima neecat*

se dévoila aux hommes à la lueur des lampes à huile, dans les accents déchirants nés sous les doigts de guitaristes aveugles. Sa taille se brisa, son corps fléchit, elle s'étala à mes pieds, coquelicot splendide.

- Qui es-tu ? Comment t'appelles-tu, murmurai-je. - Je te connais, je t'ai déjà vu, je me souviens...

Elle se redressa d'un geste souple, me regarda longuement, le sourire comme une traînée de neige, avant de me gifler sèchement du revers de sa main brune.

- Je m'appelle Shamaël... éveille-toi, Sasha, éveille-toi, seuls les fous n'ont pas peur...

Une nuée de blouses blanches s'abattit sur nous. Une sécheresse ardente dans mon bras. Mes jambes et mes bras écartelés par la dureté des liens. La chambre de contention. Le coma somnifère. L'impression d'être une plaie immense qui se vide de tout son pus, un pus qui s'écoule du corps, de l'esprit et poisse tout ce qu'il touche. L'impression d'être une vieille qui voudrait retrouver l'usage de ses membres. La stupeur vaseuse. J'avais encore loupé mon bon de sortie.



### 3.

#### **Accepter sans questionner, c'est mourir sans vivre**

Ne pas céder ! En face de moi, morceau d'ouate rivé sur une chaise, le docteur Martin fignolait ma délivrance. Je le savais malgré mes préjugés excellent professionnel, mais je refusais farouchement à ce que ses souvenirs soient tissés de l'intimité des miens. Une sorte de compassion retenait mes aveux. Il n'était qu'un homme et non un démiurge. Comment s'arrangeait-il de la mémoire excisée de tous nos esprits mutilés ? Priait-il ce Dieu là-haut qui n'en finissait plus d'annoncer sa météo sanguine comme une béatitude définitivement crucifiée ? Croyait-il au Grand Recouseur qui ajustait les points de croix et brodait les motifs de nos douleurs dans un inventaire incessant ?

Doc, inutile d'essayer. On ne peut rien partager, sinon se livrer à une débauche de sons, à un lupanar verbal dans l'inexactitude de nos émotions qui se dérobent. On ne peut rien partager, sinon tenter, chacun, d'assembler jusqu'à notre dernier souffle, les morceaux de notre puzzle personnel en se servant des autres. Mais sa voix s'éleva insistante et mon silence, encore plus obstiné.

- Sasha, êtes-vous consciente que vous avez eu une crise hallucinatoire ?

Vous dites, Doc ?... J'ai aussi des hallucinations ? Ah oui !, je me rappelle, j'ai eu une fièvre de cheval. Et quoique vous puissiez en penser, je n'ai pas rêvé. Vous ne me croyez pas ? Le fruit de mon délire ? Une surchauffe aléatoire de mon cerveau ? Mon esprit dérangé a créé cette femme ? Ce n'est pas parce que vous ne l'avez pas vue qu'elle n'existe pas. D'ailleurs en ce moment même, je la vois. Elle m'observe derrière la porte vitrée de votre bureau. Une belle gitane. Vous ne signerez pas mon bon de sortie ? Allez-vous faire foutre... Je m'en moque. Elle m'attend. Elle s'appelle Shamaël...

- Soit. Alors que vous dit-elle ?

Ce que vous n'osez pas me dire, sans doute par précaution et je ne suis pas certaine que vous apprécieriez sa mise en jambes thérapeutique. Mes justifications, mes excuses, même la raison profonde de ma déprime ? Elle n'en n'a cure, Doc. Elle s'en fout.

- Que vous dit-elle encore ?

Que je suis une fieffée égoïste, lâche et narcissique. Que je devrais avoir honte de me vautrer dans le mal de vivre après tout ce dont j'ai été le témoin, volontaire de surcroît. Que toutes mes images se résument à cultiver l'art de l'inutile en mon bénéfice propre et à batifoler dans cet inconscient collectif de la honte qui resurgit de temps à autre au cours de nos commémorations mondaines. Que seul l'être humain a le pouvoir de changer quoique ce soit à sa condition et que s'il ne le fait pas, c'est qu'il est capable de supporter encore bien pire. Que la guerre a toujours existé et que le genre humain y a toujours exprimé avec constance et souvent avec enthousiasme, la ferveur destructrice de son génie.

- Vous pensez qu'elle a raison ?

Il vous suffit de contrôler la matière pour juguler nos éruptions mentales. Quelques anxiolytiques font l'affaire, car pour vous, le temps se mesure à nos rythmes circadiens. Une biologie sans poésie ni imprévus. Vous avez tort. La réalité a besoin d'imaginaire pour se magnifier. Faites donc un effort. Oubliez votre tensiomètre, votre stétho et tous vos outils qui ne vous servent qu'à contrôler la mathématique de votre angoisse. Accepter sans questionner, c'est mourir sans vivre. C'est par le cœur que l'on grandit, Doc, non avec nos artères ou nos défécations.

- Racontez-moi, comment l'avez-vous connue, Sasha ?

Sa patience était touchante. J'acceptais de me défaire un peu de ma réserve têtue.

- Je ne sais pas. Je ne l'ai pas cherchée. Elle m'a trouvée. Elle a dansé pour nous tous, pour moi. Elle a disparu, laissant sur mes joues la trace brûlante de ses doigts. Puis une nuit, elle est revenue. C'était une de ses nuits si dense qu'elle vous engluait de mauvaise hargne. Une de ces nuits que l'on n'oubliera plus, où tout dérape, dilué, anéanti par le désir meurtrier d'être quelqu'un. Ces nuits-là, on est tous des assassins. J'avais le délire cloué à une fièvre qui me martelait le crâne. Le thermomètre frisait ses cimes mercurielles et pourtant j'étais glacée. Je ne bougeais plus, le dos appuyé au mur, la mâchoire rigidifiée, le cerveau comme une chair fouaillée par mille lames. Que voulez-vous que je vous dise ? Apparemment, elle a ses têtes. Elle ne se montre pas à tout le monde, et la vôtre ne doit pas lui plaire puisque vous ne la voyez pas. Elle m'a dit aussi que j'étais une Bonne Personne.

- Qu'est-ce qu'une bonne personne ?

Ne me demandez pas ce qu'elle entendait par là. Je n'en sais rien. Mais elle m'a affirmée que c'était cela qui me rendait non pas malade au sens où vous l'entendez, sinon réceptive à cette douleur construite de l'humain.

- Je ne sais pas, Docteur, et sincèrement je ne me suis jamais posée la question.

Nous sommes tous des créatures de Dieu, pas vrai, Doc ?! Et si Dieu nous fout sur la gueule, c'est qu'il a ses raisons. Mais quand même, y'a des jours où, merde, ce n'est plus possible cette vie ! Je ne sais pas non plus ce qu'elle voulait dire quand elle me répétait inlassable : "*seuls les fous n'ont pas peur... Seuls les fous n'ont pas peur...*" Je n'avais pas peur. Je n'ai plus jamais eu peur depuis la mort de ma petite fille. Néanmoins, cette nuit-là, va savoir pourquoi, elle a pris le temps de m'expliquer ce qu'elle voulait dire, ma gitane.

- Tu sais, m'avait-elle dit, - vous faites tous souvent des trucs qui paraissent ne prendre aucune direction, ou alors les prendre toutes à contresens de ce que vous désirez. Vous êtes toujours dépassés par votre propre vie. Alors arrive un moment, et il est enfin arrivé pour toi, où vous ne vous rendez plus compte du chemin que vous avez parcouru. Vous croyez que vous avancez par inadvertance et vous continuez par habitude. Mais ce n'est pas vrai. En fait, ce sont vos rêves qui vous font virer à l'aigre. Vous vous y accrochez en leur prêtant plus d'importance qu'à vous-mêmes. Vous vous sentez merdeux à les laisser filer. Vous désirez tous être des héros et un héros n'est souvent qu'un être ordinaire habillé de circonstances particulières. En général, cela vous colle tellement aux basques cette idée d'héroïsme, qui va de pair avec le tapis rouge, les hourras et le fric, que la plupart plonge dans l'obsessif. Ne pas se loucher. Ne pas se rater. Et pendant ce temps, vous ne faites plus gaffe à tout ce que vous vivez, ces choses bénignes en apparence, ces gens que vous croisez furtif. Egoïstes jusqu'au trognon ! Ma peau c'est ma peau et garde la tienne pour toi, telle est votre ritournelle. Trop souvent, quoique vous en pensiez, il n'y a pas une once d'amour en vous. Seulement des baquets de honte qui étanchent votre soif de générosité. Des récipients d'eau sale...

Elle avait raison, Doc. J'en étais là et j'étais en colère. Depuis combien de temps ? Depuis trop longtemps, avec mes croisades auxquelles je ne croyais même plus. La guerre comme une grenade dégoupillée pour faire avancer mon schmilblik personnel. Pour d'autres, c'est la carrière, pour d'autres encore, c'est le sexe ou le pouvoir ou la consommation effrénée. Ou même rien du tout. Et puis un jour, un jour où on ne fait plus gaffe, où

on laisse du lesté à la corde, il vous arrive un truc bien hard. Quelque chose que vous n'aviez pas prévu. Une maladie, une sans issue, la mort de ma petite fille, une catastrophe naturelle qui vous laisse dévasté à l'intérieur. Quelque chose qui vous met tout nu avec rien pour planquer cette nudité qui vous fiche une trouille bleue. Des déclics pour lézarder enfin notre ciel de mensonges. Et au milieu de ce désastre que l'on réclame pourtant de tous nos vœux, d'autres choses germent. Moi, je ne disais rien. Je n'avais rien à dire.

- C'est toujours sur un tas de fumier que fleurissent les plus belles roses, avait poursuivi mon apparition. - Tu le comprends bien plus tard et tu te mets à rire d'avoir tant pleuré. Tu sais, Sasha, personne n'est programmé pour la chute. Souvent elle t'arrive dessus, presque en lousdé, la somme cumulée de tes erreurs et avec elle, l'absence de courage pour entreprendre une nouvelle lutte et le quotidien comme une chape de plomb à l'horizon d'une vie sans passion. La résignation en index, le désarroi en liesse et des projets épouvantails pour masquer le vide, l'envie gangréneuse d'en finir une bonne fois, parfois le rire, parfois un visage durci, émasculé comme le tien. Le plus souvent, rien. Et puis, va savoir pourquoi, les choses s'enchaînent dans l'imprévisible. Des signes qui soudain vous rendent à votre humanité. Le flamenco, Sasha, n'est que cela ! Certains possèdent *el duendillo*, l'état de grâce, et d'autres non. Ne croire que ce que l'on voit, c'est être aveugle. L'invisible est voyant. A toi, je peux le raconter. Je te le dis, moi, Shamaël. "*Seuls les fous n'ont pas peur...*"

On était restées longtemps sans parler. Elle dansait. Je rêvais. Quelque chose dont on se dit que c'est trop beau pour que cela existe mais qui existe quand même.

- Mon histoire n'est pas mienne, avait-elle repris. - Enfin pas uniquement. Shamaël, c'est un morceau de toi. Une pièce d'un puzzle à redécouvrir et à terminer avec tous ceux qui le désirent. Une flamme, une danse. Nous sommes tous de vieilles âmes... plus ou moins jeunes ! On a tous notre Shamaël et c'est la même pour tout le monde. Je ne te demande rien d'autre que d'entendre. Après, tu en feras ce que tu en veux, inclus jeter mon récit aux ordures. Cela m'est complètement égal. Tout ne dépend que de toi. Alors écoute...

Longtemps, Doc, sa voix me berça. Elle m'emporta loin, dans l'espace et dans un temps révolu qui pourtant, me sembla familier. Vous pouvez croire ou non ce qu'elle me narra. Sourire et me dire que c'est une légende ou des affabulations jaillies de mon esprit fiévreux. Cela n'a pas d'import-

tance. Que l'histoire soit invention ou réalité, chacun en retire toujours ce dont il a besoin. La beauté traverse toujours la folie.

Je me tus. Un silence poli. Je n'attendais rien de spécial de la part du docteur Martin, ni qu'il approuve ni qu'il récuse.

- Vous savez, Sasha, on ne peut vivre longtemps en toute impunité avec son double, du moins en est-il ainsi pour la plupart. Mais il est des cas où la blessure secrète que laissent certains voyages nous ouvre à un état de recherche intérieure, un état vibratoire qui nous permet de découvrir des pans entiers de nous-mêmes pour devenir ce que l'on est. C'est aussi l'un des chemins du stress post-traumatique. Je prends donc le risque, et j'en assume la responsabilité, de vous laisser sortir, à une condition cependant.

- J'irais peut-être mieux, Docteur, si j'acceptais les sucres blancs, mais ce serait me trahir. J'ai envie de ne jamais les accepter. Quelle est cette condition ?, lui répondis-je dans un sourire.

- Que vous alliez voir un vieil ami médecin homéopathe dont les excellents résultats m'ont toujours épaté, bien qu'il m'en coûte à chaque fois autant de le comprendre que de l'admettre. Il s'appelle Neill...

J'acquiesçais, j'aurais promis n'importe quoi, tout en me demandant si je ne devais pas ce sauf-conduit d'abord et avant tout à Shamaël, une bien étrange gitane.





### L'excitation de la logique

Jaro est venu me chercher. Jaro, c'est mon voisin de palier. Un black qui fait de la musique. Je m'habille de son ombre. Ses rythmes sont sans droit d'auteur et swingent d'un chaloupé, l'imposture du Blanc. Sa guerre à lui, il la mène au corps à corps dans l'exultation joyeuse des sons qui en fait danser chaque fibre, en exorcise les démons, en distille le meilleur. Les miens, fendus en deux par la mitraille, éventrés, violés, faméliques, hargards sont exposés comme des objets d'art au Guggenheim et m'ont rapporté beaucoup d'argent. L'esthétisme de l'horreur. On ne s'est pas fait du gringue. Il m'a juste trouvée l'alcool en berne sur mon paillason, un soir où il rentrait du boulot. Je crois qu'il m'a prise en protection pour ce qu'il a vu chez moi. Mes photos, les mêmes que celles des expositions. D'autres aussi, celles que personne ne veut ni montrer ni voir. Partout. Sur les murs, sur le sol et dans les chiottes, in memoriam, Diane Arbus, Eugène Smith, Salgado, Griffith et Dityvon. En tapisserie. La seule différence, c'est que j'y avais rajouté ce qui leur manquait pour faire vraiment vivant. Une couleur. Le rouge de mon sang. Dégoulinant de ces hommes, femmes et enfants que j'avais vus, chair palpitante, avant qu'ils ne s'affaïssent fauchés par mon viseur. Pas besoin de lui expliquer. Jaro sait tout cela. Et pourtant, il n'a rien vu de tout ce que j'ai vu.

Il ne m'avait pas encore raconté qu'il était venu du Congo dans une *patera*, une embarcation dans laquelle même le plus casse-cou n'oserait pas descendre la moindre rivière, avec pour capitaine, la Mort, la vraie, celle qui ne fait pas de cinéma, celle qui émigre toujours illégale sans que personne jamais ne lui demande ses papiers. Il avait ensuite galéré ferme et souqué dur en France, la trouille au ventre de devoir retourner chez lui, expulsé *manu militari* comme un malpropre. Il ne m'avait pas encore chanté le Mississippi avec sa voix qui lui descendait le blues jusque dans ses racines africaines. Il est donc venu me chercher et il m'a engueulée.

- Tu es en vie, Sasha, secoue-toi ! Cela ne sert rien de te ronger d'amertume et de te rouler dans la fange de tes infortunes. Tu n'as vraiment que les opinions de tes luxes !, m'a-t-il dit ce jour-là, se refusant à m'enfermer dans le rôle de victime et à me laisser me noyer dans celui de l'apitoiement complaisant.

- Facile à dire ! Me secouer... Pour qui ? Pour quoi ?, l'ai-je rabroué de méchante humeur tout en mettant son enthousiasme sur le compte de sa

jeunesse. De son inexpérience... Quand même, quinze ans nous séparent ! Par prétention. Comme si je n'avais rien appris. Comme si je voulais oublier que voir sa mère, ses sœurs violées sous les yeux de l'enfance, procure de sacrés raccourcis vers une maturité sans âge. Je lui ai raconté le psy, le diagnostic et ma promesse que je n'avais pas l'intention de tenir.

- Ce docteur Martin veut que je consulte l'un de ses confrères, un médecin homéopathe. Un thérapeute, m'a-t-il précisé. - Rien que ce mot me fait trépider. J'ai déjà un psy qui me prend sans doute pour une hystérique mal baisée et fouine grave dans mon archéologie pour y dénicher une dose de résilience. Tu sais, papa, maman, un blocage quelconque, un conflit larvé non identifié. Je ne te raconte pas ! Freud a du souci à se faire ! Et maintenant, la promesse d'un traitement alternatif !

Je me voyais déjà avec la kundalini en goguette, poussant la bobinette de mes chakras pour m'éclater dans l'identification de mes traumas. Comment assumer que mon traumatisme à moi n'était qu'une défaite sanglante et assassine ? Un lent génocide d'images. Les corps changent, les balles restent toujours les mêmes. Jaro avait souri. Il ne fallait pas m'inquiéter. Il m'emmènerait lui-même voir ce vieux médecin, cet artisan de l'Art.

- Comme tu n'as plus rien à gagner, Sasha, tu n'as plus rien à perdre non plus ! Allez, bouge-toi !

Je l'ai donc suivi comme on suit une info sur le théâtre d'un conflit. Sans me poser de questions. Celles-là, elles viennent toujours après, une fois que tout est fini. Et puis qu'est-ce qu'un vieux allait me dire de bien neuf ? J'en avais tellement vu de ces choses dont on ne revient jamais. Ce vieux bonhomme ? Un médecin homéopathe en retraite ! Un faiseur de miracles qui allait me prescrire, je n'en doutais pas, des médicaments dont on disait qu'ils étaient dépourvus de substance active ! La mémoire de l'eau ? Elle était tellement polluée la pauvre que ses molécules elles-mêmes devaient bien avoir du mal à retrouver leur source originelle. Quant à la mienne, elle était tarie à six mille pieds sous terre. De toute façon, je n'avais rien à lui dire non plus. Ni à personne d'ailleurs. C'est ce que je croyais. Jaro m'avait pourtant prévenu. "*Méfie-toi !*" Mais me méfier de quoi ? Je ne savais pas encore qu'il le connaissait aussi.

C'est ainsi que j'ai connu Neill. J'avais imaginé un beau vieillard, d'un âge tellement avancé qu'il ne se compte plus qu'en années qui vous reste, avec un visage ridé de sagesse. Je trouvais un homme dont le physique déniait au temps l'inscription des ans, concentré dans un regard attentif de bonté, de celle qui évoque immédiatement pour bien des femmes, dont moi, l'archétype rassurant du *gros nounours*. Nous sommes restés long-

### *L'excitation de la logique*

temps sans rien dire dans sa bibliothèque comme un écrin chaleureux. Mais certainement pas pour les mêmes raisons. Il n'avait pas besoin de parler, j'avais besoin de me taire. Ce bonhomme, j'étais sûre de le connaître. Ma mémoire visuelle ne me trompe jamais. Je l'avais croisé à plusieurs reprises. A Dadaab, ce camp de réfugiés surpeuplé et tentaculaire, parfait exemple d'une extermination durable qui ne dit pas son nom. Il y était avec le comité international de la Croix Rouge. Je l'avais vu parler à Louise Harbour, Haut Commissaire aux droits de l'homme aux Nations Unies, surnommée Loulou qui à autopsier les charniers de l'ex-Yougoslavie, avait risqué d'y perdre sa peau. Il n'est jamais prudent de démembler la carrière politique des champions de l'épuration ethnique. Je l'avais vu étreindre fraternellement le chef des maronites, Mgr. Nasrallah Sfeir, glisser quelques mots à l'oreille de Ratan Tata et assister aux obsèques de Pierre Gemayel. J'en aurais donné mon œil.

Mais, qu'est-ce que j'imaginai ? Qu'il allait me le confirmer, souriant ? "Vous avez raison, c'était moi, encore et toujours moi ?" - Je n'ai pas pris le risque que lui aussi me colle la mention rédhibitoire "*souffre d'hallucinations permanentes*"... J'ai attendu qu'il parle. En premier. Mais avec ma jeune quarantaine bringuebalante et indéfinie qui faisait eau de toutes parts sans que j'aie envie d'écoper ma barque, je n'en menais pas large. Je me sentais comme une môme qui va pour la première fois chez le gynécologue et doit sans sommation dévoiler ce qu'elle a de plus intime. La rupture de l'hymen ne se fait pas au premier geste amoureux ! Cet homme se déclinait du regard. Serein, profond, pénétrant. Il me transperçait tellement que cela me donnait envie de me retourner pour vérifier qu'il n'y avait pas quelqu'un debout derrière moi. Une affirmation muette qui me faisait me tortiller au fond de moi, tout en prenant soin de ne bouger aucun muscle. L'envie de me larguer toutes voiles dehors en une échappée belle et cette certitude d'avoir enfin trouvé la main qui va se tendre par-dessus tes abîmes. Jaro avait raison encore une fois. Il était évident que ce médecin n'était pas un distributeur de médicaments. Sa voix qui avait la même qualité que son regard, a traversé le silence. La bibliothèque est redevenue ce qu'elle avait dû être autrefois, sa consultation. Un lieu de recueillement, dépourvu de tous les atours qui en dénude habituellement l'intimité, la blouse blanche, les diplômes affichés au mur pour effacer le soupçon de toute médiocrité, le stéthoscope négligemment posé sur l'appareil de tension, l'odeur imprégnée de javel, d'éther et de désodorisant d'ambiance. La sienne avait dû être une chapelle sans dieu ni maître, une anarchie disponible livrée au bon vouloir de l'inavouable, le recueillant, le scellant et l'effaçant. La *Gloire* de Boris Vian sans l'Arrache-cœur.

- Photographe de guerre... Accepter, chercher même toute cette douleur... De quelle autre encore plus dévastatrice, vouliez-vous fuir, Sasha ?, m'a-t-il demandé doucement, trop doucement.

Il n'a rien dit de plus. Les livres vidés d'un coup de tout leur contenu. Sa question comme une gomme abrasive. Des pages blanches sagement alignées sous leur reliure attendant que je les noircisse de ma réponse. Le docteur Martin ne m'avait jamais fait éprouver cela. Cette panique vertigineuse qui amenuise le souffle et vous met au pied du mur des condamnés de la mort, voyeurs voyants d'eux-mêmes comme des aveugles. Moi, dont la Fossoyeuse avait tari les larmes en m'enivrant de la lie des hommes, j'ai pleuré toutes celles que je ne croyais plus posséder en gros spasmes silencieux qui me blanchissaient les jointures des mains, me lavant de leur marée salée et tiède avant de m'abandonner sur la grève de mes souvenirs. Mon identité était devenue une longue attente et portait les noms de mon enfant et de mon compagnon broyés dans des tôles routières. J'aurais voulu les enchaîner aux pieds du vent et les serrer encore contre moi. J'étais partie à la guerre parce qu'elle était en moi. Mais il faut croire que de là-haut, c'était eux qui veillaient sur moi. Pas une balle qui ne m'est identifiée. J'ai parlé, parlé durant deux heures. Il m'a écouté. Sa main sur la mienne comme un baume. Sa première prescription avait été prescrite, tendresse et apaisement. Il m'a dit de revenir quand je voulais. Je me méfiais. On finit toujours par détester ceux qui connaissent nos secrets. Il devait s'en douter.

- Vous êtes une Bonne Personne, Sasha...

"Encore ! Les mêmes mots que Shamaël. C'est une manie ou quoi ! Qu'est-ce qu'ils veulent dire, tous ?", pensai-je.

- Avez-vous confiance en moi ?

L'avertissement de Jaro me revint de suite en mémoire. "Méfie-toi !" ... A quoi bon dissimuler ?

- Vous savez, je n'ai confiance en personne, pas même en moi. Comment pourrais-je alors avoir foi en vous ?! L'affirmer serait une incohérence !

- Je vous sais gré de votre franchise, Sasha. En eut-il été autrement, je ne vous aurais certainement pas proposé de vous mettre en contact avec des personnes capables de vous aider d'une autre manière. Voici, pour commencer, l'adresse d'une amie très chère.

*L'excitation de la logique*

Dehors, Jaro m'attendait. Son rire était tout ce qu'il me fallait. Rentrée chez moi, euphorique, j'ai ordonné mon désordre, marque de mon ordre. J'ai glissé les négatifs dans des pochettes de papier cristal, mis une housse sur mon agrandisseur Focomat Leitz, et à l'abri de la lumière, mon papier chlorobromure Agfa qui redonne de la chaleur au froid bleuté. J'ai rangé tous mes filtres et mon scoponet qui m'avait fidèlement servi, me permettant la mise au point du grain du négatif et jeté les capsules de Tri X vides, bref tout ce qui m'avait servi à contempler la vie au 250<sup>ème</sup> de seconde. J'ai couché avec amour dans des linceuls de cartons numérotés, mes planches contact. Tous les témoins bruyants de l'omission des lâches, ces victimes hasardeuses de la décomposition du monde. Tous ces êtres mis en gerbe en Palestine, en Afghanistan, en Afrique, en Colombie, les *small soldiers* de Sierra Leone et du Liberia ou de Birmanie, les démineurs en culotte courte, les esclaves sexuels impubères, toute cette chair à canon de tous les canons, dont la disparition brutale ne lève aucune houle de remords chez leurs bourreaux, mais fait prier les foules pour le retour de l'innocence de l'enfance inviolée. Bref, tout mon futoir de Gaston Lagaffe décalé, ma cuisine dont le seul génie expérimental se résumait à un monceau de bouteilles vides et de boîtes de conserve à peine entamées, mon chat et mes livres.

J'étais incapable de dire comment il s'y était pris, mais cet homme que je n'appelais pas encore Neill, m'avait remise à la croisée des chemins. Ma gitane avait raison. Ce que j'avais appris et vécu devait s'inscrire dans un autre mouvement, retourner sur d'autres terres pour germer dans d'autres esprits. Mais, je ne le savais pas encore, tout comme j'ignorais où était la solution ou plutôt celle qui me correspondait. Je me mis en tête de savoir qui était ce Neill. C'est ainsi que tout a commencé. Dans l'excitation de la logique.

Internet, le fichier de notre modernité, resta muet. Aucune trace du bonhomme. Les mots clés, médecin, homéopathie, thérapeute, Irlande, secte, gourou, maître, ne débusquèrent aucun indice. J'entrais même le nom de son amie. Bredouille. Puis la liste de tous les endroits et personnes avec qui j'étais sûre de l'avoir vu. Rien. J'entrais dans une autre lutte, celle de l'investigation infructueuse. Jaro m'observait, heureux de me voir de nouveau motivée. Peut-être qu'à ma place, un autre aurait abandonné d'un haussement d'épaules, convaincu qu'une lente récupération de soi-même exige de la prudence. Peut-être aurait-il pensé, avec ce qu'il aurait pris pour une certaine sagesse, qu'il vaut mieux saisir la main qui se tend, que chercher à savoir à qui elle appartient. Mais les démons m'avaient trop caressée de leurs ailes de nuit pour accepter de tomber dans la gueule du

*Les Microbes de Dieu*

loup, eut-il l'apparence d'un vénérable vieillard. Je détestais ne pas contrôler ce qui m'arrivait. On affirme trop souvent que rien ne se doit au hasard, cette invention taillée pour les gens de peu de foi. Je n'étais plus assez crédule pour me contenter de celle que l'éducation nous inculque, avec ses dogmes, ses rites et ses clowneries, bien qu'au fond, une infime partie de moi croyait encore à celle du cœur. La déprime et le blues de Jaro me l'avaient enseignée. Je partis donc à la rencontre de l'inconnue de Neill.

### **Faire une Roue n'est pas un jeu**

Un lieu-dit aux fins fonds du Jura. Une maison, otage d'un parc avec la seule habileté du jardinier pour arrêter la course des arbres. Un lieu où l'on voit danser les candélabres et entend hennir d'impatience les chevaux devant la lenteur guindée du cocher. Sur le montant droit de la porte d'entrée, une mezouzah scellée dans la pierre. Une grande et belle femme, d'un âge avancé, m'ouvrit la porte. Elle s'appelait Catherine. Je me présentais et j'eus la sensation qu'elle m'attendait. Elle me fit entrer, me précédant de son pas menu et vacillant. Quelques mètres à peine contenaient la blancheur spartiate de sa maison. Une propreté monastique, une odeur d'encaustique. Des livres, beaucoup de livres, un piano et posés sur un meuble, une boîte à aromates à chandelier incorporé, une coupe pour le Kidoush décorée de feuilles de vigne et de grappes de raisin, un chandelier de Shabath et un autre à sept branches, la menorah. Assis, dans une bergère en cuir, un homme d'une trentaine d'années qui parlait un français impeccable avec un fort accent espagnol, Pedro, dont j'appris plus tard qu'il était maître de Tai Chi Chuan martial.

Debout près de la fenêtre, une femme, comment dire ? un physique hors pair, complètement improbable tant l'on est habitué à la farce de séduction de nos vamps anorexiques et oxygénées blondasses. Tellement anachronique qu'involontairement j'ai stoppé net. Plantée dans cette pièce, cette femme résumait à elle seule une forêt. Grande, robuste, bien taillée, le tronc s'élançant vers le ciel, trouant de sa luxuriante chevelure l'épaisseur de la canopée. Un séquoia qui aurait oublié la lourdeur de sa rectitude, lui préférant la rondeur féminine du saule pleureur. A côté d'elle, l'humain ordinaire avait tout du hobbit. Avec mon allure rebelle d'épouvantail de broussaille, je me sentais comme une infraction en exil. Les miroirs qui se plantaient devant moi juste le temps de mal ajuster le soulignement noir de mes yeux. Ces habits qui m'enfilaient plutôt que je ne les habitais. Sa beauté rédhibitoire me dénuda. Marianne était fille du Grand Nord. Des mains qui maniaient la tronçonneuse et mettaient aussi des enfants au monde. Une odysée d'amour qui n'hésitait pas à étaler d'un coup de poing celui en qui l'ivresse faisait lever à son égard des envies brutales de trappeur. Ces trois-là possédaient une telle aisance, une telle élégance qui semblait sourdre de leur intériorité, que je voyais ma timidité m'enflammer l'esprit comme une mauvaise acné adolescente. Moi qui me baladais sous

les tirs croisés comme d'autres vont chanter sous la pluie, je suis la gêne et la gaucherie. Leur aménité agit sur moi comme une invite chaleureuse à l'apaisement. Nul besoin de feindre d'être ceci ou cela. Ils savaient pourquoi j'étais là. La question fut concise et directe. "Que voulez-vous savoir ?" La réponse s'imposa en moi par une autre question. Pourquoi voulais-je savoir qui était cet homéopathe ? Qu'y avait-il en lui, qu'avait-il émis pour faire naître en moi ce besoin quasi obsessionnel ? Catherine m'observait, la même acuité que Neill, sauf que ses yeux étaient couleur émeraude.

Je ne dis rien, sachant par expérience, que le silence finit toujours par reprendre voix.

- Qui est Neill est accessoire, dit-elle enfin, - ce qui est important est ce que nous faisons ensemble. Tout est fonction de ce que vous, vous aimeriez faire de toute cette douleur qui vous hante ? Sasha, qui êtes-vous ?

Qu'est-ce qu'ils leur prenaient à inverser les rôles ? Je n'étais pas venue jusque là pour être fichue sur la sellette ! C'était moi qui menais l'enquête ! Comment cela, qui étais-je ? On parlait partout de moi avec admiration, avec envie, avec hargne. Une emmerdeuse qui dérangeait le consensus, le temps d'éruer une gerbe de compassion fulminante.

Pedro se leva à son tour.

- Qu'est-ce que vous croyez. Sasha ? Que tout est négatif dans ce monde ? L'affirmer revient juste à affiler le fer de lance qui nourrit votre désespoir d'intellectuelle. Mais je vous comprends, j'étais comme vous. Un gars de la rue avec ma banlieue que je traînais en laisse comme mon chien, ma jeunesse flouée qui s'antidotait dans le prétexte, confondait son droit à la différence avec la différence de ses droits et dont le futur flippait sur son horizon barré. J'ai douté. La magouille, ça me connaissait. Il n'était pas né celui qui allait me faire avaler ses ficelles. Depuis j'ai appris qu'il y a des gens, des Bonnes Personnes, qui passent au-dessus de tout cela, qui ont la compréhension profonde qu'ils font partie d'une entité pensante. Rien que par l'indéniable de cette évidence, ils provoquent un contre-état. Mais pour que celui-ci puisse perdurer de manière fiable et efficace, il faut que l'ego n'ait pas d'accroche sur lui. Vous pouvez continuer à croire ou à ne pas croire ! Il y aura toujours des gens comme vous pour douter, pour polémiquer, ça existe, ça n'existe pas, arnaque, pas arnaque, je veux des preuves... Une même chose a toujours de multiples lectures. Nous vivons dans un monde de fiction. Ce qui est important est de réfléchir depuis votre intériorité, jusqu'au fin fond de l'animal que vous êtes.

Que voulez-vous ? Etes-vous une Bonne Personne ?



*Faire une roue n'est pas un jeu*

Une bonne personne... Une bonne personne... Ils me répétaient tous la même chose ! A quoi jouait-on ici ? A un chat-perché moraliste ? A un cache-tampon existentiel ? Que répondre à de semblables interrogations qui tenaient de la mise en demeure ? Une bonne personne est une personne généreuse, non ? Qualité, mérite, probité, vertu, charité, bravitude comme on dit de nos jours, un nuage de qualificatifs comme des marsh-mallow, des mots comme des étincelles de sensualité bienfaisante qui vous kleenexent en plus la larme à l'œil. Etais-je une bonne personne ?

La voix grave de Marianne coupa net mon indécision.

- C'est une personne qui fondamentalement s'occupe des autres, de l'Autre, des autres choses. Cela n'a rien à voir avec une volonté morale de faire le bien. Tout est interdépendant et tous, nous faisons partie d'un projet. Il en est et il en sera toujours ainsi. Qu'il le veuille ou non, qu'il le croit ou non, qu'il en fasse ou non une philosophie, qu'il le sente ou non, bref qu'il s'arroge ou non le droit d'avoir une opinion, l'être humain fait partie d'un Tout qui le dépasse. Il en est l'un des éléments et en regard de son immensité, il n'a pas plus d'importance que l'étoile dans le ciel. Lorsqu'il le sait, il en est malheureux. Car qu'il soit male ou femelle, il désire toujours en changer l'ordre immuable pour imposer l'idée qu'il en a et où l'Homme doit, à ses yeux, occuper la première place. Nous appartenons tous à cette communauté vivante. La personne qui possède cette conscience instinctive, est une Bonne Personne. Elle est partie prenante de cette totalité dont elle a l'intuition et elle agit en conséquence.

Catherine, qui me faisait immanquablement songer à la Maude d'Harold, se tourna à son tour vers moi.

- Nous sommes au service d'une chose très ancienne, d'une organisation si vous préférez, puisqu'il faut bien la mettre sous étiquette, qui s'appelle aujourd'hui Ming Men et dont Neill est le responsable pour être le plus capable d'entre nous de prendre des décisions. Je le connais depuis qu'il est enfant. Je fus sa tutrice, un ermite à la lampe sur son chemin. Vous ne trouverez aucune information à notre sujet. Nous n'avons ni enseigne ni pas de porte, encore moins des rites d'initiation et des cérémonies d'intronisation. Nous sommes des milliers à travers le monde. Une reconnaissance tacite. Ming Men c'est la mise en pratique du service à l'Autre, quel qu'il soit. Cette sérénité intérieure que vous cherchez confusément, ne se pense pas. Ce sens de la vie que vous aimeriez copier conforme aux définitions spécieuses que vous en avez, ne se trouve pas dans l'intellectualité, il s'expérimente. La paix ne se signe pas en asséchant le sang avec lequel on libelle les traités, mais en redonnant aux autres, en partageant, en apprenant à l'autre ce que l'on a appris, comme le fait un

Compagnon qui apprend à son apprenti à faire une Œuvre. La beauté de l'objet qui sortira de ses mains, ne peut être que le résultat de sa propre expérience. Les artisans sont des êtres éminemment spirituels et nous ne sommes que des artisans de l'Humain.

Où donc étais-je tombée ? Dans une secte de gogos friquée revisitant le tandem Gurdjieff-Ouspensky, mâtinée de New Age, de théosophie et d'amour intégriste ? Un nid de gourous magouilleurs maquillant de sagesse leurs médiocres frustrations sexuelles et financières ? Étaient-ce des businessmen de la fin du monde 2012 ? Des affamés du pouvoir de l'ombre ? Des Illuminati en dissidence ? Des politiques en déshérence ? Des religieux en mal d'âmes ? Mon incrédulité avait sans doute la mimi-que imbécile et baveuse qui descelle d'écarquille les lèvres les plus rompues à feindre. J'avais la panique au fond des tripes. Qui j'étais ? Qu'est-ce que je voulais ? J'étais Sasha Machin qui avait voulu sauver le monde parce qu'au fond cette idée était confortable. Le remords, c'est le goupillon des bien-pensants et on s'en fout qu'ils soient riches ou pauvres, ce qui compte pour eux c'est la plénitude de leurs frigos, que ce soit champagne ou canettes de bière pour tout le monde. Malgré tout, je m'étais patiemment persuadée qu'il allait fermenter en eux des magies de petits Braveheart. Et maintenant, voilà que trois personnes, sorties de je ne savais pas où, me parlaient d'une utopie, certes belle, mais sur laquelle rien ni personne ne pouvait mettre la main. J'étais mal. Je me sentais très mal. Un Nuremberg de dupes. Je me suis mise à pleurer. Sans raison et avec toutes les raisons. A gros bouillons. Avec Ming Men dans la caboche, comme la bannière d'arrivée d'un marathon absurde. C'était quoi ce truc ? C'était qui ce Neill, cette Catherine, ce Pedro et cette Marianne ? J'étais qui, moi, au final ?

Et voilà que ce Grand Nord canadien qui sentait bon le bois vert et le coup de grisou grisant, me prend dans ses bras et me soulève comme un fêtu de paille, me plante son regard d'espaces vierges dans les yeux et me murmure, tutoyante de tendresse. "Ne t'inquiète pas. Pense à ce que tu désires le plus au monde. Tu n'as même pas besoin de nous le dire. On va faire une Roue..." Et de me reposer aussi sec dans ma dérive...

Qu'est-ce que je désirais le plus au monde ? La dernière clope du condamné. Trois mille souhaits défilèrent en moi, aussi absurdes les uns que les autres. Voir une aurore boréale, avoir un cheval, m'occuper d'une cave à vins pour l'esthétique carminée de ses parfums, être un virtuose de la guitare, dire à ma mère que définitivement c'était une conne, remercier mon père intérim de se l'être sautée dans un coin pour me donner la vie,

*Faire une roue n'est pas un jeu*

bien qu'il ait omis de reconnaître la mienne, donner ma vie pour ma petite fille qui m'a larguée sans crier gare ni demander son reste, embrasser une fois encore mon compagnon, lui dire combien je l'aimais plutôt que de la boucler par bienséance. Et en même temps, je restais avec ce point d'interrogation cloué comme un barbelé dans mon champ mental. Qu'est-ce que je désirais le plus au monde ? Etre moi. Pas grand-chose, juste être moi et me sentir utile. Vaincue, j'acceptais de me laisser faire.

Nous allions faire une Roue ? Je n'avais pas la moindre idée de ce que cela signifiait. Mais je me voyais mal projeter ma pesanteur gauche à la verticale du sol humide, moi qui n'avais jamais été fichue de faire correctement une galipette. J'avais envie de rire. Je trouvais tout cela loufoque. Surréaliste ! Cela me rappelait les aventures du *Club des Cinq* que je lisais quand j'étais gosse. On s'est retrouvé tous les quatre dehors, avec une bougie pour tout firmament. La lune gibbeuse battait le rappel aux étoiles.

Catherine accorda ses pas aux miens.

- Parlons clair, Sasha, je dois vous expliquer ce qu'est une Roue. Ce n'est pas un attrape-gogos et encore moins une gesticulation rituelle pour invoquer je ne sais quelle entité illuminatrice ou défunte. Pourquoi un cercle ? La Nature ignore la droite et le cercle s'y inscrit comme une figure géométrique sacrée qui entre en résonance, par l'intermédiaire des participants, avec la question que vous posez. Celle-ci doit donc être dépourvue de toute légèreté oiseuse. La Roue est donc avant tout l'expression d'une intention. C'est une mise en place spirituelle qui n'a strictement rien à voir avec l'ésotérisme. Elle vous met en connexion avec une source de pensée, d'hier et d'aujourd'hui, à travers le temps et l'espace. Son seul but est de vous faire parvenir et comprendre la réponse la mieux adaptée à votre demande au prorata, comment dirais-je ? de votre propre qualité. Vous pourriez comparer cela à une longueur d'onde radio un peu particulière. Cette force là va ensuite influencer sur chacun des protagonistes. Dans cette Roue, peuvent participer des êtres de chair et de sang, mais vous pouvez également y convier des personnes disparues qui furent importantes pour vous ou encore dont les œuvres, quelles qu'elles soient, vous ont influencé. Au centre, un bol d'eau dynamisée sept fois. Pourquoi sept fois ? Cherchez le sens occulte du sept et vous comprendrez. Cette eau a son importance. Elle agit comme véhicule et comme mémoire. On pourrait la comparer à un ADN labile et inaltérable. Cette eau réceptrice et émettrice, dont chacun boit ensuite une gorgée, vous ouvre à une famille énergétique, une filiation, une communauté de cœur. Cela fait toute la différence avec un méditant qui cherche à faire le vide en lui pour atteindre ce qu'il croit être le Vide régénérateur. La démarche de la majorité de ceux qui se qualifient

eux-mêmes d'êtres spirituels, est complètement égocentrique. Ils visent la transcendance pour eux-mêmes. Le yogi, le lama n'auront jamais accès à ce dont je vous parle. Dans la Roue, vous offrez ce que vous êtes. Il n'y a pas de recherche pour un bien-être personnel. C'est totalement anti-ego. Participer à une Roue est une transformation alchimique, même si cette idée vous semble, à cet instant même, le fait de quelques sympathiques déments. Une chose encore, Sasha, une Roue peut se faire ou non à travers le chant. Ce soir, nous l'utiliserons.

J'avais la curiosité méfiante et l'envie prudente de sortir de mon trou. La déprime m'aiguillonnait depuis trop longtemps et je ne dédaignais pas l'accompagner de mauvaises bitures qui ne me proportionnaient rien d'autre que de fabuleuses migraines. Je m'attachais donc à considérer cette situation, aussi abracadabrante soit-elle à mes yeux, comme une mise entre parenthèse de toutes mes douleurs, passées, présentes et à venir. Mais l'orgueil me titillait aussi. Je ne puis nier que ce sentiment d'élue me fouettait l'auto-estime. Je n'avais rien compris.

Nous nous sommes donc assis en cercle, les uns en face des autres. Comme Catherine me l'avait indiquée, j'ai écrit le nom de mes deux invités sur un papier avant de les déposer chacun sur un coussin qui préfigurait leur présence. J'ai choisi spontanément Neill et un potier mexicain que j'avais rencontré, il y a bien vingt ans de cela, et auquel je pensais souvent. Il s'appelait Tomàs. Lui aussi m'avait parlé des bonnes personnes. Sur le moment, je n'y avais pas prêté attention. Cela m'avait fait sourire. Des bobards d'allumé de la Tequila. Mais il avait insisté, m'expliquant qu'on les reconnaissait, qu'on les sentait parce qu'il y avait en elles comme une espèce de quartz qui pulsait malgré elles et que cette chose vibrante faisait que la personne était, qu'elle le veuille ou non, en état de recherche. Elle pouvait faire un tas d'erreurs dans sa vie, descendre et remonter toutes les chapelles en *isme*, toutes les croyances, sans jamais pourtant être adepte de quoi que ce soit. Mais il y avait aussi beaucoup de choses qu'elle ne pourrait pas faire. Non par manque de volonté, sinon simplement qu'elles étaient antinomiques avec la nature profonde de ce qu'elle était, comme si ce quartz avait une vie propre. Il lui fallait rencontrer ce qui le compléterait afin d'être en harmonie avec tout ce qui le portait. Cette vibration poussait vers la vie, vers l'amour, l'écologie de soi-même et le respect de l'autre. Il appartenait au rythme de la totalité. "*Un acte de foi authentique, innocent, aussi pur que quand tu respirez*, m'avait dit Tomàs, *chose pour laquelle tu ne te poses jamais la moindre question.*" Je ne sais pas pourquoi, je n'ai jamais oublié cet homme qui ne savait ni lire ni écrire mais qui recevait des cartes postales du monde entier. Peut-

*Faire une roue n'est pas un jeu*

être parce qu'il avait conclu en me disant que celui qui possédait ce fichu quartz était victime de sa pulsation comme celui qui ne l'avait pas, était victime de son absence. Et puis je dois l'admettre, il m'avait vexée à refuser de me dire si j'en avais un ou pas.

Marianne alluma une bougie, versa de l'eau dans le bol qu'elle plaça au centre du cercle que nous formions. Elle prit ma main gauche dans la sienne, la droite reposant sur le "coussin Neill", effleurant celle de Pedro. Tomàs était assis entre Marianne et Catherine. On resta silencieux. Combien de temps ? je ne saurais le dire. Mes trois compagnons étaient plongés dans un recueillement intense. J'essayais de distinguer dans l'obscurité l'expression de leur visage. Vaine tentative ! J'avais complètement oublié ma question ! Cette Roue, nous la faisons pourtant pour moi, pour la question, pour la réponse ! Leur respiration accordée me semblait traduire une intention palpable de s'unir en un même souffle. J'étais distraite. Tout cela me paraissait ridicule, un chouilla fanatique. Quelle invocation saugrenue allait-on chanter ? Mon oreille musicale restait sourde à toutes les mélodies et je chantais si faux que l'idée même de devoir m'y essayer, me paralysait de honte. J'allais corrompre notre belle assemblée nocturne. Ils allaient éclater de rire. Désister.

Peu à peu, je m'apaisais. Je mis cela sur le compte de leur immobilité silencieuse et me laissais porter par le chuintement du vent automnal dans les châtaigniers, les charmes et les hêtres. Je fermais enfin les yeux. Mon corps abandonna toute résistance. Quelqu'un, le vent peut-être, éteignit la bougie. Une voix, une belle voix de poitrine, celle de Marianne, m'enveloppa soudain. Une cascade de sons syncopés qui me rappela les chants de gorge Inuits, les katakjait, que j'avais entendus lors d'un reportage sur l'extrême pollution en Alaska. Marianne devait connaître cette tradition où deux femmes chantaient en un face à face ludique. Pedro en reprit le rythme qu'il accéléra et la voix surprenante d'assise de Catherine lui répondit. Je me sentis tirée, secouée, catapultée, vit ma voix descendre dans mon estomac pour remonter ensuite dans mon plexus, d'abord hésitante, puis tourbillonnante, se déroulant en spirale, ramassant son ampleur dans ma gorge pour enfin jaillir à son tour de mes lèvres, modulant un chant dont je me pensais incapable. C'était... Beau n'est pas le mot, primitif serait plus exact. Une pulsion libératrice qui en même temps m'amarrait dans l'impalpable. Un infini dont j'éprouvais pourtant la matérialité. Mes compagnons y perdaient leur statut d'étrangeté. Je sus qui ils étaient, mes deux absents inclus. Ils étaient moi et j'étais eux. Je ne me rappelle plus, mais je crois que j'ai pleuré. La mélodie mourut aussi spontanément qu'elle était apparue. Nous restâmes encore un moment en silence, avant

*Les Microbes de Dieu*

de tremper tour à tour nos lèvres dans le bol. Mon départ ressembla plus à une fuite tant je désirais me retrouver seule. Je ne voulais pas rompre la magie du moment par une volubilité inopportune.

## 6.

### **Tout ce qui ne te détruit pas, te forge**

Dehors, mais je l'étais déjà, je courus vers ma bonne vieille 2CV dont l'architecture féminine m'avait toujours rassurée. Cela faisait plus de vingt ans que nous veillions l'une sur l'autre. Plus qu'une voiture, c'était ma bulle, celle où je décrochais de tout. Devant moi, la masse touffue des arbres. Aucune lumière. Pas un bruit. Avais-je rêvé ? Jaro m'attendait à l'hôtel, unique convive dans la salle du restaurant, flaque verticale et brune perdue dans une marée de nappes rouges à carreaux blancs qui remontait en vagues sombres jusqu'à lui. Ce sentiment de complicité amicale dès lors que le regard familier d'un ami vous arrime rassurant dans un espace qui vous est étranger... Quand l'avais-je éprouvé pour la dernière fois ? Où l'avais-je perdu ? Pas de lumière ici non plus, sinon celle de la rampe qui éclairait le bar et la flamme vacillante des bougies qui dansaient sur notre table. Je pensais que minuit était passé depuis longtemps.

Il était à peine neuf heures et je n'avais pas faim. Jaro me regarda venir, ses mains grandes et fines comme un écrin sur son visage. Soudain, il se renversa en arrière et rit aux éclats.

- Toi, toi, Sasha, il t'est arrivé quelque chose. Je le vois. Je le sens. Tu as fait une Roue !

Brisé, mon élan. De nouveau, la méfiance. La crainte d'être embarquée malgré moi dans une secte. Leurs signes de reconnaissance comme un tatouage invisible.

- Rassure-toi ... Je ne t'en ai jamais parlé, par peur de passer pour un marabout d'importation, sorcier désenvoûteur, guérisseur, féticheur, voyant, médium, un faiseur de miracles et de magie noire comme il y en a tant sur le continent africain. En outre, je suis superstitieux, je crains la sorcellerie. Dans bien des pays du tiers-monde, il suffit de son soupçon pour que s'improvisent encore des bûchers. Les femmes en ont souvent la primeur, en Inde comme en Afrique, particulièrement au Nigeria et dans mon propre pays, le Congo. Les enfants, même les bébés, n'échappent pas à cette fureur populaire des flammes. Et vivre en exil ne te protège pas de cette folie en pleine recrudescence. Alors, je ne t'en ai rien dit. Mais, depuis longtemps, je suis habitué à ne m'étonner de rien. Ma mère était guérisseuse et connaissait le secret des plantes avec lesquelles elle ne soignait que quelques maladies, toujours les mêmes. Mon père, lui, était un

homme-médecine, doublé d'un devin, ce qu'ici on appelle communément un chaman. Il s'occupait essentiellement des troubles mentaux. Il voyait les choses avec les yeux de l'intérieur. Ils m'ont initié très jeune à leur savoir que je pratique aujourd'hui sous une autre forme. La Roue a toujours fait partie de ma vie, bien que j'ai découvert beaucoup plus tard qu'elle appartenait à une tradition symbolique universelle. Chez nous, on l'appelait le cercle de la vie, celui-là même selon lequel s'effectuent toutes nos danses en groupe. A vrai dire, il y en a trois, correspondant chacun à une évolution spirituelle. J'ai même fait, Sasha, des roues avec les arbres et les animaux ! Je sais donc reconnaître quand quelqu'un en a fait une. Il émane de lui quelque chose de spécial...

Tourner, girer, pivoter, virevolter... Derviches tourneurs, exorcistes musulmans, soufis, sorciers africains. Extase de la giration... J'en étais loin. Hormis l'émotion née du chant, je n'avais rien ressenti de particulier. J'avais la foi de mes réticences. Savoir avant de croire, raisonner plutôt qu'éprouver. J'étais loin d'avoir l'innocence brouillonne des fous. Je racontais à Jaro, la maison, Catherine, Pedro, Marianne. J'avais besoin de leur donner vie pour étoffer leur réalité. J'essayais de l'introduire dans le chant. Les mots s'enfuyaient. Trop petits, imprécis. Je lui racontais Tomàs, le four à poterie qu'il avait construit de ses mains, tout comme sa maison, où il vivait avec sa femme et leurs quatre filles, l'absence d'électricité, l'immense télévision qui trônait au milieu de l'unique pièce comme un cinéma imaginaire, le manque d'eau et celle polluée de la rivière qui répondait à tous les besoins. Tomàs, un érudit du monde qui ne connaissait de sa géographie que la désolation de sa terre aride, mangée de broussailles maigrelettes. Je lui parlais aussi du quartz. Ce joyau qui finissait toujours par se révéler, se développer chez celui qui le possédait et qu'une méditation studieuse ne créerait jamais chez celui qui ne l'avait pas. Je le noyais sous le flot imposé de mes paroles, comme je l'avais englouti sous l'incohérence du désespoir de mes beuveries. Soudain, je me suis arrêtée. Les mots en suspens et les sens en alerte, comme lorsque l'on pressent que quelque chose va nous tomber dessus, sans arriver à en discerner ni la cause ni l'effet.

Cela m'a traversé fugitivement. J'ai senti Jaro m'écoutant et j'ai eu l'impression d'être lui.

- C'est cela la Roue, me dit-il en se penchant légèrement en avant comme pour mieux contenir la confidence. - Tu ne sens rien pendant. Apparemment, rien ne se passe. Pourtant au fur et à mesure de son accomplissement, tu te structures selon des strates émotionnelles différentes. Tu as la sensation que quelque chose t'habite et te guide, sans jamais en avoir



la preuve. Tu t'aperçois que tu t'es modifiée, non seulement dans tes actes quotidiens, mais aussi dans tes pôles d'intérêt. Avant tu n'aimais pas ceci, tu ne faisais pas cela. Maintenant tu l'aimes, tu le fais ou tu le cherches. Tu constates une intériorité, un espace qui se creuse et s'agrandit en toi et que tu as acquis une compréhension globale des choses. Quand tu fais une Roue, c'est comme si tu créais un vaisseau spatial, un canal énergétique à travers une forme, des rayons, une matière, l'eau. Tu jettes un pont entre le haut et le bas, entre le zénith et le nadir. Tu connectes avec des êtres d'une qualité identique à la tienne. Ils deviennent ta communauté. Tu n'es plus différenciée. Peu à peu, ta vie est transformée par ces compagnons du passé et du présent. Tu changes, tu t'affines, tu évolues. La peur disparaît, parce que la communauté à laquelle tu appartiens est intemporelle et donc, inattaquable.

- Si tu le dis, Jaro... Tu as plus d'expérience que moi en la matière ! Néanmoins, j'éprouve quelque doute. Cette mise en connexion des êtres vivants entre eux me paraît trop simple pour être vraie...

- Vois Sasha, nous avons fini de dîner. Nous murmurons comme des conspirateurs abstraits du monde qui nous entoure. Et pourtant, au même instant, le cuisinier est en train de regarder un match de foot à la télé. Trois rues plus loin, un homme et une femme font l'amour pour avoir un bébé. Encore plus loin, un père africain fabrique une petite voiture à son fils avec une boîte de conserve. Toujours plus loin, il y a un conflit armé, une souffrance indicible. Des gens qui se lèvent, d'autres qui se couchent, qui pleurent, qui rient, qui meurent, qui naissent. La vérité n'est jamais unique, mais toujours multiple. Si tu songes à la simultanéité des choses qui ont lieu dans le monde en ce moment même, tu ne peux plus être obnubilée par la gravité ou la futilité de ce qui advient à l'endroit où tu es maintenant. Comment peux-tu connecter avec ces autres vérités synchrones ? Ferme les yeux. Imagine Sasha, tous ces bijoux qui vibrent à l'unisson à cet instant précis. Ce particularisme des Bonnes Personnes. Elles n'y peuvent rien. Elles naissent ainsi. On naît tous œufs, mais certains parmi nous viennent avec un  $E=mc^2$  collé en plus à leur coquille. Ils pulsent, ils émettent. Certains en sont conscients et d'autres pas. Qu'importe ! Ils appartiennent tous à une communauté de cœur. Une intention et une qualité d'être.

- Et cette organisation, Ming Men, dont Catherine m'a parlée et que Neill dirigerait, cela te paraît plausible ? Qu'en penses-tu ?

Jaro fit la grimace et sourit.

- Je ne la connais pas, mais je connais Neill

Je sursautais, incrédule, de nouveau suspicieuse.

- Et pourquoi tu ne m'en as rien dit ?

- Je ne t'en ai rien dit, Sasha pour ne pas t'influencer tant tu as tendance à voir des conspirations partout dès lors que la réalité échappe à ta maîtrise. En outre si je t'en avais fait part, j'en suis certain, tu ne serais pas allée le voir.

- Comment as-tu fait sa connaissance ?

- Il y a quelques années de cela, je venais d'entrer illégalement en Espagne. Je faisais du stop, la trouille au ventre, il s'est arrêté. Cela faisait des jours que je n'avais pas mangé, je crevais de soif, j'étais sale, je sentais mauvais et avais une vilaine blessure à la cuisse. Il m'a emmené chez lui et avec sa femme, Lizzy, et leur fille, Margaux, ils ont pris soin de moi pendant trois mois, comme si j'étais un de plus de la famille. Tu en connais beaucoup, toi, des gens qui feraient la même chose ! Mais ceci est une autre histoire. Pour en revenir à Ming Men et selon ce que tu me dis, il semble que son but est d'être au service de l'autre. Eh bien, ce que cette organisation accomplit matériellement, cette communauté de cœur dont je te parlais, le fait subtilement par la Roue...

Jaro se tut, prit sa guitare qui ne le quittait jamais et se mit à jouer son air fétiche. Il en aimait autant le phrasé sans artifices que l'histoire rocambolesque. Son auteur s'était construit sa légende avec. A un croisement, une nuit sombre comme l'enfer, le diable avait accordé divinement sa guitare à ce paysan du delta du Mississippi, peut-être en échange de son âme. Car ce Faust du blues mourut à l'âge de vingt-sept ans, empoisonné, dit-on, à la strychnine par un mari jaloux. Qu'importe, entre le monde et nous, il n'y avait plus rien que *Cross road* de Robert Leroy Johnson et le cuisinier assis à notre table. Je me sentais bien et il y avait longtemps que cela ne m'était pas arrivé. Je retrouvais l'appétit, celui de la vie. Je pensais moins à la guerre...

Les jours qui suivirent, je les occupais de ces mille petits riens quotidiens que j'avais toujours méprisés. Je nettoyait, je rangeais encore. Des exploits miniatures. J'achetais même un arbre, un olivier, en signe de paix. Je réfléchissais sur les choix qui avaient guidé mes actes et il m'apparut comme une évidence qu'au lieu de courir après des désastres lointains auxquels j'avais toujours été étrangère, j'aurais pu tout aussi bien m'intéresser et lutter pour ces autres petits riens, les biffures de notre modernité, ces ratures de la richesse que l'on cache comme mauvaise poussière sous nos tapis. Nos enfants, nos fous, nos vieux, nos malades, nos pauvres, ceux de la rue et ceux qui croupissent dans des taudis de malemort, en un mot notre misère politique autant que notre indigence citoyenne qui finit toujours par faire regretter aux seconds d'avoir voté les premiers. Mais sans doute, ces causes n'avaient-elles pas été, non plus assez nobles à mes yeux ! Bref, je

changeais. Etait-ce le traitement homéopathique, ma rencontre avec Neill ? Etait-ce l'influence manifestée de la Roue, celle de Jaro ou encore le fait que l'alcool avait cessé d'être une facile échappatoire ? Le chaos du monde extérieur n'est souvent que le pâle reflet de notre chaos intérieur. Ma démission envers moi m'avait mis les jambes autour du cou. J'avais cru m'en tirer en prenant la fuite. J'avais suivi la mienne dans la hargne frissonnante et voyeuse des batailles. L'apprentissage avait été long et rude. On n'apprend pas tous à lire avec la même facilité. Ce médecin avait raison. La question incisive de Catherine, ce qui êtes-vous ?, l'injonction de Pedro, que voulez-vous ?, tiraient le cordeau de ma réponse. Je voulais être utile. Vider mes besaces. Faire quelque chose.

Ming Men, ce nom chinois dont j'appris plus tard qu'il signifiait la Porte du destin et correspondait à un point d'acupuncture, focalisait toutes mes curiosités. Comment pouvait-on être anonymement au service de l'Autre, qui plus est aux quatre coins du monde ? Comment était-il possible d'en être le responsable et de vivre aussi chichement que ce Neill ? J'avais envie d'en savoir plus. D'abord pour moi. Ça m'épatait. Je trouvais génial que cela puisse exister, tout en me disant que c'était de la foutaise. Ecrire un livre me semblait un bon prétexte. Vérité ou mensonge, les gens devaient savoir. Je repartais en croisade et retournais voir Neill.

Une toute jeune fille de type indien, âgée d'une dizaine d'années, m'ouvrit. "Entrez", me cria-t-il. Il m'attendait debout, appuyé sur sa makhila, devant sa bibliothèque. D'où il était, impossible de me voir. Et pourtant, il savait à qui sa petite fille Chloé avait ouvert la porte. Il savait exactement où j'en étais.

- Vous semblez aller mieux, Sasha... J'en suis heureux.

J'attendais qu'il en dise plus, mais il se tut. Ma timidité naturelle me poussait à rompre les convenances. Soupçonnant qu'il était au courant de tout de ce qui m'était arrivée depuis notre première rencontre, j'allais droit au but.

- Votre amie, Catherine, m'a parlée de l'organisation dont vous êtes le responsable. Ming Men me semble une belle utopie. J'aimerais en savoir plus...

- Ecoutez, Sasha, vous m'avez demandé de vous aider à guérir d'une profonde dépression, alors permettez-moi de vous dire sincèrement ce que je pense. Actuellement, votre seule et unique priorité devrait être vous et je ne pense pas qu'une meilleure connaissance de Ming Men puisse vous être d'un grand secours. Faites d'abord les choses pour et par vous-même. Quoique vous ne vouliez pas le reconnaître et encore moins qu'on vous le dise, vous êtes malade et l'idée du service à l'Autre vous séduit parce que

vous vous bercez de l'illusion qu'en vous occupant de l'Autre, vous irez mieux. Vous ne ferez que fuir une fois de plus, comme vous l'avez toujours fait. Ming Men n'est pas un poste de soins pour humanitaires en détresse. Les gens qui y travaillent, doivent être droits dans leurs bottes. Cette expression illustre fort bien ce que j'essaie de vous faire comprendre.

Qu'il aille au diable ! Pour qui se prenait-il, ce donneur de leçons ? Trop sûr de lui pour être honnête ! Et je déteste les gens trop sûrs d'eux, ils m'horripilent. Leurs convictions indéboulonnables flanquent la frousse à ma perpétuelle indécision. Ils me font sentir besogneuse, quoi que je dise et quoi que je fasse. J'ai failli partir, claquer la porte sur toute cette histoire. Mais quelque chose m'a retenue. Il me fallait être honnête. Cet homme n'avait pas essayé de m'endoctriner. Il s'était montré attentionné, patient et rigoureux dans sa pratique médicale, pleinement conscient pourtant que je ne croyais pas en la médecine homéopathique. Il n'y était cependant pas obligé, étant à la retraite. Et je devais l'admettre, j'allais mieux. Il ne m'avait pas forcée non plus à me rendre dans ce trou perdu du Jura. Il ne m'avait même pas interdit l'alcool, m'expliquant qu'à le supprimer sans comprendre la cause de sa nécessité, je ne ferais qu'aggraver mon état.

- Sasha, je sais que vous voulez vous sentir utile. Tout le monde le désire, même le pire des imbéciles. Mais on ne donne pas du sens à sa vie en projetant son malaise sur plus malheureux que soi. Aujourd'hui, cette attitude est tellement mise à toutes les sauces qu'elle en est devenue une thérapeutique de masse, du moins dans nos sociétés de nantis. Mais essayez donc d'aider quelqu'un sans attendre quelque chose en retour, simplement parce que vous pensez que c'est votre devoir d'Homme, et l'on vous taxera de toutes les suspensions. Le désintéressement se lit actuellement comme une perversité. Et notre disponibilité est trop souvent fugace et égoïste.

Il était dur, sans ostentation, presque avec gentillesse. Je songeais que bien des patients avaient dû le maudire avant de le bénir. Mais par-dessus tout, j'avais envie d'en savoir plus sur Ming Men, sur lui, sur la Roue et tout ce que j'ignorais encore.

- A vrai dire, j'aimerais m'occuper d'enfants, lui répondis-je en lui mentant néanmoins avec sincérité. - Il est essentiel pour moi de renouer avec ce rôle maternel dont j'ai été privée par la mort de ma petite fille à peine âgée de trois ans. Vous savez, il n'est pas dans ma nature de rester confrontée à moi-même dans l'inaction. Je m'y enlise. Ming Men me semblait être une opportunité, même si j'ai du mal à croire à sa réalité tant l'in vraisemblance de son anonymat la renvoie justement dans l'irréalité.

- Je comprends, Sasha, mais ne précipitez pas les choses.

N'eut-ce été ses abondants cheveux blancs et ses mains parcheminées, Neill ne semblait pas offrir de prise au temps. Il se tenait droit sans être rigide, avait de la fermeté dans la voix et le regard. Mais il était surtout évident qu'il possédait un magnétisme qui n'avait rien à voir avec sa prestance et semblait animé d'une volonté et lucidité peu communes. Il renversa la tête légèrement en arrière, les mains croisées sur la poitrine, geste que je lui découvrirai coutumier lorsqu'il cherchait une réponse adéquate et la plus précise possible. Il connaissait ses emballements d'orateur.

- Permettez-moi de mieux vous l'expliquer, Sasha. Une personne que vous aimez, est une malade chronique. Elle va chez le médecin qui l'envoie à l'hôpital. On lui fait toutes les analyses et examens possibles. On lui prescrit toutes sortes de médicaments. Sans résultat. On change alors son traitement. Elle ne va pas mieux. Que croyez-vous qu'il se passe alors en elle ? A chaque échec du médecin, à chaque demi-réussite de la chimiothérapie, l'espoir de s'en sortir va s'amenuisant. Sa confiance en elle s'effrite. Vous qui la connaissez intimement, qui l'appréciez pour ce qu'elle est, allez peu à peu vous trouver investie de toute cette douleur dont vous ne savez que faire et qui va finir par prendre toute la place entre vous. Mais en même temps, cette douleur va vous permettre de comprendre que ce qui est malade en elle, l'est aussi en vous. Je dirais même de l'éprouver. La seule question que vous devriez alors vous poser est de savoir si vous désirez réellement, vous aussi, guérir dans cet aspect qui vous est commun ? A sentir cette empathie, vous allez faire appel à des choses primitives, des choses qui sont de l'ordre du début de l'humanité. Vous allez la serrer dans vos bras, lui procurer votre chaleur, la rassurer, lui faire sentir que vous l'aimez. A son tour, elle va se nourrir de votre confiance. Elle va vous rencontrer, au sens étymologique du terme, à savoir lier connaissance avec. En vous rencontrant, elle va se rencontrer. La maladie est avant tout un déséquilibre énergétique. Pour guérir, la personne malade doit libérer en elle l'énergie bloquée et faire sauter les barrages de son labyrinthe, les toxines matérielles et psychosomatiques. Elle doit rechercher sa cohérence, la corde et non les nœuds. Je vous ai pris l'exemple de deux personnes, mais c'est exactement le même cheminement lorsqu'il s'agit d'une lutte entre soi et soi. Un jour, quelque chose qu'il vous faudra identifier, vous a fait bifurquer. Vous avez perdu de vue votre centre, votre maison. Votre unité s'est rompue et tant que vous ne l'aurez pas reconstituée, certes avec une nouvelle tonalité, vous ne pourrez être utile à personne. Néanmoins sans satisfaire pour autant votre demande, je peux vous aider autrement. Mais pour ce faire, il vous faudra vous rendre en Turquie, plus précisément en Cappadoce, dans un village

appelé Uçhisar. On vous y attend déjà. A vous de décider d'y aller ou non, quand vous voudrez.

Je dissimulais mal un sourire de triomphe, mêlée de curiosité. Cela tournait au jeu de pistes et à la chasse au trésor ! Je pris congé de Neill en me demandant si l'hiver était aussi précoce en Turquie qu'il l'était en Europe. Mais si face à lui, tout semblait simple, évident - sa tranquillité effaçait mes incertitudes - seule, tout vacilla à nouveau. La déprime menait ma barque, entre exaltation et effondrement. Jaro devait être l'arbitre de mon indécision, s'il frappait à ma porte, je partirais.

Je l'attendis avec la même fébrilité qui enfant me faisait guetter le facteur, espérant des lettres du bout du monde, en réponse au message que j'avais glissé dans une bouteille avant de la livrer à la mer ou lorsque je passais de longues heures le nez dans le vieil atlas de mon grand-père, rêvant de tous ces lieux aux noms magiques que je projetais ensuite dans la muette contemplation des nuages. Le ciel y dessinait des franges maritimes amarrant ma rêverie à des ports fugaces qui parcouraient mon voyage immobile. Des villes au nom d'amante, roulant des hanches sous le vent, traçaient la géographie visible de mon vagabondage. Valparaiso, Macao, Frisco, Puerto Escondido, Mogador, Tombouctou... J'aimais ces sonorités qui s'offraient sans pudeur à l'immensité bleue. Une mer renversée. Je voulais être pêcheur. Plus tard, beaucoup plus tard, j'avais aimé la compagnie taciturne des marins qui buvaient leur solitude au même verre, ces hommes qui n'étaient jamais ivres et désespéraient, bouteille après bouteille, de ne jamais l'être. L'alcool était un bon et fidèle compagnon. Ce n'était pas nous qui le buvions, mais lui qui nous buvait. On pouvait s'y confier sans y craindre le ridicule ou la remontrance. On pouvait descendre à contre-courant le flot de la mémoire. Revivre les instants tels qu'ils étaient, même s'ils n'avaient jamais été ainsi. J'avais toujours éprouvé la vie comme une apparence, une suite d'évènements qui ne me concernaient pas, qui s'enchaînaient à moi et malgré moi, dont je pouvais suivre précisément le déroulement avec une exactitude effarante et y être pleinement l'acteur. Mais quand le silence croisait à fond de verre, je savais que j'étais autre. Et j'avais la certitude qu'il en avait toujours été ainsi. Néanmoins, j'en restais toujours le spectateur. Peut-être pour cela, étais-je devenue une excellente photographe.

Jaro frappa à la porte, sa guitare à la main. Je partirais donc. Je lui racontais mon entrevue avec Neill et lui fit part de sa proposition.

- La première fois, je t'ai dit en te parlant de lui, "méfie-toi". Sa fille Margaux m'a rapporté que la plupart de ses patients ou des gens qui l'ont

*Tout ce qui ne te détruit pas, te forge*

approché, est convaincue de sa clairvoyance, tant il est perspicace à dénouer les secrets qu'ils taisent, par douleur, par culpabilité ou par honte. A sa manière, cet homme est devin tout comme l'était mon père. Tu m'as dit avoir la certitude de l'avoir déjà vu. J'ai interrogé mon père à ce sujet. Il a ri. "*Si cet homme est resté pur, m'a-t-il dit, il a conservé sa force et sa connaissance. C'est une Loi. Chez nous, c'étaient surtout les forgerons, les maîtres du feu qui avaient le don de l'invisibilité et d'ubiquité. Et tout ce qui ne te détruit pas, mon fils, te forge...*" Alors aujourd'hui, Sasha, je te dis "*fais-lui confiance...*"

- Mais Jaro, pourquoi le devrais-je ? L'explication de ton père, aussi grand devin soit-il, n'infirme ni ne confirme cette capacité d'omniprésence !

- Parce que, Sasha, j'ai repensé à cette organisation dont tu m'as parlé, Ming Men. Comme je te l'ai dit, j'ai connu Neill peu de temps après mon arrivée en Espagne. Dès le début, une profonde amitié, un sentiment presque filial, nous a unis. Je lui ai naturellement parlé de ma vie, des difficultés de ma famille et surtout de l'intelligence remarquable de ma jeune sœur Aminata dont j'enrageais de constater le gâchis, faute de moyens financiers. Faut-il y voir une coïncidence ? Quelques semaines après, des gens sont venus voir mon père et après avoir longuement parlé avec eux, celui-ci a accepté, fait exceptionnel, qu'Aminata aille étudier loin de notre village. Comme ma sœur représentait une force de travail, la laisser partir supposait un manque à gagner pour toute la famille. Mon père a convaincu ma mère en devenant chauffeur de son propre taxi et ces gens l'y ont aidé. La dernière fois qu'Aminata a rendu visite à mes parents, elle leur a annoncé qu'elle allait entrer à l'université. J'avais toujours supposé que ces changements se devaient à quelques bienfaiteurs anonymes tombés du ciel par un hasard heureux, bien que leur constance dans le temps m'ait étonné. Je ne pourrais t'affirmer que tout ceci est l'œuvre de Ming Men et je ne le demanderais jamais à Neill. Ce que me dit mon cœur et mon instinct, c'est que c'est une Bonne Personne.

- Tu peux me raconter ce que tu veux, Jaro ! Le seul en qui j'ai vraiment confiance, c'est toi..., lui répondis-je, - et en Shamaël, dont pourtant, je n'ai pas osé lui parler, pensai-je en moi-même.





### **Ne croire que ce que l'on voit, c'est être aveugle**

La Cappadoce, Neill, Ming Men, Catherine, la Roue... Trop de thèmes évasifs. Je m'étais trop souvent laissée porter par les événements pour accepter qu'ils me dominant à nouveau. En fait, Jaro se trompait et moi aussi. Je ne les avais jamais contrôlés, sinon subis pour de mauvaises raisons. Cette idée d'enquête que je me fixais comme tâche, devait suivre une direction, fût-elle celle de mon illogisme. Je décidais sans beaucoup de conviction de partir à la recherche de ma gitane rouge. Ne me l'avait-elle pas dit et répété ? *Ne croire que ce que l'on voit, c'est être aveugle...*

Pas question de patienter, d'attendre extatique qu'elle veuille bien se manifester. Je retournais où je l'avais vue, à l'hôpital psychiatrique. Une seule personne était en mesure de me fournir des réponses, Armindo, un portugais aveugle qui travaillait là depuis plus de vingt ans. Des années de santé précaire l'avaient rompu au périlleux exercice de l'éternité. Il en distillait le subtil parfum jusque dans ses gestes les plus ordinaires qu'il étirait à satiété et cette lente démesure lui avait valu le surnom d'Armindo la Carcarinette, donné sans doute par quelque lettré et dont personne ne connaissait l'exacte signification. Homme à tout faire, il bénéficiait de l'invisibilité des humbles qui procurait à son sens aigu de l'observation muette, une connaissance sans partage de tout ce qui se passait dans son royaume qu'il gérait en maître absolu, fournissant à chaque pensionnaire tous ces menus plaisirs que le règlement leur interdisait.

Et c'est sans doute cette qualité qui me valut d'être aussitôt reconnue par Armindo.

- Sasha, m'interpella-t-il joyeusement. - Je ne pensais pas te revoir ! Que viens-tu faire ?

- Te voir, Armindo...

- Je suppose que tu as une bonne raison pour cela, car personne ne me rend jamais visite.

Il n'y avait nul reproche dans sa voix, sinon ce laconisme éprouvé de l'évidence qui m'autorisa à aller droit au but.

- Ecoute, Armindo, je voudrais savoir... As-tu vu une gitane rouge ?

- Une gitane ? Non, je ne l'ai pas vue... mais si tu veux parler de Shamaël, alors là, c'est autre chose. Je la connais bien. Je la connaissais d'ailleurs bien avant de commencer à travailler dans cet hôpital. Depuis

qu'enfant j'ai perdu la vue, elle m'accompagne partout, me parle et joue avec moi. C'est une très jolie petite fille et elle chante divinement le fado.

- Et tu crois que d'autres la voient aussi ?, lui demandai-je.

- Seuls les fous n'ont pas peur, Sasha... Tu te rappelles ? Alors d'autres la voient aussi, mais chacun à sa façon. Pour les uns, elle est éternellement jeune et pour les autres, vieille et fripée comme une tourmente. Personne ne sait qui elle est ni d'où elle vient, mais tous la reconnaissent intuitivement, même ceux qui ne la voient pas. Elle a eu beaucoup de noms, ici Anahita, Aredvi ou Ishtar, et là Sarasvati, Astarté ou Nanaia. Aujourd'hui, elle est Shamaël, celle qui sait. C'est tout ce que je peux t'en dire.

Je n'avais pas rêvé ! J'étais à la fois rassurée et anxieuse.

- Armindo, ma question peut te paraître stupide. Depuis que je suis sortie d'ici, je ne l'ai plus vue.

Un sourire désarmant illumina son visage.

- En ce moment, Shamaël me parle. Ecoute, c'est un message pour toi : "*les êtres humains sont des larmes perdues. Celui qui pleure, comprendra.*" Je te laisse, Sasha. Peut-être nous reverrons-nous ailleurs... Et il s'éloigna en sifflotant *Lisboa antiga*.

Rentrée chez moi et ne sachant que faire, je me plongeais dans la lecture d'*Istanbul, Souvenirs d'une ville* d'Orhan Pamuk, espérant y retrouver ce que j'y avais moi-même découvert des années auparavant, cette mélancolie particulière qui baigne ses vieux quartiers, le *hüzün* comme disent ses habitants. Malgré la puissance de son évocation et la qualité de style de son auteur, l'ouvrage me sembla trop empreint de narcissisme autobiographique et je renonçais à le lire. Les photographies d'Ara Güler, l'œil d'Istanbul comme on le surnommait, m'étaient plus familières. J'y retrouvais dans son odyssée en noir et blanc, la mémoire des petites gens, celles des porteurs d'eau, des pêcheurs, des artisans, une fatigue besogneuse, des corps éreintés ou des silhouettes furtives glissant dans le clair obscur fuligineux du Bosphore. Je pensais à l'étrange proposition de Neill, la Cappadoce. Que devais-je y trouver ? Lorsque j'avais à peine vingt ans, cette région m'avait offert mes premiers émois d'explorateur, tant cet espace vierge résonnait encore des cris de lutte et de victoire, de haine et d'amour de bien des peuples et civilisations, de toutes croyances et religions. Hattis, Hittites, Assyriens, Phrygiens, Cimmériens, Perses, Galates, Grecs, Arméniens, Romains, Goths, Mongoles, Byzantins, arabes Seldjoukides ou Ottomans jusqu'aux visiteurs du monde entier qui aujourd'hui, s'y pressaient, à pied, à cheval, en VTT et en montgolfière ou investissaient dans le troglodyte. Le souffle titanesque de la Nature avait calligraphié un poème géologique, ne laissant d'autre devoir aux hommes que d'en être les lecteurs passifs. Cascades de pierres, pleins et déliés creusés

*Ne croire que ce que l'on voit, c'est être aveugle*

d'alvéoles, ruches lithiques contre termitières géantes, silhouettes monacales et phalliques encapuchonnées de basalte, viscères tourmentées et magnifiées d'un lointain volcanisme, jaillies du génie alchimique du feu et de l'eau. Je m'y étais sentie lunaire, primitive et déplacée.

- Et cela n'était rien comparé à ce que fut, il y a des milliers d'années, l'exercice de la Nature dans cette contrée.

Je reconnus immédiatement sa voix grave et son accent chantant. Je tressaillis de joie. Shamaël !... Elle m'arrêta d'un geste et poursuivit :

- La Nature est terrible, sans morale, indifférente et souveraine. Partout, elle prélève et prélève encore son lot de vies, faisant du vent, du froid, de la chaleur et de la sécheresse, ses meilleures estafettes. Ouragans, déluges, chutes, éboulements auxquels elle ne manque pas d'ajouter son bestiaire venimeux et rampant dont elle a le secret ou ses prédateurs effrayants, pour qui la chair humaine vaut bien celle de leurs congénères à quatre pattes. Si l'on prête aux dieux et aux hommes le pouvoir de pardonner parfois, celle-ci ne pardonne jamais. Mais il y a aussi autre chose à laquelle vous prêtez rarement attention. Une chose essentielle...

Elle n'était pas de ces êtres que l'on interrompt intempestivement, tant son regard avait la puissance de la parole. Prudente, je gardais donc le silence.

- Imagine Sasha, quelles ont été les interrogations des premiers habitants de ces contrées, confrontés des mois durant à l'immensité accablante du ciel, indifférente à leurs drames d'hommes. La petitesse palpable qui les étreignait, les renvoyait aussi à cette grandeur vertigineuse. Et pendant un instant, ils vibraient, ils chantaient à l'unisson avec tous les frémissements invisibles qui parcourent la profondeur de l'espace. Oui, pendant un instant, ils savaient, ils connaissaient, ils aimaient, ils étaient le Tout et son souffle. En un mot, ils étaient vivants et éveillés.

- Je suppose, Shamaël, que tu n'es pas venue pour palabrer sur la Nature et les interrogations qu'elle devrait susciter en nous, même si aujourd'hui, la tendance est à la mettre en cornue ou à l'enfermer dans des musées. La dernière fois, tu m'as giflée en me hurlant à l'oreille, du moins m'a-t-il semblé, qu'il fallait que je me réveille. Et j'en suis certaine, tu n'ignores rien de ce que j'ai pensé, dit et fait depuis...

- Je suis d'abord venue parce que tu m'as appelée, Sasha. Mais dis-moi, pourquoi veux-tu écrire un livre sur Ming Men et sur Neill, que tu penses déjà avoir vu ?

- Si ce que je soupçonne est vrai, il me semble important de vivre et de faire partager aux autres l'aventure que ce livre va impliquer. Mais pour être totalement sincère, je ne sais pas exactement ce qui m'y pousse, je sens confusément que j'en ai besoin et c'est probablement la première fois,

comme le dirait Bouche Dorée à Corto Maltese, qu'enfin, je vais aller au bout de mon rêve. Mais il me faut perdre cette méfiance chronique que je ressens envers le bonheur que j'ai toujours refusé, je le comprends de plus en plus. Pour l'exprimer autrement, je me sens comme lorsque je sépare le petit lait du caillé pour faire du fromage blanc ! Il me faut me concentrer pour m'appliquer seulement à ce que j'ai vraiment envie. Durant toute ma vie, j'ai trop obéi au désir des autres, et comme j'ai les moyens de ce voyage, pour une fois, Shamaël, je vais me lancer sans filet de sécurité pour me retenir. Juste pour mon plaisir.

- Ah Sasha, si la littérature changeait le monde, il y a belle lurette que tes congénères l'auraient remarqué ! Ce qui est écrit, se corrige en ce qui est fait, la Parole se convertit en verbiage et le Logos y perd son sens, rendu muet par le vacarme humain. Et c'est une diseuse d'histoires qui te le dit ! Excepté quand les derniers gladiateurs modernes font sourdre de leurs exploits grassement financés, les échos plus rudes des antiques jeux du stade, la fraternité se fait rare ! Si ce n'est après un match de foot, lorsque les avenues des capitales se convertissent en Voie Sacrée et que les journaux sportifs, offerts à une fébrilité de résultats totalement dénuée d'esprit, célèbrent à nouveau les réjouissances publiques de ces modernes combats du Cirque. Une cacophonie sur l'air des lampions. "On a gagné, on a gagné !" Mais qui se souvient encore de la supplique murmurée des gladiateurs. "*Ave imperator, morituri te salutant!*" - Personne !

Ne t'inquiète pas. Je vais t'accompagner dans cette aventure dont tu seras la messagère, simplement parce que je dois le faire. Je vais donc te raconter l'histoire de Ming Men, donc aussi celle de Neill et plus important encore, celle inséparable, de l'Ordre de Magdalena. Alors, écoute et suis les traces de Neill... Entre dans la danse des Microbes de Dieu...

C'est ainsi que commença le récit de Shamaël, ma gitane rouge...

### **Le Monastère de Cambremer**

Rien n'était pareil et pourtant, par un automatisme de la mémoire, il retrouva facilement le chemin. Il y avait plus de quinze ans de cela, une nuit d'hiver, Neill s'était pourtant promis de ne jamais y revenir. Il resta un long moment devant la porte du monastère. De nouveau, il avait sept ans.

Son père conduisait, comme d'habitude sans desserrer les dents, tandis que comme toujours, sa mère n'en finissait plus de radoter, racontant des histoires domestiques et de voisinage qui n'intéressait qu'elle-même. Ils avaient traversé de nombreux villages, enfilades de constructions standards opposant au bord de mer leur morne alignement de béton maculé par la saumure marine, avant de s'arrêter devant d'épais murs en pierre, derrière lesquels un vaste parc abritait des arbres séculaires, protégeant du regard des curieux une magnifique bâtisse du XV<sup>e</sup> siècle. Rien cependant n'indiquait qu'il s'agissait d'un monastère. Seule, une lourde porte en chêne massif, munie d'un judas laissait présager sa particularité.

Déguisée noir en atours du dimanche comme une veuve de Dieu, sa mère contempla avec une réprobation dégoûtée le marteau à tête de gorgone, avant de le saisir du bout des gants et d'en frapper violemment la porte.

- J'espère que cela suffira à réveiller tous ces curés qui ne font que s'empiffrer et dormir comme des oies avec notre argent ..., grogna-t-elle d'un ton hargneux. Puis se tournant vers son mari, elle ajouta d'une voix radoucie. - Tu le sais bien, mon chéri, combien c'est dur de gagner des sous et combien ils nous filent facilement entre les doigts !... Pourvu que celui-là soit accepté ! Au moins, il ne nous coûtera plus rien !

- Ouais - bougonna-t-il, j'espère seulement que pour une fois, il saura se comporter. Je n'ai jamais beaucoup aimé ce gamin. Tu as été le chercher parce qu'en échange on t'a donnée de l'argent pour l'adopter, tellement après la guerre les orphelinats étaient surchargés de mioches. Il est venu avec toi dans la corbeille de mariage. Mais tu sais bien qu'à celui-là, je ne m'y suis jamais fait. Heureusement que c'est ta sœur et ta mère qui s'en sont occupées ! Mais maintenant que ce n'est plus possible, je crois que l'on a trouvé la bonne solution. Ici, non seulement c'est gratuit, mais c'est aussi un internat et si on ne vient pas le chercher les fins de semaine ou même pour les vacances, au moins il aura le gîte et le couvert assurés et les

jupes des curés pour le moucher. Et avec l'argent que l'on va économiser, on pourra peut-être s'acheter une nouvelle voiture.

- Parle moins fort !, le rabroua sa femme. - Il pourrait nous entendre ! Il ne sait pas qu'il est adopté ! Tu sais comment il est, il pourrait tout répéter à ces curés et avec son visage d'ange, qui ne le croirait pas ?

- Celui-là !, s'esclaffa son mari. - Mais les trois quart du temps, il est perdu dans ses rêves. Regarde-le ! A sept ans, on dirait qu'il en a treize. Pour sûr, il est grand et fort, même plutôt gros, mais son intelligence est aussi mince que celle d'un âne ! Il passe plus de temps à errer je ne sais où, que le nez dans ses livres d'école. Il s'y ennuie, qu'il dit... Celui qui arrivera à lui sortir quelque chose de la caboche sera un saint ! Mais je ne crois pas que ces curés, aussi jésuites soient-ils...

Le grincement du judas les interrompit. La femme agrippa rudement la main de l'enfant, fixant béatement la seule chose qu'elle voyait, deux yeux noirs.

- Bonjour, vous désirez ?

- Nous avons rendez-vous avec le Frère Supérieur. On vient inscrire notre fils.

Quand la porte s'ouvrit, sa mère lui serra fortement l'épaule et le poussa sans ménagement devant elle. Neill sut que son père les suivait au cliquetis métronomique de ses cannes anglaises. Ils traversèrent une cour flanquée à sa droite de hauts murs aveugles et à sa gauche, de bancs de pierre disposés régulièrement, entre un alignement de platanes, taillés comme des moignons. Au fond, un édifice dont la façade avait la même largeur que la cour, fermait l'espace. Les magnifiques boiseries qui recouvraient la pièce où l'homme les mit en attente, lui donna la sensation qu'il les avait enfermés dans une boîte.

- Curieux ça tout de même ! Il n'y a même pas de crucifix..., persifla sa mère.

Il flottait une odeur de cire d'abeille et régnait un silence absolu. Sa mère soupirait, de gros soupirs qui lui bouillonnaient de la gorge qu'elle tapotait nerveusement. Elle détestait les endroits où elle ne pouvait donner libre cours à son mauvais esprit tant la mesquinerie la faisait jouir. Elle en devenait toute rouge. Elle triturait nerveusement son sac à main en imitation croco. Quant à son père, il ne disait rien. Il s'en fichait. Il avait cette patience résignée des gens habitués aux salles d'attente des hôpitaux, qui regardent vingt fois leur numéro et sursautent d'importance quand on les appelle. Ses deux cannes reposaient sur le sol, près de sa jambe solitaire. Il attendait que Neill disparaisse enfin de sa vie.

Un homme, qui ne portait ni soutane ni insigne religieux, apparut dans l'embrasure d'une porte minuscule.

- Suivez-moi, je vous prie..., dit-il.

Sa mère se précipita dans un crissement de bas nylon et s'assit sans y être invitée, les jambes serrées, ramenées sous elle et inclinées en diagonale comme on lui avait appris que les femmes bien éduquées devaient le faire. Perdue derrière un bureau comme une mer de bois sombre, une asiatique aussi menue que sa mère était ronde, leva la tête et Neill reconnut au frissonnement familial qui l'envahissait, ce sentiment de honte diffuse d'avoir pour mère, cette femme au langage vipérin et pour père, cet homme dont l'effacement n'était que la feinte de sa dureté. Sa mère qui suffoquait de silence, toussota d'un geste appliqué derrière sa main gantée de noir et retrouva ses sèches intonations de maîtresse de maison.

- Allez dire au Père Supérieur que nous sommes arrivés. Nous avons rendez vous avec lui.

La femme les enveloppa d'un regard espiègle.

- Madame, je suis ce Père supérieur. Rebecca, l'administratrice de ce centre.

- Mais enfin, Madame, c'est un monastère ici..., s'étrangla la mère de Neill...

- Certes, il y a des religieux, mais pas de Père Supérieur. Je suppose que le fils de Manuel, votre neveu Aimé, qui a passé trois ans avec nous, vous l'a expliquée...

- La seule chose qu'il nous ait dite, est que c'était un internat. Et au fond, c'est la seule qui nous intéresse. Nous désirons y inscrire notre garçon, bien que nous séparer de lui nous brise le cœur, continua-t-elle fausement enjouée. - Voyez-vous, mon mari voyage beaucoup. Il travaille sur les chantiers de pétrole. Il a un poste très important, ingénieur en chef... Vous savez ce que c'est, six mois ici, six mois là ! Nous ne voulons pas perturber les études de notre fils. Je sais bien que nous sommes au début de l'été et que l'école est fermée, mais nous devons déménager pour des impératifs professionnels. Je suis certaine, Madame, que vous le comprendrez, vous avez peut-être vous-même des enfants, n'est-il pas ?, minauda-t-elle.

- Je le comprends tout à fait, d'autant plus que la majorité des filles et des garçons que nous accueillons, et ils ne sont pas nombreux, une petite trentaine, sont tous de familles aisées ou enfants de divorcés ou encore plus lamentable, des enfants dont il faut se débarrasser, lui répondit très aimablement Rebecca.

Elle ajouta :

- Bien ! Mon secrétaire va vous faire signer les papiers. Pendant ce temps, j'emmène ce jeune homme. Dis au revoir à tes parents.

Sa mère rougit et regarda son mari, cherchant des yeux son aide, et n'y lut qu'indifférence. Il n'avait jamais aimé ni les curés, ni l'Eglise. Il ne les supportait pas. Selon lui, Dieu était né des fantasmes d'une poignée de

lâches qui espérait que l'au-delà leur donne ce qu'ils n'étaient pas fichus d'obtenir par eux-mêmes de leur vivant.

- On ne va même pas visiter le monastère...? -, demanda-t-elle, non sans agacement, tant elle blanchissait de curiosité. - Vous dépassez les bornes, non ?

- Je crains, Madame, que la réponse ne soit négative ! Cette maison est avant tout celle de ces enfants et ce n'est pas exactement un monastère, lui répliqua suavement l'administratrice.

Sa mère se mordit les lèvres. Si ce n'était pas un monastère, alors qu'est-ce que c'était ? Sans dire mot, Neill se planta en face d'elle. Il se sentait soulagé. Il savait qu'elle allait tout faire pour ne pas perdre la face et mimer la codification gestuelle que la presse féminine qu'elle étudiait scrupuleusement, prêtait au beau linge. Il s'étira suffisamment sur la pointe des pieds pour que les lèvres maternelles puissent effleurer son front et donner l'illusion d'un tendre baiser. Non moins cérémonieux, son père lui serra la main du bout des phalanges. Neill ne devait pas les revoir avant neuf ans. Il glissa sa main dans celle de la jeune femme, tandis que de l'autre, il saisissait sa petite valise.

Derrière la porte, un frère l'attendait, un tout jeune homme, de taille moyenne, avec des cheveux châtain clair et des yeux dorés. La franchise de son sourire le rassura.

- Je te laisse avec Bernardo... Ne crains rien, je suis certain que tu vas te sentir très bien ici. Peut-être qu'au début, tu auras un peu de mal à t'habituer. Le silence, surtout. Mais si tu as besoin de moi, tu sais maintenant où tu peux me trouver, lui commenta Rebecca, en lui caressant affectueusement les cheveux.

- Tu me parais bien grand pour un petit bonhomme de sept ans..., lui dit le jeune frère, en lui saisissant à son tour la main. - Je serai ton tuteur... Une de nos sœurs, Catherine, sera également ta tutrice.

- C'est aussi une religieuse, comme toi ?

- Pas du tout... Mais entre nous, religieux ou non, ici nous sommes tous Frère et Sœurs...

- Et c'est quoi une tutrice ?

- Une personne responsable de ce que tu fais, à qui tu peux te confier et avec qui tu peux parler de tout, un peu comme tu le ferais avec une grande sœur. Tu comprends ? Quoiqu'il t'arrive, sache que tu pourras toujours en discuter avec elle ou avec moi. Mais elle ne s'occupera pas que de toi. Comme toutes les autres tutrices, Catherine veille également sur quatre autres enfants, deux filles et deux garçons.

Le marteau à tête de gorgone, avait été remplacé par une cloche en bronze au carillon aigrelet. Neill entendit un pas traînant, le bruit de



lourdes clefs. La porte s'entrouvrit. Derrière, se tenait Bernardo. Surpris, émus, ils se regardèrent longuement ne sachant que dire. Cette confrontation muette les fit soudain basculer dans l'adolescence de Neill. Il devait son départ inopiné à cet homme vieilli, qui se tenait devant lui, gauche, presque honteux, telle une excuse informulée. Ils s'étreignirent longuement, silencieux, prêtant à ce geste fraternel, une réconciliation que leur âge avait enfin rendu possible. Dans la tête de Neill, une sarabande d'images : il lui revint en mémoire la découverte de ce lieu, quand sa main d'enfant s'était ancrée à celle de cet inconnu, et son incompréhension terrifiée face à la solitude que venaient de lui imposer ses parents. Il se revit, courant pour ajuster ses pas aux larges enjambées de Bernardo, tandis qu'ils parcouraient ce qui pendant onze ans, allait se convertir en son véritable foyer.

- Je crains que tu ne reconnaises plus rien. Aujourd'hui, c'est une maison de retraite, lui commenta ce dernier.

- Peu importe, il me suffira de fermer les yeux pour y retrouver tout ce qui est inscrit au plus profond de moi. Mais laisse-moi seul, je te rejoindrai plus tard...

Neill franchit un porche vitré, aussi long que large, dont le sol aux tomettes désajustées disparaissait sous les plantes. De l'autre côté, on apercevait le potager, le jardin de plantes médicinales toujours aussi bien entretenus et le parc, toujours à moitié sauvage. Des cèdres du Liban, des chênes centenaires, des châtaigniers, des acacias, des cyprès et des ormes, qui n'avaient jamais été taillés.

- Mieux vaut laisser la Nature s'exprimer comme elle l'entend, que de lui couper les ailes pour qu'elle fasse ce que les hommes attendent d'elles. Tous ces arbres magnifiques empêchent que notre regard cherche au loin ce que nous avons sous les yeux, lui avait souvent répété son tuteur, Bernardo.

Ce dernier avait raison sur un point. Le silence n'était plus le même. Celui-là était étriqué, presque maladif, fait de bruits précautionneux et de chuchotements. Un silence de vieux, très différent de celui qui habitait la cour, le réfectoire et les couloirs du vacarme évanoui des enfants, quand Neill en devenait l'unique locataire, à chaque congé scolaire. Il déambula d'un couloir à l'autre, d'une pièce à l'autre. Tout lui sembla beaucoup plus petit, mais il retrouva le même charme à la rigueur dénudée de la mosquée et à la minuscule chapelle. Il se souvint qu'enfant, il détestait devoir se confronter au supplice implicite sculpté dans la douleur dépouillée et ambiguë des crucifix qui ornaient l'oratoire, dont les corps lui paraissaient pétrifiés de peine ou torturés par d'invisibles châtiments. L'adoration de ces martyrs devait plus tard se résumer pour lui à l'aveu d'un masochisme

malsain teinté de sadisme. Les icônes rouges, vertes et dorées de la chapelle orthodoxe, leurs regards extasiés, lui parurent toujours aussi figées dans la contemplation d'un infini qu'elles seules pouvaient percevoir et leurs sourires étirés à l'identique, confiner à une sagesse mortellement ennuyeuse. Quant au temple bouddhiste, les innombrables statuette dorées, alignées de part et d'autre d'un immense Bouddha, lui avaient toujours donné la sensation de pénétrer dans un théâtre de marionnettes. Il revit Bernardo, alors jeune homme, le saoulant d'explications volubiles, accompagnant chacune de ses paroles d'amples gestes des bras. Pourquoi les autels des églises chrétiennes étaient toujours érigés au point exact où se croisaient le transept et la nef, figurant la croix ; pourquoi les synagogues étaient toujours orientées vers l'est, vers Jérusalem ou encore pourquoi les icônes avaient une telle importance pour les orthodoxes. Ce jour-là, il lui avait également détaillé la signification des postures de la prière musulmane, du signe de croix chrétien et de l'encens chez les bouddhistes et Neill l'avait écouté comme un enfant écoute un conte.

Il parcourut les couloirs qui n'abritaient plus qu'un alignement de portes fermées. Combien de fois ne les avait-il arpentés, accomplissant scrupuleusement la tâche qui lui avait été confiée, nettoyer les chaussures des invités et des frères. Levé à l'aube, le cliquetis de sa boîte en bois, qui contenait brosses, chiffons, huile de lin, cirages et graisse de vison, rayait leur sommeil. C'est là qu'il était tombé amoureux des chaussures, non seulement à cause du bel ouvrage artisan dont elles témoignaient, mais aussi parce qu'elles avouaient l'histoire de leur propriétaire dévoilant à leur insu, la force ou la faiblesse de leur caractère, leur laisser-aller ou leur perfectionnisme. Il y lisait l'empreinte du pas, décidé ou hésitant, la lourdeur ou la légèreté de la marche marquée dans l'usure inhabituelle de la semelle, au talon, à gauche ou à droite ou encore à la pointe. Certaines étaient avachies sur elles-mêmes, mal soignées et mal traitées, laissant deviner qu'elles n'étaient que des objets dont on exigeait beaucoup et à qui l'on donnait peu. D'autres au contrefort patiné, parfois éraflé, indiquaient que le pied se faisait déchausser. D'autres enfin, étaient si impeccables dans leur robe de cuir qu'elles semblaient n'avoir jamais vécu. Ballerines, escarpins et mocassins de femmes paraissaient souliers de poupée, face aux solides Paraboots en cousu norvégien des frères, tendus sur leurs embauchoirs. Leur nombre autant que leur alignement martial enlevait toute autorité aux gargantuesques chaussons en peau de Giuseppe, et accentuait la vulnérabilité des minuscules sandales en cuir du Père Jacques. Neill qui n'osait parler aux nombreux visiteurs, apprit ainsi à connaître ceux qui durant des années, seraient ses seuls amis, Marta, Birgit, Anton et bien d'autres. Il les observa souvent de loin, s'amusant à deviner qui était

chrétien, juif, musulman, bouddhiste ou sans religion. Mais celui qui le fascina le plus fut un homme de haute taille, racé, la peau brune et au regard ténébreux que Neill imagina fauconnier, bien que celui-ci aille souvent à la mosquée et à la bibliothèque pour y consulter studieusement de vieux ouvrages en arabe classique.

- C'est un soufi, lui avait alors commenté sa tutrice Catherine.

Longtemps Neill garda en lui la saveur du mot. Un mystère. Soufi...

Il pénétra dans la bibliothèque, une immense pièce circulaire dont le toit se perdait dans l'espace. Enfant, il avait beau se tordre le cou, il n'arrivait jamais à en voir la fin. Il retrouva la sensation mille fois éprouvée d'être à l'intérieur d'une gigantesque coquille de nautilus. Aujourd'hui, elle était vide, dépouillée des milliers d'ouvrages qui autrefois étaient soigneusement rangés sur des étagères si grandes, qu'il fallait une longue échelle pour attraper les livres qui se trouvaient tout en haut. Il se souvint de son étonnement devant l'absence de tables et de sièges. Plus tard, il découvrit que cette "*maison de la connaissance, où tout le monde n'entraîne pas*", comme le lui avait commenté Bernardo, servait aussi à la sublimation du chant. Son architecture sacrée en faisait une incroyable caisse de résonance. Le son y acquérait une vie propre. Il s'amplifiait, se répandait, s'enroulait, revenait et repartait, emplissant tout l'espace. Son écho rebondissait comme s'il suivait un mouvement en spirale, montant et descendant, avant d'être happé à nouveau par le silence. C'est là où il avait fait ses premières Roues à dix ans avec ses quatre compagnons, Erlina, fille d'Irlande et Lila, aussi brune que l'autre était rousse, Harshit dont le prénom indien qui signifiait "joyeux", était en totale contradiction avec son caractère, et Mamoru, un frêle enfant japonais qui ponctuait la fin de chacune de ses phrases d'une inclinaison de tête et d'un son guttural dont lui seul connaissait la signification. Catherine avait été leur guide dans cette initiation d'abord ludique, puis appliquée.

- On vient ici, non seulement pour lire, mais aussi pour y chanter assis en cercle, leur avait-elle expliqué. - Vous découvrirez peu à peu qu'avec la voix, on peut faire vibrer et trembler les sphères et communier avec d'autres dimensions. Vous vous apercevrez que celui qui vous paraît l'être le plus insignifiant qui soit, dévoile par le chant son côté le plus lumineux, presque divin. Jamais plus, vous ne le regarderez de la même manière. Il vous aura révélé un aspect intime de lui, bien qu'il en ignore tout. Ceci est encore incompréhensible pour vous, mais vous apprendrez que votre voix a un pouvoir inouï. A acquérir la parfaite maîtrise de ses résonateurs, vous aurez l'impression de l'entendre à l'intérieur de vous et elle ouvrira d'autant plus votre esprit et votre cœur. Vous expérimenterez tout cela quand

vous serez prêt, si vous l'êtes un jour. Car tout le monde ne le peut pas et ne le doit pas...

Il s'était étonné que bien des activités se fassent en cercle. Dans les salles de classe, il n'y avait ni tables ni chaises. On s'asseyait en rond, un petit pupitre mobile devant soi, et l'enseignant se tenait au centre.

- Le cercle, lui avait dit plus tard sa tutrice, - agit comme un accumulateur d'énergie entre tous ceux qui le forment. Son centre, ses rayons, sa circularité en font une géométrie sacrée où personne n'est en position plus élevée que les autres. C'est aussi le symbole, tout comme la roue, du mouvement et du temps, tandis que son axe immobile préfigure l'origine et l'éternité. Ainsi, à partir du multiple, le nombre des participants, la vibration énergétique qui conduit à l'unité, augmente.

Leurs enseignants n'étaient pas tous professeurs. Chaque semaine, des débats étaient organisés autour d'un thème et étaient le prétexte pour aborder d'une manière différente, la science, la philosophie, les théologies et la spiritualité. Ainsi, un boulanger pouvait venir parler de l'art de faire du pain, un musicien de la musique, un paysan de la terre, une mère de famille de la maternité. Mais on y développait aussi des sujets plus abstraits, "qu'est-ce que le mensonge, qu'est-ce que la pudeur, qu'est-ce qu'être une fille ou un garçon, qu'est-ce que Dieu ?..." Les questions fusaient, toujours chacune à leur tour, car on leur apprenait aussi à écouter, à exercer leur esprit critique et à développer celui de synthèse, en leur montrant tous les aspects contradictoires d'une même idée ou théorie. Et le soir, il incombait à chacun l'exercice commun et oral de se remémorer les moindres faits et pensées de la journée, jusqu'aux saveurs, odeurs et sensations. Cette technique avait pour but d'aiguiser leur capacité d'attention, autant dans ce qu'ils observaient que dans ce qu'ils ressentaient.

Neill se souvint combien aux commencements de cette pratique, ses souvenirs demeuraient vagues et combien, presque insidieusement il avait peu à peu acquis une minutie chirurgicale pour décrire son vécu et son senti, une écoute de soi qui l'ouvrait à celle de l'Autre. Il ferma les yeux et se mit à fredonner. Plus d'une fois, il s'était évanoui alors qu'il participait à une Roue chantée et pendant quatre ans, il avait souffert de vertiges, qui surgissaient n'importe quand, sans que l'on en détermine la cause exacte. Des mois durant, Catherine le lui en avait interdit la pratique, mais cela n'avait rien changé, tant et si bien que l'on avait fini par attribuer ces étourdissements à son caractère versatile et taciturne et à sa perception décuplée des êtres et des choses. Car Neill avait des intuitions terribles et il lui arrivait souvent spontanément de dire à l'un ou à l'autre ce qu'il pensait ou taisait. Mais il ne vint à l'idée de personne que ces vertiges impromptus obligèrent l'enfant qu'il était, à une vigilance constante de lui-même tant il

en avait peur, d'autant plus qu'il n'osait parler à personne qu'il y conversait avec moi, Shamaël.

Neill avait toujours conservé un souvenir très vif de ces premières années à Cambremer, qui s'étaient révélées être le prélude de tous ces étés qu'il allait passer seul, en compagnie de ces hommes et de ces femmes qui allaient structurer son enfance. Mais ce furent Catherine, Bernardo, Giuseppe, le frère Jacob et le Père Jacques qui extirpèrent de son cœur d'enfant le désespoir suicidaire que l'abandon avait semé en lui, d'autant plus que les deux premières années lui furent extrêmement pénibles. Cela ne se devait pas à la discipline à laquelle il devait se plier chaque jour dès cinq heures du matin et qui débutait par l'eau glacée dont il devait asperger son visage, ce qui lui provoquait d'insupportables migraines. L'exercice était rude, surtout en hiver, car ces ablutions matinales avaient lieu dans la cour battue par les vents, en file indienne, chacun devant un robinet installé sur les anciens abreuvoirs à chevaux. Cela ne se devait pas non plus à tous ces devoirs qui rythmaient son quotidien, celui de la politesse, du service à l'autre et parfois du silence, ni même aux châtiments qu'il encourait lorsqu'il ne les respectait pas, sinon à ses relations avec les autres garçons. Bien trop grand pour ses sept ans, il était toujours obligé de se coltiner avec les plus vieux, qui se moquaient de lui parce qu'il était rondouillard et d'une timidité maladive. Il n'aimait pas les jeux collectifs, détestait encore plus les discussions et les bagarres et préférait la compagnie des filles. Sa curiosité pour ce que faisaient et étaient en général les adultes, l'éloignait encore plus des autres enfants.

Sans qu'il en sache très bien la raison, ses camarades l'avaient pris presque immédiatement en grippe, en particulier celui qui s'était lui-même désigné leur chef. Il était en tous points l'opposé de Neill. Bien que Dominique fût de trois ans son aîné, ils étaient de la même taille, mais c'est la seule chose qu'ils avaient en commun. Svelte, vigoureux et flexible comme un bambou, Dominique transpirait le dédain mauvais envers ceux qu'il jugeait indignes d'appartenir à son clan. Suffisamment malin pour être conscient de la qualité de son intelligence, il en dissimulait la médiocrité sous la tonitruance de son rire qui ponctuait inlassablement ses brimades d'un goût douteux et nourrissait la crainte plutôt que le respect, qu'il faisait naître en chacun pour savoir les tenir à distance. Neill, quant à lui, était un solitaire. Un taciturne dont la sagacité du regard mettait mal à l'aise, tant il avouait les conclusions de sa contemplation muette. Un être que l'on croyait débile, car jamais il ne se mettait en colère. Un bon gros placide que personne ne craignait. Cette année-là, l'événement marquant de la rentrée des classes ne fut donc pas le récit de leurs péripéties estivales, sinon qu'il y avait un intrus à Cambremer. Les premiers mois, Neill

leur opposa un silence si farouche, qu'ils ne trouvèrent rien de tangible avec quoi le tourmenter... jusqu'au premier Noël. Il était le seul à ne recevoir ni lettres ni cadeaux. Ils tenaient leur vengeance. Dominique présidait à la distribution du chocolat, des bonbons, des disques, des jeux et des vêtements, attentif à ce que chacun reçoive sa juste quote-part du butin, excluant avec ostentation Neill de celui-ci, clamant à qui voulait l'entendre que plus le temps passait, plus ce dernier allait sûrement empocher un présent qui le dispensait de ce menu fretin. Ne recevant jamais de lettres, la remise quotidienne du courrier se transforma en prétexte acerbe de toutes les railleries. Mais la présence constante des adultes rendait difficile l'expression d'une violence plus sournoise. Il fallait guetter la circonstance et le lieu, les repas et le réfectoire. A chaque trimestre, deux enfants parmi les plus âgés étaient chargés de surveiller le bon déroulement des repas, de veiller à ce que chacun débarrasse son couvert et fasse la vaisselle. Au moindre manquement, ils seraient les seuls à être punis. Filles et garçons mangeaient ensemble, de part et d'autre d'une table d'une douzaine de mètres de long, qui formait un T avec celle où s'asseyaient les adultes, hommes et femmes, religieux et laïcs, invités de toutes nationalités et confessions. Il n'y avait pas de règle de silence, si ce n'est celle laissée librement à chacun de réciter ou non, dans son for intérieur un quelconque bénédicité avant de rompre le pain, ni de lecture fastidieuse de textes religieux. Neill adorait manger. Il fut donc facile à son camarade de le priver de nourriture, en soudoyant les uns et les autres de ses camarades ou en provoquant des disputes autour de lui. Le plan fonctionna à merveille. Mais l'attitude de Neill ne changea point. Toujours le même silence. Seul Bernardo remarqua que ses nuits se faisaient cauchemars et se peuplaient de cris. De taciturne, il devint renfermé et mélancolique, refusant désormais d'aller en excursion par les sentiers de contrebande qui les menaient jusqu'en Espagne ou de participer à quelconque activité récréative. Il était toujours aussi studieux et ne se plaignant de rien, ses tuteurs décidèrent, sans relâcher leur attention, de le laisser tranquille. Cela faisait bientôt un an qu'il était à Cambremer et aucune victoire déterminante n'avait été marquée par Dominique.

Arriva la fin des cours. La trentaine d'enfants pénétra dans ce qu'ils avaient surnommé la salle des pas perdus, réservée à l'accueil des familles. Neill les suivit, étreignant de toutes ses forces la poignée de sa petite valise et s'assit à l'écart. Ses parents allaient venir le chercher. Il regarda l'heure. Trois heures. La limite de la sortie était fixée à cinq. Pas de quoi s'inquiéter ! Il attendit confiant, tandis que ses compagnons, excités par la perspective des vacances, se couraient après en hurlant, sachant que ce jour-là, personne ne pourrait ni les faire taire ni les menacer d'une punition. Quatre heures et demie. Toujours personne. Il entendit

Dominique lui dire, il lui sembla même qu'il le beugla tant son visage était près du sien :

- Hé, le gros, tu sais pourquoi ta mère ne vient pas ? Parce qu'elle travaille comme pute... Alors, tu penses bien, elle n'en a rien à foutre de toi !

Il resta ainsi jusqu'à sept heures fixant la porte obstinément close, immobile sur son banc, serrant toujours aussi fort sa valise contre lui. Plus un bruit, plus un piaillage d'enfants, juste le chant des oiseaux dehors. Il prit soudain conscience du silence terrifiant qui régnait. Suffoquant de douleur, il sut que personne ne viendrait le chercher et se mit à pleurer. Pour la seconde fois, il allait passer l'été au monastère de Cambremer.

- Ne sois pas triste. Tu vas voir, on va faire des choses incroyables !, lui avait dit Bernardo en entourant ses épaules de son bras, essayant de se rassurer lui-même, ne sachant ni que faire ni que dire.

Neill revoyait sa mine déconfite devant la tristesse autant que la honte qui avaient mouillé son sourire tremblant, qu'il voulait être celui d'un petit garçon courageux. Des années plus tard, il avait appris qu'à cette époque déjà, Bernardo connaissait son histoire, ses racines irlandaises et égyptiennes, son abandon, son adoption et sa véritable grand-mère, Félicity qui, elle aussi, appartenait à Bergama, tout comme sa mère, Bethunia. Il avait aussi découvert que les dix kilomètres qui le séparaient de ses parents, figuraient pour eux une mer, la Manche. Pour couper court à l'étonnement de leurs amis devant l'absence de ce fils aîné, ils lui avaient inventé une autre vie, celle d'interne dans l'une des meilleures écoles de Londres.

Cet été-là, Giuseppe, Jacob et Bernardo redoutèrent que son désespoir silencieux ne se transforme en folie. Ils le voyaient se jeter par la fenêtre. Aussi, avaient-ils décidé de s'en occuper à tour de rôle, Giuseppe le matin, Jacob l'après midi et Bernardo le soir. Finalement, Neill passa le plus clair de son temps dans la cuisine, fasciné par la force herculéenne de Giuseppe qui remuait avec délicatesse les confitures de fraises, de framboises et de poires dans un chaudron de cuivre démesuré, coupait finement le chou pour en faire de la choucroute qu'il mettait à mariner avec des baies de genièvre, des grains de poivre noir et du vin blanc dans des tonneaux en chêne ou emplissait de chair les boyaux de porc pour en faire des saucisses. Mais ce qu'il préférait par-dessus tout, c'était le soir lorsque, assis tous les quatre devant la cheminée où, hiver comme été, on faisait du feu, ils buvaient un vin chaud à la cannelle. Perdu dans la contemplation des zestes d'orange qui y flottaient, Neill y découvrit la saveur paisible de la fraternité. Il changea. Les longues promenades, parfois nocturnes, avec Bernardo, les leçons d'alchimie culinaire avec Giuseppe, les fins d'après-midi studieuses avec le frère Jacob avaient quitté de la réserve à sa timi-

dité. Il ne parlait pas plus, mais se sentait plus assuré. Son esprit s'était déployé. Il ne rêva plus de ce cheval fou qui galopait écumant jusqu'en haut d'une tour et le précipitait dans le vide. A la fin de ce premier été, il ne craignait plus Dominique. Il le trouvait juste pathétique. Ce que Neill ignorait encore, était que la force sereine du guerrier avait aussi poussé en lui. A la rentrée, il les retrouva tous, toujours piaillant, groupés sous le préau, chacun avec l'impatience en bouche de raconter ses vacances.

- Je suis allé en Espagne, au bord de la mer... J'ai mangé dans un restaurant cinq étoiles... Mes parents m'ont acheté une bicyclette... Je me suis fait une copine...

Neill les écoutait, s'efforçant de s'imaginer à quoi auraient pu ressembler des vacances avec ses parents, quand la voix de Dominique trancha l'air.

- Hé les gars ! Regardez-le l'idiot ! Il a passé toutes ses vacances ici. Ses parents l'ont laissé sur le carreau...

Il tournoya autour de lui, l'asticotant, le bousculant, le pinçant. Rien... Neill ne bougea pas. A peine un cillement, quand Dominique lui glissa à l'oreille :

- Rendez-vous au réfectoire...

Ces moments avaient été les plus pénibles pour Neill, quoiqu'il en gardât un souvenir ambigu, car c'était aussi grâce à eux, qu'il avait quitté son statut d'écolier. Ce qui l'avait le plus surpris, avait été l'incroyable constance de son persécuteur, qu'il puisse reprendre la lutte exactement là où elle s'était interrompue, sans en changer la technique. Au réfectoire, un petit nouveau, un même d'à peine six ans, se glissa entre eux. Dominique commença à le tourmenter et à le labourer de coups de poings. Le gosse se mit à pleurnicher. Toujours sans mot dire, Neill pivota, empoigna le bourreau en herbe par le col, le traîna jusqu'à la porte vitrée d'un vaisselier et rompit le cristal avec la tête de son adversaire qui se mit à hurler de douleur et de trouille voyant le sang qui pissait de son cou. Une stupeur glacée pétrifia l'assistance. Neill lâcha Dominique, médusé, qui s'effondra comme une marionnette. Sans se départir de son calme, il quitta le réfectoire sans se retourner et alla directement voir le vieux Père Jacques.

- Il s'en est fallu de peu que je ne le tue... Je lui ai aplati la tête contre la vitrine... Si je suis capable de faire une chose pareille, de quoi suis-je encore donc capable ?, lui dit-il, les larmes aux yeux et tremblant de tout son corps, terrifié par cette violence qui le laissait pantois.

- Au moins, tu t'en rends compte, bien que cela ne t'excuse point, mais ne compte pas sur moi pour te punir ! lui avait répondu le vieux bénédictin.

- Ce serait trop facile. Les châtimens ne sont que les prémices de l'oubli et la promesse d'actes encore pires. Ils sont parfois nécessaires pour main-



tenir la cohésion d'un groupe, mais complètement inutiles lorsque quelqu'un agit en sachant parfaitement ce qu'il fait, comme tu l'as fait. Je ne te donnerais ni Ave Maria ni Pater Noster ni acte de contrition ni mots à copier mille fois. Cela ne servirait à rien, sinon à apaiser ta culpabilité, en te laissant croire en outre que Dieu, ou qui que ce soit, pardonne nos actes selon la longueur des rosaires que l'on débite. Bien trop simple, mon jeune ami ! Ta punition est de comprendre pourquoi tu l'as fait et j'espère que tu n'oublieras pas la leçon.

- Je ne l'ai pas fait pour moi, ni contre lui. Simplement, je ne supporte pas que l'on humilie les plus faibles. Je n'ai rien prémédité, c'est sorti d'un coup, comme cela. Mais à partir d'aujourd'hui, le premier qui m'emmerdera, en paiera la note, immédiatement ou dans six mois, et l'avertissement est aussi valable pour vous les adultes, car pendant de nombreux mois, j'ai supporté ces persécutions sans qu'aucun de vous n'intervienne jamais. Je vous mets donc dans le même sac..., lui avait-il répondu, plus arrogant que repentant.

- Cela fait maintenant presque deux ans que tu es parmi nous et que je t'observe. Tu es un drôle de petit bonhomme, bien trop sérieux et bien trop avancé pour ton âge. Impossible de te faire changer d'avis lorsque tu as pris une décision et il semble que tu ne sois pas de ceux qui se satisfont facilement de compromis. Pour toi, tu as fait ce qu'il fallait faire et je suis convaincu que tu le referais si les circonstances l'exigeaient. Tu écoutes ton instinct et bien loin de toi, de te sentir coupable ! C'est la meilleure de tes qualités et aussi le pire de tes défauts. Il ne te manque ni valeur ni lucidité. Un jour ou l'autre, dans un mois, dans dix ans, Dominique aurait de toute façon rencontré quelqu'un qui lui aurait fait ravalier sa salive. Là n'est pas la question. Mais tu dois apprendre à contrôler tes impulsions. Attaquer de front un adversaire est toujours franchir la frontière qui conduit de la lutte à la déroute. Tu dois apprendre à utiliser sa force, être fluide comme l'eau et ferme comme le roc. Je crois qu'il serait sage de te faire pratiquer un art martial. Dorénavant, mon garçon, tu mangeras à notre table et passeras ton temps libre avec nous. Mais je suis certain que cela ne représente aucun désagrément pour toi, bien au contraire !...

Neill n'avait jamais oublié la leçon et bien des années après, les mots du Père Jacques étaient encore capables de désamorcer ses colères. Désormais, on le laissa en paix. Il avait gagné autant d'admirateurs que de détracteurs.

- Au moins, personne n'osera plus toucher aux plus petits, avait-il commenté à Bernardo. - Chaque acte a un prix en retour. Mais je me suis rendu compte d'une chose : tu vois, même ici où pourtant il y a des enfants et des gens qui viennent des cinq continents et où l'on nous enseigne à ne pas être raciste, j'ai appris qu'il y a des races qui font peur et que celle que l'on

me prête avec mon type arabe, leur fiche plus la trouille qu'un Indien ou un Japonais. Je le vois dans leur regard. Cela dit, je suis content de rester avec vous, hors des heures de classe. Etre différent a aussi ses avantages.

- A quoi penses-tu ?...

La voix de Bernardo tira Neill de sa rêverie. Il était entré dans la bibliothèque sans que ce dernier s'en aperçoive et depuis plusieurs minutes, il observait son ami, quoiqu'il ne sache pas s'il devait l'appeler ainsi. Lorsque Neill était enfant, il éprouvait pour lui l'affection bienveillante d'un aîné pour son cadet, bien que son étonnante perspicacité le mette mal à l'aise. Plus d'une fois, il était resté bouche bée devant son étrange mélange de lucidité et de dureté, qui collait mal avec l'enfance. Et plus d'une fois, sa maturité lui avait démontré que leur différence d'âge résidait seulement dans le dictamen aléatoire fixé par leurs dates de naissance. Parfois même, il ne savait plus qui de l'un enseignait à l'autre. Habitué à l'étude minutieuse, grand connaisseur de la théologie et des civilisations anciennes, Neill le confrontait néanmoins à un enseignement plus instinctif, fort éloigné du savoir livresque. Il l'obligeait à s'affronter à ce qu'il s'efforçait de réduire au silence dans son esprit, son corps et son cœur, ce secret qui avait converti sa vie en un calvaire. Il ne savait pas comment, mais il avait remarqué que Neill possédait la capacité, volontaire ou non, de faire émerger chez les uns et les autres, ce qu'ils tentaient de dissimuler. Mais pour l'enfant, les choses étaient beaucoup plus simples. Cambremer était devenue sa maison, et les hommes et les femmes qui y vivaient, la famille qu'il s'était choisi.

- A toutes les années passées ici... Elles restent malgré tout parmi les plus heureuses de ma vie et constituent l'humus sur lequel je me suis construit où je reviens sans cesse comme un navire retourne s'ancrer à son port d'attache. Sans cette bagarre avec Dominique, tout aurait été peut-être différent.

- Sans doute, Neill ! A compter de ce malheureux épisode, outre les classes d'enseignement général que tu suivais avec les autres, tu as bénéficié de cours particuliers et tu n'as plus eu l'obligation des activités collectives, Par contre, tu étais astreint aux mêmes travaux communautaires que les autres, nettoyer la cour une fois par mois, frotter le plancher avec des brosses métalliques, le laver à l'eau de javel avant de l'encaustiquer.

- Récurer le plancher n'était pas une tâche plaisante ! Plus d'un y tirait une patte de lenteur, espérant que nos compagnes, plus appliquées et plus rapides, fassent le plus gros du travail !

- Et comment ne pas me souvenir de cette femme qui, sur le conseil de notre vieux Père Jacques, venait quatre fois par an, durant un mois, mesurer tes progrès et t'enseigner les arts martiaux et de nouveaux katas. Un bien curieux personnage !

- Comment aurais-je pu l'oublier ! Qu'il pleuve ou qu'il vente, Erlina, Lila, Mamoru et moi, les quatre compères inséparables, nous faisons quotidiennement nos exercices de Qi Gong, de Tai Chi Chuan et de combat au bâton. Ce qui m'a toujours épaté, c'est que l'on n'a jamais pu tromper cette femme ! Au début, on les faisait un peu par-dessus la jambe. Nous croyant malins, on s'était dit qu'elle ne remarquerait pas nos manquements à la discipline qu'elle nous imposait. Mal nous en pris ! A chaque fois, avant de repartir, elle nous appelait un par un et nous donnait une maxime différente que l'on devait garder pour soi, méditer et mettre en pratique, ce qui ultérieurement, lui permettait d'évaluer nos progrès ou notre paresse. "Si l'on veut une mise en place de l'esprit, nous répétait-elle sans cesse, il faut d'abord mettre en place le corps de manière juste, car celui-ci est le temple de l'esprit."

Neill se tut. Il avait adoré cette femme. Barbara... Un chignon noué sur la nuque, petite et menue... Trente années passées en Chine avaient agi sur elle par mimétisme, lui conférant un physique asiatique, une certaine nonchalance qui n'était que le résultat de sa longue pratique du Wu Wei, le non-agir. Neill ne dit pas à Bernardo qu'il l'avait retrouvée à Paris, presque par hasard et peu de temps après son départ précipité de Cambremer, en s'inscrivant dans un club de boxe française dont son compagnon, sinologue et pasteur protestant, était le professeur. Barbara !, une femme toute en paradoxe. Aveugle, l'ombre et la lumière l'habitaient. Elle en lisait les pleins et les déliés et devint une photographe hors pair. Il lui suffisait que son mari lui fasse une description précise et sensible de ce qu'il voyait. Elle parlait peu et le plus souvent, pour souligner d'une tendre ironie, leurs propos oiseux. Un jour, il l'avait vu livrer un combat de funambules, elle et son compagnon, en équilibre sur un filin d'acier, chacun tenant un Tessen, un éventail de combat, et avait compris que des deux le véritable maître, c'était elle, aussi talentueux que fut René, qui excellait également dans l'art chevaleresque du tir à l'arc. Les larmes lui montèrent aux yeux, comme à chaque fois qu'il y songeait. Leur complicité à tous trois était telle qu'un jour René et Barbara, qui l'encourageaient non seulement dans sa vie mais aussi le soutenaient matériellement dans ses études, lui avaient proposé de l'adopter, qu'il devienne officieusement le fils qu'ils n'avaient pas pu avoir.

- Neill... Je voudrais te dire... Quand tu as quitté le monastère...

- Arrête, Bernardo... Ce n'est plus la peine. J'étais jeune alors, je ne pouvais pas comprendre, ni réagir autrement. Ton histoire fait aussi partie de ma construction... Parlons d'autre chose... Tu sais, il ne se passe pas un jour sans que je pense à ce lieu, aux gens que j'y ai croisés, à Giuseppe,

au frère Jacob et à tant d'autres... Dès mes premiers jours ici, ce qui m'a le plus touché, est toujours d'avoir été traité comme si j'étais quelqu'un d'important et que l'on me réponde d'égal à égal, sans jamais éluder mes questions ni la complexité des réponses. Le frère Jacob, par exemple...

Un homme maigre et dégingandé comme une ombre, dont le ton bourru, presque à vous geler sur pied, masquait une générosité et une patience à toutes épreuves. Ils avaient passé de longues journées ensemble, parfois des nuits sous la lampe, souvent en dégustant du saucisson et du pain ou en buvant un verre de vin du terroir, là-haut dans les combles de la bibliothèque où Jacob avait aménagé son repaire. Vétérinaire à la retraite, veuf et sans enfants, il avait choisi de s'occuper de cette bibliothèque et de partager sa connaissance avec qui prenait le risque de sa curiosité. Il avait tout de suite perçu en Neill, un amoureux des livres en herbe, à moins que ce ne fut leur mélancolie solitaire, entrecoupée de formidables fous rires sporadiques, qui aient rapproché ce misanthrope huguenot et l'enfant.

- Je suis le gardien de ce lieu. Pas un livre ne sort d'ici sans mon approbation et bien sûr, je ne les confie pas à n'importe qui. Un livre se mérite, il ne se prête pas... Et toi, aimes-tu les livres ?, avait-il presque grogné en le regardant fixement, la première fois qu'ils s'étaient rencontrés.

- Ben, j'en sais trop rien... je crois que oui... A part les aventures de Blek le roc, je n'ai pas lu grand chose, avait bredouillé Neill, qui n'avait jamais ouvert un livre, il n'en avait pas la permission et de toute façon, dans sa famille on ne lisait pas, si ce n'est le journal local, l'Equipe et les Reader Digest.

- Au moins, tu es sincère ! C'est déjà ça ... Nous verrons ce que l'on pourra faire de toi. Bien !, comme tu vas passer l'été avec nous, tu m'aideras à ranger les livres, à les épousseter et aussi à cirer les reliures en cuir. Si je constate que tu les traites avec le respect et la tendresse qui leur sont dus, je t'apprendrai peut-être leurs secrets. Tous ces livres que tu vois là, sont bien loin des aventures imaginaires de Blek le roc, mais crois-moi, celles qu'ils racontent sont toutes aussi passionnantes dans leur humanité et leur réalité.

Plus qu'un homme austère, le frère Jacob était un homme pratique. Il ne faisait pas de gestes inutiles. Il ne perdait pas son temps en vaines chicanes. Tout devait avoir un sens, un principe, un but, un début et une fin. Joignant le geste à la parole, il avait alors déposé avec précaution entre les mains de Neill un livre en format raisin, à la reliure pleine et rehaussée de dorure. Surpris par son poids, il s'en était fallu de peu qu'il ne le laisse tomber.

- Ceux que tu vas nourrir à la cire d'abeille, mélangée à de la lanoline et à de l'huile de cèdre, pour éviter le dessèchement et le craquèlement du cuir, avait-il ajouté, n'appartiennent pas à la catégorie des livres rares.

Néanmoins, ils sèmeront en toi les germes de la connaissance, mêlant la raison à l'imaginaire, te préparant aux belles récoltes du savoir. Allez, mets-toi au travail !...

Cirer les chaussures et les reliures furent les deux besognes dont Neill s'acquitta durant toutes ces années passées à Cambremer. A dépoussiérer les ouvrages, à les ranger selon leur thématique et l'ordre alphabétique de leurs auteurs, il se familiarisa avec les noms et les titres. Et bien que la plupart d'entre eux restât hermétique à son jeune esprit, ils aiguïsèrent sa curiosité. C'est ainsi que durant des années, cet homme fut le jardinier de son esprit. Il lui fit la lecture des principaux ouvrages de théologie chrétienne, du Talmud, du Coran qu'il lisait dans le texte, de certains Vedas et du Mahâbhârata. Il lui fit faire le tour du monde, en feuilletant l'atlas, le fit pleurer avec *Sans famille* d'Hector Malot, rire avec Marc Twain et Tom Sawyer et lui donna à lire Jules Verne. Ce fut lui aussi qui aux premiers émois amoureux, l'initia à l'anatomie masculine et féminine, en effeuillant ses mystères dans d'énormes encyclopédies médicales illustrées. Plus tard, quand il avait jugé que son jeune ami était en mesure de le comprendre, il s'était laissé aller à la confiance, sans pour autant jamais parler de lui.

- Vois-tu, lui avait-il dit un de ces fameux soirs sous la lampe, - les livres sont plus qu'un empilement de pages. Ils renferment les doutes et les espoirs des hommes, leur noblesse et leur bassesse. Lire est un voyage immobile qui te permet de découvrir non seulement de multiples vies qui se construisent et se détruisent dans un flot d'illusions, mais aussi qui tu es. Tu y rêves sans dormir. Tu y grandis à contretemps, sans que le temps s'écoule ni plus vite ni moins vite. Tu y empruntes de nombreux chemins, mais toi seul décides du rythme de ta marche. Les livres sont la clepsydre de ta liberté. Ils ont le pouvoir de te berner avec des histoires à dormir debout ou au contraire, ont celui de te donner à voir une parcelle de vérité. Mais ils te laissent toujours souverain de tes décisions. Toi seul choisis d'écouter ou non ce qu'ils te murmurent. Ils ne peuvent donc tomber entre les mains de n'importe qui, d'autant plus que dans cette bibliothèque dorment de dangereux trésors, qui racontent ce que pendant des siècles, bien des puissants de ce monde se sont évertués à dissimuler. Et nombreux sont ceux qui aimeraient tenir entre leurs mains certains de ces ouvrages...

Il l'avait entraîné dans la réserve précieuse, comme il l'appelait, et après avoir enfilé des gants de coton, lui avait enseigné des manuscrits enluminés, d'autres écrits en grec, un volume de l'édition originale de L'encyclopédie de Diderot et d'Alembert, la Bible de Luther, une lettre manuscrite de Victor Hugo et des ouvrages aux reliures de cuir estampées datant du XIII<sup>e</sup> siècle...

- Tu te souviens, toutes celles que tu as minutieusement cirées, avec la même minutie que réclame l'art de la laque chinoise ? Je t'ai aussi enseigné comment relier un livre avec de la toile et du cuir et appris que parfois, la nudité de la couverture occulte la richesse du récit. D'autres plus travaillées ne sont là que pour dissimuler la médiocrité de l'auteur ou comme dans les années trente, mettre en valeur la créativité du relieur, réduisant les livres à de simples objets d'apparat. Mais il y a des livres, qui méritent de se vêtir de gala pour honorer les mots qu'ils renferment. Je veux te parler de ces ouvrages dont le contenu côtoie le divin, et ceux-là doivent être protégés de la curiosité du commun des mortels. Souvent les artisans qui les habillèrent de splendides reliures, ne savaient ni lire ni écrire, mais ils avaient la prescience de leur message. Cela faisait partie de la discrétion de leur office. Et ils surent inscrire dans leur vêtement de maroquin ou de vélin, leur splendeur énigmatique. Certains de ces ouvrages sont les minutieuses copies intégrales de très anciens parchemins, rédigés en latin, en hébreu, en arabe, en perse, en chinois et autres langues aujourd'hui en mésusage. Ils ont franchi le temps, furent traduits et recopiés par des scribes et des religieux qui parfois malheureusement en altérèrent le message, en y ajoutant leurs propres interprétations. Depuis des temps immémoriaux, nous avons toujours été extrêmement attentifs à la conservation de ces documents, précieux par leur rareté et leur contenu. Nous veillons ainsi sur des manuscrits qui renferment une transcription extraordinaire d'une vérité dont la teneur a été pervertie à certaines époques, notamment en ce qui concerne les religions monothéistes et parfois même, la science. Peut-être y auras-tu accès un jour et il te faudra les mériter. Du temps et des efforts... Beaucoup d'efforts, car avant de pouvoir comprendre ce qui est occulte, il te faudra apprendre à déchiffrer ce qui est du monde.

Huit étés se succédèrent. En vint un neuvième. Neill ne pensait plus que très rarement à ses parents. Il avait seize ans. La salle des pas perdus résonnait toujours des mêmes cris, des mêmes rires et des mêmes attentes. Il y accompagnait les plus petits. L'idée de passer ses vacances au monastère ne l'affligeait plus. Il était pile trois heures quand il entendit le bruit des cannes anglaises. Stupéfait, il vit ses parents dans l'encadrement de la porte. Ils n'avaient pas changé, il lui sembla juste qu'ils avaient grossi et étaient un peu plus vieux que dans son souvenir.

Dans la main de sa mère, celle d'un petit garçon, âgé environ de sept ans. Les boucles de ses cheveux noirs sagement aplaties par la gomina et séparés en deux par une raie d'une blancheur et d'une rectitude impeccable, le cou étranglé par un minuscule nœud papillon. Une chemise blanche, un pantalon court, une veste bleu marine et une paire de mocassins en cuir noir brillant. Ce moufflet joufflu, vêtu comme une image pieuse conformé-

ment au désir maternel, était son frère. Il songea que jamais sa mère ne l'avait habillé ainsi et que ses vêtements usés jusqu'à la trame, qui avaient été maintes fois taillés et retaillés, ces vêtements qu'on lui donnait, le faisaient ressembler à ce que confusément, il soupçonnait être, le bâtard de la famille. Il lorgna ses pieds. Une paire de Paraboos patinées...

Sa mère ébaucha un sourire crispé.

- Comme tu as grandi et minci, mon fils ! Pour un peu je ne t'aurais pas reconnu...

N'y aurait-il pas quelqu'un pour intervenir, pour empêcher ces gens de l'emmener, même un été ? Juguler la panique qui l'envahissait...

- Les années passent, murmura-t-il d'une voix inaudible.

Son père, qui paraissait toujours aussi absent, comme si le temps lui rejouait la même scène, poussa ses cannes devant lui, balança les hanches soutenu par l'impulsion de ses bras, posa fermement sur le sol son pied droit devant Neill et lui tendit la main dans laquelle il tenait une voiture téléguidée. Neill oscilla entre le fou-rire, les larmes et la honte. L'envie le prit de s'enfuir, de les abandonner là, que la terre les engloutisse. Etre orphelin pour de vrai. Ne pas partir avec eux. Sa mère les observa du coin de l'œil, retenant sa respiration. La colère et le dégoût l'envahirent. Il repoussa d'un geste de la main, la voiture. Le premier et unique été familial venait de commencer.

La même route. Les mêmes villages. La même stupeur ensoleillée. Seule, la voiture avait changé. Une Mercedes. La voix cotonneuse de sa mère. Le regard en coin du frangin. Le père comme une vivante estampe de morgue imbécile. La même maison, bateau échoué quille en l'air, au milieu de nulle part. Les années s'étaient écoulées en dehors d'eux. Son père claqua violemment la portière et le saisit par le bras, énervé. Le même refrain que d'habitude.

- Il faut le voir pour le croire ! On vient te chercher, et déjà tu nous ruines la vie avec tes conneries. L'humiliation que tu nous as flanquée devant tous ces gens. Espèce d'ingrat, je vais te dresser ! Ne crois pas que tu vas passer tes vacances à rien foutre. Tu vas raccrocher fissa ton habit de moinillon et passer un bleu de travail pour aller faire le pompiste chez ton cousin Aimé... Ici, personne ne va à s'esquinter pour toi !

- Pour sûr, renchérit sa femme. - Avec ton frère et ta sœur de sept et deux ans, je n'ai pas de temps pour le tourisme. Entre une chose et une autre, m'occuper de cette maison me bouffe tout mon temps et notre argent. On ne peut pas continuer ainsi. Tu es en âge de bosser...

C'est ainsi que Neill apprit qu'il avait désormais une petite sœur et que la famille était une fois de plus apparemment fauchée. Levé à l'aurore et couché à minuit dans un lit qu'il pliait chaque matin et dépliait chaque

soir, il travailla ainsi tout l'été, rêvant à la motocyclette qu'il allait s'acheter avec son premier salaire, bien décidé à ne leur en céder qu'une partie. Il feuilleta les dépliants publicitaires de la fameuse MZ allemande et traîna dans les magasins de la côte. Il retournerait avec au monastère. Ses parents furent d'un autre avis. Le jour de sa première paie, ils l'attendaient dans le salon, assis sur le sofa recouvert de plastique afin de ne pas user le velours de couleur bronze. Son lit pliable avait été remis au garage et sa petite valise en carton bouilli, toujours la même, l'attendait dans l'entrée. Neill savait qu'ils n'auraient même pas la hardiesse de lui mentir. Ils avaient la malveillance si ancrée dans la peau, qu'ils disaient toujours presque avec ingénuité, ce qu'ils pensaient.

- Nous avons appris que tu avais l'intention de devenir missionnaire en Afrique et en plus, médecin. Une telle vie de privation ne donne jamais de vaches maigres, lui lança moqueuse sa mère. - D'autre part, il semble que tu ne manques de rien. Tu as grandi et forci. Un homme, quoi ! Nous t'avons accueilli cet été. Que demander de plus ? Nous avons décompté de ton salaire les frais d'essence pour aller te chercher et te ramener, tes repas du soir, la voiture téléguidée et les deux pantalons que l'on t'a achetés. Le reste, nous le gardons au cas où tu aurais besoin de quelque chose.

Il eut envie de les broyer à coups de poings, de les écraser comme il avait écrasé la tête de Dominique. Une fois de plus, les mots du Père Jacques et la certitude qu'un jour il partirait, neutralisèrent sa colère...

A la rentrée, il savoura de nouveau l'atmosphère paisible du monastère et mesura combien dans bien des aspects, ce lieu était un luxe. Un an plus tard, le secret de Bernardo allait tout briser et Neill s'enfuit de Cambremer, il allait sur ses dix-huit ans. Dehors, il gelait à pierre fendre, Noël était proche. Quand il arriva chez ses parents, il faisait nuit noire. De loin, il vit les guirlandes clignotantes d'un sapin. Il poussa la porte de la cuisine, sa mère hurlait, sa jeune sœur pleurait. Il posa sa valise en carton bouilli, se dirigea vers sa mère qui le regarda bouche bée, et plaqua sa main dans sa main levée.

- Pour qui te prends-tu ?, beugla son père, en lui assenant des coups de cannes anglaises.

Neill l'attrapa par le col, le souleva et le colla contre le mur.

- Si j'apprends une seule fois, une fois de trop, que tu laisses ta femme battre ainsi mon frère et ma sœur, je te tuerai...

Il n'était même pas resté cinq minutes. La fin de l'enfance.



### **Au revoir, fiston... Adieu, maman ! Bonjour mélancolie...**

Neill ne s'était pas toujours appelé ainsi. Jusqu'à dépassée la quarantaine, ignorant tout de son adoption, il avait répondu au prénom que ses parents adoptifs lui avaient donné. Un prénom qu'il avait d'ailleurs toujours détesté tant il mettait une distance impalpable entre lui et lui. Cette impression qu'en le nommant, on parlait toujours de quelqu'un d'autre, lui causant un malaise qu'il ne s'expliquait pas, le soupçon à la fois vague et précis d'une tromperie, jusqu'à ce qu'un rêve lui insinuant violemment que ses véritables parents ne pouvaient qu'être autres, ne vienne reprendre le fil de la réalité, là où il l'avait laissé, dans une expectative dubitative qu'il n'avait jamais voulu conclure. Les songes sont parfois les chiromanciens du doute et son rêve lui enseignait un chemin d'une telle précision que Neill se décida à téléphoner aux archives municipales de la ville où il était né.

Hasard de la vie ? Après trente ans de prospection dans l'archéologie de familles désintégrées ou à peine ébauchées, la femme qui lui répondit, était sur le point de partir à la retraite. Elle l'écouta avec cette patience propre à ceux qui connaissent tous les paysages intimes de l'humain, sans pourtant avoir connu d'autres voyages que ceux qui les conduisent à recréer des bribes de vie, du premier cri au dernier souffle, à partir des pages de vieux registres d'état civil. Pour cette femme, l'administration était un sacerdoce. Elle promit de faire des recherches, les dernières de sa carrière. Deux mois plus tard, elle confirma par téléphone ses doutes. Ses parents adoptifs, son père irlandais, sa mère égyptienne et son abandon. Même sa date de naissance était erronée.

- Une erreur incompréhensible, lui avait dit la vieille fonctionnaire, d'une voix sincèrement désolée. - On a confondu votre date d'adoption avec celle de votre naissance. Apparemment, vous seriez né à la mi-août et non à la mi-octobre, comme indiqué sur vos papiers. Mais j'aimerais vous remettre en mains propres ces documents. Venez me voir à Nantes, je vous en prie.

Quinze jours plus tard, ils se retrouvèrent à La Cigale, véritable emblème de la culture nantaise. Elle le reconnut à sa makhila. Neill était ému. La femme était troublée. Il y eut de longs silences entre eux. Des sanglots retenus. Cette histoire était trop invraisemblable pour qu'on la laisse filer facilement. Il fallait en disséquer tous les détails. Ne rien laisser échapper,

essayer de comprendre ce qui ne pouvait s'expliquer. Ils parlèrent longtemps, de tout et de rien et ce fut elle qui à regret mit fin à l'entretien.

- Vous savez, c'est la première fois que je vois un rêve donner raison à la réalité. C'est aussi la première fois de toute ma carrière que je ne respecte pas le règlement. ! Je ne sais pourquoi, peut-être parce que je vous ai bien senti. C'est bizarre, mais j'en éprouve une certaine fierté !

On a l'habitude de dire que la vie est décidément surprenante dès lors qu'elle cesse de suivre les chemins de la cohérence qu'on lui prête. On aimerait en être le maître d'œuvre absolu, alors que l'on n'en est souvent que le maçon relatif. Une impulsion, un imprévu, quelque chose qui n'est pas dans le scénario que l'on s'est monté et l'édifice que l'on croyait solide, aussi costaud qu'une forteresse, prend des airs de masure branlante, battue par la tempête. Pourtant Neill n'apprenait rien que son cœur ne lui avait mille fois crié. Le hasard, la sagesse de la vie, son instinct lui avaient envoyé des mots griffonnés au dos des événements, épinglés en marge des détails, caviardés sur l'évidence. Mais l'histoire que la vie lui proposait était trop dure à avaler. Même la pire des familles reste toujours une famille, une ancre où accrocher ses bottes et son chapeau, une terre vierge semée des souvenirs que l'on s'invente. Des parfums, des instants fugitifs, un rire, une chanson, une montre, un rayon de soleil. N'importe quoi. Cela n'a pas d'importance. On y est toujours chez soi. Il avait longtemps résisté. On ne devient pas capitaine de son esquif en une seule traversée. Il reposa lentement le téléphone et c'était comme si dans ce geste qui paraissait si simple, si anodin, était contenue toute l'étroitesse du monde. Il n'y avait plus d'endroit où accrocher ses bottes. Il était resté longtemps là, dans le noir, à pleurer la tête dans les mains. Ce n'était pas tellement de chagrin, sinon de colère. Il se sentait trompé, presque humilié par toute cette accumulation de mensonges. Il n'avait plus de passé. Rompu, en miettes. Le futur, c'était une nouvelle géographie à se reconstruire. Il n'en était pas là. Pas encore. Pour l'instant, il était noyé dans le présent. Qu'elles soient bonnes ou mauvaises, les nouvelles exigent leur espace pour se déployer, quelques minutes pour se décider entre le rire ou les larmes. Un moment de flottement. Un subtil réajustement. Le temps que l'information se fraie un chemin, remonte du creux de l'estomac jusqu'au cerveau.

- Quels salauds ! Jusqu'à me mentir sur ma date de naissance ! Au moins, il me reste un nom, un tout neuf à étrenner : Neill..., avait-il alors murmuré.

Je ressentis ce qu'il sentait. Je savais que je le trouverais dans son cabinet médical. Même à cette heure tardive. C'était son refuge, sa tour d'ivoire et son point d'envol vers d'autres mondes. Nul ne me vit me glisser dans

les rues sombres et désertes du vieux quartier de San Sébastian. J'aime cette ville, non parce qu'elle reluit d'une splendeur particulière, sinon parce qu'elle frise le paradoxe. Bien que construite au bord de la mer et pourvue d'un port de pêche, la présence de l'océan s'efface devant sa puissante atmosphère bourgeoise et provinciale. Il faut avoir quasi les pieds dans l'eau pour se rendre compte que ses plus vieux édifices sont tournés face à la mer. Une ville à l'âme partagée qui finalement peine dans son identité. C'était l'hiver et il faisait si froid que même les ivrognes les plus endurcis, qui parsemaient habituellement les rues de leurs empreintes urinaires et de leur dégueulis étoilé, avaient renoncé à brailler sur tous les tons et jusqu'à l'aube, les intempéries qui leur glaçaient le cœur.

Mon immense parapluie écarlate, coquelicot sanglant ballotté par les bourrasques qui soufflaient du large, allait en éclaireur au devant de moi, écartant de mon visage la pluie qui tombait en rangs serrés, le *chirimiri*, comme on l'appelle ici. J'arrivais devant un immeuble cossu, montais au dernier étage et ouvris l'unique porte qui s'y trouvait. La lumière de la rue filtrait des persiennes et rebondissait sur les murs en fines raies dorées. Il était assis dans l'ombre, la tête dans les mains, les coudes appuyés sur son bureau. Je secouais vigoureusement les grelots de mon parapluie. Protocole inutile ! Tout comme moi, Neill possède la prescience des choses, bien qu'il n'apprécie point ce singulier talent que la plupart lui envie et dont il a peur. Enfant, il souffrait de terribles vertiges qui le faisaient basculer dans une clairvoyance qui le terrifiait. Qu'il en soit conscient ou non, moi Shamaël, j'étais toujours présente à ces moments-là. Cela lui arrivait dessus sans crier gare, quand il en avait besoin. Pour cela, il avait fait ce rêve. Pour cela, j'étais là. Je m'assis en face de lui, précautionneuse et m'étonnais quand même un peu qu'il s'en montre si peu surpris.

- Nous nous connaissons, me dit-il sans lever les yeux. - Je sais depuis longtemps que tu existes. Le monastère de Cambremer, mes vertiges, la Roue ! Tu es restée telle que je t'imaginai enfant et toujours avec cet invraisemblable parapluie rouge dont les ribambelles de grelots fixés aux aiguillettes me paraissaient alors capables de résoudre toutes mes interrogations.

Depuis toujours, Neill me voyait sous les traits d'une jeune Ethio-pienne, répondant au nom de Makéda la magicienne. Je n'étais certainement pas le fruit des aventures du jeune trappeur américain Blek le roc ! Peut-être l'étymologie du mot Ethiopie, *ce qui paraît brûlé*, avait-elle enflammé son imagination ! Il m'avait toujours vêtue de blanc, me gratifiant d'un parapluie rouge qui ne me quittait jamais, aussi grand qu'un parasol, qui me protégeait des intempéries et se transformait au gré des événements en arme redoutable ou en baguette magique. Il m'avait aussi

voulue chamane, dépositaire de savoirs occultes et redoutable devineresse, capable de déchiffrer ce futur qu'il vivait toujours dans une anxieuse anticipation.

- Cela m'évitera les présentations habituelles qui sont souvent longues et fastidieuses, lui répondis-je enjouée. - Tout le monde n'a pas tes dispositions et souvent je dois m'expliquer sur qui je suis et d'où je viens, quoique l'on m'interroge rarement sur où je vais. Il m'arrive moi-même de m'y perdre. Une longue histoire, beaucoup de vies et beaucoup de noms ! En outre, je dois souvent l'adapter à chacun de mes interlocuteurs, selon leur culture et leur degré de connaissance ou plutôt d'ignorance. Bref, je suis telle que chacun m'imagine ! Mais dans celle-ci, je porte celui de Shamaël. J'irais donc droit au but, Neill. Je suis simplement venue ce soir pour partager avec toi ce moment si particulier, savoir ce que tu ressens, t'écouter.

Je me tus un instant, avant de continuer :

- Entendons-nous bien, je ne suis pas là parce que tu as été abandonné. Cela en soit, bien que douloureux, n'a rien de remarquable. Depuis des lustres, des milliers d'enfants sont massacrés, abandonnés ou maltraités tous les jours, sans que cela n'émeuve assez l'humanité en ce qu'elle prétend avoir d'humain pour que cela s'arrête enfin et aille au-delà de déclarations effilochées de bonnes intentions et régulièrement assorties de textes de lois.

Neill garda le silence. Des questions, il en avait mille et n'en avait aucune. La vie ne commence pas au berceau, sinon dans les catacombes pétrifiées des premiers souvenirs et les siens étaient fugitifs, dissous dans un temps flou et incertain. Aveugle de bonne foi, il s'était trompé sur l'essentiel. Son père ? Cela faisait des années qu'il savait qu'il ne l'était pas. Une autre erreur, mais en était-ce une ? Quand il avait demandé un extrait de naissance à l'occasion de son mariage, on lui en avait adressé un, portant la mention "*né de père inconnu*". Mais sa mère ? Le pire pour l'orphelin n'est pas d'être orphelin. Le pire est de savoir que quelqu'un t'a abandonné. Jeté. Oublié. Rayé de la carte. Encore tout chaud et vagissant. Cloué dans l'inconnu comme un papillon. Au revoir, fiston. Adieu, maman. Bonjour mélancolie !

- Que veux-tu que je te raconte, Shamaël, puisqu'actuellement tu te nommes ainsi... Les bras m'en tombent. Les mots me manquent. Je me retrouve devant une page blanche. Pourtant, tous les faits s'ordonnent et forment un puzzle compréhensible, construit cependant autour d'une absence définitive, celle d'une mère puisque celle que je pensais être la mienne, ne l'a jamais été. Alors, que veux-tu que je te dise ? Une mère ?! C'est elle qui te résume le monde, peut-être parce que dans l'alchimie de son ventre, il y a déjà tout ce que l'on doit connaître. C'est comme un phare dans

l'obscurité des hommes. C'est elle la première qui te donne la foi et jamais tu ne lui enlèves ni oublies cette vertu. Chaque jour, elle te donne à manger et la cuisine d'une mère ne ment jamais. Du moins, on le croit longtemps ainsi. La mienne faisait des confitures de rhubarbe comme personne. Les détails s'échappent avec les odeurs dans une lutte silencieuse. Le lundi, c'était jour de grand nettoyage et du ragoût avec l'odeur lourde et enivrante de vin rouge qui flottait par-dessus l'odeur piquante de l'eau de javel. Le mercredi, la tarte aux pommes t'enveloppait jusqu'aux cheveux dans une odeur de caramel. Le dimanche, le suc du gigot d'agneau était comme un jour de plus au calendrier. Quand t'es même, ta mère est avant tout une symphonie de parfums. Tu renifles sa présence comme un chiot s'oriente à l'odeur des mamelles maternelles. La poudre de riz qui t'entre rose dans les narines, le piment et l'ambre de l'eau de Cologne de mauvaise qualité, qui tissent ses mystères de femme. Le mensonge est une abstraction. Une impossibilité. Les détails t'échappent : mes lèvres rouge sombre, mes gencives comme du jus de mûres, ma peau brune. L'album de photographies, vierge de mes premiers cris, toutes ces photos de nouveau-né qui ont des allures de trophée. Et géniale coïncidence, la maternité qui selon ce que m'a raconté cette femme, avait brûlé, emportant toutes les archives de mes premières traces ! Et puis, tout au fond de toi, au plus profond, cette douleur qui ne dit pas son nom et que tu tais comme une disgrâce et prends pour de l'amour.

Neill se tut. Son esprit ne connaissait pas l'érosion qui frappait la majorité à peine la jeunesse achevée, mais la douleur l'avait fait centenaire et la seule crainte qu'il éprouvait, était qu'elle soit à nouveau son unique compagne. C'était comme une gangrène qui immisçait toutes ses puanteurs au plus intime des nerfs, un feu sans flamme qui les chauffait à blanc. Les yeux de sa mère et le désir d'y lire sa propre mort. Par deux fois, aussi invraisemblable que cela paraisse, elle avait essayé de le tuer en lui fonçant dessus avec sa voiture. Et cet étrange silence anesthésié d'acuité où le désir de mourir rejoignait l'espace tranquille et rassurant de celui d'être comme tout le monde. Il avait commencé à comprendre vers l'âge de cinq ans. Il me regarda perplexe, se demandant sans doute qu'est-ce que cela pouvait bien me faire toute cette histoire.

- Neill, tu ne l'ignores point : tout, absolument tout, dans l'Univers pense en osmose avec sa propre évolution, caractéristique qui n'est pas limitée aux êtres humains. Inconsciemment tu m'as appelée et je suis venue. Pourquoi moi et pas une autre ? Je suppose que toi et moi, nous sommes en quelque sorte accordés, bien que je ne sois pas la seule à l'être avec toi. Tu le sais, à chaque fois que quelqu'un émet une pensée, il vibre telle une corde de violon. Cette pensée est alors prise en compte par la

noosphère et ne peut aller que dans une vibration analogue. Les personnes qui pensent dans la même direction, qui ont la même tessiture, émettent sur une fréquence identique et trouvent ainsi leur route en ce monde. C'est comme si elles construisaient à l'invisible une énorme toile d'araignée. Ce qu'elles émettent ne se perd jamais dans l'immensité, car s'il y a émission, il y a réception. C'est une Loi, tout ce qui est donné est reçu. L'écho de leur pensée va rebondir quelque part là-haut dans la sphère de l'esprit. Elles vont alors recevoir l'information qu'elles nécessitent et être guidées, de près ou de loin ou même sans qu'elles le sachent nécessairement, par une personne de qualité similaire dont elles ont justement besoin à ce moment précis. Elles évoluent et changent d'octave. Tu cherches, tu vibres, tu trouves. Dans certaines circonstances, les mots acquièrent aussi cette force. La femme de la mairie en est une preuve. Mais poursuis donc ton récit, je t'en prie.

Et d'un signe de tête, je l'encourageais à continuer.

- Les mots, Shamaël... Jamais ils ne sont anodins. Quand tu penses petit, tu as le cœur petit, tu vis petit, tu aimes petit et tu parles petit, reprit Neill d'une voix étouffée. - La violence est le style ampoulé des impuissants. Ils écrivent leur histoire à coups de poings, avec l'insulte aux yeux. Ils vomissent leur venin, cherchant la phrase qui va te blesser, en même temps qu'ils te parlent à mi-voix, comme s'ils te confiaient un secret trop lourd pour eux. Ma mère était une armoire à secrets. Une maniaque de l'ordre. Elle rangeait les mots comme elle rangeait ses balais. Droits, alignés, secs. Le plus terrible arrivait quand elle était prise d'une frénésie de nettoyage, interne et externe. Le jour des baffes. Elles me pleuvaient dessus comme une rage ordonnée, tombant n'importe où, assénées avec n'importe quoi. Sa main, un balai, un bout de bois, le martinet. Son visage s'emplissait de fureur, une auréole rouge cramoisie couronnant une masse de vêtements noirs. La sueur dégoulinait sur son corps, taillé au carré par la somme de tous ses bourrelets. Mais le plus terrible était ses mots. Elle hurlait : *"tu n'as rien d'autre que la peau sur les os ! Ici, rien ne t'appartient."* Je ne sais pas, moi ! Il y a des mères qui lorsqu'elles n'en peuvent plus de leurs rejetons, s'en remettent à Dieu. Elles se frappent la poitrine et égrènent leur rosaire à lamentations et en appellent au châtement divin : *"mais qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu pour mériter un enfant pareil !"* Elles giflent le ciel et leurs baffes s'ouvrent comme des moulins à prières, mouillés de larmes et d'amertume. Il y en a d'autres qui invoquent leur utérus, l'ovaire pécheur et revanchard : *"Mais qu'est-ce qui m'a pris le jour où je t'ai fabriqué !"* Mais ma mère adoptive, bien que peu croyante, était trop sicilienne pour inculper Dieu. Et quant à invectiver son utérus, c'eut été admettre qu'elle était sexuée. Non. Elle avait l'œil bien sec et la

main, glacée. Elle me battait jusqu'à ce que son bras n'en puisse plus et hurlait : "*Mais pourquoi j'ai été te chercher ?!*" Les gifles de ma mère étaient comme un oubli qui traçait mes futures victoires.

Quand t'es gosse, les mots ne prennent jamais leur sens tant que tu n'entres pas en raison. Je n'y prêtais pas attention. Ils infiltraient mon esprit et restaient là. L'urgence était dans l'esquive. Calculée ou spontanée, il n'y avait guère de différence. Pire que les bleus qui me meurtrissaient les bras et les jambes, l'incompréhension était ma vraie douleur. Je ne comprenais pas la raison de ces coups, tout comme, quelques années plus tard, je ne compris pas pourquoi jamais ni mon frère ni ma sœur n'en recevaient. Mais le plus déconcertant était que cette femme avait des moments de paix absolue, voire de joie et de tendresse. Sa rage avait ses rites et ses cycles. Je n'ai jamais compris ces derniers, mais j'ai vite appris le motif des premiers. Ils coïncidaient toujours avec la période où il n'y avait plus d'argent à la maison. Mes parents adoptifs étaient des émigrants. Redevenir pauvres les tenait dans une telle épouvante qu'il leur était indispensable de sortir du lot, de se faire remarquer. Ils y voyaient la marque certaine du respect. Avoir une voiture plus belle que celle du voisin. Acheter une maison aussi grande qu'une barge. Dresser la table avec des couverts en argent et boire de la piquette dans des verres en cristal de baccarat. Le quinze de chaque mois, on était ruinés. J'étais la bouche en trop, la valse des baffes commençait, et quand son bras n'en pouvait plus, elle le laissait pendre droit et immobile, le long de son corps. Apaisée, elle restait silencieuse et me regardait, la bouche entrouverte, hallucinée, le chignon en déroute et l'œil plus noir que la lave. Puis un frisson parcourait tout son corps. Une cascade de frémissements et de tremblements agitait ses chairs. Elle glissait, elle coulait jusqu'au sol, lentement. Des larmes sur les joues et ses deux énormes seins s'ouvraient avant de refermer sur moi leur tenaille de chair. Le temps s'arrêtait. Je n'existais plus. Je n'étais plus qu'une tête décapitée que ses baisers sonores transformaient en l'instrument de musique de ses effusions repentantes, que ses mains, imprégnées de l'odeur douceâtre de lessive, me dispensaient abondamment.

L'amour d'un même est quelque chose de tenace. Je n'ai jamais réussi à la détester. Je me disais que je n'avais pas fait ce qu'il fallait. J'étais toujours coupable de je ne sais quoi. Je serais mort plutôt que de la trahir. Il faut croire qu'une mère reste toujours une mère, quoiqu'elle puisse faire. Je voulais la croire. Je voulais m'en convaincre. Même quand elles sont terribles, on a tous besoin de savoir d'où l'on vient, d'avoir des racines, qu'elles plongent dans un enfer ordinaire ou dans la banalité la plus morne. Ma mère, jeune femme de vingt ans, m'avait adopté seule, et je n'ai jamais réussi à en savoir la raison. Peut-être parce qu'elle-même avait été aban-

donnée par son boulanger de père, peut-être parce qu'elle était pauvre et avait urgemment besoin d'argent à ce moment-là. Quoiqu'il en soit, je lui dois de m'être promis de ne jamais leur ressembler, ni à elle ni à mon père que je méprisais déjà sourdement pour être ce qu'il était. Je lui dois mon refus de faire des compromis à n'importe quel prix, cet embryon de liberté que mon père adoptif, nouveau-né fuyant la pauvreté dans les bras maternels, renia à peine franchi les Pyrénées qui allaient définitivement l'éloigner du Portugal. Cet homme n'avait rien de paternel, un être égoïste et autoritaire et associé à son image, le bruit métallique de ses cannes anglaises. Toujours est-il qu'ils se connurent un soir, dans une guinguette à Saint-Nazaire. Puis il disparut. Deux ans de silence sec avant d'échouer de nouveau au port et de se mettre à la colle, comme on disait à l'époque, et je doute fort que ce soit l'amour qui l'y ait poussé ! Il avait perdu sa jambe sur un chantier de pétrole. Amputé jusqu'au genou. Ce membre fantôme résuma sans doute sa sincérité opportuniste. Il le déposa dans la corbeille de noces et me reçut en échange. Ils se sont mariés trois ans plus tard. Et moi, dès le début, au milieu.

Il ne fut jamais pour moi, Shamaël, un père dont je me suis senti un seul instant orgueilleux, sinon un homme dont j'eus souvent à rougir tant il avait l'âme rongée par la "istite". Raciste, fasciste, machiste. C'était un être à double personnalité. Professionnellement, sa vie fut une réussite. Il commença par être terrassier et finit ingénieur-conseil sur les chantiers de pétrole. Il était très apprécié par ses hommes, non seulement parce qu'il excellait dans son travail et ne répugnait jamais à donner l'exemple, mais aussi parce qu'il se saoulait et allait aux puttes avec eux. A la maison, c'était tout autre. Tout sourire dehors et dedans, un vrai tortionnaire. Il confondait virilité et autoritarisme. Il était le maître et on avait intérêt à filer doux. Ma mère devint rapidement sa servante et son infirmière. Elle perdit sa beauté, s'empiffra par ressentiment et devint énorme. Si la cuisine était son fief, la table était celui de mon père. Il y posait sa jambe unique, en coin, à côté de son assiette et ni son journal ni son paquet de Dunhill ni son verre de whisky ne devaient manquer à cet invariable cérémonial. Quand il avait fini sa lecture, il claquait les doigts. C'était le moment de lui servir à manger. Si la nourriture ne lui plaisait pas, il repoussait sèchement l'assiette et engueulait ma mère, qui restait debout derrière lui tête basse et mains croisées sur son tablier, aussi longtemps que dureraient ces agapes vulgaires. Interdit de parler. J'avais trois ans à peine. Je devais attendre son signal avant de manger et me tenir, tête haute, dos tendu et mains posées à plat de chaque côté de l'assiette comme si j'étais dans un cinq étoiles. Il était le seigneur, nous n'étions rien. Il ne me battait pas, simplement il me méprisait, pire il m'ignorait. Il me disait toujours : "on te donne beaucoup



plus que tu ne le mérites..." Il avait la mentalité d'un émigrant complexé et le goût qu'il prêtait aux aristocrates. Il éprouvait une telle honte d'être Portugais qu'il faisait tout pour être plus français que les Français. Il changea son prénom - Juan devint Jean -, renia sa famille qui était restée au pays, empêtrée dans la mouise et devint un fervent défenseur des valeurs républicaines, comme l'on dit aujourd'hui, Un machiste d'extrême droite avec une mentalité plus étroite que le fil d'une lame. Je leur résistais et durant le peu de temps passé avec eux, ils n'arrivèrent jamais à me faire plier. Je ne pleurais pas, pas devant eux et les défiais en leur disant : "vous pouvez toujours me battre, dès que je pourrais, je partirais..." C'est ce que j'ai fait. Ils avaient peur de moi, ma mère surtout. J'ai été soulagé le jour où j'ai vu la mention "*né de père inconnu*". La honte d'être le fils de cet homme a disparu illico, mais ma mère restait ma mère. Cette femme m'avait donné la vie. Je voulais y croire, je voulais m'en convaincre, malgré les doutes qui m'assaillaient.

De nouveau, Neill se tut, conscient qu'il résumait toutes ces choses d'abord pour lui. Mettre de l'ordre. Nettoyer un désordre. Passer à autre chose. Ce n'était pas facile.

"S'il suffisait de raconter son histoire pour en rectifier tous les détours et les retours et en faire une belle ligne droite, songeait-il, - il n'y aurait plus ni malades ni maladies. - Exit la consultation. Mais je comprends mieux pourquoi la plupart des patients dont je m'occupe, souffrent tous d'abandon ou des séquelles de mauvais traitements."

Si je pouvais suivre le cours des pensées de Neill, je me gardais bien d'y interférer. Je le laissais donc dérouler le fil de sa mémoire, en défaire les nœuds pour préparer un ouvrage qui ne serait ni neuf ni rapiécé, mais pourtant complètement différent. Ce n'était pas le motif qui importait, mais l'interprétation que l'on en faisait.

- Les doutes..., continua-t-il. - Je ne les ai pas eus tout de suite. Pour moi, tous les gosses vivaient la même chose. Ce que je vivais était donc normal. Mais l'arrivée rapide et rapprochée d'un frère et d'une sœur m'a vite fait dégringoler de l'échelle de mes certitudes. Ils ont débarqué dans ma vie comme un enchaînement de comparaisons et sont devenus des points de référence. Désormais, en plus des baffes, il y eut eux et moi. Et moi n'était pas grand-chose. Dans ces années accordéon, leur âge et le mien avait peu d'importance. Ils se sont dressés, bien involontairement, comme des poteaux indicateurs qui ne t'indiqueraient que la sortie, autour desquels ma mère et mon père faisaient tourner leur rejet et leur mépris. Ils ne furent pas les seuls. La première, la plus franche, fut Gloria, la grand-

mère portugaise, qui m'a néanmoins laissé le goût des oignons crus, macérés à l'eau avant que d'être soigneusement essorés, hachés menus, humectés d'huile d'olive et de citron et parfumés au thym. C'est elle qui m'a donné les premières saveurs des traditions du Sud. C'est drôle quand j'y pense... D'une certaine manière, ce sont les parfums et les saveurs distillés par tout ce qui m'entourait qui m'ont sauvé de l'amertume des hommes. C'est même à cause de toutes ces odeurs que j'aime les petites gens. Gloria était d'abord une couleur. Le noir ! Ce noir prohibitif, qui dénude le corps féminin et te plaque dans les yeux, son asexualité irrémédiable. Icône impavide de la malédiction d'être née femme. Loin des berceuses et du tendre giron qui regorge de contes et de pleurs consolés. Elle était sèche comme un vieux bois noué, mais elle avait ses rituels et ses messes avec l'humain et ses rejetons. Je devais être une mauvaise pousse et cependant, l'officiant indispensable de ses haines secrètes. Elle avait le respect forcené des gens pauvres pour la moindre pièce. Cadeau des sans-le-sou sans générosité, elle les glissait comme des royalties dans les mains de mon frère et de ma sœur, en même temps qu'un baiser bruyant sur leur front. La distance entre nous devait être plus respectueuse. Quelques mètres... Elle me regardait alors fixement, ses yeux noirs froncés, jugeant la cible, mettait la main à sa poche, en sortait toujours un bonbon, jamais un de plus, le tournait dans sa main plissée de rhumatismes et d'un geste précis, me le lançait à la tête. "*C'est bien plus que tu ne vaux*", me disait-elle... Elle avait le sens du péché rédempteur, Gloria...

Je devins très vite un réfugié en culottes courtes. On m'évacua chez ma tante Gisèle. A nous deux, on atteignait la majorité. Dix-sept pour elle et quatre pour moi. Elle était aussi blonde que ma mère était brune. D'un père différent. Elle était jeune et plus gaie. Je lui dois les odeurs, bien avant les saveurs, de l'art et de l'amour culinaire. Elle travaillait comme vendeuse à la charcuterie Lootvoet, à Cambrai. La sortie de l'école où je m'ennuyais ferme, marquait le rite quotidien et impérissable du quatre heures, effaçant cet ennui obligé de l'école qui ternit si vite les jeunes esprits, dans un bouquet de parfums au nom de personnages de bande dessinée. Gendarmes, pieds pannés, pâté de tête, andouille, rillettes et autres quenelles furent mes premières douceurs. Nous adoptâmes notre solitude respective et ce fut elle qui des années durant, cimentait ce que je pris pour de la tendresse et qui n'était que la déroute d'une femme qui renonça à vivre sa jeunesse pour s'occuper d'un petit garçon. Comment mes parents adoptifs l'avaient-ils convaincue ? Je ne l'ai jamais su. Mais très vite, il se glissa entre nous un intrus aux pouvoirs haïssables : le martinet avec ses lianes de cuir durci, nouées sur un court manche de bois, toujours à portée de sa main à la moindre incartade. La contradiction la faisait entrer en rébellion hargneuse

et le rougissement de mes fesses devait racheter sans doute ses frustrations. Dérive souterraine qui l'amena à désirer d'autres rivages... Ensemble, on émigra à Paris. Un pied sur la rive droite, dans un petit appartement situé à côté de celui de sa mère, un autre sur la rive gauche où elle décrocha un poste de première vendeuse chez un célèbre marchand de couleurs.

Des mots naissaient toujours d'autres images. Des êtres humains qui y glissaient les leurs, ne leur laissant que le son de leur voix.

- Marchand de couleurs !, l'interrompis-je... - Des mots comme on n'en fait plus, des mots jubilatoires qui vous précipitent dans d'autres univers. Marchand de couleurs ! Jaune de Naples, ocre de Sienne, graine d'Avignon, rouge d'Angleterre, bleu de Prusse, vert de Hongrie, pierre d'Espagne, blanc de Venise... Odeur de térébenthine, de fusain et d'huile de lin. Pigments de l'âme. Je me souviens d'un peintre mexicain devenu fou parce que le noir n'existe pas. Il disait que si le vrai créateur s'ignore, le plus médiocre d'entre eux ne pouvait méconnaître sa maladie, son manque de génie. "Sur ma palette, me dit-il un soir d'ivresse, je mets du bleu, je mets du rouge, je mets du blanc. Sur la toile, j'invente des couleurs à la lumière et je l'habille d'ombres. Mais le noir n'existe pas, je ne peux le créer. Les gens voient du noir là où il n'y en a pas et me félicitent pour quelque chose que je n'ai pas voulu, qui n'est pas." Il répétait sans cesse que cette absence de couleur l'obligeait à la mort, qu'elle le poursuivait sans cesse. Il a fini par se suicider.

- Tu sais bien, Shamaël la bien nommée, que le noir est une lumière au-delà de la lumière, qu'il contient toutes les autres couleurs et que sans sa présence, nous n'aurions aucun recul. Toujours est-il que noir ou pas, pour moi, dans cette boutique odorante, j'ai vécu des moments magiques. Je m'y précipitais dès la sortie de l'école. Le dessous de l'escalier de cette boutique se transforma en ma salle d'études et j'y devins un cancre brillant. De là, j'ai observé des tas de gens que je connus d'abord... par leurs chaussures ! Certains étaient célèbres, mais je n'en aurais rien su si ma tante ne me l'avait dit, fière de leur importance : celle-ci est une actrice, celui-là un peintre, un sculpteur... Michèle Morgan, Mathieu, Jean Marais, le monde des quais et celui de Montparnasse me barbouillèrent l'âme de leurs parfums, si futiles et si profonds, mais toujours indispensables aux voies subtiles de l'esprit. De toute façon, j'oubliais leur nom. Je les regardais acheter des toiles et des tubes de peinture et les écoutais raconter leur œuvre, leurs difficultés, tous avec la même fièvre. J'absorbais ainsi le monde dans son incohérence ordonnée, entre les coups de martinet, les vins de terroir et les tragédies créatives de ces hommes et de ces femmes, dont le renom ne m'impressionnait guère, mais qui cherchaient dans

l'amour et la beauté, une sorte d'absolu momentané, comme j'allais le chercher plus tard.

Ainsi, de réfugié en culottes courtes ne sachant trop où était sa place, je me transformais rapidement en un passant des deux rives, entre deux mondes qui s'opposaient et se complétaient dans l'ignorance la plus totale. D'un côté, la Bastille où mon grand-père, cuiseur de pneus chez Kléber-Colombes, continuait la lutte anarchiste au ras du quotidien et de l'autre, l'Esprit des Lumières qui te défaisaient et refaisaient le monde d'un coup de sanguine et en transcendaient la réalité. Mais celui qui me fascina le plus et dont le nom resta gravé dans mon jeune esprit, sans doute parce qu'il y mettait la même extravagance dont un clown est capable pour faire rêver les enfants, fut Dali. Régulièrement, il venait dépenser joyeusement en une fois dans l'achat de ses toiles vierges, ce que mon grand-père ne gagna jamais dans une vie. Il me sembla timide, quoique des années plus tard, j'ai découvert que je devais être l'un des rares à l'avoir perçu ainsi. Quand il entrait dans la boutique, l'air se concentrait, la pièce se rapetissait, l'espace se matérialisait, il l'occupait tout entier, l'habillant de la voix et du geste. Pelotonné dans mon inconfortable réduit que je n'aurais cédé pour rien au monde, je le contemplais fasciné, se brûler, se consumer sur les planches de son théâtre intime où il s'immolait avec délectation. Il résumait les pôles de tous les mondes, il était capable d'avoir une discussion de philosophe grec sur l'ombre figurée au cou d'une statue comme d'haranguer la sardine qu'il avait dans son assiette, quand il lui arrivait de demander qu'on lui apporte un coupe-faim. Parfois, sa voix montait dans les aigus, vibrante. Il criait presque, souvent quand il parlait d'émotions ou de l'amour. J'en avais la chair de poule. Un jour, il me tira de mon escalier refuge et me secouant d'une poigne ferme, il hurla : "*voilà l'amour... L'innocence qui sait tout sans ne rien savoir du tout...*" C'est ainsi que j'ai compris que l'art est grand, non par ce qu'il dit, sinon par ses auteurs. menteurs, authentiques, libres, amoureux fous, secrets, absolus. Ma tante m'emmenait parfois dans leur atelier. J'y voyais des bouts de toile, des esquisses, des ratés, toute leur misère inscrite au sublime, avec leurs interrogations, leurs doutes et leurs recherches jetées sur la toile. Les artistes sont des spécialistes de la vue, des visionnaires. Tout leur est idée de création, même le plus banal incident, autant de mondes dont ils ont une perception intuitive, que l'on voit tous les jours et qui cependant nous restent obscurs.

A côté, Shamaël, le cuiseur de pneus qu'était mon grand-père, avec son cabas de poireaux juché sur l'arrière de sa moto, était un extra-terrestre. Il parlait peu, buvait beaucoup, fumait des gitanes maïs, jusqu'à ce qu'elles

lui brûlent les lèvres. Pour moi, c'était l'homme à la moto, l'homme à la Jawa. L'odeur de son vieux cuir et du cambouis. Le type qui s'était trompé, lui aussi de famille. Double orphelin, par naissance et par mariage, avec ma grand-mère adoptive dont il était le second mari. Et si le premier avait été une espèce d'aristocrate, qui donnait dans la bijouterie suisse, lui, il resta toujours à ses yeux ce qu'il fut, un prolo. Mais un de ces prolos comme on n'en fait plus, avec le sens terrible de la camaraderie et de la justice. Il était de toutes les grèves et de tous les mouvements ouvriers, dès lors qu'il s'agissait de brandir le drapeau noir. Il m'y emmenait niché sur ses épaules. Libertaire jusque dans ses silences, qui résonnaient comme autant de convictions, qu'il valait mieux garder pour soi. J'étais le même qu'il n'avait pas été et celui qu'il n'avait pas eu. Il venait me chercher à la sortie de l'école pour m'emmener voir ses copains anar et m'initier aux secrets des bibliothèques populaires. Il me lisait souvent d'un ton monotone, des tas d'histoires, surtout des contes, des légendes et des biographies, qui demeuraient pour moi mystérieuses, me sommant ensuite de les lui raconter à mon tour autant pour vérifier l'attention de mon écoute que ce qu'elles semaient en moi. Il me faisait ainsi l'acteur de ses rebellions secrètes, dont la plus belle restait celle de Sacco et Vanzetti, qu'il m'a raconté des dizaines de fois. J'étais son œil, sa mémoire et le souffle de sa vie, rongée par la silicose, contractée du temps où il avait été mineur et aggravée par les vapeurs toxiques du caoutchouc brûlé.

Un silence serein nous enveloppa. Nous étions de nouveau accordés.

- Ne t'inquiète pas, mon ami. Pour qui veut comprendre sa propre archéologie, et bien que cela soit plus qu'une simple gymnastique intellectuelle introspective, un éternel rappel et retour sur soi-même sont nécessaires. Un geste, une parole, un regard, une odeur en font toujours surgir d'autres du passé, greffant leur lecture inachevée ou imprécise sur le présent, bien que le Grand Livre de la Vie continue de noircir ses pages dans le mystère le plus absolu, puisque la finalité de tout cela n'y est jamais inscrite et encore moins explicitée. Mais l'Homme cherche toujours à donner un sens à sa vie, de la noblesse, du style, de la grandeur.

Nous nous verrons le mois prochain, à la réunion de Bergama, ajoutai-je, avant de m'éclipser.

Neill perçut mon absence, un imperceptible dédoublement. Qui n'est redevable de fantômes ? Lent itinéraire où ce que nous sommes, au bout du compte, tient si peu à nous-mêmes...



### **La maîtrise de la vie n'est rien d'autre que l'art du cœur**

Cambremer n'est pas à proprement parler un monastère, mais il est beaucoup plus simple de recourir à ce qualificatif pour désigner ce lieu de vie où se côtoyaient et se côtoient encore des personnes de différentes obédiences religieuses, chrétienne, juive et musulmane, ou de philosophies diverses, bouddhisme, athéisme ou marxisme, de toutes les origines sociales, races et cultures. Somme toute, Cambremer ne désigne que la spécificité d'une géographie, un centre parmi d'autres dans le monde qui abrite un ordre laïc, à la fois très ancien et ponctuel, dont le nom actuel répond à celui de Bergama, celui-ci n'étant que la partie visible exotérique d'un Ordre universel encore plus ancien, l'Ordre de Magdalena, ordre étant compris cette fois dans son sens étymologique, et auquel j'appartiens depuis la nuit des temps, sous le nom de Shamaël.

Pour les uns, Shamaël serait le deuxième démon par la naissance, l'alter-ego de Lilith, la première femme qui osa se rebeller non seulement contre la loi de la masculinité, sinon contre Dieu lui-même. N'était-elle pas son égale, puisque créée à sa Ressemblance ? Tout comme elle était celle de l'homme pour être née de la même boue, bien avant que tous les fils et filles de Dieu naissent de son utérus. Pour d'autres, Lilith plongerait les racines de son existence dans la tradition suméro-babylonienne, figurerait la Mandragore humaine inversée du Zohar, le démon femelle incarné du Talmud, qui étend sa puissance jusque dans l'étoile Margarita. Pour l'Ordre de Magdalena, elle incarne la féminité et au-delà de ce qu'elle a d'essentiel, la liberté intérieure. Etre primordial, elle sait que le pouvoir divin et occulte de l'être humain surgit de l'union de la dualité en lui. Mais depuis longtemps, les hommes ont oublié tout cela et se sont contentés de la voiler selon l'idée qu'ils se font de la masculinité. Ils l'ont peu à peu dépouillée de son mystère de femme, le pouvoir de porter la vie, pour convertir Lilith en un mythe agressif et revancharde, un être stérile dont le seul plaisir était d'empoisonner le cœur des hommes, après que sa beauté et sa sensualité les aient ensorcelés avant que de les renvoyer à leur néant. Ainsi, ont-ils nourri la croyance que le féminin n'est que péché et perdition, ne laissant derrière lui que terres désolées et malheur. Ainsi, finirent-ils par nier la féminité, la bafouant avant de la travestir. Ils inventèrent alors une femme plus conforme à leur besoin de dominer et de tout contrôler. Ils l'appelèrent Eve et la firent surgir d'une de leurs côtes, scellant son

inaltérable infériorité. Sa faiblesse ainsi marquée au fer rouge de sa dépendance appelait la protection et justifia l'incapacité qu'on lui prêta dès lors à prendre des décisions. Sa soumission devint la raison de son existence. Les déesses primordiales disparurent, cédant la place à un panthéon essentiellement masculin. Lilith fut censurée de la genèse des hommes et à la place, ils épousèrent Dieu, tantôt un barbu blond aux yeux bleus tantôt un être invisible sans visage, interdit de toute représentation, mais dont ils adoraient tous en secret, la mère, un concept de virginité, mère sans être femme. Une poupée gonflable au gré des fantasmes de chacun.

Néanmoins tout comme le soleil ne peut exister sans la lune, la masculinité, quoique dominante, ne peut perdurer sans la féminité qui depuis toujours hante le cœur inquiet de certains êtres humains. Les chants du monde n'ont pas de prise sur eux, ils sont dans le monde sans être du monde. Ce sont des êtres d'une incommensurable foi, les premiers et les derniers anachorètes. Instruits des mondes, ceux dont je parle connaissent encore les relations qui se tissent entre le Ciel et la Terre, le visible et l'invisible, l'obscurité et la lumière, la réalité et l'illusion, la vie et la mort. Ils savent qu'il existe des points sacrés où la terre et le ciel s'unissent, des points de force qui font résonner tout l'Univers. Ils savent que la vie et la mort sont le reflet continu l'une de l'autre. Ils savent que quand quelqu'un retourne à la terre, il retourne à la vie. Ils connaissent les Lois de l'Univers et les respectent, et n'ignorent pas le lien intangible qui unit l'éphémère à l'éternité, Eve à Marie et Lilith à Marie-Madeleine.

Ce furent de tels êtres qui fondèrent, il y a bien longtemps, ce qui aujourd'hui se connaît sous le nom de Magdalena et serait occulté durant des siècles dans Bergama, bien avant que les révélations divines et monothéistes ne rencontrent un écho dans le cœur des prophètes. Mais afin d'étouffer les cris de liberté que ces hommes et ces femmes faisaient résonner dans le silence des êtres, on inventa Lucifer, l'Opposant et le Rebelle - un serpent immonde et tentateur. On cloua Eve au pilori d'une trahison présumée, faisant de la femme un être éternellement suspect et le silence fracassant d'Adam fut rayé à jamais des annales mémorielles de l'égoïsme naturel de l'homme. On poursuivit, tortura et assassina les femmes de l'Ordre de Magdalena dont la connaissance intemporelle mettait en danger le paradigme naissant de tous les futurs marchands du temple. C'est alors que je suis née, moi, Shamaël.

En ces temps tourmentés, les conflits menaçaient non seulement dans l'Empire perse, sinon bien au-delà de ses frontières. De puissants commerçants, des hommes de différentes cultures et confessions, en majorité



Perses, Hébreux, Phéniciens, Egyptiens et Indiens, certains croyant en un seul dieu comme les Zoroastriens, les Juifs ou les adeptes de Mithra, d'autres vénérant un dieu pour chaque chose, avaient décidé d'unir leurs forces au nom de leur intérêt commun. Ne soutenaient-ils pas la marche des Princes, ne construisaient-ils et ne défaisaient-ils pas les royaumes? Nécessité leur était donc faite d'étendre leur commerce en ouvrant de nouvelles voies commerciales pour acheminer la soie de la Chine, les épices de l'Asie orientale, l'or, l'ébène, les mousselines et les cotonnades de l'Inde, l'ivoire et le lin d'Egypte et autres marchandises délicates. Mais cela n'était que le but et non l'outil. Ils réfléchirent donc au moyen de contrôler les peuples et les individus. Créer des conflits entre les rois fut l'un de leurs premiers procédés. Toutes les guerres sont sacrées, surtout pour ceux qui les déclenchent, sinon qui serait assez fou pour accepter de se battre? Mais au fond elles n'obéissent qu'à une seule chose, l'argent... Et ces marchands en furent et en sont toujours l'ouvre-boîte. Ne subviennent-ils pas aux besoins des peuples, aux quatre coins du monde?

En outre, la guerre a toujours eu l'avantage irremplaçable de permettre de contrôler l'anxiété qui dévore la plupart des hommes, afin de les fondre en une seule masse docile. Inventer des dieux fut donc le second outil de ces marchands. Redevables du développement des us et des coutumes des peuples qu'ils asservissaient, ils procédèrent certes par tâtonnement, se trompèrent, persévérant, s'adaptant aux circonstances et ne perdant jamais de vue, leur but : l'expansion. Au début, ils créèrent des dieux souvent cruels et injustes. Les hommes n'en furent pas plus heureux et les divisions se multiplièrent, entravant d'autant la bonne marche des affaires de ces businessmen. Ayant bien compris que le doute angoissé de l'Homme appelait la nécessité de la foi, ils cherchèrent alors ce qui pouvait y répondre et trouvèrent une solution géniale à leur problème : la création d'un dieu unique, un dieu collectif, cette fois-ci juste et bon, et qui promettait aux hommes quelque chose d'extraordinaire, la vie éternelle. Ils inventèrent ainsi l'espoir, en créant un dieu masculin, en tous points conformes à leur image ! Un espoir indéfectible qui allait devenir la réserve d'or de la religion naissante, le culte de ce dieu indivisible, assurant ainsi leur pérennité pour tous les siècles à venir. L'Ordre de Magdalena devait donc disparaître...

A l'époque, nos enfants étaient éduqués non seulement par leurs parents, mais aussi et surtout par des communautés de femmes, qui leur inculquaient une connaissance née de la féminité, avec une attention toute particulière pour les filles, porteuses par essence du devenir de l'Homme. Il devint donc urgent de tuer dans l'œuf cette culture féminine dominante ou au moins, faute de mieux, de faire en sorte qu'elle ne soit plus visible,

afin que ces marchands puissent imposer par la force et la conquête, leur projet. Et je n'oublierais jamais ce jour qui marqua non pas la disparition physique de l'Ordre de Madgalena, sinon son occultation terrestre.

C'était il y a bien longtemps, bien avant la naissance du Nazaréen à Bethléem, aux temps fermes du mazdéisme. Des femmes dont nul ne garde en mémoire le souvenir, payèrent de leur vie ce que nul dieu ne pourra jamais donner aux humains, à savoir la connaissance de l'Ineffable, l'amour sans partage, l'amour gratuit, celui qui ne réclame en retour aucune idolâtrie, ni aucun culte. Jours maudits que ceux-ci ! Non par notre mort physique, sinon par le fait qu'elle marquait le début d'une lutte sourde qui n'a cessé depuis et perdure encore aujourd'hui, en ce vingt et unième siècle balbutiant.

Nous n'étions plus qu'une poignée d'irréductibles. Les combats avaient été rudes, des jours et des nuits de massacre. Nous nous étions défendues bravement les armes à la main, mais nos adversaires étaient beaucoup trop nombreux. Il nous fallait trouver un refuge afin de rassembler nos forces pour notre ultime bataille, celle de notre délivrance. La forêt des monts Zagros nous accueillit, mais ne nous protégea point, malgré l'inextricable lacs de branches emmêlées qui nous cachait le ciel. A peine distinguions-nous l'aube de la nuit. Les jours s'étaient perdus, figés dans la permanence d'un temps qui avait cessé d'exister, lorsque nous avons dû nous enfuir de nos villages et de nos maisons, courant éperdues, certaines avec leurs enfants éparpillées comme de jeunes sauterelles autour d'elles ou agrippées en grappes à leurs flancs. Beaucoup d'entre nous étaient mortes de froid, de faim ou avaient péri sous les coups de massue ou encore au fil de l'épée des soldats qui nous pourchassaient à pied ou à cheval et avaient violé la plupart d'entre nous, chevauchant dans les spasmes de la violence victorieuse de leur plaisir, leur propre anéantissement, car ils nous enfourchaient comme ils caracolaient sur leurs montures. Peu leur importa notre âge et peu leur importa si nous étions ou non séduisantes ! Aucun d'entre eux n'avait éprouvé de remords, ni montré de répugnance devant ces noces macabres ni même n'avait songé que dans l'épouvante de la mort, leur semence injectait peut-être la vie dans le corps encore chaud de leurs victimes. Cette pensée aurait sans doute suffi à défaire l'excitation qu'ils sentaient gonfler entre leurs jambes à poursuivre, rabatteurs sans trophée, leurs proies condamnées. Mais ils étaient soldats et leur métier n'exigeait d'eux que l'obéissance et la jouissance que procure la brutalité légale. La densité de la forêt avait signé leur défaite. Affronter son mystère nécessitait un désespoir qui faisait défaut à leur hardiesse. Masquant leur frustration par des gestes et des insultes obscènes, ils avaient laissé deux dou-

zaines d'entre nous, ultimes naufragées, s'y réfugier, se disant que les loups ou la faim termineraient leur ouvrage. C'était sans compter sur la détermination de leur chef, Ilyas, général en chef de l'armée perse. Il avait la réputation d'être par nature un homme consciencieux dont la probité le poussait à ne jamais laisser le hasard terminer sa tâche. Il ordonna donc à ses troupes de dresser un campement au pied de cette forteresse dont seul le feu pouvait soumettre l'apparente invincibilité. Bafoués par le vent du Nord qui se jouait depuis trois jours de leurs nerfs, redonnant vie de sa respiration lugubre aux cadavres dont il gonflait les robes qui claquaient comme des étendards sous le vent, les hommes fuyaient le silence, recroquevillés autour de maigres feux. Et le rare soleil hivernal qui irradiait une chaleur glacée, ne les réchauffait en rien.

Les pensées tourmentées de leur chef Ilyas ne purent échapper à mon talent de clairvoyance. Je le sentis absorbé et anxieux et le vit solitaire, assis dans sa tente en cuir.

"L'inaction est impropre aux hommes, songeait-il. - Il est dans leur nature de s'absorber dans le mouvement, voire dans une agitation stérile, afin de ne jamais permettre au temps de mesurer les conséquences de leurs actes. L'amitié virile dans laquelle ils se réfugient et échappent ainsi à la réalité du monde, ne leur sera pas suffisante cette fois-ci. Bien que le froid nous préserve de l'odeur pestilentielle de cet amoncèlement de dépouilles de femmes et d'enfants, leur sexe et leur fragilité sont un déni du courage que leur prête la fureur des combats qui les opposent habituellement aux humains ou aux bêtes. Trop de silence nuit à leurs esprits primitifs et paralyse leur enthousiasme."

Il appela d'un geste de la main son aide de camp.

- Réunis les hommes, lui dit-il, j'ai à leur parler...

Trop heureux de rompre avec leur désœuvrement, ils se pressèrent autour de ce chef qui les avaient menés à tant de combats victorieux, d'un bout à l'autre de l'immensité de l'empire perse, cet homme dont la bravoure ne s'était jamais démentie et qui savait prendre soin d'eux jusqu'aux frontières de la mort, quand l'effroi ne leur laissait plus au cœur, que le seul nom de leur mère. Le visage fermé par ce dénouement qui les rendait anxieux, ils attendirent ses ordres. Mais Ilyas ne leur en donna point.

- Je vais entrer dans cette forêt et je vais y aller seul, leur dit-il. - Après tout, ce n'est qu'une poignée de femmes, certainement effrayées et sans doute très affaiblies. J'ai reçu l'ordre de les éliminer et je le ferai. Je suis un soldat, tout comme vous, et je me dois d'obéir aux ordres, quels qu'ils soient. Sachez qu'en ce moment même, d'autres accomplissent la même tâche, dans l'empire et hors de l'empire, dans bien des pays et royaumes.

Des femmes et leurs enfants sont brûlés, crucifiés, assassinés. C'est à ce prix que le monde peut s'ouvrir à nous et que notre pouvoir peut s'étendre suivant les voies que lui ouvre le commerce. Nous sommes à l'aube d'une ère nouvelle. Tout change. Le monde, la société et ses structures doivent également changer. Il ne peut en être autrement. C'est une loi.

Les hommes le regardèrent, décontenancés. Il n'était pas dans l'habitude de leur supérieur de leur fournir des explications, sinon de leur donner des ordres clairs, courts et précis sur les mouvements de troupes qu'ils devaient effectuer en campagne ou au cours d'une bataille. Mais cette fois-ci l'enjeu était différent. Que leur ennemi soit des femmes, les effrayait. L'un d'eux s'enhardit et parla sans doute au nom de tous.

- Mon Général, pardonnez-mon impudence... Vous savez que nous avons envers vous une confiance indéfectible. Mais pourquoi ces femmes ?... En quoi sont-elles différentes de nos mères, de nos sœurs ou de nos épouses ?... Leurs enfants pourraient être aussi les nôtres. Quelle bonne raison avons-nous pour les massacrer ?

Il y eut un remous parmi les soldats et la plupart marqua sa réprobation d'un léger acquiescement de tête.

- Je suis général, chef des armées, mais je suis aussi prince d'empire. Quoiqu'il m'en coûte, il me faut veiller sur lui comme une mère veille sur son enfant. Si je vous ai choisis pour cette mission, c'est non seulement parce que vous êtes mes meilleurs soldats, mais aussi les plus aptes à comprendre son objet ! Oubliez donc que ce sont des femmes, pensez seulement à ce qu'elles représentent. Depuis des milliers d'années, d'abord à travers le culte de la déesse mère et ensuite, par et à cause de la liberté qu'elles ont acquise autant qu'on le leur a laissé faire, elles influencent notre mode de vie, faisant de nous leurs égaux, au sein de leurs communautés. Pluridisciplinaires dans leurs fonctions et leurs compétences, elles empêchent notre singularité, tout comme leur polythéisme tolérant s'oppose à l'établissement d'un monothéisme fort. Ces femmes ne sont plus des femmes, elles sont l'ennemi de la modernité. Elles affaiblissent toute possibilité de progrès.

Sa voix résonnait dans l'immensité de la plaine, perdue entre ciel et terre et Ilyas se demanda si elles pouvaient l'entendre. Il les vit, filles de la terre, ombres ployées semant et récoltant, silhouettes arquées contre le crépuscule, la fatigue au creux des reins, essuyant du revers de leur main la sueur sur leur visage. Il les vit, rieuses, bavardes, presque insouciantes, madones agenouillées, battant le linge dans l'eau glacée, mains rougies, écorchées par l'incessant frottement sur la pierre. Il les vit, invraisemblables prouesses d'équilibre et de grâce, portant sur leur tête des jarres d'eau ou de lourdes charges de bois, enchantant les pentes abruptes des

montagnes de leur démarche altière et dansante. Il les vit, écartelées, muettes, passives sous l'assaut déployé de ses hanches, et lui, cherchant dans la moiteur de leur sexe, sa propre raison d'être. Il les vit, prêtresses domestiques, veillant au feu sacré de leurs fourneaux rudimentaires et sur leurs flancs cassés d'une ombre noire, un nourrisson agrippé à leur giron. Tisseuses de tapis, lavandières, paysannes, potières, martelant le cuivre ou travaillant dans la construction, guérisseuses, musiciennes ou lettrées, mères, épouses et sœurs, amantes et prostituées. Jeunes et vieilles, travaillant comme bêtes de somme, veillant sur chacun. Une obstination sans faille. Quotidienne...

- Pourquoi alors, insista le même soldat, ne pas attendre quelques jours de plus, le temps que la faim, le froid ou la maladie fassent leur œuvre ?

- Soldat, tu devrais savoir qu'un bon soldat reconnaît la valeur de son ennemi une fois qu'il l'a laissé mort derrière lui, lui répondit Ilyas dans un demi-sourire. - Vous préparerez donc un bûcher, car aucune d'elles ne doit en réchapper. Quant à moi, je vais les voir, non pour négocier leur salut, sinon pour m'assurer que cet ennemi est bien à la hauteur qu'on leur prête ! Il en va de notre honneur de guerriers, ajouta-t-il avant de se diriger d'un pas ferme vers la forêt, tout en songeant que par-dessus tout, il voulait comprendre par lui-même qui nous étions vraiment. Sans témoin.

Il détourna les yeux des nombreux cadavres qui jonchaient le sol, fixant la paroi sombre qui se dressait droit devant lui et réduisait l'horizon à néant. Plus il s'en rapprochait, plus il se sentit démuni devant cette imposante ossature de troncs et de branches qui ressemblait à la charpente renversée d'un monstrueux navire. Et lorsqu'il pénétra en elle, la même sensation de peur mêlée de défi qu'il ressentait chaque fois qu'il s'affrontait à quelque chose qu'il ne pouvait contrôler, l'envahit. Il se surprit à marcher le plus doucement possible, évitant de faire craquer sous ses pas, feuilles et branchages. Le ridicule de son entreprise l'agaça. Il se redressa, les sens en alerte, et reprit l'attitude conquérante qui lui était familière. Le dos appuyé contre un tronc d'arbre aussi lisse que noir, une femme l'attendait... Moi, Shamaël...

- Tu en as mis du temps ! Nous désespérions de te voir venir ... Suis-moi, lui dis-je en souriant.

Il m'observa, le regard ramassé.

- C'est donc toi, frêle jeune femme, qui fait trembler l'empire perse ?

Il me retourna brutalement les poignets l'un après l'autre. Mon tatouage bleuté, un croissant de lune, ne laissait aucun doute. J'appartenais bien à cet ordre féminin qu'il lui fallait anéantir.

- Maudites femmes, hurla-t-il, - vous finissez toujours par nous surprendre. Je croyais vous trouver défaites, anéanties par la certitude de la mort qui vous guette, et je me retrouve en face d'une poignée de femmes, certes amaigries et affaiblies, mais calmes et presque détendues, et qui plus est, ont veillé, non sans une certaine coquetterie, à rester propres et soignées. - Où sont les autres ?, ajouta-t-il d'une voix autoritaire, espérant masquer son malaise, tout en comptant rapidement combien étaient assises, en cercle, autour d'un feu dont les hautes flammes léchaient les branches basses des arbres les plus proches. - Je n'en vois plus que douze.

- Elles n'ont pas eu la patience de t'attendre, lui répondit-je presque moqueuse. - Elles sont parties... Nous les avons ensevelies de nos propres mains, ajoutai-je vivement, lui indiquant, devant son ébahissement non feint, des monticules de pierres.

- Vous m'attendiez donc ?, dit-il agacé et de plus en plus mal à l'aise.

- Ne sais-tu donc pas que certaines d'entre nous sont prêtresses, magiciennes ou chamanes ? Mais tu n'en trouveras jamais une parmi nous qui soit commerçante !, lui répliquai-je ironique. - Quelques-unes d'entre nous sont célèbres et la majorité, anonyme. Certaines sont très riches et la plupart sans fortune et quelques-unes mènent une vie ascétique. Mais nous avons toutes en commun le fait d'avoir donné, d'une façon ou d'une autre, la vie et d'être de Bonnes Personnes. Je suppose que l'on ne t'a pas non plus informé que pour la plupart, nous savons dialoguer avec l'Invisible et si nous ne sommes pas toutes des initiées, nous sommes toutes des êtres de foi. Sache encore que toutes ces connaissances, héritage de l'humanité acquis depuis des temps immémoriaux et généralement transmis oralement, sont universelles, bien que nos doctes savants les considèrent aujourd'hui avec mépris.

- Non, je ne le sais pas ! Nos prêtres vous décrivent plutôt comme des sorcières, des ensorceleuses promptes à séduire et à réduire les hommes. De plus, vous refusez de vous soumettre au nouveau Dieu, répondit Ilyas, qui savait de moins en moins quoi penser...

- Vos prêtres !..., m'esclaffai-je. - Quelle que soit la religion des hommes, celle-ci n'est jamais la foi ! La foi inébranlable en la vie se passe de dieux, qu'ils soient pluriels ou unique. L'homme invente des prophètes, des loups ou des agneaux, qui dialoguent avec les dieux et parlent au désert, et ses dévots vous convainquent que de leur monologue exalté a surgi l'absolue vérité. Créant de toutes pièces les archives d'une histoire qu'ils contrefont, les scribes en écrivent une chronologie en laquelle les peuples sont priés de croire et il faut le reconnaître, se soumettent avec plaisir. Quelques légendes, quelques mythes, quelques paraboles obscures et le peuple est enchanté. Qui sont les ensorceleurs ? D'ailleurs dans cette affaire, les hommes tiennent le haut du pavé et ne l'abandonneront que

forcés. Tu parles de Dieu, Ilyas ! Tu ne crois que dans une charogne et elle pue déjà ! Tu y crois comme demain, toi et tes descendants, croiront en ce nouveau Dieu, que nous promettent les marchands. Et je te le dis, au nom de celui-ci, ils épuiseront la terre, la dépouilleront de son humanité et pour finir, se prendront eux-mêmes pour des dieux.

- Vous êtes la responsable de cette organisation ?, m'interrompit-il, offusqué que je puisse le tutoyer, le ramenant ainsi au rang du vulgaire.

- A toi de le deviner ! Mais au fond, quelle importance ?! Pourquoi cette réticence soudaine ? La femme est toujours le prix du soldat, le prix du gagnant, le prix de l'homme. Le viol des femmes est même un droit de guerre. Violer une femme, c'est violer l'espoir de son homme et c'est plus efficace que n'importe quelle arme. Les réduire en esclavage, ou provoquer leur exode, autre outil de destruction, les coupent de leurs racines affectives, culturelles et linguistiques. Mais les tuer, elles et leurs enfants, reste le moyen le plus sûr, car cela met fin à la transmission d'un savoir et d'une génération à venir. Obéis donc à cette décision qui ne t'appartient pas, à cette idée que tu crois juste et dont pourtant, tu es la première victime.

- Comment oses-tu ?

Il s'approcha alors de moi, puissant, félin. Je ne reculai point. Il me scruta lentement, mon visage, mes seins, mes hanches, mon sexe, mes jambes. Son corps se pencha légèrement en avant. Son bras se leva. Je chanceais sous la gifle, le visage en feu. Du sang coula de mes lèvres. Sa main empoigna mes longs cheveux bruns. La douleur me fit monter les larmes aux yeux. Je m'affalai contre son corps, mes deux mains agrippant son poignet. Je sentis son sexe se tendre contre ma hanche. Nos haleines se mêlèrent. J'ouvris les yeux et le défiais, une fois encore, du regard. Sans un mot, sans même un gémissement.

Homme de guerre, Ilyas était habitué aux cris, aux larmes, aux supplications. Il songea que bien peu d'hommes auraient ce courage têtue. Dans une telle situation, la plupart d'entre eux se serait déjà rendue, livrant tous leurs secrets. Des vrais et des faux. La douleur finissait toujours par l'emporter. La mort les délivrait. Mais il dut pressentir que je ne romprais point. Pas plus que mes compagnes. Il se sentit prisonnier de quelque chose qu'il ne savait nommer. Il relâcha son étreinte et me repoussa violemment.

Mon corps heurta durement le sol, dénudant mes jambes, longues et brunes. Je ne baissais pas les yeux.

- Tu m'as l'air bien trop intelligente, exécration femelle !

- N'est-ce pas justement pour cela que tu viens aujourd'hui nous massacrer ?, lui rétorquai-je presque en riant. - Tu vas appliquer une idée que tu

crois juste. Tu crois avoir un rôle historique. Tu crois être un privilégié. Tu crois au progrès. Tu crois que celui-ci passe par l'acquisition de connaissances dictées par la raison. Tu crois que le pouvoir te permet de tout contrôler, les hommes et les dieux, ce que tu sais et ce que tu ne sais pas. Mais tu n'es qu'un opportuniste, une victime de cette modernité dont tu parlais à tes hommes, sans savoir très bien ce qu'elle cache. Tu sais pertinemment, général de l'armée perse, que tu as beaucoup à perdre si tu n'accomplis pas ta mission. Ce fils de Cyrus, ton roi, est d'une cruauté sans égal. As-tu oublié ce qu'il a fait subir aux Egyptiens et aux membres de sa propre famille et ce qu'il fait subir en ce moment même à toutes mes compagnes, d'un bout à l'autre de l'empire perse, jusqu'en Eyrland ? Alors, garde tes impatiences et finissons-en.

Il me regarda décontenancé, presque effrayé.

- Comment sais-tu cela ? Qui te l'a dit ?

Pendant un instant, la tentation fugitive de le rassurer, de le remettre dans son rôle, me traversa l'esprit. Mais on ne s'explique pas avec qui n'est pas disposé à comprendre. De nouveau, nous nous affrontâmes du regard. Silencieux. Mesurant chacun le sang-froid de l'autre. Lui, agité, agacé, essayant de juguler son irritation qui tendait tous ses muscles, le rendant encore plus présent. Moi tranquille, lointaine, presque absente, mais souriante, amicale et généreuse. Il bafouilla, menaçant.

- Vous n'êtes que des femmes. Juste des femmes. Quelques fétus de paille et mes mains sont des armes redoutables. Il semble si facile de vous réduire... Et pourtant, je n'y arrive pas. D'où tirez-vous votre force ? Qu'avez-vous qui me fait défaut ? Qu'avez-vous donc de différent de toutes les autres ? C'est étrange, il émane de la plupart d'entre vous quelque chose que je suis incapable de définir, quelque chose dont, j'en suis certain, la majorité des hommes est dépourvue. Est-ce en cela que vous êtes dangereuses au point de mériter la mort ?

Troublé, désarçonné, adouci, il avait cessé d'être un homme de guerre, comme si, je le pressentis, ces femmes qui ne montraient aucune peur, le ramenaient à l'essentiel. Il avait la désagréable impression d'être un grain de sable, perdu dans la mouvance d'un invisible sablier, dont la dynamique lui échappait. Pour lui, s'opposer au courant avait toujours signifié affirmer son individualité. Il était puissant, respecté et craint. Différent, en-dehors de la masse humaine. Il ordonnait et on lui obéissait. Il se vit soudain submergé, roulé dans une vague unique, composée de milliers de grains de sable indépendants. Lui résister signifiait une mort certaine. Donner la mort était facile. L'affronter supposait affronter la vie. Il songea alors que l'indomptable courage dont il se croyait pourvu, n'était que le mensonge de sa lâcheté.



Il nous contempla longuement les unes après les autres, envieux de notre sérénité, cette douceur tranquille qui peu à peu le gagnait et lui ouvrait des territoires que lui, le guerrier, le prince expansionniste, avait toujours refusé d'explorer. Il ferma les yeux un instant, espérant que lorsqu'il les ouvrirait à nouveau, nous aurions disparu. De guerre lasse. Il guetta un signe, un bruit. Nous étions toujours là. Il entendait notre respiration accordée. Autant en finir. Vite.

- Ne retiens pas ta main, Ilyas. Ne retiens pas ta colère. Fais-le tout simplement, lui dis-je. De toute façon, ce qui mourra avec nous, n'est que matière ! Que vous nous tuiez ou non, n'a finalement aucune espèce d'importance. Ce que nous émettons depuis des milliers d'années, et dont nous continuerons à imprégner l'humanité, ne peut mourir. C'est une autre Loi...

- Tu connais donc aussi mon nom ?...

Dans cette grotte arborée, où le feu n'arrivait pas à éteindre le froid glacial, il lui résulta étrange d'éprouver une telle paix et d'être conscient qu'il allait être celui qui pourtant, allait la détruire. Il comprit en quoi nous étions dangereuses. Nous émettions un souffle puissant, dévastateur. Nous sentions tout ce qui était pensé et cela créait quelque chose en lui. Il eut honte de cette faiblesse qui déchirait sa certitude. Il se sentit coupable. De nouveau, je lui souris et d'un geste lui intimais l'ordre de sortir de la forêt.

Ses hommes avaient dressé leur cercle de justice. Mes compagnes étaient là. Souriantes, paisibles. Nous les attendions et à notre tour, nous les regardâmes l'un après l'autre. Un regard qui était presque tendresse. Notre calme qui n'était pas douceur, notre acceptation qui n'était pas impuissance, anéantissaient tout orgueil en eux et encore plus, en lui. Nous ne criâmes point. Nous ne leur fîmes aucun reproche. Nous ne leur en voulions pas d'être ce qu'ils étaient. Je ne lui en voulais pas d'être ce qu'il était. Je le dévisageais.

- Tu le comprendras plus tard, Ilyas. Tu ne le sais pas encore. Mais nous avons instillé le doute en toi. Tu ne seras plus jamais le même homme. Tu ne le pourras pas. Notre mort est le prix de toutes les morts que tu as données, de toutes les vies que tu as volées... Car, vois-tu, la maîtrise de la vie n'est rien d'autre que l'art du cœur...

Je lui arrachais la torche des mains et suivie de mes compagnes, en un seul mouvement nous nous jetâmes dans le bûcher. Ilyas vit nos mains se tendre et se prendre. Il vit nos robes, corolles mouvantes et colorées, flotter dans l'espace et se déployer autour de nous, épousant la courbe du cercle que nous avions formé. Une prière sublime, presque une psalmodie,

s'échappa de nos âmes avec les derniers craquements de nos corps calcinés. Il vit les flammes danser sur le visage de ses compagnons d'arme qui contemplaient le feu, pétrifiés. Jamais le silence n'avait provoqué un tel tumulte en eux. Dans leurs veines, la mort était de braise et leur sang était de glace. Des lambeaux de robes noircies tourbillonnaient autour d'eux. L'épouvante dilatait leurs yeux. Désormais, ils n'auraient plus d'autre consistance que celle de leur ombre et le remords les poursuivrait de ses frigidés soleils.

Alors Ilyas se rappela mes paroles....

- Tu crois nous massacrer, tu crois nous faire disparaître et avec nous, l'Ordre de Magdalena, mais c'est ton âme que tu massacres, je m'appelle Shamaël.

J'avais tout dit. En un seul mot. Un mot qui contenait tous les mondes. Un mot qui contenait le monde. Je n'en dirais pas plus. Je pouvais partir. Me laisser aller enfin. Me défaire de toute cette douleur. Mourir avec mes compagnes. L'Ordre de Magdalena était une roue. Une roue qui répondait aux chants inconscients des êtres humains. Un contrepoint à leurs folies. Le tambour des chamanes. L'écho ténu et cristallin de milles conteurs oubliés. La danse des derviches. Un parapluie écarlate. La transe des mages. Un filet d'âmes qui tissait la toile du cœur des chercheurs de vérité. La musique des sphères. L'éternité.

C'est ainsi que l'Histoire se pervertit à jamais. Les Saintes Ecritures, d'abord les juives et ensuite les chrétiennes, furent alors rédigées selon l'égoцентриque exigence de domination d'une poignée de puissants, revendiquant comme un bien commun, le développement religieux, économique et politique, scellant ainsi pour les siècles à venir, les prémices de la mondialisation et déjà la genèse de la globalisation.

Désormais la peur avec laquelle l'Homme habilla ce qu'il ne pouvait comprendre et il lui fallait désigner le coupable de cette implacable lutte qui prit forme et noms, Satan, Bélial, Iblis, Belzebuth, Mephisto, Sheitan, Nârada ou Pesh-Hun..., et devint la cause et l'alibi de toutes les barbaries qu'il perpétra au nom de Dieu, atrocités qui durent et perdurent. C'est alors que je suis née, moi, Shamaël, magicienne des microbes de Dieu, du plus humble au plus fou, sorcière des âmes et redoutable devineresse du cœur des hommes. Depuis toujours, je sais que cette cécité est nécessaire à leur apprentissage d'humain et qu'il leur faut défaire par eux-mêmes leurs œillères. Niant qu'ils sont eux-mêmes créateurs du Bien et du Mal qui les divise du monde, à peine exhalé leur premier souffle, Dieu a fini par

*La maîtrise de la vie n'est rien d'autre que l'art du coeur*

incarner ce que leur esprit conçoit de l'âme, sans qu'ils soient conscients qu'à lui ériger statues et lieux sacrés, ils agissent comme ceux qu'ils massacrent et massacrent encore, des impies. Ce Dieu qu'ils adorent dans la distance par des rites coûteux et pervers, n'est somme toute que la reconnaissance implicite de leur propre négation.

A cause de cette confusion, à cause de cette dichotomie qui fait que la plupart ne sait pas obéir aux Lois immuables qui légifèrent l'Univers et que souvent elle juge méprisable, Bergama est aujourd'hui en danger. La discorde et l'incompétence règnent en maître au sein de l'antique fraternité, déchirée par une lutte sans merci pour le pouvoir. Beaucoup le désirent, mais bien peu veulent l'assumer. Et cela fait un an que la réunion où tout a basculé, a eu lieu.



### **Le diamant et la pieuvre**

La création de l'ordre de Bergama remonte aux temps contemporains de la Gnose et des Esséniens, bien avant l'apparition du christianisme. D'origine perse et connu à cette époque sous le nom d'Anabeth, l'Ordre essaima sous des noms différents d'Orient jusqu'en Occident, notamment en Irlande, Sicile et Turquie. Au dix-septième siècle, traqué par la papauté désireuse de s'emparer de sa fortune, il changea de structure et de nom et prit celui de Bergama. Au milieu du dix-neuvième siècle, sa fortune abyssale conduisit la fraternité à sortir de l'ombre protectrice de l'invisibilité. Elle rompit ainsi avec l'obligation d'anonymat qui l'avait toujours caractérisée et lui avait permis une certaine liberté d'action, tout en garantissant sa sécurité. L'esprit de compagnonnage qui l'animait, ne fut plus qu'un vague souvenir empreint de nostalgie et son obéissance servile aux pouvoirs ancrés dans la seule matérialité finit par rendre obsolète son devoir de service, dont le but est aussi de tracer une voie initiatique au cœur de ceux qui savent la pratiquer librement. L'inspiration des Anachorètes, que l'on connaît aussi sous le nom de Fous de Dieu, qui avait présidé à ses commencements, se transforma lentement en une farce caritative. Peu à peu, le temps fit son œuvre d'amnésie et la réelle signification des traditions qui aboutirent à sa création, tombèrent dans l'oubli. Seul subsistait encore à la fin du vingtième siècle, vestige de ses temps glorieux, le conseil des Sages formé de trente personnes, auxquelles incombaient le pouvoir décisionnaire.

La vanité, la fortune et parfois la célébrité ayant tourné bien des têtes et des cœurs, Bergama avait donc fini par se convertir en un club select et fermé, dont la plupart des membres se targuaient d'aider les plus démunis de la planète, se glorifiant dans l'intimité de leur admirable générosité qui n'était pourtant que le fruit pesé de leur égoïsme, mûri par des intérêts autant personnels que collectifs, politiques qu'économiques. Être vu, être reconnu, cet oxygène du paraître, figurait au catalogue de leur hantise. C'est ainsi qu'au milieu du vingtième siècle, l'Ordre devint l'actionnaire principal de nombreuses entreprises industrielles, culturelles ou de luxe et investit sur les plus grandes places boursières, tout en camouflant une partie de ses avoirs dans des paradis fiscaux. Le trafic d'influences et la corruption y devinrent une pratique illicite banale et si auparavant ses membres n'avaient exigé de leur représentant que la gloire obscure de sa char-

ge, désormais ils exigèrent des têtes d'affiches et choisirent leur pléni-potentiaire parmi la masse volatile de fantoches plus ou moins célèbres, à la gloriole populiste et au talent incertain, qu'ils justifiaient souvent d'une formule imparable : "*je suis un artiste*".

La personne qui en cette fin de vingtième siècle lui servait de prête-nom, était une célèbre actrice française. Icône des féministes et d'une flopée de machistes frustrés. Belle, brillante et paradoxale. Sol y Sombra... Mais si elle avait accepté d'en être l'ambassadrice officielle, c'était surtout parce qu'à s'intéresser à la pauvreté tiers-mondiste, on s'intéresserait toujours et encore à elle. En cette époque où être artiste équivalait à se convertir pour un public de plus en plus avide de nouveautés, en un produit de consommation jetable, la concurrence est rude ! Il faut sans cesse de nouveaux labels ! Le charity spectacle en est un et un bon et les mendiants célèbres se précipitent à cœur perdu dans cette odyssee de l'opulence vers la mystique de l'indigence

Cette fois-ci, sa mission se résumait simplement à présider l'une des trois réunions annuelles de Bergama et jamais en ce que je comptais de siècles, moi Shamaël, je n'en avais manqué une seule, bien que je n'y aie jamais été invitée.

Environ 400 personnes de toutes les nationalités avaient été conviées à celle-ci. Participer à ces réunions était pour chaque membre une invitation sans dénégation possible. Ils venaient de tous les coins du monde et représentaient 50.000 personnes, 8.000 centres et 136 pays au nombre desquels le Brésil, le Pérou, les Etats-Unis, le Canada, l'Italie, la France, la Pologne, l'Afrique du Sud, la Roumanie, Israël, la Turquie, la Grèce, le Vietnam, la Thaïlande, l'Inde, le Portugal, l'Espagne, le Cambodge, la Bulgarie, l'Erythrée ou encore l'Irlande...

Vêtue non sans une certaine ostentation d'un élégant costume Chanel dont elle était l'égérie, la jeune femme fit son entrée, déployant la même légèreté calculée dont elle faisait preuve lorsqu'elle arpentait le tapis rouge au Festival de Cannes. Mais cette fois-ci, celui qui était collé à ses talons n'était pas son ténébreux compagnon cinéaste, sinon le trésorier de Bergama. Talentueux rédacteur, il lui avait écrit un discours suffisamment émouvant pour échapper au conventionnel, dosant avec habileté l'exotisme, le misérabilisme et l'émotionnel, afin de susciter l'empathie de l'auditoire, tout en respectant les règles de la bienséance mondaine. Entre sourires, pauses et regards appuyés, elle sut transmettre une intime frivolité au récit de ses confortables voyages humanitaires, les transformant en épopées héroïques singulières dont les pauvres n'étaient que les figurants. Mais c'était une femme si belle et si charmeuse que tous applaudirent chaleureusement son apparente ingénuité. Elle s'attaqua ensuite au détail des projets

et à leur financement, laissant au trésorier le rôle ingrat d'en réciter la litanie chiffrée. Il n'y avait pas de doute : c'était une pathétique ambassadrice de Bergama.

"Cet étalage financier va encore provoquer de silencieuses mutineries !, pensai-je. - Pour les uns, déception et indignation, pour les autres, joie effusive et soupirs de soulagement. Mais comme toujours, personne ne pipera mot. Ils savent tous que seuls, les trente Sages ont pouvoir de décision et si le dialogue est possible, les tergiversations ne sont pas autorisées. Ce qui est décidé est incontestable."

Mais à vrai dire, j'étais surtout impatiente d'assister à la première intervention publique de Neill. Pour avoir été éduqué et initié au monastère de Cambremer, il faisait partie de Bergama, comme tous ceux qui étaient admis dans cette enceinte privilégiée. Au contraire de Marta, de Birgit, d'Anton ou de Bernardo, qui avaient été ses formateurs avant de devenir ses amis, et dont l'ancienneté au sein de la fraternité les avaient amenés à occuper des postes de responsabilité au sein du conseil des Sages, c'était la première fois qu'il allait exposer et défendre un projet d'envergure, mûri par ses années de pratique médicale. Il s'agissait du remaniement des centres de soins, soins dont bénéficiaient gratuitement les populations des pays où Bergama était implanté. Neill se proposait d'y introduire les médecines autochtones, les techniques de la médecine traditionnelle chinoise et surtout, la médecine homéopathique uniciste.

Devant tant de fastes et d'hypocrisie qui se concluraient évidemment par la somptuosité impudique d'un grand dîner, Neill sentit monter en lui une de ces colères froides et explosives dont il était coutumier et qu'il avait bien du mal à contrôler. Quand vint son tour de prendre la parole, l'argumentaire qu'il avait soigneusement préparé lui sembla soudain dépourvu de sens. Je l'observais du coin de l'œil, les lèvres étirées en un demi-sourire de satisfaction. Il leur préparait une belle douche froide !

- J'étais venu, commença-t-il d'une voix plutôt amène, - avec l'intention de vous parler de la restructuration des centres de santé de Bergama. En effet, à analyser les dépenses consacrées aux soins allopathiques prescrits dans la plupart de nos antennes, j'ai pu chiffrer qu'en introduisant des médecines holistiques et anthropologiquement adaptées aux besoins spécifiques de chaque population, nous économiserions environ 80% sur ces dépenses, sans parler du bénéfice quant à la diminution des effets iatrogènes induits par la prise de médicaments chimiques, plus ou moins agressifs. Inutile de vous rappeler que dans les pays du tiers-monde, on prescrit souvent en surdoses des médicaments avec une plus forte concentration en substances actives, dont certaines sont interdites à la vente dans la plupart

des pays industrialisés. Introduire la médecine homéopathique uniciste et les médecines traditionnelles dans nos centres est un projet sur lequel je travaille avec enthousiasme depuis deux ans. J'étais fier et heureux de pouvoir enfin mettre en pratique toutes ces idées, comme je l'étais aussi, pourquoi le cacher, que ma famille puisse collaborer avec vous tous, après quasi vingt-cinq ans d'une activité passive.

Le ton de sa voix se durcit, son expression se fit plus tendue.

- Pourquoi ce j'étais ? La raison en est simple, presque viscérale. Votre légèreté, votre futilité et cet étalage béat de satisfaction narcissique me semblent affligeantes. Vous êtes pathétiques et vous l'êtes d'autant plus dangereusement que vous êtes dramatiquement sympathiques ! Depuis le début de cette réunion, je ronger mon frein, partagé entre la colère et la tristesse. La plupart d'entre vous n'est pas sans ignorer que depuis deux mille ans, les femmes de ma famille, le clan Neill, ont participé activement et toujours avec beaucoup d'abnégation et d'implication à ce qui nous définit, ou en tout cas le devrait, à savoir l'éducation et le soulagement de la souffrance de tous ces oubliés grâce auxquels, ironiquement, vous vous enrichissez frauduleusement. Et elles l'ont fait sans faire de simagrées ni jamais chercher à décrocher des médailles ou une quelconque reconnaissance.

Je ne citerais pour exemples que ceux de mon arrière-grand-mère Bethunia et de ma grand-mère Félicity dont certains parmi vous, j'en suis sûr, se souviennent encore des fameux coups de gueule ! Et si elle était là aujourd'hui, elle ne manquerait pas d'en pousser un ! Elle vous demanderait comment se fait-il que Bergama soit devenu si puissant et ait connu une telle expansion. Elle vous demanderait pourquoi nos biens cotent en Bourse, pourquoi nous sommes actionnaires majoritaires dans de nombreuses industries de luxe, comme celle des parfums, de la haute couture ou de la viticulture, pourquoi nous possédons, disséminés dans de nombreux pays, tant de biens immobiliers dont beaucoup sont classés monuments historiques. Bref, pourquoi nous sommes devenus si visibles, si futiles et si autistes, convaincus que nous sommes d'appartenir à la classe des élus. Et toutes deux vous rappelleraient sans doute également que nous sommes par essence un Ordre de service dont vous avez allégrement trahi la tradition d'anonymat. Elles vous interpelleraient enfin en vous disant : "Mais enfin, pour qui vous prenez-vous ?" Et il est indubitable qu'elles seraient très malheureuses de cette situation, comme elles le seraient encore plus de m'y voir participer.

Les smokings et les tailleurs se figèrent. Les habits traditionnels perdirent leur rutilance exotique. Personne n'osa plus bouger. L'indignation le disputait à l'embarras. La réprobation fulminait les regards et la conster-



nation se lisait sur bien des visages. Pour qui se prenait-il ? Qui était cet énergumène qui se permettait de leur faire la morale, ce blanc-bec sorti de je ne sais où ? Neill balaya des yeux les turbans et foulards, les kippas et les chéchias, les chapeaux et les têtes nues. Il ne les connaissait pas tous, loin s'en faut. Mais il repéra non sans plaisir Mizir qui était venu d'Anatolie, accompagné de sa splendide épouse, Enzo le sicilien, Bakkies d'Afrique du Sud, Magdalena et Marianne d'Alaska et vit Marta, Anton, Bernardo et surtout Birgit qui l'approuvaient vigoureusement. Il reprit :

- Me taire serait me faire votre complice. Je ne le veux pas et je ne le peux pas. Avant même d'avoir commencé, pour moi cette réunion est déjà terminée. Certains d'entre vous le comprendront, beaucoup vont en être choqués, ce dont je me contrefous éperdument...

Je secouais avec enthousiasme mon parapluie, sûre de mon incognito. Neill avait raison ! Mille fois raisons !

"Quelle foutue époque, pensai-je, - où aider les autres a cessé d'être un devoir, pour se transformer en un bien consommable et consommé ! Un droit égocentrique qui a valeur du rachat d'indulgences d'autrefois, un prétexte au tourisme humanitaire, une excuse à l'ingérence politique, économique et militaire des pays puissants dans les pays pauvres, à tel point que l'humanitaire est devenu l'antichambre de la carrière politique et un alibi au déploiement des armées ! Et que dire de celui qui aide ? Aux yeux de la plupart, il a une dimension de héros sacrificateur, une graine de saint et peut-être, un futur canonisé. Il lui est suffisant que son entourage, aussi réduit soit-il, sache qu'il accomplit quelque chose qu'eux ne font pas, parce qu'ils ne peuvent pas ou ne veulent pas. Quelque chose qui incarne une abnégation supposée, porteuse d'admiration et d'une reconnaissance implicite et flatteuse qui persuade, sans trop de difficultés, l'humanitaire professionnel qu'il est non seulement un être hors du commun, mais qu'il mérite aussi une gratitude particulière. Tiens, c'est exactement le même schéma qui prend acte, lorsque les bourreaux suscitent plus d'intérêt, voire de compassion, que les victimes. Le pire, c'est que tous ces dévoués épisodiques sont persuadés de la gratitude du pauvre ! Ils en bavent de contentement !

Mais qu'est-ce qu'ils feraient et opineraient s'ils savaient que dans bien des cas, les bénéficiaires de leur héroïsme le perçoivent fort différemment ! - "Le Blanc, il est taré - pensent-ils - ... Il vient chez moi, passer des vacances sur mon tas d'ordures, pour se sentir vibrer, pour se sentir vivant alors que moi, ce que je veux, c'est justement oublier ce tas d'ordures que le Blanc a lui-même engrossé en me colonisant, sous le prétexte de sa supériorité. Ce que je veux c'est avoir une belle salle de bains comme lui. Une belle voiture comme lui. Une belle maison comme lui, sans le père

patriarche, la mère qui donne les ordres, mes douze frères et sœurs et mes quarante deux cousins. Ce que je veux, c'est une belle femme comme lui. Caresser une femme qui a le cul comme de la soie, c'est quand même mieux que de caresser une femme qui a le cul comme une tôle ondulée où sur chaque crevasse on compte les gosses, les vivants et les morts ! Ras le bol de mes pompes qui prennent l'eau, de ma montre ou de ma radio qui ne marchent jamais ou de grimper aux arbres, mort de frousse avec l'autre qui te poursuit une machette entre les mains !

C'est certain, on ne devient pas ce que l'on n'est pas ! Tout est une question de circonstances et de moyens pour que quelqu'un puisse exprimer ce qu'il est et une mauvaise personne ne deviendra jamais une Bonne Personne, même en se gavant de charité. M'énerver ne sert à rien. Mieux vaut écouter ce que cette colère revigorante fait dire à Neill !"

- Vous applaudissez cette femme, notre ambassadrice, qui joue les stars lorsqu'elle va sur le terrain de la misère, disait-il d'une voix vibrante. – Néanmoins, vous êtes plus fautifs qu'elle ne l'est, vous qui l'avez roulée dans la soie, en croisant les doigts pour qu'elle ne bouge aucun des siens. Tout ce luxe vous paraît normal. C'est la fête ! Qu'il existe au sein de Bergama, des centres fortement privilégiés et d'autres complètement abandonnés ne vous surprend nullement, pas plus que n'attire votre attention qu'il soient aussi nombreux aux Etats-Unis, que l'on en compte douze en Israël, sept dans les émirats arabes, dont six entre l'Arabie saoudite et Oman... et un seul et unique centre en Palestine, - et quel centre !, - on dirait plutôt un taudis. Cela ne vous émeut pas non plus qu'il y en ait seulement un seul sur le continent africain. C'est vrai, j'oubliais ! Il est en Afrique du sud ! A croire que l'on est devenu comme les bouddhistes de la clique du Dalaï Lama pour qui apparemment, les gens les plus pauvres du monde vivent en Californie ou batifolent sur les plages de Miami !

Du moment que vous recevez de l'argent sans avoir à vous préoccuper de sa provenance, vous vous lavez les mains de tout le reste ! Tous, y compris notre représentante, vous bénéficiez de salaires auxquels vous n'oseriez prétendre si vous exerciez les mêmes fonctions dans la vie civile. Tous, vous bénéficiez d'avantages ! Que dis-je d'avantages ? Il serait plus exact de parler de privilèges ! Tous vos frais sont payés : logement, déplacement, billets d'avions, frais courants, santé, et j'en oublie certainement... Vous jouissez de la pérennité, c'est-à-dire que vous faites partie à vie de Bergama, vous êtes assurés tous risques comme vos bagnoles et si vous avez besoin d'une intervention chirurgicale, elle vous est payée. Et malgré cela, la moyenne du taux d'absentéisme, souvent pour motifs de maladies imaginaires, est de six mois par an ! Vous avez tout et malgré ou à cause de cela, vous n'avez jamais cherché à savoir qui vous finance et

d'où provient l'argent. La seule chose qui vous intéresse, c'est de continuer votre business, de le faire fructifier et de vous froter l'ego en pensant à toutes ces personnes célèbres qui de par le monde, vous soutiennent ou même viennent mettre la main à la pâte quand elles le peuvent...

"Voilà qui est bien vu, Neill. Voilà qui est bien résumé, pensai-je en moi-même... - La seule façon de rejoindre ce monde dans cette misère qu'il a créé et entretient, dans cette honte où il s'oublie, c'est justement de le rejoindre dans cette misère. Mais il lui faudrait une gigantesque catastrophe pour qu'il remette tout à plat..."

Il avait le même regard serré que sa grand-mère Félicity lorsqu'elle était en colère, le même ton passionné tendait sa voix.

- Soit vous êtes de parfaits inconscients soit vous êtes des imbéciles heureux, reprit-il. - Car si j'étais le chef d'une organisation terroriste, sans même parler d'une organisation de l'envergure que l'on prête à Al-Qaida, si j'étais un pont de l'Opus Dei, du Vatican ou de n'importe quel pays ou courant hégémonique, il est évident que je n'hésiterais pas une minute à utiliser la structure de Bergama et je ferais tout ce qui est en mon pouvoir pour l'infiltrer. Pourquoi ? La réponse est d'une mathématique simpliste : 136 pays, 8000 centres, une fortune colossale, dont une grande partie en Bourse et placée en valeurs immobilières. Autrement dit, un diamant exposé à la vue de tous, l'argent, et une pieuvre, notre formidable réseau relationnel. De fait, les huit mille centres disséminés dans le monde constituent chacun des bases idéales pour y installer des espions dormants, vous savez ces taupes que l'on réveille quand on en a besoin ! Et pendant que vous vous occupez de la Vierge Marie et de ses saints, pendant que votre bonne conscience joue les filles de l'air, si j'étais eux, je m'occuperais de vendre des armes et de la drogue à ces pays, de détruire leurs infrastructures et les réseaux qui régissent l'eau, l'électricité, les soins, l'éducation ou les travaux publics. Parallèlement et avec la complicité de leurs gouvernements et des grandes puissances, je lancerais des emprunts à des taux astronomiques, asphyxiant le pays convoité sous des dettes autorisées. Une fois créé l'ennemi dont ceux-ci ont besoin pour prospérer et s'étendre, une fois la cible à feu et à sang, j'irais en sauveur instaurer sous leur patronage fictif les trois pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire qui à leur tour, autoriseront de concert le business propre et l'argent sale. Ensuite, sans l'ombre d'une émotion, je vendrais au peuple des ordinateurs, des frigos, des téléphones mobiles, des voitures et j'en passe et des meilleures... Et c'est certainement ce qui se passe !

Il s'arrêta, reprit son souffle avant de continuer d'un ton glacial :

- Vous êtes complètement en dehors de la vie. Vous idolâtrez trop le ciel et ses argousins. Vous êtes trop dans la mystique de pacotille. Vous devriez être un peu plus dans la réalité crue du quotidien, celle que vivent tous les gens ici ou ailleurs. En fait, vous êtes à Bergama comme dans l'utérus de votre mère et vous ne voulez surtout pas en sortir ! Vous vivez comme de bons moutons au soi-disant service des pauvres à qui vous vous contentez de prodiguer vos miettes. Par contre, vous ne lésinez pas sur les dépenses pharamineuses de caviar, de vins et de fromages français dont le coût, après bilan comptable effectué à ma demande, pourrait nourrir durant un an des rues entières de miséreux. A ceux-là, vous distribuez chichement des repas dégueulasses, puisque dédaignant toute action éducative et les soins de santé, Bergama se cantonne actuellement essentiellement à un rôle de soupe populaire. Cette analyse révèle de surcroît qu'il est difficile de justifier pourquoi, par exemple, notre centre le plus important, celui de Pologne, qui sert toute l'année et quotidiennement deux milles repas, a des dépenses de fonctionnement ridicules comparées à celles des centres d'Israël ou d'Oman qui eux, fournissent moins d'une centaine de repas par jour en dépensant cinq fois plus ! Bref, vous ressemblez à la Mère Teresa, dont on s'est toujours gardé de trousser les dessous bancaires ! Norman Béthune, que certains d'entre vous ont bien connu, disait : "*la charité avilit qui la fait et corrompt qui la reçoit*", et cette réflexion vous va comme un gant ! Ce n'est pas difficile de faire la charité quand on n'en prend pas le risque et quand tout est garanti. N'importe quel prolo, n'importe qui jouissant des avantages offerts par Bergama, n'aurait aucune réticence à la pratiquer, comme vous dites. C'est facile dans ces conditions ! C'est beaucoup plus difficile d'être charitable par essence, sans privilège à la clef. L'être depuis les fins fonds de vos monastères ou bureaux en étant repus, en ayant la garantie de travail, de soins et en plus en vous prenant pour une élite, laissez-moi rire ! Partager le peu que l'on a, partager sans être reconnu, partager anonymement, ça c'est difficile !

Je quitte donc Bergama. Je ne veux ni travailler ni collaborer, et je le dis bien dans le sens infâme de collabo, avec un Ordre richissime dont ses ouailles ignorent tout de son fonctionnement, par qui il est financé et qui plus est, certainement infiltré. Car mes amis, il est invraisemblable qu'une organisation de cette ampleur ne possède pas un service d'ordre et de discipline ! Où est-il cet indispensable garde-fou qui surveille qui fait quoi avec l'argent ? Qui vous dit que les fonds que l'on donne pour telle ou telle chose, ne disparaissent pas ailleurs ? Comment contrôlons-nous les relations de chacun de nos centres avec les autorités gouvernementales respectives, souvent corrompues jusqu'à la moëlle, avec lesquelles nous devons néanmoins composer ? Pourquoi ai-je entendu parler de viols, de jeunes filles mises enceintes puis abandonnées ou de cas de pédophilie dont se

sont rendues coupables des personnes appartenant à notre ordre ? Nous sommes même interdits dans certains pays à cause de cela ! Pourquoi personne ne fait rien ? Pourquoi personne ne dit rien ?

Le silence se fit épais, immobile, à tel point que lorsque Neill se tut, il n'y eut aucun bruit, pas le moindre raclement de chaise ou de gorge, pas le moindre commentaire murmuré. Sur le point d'éclater en sanglots, l'actrice agrippa le micro, essayant d'étouffer un vacarme qui n'exploda point. Il restait juste, collée à l'atmosphère, l'évidence d'une question que personne n'avait jamais voulu se poser, la provenance des financements. Elle s'insinuait d'un esprit à l'autre, plus sournoise que n'importe quel doute. Aucune échappatoire n'était possible. Sa formulation avait été claire et précise. Il ne s'agissait pas d'éluder une supposition, mais de trouver une réponse. Bergama n'était affilié à aucun mouvement politique ou religieux et n'avait aucun lien avec le Vatican. Les donations étaient rares, et cependant son patrimoine immobilier était aussi varié et conséquent que l'étaient ses opérations en Bourse. Cependant, tout cela ne suffisait pas à justifier son immense fortune actuelle, pas plus que le cumul des siècles. Mus par une même incertitude, des groupes se formèrent entre ceux qui craignaient de voir disparaître leurs privilèges et ceux qui comprenaient confusément pourquoi on ne répondait jamais ni à leurs pétitions ni à leurs questions, entre ceux qui voyaient en Neill l'amorce d'un danger dévastateur et ceux qui lui donnaient raison. Mais dans le fond, tous étaient soulagés de le voir partir, chacun espérant dans son for intérieur que les choses reprennent rapidement leur cours habituel.

Neill, quant à lui, se sentait abasourdi. Il n'avait rien prémédité et avait parlé avec son cœur, écoutant ce que lui dictaient son instinct et son bon sens, sans chercher à en mesurer les conséquences. Il ne le regrettait pas, il savait qu'il avait raison, mais peu nombreux furent ceux qui vinrent le reconforter, sinon Birgit, Marta, Anton et Bernardo. Neill descendit de l'estrade et rejoignit ses amis.

Birgit lui prit le bras, d'un geste affectueux.

- Nous savions qu'un jour, pour être profondément irrespectueux et rebelle, et par conséquent, imprévisible, tu allais faire quelque chose dans ce style ! Certes, nous étions quelques-uns à penser que les choses allaient de mal en pis, mais pas au point où tu l'as expliqué. Tu es arrivé en à peine cinq minutes à obtenir ce que certains d'entre nous n'ont jamais obtenu en trente ans ! Nous en sommes tous honteux... Du moins, je le suppose...

- Parfois, j'ai le sentiment que je n'agis pas par volonté propre, sinon que je suis agi, habité. Je l'ai senti, je l'ai dit.

- En tout cas, renchérit Anton, - personne n'aurait jamais pensé à l'infiltration par une organisation ou une autre ! Et je regrette, comme ancien diplomate, devoir reconnaître que l'idée ne m'ait jamais effleuré, tout comme je déplore de ne jamais avoir eu ton talent pour dire toutes ces choses que personne ne veut entendre. Et tu as raison, nous sommes complètement en dehors de la réalité, tant nous sommes immergés dans Bergama, nous y consacrons quinze heures par jour, cela ne nous laisse plus le temps de prendre le pouls de la société !

- Tu as été génial !, s'exclama Marta qui semblait prendre toujours tout à la légère. - Ce n'est pas la honte qui les paralyse tous, mais bien pire. Un cauchemar qui leur arrive dessus comme une vague. Une question lancinante et sa réponse dérangement. Ce n'est pas tant le silence de plomb qui a mis d'un coup les esprits au même diapason, sinon la certitude que s'est rompu le masque de dupes derrière lequel chacun se réfugie ou se protège. Pire que la discorde, Neill, tu as semé le doute.

- Justement pour cette raison, moi je pense que tu aurais dû te taire, intervint Bernardo, qui ne se départait jamais de sa légendaire prudence de bénédictin.

Je m'approchai de Neill, mais je n'arrivais jamais à vraiment le surprendre et s'il l'était, il ne le montrait pas.

- Tu leur as bigrement secoué la conscience !, murmurai-je.

- Ne sois pas si moqueuse, Shamaël. - Je ne regrette aucunement ce que je leur ai dit, mais pour la plupart, un abîme s'est ouvert sous leurs pieds !

- En bien ou en mal, l'avenir le dira. Ils étaient endormis dans le confort que procure souvent la facile pratique de la charité supposée, comme tous ceux qui vautrés dans leur fauteuil, regardent la misère à la télé, le frigo plein, en jurant "*plus jamais ça*". Mais ce que tu leur as dit, marque le début de la disparition de Bergama. Plus tard, d'ici quelques mois, tu comprendras que tout cela était prévisible, sinon nécessaire et que tu n'es qu'une petite pièce, un élément catalyseur de cet immense puzzle qui ébranle et secoue l'Univers, univers qui d'ailleurs a une vie propre sur laquelle vous avez peu d'influence, bien que les êtres humains croient que ce sont eux qui choisissent quand commence et où s'arrête la réalité des choses. A moi, il m'échoit de les suivre dans ce bal particulier et j'ai beaucoup à faire.

On se verra, toi et moi, dans environ un an, ajoutai-je à l'intention de Neill, avant de disparaître comme j'étais apparue...

### **Le mot honneur est un mot perdu, un mot obsolète**

Cela faisait un an que la réunion avait eu lieu. Neill et moi, avions rendez-vous.

Une rafale de vent tiède distilla dans l'air chaud la puanteur des égouts qui imprégnait toutes les ruelles de la vieille ville. Je retins ma respiration. Comme toutes les grandes villes du monde, Barcelone a conservé malgré ses incessantes réformes urbaines, le même ahurissant génie de cacher des logements insalubres et complètement déglingués, derrière ses vieux édifices rutilants, récemment retapés à neuf, dans lesquels croupissent d'incroyables œuvres d'art et vivent des familles catalanes aisées, tandis que dans les autres, s'entassaient des familles d'émigrés et les sans le sous.

J'enfilai la *calle Princesa* où comme toujours se pressait un mélange pittoresque : vieux du quartier, catalans hautains vestiges des temps dorés du franquisme, mères de famille, poussettes et paniers, ouvriers, bandes de jeunes, la coupe de cheveux branchée clean ou la tignasse dreadlock, Indiens, Pakistanais, touristes et pendus à leurs basques, des jeunes Maghrébins qui profitant du fouillis bruyant des rues, pratiquaient avec beaucoup de talent, l'art du vol à la tire. Je savais combien ils prenaient leur ouvrage au sérieux. Maintes fois, je les avais observés, s'entraînant tôt le matin dans le parc de la Ciutatella, courant comme des gazelles, chronomètre en main, battant studieusement leurs propres records. Non sans un certain plaisir, je constatai également que la vieille librairie baroque était encore là avec toujours exposés en vitrine, des ouvrages que l'on ne voyait nulle part ailleurs et dont les couvertures étaient jaunies par la poussière. Je poussais la porte. Il y flottait la même indéfinissable odeur, pourtant incroyablement reconnaissable. Une odeur de cire et de livres que l'on aime, ceux qui vous lisent, et non ceux que l'on achète. La même jeune femme, une indienne vêtue d'un magnifique sari émeraude et dont le visage rappelait étonnamment celui de Krisnamurti, veillait avec discrétion sur cette tanière de la curiosité. Elle me reconnut et me sourit. Dans la petite salle au fond, se tenait une réunion impromptue, un débat improvisé sans doute, identique à ceux auxquels j'avais souvent participé, orchestré par le vieux libraire, pommettes saillantes, teint tanné et cheveux blancs, où l'on s'enflammait aussi bien pour Corbin, Ibn Arabi, Pavel Florensky que pour Corto Maltese, Borges, ou Witold Gombrowicz.

Le café Van Gogh, lui aussi, était toujours là ... Avec peint sur sa vitrine, malhabile et en couleurs criardes, l'autoportrait à l'oreille coupée du célèbre peintre. Une ancienne cave à vin, un plancher sombre et mal équarri, des tables bistrot en marbre, des chaises Thonet, des piliers, des coins et des recoins, très peu de lumière, beaucoup d'ombre, une vie feutrée, comme suspendue, toujours de la bonne musique, et de jolies barmaids, la plupart étudiantes, suédoises, irlandaises, catalanes, norvégiennes, de passage...

Neill aimait particulièrement ces lieux qui livrent spontanément leur intimité accueillante et le Van Gogh était de ceux-là. Il y passait des heures à lire ou à approfondir ses cas cliniques, ce qui ne manqua pas d'attiser la curiosité des serveuses qui avaient l'habitude de n'y voir que des hommes feuilletant fébrilement les journaux, surtout ceux affichant les résultats sportifs. Il s'était installé sur une banquette en cuir grenat, près de l'immense billard. Je l'observai intensément, essayant par ma seule force mentale de dévier son attention. Mais il s'était habitué à étudier dans les lieux les plus inconcevables. La confusion et le brouhaha qui y régnaient souvent en maître, lui avaient appris à atteindre des états méditatifs et de concentration impénétrables, tout en étant capable de soutenir une conversation sur des thèmes parfaitement triviaux. Je m'assis en face de lui, attendant qu'il rompe le silence, mais bien qu'il soit un homme plutôt affable, il n'était pas dans son habitude d'en prendre l'initiative.

- Combien de fois as-tu lu ce livre, Neill ?, lui demandai-je.

Il n'avait guère changé depuis la dernière fois que nous nous étions vus. Son visage sémitique semblait s'être figé dans le temps, à presque cinquante ans, il avait les mêmes traits marqués qu'à trente. Ses yeux bruns, légèrement enfoncés dans leurs orbites et surmontés d'épais sourcils toujours en bataille lui donnaient l'air d'un Saint-Hubert, ajoutant une touche de fragilité au charisme qui émanait de lui.

- Bonjour, ma belle Makéda... J'ai senti que c'était toi, me répondit-il, en me regardant par-dessus ses minuscules lunettes en demi-lune. - Pour satisfaire ta curiosité qui n'en est jamais réellement une, j'étudie, comme d'habitude, j'adore, tu le sais bien ! Cela fait sept fois que je lis cette sixième édition de l'*Organon* de Samuel Hahnemann, qui traite de l'Art de Guérir qui selon lui, est un art dynamique qui va toujours de pair non seulement avec la connaissance acquise, sinon avec la propre évolution du thérapeute. Et sais-tu le meilleur ? Il affirme même que le patient mérite que son médecin ou celui qui prétend le soigner, ne doit jamais cesser d'étudier pour leur bien réciproque, ce qui me paraît d'une évidence ! Peut-être qu'à son époque, c'était déjà passé de mode. Aujourd'hui, tout le



monde s'en fout. On préfère se gargariser de "*croissance intérieure*" et de "*développement personnel*". On s'en étrangle même ! Mais il y a belle lurette que l'intelligence du cœur dont parlaient les anciens Chinois n'est plus au rendez-vous... Te voilà satisfaite ?

- Alors, pourquoi t'acharnes-tu ?

- Ecoute... Je ne vais rien t'apprendre que tu ne saches déjà..., s'exclama Neill - Personne ne soigne jamais personne. Mais le regard que portent sur eux-mêmes le patient et le thérapeute en utilisant cet outil formidable qu'est la médecine homéopathique, ça, c'est intéressant, car elle les amène à s'interroger sur eux-mêmes. Qui suis-je réellement ? Et dans ce sens là, on peut dire qu'elle fait appel à l'aspect noble de la psyché humaine. Malheureusement, bien peu sont ceux qui veulent se poser sincèrement cette question. Deux siècles après Hahnemann, pour ne parler que de lui, le problème majeur du médecin, qu'il soit allopathe ou homéopathe, reste toujours celui d'impliquer son patient afin qu'il se prenne en charge et découvre pourquoi il s'est perdu en route.

- Tu as raison ! Soigner... soigner... voire guérir ! C'est toujours difficile, surtout quand les personnes concernées s'en contrefichent ! Tu dois bien voir cela dans ta pratique, non ? Sur tous ceux que tu reçois... allez..., tu en soignes vraiment combien ? Combien comprennent ce qui leur arrive et pourquoi, et en sortent donc grandis ? Deux sur cent ? Belle pioche !... Mais je ne suis pas venue jusqu'ici pour te parler de cela...

- Je n'en doute pas instant ! Tu n'apparais jamais dans le seul but de philosopher, ou du moins jamais gratuitement ! Je n'ai pas oublié que tu m'avais fixé rendez-vous avec un an d'antériorité ! Alors cette fois-ci, qu'est-ce qui va me tomber dessus ?

- Bergama..., lui répondis-je, laconique.

Il le fut tout autant...

- Et ?

- Ils ont vérifié le bien-fondé de tes doutes. Ils ont eu du mal à le faire, non seulement parce qu'ils avaient peur de ce qu'ils allaient découvrir, mais aussi parce qu'à anticiper le pire, ils pensaient en même temps aux décisions qu'ils allaient devoir prendre. Et ils se sont rendu compte que tu avais raison. Bergama est pourrie jusqu'à l'âme, non seulement du fait de sa propre corruption interne, sinon que l'Ordre a bel et bien été infiltré, comme tu le leur avais si bien suggéré, par l'Opus Dei, des intégristes musulmans, le contre-espionnage israélien, les services secrets américains et tout ce qu'ils n'ont pas encore découvert ! Le navire est en train de sombrer, Neill, un vrai Titanic ! Bergama a besoin, et c'est urgent, de quelqu'un qui le remette à flot, qui l'ancre de nouveau en terre, à ses sources, le service à l'Autre, bref de quelqu'un qui le nettoie de fond en comble et lui redonne sa vocation d'anonymat.

- Je t'arrête tout de suite ! Cela ne m'intéresse pas. Je n'y crois plus, mon enthousiasme s'est envolé !

- Pourquoi cela ne me surprend pas ! Mais au moins, explique-moi pourquoi ! Pour le plaisir..., lui répliquai-je, moqueuse.

- Comment veux-tu avoir foi en des gens qui se sont accommodés avec tant de facilité à leurs propres miasmes, des gens qui ont un orgueil et un ego démesurés et qui pour mal aider les autres, se croient meilleurs qu'eux ?

- Je ne le crois pas, Neill, pas plus que toi.

- En outre, tu sais mieux que quiconque que pour mettre en œuvre et mener à terme les changements drastiques qui s'imposent, il faut en avoir les moyens. Je ne parle pas des moyens financiers, sinon de celui d'avoir les mains libres, d'avoir carte blanche, ce qui serait ni plus ni moins que me donner le droit au despotisme, aussi éclairé soit-il. C'est violent, très violent et ne correspond en rien à ma nature. Mais ce qui est sûr, Shamaël, c'est que ces changements ne vont pas pouvoir se faire au sens démocratique du terme. Tu es mieux placée que personne pour le savoir !

Je ne répondis pas. Quelle que soit sa nature, le changement était souvent mal accueilli et il lui fallait toujours s'imposer ou être imposé afin de s'enraciner. L'inexplicable ne faisait jamais plier les imbéciles et mettaient toujours aux bouches des censeurs, des sentences définitives.

- Il y a des choses, Shamaël, sur lesquelles on peut discuter et d'autres où il faut absolument avoir une vision globale et les diriger seul en fonction de cette vision et surtout, savoir mettre à la poubelle ce qui doit l'être. On ne pourra assainir Bergama si ce n'est à ce prix ! Et je ne sais pas si moi, Neill, j'ai envie de le faire. Je te le répète : pour moi, tout ceci est très offensif, même si je suis convaincu que c'est la seule solution !, me dit-il lentement, tout en appelant du regard, la ravissante serveuse dont le ventre bronzé, à peine bombé, était un appel tendre et sensuel vers d'autres réalités. - C'est une jolie fleur, non ?, ajouta-t-il en souriant.

- Une de celles propres à faire vaciller l'Univers, si les hommes étaient moins aveugles et moins stupides..., lui répondis-je en souriant.

Une voiture s'arrêta devant le Van Gogh. Des bribes de la chanson d'Agustín Lara vinrent se superposer à la voix rocailleuse de Tom Waits, "*Piensa en mí - Ya ves que venero tu imagen divina, - tu párvula boca que siendo tan niña - me enseñó a pecar.*"

- Ecoute Neill, repris-je. - J'ai parlé avec Bernardo, Anton, Marta et Birgit dont l'opinion est très respectée au sein de Bergama. Ils sont convaincus, que tu es la seule personne capable de mener à bien cette tâche

difficile. J'aurais même pu leur donner d'autres raisons qu'ils ne m'ont d'ailleurs pas demandées et qui me font penser que tu es incontestablement la personne la plus adéquate. Il est évident, comme tu le fais justement remarquer, que l'on ne gèrera pas d'un claquement de doigts tous ces centres, dans tous ces pays. Bergama a deux options, et pas une de plus. Soit faire appel à un diplômé des Grandes Ecoles, qui l'administrera comme un technocrate sait si bien le faire, soit faire appel à quelqu'un qui a moins de compétences techniques, quelqu'un qui possède des qualités de cœur, de la noblesse, des convictions, qui ne changera pas d'idée selon ce que lui disent Pierre ou Paul. Et je suis venue pour en parler avec toi...

Un long silence s'installa entre nous. Un môme écrasa son visage sur la vitrine, le nez plissé, la bouche en ventouse, les deux mains en visière sur les yeux. Il resta là quelques secondes, la mine sérieuse, et laissa derrière lui l'aureole de son haleine qui s'estompa lentement. Je me demandai ce qu'il avait bien pu voir dans une telle pénombre ! La voix de Neill me tira de ma rêverie.

- Shamaël, je suis un pragmatique, pas un rêveur. Je suis également quelqu'un de rigoureux et je possède une capacité d'analyse éminemment contradictoire, ce qui peut se révéler aussi insupportable pour les autres que pour moi. Je suis pleinement conscient que la cause de Bergama est une cause perdue, je ne crois pas aux phénix qui renaissent de leurs cendres. Tu m'as laissé un an pour y réfléchir et je l'ai fait, longuement. J'ai été tiraillé entre l'acceptation et le refus, mais pour des raisons complexes et contradictoires, je sens que j'ai une responsabilité envers Bergama. J'accepte donc de m'en charger, mais ce n'est pas de gaieté de cœur !

- Diable ! Dois-je en conclure que ta réaction première n'était qu'un mouvement d'humeur ? De quelle responsabilité, capable de te faire changer aussi vite d'avis, parles-tu donc ?, raillai-je. - Cet argument peut se révéler une véritable auberge espagnole. On y fait souvent entrer tout et n'importe quoi, et surtout l'ambiguïté de la justification, puisque l'Homme se crée toujours des obligations, souvent illusives d'ailleurs.

- Je le dois sans aucun doute à ce que je sais de Bethunia et Félicity, mais aussi plus confusément à la personnalité exécrationnelle de mon géniteur irlandais. Pour cela, j'accepte de m'occuper de la restructuration de Bergama, seulement si Marta, Anton et surtout Birgit acceptent mes conditions, à savoir, avoir carte blanche, ne toucher aucun salaire et ne bénéficier d'aucun avantage.

- C'est tout ? Rien d'autre ?

- Non, Shamaël, rien de plus rien de moins. Je suis intimement convaincu qu'il faut toujours laisser une opportunité à la vie. C'est d'ailleurs l'un de mes moteurs, ce qui me fait aller toujours et encore de l'avant, ce qui fait que je ne baisse jamais les bras, bien que pratiquement résultat soit

souvent décevant. Là-dessus je suis indécorable. Tu en as eu maintes fois la preuve, non ?! Il me semble également important de faire des ponts entre une chose et une autre. Dans ce sens, m'occuper de Bergama est aussi enrichir mon expérience et mes connaissances. Que ce pari, - ou plutôt cette gageure -, soit gagné ou non, d'une certaine façon je ne perds vraiment rien à le tenter. Il n'y a jamais grand risque à aider les autres et il n'y a pas non plus de quoi en faire un plat, puisque l'on se sert d'abord soi-même !

- Je ne voudrais pas te paraître une pisse-froid, mais ce qui t'attend, Neill, ce n'est pas de la tarte ! Un tel exercice demande de garder la tête froide et les pieds sur terre. Bien que je ne devrais pas te le dire, je sais par avance que tu vas être enfermé dans une insupportable solitude et devoir t'affronter à des réactions passionnelles. Dans ces moments-là, n'importe quel argument rationnel te paraîtra byzantin.

- Peut-être... acquiesça-t-il, - mais tout bien pesé, Shamaël, soigner un groupe ou un individu revient finalement au même, dans la mesure où l'on applique toujours des principes doctrinaux analogues. La société obéit à la même chose que l'individu, chacun avec son histoire, ses choix et son destin. Et elle est toujours dominée, tout comme lui, par une caractéristique psychique : la peur, l'anxiété ou la dépression. Trois sentiments qui correspondent chacun, du moins selon l'homéopathie, à trois diathèses ou terrains particuliers, et donc à des symptômes spécifiques. Car, l'anxiété mène à l'incohérence et à l'anticipation et par conséquent, au besoin de tout contrôler, souvent n'importe comment ; la dépression conduit à la volonté de destruction, non seulement de soi-même, mais aussi et surtout de l'autre, avec son ample cortège de perversions. Enfin, la peur engendre la méfiance, la jalousie ou l'envie et pour finir, mène à la cruauté gratuite.

- Qu'ils soient ou non de médecine, les livres racontent tous et toujours cette même histoire ! Somme toute, si je te comprends bien, rendre un certain état de santé à Bergama, n'est guère différent que ce que tu fais tous les jours comme thérapeute !

- Exactement, Shamaël ! Comme le disait déjà le mythique Empereur Jaune, Huang Di, il s'agit toujours et encore de comprendre ce qui conduit les hommes à s'écarter de leur chemin ou comme je l'explique à mes patients, à perdre de vue leur terre, leur humus, leur centre. Retrouver la santé est beaucoup plus difficile que de la perdre, quoique la conserver ou la reconquérir n'est ni plus ni moins lui appliquer les règles de *l'Art de la Guerre* de Sun Tzu ! Et c'est ce dont a impérativement besoin Bergama. Si les gens qui en font partie, ne comprennent pas ou simplement ne veulent pas accepter les efforts que cela exige, il faudra sans doute recourir à des mesures aussi terribles que celles que ce grand stratège a malheureusement employées, dit-on, pour circonvenir l'incorrigible désobéissance de la pré-

férée de l'Empereur. Lui couper la tête afin que les autres femmes du gynécée lui obéissent enfin. Pour donner l'exemple...

Neill se tut. Sur les tables du Van Gogh, des bougies vacillaient de la flamme. J'attendis, immobile. Dehors, le ciel était un amas de cendres, bas et gris. La pluie grelottait, fine et serrée. Les arbres, balayés par un vent glacial, s'égouttaient, feuilles lourdes et détrempées. Qui peut croire avoir quitté une ville pour d'autres latitudes, alors que les néons qui balaient le ciel, continuent à découper sur l'horizon la silhouette opaque et identique des buildings ? Les villes d'aujourd'hui sont des mirages où l'on s'ennuie par goût de la grandeur.

- Voilà ce qui me gêne, reprit Neill... Ce qui me gêne, c'est que l'on ne remet pas un bateau à flot sans faire de casse. Ce qui me gêne, c'est que depuis plus d'un demi-siècle, les gens de Bergama sont habitués à ce que personne ne s'inquiète de ce qu'ils font, à ce que personne ne les contrôle. Avoir l'infailibilité du temps leur suffit. Et tu crois sérieusement que c'est moi, ou n'importe qui d'autre d'ailleurs, qui va pouvoir soudainement les motiver pour qu'ils soient intègres ?! Et que je vais les motiver simplement en leur demandant gentiment qu'ils le fassent ? S'il vous plaît, *por favor*... On ne peut pas rendre leur honneur à des gens qui n'en ont jamais eu. Le mot honneur est un mot perdu, un mot obsolète !

- Et compte tenu de la situation actuelle, la plupart d'entre eux, Neill, est certainement disposée à se vendre au plus offrant !

- Sans doute, Shamaël ! Bien que ne croyant pas en l'Homme, je suis néanmoins capable de lui donner une opportunité. Alors oui, c'est contradictoire, mais je n'ai pas envie d'enfermer les gens. Je préfère qu'ils s'enferment tous seuls. A la question pourquoi je le fais ? La réponse est parce que je dois le faire. Je suis victime de cela. Non parce que je veux, sinon parce que je ne sais pas faire autre chose. Les gens de Bergama le comprennent, bien. Ne le comprennent pas, bien aussi. Je m'en fous complètement. J'espère seulement que cela leur serve dans la vie.

Ce qui est difficile à accepter pour l'être humain, voire inacceptable, c'est la diversité parce qu'il est toujours à la recherche du chemin le plus court, cherchant ce chemin, il cherche une méthode, la trouvant il provoque un enfermement, créant ainsi une dominance, il devient esclave de lui-même. Mais sans même parler de cela, pour réorganiser Bergama, avec des gens, de cultures, de religions et de pays si différents, il est impossible de prendre en compte le particularisme de chacun. Nécessité est faite d'avoir une vision globale et dans ce sens, n'importe quel changement, aussi minime soit-il, dès lors que l'on ne peut faire autrement que de l'imposer à tous, sera perçu comme un acte qui les viole. Et ce n'est pas à toi que je

vais apprendre que l'Homme n'est jamais bon par choix, il ne l'est qu'en dernière instance, lorsqu'il y est obligé.

- Et ?

- Je n'ai aucun doute sur mes compétences à réorganiser Bergama et je le dis sans prétention aucune. Ce qui me gêne, est plus une question morale. Je sens par instinct, et tu sais combien je fonctionne à l'instinct, que je vais être obligé de faire des choses qui vont a contrario de ce que je suis, afin que cette organisation puisse continuer à exister dans le sens qu'elle a toujours eu, celui du service. Et je ne suis pas sûr d'avoir la force d'accepter les conséquences en cascade qui vont s'ensuivre. J'aimerais tellement croire, Shamaël, que lorsque je vais mettre ma main dans le trou, les rats ne vont pas me mordre. Mais la vie m'a appris que non...

- Il va y avoir des pertes, Neill, des défections et des trahisons...

- Et j'en prends le risque. La liberté n'est utile que lorsqu'on la limite en connaissance de cause et sans ambiguïté. Une liberté qui n'est pas limitée est la porte ouverte à tous les abus ! Les gens de Bergama n'ont jamais voulu l'admettre ! L'autre problème majeur est de faire disparaître ce que beaucoup convoitent, notre fortune. Pourquoi est-on infiltré ? Essentiellement pour deux raisons : l'argent et notre infrastructure. La pieuvre et le diamant. Le seul moyen de sécurité possible est de mettre sur pied un service d'ordre efficace et que Bergama cesse d'être visible. Qu'elle soit en-dehors de l'échiquier...

Je l'avais écouté, dubitative. Dans mes veines millénaires, courait l'âme des hommes, l'ombre et la lumière. Je savais leur versatilité quand il s'agissait de franchir la limite fragile entre la loyauté et la trahison. Le pouvoir de l'argent pourrissait même les plus nobles et les mirages de Méphisto les enivraient rapidement. Pour quelques deniers, pour l'ivresse de la puissance, ils réduisaient en lambeaux leurs rêves et abandonnaient leur génie sur l'ouvrage du diable, suppliant Dieu de bénir les actes messianiques dont ils se croyaient investis. L'appel de Dieu avait souvent la voix du Diable. Tu leur disais n'importe quoi et justifié, ils te l'exécutaient...

Une jeune fille entra bruyamment dans le café. Grande, vigoureuse, la démarche souple et décidée, une crinière flamboyante.

- Voilà ta fille Margaux, Neill. C'est incroyable ce qu'elle ressemble à son arrière grand-mère Félicity ! Je dois justement te parler d'elle, je te retrouverais demain, dans le *barrio chino*, lui lançai-je avant de me laisser happer par la pluie orageuse qui picotait Barcelone.

### **Dieu est dans les détails et le diable est partout**

"*Dieu est dans les détails et le diable est partout*", se répétait machinalement Neill, en me maudissant. Personne ne connaissait vraiment le *barrio chino*. Cela faisait presque un an que Neill vivait à Barcelone et il n'avait pas vu l'ombre d'un Chinois, sinon quelques restaurants. Rien qui ressemblait au Chinatown parisien où il avait vécu pendant plusieurs années.

La seule personne capable de le renseigner, pensa-t-il, était le libraire de la *calle Princesa*. Il poussa la porte. Le beau visage sombre de la femme indienne s'illumina d'un sourire.

- Shamaël nous avait prévenus que vous viendriez ici. Vous êtes Neill sans doute, je vous reconnais à votre makhila, c'est la description qu'elle a faite de vous. Je suppose que ce bâton de berger basque ou plus exactement cette canne d'honneur doit vous résumer assez bien. Elle nous a même précisé que sous le pommeau, vous aviez fait graver, "*Hizta Hitz*", "*la parole est la parole*", lui sourit-elle, avant d'ajouter : je présume que vous venez aussi pour le quartier chinois.

Le vieux libraire passa sa belle tête léonine par l'embrasure d'une porte miniature qui cachait l'arrière-salle aux indiscrets.

- Les amis de Shamaël sont mes amis, s'exclama-t-il chaleureusement, avant d'ajouter - pas étonnant que vous ne trouviez pas ce quartier, presque plus personne ne le connaît sous ce nom-là ! Vous auriez demandé le Raval, vous y seriez déjà ! C'est à deux pas d'ici, de l'autre côté des Ramblas, ce canal de pierre qui marqua l'invisible frontière entre riches Catalans et pauvres de tous bords.

Mais faites-moi plaisir, laissez-moi vous en conter un bout sur ce quartier, histoire de vous plonger dans une ambiance bien différente de celle qui y règne aujourd'hui. La littérature lui a donné une réputation de canaille, avec ses bordels, ses chambres tarifées à la passe, ses lanternes rouges, ses prostitués des deux sexes, ses travestis, ses transformistes, ses bars mal famés, l'alcool, la drogue, les règlements de compte, ses lieux cultes comme le cabaret la Criolla et j'en oublie. Jean Genet y a écumé ses amours homosexuelles, Vázquez Montalbán y a fait déambuler son célèbre détective Pepe Carvalho. Récemment encore, c'était une zone franche, une zone de transgression intellectuelle, sociale et morale, du moins la partie sud du

Raval. Gitans, boxeurs, marins en goguette ou en désertion, toréadors, voleurs, anarchistes, plus tard républicains y trouvèrent refuge à côté des ouvriers et des émigrants, dans des abris aériens convertis aujourd'hui en curiosités touristiques. Même Franco n'arriva pas à faire taire la rumeur scandaleuse du Raval et il n'était pas rare d'y entendre à l'époque du national catholicisme franquiste, des chansons paillardes et anticléricales. Mais durant longtemps, ce fut aussi un ghetto extramuros. Dès le treizième siècle jusqu'au début du vingtième, l'aristocratie catalane y dissimula d'abord ce qu'elle ne voulait pas voir, les malades et les hôpitaux, où l'on traitait les maladies vénériennes, la fièvre jaune et la tuberculose, ou encore les bouchers qui n'avaient pas droit de cité dans la ville, leur office étant jugé honteux ; la Maison de la Miséricorde, tenue par des nonnes, où l'on recueillait les filles perdues ; sur la *plaza del Angel*, une maison pour orphelins et dans la rue de la reine Amélie, une prison pour femmes et un nombre infini de couvents, puis de fabriques de plus ou moins d'importance. Durant le franquisme, il y eut même un couvent de curés mercenaires œuvrant pour la rédemption des prisonniers et des esclaves ! La Guerre Civile de 1936 partit du Raval et son labyrinthe de ruelles et d'impasses résonne toujours des pas de tous ceux qui y ont vécu, aimé, ou haï, somme toute c'est la même chose, bref de tous ceux qui y ont passé ou y sont morts. Enfin, pour ceux qui savent écouter la mémoire du vent, car aujourd'hui, le Raval ressemble à n'importe quelle zone rouge ou rose, d'Amsterdam à Acapulco ! Bon, je vous laisse, vous allez tout droit, puis à gauche et vous y serez...

Les indications du libraire étaient plus qu'approximatives. Neill s'égarait quelque peu avant d'arriver au marché de la Boquería, un véritable livre d'odeurs, de couleurs et de produits du monde entier dont il ne manqua pas de feuilleter lui-même longuement les pages, dans les effluves desquelles lui remontaient toujours en mémoire Giuseppe, le cuisinier de Cambremer, un esthète qui savait reconnaître dans la délicatesse des mets et la beauté de l'opéra beaucoup plus que le simple doigt de Dieu. Il remonta la rue de l'hôpital, marchant au hasard, cherchant à retrouver dans les vestiges de la modernité, entre hôtels, bars, magasins flambant neufs et immeubles restaurés ce qui avait pu enchanter le vieux libraire. Les fumeurs de joints, les Pakistanais, Indiens ou Bengalis, plutôt jeunes et en costume traditionnel, les Maghrébins, les Latinos, quelques Chinois et les nombreuses jeunes prostituées, la plupart originaires des pays de l'Est, qui offraient leur service à même les portes cochères, sous l'œil goguenard de leurs proxénètes, les boucheries Halal et les Asia Fast food, avaient fait table rase du passé. L'ancienne pègre barcelonaise du Raval, vêtue de façon extravagante, de chemises bleues ou noires, de pantalons en gros velours côtelé, tenus aux hanches par de larges ceintures de tissus colorés, portant chaus-



sures à bout pointu et casquettes communardes, larges bérêts ou chapeaux melon invraisemblables, était désormais légende.

Comme surgie de nulle part, j'emboîtai le pas à Neill. Il ne sursauta même pas !

- Bon, c'est vrai, je te le concède : cela a beaucoup changé ! Aujourd'hui, on ne parle même plus du Raval, sinon de Little Islamabad ou du Ravalkistan... Pour me faire pardonner, je vais t'emmener dans une rue que j'aime bien. Je l'ai connue à sa meilleure époque, celle des gitans et de la rumba catalane. On l'appelait la rue de la Cire, la *calle de la Cera*. Tu verras, il suffira que tu te laisses aller pour en retrouver tout ce qui en a fait la grandeur. Fais attention en marchant, la rue est pleine de mauvaises crevasses !

Comme il ne disait rien, attentif à ne pas faire un faux pas, je continuai mon panégyrique touristique.

- Autrefois, c'était la rue des Roms et des Tziganes. Mais on l'appelait ainsi surtout à cause des immenses cierges qui brûlaient devant la Moreneta, la Vierge Noire protectrice des Gitans et dont ils disaient qu'elle faisait fuir la peste. La cire fondue formait de longues coulées qui s'entassaient les unes sur les autres. La nuit venue, ils y dansaient la danse du feu en hommage à la Déesse Mère et à l'aspect féminin de leur âme dont le but ultime est, selon eux, la fusion de la matière et de l'esprit. Ils y faisaient aussi et surtout la fête et n'importe quel événement heureux était prétexte à jouer de la guitare flamenca. Ainsi est née la rumba catalane de la voix et de la main d'El Orelles et de celles d'El Toqui. Mais assieds-toi, Neill et écoute...

- Aussi intéressant que soit le passé de Barcelone et celui de cette rue de la Cire, tu ne m'as pas fait venir jusqu'ici pour le seul plaisir d'en débattre, non ?

- Ta grand-mère Félicity en aurait adoré l'ambiance, ce mélange des genres qui forgea la réputation de ce quartier entre les années vingt et quarante ! Elle ne s'y serait pas sentie dépaysée. En Afrique du Sud, les gens dont elle s'occupait et qu'elle soignait, étaient de la même veine. Il n'y pas d'autre motif à ta présence ici...

- Plutôt surprenant ! Elle n'a jamais eu la réputation d'être une rigolette !

- C'est vrai ! Elle était plutôt du genre "le devoir avant tout", celui qu'elle s'imposait à elle-même et son abord sec en décourageait plus d'un, mais au fond, elle était extrêmement curieuse des autres.

- Si je comprends bien, tu m'as amené jusqu'ici dans ce quartier où l'on pourrait se croire partout ailleurs sauf à Barcelone, pour me parler d'elle ?!

- C'est plutôt elle qui depuis sa retraite céleste, m'a demandée de te faire parvenir un message ! Tu es le premier homme du clan Neill à pren-

dre en charge la gestion de Bergama, renouant ainsi avec la tradition. Je te rappelle qu'en deux-mille ans, dix-huit femmes de ta famille t'ont précédé à ce poste...

- Birgit me l'a raconté, en effet. Je n'ai malheureusement pas eu le bonheur de connaître cette grand-mère, femme indomptable, qui fut également l'une des grandes figures de Bergama, malgré son refus réitéré d'en être l'administratrice. Comment oublier que son sang irlandais, et celui de sa mère Bethunia, coule dans mes veines ? Combien de fois ne les ai-je pas imaginées ensemble, ces deux femmes, mère et fille d'Irlande, l'une apprenant la médecine chinoise et l'autre, l'homéopathie, dans l'atmosphère confinée d'un monastère vénitien, avant que de partir seules, la première en Afrique du Sud et la seconde en Inde ! Tu n'ignores pas combien j'ai été ému de découvrir que sans rien connaître de leur existence, j'avais pour-tant suivi la même voie qu'elles.

- Autant pour ceux qui nient le fil invisible qui les unit à leurs ancêtres ! Pour avoir été abandonné par William, le fils aîné de Félicity, et ensuite mal adopté, savoir d'où te venait ces pôles d'intérêt si étrangers à ta famille adoptive qui n'en avait qu'un, l'argent, te laissa longtemps perplexe. Mais ceci est une autre histoire, Neill.

- Une histoire que je ne souhaite à personne et qui pourtant, m'a permis d'être ce que je suis... Seules quelques photos et anecdotes glanées ici et là dans les archives de Bergama dessinent en moi l'histoire fantasmagique de ce vieux clan irlandais, aussi j'aimerais, Shamaël, toi qui n'en ignores rien, que tu m'en dises plus. Marta qui fut l'amie de Félicity, m'assure que j'ai hérité de son caractère !

La fin du jour se vautrait d'ennui dans l'encre encore pâle de la nuit. Des tapis de prière jouaient les boussoles mystiques, cherchant la direction de Dieu au ras de l'asphalte tiédi. Les parfums d'Orient aux narines des gisants prosternés se mêlaient à celles du kebab et des gaz d'échappement. Déambulation des corps dans la moiteur du soir. Monde d'hommes, poils religieux ou joues glabres, regards ombrés d'hypocrite pudeur et tapi dans leur ventre, le désir qui prie sa frustration... Je notais avec amusement au raclement ralenti de leur pas, leur interrogative curiosité devant cet étranger qui parlait tout seul, assis sur un banc, avec une makhila et un parapluie rouge. Certains d'entre eux se montraient parfois plus aventureux et lui parlaient en arabe, avant de s'éloigner furieux qu'il n'en comprenne pas un traître mot.

- Regarde, écoute, vois, Neill... Bien qu'il n'y ait plus ni accents de rumba, ni phrasé syncopé des caraïbes, ni ombres de Gitans, sinon des containers d'ordures, des vidéo club, des boucheries Halal, des taxiphones

et des femmes voilées, cette rue chante toujours dans l'invisible. C'est pour cela que je t'y ai amené. Pour sa force. Ta grand-mère, elle, plus solitaire, adorait se promener au bord de la mer, par ces jours tristes et mélancoliques qui enchantent la plupart des Irlandais. Elle s'habillait alors de vêtements d'homme, une lourde veste en cuir retourné, des bottes et une casquette irlandaise. C'était une très belle femme. Un regard qui vous transperçait. Ses yeux verts et sa voix grave et sensuelle démentaient l'austérité que ses cheveux tirés et ramenés en un chignon sur la nuque donnaient à son visage, la faisant vaguement ressembler à Frances Teresa Ball, la fondatrice des sœurs de Notre Dame de Loreto de Dublin. Elle y avait reçu une éducation de qualité, fait extrêmement rare pour les jeunes filles de cette époque, où, encore plus insolite, certains professeurs de cette institution, comme la Mère Mary Hilda, refusaient d'enrégimenter les esprits de leurs jeunes élèves par la lecture de textes nationalistes anglais. Nous avons eu toutes deux quelques conversations remarquables et d'autres terribles, comme celle que je vais te raconter... Ferme les yeux. Oublie la *calle de la Cera*. Pousse les murs. Pousse. Dépasse l'horizon. Franchis la mer. Ecoute le vent... Ecoute ce qu'il te chuchote. Laisse-le te porter jusqu'en Irlande.

Pour appartenir également à l'antique Ordre de Magdalena, Neill était également un passeur des mondes. Dans l'éducation si particulière qu'il avait reçue au monastère de Cambremer, on lui avait aussi enseigné comment y parvenir. Penser une chose et la visualiser pour la créer. Il ferma les yeux et suivit son amie dans sa théurgie irlandaise.

La mer buvait le ciel, il pleuvait. Les vagues s'avançaient, roulaient en gerbes d'écumes avant de se briser sur les rochers, en contrebas de la falaise escarpée où nous cheminions, Félicity et moi, Shamaël, cette fois sous les traits de Maeve, fille légendaire du royaume d'Irlande. Des oiseaux s'élançaient, tournoyaient, plongeaient dans le vide, revenaient et repartaient en piaillant vers la mer. Leur cri pourtant ne suffisait pas à étouffer le tintinnabullement des grelots de mon immense parapluie écarlate sous lequel nous protégions des embruns. Le vent roulait en rafales des effluves d'iode qui se mêlaient à l'odeur acide du sable mouillé.

Le visage brûlant de froid, Neill se vit, les suivant, assurant de sa *makhila* le rythme de sa marche. Portée par le vent, la voix de Félicity résonnait haut et clair. Elle parlait en gaélique et Neill fut surpris de le comprendre...

"Un autre talent de Shamaël", songea-t-il.

- Dis-moi, ma bonne amie, me serais-je trompée du tout au tout, en faisant ce que je croyais juste ? Il me semble avoir tout perdu en voulant tout gagner... Mais peut-on et doit-on toujours refréner sa nature d'être, lorsque l'on est femme ?! Tu me connais. Tu sais qui je suis, je n'ai jamais supporté que l'on m'enferme. Je suis l'épouse d'un homme riche, amant d'une autre compagne, son travail à la société irlandaise de chemins de fer, pour qui créer et construire une famille est un acte qui s'est épuisé avec la libération de ses spermatozoïdes. Sans cesse, j'ai cherché d'autres chemins. Par chance, ma mère Bethunia était d'une trempe toute différente de ces bourgeoises de l'ère victorienne, qui nous fut imposée ici en terre d'Irlande. Sa douceur cachait un courage et une détermination indomptables. A terminer mes études dans le couvent des Sœurs de Loreto, elle exigea deux choses, que j'aie comme missionnaire laïque dans les taudis de Dublin et qu'ensuite, je parte à Venise, avec elle. Là, un moine bénédictin sinologue qui avait vécu en Chine pendant près d'un demi-siècle, m'a enseignée la médecine traditionnelle chinoise tandis que ma mère continuait son travail de recherche et d'expérimentation en médecine homéopathique. Je me suis toujours demandée comment elle avait fait pour convaincre mon père ! Mais, c'était un homme bon, doté d'un esprit étonnamment avant-gardiste pour quelqu'un éduqué dans l'esprit de Saint Bruno et je crois qu'ils s'aimaient assez pour respecter la liberté de chacun, ce qui à l'époque, était atypique...

- Ma chère Félicity, comme le certifie le proverbe : les chiens ne font pas des chats ! Si tu as hérité du caractère impétueux, voire irascible de ton père, tu as hérité aussi de l'opiniâtreté de ta mère Bethunia. Et il lui en fallait pour oser expérimenter sur elle-même des substances minérales ou de la faune et de la flore indiennes.

- Et crois-moi, elle en était fière ! Ces pathogénésies figurèrent ensuite dans la *Matière Médicale Homéopathique* du Dr. Willliam Boericke.

- Tout comme il lui en a fallu, après la mort de ton père, pour partir seule en Inde, ouvrir une consultation de médecine homéopathique à Madras et laisser derrière elle, tout ce qu'elle aimait. Bethunia était une femme de cœur et de conviction qui avait compris la tâche qu'elle était venue accomplir sur terre et ses choix furent toujours douloureux. Mais dis-moi, Félicity, tu n'es certainement pas venue me parler de toi. Tu es une femme courageuse, une femme d'Erin. Tu appartiens à la Ligue Gaélique et tu t'es toujours battue pour défendre les plus démunis qui croupissent dans le cloaque dublinois... Là où justement il n'y a ni lumières, ni ombres, ni nuances, où tout est ou blanc ou noir, une syncope entre la vie et la mort ; là où dansent étroitement mêlées à la pauvreté la plus absolue, une kyrielle de maladies, la syphilis, la tuberculose, l'alcoolisme et j'en passe, une infinité de luttes sourdes, avec leur lot de mesqui-

nerie, de coups tordus, mais aussi d'actes grandioses, de ceux dont on a rarement connaissance. Alors pourquoi une telle tristesse en toi ?

- Ils veulent tuer mon fils, William...

- Mais pourquoi ?

- Ce n'est pas le pire ! Je viens de l'apprendre ! Depuis plusieurs années, il travaille pour les Anglais...

Je sentis la main de Neill se crispier sur la mienne. Rêvait-il ? Il lui semblait qu'il lui aurait suffi de presser le pas pour rejoindre Félicity. Il sentait sa colère et sa honte. William était son père.

- Je ne comprends pas, je n'y comprends rien..., répéta-t-elle en se tordant les mains. - J'ai toujours élevé mes enfants en essayant de leur faire partager mon amour pour la terre d'Irlande. Parce qu'ils y sont nés. Parce que notre histoire appartient à celle de l'un des plus vieux clans irlandais. Parce que nous ne serons jamais Anglais. Et lui... Où est-ce que je me suis trompée, qu'est-ce que je n'ai pas vu ou n'ai pas su ? Tu te rends compte, Shamaël, tu te rends compte de ce que cela signifie ? J'appartiens au Sinn Fein, j'ai activement participé à sa création et il leur livre mes compagnons de lutte, dont des membres de sa propre famille ! Que dois-je faire ? Le sauver, le livrer ? Mais, ce n'est ni lui, ni l'exaspération, ni même la honte ou la peine qui me submergent, sinon le vide immense que je sens. C'est une bien étrange sensation que celle de savoir, penser et sentir que cet être qui a partagé durant neuf mois le plus intime de mon corps et de mon âme, que j'ai passé bien des nuits à veiller, avec qui j'ai ri et pleuré, n'a somme toute jamais fait partie de moi. Il n'a été qu'une illusion. Il n'est pas de ma chair, sinon un étranger, un certain William... Mais même là, il n'a pas été fichu d'avoir de la classe. Il n'a même pas trahi par conviction, cela l'aurait un peu excusé, sinon pour l'argent.

La silhouette de Félicity s'estompa. La *calle de la Cera* reprit ses marques. Ma voix ramena Neill à la réalité.

- Malgré le fait que je puisse m'immiscer dans l'intimité de n'importe qui, je ne le fais jamais si on ne me le demande pas !, lui fis-je remarquer. - Je n'interviens jamais dans les décisions des êtres humains quand je revêts le pouvoir de Shamaël. En aucune circonstance, je leur suggère de faire ceci plutôt que cela, ni en bien ni en mal, même s'ils sont dans le plus grand désarroi ou submergés par la plus grande des perfidies. Je suis la lumière et l'obscurité des hommes. Je ne suis pas leur conscience et encore moins leur âme, sinon un guide sur leur chemin, bien que souvent, ils soient persuadés qu'ils ne doivent qu'obéir et se taire. Je connaissais déjà

la réponse à la question de ta grand-mère, Neill, et elle le savait ! Mais elle avait besoin de le dire, d'entendre ces mots jaillir de sa propre bouche... C'est la seule fois où j'ai vu flancher sa légendaire détermination. Elle n'avait même plus la force de ses colères qui lui faisaient abattre tous les obstacles, aussi complexes soient-ils. Mais elle a fait la seule chose que lui dictait son cœur et c'est la dernière qu'elle fit pour son fils. Elle ne l'aida point, mais elle ne le livra pas.

Neill soupira.

- Si les êtres humains, Shamaël, se rendaient réellement compte combien leurs actes ont une résonance intemporelle, dans l'instant et dans l'avenir, s'ils avaient une idée, juste une idée de ce qu'est la noosphère, j'ose croire qu'ils seraient capables de juguler leur folie, ou du moins leur inconséquence.

- L'idée est séduisante, Neill, mais malheureusement elle n'est que cela. L'étude des miasmes et ta pratique clinique t'ont enseigné combien ces actes peuvent être dévastateurs sur plusieurs générations. L'égalité est un leurre et chaque être se débat sur son propre terrain d'évolution. Il y a toujours eu plusieurs humanités...

- Encore une fois, tu as raison. Même à moi, cela me pose problème. A cause de ce père que je n'ai vu qu'une fois - et il faut dire que ce jour-là j'y suis allé non pas avec confiance sinon avec une certaine attente, car alors j'ignorais tout de son histoire -, je me sentrais toujours d'une certaine manière en dette envers Bergama. Birgit m'a révélé combien cet homme avait usé et abusé de ses relations et des pots de vin, à seules fins de briser Félicity. Il ne supportait pas l'indépendance de sa mère et encore moins qu'elle l'ait rayé de sa vie. Bergama devint son terrain de chasse. Par la corruption et l'espionnage, mon père William balaya d'un coup l'œuvre de ses ancêtres, ces dix-huit femmes. Même si ce sentiment peut paraître extrême, c'est comme si je devais réparer une dette de sang, une dette d'honneur. Le comportement de ce William est gravé dans les mémoires et fait que consciemment ou non, jamais on ne me fera pleinement confiance. Il y aura toujours ce doute d'être le fils de... Bien que mes amis les plus intimes ne m'en parlent jamais, je ne peux me permettre de croire qu'ils l'oublient. M'occuper de Bergama est aussi faire œuvre de réparation d'une histoire qui ne fut pas mienne.

- Ta grand-mère ne parla plus jamais de son fils, sauf une fois, lorsqu'elle apprit ton existence ! Félicity avait beaucoup d'amis de par le monde et savait toujours exactement ce que William faisait. Elle avait toujours le secret espoir que la vie le ferait changer. Il n'en fut rien. Je me rappelle encore ce jour. Je l'attendais assise dans le pub d'un petit village côtier, à quelques kilomètres de Cork. A l'époque, il était impensable que des femmes puissent entrer dans un pub, fréquenté uniquement par des

hommes. Mais tout le monde la respectait et l'appelait Madame Félicity. Beaucoup connaissait l'histoire de William et n'en appréciait que plus son courage. Elle n'avait pas baissé la garde et avait continué à lutter pour le Sinn Fein. Tout le monde savait que le jour des Pâques Sanglantes, elle était aux cotés de la Comtesse Rouge et avait fait partie des quelques quatre-vingt femmes arrêtées et emprisonnées par les Anglais. Tout le monde était au courant du travail qu'elle accomplissait pour les indigents de Dublin, sans se soucier d'où ils venaient et en quoi ils croyaient. Ce jour-là donc, comme tous les autres jours, les hommes se pressaient nombreux dans le pub. Pêcheurs, paysans et ouvriers, ils buvaient et parlaient fort. L'odeur douçâtre de leur tabac à pipe se mêlait à celui plus âpre de la bière et de la sueur. Il faisait chaud et la fumée bleue et épaisse rajoutait un sentiment d'intimité à l'ambiance passionnée qui animait leurs propos. La République d'Irlande était encore toute fraîche, et si la plupart d'entre eux n'étaient ni des militants du Sinn Fein ni de farouches nationalistes, ils avaient tous un point commun, ils haïssaient l'Anglais. Cette haine était la loi de leur silence qui protégeait, entre autres, ta grand-mère et je pouvais donc m'y montrer en chair et en os - cela m'arrive - sans crainte d'être importunée. J'étais donc là, flottant dans le tapage habituel. Il y avait bien des regards insistants, mais cela s'arrêtait là. J'étais une amie de Félicity et cela suffisait. Elle poussa la porte avec une telle force que tout le monde se figea, la pinte de Guinness à la main. Les mots moururent sur les lèvres mousseuses et tous les regards convergèrent vers elle. Son visage était un mélange de rage et de bonheur, mais ce fut la fureur qui l'emporta.

Ton aïeule en colère était un curieux panachage d'explosion et d'implosion. Elle fulminait de tout son corps, mais avait l'invective rare. C'était une colère sourde, froide, volcanique. Elle pâlisait, se redressait et paraissait alors plus grande. Ses yeux d'outremer viraient vert foncé. Son regard se serrait, fulgurant, indiquant la limite à ne pas dépasser, si on ne voulait pas s'affronter à une violence qu'elle regrettait ensuite. Ses silences étaient alors glaçants, jusqu'à ce que les mots jaillissent à flots contenus. Sa rage s'apaisait alors aussi rapidement qu'elle était venue. C'était dans ces moments là que ta grand-mère parlait le plus, car en général, elle était plutôt avare en paroles. Mais ses emportements avaient l'avantage de leur réputation. Rares étaient ceux qui se risquaient à entrer dans leur tourmente ! Le brouhaha reprit.

Elle tira une chaise sous elle, et s'y laissa lourdement tomber plutôt qu'elle ne s'y assit.

- Mon Judas de fils !, commença-t-elle, d'une voix oppressée. - Comment a-t-il pu faire une chose pareille ! C'est vrai qu'à mauvais sang, tout est bon... La peine que j'ai éprouvée lorsque j'ai découvert la dimen-

sion de sa trahison, n'est rien comparée à la honte que je ressens. Je le savais violent, buveur et agressif, cherchant n'importe quel prétexte pour s'ouvrir un chemin à coups de poings. Je le savais plein de haine, désirant malgré tout être aimé à n'importe quel prix. Je le savais dépourvu de confiance en lui-même, voulant le pouvoir que donne l'argent, pour compenser son manque de foi et sa méfiance. Son rejet viscéral pour tous les Irlandais est assez proche du complexe que certains Noirs ressentent. Ceux-là donneraient n'importe quoi pour être Blanc, et faute de mieux, ils se blanchissent la peau avec n'importe quoi ! Pour lui, ses compatriotes n'étaient que racaille. Une immense crasse, une puanteur qui l'emplissait d'horreur. Il voulait être Américain. Coûte que coûte ! Même au prix de la plus infâme trahison. Mais là, cela dépasse tout ce que je pouvais imaginer !

- Mais enfin, Félicity, qu'a-t-il fait de pire que ce qu'il a déjà fait ? Avec cette chance inimaginable qui semble l'atout maître des salauds et grâce à la complicité de ses amis anglais, il a pu s'installer en France où il exerce tranquillement comme médecin.

- J'essayais de l'apaiser, consciente que rien n'y ferait, ajoutai-je à l'attention de Neill.

- Médecin..., reprit Félicity à voix basse, le regard et les joues enflammés, - je n'ose même pas l'imaginer ! Il n'a pas émigré pour fuir le pire, sinon pour oublier ses racines, effacer à jamais le déshonneur qu'il sentait à être Irlandais. Mais là, c'est le comble ! Passe encore qu'à presque quarante ans, il ait une relation avec une jeune fille, mais lui faire un enfant qu'il abandonne aussitôt né à la porte d'un couvent ! Il l'a jeté à la poubelle comme un malpropre, pour être né... tiens-toi bien, hors mariage ! Motif surprenant chez un homme par ailleurs parfaitement amoral... Et en plus avec un ego démesuré, mais pour une fois, je lui en sais gré. Il l'a abandonné avec épinglé sur son linge, une lettre où il a écrit son nom et sa date de naissance, je veux dire la sienne, celle de William, le nom de la mère, Madeleine Raziz, son âge, dix-sept ans, sa nationalité, égyptienne et enfin les prénoms de mon petit-fils, Neill Aziz... Tu te rends compte, Shamaël, je suis grand-mère et je ne peux pas l'être !

Je vis des larmes couler sur les joues de Neill. L'espace d'un instant, je crus revoir Félicity. Plus d'un demi-siècle auparavant, elle avait eu la même expression, le même chagrin contenu que son petit-fils. Ma main se serra plus fort sur la sienne.

- Ce jour-là, lui dis-je, pour elle ton père mourut définitivement. Sa trahison l'avait laissée, comment dire ?, inhabitée. Il lui en coûta énormément.



ment de continuer à avoir foi dans l'humanité. Elle n'était pas amère, sinon désenchantée. Son propre fils avait réussi à piétiner et à réduire en mille morceaux tout ce en quoi elle croyait. Elle disait souvent que l'on ne pouvait jamais avoir complètement confiance en un être humain, que personne n'était totalement fiable, et elle s'incluait dans le lot. D'une certaine façon, William lui donna à voir ses failles et elle prit conscience de ce qu'elle y cachait. Elle comprit aussi que donner la vie peut se réduire au simple rôle de passeur d'âme, que les liens que crée la maternité ne sont pas toujours ceux que l'on pense. Elle le résumait en disant qu'elle n'avait été qu'un autobus pour son fils. Mais la nouvelle de ta naissance allait tout bouleverser. Elle ne pouvait pas t'adopter. Elle, Irlandaise, surveillée par les autorités, et toi, enfant de nulle part, né en France, d'une mère égyptienne, d'un père transfuge. Obéissant à sa brusquerie coutumière, elle changea de vie du jour au lendemain, et partit à l'autre bout du monde, en Afrique du Sud. Suivant ainsi les traces de sa mère, elle ouvrit une consultation de médecine traditionnelle chinoise dans le célèbre quartier de Sophiatown. Ce n'était pas une fuite, sinon une renaissance. Mais jamais, elle ne cessa de s'occuper de toi. Quant à ton père, après avoir franchi Ellis Island et la Golden Door, avec dans une main sa valise et dans l'autre, ta mère, avec qui il eut sept autres enfants, il devint un cardiologue réputé, non tant pour ses capacités professionnelles, sinon pour sa dévastatrice malveillance qui jointe à une intelligence brillante, allait lui ouvrir en grand les portes de la haute société de Boston, et plus tard, celles du pouvoir, soit-dit en passant surtout grâce à l'appui de la mafia.

Neill m'écoutait sans dire mot. Je ne lui apprenais rien qu'il ne sache déjà. Mais à lui faire voir et ressentir ce qui n'était plus, cette confusion anxieuse du passé qui le taraudait depuis qu'il avait découvert son abandon, cessait de ressembler à un froid enchaînement de faits et d'anecdotes. Il avait eu deux pères, l'un Irlandais, l'autre Portugais et deux mères, l'une Égyptienne et l'autre à moitié sicilienne, et finalement ni l'un ni l'autre. Il avait eu quatre frères, trois sœurs, un demi-frère et une demi-sœur et n'en connaissait aucun. Son histoire était un jeu de patience où la nostalgie jouait la tendresse envers des êtres qu'il ne pouvait qu'imaginer. Au moins, il avait l'avantage de pouvoir en choisir les acteurs, ceux qui lui mettaient du baume à l'âme. Félicity en faisait partie. Il rompit son silence :

- Inutile de te dire combien je suis fier et redevable de cette grand-mère que je connais sans la connaître. Sa hargne et son courage pour rester ce qu'elle voulait être, Irlandaise et non Anglaise ?!... Je ne les aime pas beaucoup, moi non plus. Cela doit être héréditaire ! Il y a quelque chose en eux qui m'agace profondément, ce sentiment si subtilement affiché de

supériorité, cette nonchalance égocentrique, cette façon de considérer l'autre d'un air amusé, méfiant, presque méprisant. Eux aussi, se prennent pour un peuple élu de Dieu ! L'Empire Britannique... La haine que bien des peuples ont pour les Anglais, toute cette mélancolie, cette nostalgie, ce ressentiment, ces humiliations, ce désespoir aussi ! Toutes ces luttes ! Aujourd'hui, cela semble presque romantique. On dénonce les nationalismes, on crie au fascisme. Tout est aseptisé, homogénéisé. Chouette, on est globalisé ! En réalité, on n'est plus rien ! Tu ne peux pas imaginer combien je reçois de personnes en consultation qui meurent de n'être plus rien, parce qu'elles ne parlent plus breton, parce qu'elles ne parlent plus basque, parce qu'elles ne sont plus rien, ni homme ni femme, parce qu'elles sont exilées d'eux-mêmes ! Regarde, cette rue ! Entre l'hier des Gitans, des Espagnols et des marins, des femmes sur le pavé et l'aujourd'hui des Pakistanais, des Noirs, des Latinos, et des femmes toujours sur le pavé, rien au fond n'a changé, sinon les apparences. Avec le temps, l'innombrable a toujours le parfum de toutes les nostalgies, du "*c'était mieux avant*"...

- Et c'est d'autant plus pathétique de voir les apôtres du mondialisme, cette vieille chimère des Anglo-Saxons, crier au scandale et affréter des charters, pour renvoyer à leurs fourneaux tous ces basanés et autres voilés, qui recréent des Little Islamabad, des Ouagadougou, des Chinatown et des Bollywood boulevards, partout où ils s'installent. Le sharwama versus MacDo ! Ça fait désordre et ça leur fait peur. La technocratie en col blanc déteste les imprévus, et l'impondérable, ce sont toujours les hommes. Il y a toujours un moment où ils ne répondent plus ni aux chiffres, ni aux prévisions carrées. Mais il y a une chose que le fantasme de la globalisation ne pourra jamais effacer : c'est la richesse du métissage. Prend ton cas, Neill, tu es Irlandais, Egyptien, de nationalité et culture françaises. Tout cela court dans ton sang, dans ta mémoire cellulaire et crée d'invisibles vortex, des endroits spéciaux. C'est une alchimie qui relie n'importe quel être humain, sans lui demander son avis, à des forces ancestrales. La biologie, c'est l'histoire dans l'Histoire, c'est une anthropologie muette, ce sont la langue, les danses, la gastronomie, les luttes, l'amour... Tout ce qui fait qu'un homme est ce qu'il est.

Une bande d'enfants pakistanais passa devant nous en riant. Des mêmes éparpillés comme des piafs, des pousses-à-vivre qui se moquaient bien de savoir à qui appartenaient la rue.

-... Par deux fois, trois peut-être, reprit Neill, - j'ai vu une vieille dame au monastère de Cambremer. Je devais avoir entre huit et dix ans et elle, pas loin de quatre-vingt. Elle s'asseyait sur l'un des vieux bancs de pierre

*Dieu est dans les détails et le diable est partout*

de la cour de récréation, les deux mains appuyées sur le pommeau de sa canne et restait là, à nous regarder jouer. Je me rappelle qu'elle avait les yeux clairs, mais je ne saurais dire s'ils étaient verts. J'étais bien trop occupé à jouer au ballon pour y prêter attention et puis, il y avait toujours beaucoup de visiteurs, dont certains étaient très âgés. Des années après, je me suis demandé si cette vieille dame qui se contentait de me regarder, sans jamais me parler, n'était pas Félicity.

- C'était elle, en effet, cette vieille dame silencieuse. Je te l'ai dit, Neill. Jusqu'à la fin de sa vie, elle a toujours veillé sur toi, de près ou de loin. Elle continue encore de le faire de là où elle est et aujourd'hui, je suis sa messa-gère. Tu sais que je suis une âme voyageuse... Viens, marchons un peu et allons la rejoindre...



### **C'est comme au poker, il faut savoir prendre des risques**

Harassée et défaite, la rue gisait dans l'impudeur de sa nudité, jouissant de ce silence aux abois qui précède l'aube et remontait dans les filets de ses marées nocturnes mouillées d'urine, des cadavres de bouteilles, de préservatifs, de seringues et des corps hébétés, échoués dans les brumes incertaines de leurs extases lunaires.

"L'homme est une catalepsie verticale qui se périscope des paradis où la matière se fait la paire. Respiration, digestion, assimilation, élimination, déjections, pensai-je. - Et en même temps, à deux pas d'ici, de l'autre côté de la rue, des milliers de gens défilent devant les tableaux de Picasso et le regardent les regarder, leur instillant dans le cœur la probabilité de leurs propres rêves..."

Une profonde mélancolie m'envahit. Comme à chaque fois que je devenais Shamaël dans le cœur d'un homme, d'une femme ou d'un enfant. Une mélancolie lancinante et douce, une mélodie triste qui faisait chanter le silence de l'univers. Une mémoire éternelle. Un puzzle gigantesque où les temps se mêlaient, réunissant tous les êtres, les vivants comme les morts, de la pierre à la plante, de l'animal à l'Homme, en une filiation unique et intemporelle. Un chant d'amour qui emplissait l'espace comme une harmonie perdue. La roue était sa lyre, un nœud musical qui faisait vibrer entre eux les mondes dans l'imperceptible, un fil ténu qui tendait les esprits, les jetait hors de leur gangue charnelle, ouvrant leurs voix à l'invisible, cherchant ce regard intérieur qui les conduirait à ce qu'ils avaient toujours été, une parcelle de Dieu et Dieu lui-même.

- Viens Neill, faisons une Roue. Ainsi, ta grand-mère et toi communiquerez directement. Je sais que tu sais de quoi je parle. Tu étais encore un enfant, quand tu as fait ta première Roue. Un outil puissant et si simple, tellement simple, que la plupart des gens aurait certainement du mal à croire que cette technique, dont la symbolique est commune à toutes les cultures, puisse permettre d'accéder à la connaissance de ce qui est caché, dans le sens le plus noble du terme. Et c'est d'autant plus curieux que tout le monde aujourd'hui a foi dans le réseau Internet, cette roue informulée si ce n'est dans l'imagination des satellites ! Oui, bien peu croient - lorsqu'ils en ont connaissance - au pouvoir effectif de la Roue et la majorité pense

que tout cela n'est que mystification. Pourtant, nombreux sont aussi ceux pour qui il y a la vraie vie et cette autre désormais virtuelle, probable mais jamais qualifiée de fausse.

- Tu as raison, Shamaël, l'initiation n'est pas un enfermement et ne devrait jamais l'être ! Malheureusement, ce voyage intérieur bénéficie rarement de cette même innocence du regard qui accompagne les voyages ordinaires. Au lieu d'être étonnement, il devient questionnement, un harcèlement spirituel, amenuisant d'autant ses champs d'exploration. La plupart veut y rencontrer Dieu, parler avec des esprits, acquérir des capacités qu'ils pensent extraordinaires, des perceptions extrasensorielles et que sais-je encore ! Bref, avoir des réponses immédiates et claires à leurs questions. S'ils n'en ont pas, ils abandonnent, jurant que tout ceci n'est que foutaises. Comme tout ce qu'ils ont déjà essayé et usé.

- Peut-être... sans doute... Mais n'est-il pas vrai que depuis tu as fait des Roues, tu as l'intuition de choses qui ne t'appartiennent pas ? N'est-il pas certain qu'un jour, tu as fait une Roue avec un juif polonais du ghetto de Varsovie et que depuis, tu es sensible à la culture juive de l'Europe de l'Est ?

- Femme à l'in vraisemblable parapluie rouge, rien ne peut t'être ni dicté ni caché. Mais je m'étonne parfois que tu aies besoin de me le rappeler.

- Si je te le rappelle, c'est parce que je sais aussi que tu as compris tardivement son importance. Il t'était plus facile, parce que sans doute plus naturel, lorsque tu étais gamin, de te connecter avec ce plasma, cet invisible que certains appellent la noosphère, par la technique du chant, plus spontanée. Je me souviens combien il t'était pénible de rester sans bouger. Or la Roue exige immobilité et laisser-aller. Immobilité de la matière et lâcher prise de l'esprit.

De la pointe de mon parapluie écarlate, je traçai un cercle sur le sol, plongeai ma main dans ma vieille besace de berger, en retirai une coupe et un flacon, en versai le contenu dans le bol, de l'eau qui avait été dynamisée sept fois, avant de placer celui-ci au centre du cercle.

- Tu as parfaitement raison, Shamaël. Jamais on ne fait une Roue pour faire une Roue. De plus, que l'on soit sept ou trois personnes à y participer, c'est toujours pour répondre à la question d'une seule. Savoir formuler précisément cette question, sans ambiguïté et sans possibilité d'interprétation est un art difficile. Je dirais que c'est comme au poker, il faut savoir prendre des risques !

- Une question et une personne qui, ne l'oublie pas Neill, est prise en charge par une communauté de pensée et de cœur créée justement par la Roue.

- De fait, mon amie, quelle que soit la communauté dont on parle, sans son appui personne n'est rien ! C'est le sens même de Magdalena. On

*C'est comme au poker, il faut savoir prendre des risques*

entend souvent répéter à l'encan que tous les malades sont soignables... Pourquoi alors ne guérissent-ils pas ? Ce n'est pas seulement à cause du médecin, du thérapeute ou de la thérapeutique. La personne si elle est seule, si elle est coupée de sa communauté et qu'elle n'est pas considérée comme un trésor par cette dernière, aussi réduite soit-elle, si celle-ci ne se met pas en syntonie avec cet être souffrant, sa guérison sera toujours illusoire.

- Ta remarque est juste, Neill et l'importance de la communauté dépasse largement le cadre que tu décris. Mais tu le sais aussi d'expérience, une bonne question contient toujours la réponse occultée dans sa formulation. Je dirais même qu'elle la contient en termes mathématiques. L'Homme a toujours des questions. Certaines demeurent sans réponse, non pas qu'elles en soient dépourvues, sinon parce que celui qui les pose, n'est pas en mesure de les comprendre ni d'en supporter la profondeur et la gravité. Quelquefois, il lui faudra des jours, des mois et même des années pour en déchiffrer le sens et souvent, il se rendra compte par lui-même que sa question est devenue inutile. Sa vie, son vécu et les Roues qu'il aura éventuellement faites, lui en auront données l'explication. A trente ans, tu as cinquante questions ; à cinquante, tu en as vingt et à quatre-vingt, tu n'en as plus qu'une. Tu trouves même judicieux que personne ne t'ait répondu ! De plus, certaines réponses sont formatrices. Elles sont tellement fondamentales qu'elles effacent la plupart des questions qui surgissent, avant ou après, dans l'esprit ou le cœur des hommes.

La coupe, moyeu figuré du cercle, sans qui la roue ne serait qu'une courbe perdue, mais aussi point d'ancrage entre le haut et le bas, l'ineffable et le pathétique, entre ce qui se voit, se touche et se sent et le reste, tout le reste qui ne se voit pas et ne peut se dire. L'eau, peau de la terre, océan intérieur du vivant, mémoire fécondée et fécondante des mondes, de tous les mondes, qui prend, qui donne, qui se souvient des temps révolus, et retient dans ses filets moléculaires, la vibration de tous les univers. L'eau, l'oubli mesuré de nos désespoirs d'Homme, Alzheimer nécessaire de nos défaites... Élément aquatique de nos actes épurés qui lance dans l'espace, nos espoirs muets. La Roue, le cercle, architecture sacrée, la courbe pense toujours droit. Symbole du monde en mouvement à partir de son centre, capteur circulaire dans la géométrie de ses rayons d'une conscience inexprimée, déni de l'éphémère. Mais nous avons tout oublié !

- Il m'a fallu du temps, Shamaël, pour le comprendre. Quand on m'a appris cette technique, au début, cela semblait si incroyablement simple à mon esprit d'enfant que je n'en percevais ni la portée et encore moins la signification. C'était un jeu séduisant, d'autant que tu ne ressens rien de

particulier, et même rien du tout. Il n'y a pas de voix qui te chuchotent à l'oreille, ni de visions qui surgissent sous tes yeux fermés. Ton corps n'est pas parcouru de tremblements ni de ces picotements qui sont, dit-on, la manifestation de l'énergie subtile. Ce n'est que beaucoup plus tard, que tu comprends ce que tu as reçu au cours de cet acte.

- Participer à une Roue permet de franchir l'espace et le temps, à travers les personnes qui y participent, jamais par hasard et toujours avec leur accord, qu'elles y soient ou non physiquement présentes ou qu'elles soient encore ou non de ce monde. Ces dialogues muets qui se nouent entre le cosmos et sa manifestation humaine, abritent un secret qui n'en est pas un. Là, est le secret. Allons ! Trêves de bavardage, Neill. Profitons des dernières obscurités de la nuit et du sommeil de l'Homme.

J'allumai une bougie pour figurer le temps qui passe, inexorable. Le feu pour rappeler que de la plus profonde obscurité, ou qu'elle soit, jaillit toujours la lumière.

- Combien de rayons pour cette Roue ?

- Six rayons, nous serons six, Félicity, trois de mes amis, toi et moi...

Je ne lui demandai pas quels amis et Neill ne me le dit pas. Nous nous plaçâmes l'un en face de l'autre formant ainsi deux rayons et j'en traçai quatre autres sur le sol. Nous restâmes longtemps silencieux, puis j'éteignis la bougie et commençai à psalmodier d'une voix soutenue et douce. Les sons jaillirent de ma gorge, profonds, rauques, fluides, plongeant l'espace dans une mélodie dont je tirais les accents de la mémoire vivante de tous ceux qui avaient croisé mon chemin. La voix de Neill se mêla à la mienne. Vibrantes de tout leur timbre, emplissant de frémissement la solitude grise de l'aube, elles se prenaient, se perdaient, se retrouvaient, se reprenaient à nouveau et se répondaient. De thymus à thymus. Le son défriçait des territoires insoupçonnés dans sa poitrine. Il s'y formait, s'y répercutait, s'y amplifiait, envahissant un espace interne invisible, enveloppant d'abord son esprit, puis son corps tout entier de ses cadences spontanées, les libérant de leur prison de chair. Une pulsion, un appel. La psalmodie cessa. Nous n'entendions plus, nous sentions l'Incommunicable, ce qui avait un jour été et qui n'était plus, qui pourtant palpait depuis toujours dans l'éternité. Pas besoin de mots, ni de formules magiques, ni de tables tournantes. Pas besoin d'invocation spécieuse demandant à l'esprit de bien vouloir se manifester en frappant des coups.

Neill sentit la présence de Félicity. Elle était là comme un songe reprenant chair sans qu'il soit besoin de l'étreindre pour en vérifier l'exactitude. Nous restâmes à nouveau silencieux durant un long moment. Puis toujours sans mot dire, nous bûmes chacun une gorgée de la coupe.



*C'est comme au poker, il faut savoir prendre des risques*

L'aube s'insinuait difficilement entre les parois lépreuses des immeubles ripolinés par la pollution. Un carillon électronique crachota d'asthmatiques mâtines. Je me levai prestement et secouai vigoureusement mon parapluie.

- Nous nous reverrons. Je dois aller faire part de ta décision aux membres influents de Bergama. Prends bien soin de toi, Neill, lui dis-je avec tendresse, avant de disparaître aussi subrepticement que j'étais venue.

Les journaux s'empilaient devant les kiosques. Des nouvelles à lire avec prudence tant il est vrai que les plus effarantes, c'est souvent notre double obscur qui les concocte.



### **La première leçon d'amour commence par soi-même**

Un pakistanais remontait la *calle de la Cera*. Sur l'épaule, une bouteille de gaz. Sur son blouson, écrit en grandes lettres orange : *Repsol*. La même couleur que la bonbonne. Neill lui emboîta le pas.

"A peine le jour levé, et combien d'escaliers ?, songea-t-il - Quinze kilos à dos d'homme. Pas de papiers. Pas de contrat, pas de salaire. Juste des pourboires. Au bon vouloir du client... Charbonnier des temps modernes. Portes claquées. Des dizaines de visages entrevus et personne pour se souvenir du sien, suant sous la charge. Si on voyage par nostalgie, on émigre par nécessité et finalement le grand rêve d'aller dans un pays étranger, émigrer non pour le meilleur mais pour le moins pire, se termine vite. Non seulement on reste toujours un étranger, mais l'on devient esclave de celui qui vous accueille. Au fond, pour être souverain, il faut savoir rester libre et être prêt à en payer le prix. Aujourd'hui, Internet nous invente des solitudes interconnectées, monsieur Mc Do américanise nos estomacs, Taiwan nous cire les pompes, la Chine nous ourle nos prêts à porter, le doigt sur la souris on est tous Américains et c'est un Pakistanais qui nous livre le butane. Et on gueule contre la mondialisation !

Et je viens de faire une Roue avec une femme splendide qui apparait quand cela lui chante et à qui lui chante. Et en voici une autre, tout aussi splendide ! Je dois halluciner !", pensa-t-il, avant de reconnaître la belle Indienne de la librairie. Elle ne parut pas surprise de le voir et le regarda avec une bienveillance presque maternelle.

- Je vous sens désorienté, Neill. Venez, j'habite à deux pas d'ici.

Il esquissa un geste, mais elle ne lui laissa pas le temps de protester.

- Non, ne dites rien. Certes, on ne se connaît pas. On s'est entraperçus à la librairie, mais ne vous fiez pas au fait que je sois indienne, ni au sari que je porte. Ne vous fiez même pas au fait que je sois une femme. Je vous invite en toute confiance, car je sens qui vous êtes, je le sais, j'en ai l'intuition. Je vous invite simplement parce que je sens que vous avez besoin d'une écoute. Et je fais toujours confiance à ce que je sens. Au fait, je m'appelle Sarasvati, celle qui possède l'Eau et fut l'épouse de Brahma.

Elle habitait au cinquième étage d'un immeuble vétuste dont l'ascenseur en bois à portes battantes qui gémissait de tous ses câbles, faisant

penser à une benne de mine, n'était pas le plus délabré, à en juger les murs couverts de crasse et de graffitis. Un relent de curry flottait dans l'atmosphère, effaçant de ses parfums entêtants l'odeur de salpêtre et d'égouts.

- Parfois, il me suffit de fermer les yeux pour que toutes ces odeurs me transportent un instant en Inde. Mais il leur manque toujours la cacophonie des klaxons, la confusion bruyante de la rue et le cri perpétuel de nos cornilles noires. Entrez, je vous en prie, lui dit-elle.

Neill la regarda. Sa beauté discrète. Sa démarche gracile. Le léger embonpoint de son ventre dénudé. Ses bras serrés, presque boudinés, par l'étroitesse des manches courtes du corsage. Le susurrement de la soie à chacun de ses gestes. L'absence de sillon rouge dans la masse noire de ses cheveux.

"De quelle Inde vient-elle, se demanda-t-il. - Elle parle si bien le français et l'espagnol, l'anglais sûrement et combien d'autres langues ?"

Il plongea dans son univers feutré. Parfums d'encens et de camphre. Monde intérieur récréé comme une autre dérobade, où les livres innombrables disputaient l'exigüité de l'espace à une exubérance de plantes et à un encombrement d'instruments de musique indienne. Percussions, instruments à cordes et à vent dont Neill ne sut nommer que le sitar, le violon, la flûte traversière et les tablas. Elle lui offrit un thé parfumé à la cardamome et s'assit par terre, en tailleur en face de lui. Il remarqua qu'elle s'était déchaussée et ne portait pas d'anneau au doigt de pieds. Mais étaient-ce des indices suffisants pour en conclure qu'elle n'était pas mariée ? Partout, de nombreuses photographies pouvaient attester du contraire.

Elle surprit tous ses regards. Elle sentit toutes ses interrogations.

- Croyez-vous que savoir qui je suis ou savoir qui vous êtes a une réelle importance ? Si l'on s'en tenait seulement à ce que l'on prend pour notre raison, je ne saurais dire pourquoi je vous ai invité, Neill, pas plus que vous ne sauriez expliquer pourquoi vous êtes là. Heureusement, la vie est assez sage pour nous garder de nos propres enfers et nous offrir des moments inopinés. Alors ne cherchons pas à comprendre, tout n'est pas à comprendre, acceptons et profitons de ce miracle de l'instant.

Neill la dévisagea à nouveau. Sereine, disponible. Tout en elle était apaisant. L'odeur de la cardamome se mêlait à celle du vieux fauteuil en cuir, qui absorbait son corps et en effaçait toute substance. Il se sentait incroyablement léger, la même sensation qu'il avait eue lorsqu'il était tombé dans le coma. Un univers cotonneux, mais d'une acuité lucide. Sa voix semblait résonner dans sa tête, lointaine et les mots s'y échapper sans

pourtant qu'il soit certain de les prononcer. Des visages de femmes se succédaient sous ses paupières. Flous, attentifs, souriants sans sourire. La même sérénité. Ceux de Catherine, de Birgit, de Marta, de Marijo, d'Amrita, de Shahnaz, de sa femme Lizzy, de sa fille Margaux, de Sarasvati, assise en face de lui, silencieuse, écoutant, inconnue et si familière, celui de Félicity et de Shamaël.

- C'est étrange, souvent sans que je le sache ni même que je sois conscient de leur importance, des femmes ont accompagné toutes les étapes essentielles de ma vie, comme si elles veillaient sur moi. D'ailleurs je me sens souvent plongé dans un univers qui m'échappe, bien qu'il me soit exceptionnellement familier. Comme en ce moment avec vous, Sarasvati. Une confiance, une tranquillité. Un territoire d'intimité où vous avez raison, peu importe que l'on est en apparence.

Neill eut la sensation qu'il était là et ailleurs, peut-être encore dans cette Roue qu'il venait de faire, comme s'il vivait plusieurs choses à la fois. La voix de Félicity résonna dans sa tête, insistante.

- Ma mère, Bethunia, ton arrière grand-mère, fut une femme hors du commun, bien que d'un extrême effacement. C'était aussi une femme de Magdalena, ce que je ne fus pas. Mais toutes deux, nous sommes rudement fières de ce que tu es et que tu sois devenu thérapeute. Je préfère ce terme à celui de médecin, il est plus riche, moins sec, plus prometteur. Nous sommes également très fières que tu acceptes d'être le nouveau responsable de Bergama, renouant ainsi avec la filiation de notre branche irlandaise. A ce propos, Neill, j'aimerais te mettre en garde. Le plus difficile ne sera pas tant lutter contre les gens et leurs opinions, mais surtout contre toi-même. Tout résonne en toi, comme tout résonne en eux, l'extraordinaire comme l'ordinaire, la force comme la faiblesse, le courage comme la pusillanimité. Prendre en charge Bergama, c'est aussi une lutte contre toutes les tentations, celle de la reconnaissance et du pouvoir, celle que donne la facilité de l'argent, celle de se croire indispensable. Diriger n'est somme toute rien d'autre que déléguer un point de vue que l'on impose. Il faut savoir garder son objectivité et pour cela, il n'y a qu'une seule option possible. Rester en dehors du jeu, être en dehors de l'échiquier, en dehors des joueurs, en dehors des pièces, en dehors de la dualité visible qu'il impose, sinon tu es un être mort, je veux dire en danger de mort. Car la vie ressemble au jeu d'échec, un jour c'est la tour qui domine, le lendemain, c'est le cheval ou la reine, le surlendemain le fou ou le soldat... Or, les êtres humains et la société répondent toujours à ces mouvements prévisibles.

Immobile, les deux mains reposant sur ses genoux, Sarasvati accompagnait Neill dans son errance éveillée, laissant ses mots se déployer dans son propre silence.

- Pardonnez-moi, Sarasvati, je me sens bizarre. J'ai l'impression que mes pensées ne m'appartiennent pas.

- Peut-être le devez-vous à la magie de Shamaël. Je la connais bien. On entend son bruit, on ne voit point son corps. C'est ce que l'on dit chez nous, en Inde, en parlant du vent. Cela s'applique parfaitement à elle ! Je sais que vous venez de prendre une décision importante, ou plutôt je le sens de par la gravité qui semble vous étreindre. Ne vous inquiétez pas, il m'arrive aussi d'expérimenter cette dichotomie, par exemple quand je danse le Bharata Natyam ou pratique la musique indienne, d'autant plus qu'elle renaît sans cesse de sa propre improvisation et que sa justesse dépend avant tout de la qualité d'être du musicien.

La voix mélodique de la jeune femme se fit murmure et devint vaporeuse. Neill n'entendit plus que celle de Félicity, assourdie, comme venant de ses propres entrailles. Elle marchait vers lui à grandes enjambées décidées, une torche à la main. Un courroux des mauvais jours au visage. Des Noirs, des Blancs, des femmes, des hommes de tous âges et des enfants, couraient en gesticulant derrière elle et se dirigeaient vers un groupe compact d'une centaine de personnes, qui bloquaient l'entrée d'une maisonnette en briques rouges et au toit brinquebalant. Il la vit se pencher vers lui. Son visage austère, ses yeux verts...

- Tu peux sauter les siècles, Neill, les descendre ou les remonter, lui disait sa grand-mère. - Les problèmes sont toujours invariables, car les hommes ne changent pas... Jamais. Regarde, j'ai construit ce petit dispensaire, dans ce lieu incroyable, au milieu de tout et de n'importe quoi, un endroit qui me convainquit avec enthousiasme que tout était faisable sur cette terre d'enfer. Car ici à Sophiatown, les Noirs et les Blancs, les Indiens et les Chinois vivent ensemble et les couples mixtes sont encore autorisés. Plus pour longtemps, malheureusement, les Afrikaners étant ce qu'ils sont, aussi étroits d'esprit que fanatiques bornés ! Mais cette bonne entente, sois en certain, ne se doit qu'à la misère et non à une quelconque solidarité. Car ici comme à Dublin, les mêmes forces de destruction sont sourdement à l'œuvre. A Sophiatown, ni Dieu, ni foi, ni Bible ni personne en qui croire. La mère noire vole son fils ; le père blanc, sa sœur ; et les Noirs, les Blancs et vice-versa. Tous sont corrompus et tout est corruption. Il y a une seule religion, la haine et son ange gardien, l'envie. Les ségrégations sont légion. Par exemple, l'indigent à peau blanche non qualifié, mais possesseur de la carte de la puissante association des Blancs pauvres financée par l'Eglise aura toujours un travail, postes dont on écartera systématiquement les Noirs qualifiés. C'est loin d'être le sympathique quartier que l'on décrit comme étant une espèce de berceau du jazz sud-africain, avec ses artistes bohèmes et pacifistes, l'esprit dégoulinant d'amour. Ici, il y a un roi, l'alcool ou la drogue, et une reine, la syphilis, avec une kyrielle

d'enfants : la prostitution, les viols, les avortements sanglants, les macabres et furtifs infanticides, les combats sans merci qui se résolvent à coups de couteaux, les entourloupes et les trahisons en tous genres, et finalement la mort, comme un apaisement bienfaisant.

Sarasvati posa une autre tasse de thé sur l'accoudoir du fauteuil. Neill remarqua qu'elle avait épinglé une guirlande de jasmin au sommet de la longue natte qui lui descendait jusqu'aux reins et marqué son front du *pattu*, ce petit point vermillon entre les deux yeux.

"C'est étrange, se dit-il à nouveau, - quand a-t-elle fait tout cela ? Il me semble qu'elle est assise là, en face de moi, depuis des heures ! Nous parlons ? Je rêve ? Nous rêvons ? Mais que viens faire ici mon arrière grand-mère Bethunia recevant une patiente dans sa minuscule consultation de Madras ? Sa voix frêle, si frêle... Elle est si fatiguée. "*Pardonnez-moi, je reviens dans un instant.*" Elle se lève. Mon dieu, elle est si vieille, si menue, si desséchée. Je pourrais presque la toucher. Je la vois. Elle se dirige vers une petite pièce qui jouxte sa consultation, une pièce sans fenêtre, les murs rongés d'humidité sous la peinture vert pâle. Elle s'étend sur un lit et ferme les yeux. Elle dort. Une femme se penche sur elle et lui parle en tamoul."

- C'est ainsi que mon arrière grand-mère Bethunia est morte, avec parcimonie, aussi discrètement qu'elle avait vécu, se surprit-il à dire à Sarasvati.

- Que faisait-elle en Inde si loin de son pays ?, lui demanda-t-elle.

- Elle était médecin homéopathe. Elle s'y est installée au début des années trente et y a vécu jusqu'à sa mort, à plus de quatre-vingt dix ans passés. La vie est un mystère ! Je ne savais rien d'elle quand j'ai rencontré Amrita, elle-même médecin homéopathe et qui durant dix ans, m'initia aux secrets de cet art thérapeutique. Tout comme je ne savais rien de l'existence de ma grand-mère Félicity et de sa grande connaissance de la médecine traditionnelle chinoise quand je me suis moi-même lancé dans son étude.

La voix de Sarasvati s'envola peu à peu. Pris par un vertige qu'il connaissait bien et lui donnait toujours la sensation d'un désajustement de son corps, où les mondes semblaient se prolonger et s'unir en un seul, Neill entendit résonner celle Félicity.

- Regarde bien, lui disait-elle encore. - Regarde cela... Quand je suis arrivée ce matin, jour de l'inauguration du dispensaire, Noirs et Blancs ont commencé à se disputer violemment "*que si cette vermine puante entre, je n'irais pas...*" Discuter, polémiquer, argumenter pour essayer de convain-

cre chacun d'arrêter de camper sur ses stupides positions, ne sert souvent à rien, sinon à perdre soi-même patience. Je suis de ces personnes qui pensent que lorsque l'on veut libérer les gens de leurs idées dogmatiques, il n'y pas à y aller par quatre chemins. Simple, j'ai mis le feu au baraquement ! Si les gens le voulaient réellement, ils le reconstruiraient. C'est ce que je leur ai dit ! Ce qui réveille la plupart et les secoue, ce n'est pas la bonté collaboratrice, sinon de les mettre le dos au mur. Ou retourner sur leur pas ou avancer. Et mieux vaut avoir la foi, quand tout se brise autour de vous.

Neill se demanda ce qu'il aurait fait à sa place, mais Félicity ne lui laissa pas le temps de la réponse.

- Neill, nous avons fait une Roue dans cette *calle de la Cera*, qui devait ressembler comme deux gouttes d'eau à ce qui existait ici. Ecoute, l'évolution de Bergama est dans la continuité du chemin. Nulle part ailleurs. Son origine remonte à une époque où les hommes vivaient encore en syntonie avec la Nature. Ils en comprenaient les Lois Universelles et y obéissaient avec respect. Ils ne possédaient pas de pouvoirs surnaturels, comme on aime à le croire aujourd'hui et ce n'étaient pas des obsédés de l'Illumination. Le divin ne représentait pas quelque chose d'inaccessible et encore moins quelqu'un qu'ils devaient idolâtrer. C'était plutôt inhérent à la conscience qu'ils avaient du dynamisme de la vie et de son souffle. Je dirais plutôt que c'était des voyants de l'Invisible, capables d'accomplir des choses que tes contemporains ne savent plus faire. Peut-être parce que ces facultés n'avaient pas encore été broyées par ce fichu rationalisme qui dénie tout ce qu'il ne comprend pas. Leur immense responsabilité comme écosystèmes humains en faisaient des êtres éveillés dont la foi ne se résumait pas à faire des prières, entre supplique et idolâtrie, entre repentir et requêtes, sinon qu'elle était un dialogue constant et silencieux avec l'Invisible, et non pas une conjuration hiérarchique, basée sur la peur de l'inconnu. La Nature qu'ils considéraient comme la Mère primitive, leur avait enseigné les valeurs nourricières et de partage. Elle leur avait appris à magnifier la vie en la donnant et ils savaient que sans l'union du principe féminin et masculin, rien n'était possible. Sans morale, son exemple avait exclu de leurs cœurs la notion castratrice de péché. Il n'y avait ni bien ni mal ni punition divine. Ils obéissaient à leur intuition.

"On en revient toujours au même, songea Neill. - Depuis la nuit des temps, on tourne autour du même pot, le sens de l'Homme, sauf qu'entre le pourquoi et le comment, on n'a gardé que le comment. Exit l'intuition."

- Tu penses trop fort, Neill, reprit la voix de Félicity, - et tu as malheureusement raison. Il n'empêche que l'opportunité que l'Homme a de chan-



ger est toujours là et reste invariable dans le temps. Tu t'affronteras sans doute, Neill, aux mêmes difficultés auxquelles je me suis affrontée. Seules les circonstances en différeront.

Sa voix s'estompa. Un son grave, profond et soutenu ramena Neill vers une autre réalité. Des mots tissés de souffles naissaient sous les doigts de Sarasvati. Une musique qui faisait table rase du présent pour s'ancrer dans l'éternité.

- C'est une flûte basuri, un des instruments de musique les plus anciens de l'Inde du Nord. La légende raconte que lorsque Krishna, Vishnu à la peau bleue, en jouait, le monde suspendait sa course et la sève de son chant gonflait de désir les gopi, les gardiennes de vaches. L'amour de Krishna pour ses gopis est, dit-on, une métaphore de l'amour de Dieu pour les humains. Mais comment doit-on interpréter le fait que sa manifestation ne passe que par l'union érotique et spirituelle du dieu avec, dit-on, neuf cent mille gopis, toutes des femmes, dansant en cercle autour de lui pour consacrer l'union du Ciel et de la Terre ?

"A quoi, ou plutôt à qui obéissons-nous réellement ?, pensa Neill. - Quel dieu charmeur ou filou nous joue des mélodies en sourdine ? Quelle gopi nous tire de notre fange pour nous renvoyer à la terre des hommes ? Cette femme, belle par ce qu'elle émet, pourrait être une autre Shamaël. D'ailleurs, qui sait, c'est peut-être elle !"

- Vous me parlez, Neill, de toutes ces femmes qui vous ont construit. La femme indienne, du moins je le conçois ainsi, possède presque naturellement de par la condition qui lui est faite, cette foi en la bienveillance de la vie. Souvent les Occidentaux en font une caricature selon l'idée spectatrice, qu'ils ont de ce que devrait ou non être une femme. La femme indienne est un lieu d'extrêmes. Se mélangent en elle la douceur et la force, l'obéissance et la révolte, la résignation, voire l'effacement, et l'application obstinée à être qui passe toujours par l'acte, par le faire, car elle sait intimement que si elle n'agit pas, si elle ne fait pas, aucun homme ne le fera à sa place. Jamais ! Même la plus humble a un rapport clairvoyant avec l'homme, car si celui-ci perd rapidement l'innocence de l'enfance, il en garde jusque dans sa vieillesse, toutes les ruses et toutes les fourberies. Comme la majorité de ses congénères masculins, mais de manière plus accentuée, l'Indien est un même mal éduqué et autiste au monde. Il rote, pète, met les doigts dans son nez, se fait servir, travaille peu, boit beaucoup, bat, viole, insulte la femme, lui fait des enfants dont il n'admet joyeusement la paternité que s'ils sont de sexe masculin. C'est un égoïste maximum, sans morale et sans fard qui n'éprouve aucune gêne à se mon-

trer tel qu'il est parce qu'il ne connaît pas la pudeur. Or, celui qui possède le vrai pouvoir est justement celui qui paraît inutile à tout le monde. Dans ce sens, je pense que la femme n'est en aucun cas victime de l'homme qui, lui, vit dans la réalité d'un pouvoir fictif, car elle possède celui inégalable de la création, celui de donner la vie, chose incroyable qu'une œuvre d'art, une musique aussi sublimes soient-elles, n'atteindront jamais. Khrishna maîtrisait, dit-on, l'art de la flûte, mais sans les gopis pour l'écouter, sa divine musique n'aurait été que du bruit ! Parlerait-on encore de Jésus, s'il n'y avait eu toutes ces femmes autour de lui comme une interpellation muette ? Cette féminité à retrouver, à redécouvrir afin de redonner un souffle créateur à Bergama, n'est-ce pas justement le message de votre grand-mère Félicity ?

Sarasvati ne laissa pas à Neill le choix d'être surpris. Elle se leva d'un bond, plaça un socle en bois devant lui et resta pieds joints et poitrine en avant, donnant l'impression qu'elle se tenait en équilibre instable. Sa voix devint dialogue. Takita Ta - Takita Ta - Takita Ta - di Takita Ta. La paume de ses mains suivait le phrasé rythmique qui montait de sa gorge et que les pieds traduisaient en cadence par une frappe sèche et franche. De sa makhila, Neill frappa rythmiquement le socle et à son tour, sa voix se substitua à celle de la jeune femme. Il scanda les sons modulant leur intensité, imprégnant de leur tonalité les mouvements de Sarasvati. Son corps fut parfaite symétrie, un miroir où les mouvements d'abord effectués avec précision et vivacité à droite se répétaient à l'identique à gauche. Son visage, un langage où les sourcils, les yeux, la bouche exprimèrent tour à tour la peur et le courage, l'amour et la tristesse, le mépris et le dégoût, la colère et la joie ou encore la sérénité. L'œil suivait la main qui racontait en signes l'histoire inventée par la voix de Neill et qu'elle traduisait par une expression dansée.

"La joie en mouvement, se dit Neill, - cela me rappelle les derviches Mevlevi qui tournent, comme le disait le poète Rûmî, autour de Dieu tels des grains de poussière autour du soleil."

- Etre revient toujours à s'unir sans cesse davantage à ce qui nous entoure. Quand je danse, je suis, lui commenta la jeune femme, comme si sa pensée faisait écho à celle de Neill. - On a dit et écrit beaucoup de choses sur le Bharata Natyam, dont l'art fut révélé dans des temps immémoriaux, bien avant votre ère chrétienne, au sage du même nom. Le seigneur de la danse, Shiva, la danse justement pour que jamais ne s'arrête la continuité de l'Univers qu'il a créé et là aussi, ce furent d'abord des femmes, les Devadasi, les servantes divines, qui dans les temples, incarnèrent par la

*La première leçon d'amour commence par soi-même*

danse, l'union des êtres avec les dieux, avant qu'au dix-neuvième siècle, les nationalistes indiens leur en interdisent la pratique et que les Anglais la proscrirent définitivement. Elle représente la dualité existant en chaque être. Du bassin jusqu'aux pieds, c'est la force masculine qui s'exprime dans la frappe des pieds, le haut du corps, la gestuelle des mains et les mimiques du visage exprimant eux la féminité... Par la danse ou la musique, il est donné à chaque être, selon l'entendement qu'il possède, de s'unir à l'esprit divin qui est en lui. Et il est fascinant de penser qu'en prenant conscience de Dieu, Dieu prend conscience aussi de lui-même. Qui crée qui ? Mais aujourd'hui, Neill, j'ai simplement dansé en hommage pour toutes ces femmes qui font partie de vous, en hommage à la féminité et pour que ces quelques instants vous accompagnent désormais dans la tâche qui vous attend, la reconstruction de Bergama.

Neill lui sut gré de sa générosité. Mais elle n'était pas de ces êtres que l'on remercie. La gratitude est souvent une réponse sans question et son insistance, devient vite vulgaire.

- Beaucoup d'entre elles ne sont plus, si ce n'est leur souvenir vif à ma mémoire, dit-il la voix brisée par une émotion contenue. - Pour moi, cela relève de l'étrange, de l'incompréhensible, et je n'y ai jamais vu la marque du hasard. Je ne les ai pas cherchées, ce sont elles qui m'ont rencontré. La première, Catherine, qui fut mon guide spirituel au monastère de Cambremer quand je n'étais alors qu'un enfant souffrant de solitude, accoutumé à faire des rêves effrayants, m'a appris à voir. Plus tard, quand je n'avais d'autre but qu'une profonde révolte, Marijo m'apprit à sentir. Un accident l'avait rendue paraplégique et il ne lui restait comme témoignage de ces quelques trois années d'opérations et de souffrance que l'image de son corps désarticulé. Elle ne fuyait pas les miroirs, elle ne se voyait plus. Son image s'était intériorisée dans le regard des autres. Elle avait appris à y lire l'apitoiement et le refus, la lâcheté et la fuite et plus terrible, sa propre négation. Elle y avait ainsi découvert la duplicité d'un singulier exil. Elle avait cessé d'appartenir au monde des vivants pour vivre en marge d'une éternité qui lui avait été refusée. Son fauteuil l'avait clouée dans l'apatride, sa beauté n'était plus dangereuse, son intelligence n'était plus à craindre, son talent n'était plus à combattre. On pouvait donc l'aimer. C'était une dessinatrice de mode de grand talent qui créait des modèles pour la célèbre maison de couture fondée par Gabrielle Bonheur et pour des filles splendides. Shahnaz, iranienne d'une grande culture et d'une infinie patience, m'apprit à comprendre. Nous eûmes de nombreuses et longues conversations, quoique ce terme soit impropre. Elle parlait, je l'écoutais. Ce fut elle qui me fit découvrir qu'il y avait d'autres mondes que celui du temps passé à ne rien faire ou à se bagarrer pour la bagarre, en m'emmenant écouter

une conférence à la Sorbonne sur le thème le plus improbable qui soit, la place de la virgule dans la langue française.

Il se tut. Toute une époque lui remontait au cœur... Des noms, des visages. Angelo Moricelli, guitariste talentueux, marxiste et très beau parleur ; Jimmy noir guadeloupéen qui aurait donné n'importe quoi pour être né dans le Bronx, joueur de billard hors norme, qui se coiffait à la Hendrix et jouait de la guitare électrique, fauché un soir par un canon scié dans les arènes de Lutèce à Paris ; Ours le russe, force de la nature, timide pathologique, habillé comme un wagnérien romantique qui buvait quarante cafés par jour et pour qui les buveurs de bière étaient des buveurs de pisse, grand connaisseur de la poésie française, qui parlait lui-même comme un poète, faisait la lecture des journaux à la criée et rêvait d'être reporter de guerre ; Miguel, fils de concierge espagnol, débrouillard et roublard comme pas deux et les arts martiaux qu'ils pratiquaient tous. Et la rue...

- A l'époque, tu sais, je vivais dans la rue, j'avais dix-huit ans, lui dit-il retrouvant la familiarité du tutoiement.

Elle ne lui demanda pas pourquoi. Elle l'écoutait, et il sembla à Neill que tout en elle, était ferveur. Il continua, déroulant sa pensée à haute voix, retrouvant ses mots d'adolescent.

- Ces trois femmes ont forgé mon esprit de synthèse, mais m'ont aussi, sans le savoir, sauvé de la rue, surtout Marijo. La rue, qu'il pleuve, qu'il neige ou fasse soleil, c'est toujours la rue... les odeurs de lessive, de croissants chauds ou de vinasse et d'urine ou celle des pavés mouillés, les chiens perdus, le groupe, rire, déconner ou parler de choses très sérieuses pendant trois heures, le cul sur le capot d'une bagnole. Il n'y a pas de portes, pas de serrures, pas de parents, pas d'adultes. A l'époque, pour moi, la rue, c'était connaître l'espace et le monde, parce que tu y connaissais tout le monde, les vieux, les mômes, les ménagères avec leur cabas de poireaux ou la bonne femme qui sortait avec ses rouleaux sur la tête. C'était poireauter des heures devant une porte close et attendre que ton copain sorte enfin de chez lui. C'était faire tous les plans possibles et inimaginables pour avoir une boucle de ceinture américaine ou un jean, enfin quelque chose de différent ! C'était quitter ta misère et aller dans des endroits magnifiques qui ne nous appartenaient pas, comme chez Marijo, qui nous initiait à l'art et aux cuisines du monde. C'était connaître les barmans, les clodos, les dealers, et draguer les filles. Mais c'était aussi la musique, le rassemblement chez celui qui avait la chambre la moins nulle pour écouter Charlie Mingus, Archie Cheep, Miles Davis et Nina Simone ou aller dans les clubs de jazz gratuits. C'était aller manger à l'Armée du Salut ou se faire une bouffe avec des conserves. C'était vivre la nuit, aller dans les

salles de cinéma d'art et d'essai, terminer la nuit aux Halles et au petit matin, grimper à Montmartre. C'était Michèle, la seule fille du groupe, talentueuse aikidoka.

Notre vie était une équation en trois dimensions. Petits boulots le jour, musique la nuit et l'amour en sourdine incontrôlée. Nos rêves en famine distillés au jour le jour étaient notre seul compte en banque. Pour le reste, on se débrouillait. On était copains. J'étais doué pour tout et pour rien... Question d'appétit. On rêvait déjà d'un monde meilleur, mais on n'en possédait pas la clef, ni pour y entrer ni pour en sortir ! On était comme des rats, prisonniers d'un futur déjà sans futur. Il nous restait les rêves frelatés, creusés sur des sillons de vinyle dans la fumée bleue des cigarettes. Le fauteuil de Marijo allait nous trimpler dans l'invisible. Elle fut notre clef. Quand elle est morte, brûlée vive dans son fauteuil, notre jeunesse s'en est allée avec notre muse. Je me souviendrai toujours de son enterrement. Il pleuvait des cordes. On était perdu au milieu du beau monde. Je me suis retrouvé sous le parapluie d'un jeune dandy allemand qui n'était pas encore le célèbre créateur de mode qu'il allait devenir. Et la voix d'Edith Piaf qui n'arrivait pas à tarir nos larmes.

- Vous regrettez ?

- Non. Car la rue, c'était aussi ce que l'on ne voulait surtout pas être, mais que l'on aimait. Je ne suis pas nostalgique. Celle-ci est une impudeur de la mémoire. Mais si, je suis mélancolique et un oiseau mélancolique ne chante pas toute la journée. Et je pense souvent à toutes ces femmes avec tendresse. Elles font partie de moi. Certaines ne sont plus, d'autres bientôt s'en iront à leur tour, comme Marta ou Birgit. Et vous savez, le chagrin de leur absence brode déjà sa toile dans mon cœur. A quatre-vingt-dix ans, Marta en paraît à peine cinquante. Mais son incroyable beauté l'a dépossédée d'elle-même. On l'enviait, on la désirait. On l'envie et on la désire toujours. Elle en a toujours été prisonnière. Une beauté schizophrénique dont elle a joué et usé, autant avec les hommes qu'avec les femmes, une beauté qui a tout donné sans jamais beaucoup recevoir. Marta est une Bonne Personne, tout comme Birgit qui est le summum de la douleur infructueuse, stérile, de celle qui rend fou et crée un enfermement terrible, qui vous fait lentement mourir debout.

- La première leçon d'amour commence par soi-même. On agit souvent comme un blessé qui voudrait arracher tous ses pansements avant que les plaies ne soient guéries. Patience avec soi-même !, l'interrompt en souriant la jeune femme.

- Peut-être, sans doute... Je ne sais pas... Toutes ont en commun d'avoir cherché, comme vous le faites vous-même, Sarasvati, par la danse et la musique, à s'élever hors de leur matérialité, bien que souvent la vie ne leur ait proposé d'autre opportunité que celle de la douleur. Toujours est-il

que je leur suis redevable de ce que je suis. Parce qu'elles ont cru en moi, malgré moi, à une époque où j'étais un sale mioche. La jeunesse est souvent l'âge de tous les inforts, un âge où l'on comprend les choses sans avoir les moyens de les résoudre ! Par ce qu'elles étaient et qu'elles ont su me faire partager, malgré ou peut-être à cause de ce voyage intérieur, tracé par leur douleur indélébile et secrète. Parce qu'elles étaient profondément mélancoliques que le monde soit ce qu'il est, alors qu'il pourrait très facilement être autrement. Ce fut et c'est leur faiblesse et sans doute, la mienne. Shahnaz, la physicienne, aurait voulu changer le monde par la raison. Marta, trichait en rayant de sa carte mentale la perversité de l'homme. Quant à mon amie Birgit, tout son être est mort à Birkenau. Marijo, elle, avait compris depuis son fauteuil qu'elle ne pouvait rien changer du tout, mais qu'en étant elle-même, elle pouvait changer ceux qui l'approchaient.

- Vous savez, Neill, chez nous il y a un proverbe qui dit "*Celui qui regarde longtemps les songes, devient semblable à son ombre...*" A vingt ans, on veut changer le monde. On vocifère, on tempête, on part en croisade et l'on ne fait qu'agiter beaucoup de chimères. A quarante, on s'aperçoit que c'est le monde qui vous a changé et finalement, toute vieillesse bue, on se rend compte que le monde autour de soi, change. J'aurais aimé connaître Marijo...

Sarasvati se pencha légèrement en avant et s'absorba dans la contemplation, comme elle le faisait souvent, des ombres abstraites que le soleil filtrait par les persiennes. Pierres de rêves éphémères tout comme les kolams qu'au lever du soleil sa mère traçait autrefois avec des poudres de couleur devant le seuil de sa maison. Elle songea que sa rencontre avec Neill avait la qualité d'un kolam. Elle lui sourit et reprit sa flûte. Neill ferma doucement la porte derrière lui. S'occuper de Bergama était aussi important que relatif. Il reprit l'ascenseur. Parmi tous les graffitis, souvent obscènes, gravés à même le bois, il en découvrit un tracé d'une écriture élégante qui portait la signature de Khalil Gilbran. "*Nous sommes comme les noix, nous devons être brisés pour être découverts.*" Et il se demanda si c'était là l'œuvre de Sarasvati.

S'il devina ma présence, Neill ne m'en dit jamais rien. Il était temps que j'aille rendre visite à Birgit, Marta et Anton.

**Cherche la réponse en ce même lieu  
d'où t'est venue la question**

Une vacuité lumineuse enveloppait le Steinway et le tabouret recouvert de velours rouge. L'attente se fit silence, l'obscurité devint recueillement. Mais pour Birgit, le cauchemar continuait. Elle traversa la scène, sans même jeter un regard au public. A soixante-quinze ans, elle restait encore une femme séduisante. Son port aristocratique, sa voix grave et ses vêtements généralement noirs, d'un goût raffiné, pantalon, gilet, chaussures d'homme et un châle en cachemire négligemment jeté sur ses épaules, suffisaient souvent à la plupart pour s'en convaincre. Mais quiconque la connaissait mieux, savait que son magnétisme se devait non seulement à sa féminité rayonnante et à sa grande culture, mais aussi à son intime souffrance.

Avec la dextérité qui m'était coutumière, je me glissai à côté d'elle et personne d'autre que Birgit ne fut capable de me voir. Elle me dévisagea avec ce regard si particulier de ceux qui ont vu tellement d'horreurs que leurs yeux possèdent l'étrange fixité d'une folie absolue, une espèce d'au-delà sans substance, dilué dans le temps, comme si plus rien ne les intéressait.

- Qu'est-ce que tu fais là ? Tu es encore venue pour me rappeler ce que je suis et ce que je devrais être ? En cela, tu portes bien ton nom, Lumière sans lumière !, me lança Birgit d'un ton hargneux, dont elle était coutumière en ma présence.

- Je voudrais te parler de Bergama.

- Comme le dit si bien le proverbe, tant va la cruche à l'eau, qu'elle finit par se rompre ! Cela définit très bien sa situation actuelle. Les tentatives de réorganisation se sont toutes soldées par de retentissants échecs. Chacun, du moins parmi ceux qui en ont les capacités ou la prétention que donne l'ancienneté, veut exercer le pouvoir en son bénéfice propre. Les gens sont démoralisés et sans boussole pour les guider, ils se sentent abandonnés. Neill a fichu une belle pagaille ! A vrai dire, je ne sais pas comment nous allons nous en sortir, tant on est pétrifiés, vidés, inertes et aussi sans doute, trop âgés pour assumer une telle tâche !

- Et bien, justement Birgit, j'ai parlé avec Neill. Il serait disposé à restructurer Bergama, bien que sans enthousiasme. Mais il le fera par sens du devoir, à deux conditions.

- Explique-moi lesquelles, Shamaël ? Connaissant Neill...

- Que vous lui donniez carte blanche et qu'Anton soit son bras droit. En contrepartie, il ne veut pas entendre parler de salaire ou d'avantages matériels.

- Tu aurais pu t'épargner tout ce chemin. Ma réponse, tu la connais déjà Shamaël. Tu sais que j'apprécie énormément Neill. Sa personnalité fait de lui un homme que l'on respecte et que l'on écoute, que l'on adore ou que l'on déteste. Mais plus encore, j'accepte par anticipation sa vision parce que c'est avant tout un être éminemment féminin. C'est sans doute pour cela qu'il est également un excellent thérapeute. C'est sans doute aussi pour cela qu'il saura comment protéger Bergama contre les déviations de ces dernières décennies. Crois-moi, il a du pain sur la planche ! Pour ma part, je l'aiderais autant que je le peux, comme je l'ai toujours fait. Mais n'oublie pas de lui dire que je ne suis pas d'accord qu'il le fasse bénévolement ! Refuser d'être payé lui attirera plus de mépris que de respect.

- Je reconnais bien là ton légendaire laconisme. Nombreux sont ceux qui y voient de la froideur et pire encore, de la condescendance. Comment pourrais-je en être dupe ? Ta décision est le fruit d'une réflexion bien pesée.

Birgit n'était pas de ces femmes que l'on bouscule. De toute façon, elle ne laissait jamais personne, sauf Neill, s'aventurer plus avant des étroites limites qu'elle s'était fixée. Elle ne cherchait même pas à savoir pourquoi j'étais là.

- Bergama est un prétexte opportun, mais accessoire. L'objet de ma visite est tout autre. Tu arrives à la fin de ta vie et avant de quitter ce monde, il est nécessaire que tu examines sous un autre angle les événements qui l'ont traversé.

- Et pourquoi devrais-je me livrer à un tel exercice ? Ne peux-tu me laisser savourer en paix cette nouvelle qui est si apaisante à mon cœur ? Tu ne l'ignores pas, je me suis plongée, ou plutôt volontairement noyée, dans l'étude de la musique et de la Cabbale. Ainsi, je tue le temps avant qu'il ne me tue. La pendule est ma plus fidèle amie, mon unique maître, jamais elle ne me trahit. Regarde ! Tu tournes le dos et l'aiguille avance. Une heure et demie de concert, cinq heures de Cabbale, dix ans, quarante ans passent... Tu meurs enfin en pensant que tu as accompli ce que tu devais, tout en sachant que c'est bien peu.

Dans quelques instants, le public lirait dans la rigidité imperceptible qui tendrait son dos, dans l'hésitation fugitive de ses mains avant que ses doigts ne glissent sur le clavier, la contemplation muette, quasi mystique, de l'artiste devant quelque chose qui allait les dépasser. A ce moment précis, on pourrait presque sentir l'invisible communion entre le musicien,



son instrument, la musique et le public. Mais Birgit resterait insensible à la magie que son génie distillerait dans l'âme des mélomanes.

- Pourquoi viens-tu encore me troubler, Shamaël ? Que voudrais-tu entendre ? Que je comprends, que j'accepte la partition qui m'a été dévolue et que j'ai peut-être choisi avec toi que l'on dit magicienne redoutable ?, me dit-elle dédaigneusement. - La vie est comme une œuvre musicale. Il y a un commencement, il y a une fin, on ouvre la partition, on l'interprète et c'est fini. Un jour, tu m'as dit que dans la vie des êtres qui veulent savoir, il y a toujours sept portes secrètes à franchir. Combien en ai-je moi-même franchi ? Je n'en ai aucune idée ! Mais je me suis toujours demandée, même si je peux comprendre son choix, quelle porte de l'enfer avait dû pousser Gisela pour se convertir en cet impitoyable démons.

- Parle-moi d'elle, Birgit.

A chaque concert, avant qu'elle puisse se fondre dans la musique, Birgit devait apaiser ce ressentiment qui l'envahissait, l'oppressait, se brisait sourdement dans sa poitrine et lui labourait le cœur sans jamais que rien, absolument rien n'en germe depuis plus d'un demi siècle. La souffrance, la tristesse et la colère l'enveloppaient comme une vague. Les touches couraient sous ses doigts agiles. Dans l'obscurité sabrée par la lumière des projecteurs, Birgit entendait toujours cette voix féminine qui l'insultait violemment en allemand : "*chienne de juive, putain de juive...*", tandis que les coups martelaient son corps.

- Je la vois, elle est là en face de moi, m'obligeant encore et toujours à la vaincre pour atteindre un monde où il n'y a plus rien d'autre que mon Art...

Cette voix, qui avait rythmé sa lente descente aux enfers dans le camp de Birkenau, cette voix qui avait figé ses vingt ans dans une vieillesse prématurée, était celle de son professeur, Gisela, qui durant toute son enfance et adolescence passées à Venise, lui avait enseignée, avec passion et tendresse, l'amour de la musique, du violon et du piano.

- Tu le sais, Shamaël, j'y pense chaque jour que le temps défait, j'y pense chaque minute, je vis avec, je respire avec, je dors avec. L'horreur me hante, Mais ce qui m'a glacée le cœur à tout jamais, est cette honte tout au fond de moi, celle d'avoir survécu. Pourquoi moi ? Comment ? J'aurais dû mourir à Birkenau. J'aurais dû me tuer, mais je n'en ai pas eu le courage précisément à cause de Gisela. Je me suis raccrochée à sa présence et ce qui me fait le plus honte, est que je lui cherchais des excuses et lui en trouvais ! Mieux je la comprenais, je n'arrivais pas à la détester. Plus que mes parents, elle m'avait structurée dès mon plus jeune âge en m'initiant à la musique. Sans cesse, je repassais dans ma tête tout ce que l'on avait partagé ensemble, notre complicité, nos rires, nos leçons, tous ces mo-

ments où elle me parlait de Schubert, de Chopin, de Liszt et de tant d'autres. Des litanies d'images, des flots d'émotions. Je l'observais, toujours à l'affût, cherchant à percevoir en elle un regard, une intention, quelque chose qui m'aurait confirmée qu'elle jouait la comédie, elle aussi pour sauver sa peau. Mais rien ! Il n'y avait rien ! Si hargneuse, si dure, si terriblement étrangère ! Recroquevillée sur ma paillasse pouilleuse, le soir dans l'obscurité malsaine de mon baraquement, je cherchais à comprendre le pourquoi d'un tel changement, tout en me disant que j'avais de la chance qu'elle soit ma tortionnaire. Je préférerais que ce soit elle plutôt qu'une inconnue. J'essayais de me convaincre de toutes mes forces, qu'à un moment ou un autre, elle me sauverait, mais sa froideur polaire et sa détermination à faire le mal furent plus terribles pour moi que ce qu'elle nous infligeait. Et tout cela pour quelques maigres avantages concédés par nos tortionnaires qui de toute façon, finissaient par les éliminer, comme les autres ! Sachant qui elle était et d'où elle venait, j'ai participé à sa violence. Nous étions spectatrices l'une de l'autre, nous étions complices. Un jeu de perverse démesure. Elle guettait ma reddition. En lui résistant, elle me sauva la vie et j'en ai tellement honte !

La musique coulait, jaillissait, rebondissait sous les doigts de Birgit. Un souffle sombre, mélancolique. Une intime déchirure dont elle dessinait les méandres, dans un jeu que l'on disait fougueux, parfois subtil, parfois énigmatique, parfois rageur, magnifiant les pièces de tous les musiciens qu'elle faisait revivre, les exhumant de leur mémoire, se les appropriant sans jamais les faire siens. Un mantra de douleur qui conviait l'oreille à mille nuances, car Birgit refusait tout ce qui aurait pu la figer dans le présent. Ses concerts étaient uniques et jamais elle en autorisa le moindre enregistrement.

- Un jour, elle dut en avoir assez de me battre et de m'humilier. Cela ne la faisait plus rire. Elle me trouva une autre utilité. Je devins la pianiste des nazis, le baladin macabre de leurs orgies. Gisela m'obligea à jouer pour eux tous les musiciens qu'elle savait que je préférerais et que je finis par détester, surtout Schumann que j'avais tant adoré. Après la guerre, elle est allée s'installer en Autriche et le plus tranquillement du monde, elle a ouvert un conservatoire où elle donnait des leçons de musique à des enfants. Un jour, une femme, une de ses innombrables victimes, l'a reconnue. Elle l'a attendue patiemment et l'a poignardée avant de repartir, elle aussi, le plus tranquillement du monde.

Alors, qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Que je joue du piano avec toute mon âme ? Que la musique m'enveloppe dans une bouleversante réconciliation avec le monde et la folie humaine ? Eh bien, non ! Elle exprime seulement une colère rentrée et l'attente de ma délivrance.

La salle éclata en applaudissements. Birgit resta de glace. Elle se méfiait, elle avait toujours peur qu'un jour, quelqu'un frappe de nouveau à sa porte et ne l'emmené.

- Oublier, Shamaël ? Oublier ! Je n'ai jamais pu, parce que je n'ai jamais compris et que je ne le comprendrais jamais. Jamais je n'ai compris pourquoi personne n'est venu nous sauver, alors que tout le monde savait. La vie des uns contre la mort des autres ! Déjà dans les wagons à bestiaux qui nous emmenaient à Birkenau, chacun pensait d'abord à sauver sa peau. Ces trains qui traversaient l'Europe dans tous les sens, à la vue de tous, débordants de chair humaine, parquée comme du bétail, et qui s'en revenaient vides ! Jamais je ne pourrais oublier ce désir insatiable que chacun gardait au fond de son cœur, guettant le sifflement des bombes alliées qui marqueraient la fin de l'horreur et dans les camps, ce vacarme de l'intérieur et ce silence dévastateur à l'extérieur. Jamais je n'oublierais le visage de ces Juifs riches de Venise qui nous ont dénoncés contre un passeport et ces autres qui nous ont vendus pour faire prospérer leur banque ou leur entreprise en collaborant. Jamais ne se tariront les larmes, jamais ne se tairont les cris, les suppliques, les gémissements d'agonie de mes compagnes d'infortune qui sont comme une plaie à vif dans ma mémoire, des hurlements qui n'ont jamais été assez suffisamment terrifiants pour rompre la passivité de ceux qui savaient et qui ne levèrent pas le petit doigt.

- Tu le sais mieux que quiconque, Birgit. Après le procès de Nuremberg, en réponse à l'iniquité d'une loi gouvernementale ou d'un ordre d'un supérieur, les législateurs ont transformé le droit à la désobéissance civile en un devoir, dont l'inaccomplissement est passible d'une sanction pénale. Quelle farce ! Comme si, et d'autant plus en temps de guerre, un soldat pouvait refuser d'exécuter un ordre sans risquer lui-même sa vie ! Et que dire des bourreaux ! S'ils jouissent d'une totale impunité en temps de guerre, ils n'en sont pas moins prolifiques en temps de paix, des millions de braves gens silencieux ! Il n'y a pas pire que celui qui juge à partir de la paix, un événement qu'il n'a pas vécu durant la guerre.

- Et pour cela, il faudrait se taire !, s'écria-t-elle. - Ne pas déranger l'hypocrisie commémorative qui jure le jamais plus et continue néanmoins à perpétrer ses meurtres sanglants sous d'autres formes ? Ne pas dire l'impensable, frappés d'amnésie et de surdité ! "*Ils ont des yeux et ne voient point, des oreilles et ils n'entendent point !*", s'emportait déjà le prophète Jérémie. Mais dis-moi, Shamaël, comment pourrais-je sceller de silence les grognements des femmes juives de mon baraquement qui me violèrent l'une après l'autre, parce qu'elles ne supportaient ni ma jeunesse, ni ma beauté, ni mon talent, juste par envie et la nécessité de m'avilir, de me ramener à ce qu'elles jugeaient être leur mesure ? Comment pourrais-je rayer de ma mémoire que la faim en obligea certaines à manger des bouts

de cadavres encore chauds de leurs compagnes, pitance qu'elles tiraient au sort ? Jamais je n'oublierais le regard désolé de mon tout jeune époux, massacré à coup de crosse et de bottes, ni toutes ces charrettes de squelettes, de cadavres, de vêtements, de chaussures, toutes ces piles de bijoux, de dents et de cheveux, le typhus, la tuberculose, l'athrepsie et toutes ces bassesses que nous commettions pour voler quelques secondes à la mort, alors que nous la désirions tant... Odeur du sang, odeur de merde, odeur d'urine, odeur de chair brûlée et pourrie. Odeur de peur. Odeur de haine. Odeur aussi d'humanité. Odeurs toujours dans mon odeur et dans mes souvenirs...

- Birgit, que ce soit dans une vie ou dans une autre, chaque être humain est confronté un jour ou l'autre à une douleur indicible, si insupportable qu'il s'en nie souvent l'accès. Elle reste en lui, s'en nourrit et finit par le détruire, à moins que quelqu'un ou un quelconque événement ne le réveille à lui-même.

- Peut-être, peut-être Shamaël ! Te rends-tu compte ? Tous ces gens qui m'écoutent et me qualifient d'artiste, alors que je ne suis que le prolongement de l'homme qui a écrit cette musique, que je m'étais promise de ne plus jamais interpréter, Schumann. J'y reviens pourtant sans cesse. Comment ne puis-je ne pas m'unir à ce qui la transcende ? Comment ne pas l'aimer lui pour qui la manifestation de notre dualité était le rire en même temps que les larmes ?

Birgit se leva, salua à peine le public qui debout, continuait de l'applaudir avec enthousiasme et sortit comme elle était entrée, sans regarder personne.

- Comme toujours, tu as divinement joué, lui murmurai-je. - Pourtant, je souhaiterais que tu ne sois pas une si grande artiste. J'aurais préféré que tu trahisses la musique plutôt que de te trahir. J'aurais préféré que tu m'écoutes. Mais jamais tu ne l'as fait...

- Tu ne crois pas que le résultat aurait été le même ? Ma douce amie, ils ont volé mon âme, anéanti mon regard et m'ont convertie en un spectre. J'ai choisi, j'ai décidé cette constante négation de la vie, question de mémoire sans espérance. Quatre ans plongée dans l'enfer et tu deviens un mutant, un rescapé, mot terrible ! Un être sans existence, un être qui fait peur ! Les gens bien pensants ne voulaient rien savoir, ceux-là même qui m'applaudissent ici ce soir et qui demain, pourraient recommencer et me dénoncer. Non ! C'était l'effervescence de l'après-guerre et il valait mieux penser à ériger des monuments commémorant la victoire et plus tard l'Holocauste, et bien sûr engrosser la démographie, bref passer à autre chose ! Et nous, les rescapés de la barbarie avec nos sexes épouvantés et veufs, on n'était pas les bienvenus, la mémoire est toujours douloureuse. La vie doit continuer nous disait-on... Mais quelle vie ? La leur ? Non,

Shamaël, je ne comprends toujours pas et n'accepterais jamais leur silence et leur honte qui nous ont tués une seconde fois, comme nous continuons aujourd'hui à le faire avec tous les déshérités. Tu as envie de crier et tu dois frôler les murs comme un dommage collatéral. Rends-toi compte, j'ai même des amis intimes qui mettent en doute ce que j'ai vécu et qui me disent, sérieux, que c'est à vérifier ! Peu à peu, tu deviens un autiste par déni, emmuré dans une schizophrénie construite puisque tu es une minorité dans une majorité. Dis-moi, chère amie, comment peut-on vivre lorsque l'on est nié de cette manière là, comment se réconcilier avec le monde ? Pour moi, la guerre et l'après-guerre ont été sources des mêmes misères.

Le théâtre avait retrouvé son espace épuré. J'en aimais la résonance bouillonnante du génie créateur des hommes qui l'habillait d'intemporalité. Ce qui y naissait n'y mourait point, sinon s'accumulait, œuvre après œuvre, dans une invisibilité énergétique qui provoquait un changement d'octave à l'insu de tous ceux qui y pénétraient.

- Ecoute-moi, Birgit, j'aimerais tant que la musique allume également en toi cet embrasement qu'il provoque en l'autre. Mais tu le sais, un tel vœu n'est rien sans la mélodie des hommes. De l'obscurité la plus absolue surgit invariablement la lumière, qui lorsqu'elle l'intègre, révèle ce que certains appellent la part divine de l'Humain et que je nomme quant à moi, la vraie liberté, celle que personne ne réussira jamais à emprisonner et qui appartient intimement à chacun. Même si cela te semble incongru et inique, ce fut strictement ton être de chair et de sang limité par ses fonctions biologiques qui connut milles morts à Birkenau, et non l'essence de ce que tu es.

- Ne me fais pas rire, Shamaël, avec ta chansonnette lumineuse ! Ne me parle pas du paradis perdu ! Bon sang, regarde ! Aujourd'hui encore l'homme intérieur est de pierre. Quant à l'homme extérieur, c'est devenu un outil économique que l'on jauge en pouvoir d'achat ! Je t'en prie, épargne-moi ta mystique de supermarché ! Tu m'as condamnée à l'enfer, m'interrompit-elle avec rage.

- Mais Birgit, tu as toujours eu le choix, tu t'es censurée toi-même, lui répondis-je. - Bientôt, je te l'ai dit, tu vas retourner aux confins de l'obscurité et tu réaliseras, quoi que tu puisses affirmer, que tu n'as jamais lutté pour toi-même, sinon que tu t'es abandonnée aux événements et les a laissés dominer ta vie. A travers de la désillusion née de l'horreur absolue, tu t'es résignée à l'idée de continuer à vivre, parce qu'à un moment précis, tu as simplement décidé de ne pas mourir, ce qui ne signifie pas cependant que tu aies choisi la vie. Tu penses que ce fut par chance ou par courage ou même lâcheté, alors que tu as seulement obéi à la Loi de réaction. Stimulée par l'impensable, tu as réagi en te mettant en état de survie, sans même en

être consciente. C'est inéluctable, à chaque fois que quelqu'un ne répond pas à cette Loi, la réponse tombe, implacable : il meurt. Et parfois, bien qu'il y réponde, il choisit d'aller au plus facile : "je préfère mourir plutôt que de souffrir, je préfère mourir plutôt que m'enfoncer jour après jour dans une telle angoisse, à attendre la douleur ou la mort..." Il ne s'agit jamais d'une décision pleinement mûrie, sinon d'une impulsion désespérée, modulée par la peur, un sentiment de totale impuissance et surtout, la faiblesse de l'âme. C'est le choix que fait tous les jours une grande partie de l'humanité et qui fut celui de Gisela. Avant de se convertir en bourreau de l'autre, elle fut d'abord le sien. La frustration et la conscience de ne pas être une grande musicienne, la haine pour ne pas atteindre ce qu'elle pensait être la beauté, y compris physique, furent ses maîtres et ses guides. Il fallait seulement des circonstances favorables, pour que ce côté obscur qu'elle présentait en elle, puisse exprimer sa perversion latente. Tu fus celle qui le lui révéla. Sans le savoir et encore moins le comprendre, tu ne fus non pas sa victime, mais la vivante incarnation de ses démons les plus intimes. Par contre, celui qui affirme comme elle le fit, "je préfère torturer plutôt que d'être torturé", est pleinement conscient. Il sait. Son choix n'a strictement rien à voir avec la Loi de réaction. Survivre ne fut pas, pour toi, une détermination consciente. Simplement, tu t'es conformée à obéir à ce que cette Loi te dictait à ce moment là. Jamais les héros ne sont là où on les attend...

- Et pourtant, j'aurais donné n'importe quoi pour que le reste de ma vie passe comme un inspir et un expir. Vite !

- Mais jamais tu n'as pu et encore moins désiré dépasser ce que tu as vécu, vu et entendu. Le ressentiment continue à te ronger, tu en es la victime consentante à un point tel que tu te réunis régulièrement avec d'autres survivants pour ressasser ensemble ce passé douloureux, sans jamais avoir essayé de construire quelque chose à partir de lui.

- Pouvions-nous faire autre chose devant la négation qui nous fut imposée ?

Birgit cassa les mots plutôt qu'elle ne se tut. Les mains moites, la bouche sèche, elle tournait machinalement sa bague de fiançailles autour de son doigt.

- Ce n'est pas à moi de te le dire, Birgit. Cependant, comment alors expliques-tu que d'autres, et pas seulement des Juifs, ayant vécu des horreurs similaires, soient néanmoins devenus des phares qui ont su communiquer l'intemporel et sa générosité, le contraire de tout ce qu'ils avaient enduré, la tendresse ? Comme beaucoup de tes amis juifs, Birkenau et tous les camps de concentration sont ironiquement devenus votre seule raison de vivre. Une obsession qui vous a enfermés derrière des barreaux plus étroits que les barbelés qui entouraient les camps. Une obsession qui a

développé et nourri en toi un état sous-jacent, presque jouissif, de victime maximale, d'autant plus que cette notion sur laquelle repose toute la religion juive, te fut inculquée dès ton plus jeune âge.

Elle m'écoutait les yeux baissés. La tête lui tournait, elle se sentait comme ivre et légèrement nauséuse, entre conscience et perdition. Elle n'avait rien choisi, sinon simplement obéi à son instinct. C'était après qu'elle s'était volontairement enfermée dans la forteresse de la Shoah. Le sentiment d'être victime était son oxygène, le seul qui donnait un sens à sa vie, même s'il avait un goût de cendres. Ce qui la séparait de Gisela était une limite d'une extrême finesse. L'horreur engendre rarement des êtres de raison doués d'entendement.

- Toi qui sais toujours tout, toi qui as toujours réponse à tout, dis-moi comment l'on peut soigner une brûlure au troisième degré, sinon la barbouiller quotidiennement d'onguent ?, reprit Birgit. - Jour après jour, on refait soigneusement le bandage, en espérant qu'avec le temps, la douleur devienne plus supportable. Mais que peut-on faire quand cette douleur n'est pas d'ordre physique, sinon essayer de refaire revivre cette terre brûlée et de la conquérir avec une illusion, bien que tu n'aies plus la foi ? Etude de la Cabbale, musique, lecture et thé de cinq à sept... J'ai organisé rationnellement mon temps pour le brûler sans passion. Je suis entrée à Bergama pour donner un semblant d'utilité à ma vie. Je me suis réfugiée dans la musique pour lui donner un semblant de beauté et dans l'étude de la mystique juive parce que cela me permet de travailler des heures durant sans penser à autre chose et surtout de ne pas voir le temps passer. C'est vrai, j'ai connu les plus grands, La Callas, Rostropovitch, Bernstein. J'ai rencontré des cabalistes et des soufis extrêmement érudits. Et pourtant, tous les jours je fais la même chose : essayer de remplir ces territoires qui se sont vidés de leur quintessence à Birkenau. Soixante ans ont passé et je suis toujours là, simplement parce que j'ai toujours pensé que le suicide n'était pas une solution. Peut-être que tout aurait été différent, si j'avais obtenu des réponses sur la justice, sur l'espérance ou sur la finalité de la vie. J'aurais donné n'importe quoi pour qu'à partir de cette horreur, l'humanité en apprenne la leçon et en comprenne le message. Mais le monde est toujours aussi insensé. Je n'ai confiance en personne ni même en la paix. La responsabilité des camps est trop facilement imputée aux seuls Allemands. On a l'omission aisée dès lors qu'il s'agit des Russes qui s'y sont entraînés avant et de quelle manière !, des Français, des Polonais qui y ont collaboré, des Juifs même qui ont vendu les leurs, des Anglais et des Américains qui ont laissé faire avec la bénédiction du Vatican. Il n'y a en a pas eu un pour rattraper l'autre et je m'inclus dans la liste, car c'est exact, je n'ai pas su et pas voulu relever la tête par générosité envers l'autre. Alors oui, j'ai rempli ces terres brûlées avec futilité, la musique de Chopin,

la sémantique de l'écriture de Bach ou la signification des sephirots. Au moins, si je ne fais pas de bien, je n'ai pas fait pas de mal ! Tu as une meilleure solution ?

- L'ombre qui obscurcit le cœur de l'Homme cherche toujours une solution, mais malheureusement, toujours dans l'ambivalence. Qu'elle se révèle bonne ou mauvaise, et je n'aime pas ces deux critères manichéistes, il garde toujours celle qui lui convient le mieux et va donc toujours au plus facile, confondant la fuite avec ce qui lui semble être la solution, lui répondis-je.

- Laisse-moi tranquille avec tes balivernes. La seule personne qui m'ait vraiment découvert et qui me l'a dit sans détour, c'est Neill. Peut être parce qu'il connaît ces Lois immuables qui régissent l'univers. Peut-être aussi parce qu'il est plus juif que moi, bien que ne l'étant pas !

- Tu peux dire ce que tu veux, Birgit, mais tu ne peux nier la réalité quand cela t'arrange ! Confrontés à la douleur quelque elle soit, bien peu se posent la question de pourquoi cette souffrance. Ils cherchent plutôt le comment et souvent rejettent la responsabilité sur les conditions extérieures, la fatalité du destin, la médiocrité de leur entourage, le déterminisme ou même l'injustice de Dieu. C'est toujours la faute d'un tiers. Cette fantasmagorie justificatrice nourrit leur conviction que cet autre les a détruits et pourtant, ils n'ont de cesse de mal se reconstruire à partir de lui. Concevoir que la souffrance soit aussi une opportunité leur est impossible. Or, l'une de ses finalités est précisément d'ouvrir de nouveaux territoires psychiques en eux et tout comme Christophe Colomb dut conquérir l'Amérique, ces territoires doivent également se conquérir. C'est une autre couleur, une autre odeur, un autre paysage. C'est aussi un chemin parmi d'autres. Ce que tu as vécu à Birkenau a détruit des territoires psychiques qui étaient encore vierges, parce que tu n'avais même pas vingt ans. Ces territoires ont brûlé, mais tel un membre amputé, leur mémoire est restée. Rappelle-toi, ce clavier de tissu que tu avais fabriqué.

Birgit ferma les yeux. Son clavier de chiffon ! Elle en avait joué pendant des heures, la nuit quand les poux lui ôtaient le sommeil ou quand la faim et la peur lui dévoraient le corps. La culpabilité qu'elle éprouvait de son bonheur à jouir d'un rayon de soleil ou du chant d'un oiseau au beau milieu de cette tourmente, la colère de savoir que la vie continuait sans eux, au cœur de la mort !

- N'est-ce pas alors Birgit que tu t'es connectée avec l'impensable ? Cet insondable qui contient tout et rien, celui que contemplant certaines personnes qui tombent dans le coma. Tes yeux se sont ouverts alors que tu vivais à chaque seconde un inimaginable face à face avec la mort. Et toutes deux, savons qu'à cause de cet état de grande souffrance, tu as développé



*Cherche la réponse en ce même lieu d'où t'est venue la question*

un état de perception médiumnique extraordinaire, un état schizophrénique, un état cathartique incontrôlé qui te donne immédiatement accès à la couleur particulière des êtres, et surtout à celle des Bonnes Personnes. Le diplôme que t'a décerné Birkenau, est de reconnaître cela chez l'autre. La souffrance a fait vibrer cette corde que tout le monde a, d'une telle finitude vers l'essence de l'être, que cela a développé en toi un talent spécial dont tu as peur, parce que tu ne peux le contrôler et tu as donc choisi de rester avec la même partition en y effaçant tout ce qui aurait pu te faire grandir. Ta vie s'est arrêtée au seuil de la vie, te plongeant dans une perpétuelle dichotomie, où tu luttas sans cesse contre ta faculté de clairvoyance, cette espèce de prurit divin à fleur de peau, car cela t'obligerait à regarder en toi. Tu es une Bonne Personne, Birgit, une personne magnifique. Mais tu as toujours refusé d'aller vers cette musique céleste. C'est de ta faute et ça ne l'est pas. Tu as eu le choix, comme tout un chacun, pour faire de ta vie quelque chose de différent. On fait toujours un choix conscient de ce que l'on refuse. Mais, cela n'empêche pas que lorsque tu émetts cette vibration, qui se perd là-haut dans la noosphère, tu en reçois en échange une autre, une idée, un nom... Ton chemin fut celui de la souffrance. Tu ne l'as pas accepté et pour cela, tu reviendras.

Birgit esquissa un sourire, dont elle ne dissimula pas la tristesse.

- A peu de choses près, c'est aussi ce que Neill m'a dit un jour, mais il a été encore plus loin que toi.

Nous nous tûmes et je songeai à l'Ordre de Magdalena, à la féminité créatrice, cet état méditatif qui ouvrait l'être humain aux mystères de la vie et du monde qui l'entoure et n'a rien à voir avec le fait de posséder une paire d'ovaires ou de testicules. C'est cela qu'enseignait Magdalena. Depuis toujours, les femmes et les hommes qui en font partie, ont compris que le conflit est inhérent à la dualité, que la féminité ne peut exister sans la masculinité, que le mouvement de celle-ci a besoin de la passivité de son opposé complémentaire, pour assurer sa marche. Il ne s'agit pas de privilégier l'une par rapport à l'autre ce qui aurait pour effet de construire un être bancal, dur ou mou selon qu'il pencherait vers la virilité ou la douceur, qu'il soit homme ou femme. Il ne s'agit pas d'éliminer l'une au profit de l'autre, sinon ce serait admettre qu'un être humain puisse se passer de son corps, ou de son esprit ou de son âme, sans que cela entraîne sa mort. Il s'agit de modérer les élans négatifs de la masculinité en exerçant sur elle à distance, l'influence pondératrice de la féminité. Le monde ne changera jamais grâce à ceux qui le fuient, sinon grâce à celui qui changeant lui-même, transforme ce qu'il y a autour de lui. Tout le monde n'en n'est pas capable, tout le monde ne le veut pas, voire s'en moque éperdument. En outre, croire en une évolution spirituelle de masse est un leurre,

celle-ci ne pouvant être qu'intime. Pour cela, cette influence ne peut être qu'individuelle et pour cela, l'éveil de l'individu à lui-même est comme une perle sur un tas de fumier. Malheureusement en ce vingt et unième siècle naissant, la féminité est en voie d'extinction dans le cœur de la plupart. Sa complète disparition est le véritable désastre écologique qui menace leur planète, mais ils lui préfèrent des théories et des explications plus crédibles, voire plus convenantes.

Je pensais souvent à tout ceci avec tristesse. Depuis bien longtemps, je les observais et depuis bien longtemps, je les entendais et les écoutais ces intellectuels à la pensée réductrice et bien sûr, humaniste. Ceux-là même qui hier se proclamaient les chantres du "*faire l'amour et pas la guerre*" et les activistes fervents du "Do it", prêchaient maintenant la vie peinarde, au coin du feu, et sans enfants. Plus d'arbres, plus d'eau, plus de semences, plus de pétrole, plus de glace aux pôles, plus de gosses... La société du plus en pleine soustraction ! La vie par le vide. Il fallait sauver la planète, leur terre que leurs désirs exsangues de consommation tyrannique avaient tellement vampirisé qu'ils la pressentaient au bord de la révolte suicidaire. Ils auguraient un nouveau déluge. Le soleil était devenu apocalypse. Ils battaient leur coulpe et cherchaient des solutions gérables, durables. Ils avaient enfin trouvé un outil redoutable permettant de la convertir en un artefact contrôlable, la gestion des utérus. Les voix se faisaient de plus en plus nombreuses. L'évidence arpentait les esprits. Il fallait cesser de se reproduire, ne plus faire d'enfants était l'acte d'amour le plus grand envers la Nature. "*Nous avons décidé avec ma femme d'avoir des enfants heureux, et le plus sûr moyen d'assurer cela est de ne pas en faire, c'est ce que nous avons fait. Nous savons dès lors que notre impact environnemental sur cette planète sera nul...*", argumentaient-ils.

Ne plus rien générer, ne plus rien transmettre.. ! Les êtres humains sont d'une indécrottable incohérence et d'une vanité inégalable !, déplorai-je en moi-même. - Bientôt que des vieux, des rides partout, des rires invalides, des mémoires édentées, des morales funèbres, des corps flétris briqués aux hormones anti-âge, des sexes flasques, mais écologistes... Le vingt-deuxième siècle sera celui des dentiers, des perruques et des prothèses ! De la désertification des cœurs par l'assèchement des corps ! Euthanasie bio ! Fils unique, fille unique, couples fossiles de leur propre histoire, fin de l'espèce ! La vie s'échapperait à guichets fermés, glacée comme une lame d'épée, dans tous ces siècles à venir que de toute façon, ils ne verraient jamais. Quand un arbre ne produit plus de fruits, il meurt ou il perd son statut d'arbre fruitier et les humains le coupent alors pour en faire des poteaux, ils trouvent cela normal. A leurs yeux, il n'est vivant que parce que justement, il produit des fruits. Moi, Shamaël, je propose que l'on

*Cherche la réponse en ce même lieu d'où t'est venue la question*

coupe aussi les humains qui ne produisent plus rien, mis à part leurs déchets.

Je bouillais de colère, une fois de plus. Mais je ne dis rien de tout cela à Birgit. J'étais même rassurée, presque contente que ma vieille amie ne soit plus là quand ce génocide rampant, comment appelaient-ils cela déjà, ah oui... "*la maîtrise humaine du vivant...*", prendrait forme.

- Comme le disait Rûmi : "*Cherche la réponse en ce même lieu d'où t'est venue la question...*", repris-je. - Neill ne dirait et ne ferait jamais rien qui puisse te blesser, Birgit. Il connaît cette tendresse que tu dissimules si farouchement en toi et que par excessive prudence, tu refuses d'exprimer et de vivre par peur de faire souffrir les gens.

- Même si Neill et toi avez raison, même si je sais tout cela, Shamaël, je suis arrivée à la fin de ma vie et il est impossible d'en changer quoi que ce soit.

- Je n'en serais pas aussi certaine, Birgit. Le cœur en constitue la trame, les actes en tissent la chaîne, mais l'entendement en fait le soutènement et pour ce dernier, rien n'en marque jamais le terme. L'être humain a toujours deux naissances et deux vies, l'une physique et l'autre spirituelle, et deux morts, l'une exotérique et l'autre ésotérique. L'Homme est obligé de s'accomplir autant au niveau matériel, biologiquement et physiologiquement parlant, qu'au niveau subtil. Ce n'est pas un choix, c'est une obligation, une Loi, l'accomplissement spirituel précédant toujours l'accomplissement mystique. Tu ne meurs jamais, tu ne vis jamais d'ailleurs non plus. Chaque seconde, Birgit, est une mort et chaque seconde est une naissance. Tes cellules le savent ! Vieillir n'est que ce lent mouvement entre la perte et le gain, la perte de la vitalité cellulaire, le gain d'une plus grande compréhension de ce qui apparemment est caché. Il y a l'immaturation de l'enfance du début de la vie et une immaturité consciente à sa fin. Celui qui comprend cela, meurt éveillé. Mais à vrai dire, le mystique s'en fout, il ne se préoccupe pas de tous ces changements. Il sait que l'homme n'est qu'une goutte d'eau dans le fleuve et en fait partie intégrante, en conséquence de quoi, ce que chacun fait ou ne fait pas a un impact sur le Tout et sur chaque être vivant en particulier. Il sait qu'une goutte d'eau, c'est soixante-quinze ans de vie, à peine une étincelle dans l'éternité du monde. Un jour elle retombe et c'est l'éternité du fleuve. Plus tard, beaucoup plus tard, cette masse d'eau rencontre à nouveau une pierre. Jaillissement, éclaboussure, retombée. Soixante-quinze ans d'une nouvelle vie commencent, promesse d'une autre éternité, jusqu'à la prochaine pierre qui la fera réagir encore et encore, pour vivre ou non toutes les expériences qui lui sont offertes. Il n'y a pas de différence entre la vie et la mort, le

mystique le sait, l'être spirituel, non. C'est pour cela qu'il craint tant la mort, presque avec vénération.

- Je te remercie du fond du cœur, Shamaël, pour cette conversation qui nous a entraînées loin de Bergama, d'autant plus qu'aujourd'hui, la sincérité n'est pas dans les voiles du temps. Je parle de celle qui consiste à ne pas nous enfermer dans un monde infantilisant, de celle qui s'attache à dire ce qui Est et non ce que l'on pense. La mort me ramènera à une autre vie, la naissance n'est-elle pas une greffe de l'âme ?! Et j'espère de tout cœur t'y retrouver.

Son beau regard sombre se plissa d'un sourire. Je m'éloignais en fredonnant cette vieille chanson yiddish que lui chantait son arrière grand-mère, Chava : "*Même si tu étais aussi noire qu'un Tatare - Même si tu avais des yeux de chat - Même si tu boitais un peu ou que tu avais une jambe de bois - Ça me serait égal...*"

C'est ainsi que Birgit m'imaginait...

### **Nous sommes célibataires de notre féminité**

Rien ni personne ne pouvait réussir à perturber la forteresse d'intimité que Marta dressait autour d'elle lorsqu'elle pratiquait le yoga. Depuis l'âge de sept ans, elle n'avait jamais failli à cette discipline quotidienne qu'on lui avait d'abord imposé, avant qu'elle ne la fasse évidence pour et par elle-même et à quatre-vingt-dix ans, Marta en paraissait trente de moins. Mais derrière la beauté de son visage presque enfantin, se cachait une âme inquiète qu'elle s'appliquait à dissimuler sous un personnage séducteur et d'une absolue futilité. J'entrais donc dans ce qu'elle considérait comme son sanctuaire en m'efforçant au silence, sachant pertinemment qu'elle feindrait de se surprendre de ma présence, seulement lorsqu'elle aurait terminé sa série d'asanas.

Marta pliait et déliait son corps, adoptant des postures héraldiques, avec une incroyable souplesse. Pince, chandelle, demi-lune, sauterelle, cobra..., postures mimétiques des archétypes de la nature, des animaux aux plantes, de la lune à la terre, jusqu'aux éléments comme l'eau ou le feu, dont l'énergie figurée se déployait dans le corps, en imprégnant chaque cellule. Dos cambré, pieds au-dessus de la tête, enroulée sur elle-même jusqu'à l'inconcevable, elle décomptait ces années qui glaçaient les articulations de la plupart de ses congénères et donnaient à leur démarche, des lenteurs d'automate.

"C'est quand Marta ne fait rien, qu'elle en fait le plus, pensai-je. - Mais combien il est étrange de constater que ce qui, par la pratique du yoga, unit en elle si parfaitement l'esprit et la matière, se défait aussitôt qu'elle en cesse l'exercice. Du moins, en apparence..."

Comme toujours, affichant une ingénuité qui lui était coutumière, sourire charmeur, Marta leva vers moi ses grands yeux violets.

- Ma très chère Shamaël, quelle joie de te voir à nouveau... Mais dis-moi, quel bon vent t'amène ?

Quelle que soit la personne, elle utilisait toujours la même formule, neutre et enjouée. Une manière subtile de mettre à l'aise son interlocuteur et de lui faire comprendre que non seulement elle était disponible, mais aussi qu'il était quelqu'un dont elle se souvenait. Souvent un pieux men-

songe ! De fait, pour elle, si elle semblait envelopper le passé, le présent et le futur dans une rassurante superficialité et en effacer tout ce qui la dérangeait, c'est qu'elle n'était que trop consciente de leur relativité.

- A quatre-vingt-dix ans, tu es toujours aussi incorrigible, Marta ! Tu joues toujours les ingénues et malgré le fait que nous nous connaissions depuis que toute enfant tu as foulé la terre indienne, tu me traites toujours comme si j'étais une parfaite inconnue et tente de me circonvenir avec les mêmes subterfuges que tu utilises pour séduire autant les hommes que les femmes, m'esclaffai-je.

- Ne fais pas languir ma curiosité... Chaque fois que tu apparais, c'est toujours pour une raison importante...

- Rarement, Marta, la curiosité est sœur de la patience... Je ne te ferais donc pas languir. La raison de ma visite est simple. J'aimerais avoir ton opinion sur le fait que Neill dirige Bergama. Il y met une condition irrévocable : que Birgit, Anton et toi-même, lui donniez carte blanche.

- Pourquoi me demandes-tu quelque chose dont tu connais déjà la réponse ?

- Récemment, quelqu'un m'a déjà fait la même réflexion ! Mais tu sais fort bien que j'aime obtenir des réponses sans ambiguïté...

Elle ne le savait que trop. La prudence était de mise lorsque l'on avait en face de soi cette formidable magicienne qu'était Shamaël, même si Marta m'imaginait sous les traits de Lakshmi Bai. Je pouvais me montrer très dure et Marta détestait que l'on élève la voix, tout comme elle fuyait les conflits ou la moindre dispute. La violence lui faisait horreur. D'après elle, ce n'était que le fruit avarié de polémiques stériles et insensées.

- Neill est l'enfant que je n'ai jamais voulu faire et j'avais promis à sa grand-mère de veiller sur lui quand elle ne serait plus de ce monde, ce que j'ai fait lorsqu'il a eu douze ans ! Félicity fut et demeure l'unique amie que j'ai eue. Peut-être parce qu'elle représentait tout ce que je ne suis pas et que j'aurais aimé être. Un caractère bien trempé, une beauté sobre qui lui conférait une apparente dureté, démentie par la sérénité de son regard et qui surtout, la protégeait des importuns. Elle ne manipulait pas, comme je le fais avec tant de dextérité, le "oui mais peut-être" et savait s'imposer. Généreuse sans être encline à la pitié facile, elle était totalement dépourvue de cet esprit charitable et mielleux qui était l'apanage de la majorité des Dames d'Irlande de la bonne société. L'Irlande courait dans ses veines et aiguïsait sa foi. La foi des libertaires qui jamais ne se soumettent ni ne s'arrangent avec un dogme quelconque. C'était un esprit libre et rebelle et jamais rien ni personne ne réussit à la faire plier, pas même son raté de fils, William. Neill a hérité des trois qualités majeures de sa grand-mère, détermination, implication et foi, ce qui lui confère une extrême honnêteté qui m'est parfois insupportable.

- Pourquoi te dérange-t-elle ?

- Parce qu'elle m'oblige à regarder en moi, parce qu'elle m'oblige à vaincre ce que je ne suis pas et derrière lequel je me cache, depuis que j'ai compris que l'extrême beauté de mon corps et la perfection de mes traits étaient le cadeau empoisonné que Shiva, le Seigneur du sommeil, a déposé dans mon berceau. Je plaisante, Shamaël, je pourrais en incriminer tous les dieux, toutes les fées ou tous les djins et inclus toi... Mais ce n'est qu'une hérédité biologique... Splendide, terrible ! Comme le riche que l'on ne fréquente que pour la promesse de son or, la beauté n'attire souvent que ceux qui désirent la posséder pour mieux la détruire ou la dominer, par envie, par cupidité. Enfant, on m'exhibait comme un trophée, une magnifique petite fille, et j'en étais fière. Mais la beauté est un vampire qui te vide de toute substance aux yeux des autres. Une fascinante chrysalide, dont on n'espère rien d'autre sinon qu'elle remplisse sa fonction esthétique, ce qui ne te laisse d'autre choix que l'art de la dissimulation, le monde des apparences et parfois, le désir fugitif d'être moins attirante.

Je me rappelais fort bien de la petite fille qui jouait à la balançoire en se suspendant aux lianes du banyan et qui pourchassait les singes, sa voix aiguë surpassant les cris de tous les enfants indiens, auxquels elle se mêlait quotidiennement, apprenant l'hindi, le bengali et le sanscrit avec la gravité déjà d'une adulte. A sept ans, la volonté parentale lui imposa l'apprentissage du yoga. Chaque jour, elle s'y prêta volontiers n'y voyant là qu'un jeu et une lubie de plus de ses inconformistes géniteurs qui s'étaient installés en Inde quelques années avant que n'éclate la première guerre mondiale. La beauté lui poussait à la peau, sans qu'elle y prenne garde. Et son jeune esprit se nourrissait avidement de tous ceux, étrangers et Indiens, artistes, intellectuels et poètes, qui le soir venu, veillés par les bougies et les lampes à huile, assis sous la véranda où courait la fraîcheur lourde de la nuit, parlaient avec passion de choses qu'elle ne comprenait pas.

Plus tard, adolescente tourmentée que ses excentriques parents, confiants en la sagesse de la vie, laissaient croître librement, elle avait écoutée avec ferveur, lovée dans la nuit indienne, ces longues conversations. Ses premiers maîtres de yoga, tous Indiens, avaient aguerri son corps, sans pénétrer son âme, tant ils ne voyaient dans cette petite Anglo-irlandaise, qu'un objet fantasmé qu'ils désiraient élever au rang de mère ou de sœur, muse moderne de leurs ashrams. Jusqu'à ce que Marta rencontre Rabindranath Tagore, un soir sous cette même véranda. Sans qu'elle n'ait jamais su ni comment ni pourquoi, il avait compris son désarroi. Et un jour, il lui avait présenté l'homme qui des années durant, allait l'initier à elle-même par la voie du Raja-yoga.

- Lumière des ténèbres, "*tes yeux m'interrogent, tristes, cherchant à pénétrer ma pensée ; de même la lune voudrait connaître l'intérieur de l'océan.*" Me faut-il entrer par effraction dans ton esprit, Shamaël, pour te défaire de la rêverie où t'entraîne le poète ? Dois-je user de ce don de clairvoyance, que je n'emploie que pour guérir les blessures des âmes et des corps, pour apaiser ta mémoire douloureuse ? Nous parlions de Neill et de Bergama, te souviens-tu ?

- Telle une clepsydre éternelle, je n'oublie jamais rien, Marta...

- Tu as donc mon plein accord, reprit Marta, - d'autant plus que pour posséder un esprit de synthèse qui lui donne une vision des choses sur le long terme, Neill sera d'une grande efficacité. A vrai dire, je n'aurais pas donné si facilement mon accord sans certaines conversations que j'ai eues avec lui. J'en suis même certaine ! Que ce soit Neill ou un autre m'aurait laissé indifférente, les choses étant toujours ce qu'elles doivent être. Tu sais bien, le karma et tout ce qui s'en suit ! Je ne sais pas comment Neill s'y prend, mais il vient toujours un moment où il établit une telle confiance, une telle intimité que l'on permet qu'il vous dise ce que l'on accepterait de personne d'autre. Félicity avait le même génie, bien que beaucoup plus abrupt. Plus d'une fois, elle m'a mise le dos au mur et je l'ai également accepté, sans toujours le comprendre ou même le reconnaître. A cette époque, j'étais encore une gamine qui pensait que la jeunesse a le libre choix de ses erreurs et droit à toutes les absolutions. L'expérience venant avec l'âge, j'ai compris combien cela était faux, car j'ai toujours choisi le chemin le moins rude et le plus direct pour ne pas m'impliquer. Et c'est aussi grâce au silence complice de gens comme moi que Bergama est devenu un panier de crabes et le royaume de la peau de banane. Alors je ne peux qu'être rassurée que Neill s'en occupe.

Papillon splendide, Marta avait passé sa vie à virevolter, s'adaptant à tous, silencieuse avec le taciturne, enjôleuse avec le séducteur, cultivée avec l'intellectuel, loquace avec le bavard, prude avec le vertueux, superficielle avec le stupide, poétesse avec le poète, acceptant leurs présents sans s'attacher ni à leur valeur ni à leur jouissance, pas plus qu'à leur personne. Esprit fugace et fausement frivole, elle connaissait suffisamment de choses pour les maintenir éloignés de l'ennui dont elle fuyait la moindre menace. Mystérieuse sans jamais être distante, provocante sans jamais être vulgaire, elle savait doser l'adoration qu'elle levait en eux, même si bien des hommes, et non des moindres, auraient vendu leur âme au diable pour la posséder, ne fut-ce que quelques instants. C'est alors qu'elle disparaissait, leur laissant en mémoire non la trace d'une triviale courtisane, sinon celle d'une femme qui avait su leur révéler leur manque certain de courage à être ce qu'ils prétendaient. D'une intelligence fine et intuitive, Marta



savait les jauger rapidement et n'accordait que peu de crédit aux êtres humains, d'où qu'ils viennent et quels qu'ils soient, les jugeant par trop enclins à céder brusquement à leurs passions. Sans doute pour avoir passé plus de soixante ans en Inde, Marta était un étrange mélange de compassion et d'indifférence, de modestie et d'orgueil, de morgue et de timidité où une passivité capricieuse le disputait sans cesse à une implacable résignation. Plus indienne que les propres Indiens, elle était intimement convaincue que l'on ne pouvait échapper au karma auquel chacun était lié, si ce n'est dans ses limites étroites et prédestinées.

- Tu me connais, Shamaël. Sans avoir l'esprit cabotin, j'aime à papoter pour remplir l'espace entre les êtres ou plutôt l'hypocrisie qui leur tient lieu de relation. Hormis leurs peines, les gens n'ont souvent rien à se dire... Avec Neill, c'est différent. Je le considère comme mon fils. Je ne peux m'amuser à le séduire pour mieux le dévoiler, comme je le fais avec tous ceux et celles, inclus mes amis les plus intimes, qui aimeraient rompre avec cette beauté qui les met mal à l'aise et dont ils font un mystère. Je le fais également avec tous ceux qui veulent seulement profiter de mes relations que cette beauté lève derrière elle comme une mère maquerelle. Voir en lui mon fils m'oblige à une attitude incertaine et gauche. Je me suis souvent conduite avec lui comme ce que j'appelle les familles dominicales. Tu sais, celles qui se réunissent chaque dimanche, justement parce que c'est dimanche et jour du Seigneur, et qui s'étouffent d'ennui ou de rancœur en mangeant leur poulet-petit pois ou leur gigot-haricots verts. J'y babille et m'envole toujours dans le même sens. Que tout doit être et soit paix, amour et spiritualité, bien que tout cela soit un fatras de rustines idéologiques artificiellement humanistes. Plus d'une fois, je me suis sentie parfaitement ridicule, à côté de la plaque, comme on dit ! Ce jour-là, et non sans arrière pensée envers son propre fils, j'essayais de le convaincre de la nécessité de réconciliation quasi immanente, entre les enfants et leurs parents. Mal m'en prit, bien qu'il m'écouta et quand je dis écouter, c'est que cet homme là sait réellement écouter ! Quand triomphante, j'eus finis mon petit discours, il m'a regardée et pendant un instant, j'ai eu l'impression d'être transparente.

- "Ecoute Marta, - m'a-t-il lâché -, ce n'est pas parce que tu as l'âge que tu as, que je dois t'envelopper dans la soie de respectabilité que présuppose la vieillesse. Je pourrais t'expliquer, puisque je suis père, beaucoup de choses quant à cet amour entre parents et enfants dont tu affirmes qu'il est au-dessus de tous ces événements qui construisent, mal ou bien, la vie d'une famille. En outre, tu n'es pas précisément la personne la mieux placée pour me parler de cela, vu que tu n'as jamais pris le risque d'en avoir un ! Cet amour dont la force supposée, spirituelle comme tu dis, justifie la pleine

acceptation de tout et n'importe quoi, et qui souvent ne cache que la veulerie dont on fait preuve au moment d'affronter des actes inacceptables, conduit des gens comme toi à tout pardonner, puisque tout peut se comprendre. Tu en es même arrivée à nier ce que Birgit a vécu, parce que pour toi, cette réalité ne peut appartenir au champ du réel tel que tu le conçois. Tu parles d'amour... Mais comment peux-tu aimer une personne dont tu nies l'histoire ? Cette négation t'arrange, elle satisfait ton égoïsme et te permet de ne pas aborder tes propres zones d'obscurité, en respectant supposément celle de l'autre. "*Ma chère, vous reprendrez bien une tasse de thé !...* Alors, je crois qu'il vaut mieux que l'on s'en tienne là !

- Jeune homme, mon âge me permet de tout entendre..., lui répliquai-je avec orgueil, consciente toutefois de l'incongruité de la formule.

- Tu veux savoir vraiment ce que je pense ?, s'est-il alors exclamé, - Dis-moi toi, si l'on peut réellement avoir confiance en un végétarien obsessionnel, ce que tu es devenue Marta, qui pense plus à la qualité de ses intestins et au bon fonctionnement de ses sphincters qu'à son esprit, à ce qu'il est et à ce qu'il sent ! De fait, tu incarnes le paradigme des gens qui ne veulent jamais savoir, qui supplient que tout demeure et soit en paix, qui plongent la tête dans le sable devant la dureté de la vie, qui vont dans le monde avec le mot amour scotché comme un passe droit au bord des lèvres. Sésame ouvre-toi, je t'aime !... Passeport pour tous les égoïsmes, la spiritualité en bandoulière, le nirvana au bout de la route... Je ne doute pas que ta longue pratique du yoga t'ait enseignée beaucoup. Je connais tes qualités, ton talent thérapeutique que tu exerces radioniquement, et tes générosités, tous ces enfants dont tu as financé les études. Je sais ton détachement des biens terrestres. Mais bon ! Ce n'est guère difficile lorsque tous vos besoins sont largement couverts, comme c'est le cas pour chacun au sein de Bergama, ou que l'on dispose, comme toi, par héritage d'une fortune personnelle. Je sais bien que ton apparente insouciance n'est qu'une protection construite. Par contre, quand tu badigeonnes l'atmosphère d'amour, fut-il cosmique, et que je constate que tu ne t'impliques pas dans ta propre vie, je reste perplexe. Tu n'as jamais voulu y participer, car tu as toujours refusé le moindre acte créateur qui aurait exigé que tu t'engages personnellement et quand tu t'es occupée sporadiquement de malheureux, comme tu les appelles, tu l'as toujours fait par personne interposée, du bout du geste, en butinant, exactement avec la même frivolité que tu affiches, quand tu parles d'un livre ou du dernier vernissage auquel tu as assisté..."

Yeux verts plumetés d'or, poil noir bleuté, panthère en miniature, un chat sauta sur les genoux de Marta. Je trouvais que l'animal était fort bien assorti avec cette vieille dame, mais ne dis mot. Je savais que ce jour là,

Marta avait pleuré et qu'elle ne m'en dirait rien, Bien qu'elle revendiquait une non-violence pondérée et une patience sans égale, s'appliquant à ne jamais se laisser surprendre, calculant toujours les questions et les réponses, elle s'était mise violemment en colère.

- "C'est ce que j'appelle, avait continué placidement Neill, - une attitude de chiffe molle et quand je dis chiffe molle, je veux dire incapable de donner la vie... Cette attitude est de plus en plus fréquente chez la plupart de nos contemporains, du riche à l'économiquement faible, de l'intellectuel salonard au décérébré déjanté, du people clinquant au plus anonyme, de l'écolo bio à l'alternatif mystique. Pauvres gens homogénéisés, pasteurisés, capotés à fond les neurones, qui n'ont rien pour se dépasser ! Tous biberonnent la presse people et la télé-réalité, en croyant y trouver un esthétisme de la pensée. Ces jet-seteurs pour le fun ont toujours une opinion sur tout et peuvent parler de la dernière montre Dior, du cocktail machin ou du dernier potin politico-croustillant, des camps en Somalie ou de la guerre en Afghanistan, avant de terminer par un commentaire désobligeant sur leur père, homme d'affaires ou émigré espagnol, qui est en train de mourir de cancer, et tout cela sur le même ton ! Et la super-chiffe molle, Marta, tu la trouveras dans son bureau présidentiel, ovale ou non, décidant comment convaincre ses enfants, ceux qui ont voté pour elle et ceux qui ne l'ont pas fait, de se sacrifier au nom des intérêts de la nation qu'il prétend incarner. Papa, je te hais mais je t'obéis quand même !... Après, geste suprême, il épinglera à tout va des médailles et des récompenses, indifférent à ceux à qui ils les distribuent. C'est cela, Marta, l'attitude chiffe molle. Et tu sais pourquoi ? Parce que nous vivons dans une société de célibataires, nous sommes célibataires à nous-mêmes, nous sommes célibataires de notre féminité, nous sommes émigrants de notre féminité, nous sommes exilés de notre "féminitude"..."

Marta caressa machinalement le chat qui ronronnait sur ses genoux. Elle se rappelait qu'elle s'était demandée, un peu agacée, où Neill voulait en venir. Elle détestait ce genre de conversations et s'en lassait vite, dès lors qu'elle n'en n'était pas le centre d'attention. Ayant toujours su entretenir ses relations par une correspondance amicale soutenue, elle avait été invitée aux quatre coins du monde, jeune comme un joyau dans un écrin, et l'âge venant comme un personnage qui avait connu des maharadjas et des princes, des artistes et des diplomates, avait vécu en Inde et sillonnée le Tibet, la Chine et les Amériques, sans motif ni passion particulière, à une époque où le baby boom renvoyait la femme à ses fourneaux et à la nouveauté des machines à laver. Mais tiraillée par son intuition, elle s'était résolue à l'écouter jusqu'au bout.

- "La plupart des maîtres de tai-chi, de yoga, de zen, de soufisme ou de je ne sais quel ouvrier de kundalini, avait poursuivi Neill, - tous ces maîtres indiens que tu vénères tant, Marta, tous ceux qui prétendent et promettent de révéler l'homme à lui-même, sont pour la plupart célibataires et souvent éminemment misogynes. Pense une seconde seulement, Marta, à tous tes amis *rinpochés*, ces maîtres spirituels tibétains soi-disant authentiques ! Ce qu'ils enseignent, n'est rien d'autre qu'une multiplicité de techniques exotériques, grâce auxquelles les gogos se trouvent un peu moins médiocres, un peu moins paumés et... un peu plus assistés spirituellement. Une telle assertion te paraît excessive ? Alors explique-moi donc comment quelqu'un peut apprendre le yoga ou prétendre dévoiler l'essence de son être, sans que son maître, qu'il considère souvent comme une éminence spirituelle infaillible, n'aborde jamais le rôle biologique fondamental et incontournable dévolu à chaque être humain, quel que soit son sexe ? Tout simplement parce qu'ils sont eux-mêmes des célibataires impénitents. Et je me pose des questions, lorsque ces supposés maîtres prétendent gérer le mental des autres et mettre leur cœur en orbite divine, après avoir mis la Connaissance, quand non l'Illumination, sous patente spirituelle, alors qu'ils ne sont même pas fichus d'être à la hauteur de n'importe quelle plante ou animal, qui accepte intrinsèquement sa condition d'orange ou de singe, en conformité avec les lois biologiques qui les régissent ! La caissière de ton supermarché, avec ses deux gosses, est plus dans la mystique que ces vendeurs de philosophie et de chemins de sagesse ou que toi. Le célibat, Marta, n'est pas l'absence de l'autre, sinon une absence de vie à soi-même..."

Marta s'était abstenue de répondre, d'entrer en polémique bavarde, ce discours neuronal tournant souvent à la mesquinerie où les préjugés de chacun finissaient toujours par affleurer... Un délit de convictions où elle excellait.

- "Comprends-moi bien, avait repris Neill. - Ce n'est pas parce que l'on vit en couple que l'on ne reste pas un célibataire, cristallisé dans cette masculinité qui nous gère depuis des millénaires, et j'y inclus la femme. Tu le sais mieux que quiconque, toi qui a eu quelques amants, sans avoir jamais eu de compagnon !

- De petits emprunts à petites obligations et à court terme pour petits désirs comblant de petits hommes ! Jolie formule de l'un d'eux !, l'avait-elle interrompu en riant, ne pouvant résister à placer ce bon mot.

- Et je parie que cet imbécile était le premier à spéculer !, avait répliqué Neill. - Et tu devrais être la première à ne pas en sourire. Voilà bien un bon exemple de ce que je qualifie d'attitude chiffé molle ! L'amour humain contient tous les amours, c'est dire qu'il n'en contient aucun. Il est une étroitesse à l'âme et enferme dans ses geôles tous nos envols, faisant de la

sexualité, une métaphysique des sens où la femme doit étancher dans la moiteur de son cul, l'indicible crétinisme des hommes. Cette perte de la féminité conditionne toute cette société de célibataires, de machos des deux sexes, une société d'autistes, une société essentiellement masculine fomentée en premier lieu par les religions monothéistes et leurs institutions, et bénie ensuite par toute une clique de psychanalystes. Une vaste hypocrisie qui te convient et te permet de justifier socialement ton état de célibataire, dans le sens où je le dis. Ne t'impliquer en rien, ne rien construire ! Le célibataire, l'orphelin de sa propre féminité, ne s'interroge jamais sur sa responsabilité en tant qu'écosystème !

- Cultiver l'horreur quotidienne du mariage en faisant trois ou quatre enfants, ce n'était pas mon truc, Neill...

- Ce n'était pas ton truc et c'est respectable en soi. Mais je te jure, Marta, si j'en avais eu la possibilité, j'aurais fait le voyage à genoux pour aller voir Krisnamurti, qui fut l'un de tes très bons amis, pour lui poser juste deux questions.

- Lesquelles, Neill ? Je grille d'impatience tant j'imagine fort bien la scène ! Un peu surréaliste, non ?

- Apparemment beaucoup de spiritualité, lui aurais-je dit, - beaucoup de compréhension de la vie, assis sous un arbre à prêcher des années durant, sur le sens de l'être et de la vie, entre ce qu'elle est et ne devrait pas être ; beaucoup de blabla à donner des leçons magistrales à tous, sur tout et sur rien, étant bien entendu que ton éminente sagesse te donne le droit de ne surtout pas les mettre en application pour toi-même...

Et ma première question aurait été la suivante : "pourquoi, mon cher Krisnamurti, ne conçois-tu pas la dualité en toutes choses ? Pourquoi faire croire que la paix est un état réel, quand tout dans la Nature démontre le contraire, car si la cruauté est humaine, la violence est propre à la Nature. Il est impossible que la paix existe sans la guerre, tout comme le jour sans la nuit, le froid sans la chaleur ou la lune sans le soleil et si le mal disparaissait de la face de la terre, le bien disparaîtrait avec lui. Pourquoi ne vends-tu que la paix et n'ies-tu le conflit ?"

Ceci étant, je lui poserais la seconde question : "pourquoi n'as-tu pas été fichu de faire ce que n'importe quel arbre, n'importe quel animal est capable de faire, c'est-à-dire te reproduire et par la même assumer le rôle biologique que la Nature t'a dévolu et qui somme toute, donne accès au fondamental ?"

- Et dis-moi, Neill, pourquoi précisément ces deux questions ?

- Parce que cet essentiel ne s'enseigne pas, ne se dit pas, ne s'apprend pas et ne se transmet pas. Il est de l'ordre de l'expérience. C'est toute la différence, Marta, entre un être spirituel qui se demande toujours comment, et l'être mystique qui, lui, se demande toujours pourquoi. Et c'est ce

qui t'a échappé. Il reste, Marta, une dernière chose que j'aurais également aimé dire à ton ami.

- Et laquelle, Neill ? Dis-moi !

- Je lui aurais posé la même question que je pose à la plupart de mes patients : de quoi fuyez-vous ?

- Je ne saisis pas bien où tu veux en venir !

- Lorsque l'on fait quelque chose qui semble extraordinaire aux autres, il faudrait toujours s'interroger sur la véritable motivation qui nous pousse à le faire. Dans la majorité des cas, cela répond à une fuite inavouée qui nous dédouane d'aborder en nous quelque chose d'infiniment plus secret, qui souvent nous fait honte et nous culpabilise. C'est l'un des moteurs, Marta, qui fait que l'un devient un grand musicien, l'autre un grand spécialiste de je ne sais quoi, un grand médecin, un passionné par et ainsi de suite...

- Et en quoi est-ce répréhensible ?

- Imagine, Marta, un jour tu rencontres un alcoolique dans un bar qui t'interpelle dans l'inconscience de son ivresse, te ramène à l'essentiel en te soufflant au visage son haleine éthylique et qui te demande : et ton père, et ta mère, et ta femme, et tes enfants, qu'en as-tu fait ?"

- C'est du Neill pur jus !, m'exclamai-je. - Je t'interromps, Marta, mais il privilégie tant l'entendement plutôt que la connaissance, que je ne peux m'empêcher de le souligner, tant cela va guider ses décisions pour réorganiser Bergama. Il se méfie tellement de la versatilité du savoir, de l'instabilité de l'opinion et de la précarité de la conviction !

- Des mensonges de l'esprit avec lesquels on se mouche, avant de se torcher avec et de les jeter pour en prendre de nouveaux, selon le sens moutonnier du paradigme du moment, comme il le dit ! D'ailleurs, Shamaël, cet entendement inscrit au plus intime, joint à une foi indestructible dans la vie, est justement ce qui nourrit les sentiments complexes que Neill suscite chez tous ceux qui l'approchent, soit une fascination qui oscille entre l'amour sacrificateur, surtout chez les femmes, qui caressent l'espoir de le sauver de sa mélancolie, et la détestation la plus absolue chez ceux qui prennent en lui la mesure de leur lâcheté.

- Ajoute à cela, Marta, un talent oratoire peu commun qui le plonge dans une étrange dichotomie. Il semble habité comme si les mots le dédoublaient et acquéraient une vie propre. Ses interlocuteurs se sentent alors soit pourvus du même génie, soit de parfaits béotiens. Mais tous y apprécient l'art de la nuance, rien n'est vrai, rien n'est faux, la vérité a dix mille visages, elle n'est nulle part ailleurs qu'en chacun. Mais continue, je t'en prie.

- Par curiosité autant que par défi, me jugeant moi-même comme un être ayant atteint un certain degré de spiritualité, je lui ai demandé quelle

était à son avis la différence entre l'état mystique et spirituel. Sa réponse fut, comment dire ?, instructive !

- "Nombreux sont ceux, Marta, m'a-t-il dit, - qui aspirent à devenir mystique et s'y essaient, convaincus que l'illumination surgit d'une observation martiale et parfois destructrice d'eux-mêmes ou d'une méditation assidue qu'ils pratiquent quasi comme des fonctionnaires. La plupart du temps, ils ne se rendent pas compte que tout cela les éloigne du courant de la vie, les projetant dans un vide bruyant qu'ils attribuent à l'état de grâce. Ils confondent spiritualité et mystique, dans le sens noble du terme, d'autant plus qu'une pléthore de gourous font tourner leur fond de commerce, en spéculant sur leur espoir et leur crédulité. Tu le sais fort bien, car tu en as rencontré beaucoup !

- Une fois encore, Neill, je ne peux te donner tort et, c'est agaçant ! J'ai effectivement rencontré beaucoup d'êtres en supposée recherche, souvent chez les hommes. Beaucoup de petits Krisnamurti, de petits Gurdjieff, de petits rinpochés et autres moïnillons safranés et plus rarement, des petites Blavastky ou des nonnesses de Dieu, qui se définissaient tous comme des chercheurs de vérité, "des êtres en chemin" ! Et je dois avouer que le fait qu'ils éprouvent un besoin autant impudique que viscéral de le claironner haut et fort, comme si leur identité propre s'évanouissait dans cette revendication, tout en s'affirmant au-dessus de la masse humaine ignorante, m'a plus d'une fois horripilée," lui ai-je répondu.

En observatrice impartiale des œuvres de l'homme, je gardais un silence impassible, ne désirant pas interrompre le récit de Marta, qui ignorait que depuis l'invisibilité des mondes, j'avais assisté à leur tête-à-tête sans y participer. Mais intérieurement je jubilais. Les interrogations métaphysiques des humains pour donner une perception définitive et rassurante sur le sens de leur vie et dont la conclusion se focalise singulièrement sur l'existence ou la non-existence de Dieu, comme d'ailleurs leurs polémiques périodiques pour vérifier s'ils descendent ou non du singe, les interrogations régulières qu'ils lancent au Ciel pour savoir si d'autres êtres peuplent l'Univers, l'infinité de théories qu'ils érigent en paradigme avant qu'une autre vienne lui succéder, m'ont toujours autant divertie que cons-ternée. Trop souvent, ils en oublient l'essentiel, eux-mêmes. Amusée, je songeais que l'être humain est l'unique à se poser en arbitre et concepteur de la réalité des choses, sans toujours en mesurer la portée. Il est également le seul à croire que sa dévotion envers tout ce qu'il ne peut comprendre, se doit à son incrédulité.

- Tu m'écoutes, Shamaël ? Trop de silence me met mal à l'aise, et le tien n'est pas de ceux que j'aime à entendre !, s'impatientait Marta.

- Le silence donne de l'ampleur aux mots, il en est l'ordonnance muette. Mais je t'écoute, Marta, je t'entends. Je ne fais même que cela... L'essentialité de cette conversation entre Neill et toi, tes choix qui n'en furent peut-être pas, abâtardis par trop de beauté, ton désir effréné d'amour divin et la sécheresse de ton cœur abreuvé de trop d'égoïsme, l'incomplétude de ta vie, et Neill qui la redessine avant que mal et trop aimée, tu ne la quittes... Nous en étions arrivées à la différence entre l'être mystique et l'être spirituel... D'ailleurs, j'ai beaucoup apprécié son savoureux dialogue imaginaire avec Krisnamurti.

- Je crains que ton avis ne fasse pas l'unanimité ! Mais, retournons à mon échange avec Neill et à ton silence, Esprit du vent, reprit Marta qui aimait me donner des noms surannés.

- "Peu de choses différencient le mystique du spirituel, avait commenté Neill. - Mais elles sont essentielles ! En premier lieu, Marta, le mystique n'aura jamais de disciple, le spirituel en aura toujours, à la mesure de ce qu'il prétend être, sachant que les maîtres ne sont que des élèves qui sont arrivés à un certain niveau. Or, tu peux être un maître de semelle, de talon ou de chaussure entière ! Mais si tu es vraiment honnête, tu apprendras à l'autre qu'il n'a pas besoin de chaussures pour marcher : elles n'influenceront jamais le sens de sa marche ! Cela dit, les maîtres exotérique et ésotérique sont tous deux nécessaires. Le premier t'enseignera l'architecture ou comment devenir un bon ingénieur de la spiritualité. Le second t'apprendra des techniques pour faire communiquer ton être de chair et de sang avec le monde sensible qu'il revendique. Le mystique, lui, se balade entre ces deux mondes. Il sait mieux que quiconque qu'en réalité, nous sommes ici-bas pour passer un permis de bonne conduite. Je veux parler de notre attitude face à la vie. Si tu n'y arrives pas, tu reviendras aussi souvent qu'il sera nécessaire. Alors, ou tu resteras là-haut ou tu redescendras avec un nouveau rôle. Mais il sera toujours similaire à celui que jouent dans ton corps n'importe quel globule rouge ou blanc, n'importe quelle enzyme qui, pour remplir correctement leur fonction, ne doivent jamais oublier la mémoire de la totalité à laquelle ils appartiennent. C'est une bonne illustration de la correspondance entre le microcosme et le macrocosme. Chacune de tes cellules sait cela sans qu'il soit nécessaire qu'un Krisnamurti cellulaire vienne les endoctriner. Tout comme dans la nature le lion existe parce que la gazelle existe, de même la cellule du foie existe pour la cellule du cœur ou le neurone. Elles ont la conscience du Tout. Ici, il n'y a pas de hiérarchie. Le mystique sait cela, il en a l'entendement parce que la vie comme la mort n'est qu'une illusion, un passage perpétuel entre deux états. Il se fout de tout le reste, et se tape le cul sur sa chaise, en pétant et en rotant...



Autre distinction entre le mystique et le spirituel, Marta... Pour le premier qui en outre ne se prend jamais au sérieux, rien ne s'écrit, rien ne se partage, tout s'expérimente, se vit et se connaît, bien qu'il soit incapable de te l'expliquer, tandis que pour le second qui ne connaît rien, au sens cognitif du terme, tout est absolument sérieux, tout doit s'expliquer et s'écrire mathématiquement... Il te démontrera que l'âme, c'est ceci ou cela, qu'il existe différents niveaux de compréhension strictement hiérarchisés ou des degrés distincts dans la sexualité ou encore divers états vibrationnels et énergétiques. Il pourra te parler, sans jamais se lasser, de la petite et de la grande circulation énergétique, de la kundalini ou de la roue karmique. C'est ce qu'illustre l'histoire soufie de Mulla Nasrudin quand il demande à l'homme de science venu parader dans son village, comment il peut prétendre compter les étoiles de la Voie Lactée, alors qu'il n'est même pas fichu de compter combien de poils a son âne ! Voilà ce qu'est un mystique. Tu l'es ou tu ne l'es pas, selon que tu comprends tout ceci profondément ou non. Mais finalement, le mystique, lui, en rigole.

Dernière différence et non des moindres... Le mystique gagne sa vie en travaillant ; le spirituel, lui, s'assoit sous un arbre, vit d'aumônes ou de dons et tente de donner à son existence une réalité. Dans ce sens, Krisnamurti fut éminemment spirituel, tout comme toi, Marta, qui n'a jamais travaillé. Il pouvait donner des conférences parce que d'autres travaillaient pour lui et parce qu'il avait besoin d'un public et surtout, de mesurer l'écho de sa pensée chez ses interlocuteurs, tout comme ceux-ci avaient besoin de l'entendre, avant de retourner dans leur quotidien. Si le mystique est anonyme, le spirituel, lui, a besoin de reconnaissance. Il ne parlera jamais tout seul sous un arbre. Il y a une autre histoire du Mulla Nasrudin à ce propos. Celui-ci chante haut et clair dans une mosquée. Des gens s'arrêtent et lui demandent pourquoi, vu qu'il n'a pas de public. Et Nasrudin de rire et d'expliquer qu'il ne fait que se conformer à ce qu'il est. De même, deux mystiques qui se rencontrent, se tairont et partageront un moment de silence infini avant de se quitter en se remerciant pour ce qu'ils se sont communiqués...

Enfin Marta, le mystique assume tout ce qu'il est en tant qu'écosystème, et peu lui importe qui est en face de lui et si on le comprend ou non. Sachant que la fonction biologique reproductrice appartient à la phase matérielle de l'homme, il aura des enfants, tandis que le spirituel restera veuf de lui-même. Je ne t'apprends rien, Marta : l'homme a une existence limitée par sa biologie. Il n'en saisira jamais le début, encore moins celle du monde dont il ne verra jamais la fin du fait qu'il ne vit en moyenne que quatre-vingt ans, c'est-à-dire quelques secondes, comparé à l'immensité insondable de l'Univers. Ce refus d'admettre qu'il n'est qu'un écosystème ponctuel au même titre qu'une fourmi, fait qu'il cherche désespérément

une réponse dans le divin. L'homme spirituel part donc à la recherche de Dieu au moyen de multiples suppressions. Il supprime sa fonction sexuelle, sa fonction reproductrice, se torture par l'ascèse ou le jeun, se gave de la hiérarchie céleste, des faits et des paroles prêtés à Dieu. Bref Marta, il se métamorphose en un être déconnecté de la réalité. Le mystique, lui, sait qu'il n'y a pas d'autre option que celle d'obéir aux Lois de l'Univers, alors que le spirituel n'a que des opinions. Il pense, il médite, croit ceci plutôt que cela. Or, si tu veux chauffer de l'eau, il n'y a pas trente six façons de le faire, sinon une seule, il faut de la chaleur. Tu ne chaufferas jamais de l'eau avec un glaçon. Il y a donc une obéissance et une connaissance nécessaires des Lois fondamentales qui gèrent la vie."

Marta hochait la tête et une longue mèche de cheveux blancs s'échappa du bandeau de soie rouge. Toujours très belle dans son âge avancé, le visage craquelé de rides qui dessinaient de fins sillons dans sa peau brune et fine comme du papier de riz, ses longs doigts faisant écriin à un lourd anneau d'or, donnant la mesure aux bracelets qui enserraient ses deux poignets.

- Voilà, Shamaël... Voilà pourquoi je te donne mon accord... Parce que Neill est un irrespectueux et crois-moi, j'ai eu bien d'autres discussions à couteaux tirés avec lui ! Il démonte tout ! Tout devient relatif, tout devient possible. D'abord, cela laisse un goût d'impasse, de désespérance, d'à quoi bon. A l'écouter, on se dit qu'il n'y a aucune solution, que le monde est définitivement gâté et l'homme, irrémédiablement perdu. Puis vient la deuxième phase, tu sais celle où les choses germent en nous à notre insu... Et là on comprend, on sent de tout son être que tout ne dépend que de soi. C'est terrifiant, mais aussi libérateur. De surcroît Neill a raison, j'ai refusé cette liberté d'être, pour suivre la loi de la déclivité de la pente.

Pour en revenir à Bergama, je suis d'accord avec lui, quant à ce qu'il appelle l'attitude chiffe molle dont je suis participante, hélas ! C'est provocant, mais il a raison. Cette attitude où l'individu plonge dans un narcissisme amoureux et destructeur, ne génère rien et surtout ne s'affronte à rien. Moi, moi, moi ! C'est son chant, c'est son cri ! Le problème de Bergama, celui des sociétés riches et des individus aujourd'hui, le mien hier, c'est vouloir consommer, user et abuser de tout jusqu'à la corde... Jouir pour jouir... Mais qu'est-ce que l'individu donne en échange ? Car, si l'on reçoit, il faut bien redonner ou alors c'est avouer que l'on conçoit de manière autiste et réactionnaire, que l'on n'est là que pour prendre et pour recevoir. Moi, j'aime bien que l'on fasse tout pour moi, que l'on m'assiste, que l'on construise les choses en mon bénéfice, mais je n'aime pas construire pour les autres, voilà ce que la plupart pense. C'est ce que j'ai pensé toute ma vie...

*Nous sommes célibataires de notre féminité*

Elle se tut un instant... Son visage s'illumina d'un sourire malicieux :

- Je te jure, Shamaël, si jamais je reviens dans une autre vie, je ferai plein de petits Neill... Mais, dis-moi, on parle, on parle... mais jamais de toi... Ta vie à toi, c'est fait de quoi ?

"Quelle étrange question, Marta, pensai-je en moi-même. - Ne le sais-tu donc pas, toi qui m'imagines sous les traits de cette reine courageuse, Lakshmi Bai, qui porte également l'un des noms du Gange, Manukarnika, et fut une farouche résistante à la colonisation britannique, menant fermement au combat son armée contre l'occupant en 1858 et fut l'héroïne de la révolte des Cipayes ?"

- Imagine, Marta, tu es un paysan et je viens te voir. Tu me montres une plante et je te dis, cette plante là ne donne plus de graines. Pourquoi t'en occupes-tu ? A quoi sert-elle alors ? Elle prend tout de la terre, mais ne lui donne aucun fruit... C'est inconcevable... C'est la même chose pour l'individu qui prend tout, ne redonne rien, ne produit rien et ne se reproduit pas, parce que d'autres le font pour lui. Je redonne, c'est cela ma vie...

Marta entendit un rire à ternir l'éclat des étoiles. Sur le sol, une tresse parfumée de jasmin, identique à celles que Lakshmi Bai avait pour habitude de ficher dans ses longs cheveux noirs.

Moi, je partis pour l'Irlande...



### **Une main d'acier sur un cœur de bonté**

J'aime l'atmosphère maritime des côtes irlandaises, cette insularité qui s'immisce loin à l'intérieur des terres où l'humain, fuyant la tourbe et les vents qui érodent la lande, se fait aussi rare qu'il est abondant dans les villes. L'émigration irlandaise est aussi intérieure. Ce dépeuplement coutumier de la campagne que sa lente permanence finit par rendre imperceptible, confère à la dispersion de l'habitat irlandais, sa singularité anachronique dont je déchiffre l'histoire, entre le mythe et la réalité.

La demeure d'Anton possédait cette ambivalence. Plus manoir aristocratique que demeure bourgeoise, son immense parc d'une centaine d'hectares en témoignait. Il était à la fois œuvre de la Nature, des différents maîtres des lieux qui avaient présidé à l'ordonnancement paysager et de la domesticité qui avait veillé à l'entretien des arbres. Des pins, le plus doux des arbres selon les druides, des frênes, arbres symboles de la mer dont les talismans creusés accompagnèrent les émigrants irlandais vers l'Amérique, des saules, des peupliers, des ifs, arbres de la mort, des hêtres pourpres, des bouleaux qui selon la tradition, abritaient la nourriture des dieux, l'amanite tue-mouches, des chênes, des érables, des noisetiers avec lesquels les druides faisaient les baguettes magiques, des pommiers, tous arbres sacrés de la tradition celtique, se mêlaient à d'autres essences plus exotiques, mais également séculaires.

Je pouvais lire dans l'importance des corps de ferme, des écuries, des étables et des hangars autour desquels s'agençait partiellement cette géographie arborée, contenue par une vaste enceinte circulaire montée pierre à pierre, la trace de l'homme, son travail patient et la peine qu'il lui avait donné, autant que je pouvais sentir la ferveur de sa foi, dans la chapelle qui, tel un phare, s'ouvrait sur la mer. J'aimais l'intimité de ce lieu qui se dévoilait avec parcimonie. Il fallait d'abord s'engager sous une colossale nef verdoyante et frissonnante, formée par le lacis inextricable des branches de platanes centenaires, bordant une allée qui exigeait une bonne demi-heure de marche, avant d'apercevoir la silhouette massive du manoir. Une démesure baroque. Un phénoménal escalier, demi-cercle de pierre, ceinturait une gigantesque porte en chêne massif donnant sur une vaste entrée, qui hier accueillait chevaux et diligences et dont les murs étaient aujourd'hui recouverts sur toute leur hauteur de boiseries patinées. Des

lauzes dessinaient un sol irrégulier. Cinq portes menaient à différentes parties de la demeure. Je poussais l'une d'elles, non pas au hasard, car je savais exactement où se trouvaient Anton, Richard et Nalayam.

Comme chaque jour, et toujours à la même heure, Nalayam rendait hommage à ses ancêtres devant un meuble en bois de santal, finement décoré, sur lequel reposaient un brûle parfum, deux chandeliers, un bol où étaient fichés des bâtonnets d'encens et quelques fleurs. L'odeur entêtante de l'encens le fit tousser.

- Ils vont tous avoir la nausée. Encore un encens artificiel !, l'entendis-je grommeler, d'une voix furieuse.

Pour qui ne partageait pas son intimité, Nalayam paraissait un homme des plus ordinaires. Un vieil asiatique, cheveux blancs, corps sec et nerveux, regard impénétrable, indifférence débonnaire, peu enclin au bavardage, qui pestait souvent contre tout ce qui échappait à son bon vouloir et souffrait en silence de ce que le monde fut à la fois trop vaste et trop étroit pour lui. Ainsi, malgré tous ses efforts, il n'avait jamais réussi à recréer l'authenticité du foyer qu'il avait laissé derrière lui au Vietnam, il y avait plus d'un demi-siècle de cela, quand Anton l'avait ramené avec lui en Irlande. Bien qu'il n'ait jamais compris la mentalité de ce peuple qui lui paraissait toujours en proie à une incohérente surexcitation, Nalayam aimait son pays d'adoption, tout comme il adorait sa terre natale où il se sentait néanmoins un exilé, dépassé par sa modernité qui se mesurait à la rapide disparition des traditions qui avaient structuré sa vision du monde. Depuis longtemps, le vieil homme ne se fiait plus à ses sentiments par trop mitigés de méfiance et d'indifférence polie. Sa perception de l'humanité était tronquée. Elle s'était évanouie dans les goulags viêt-minh où il avait pourri pendant six longues années, soumis à toutes les tortures possibles. Plus que sa résistance physique acquise par l'exercice assidu du Vovinam Viet Vo Dao auquel il avait été initié dès l'âge de cinq ans et qu'il continuait à pratiquer à soixante-dix ans révolus, ce qui l'avait sauvé de l'enfer était sa force mentale.

Seule une observation patiente, souvent silencieuse, permettait de mieux saisir quel genre d'individus étaient Anton et Nalayam qui par bien des aspects, se ressemblaient. Hommes d'honneur, mais sans cette rigidité intégriste que donne parfois trop de moralisme, désintéressés mais rigoureux, flexibles sans être indulgents, tous deux incarnaient à la perfection le symbole de cet art martial vietnamien, le bambou. Néanmoins, Nalayam possédait une qualité qui faisait douloureusement défaut à Anton. Il était la vivante illustration de la devise du Vovinam Viet Vo Dao: "*une main d'acier sur un cœur de bonté*" et, c'était justement à cause de cette qualité

que bien des années auparavant, autant par démission que facilité, Anton lui avait confié l'éducation de son fils adoptif, Richard.

- Nalayam, lui avait dit Anton d'un air désolé, - j'ai tout essayé pour apprivoiser Richard, sans le moindre succès. Et pour moi qui fus militaire de carrière durant de longues années avant de devenir diplomate, il est paradoxal d'admettre que je suis incapable de mettre en application avec cet enfant, l'art de la discipline et de la persuasion. Je n'y arrive tout simplement pas ! J'en suis profondément navré.

Il s'était arrêté un instant, mal à l'aise, avant d'ajouter :

- J'ai donc un immense service à te demander. Je pense que de par ta personnalité et ton expérience de vie, tu es plus à même que moi de réussir à dompter cet enfant rebelle et sauvage et bien que cela me fende le cœur de devoir recourir à ta fameuse technique de la plume et du katana, je serais très heureux de te confier cette tâche et, si tu l'acceptes, je te laisse carte blanche.

Ancien maître d'école, homme simple et d'une grande probité, doté d'un esprit pragmatique, Nalayam n'exerçait sa force mentale, intellectuelle et physique que si le but recherché s'avérait utile. Econome dans ses actions et peu prolix, il pouvait rester des heures sans rien faire mais sans jamais perdre son temps, tant il savait tirer profit de l'observation des choses et des êtres. Et lorsque les circonstances exigeaient de lui une décision rapide, il savait appliquer avec fermeté ce que lui avaient enseigné ces méditations éveillées. Anton partageait avec lui cette même méticulosité patiente, qu'il appliquait autant à la chose manuelle, dont sa passion de l'ébénisterie, de la lutherie et de la belle mécanique automobile, qu'à des exercices plus intellectuels et à des plaisirs plus épicuriens. Amateur de beaux arts, il goûtait aux livres avec la même finesse gourmande et appliquée dont il faisait preuve lorsqu'il dégustait un bon vin ou se régalaient d'un bon repas. Mais au contraire de Nalayam, il doutait de tout. Et si ce dernier n'attendait plus rien des hommes et savait néanmoins faire preuve envers eux d'une implacable équanimité, Anton aimait à croire en eux, bien qu'il fut plus féroce misanthrope et incapable de les affronter ouvertement. D'humble lignage, fils de terres rudes et pauvres, chacun avait trouvé en Richard le sens de leur respect mutuel. L'amitié était venue beaucoup plus tard.

Quatorze ans étaient passés. Le petit Bui Doi de Saigon, l'enfant sauvage, s'était converti en un splendide jeune homme cultivé, également passé maître dans l'art du Vovinam Viet Vo Dao et en l'orgueil de ces deux hommes que l'épouvantable expérience de la guerre avait rapproché.

Richard était le fruit des amours éphémères d'un soldat américain et d'une vietnamienne, Mai Lan, qui était morte en couches. Demi-sang sans

identité sinon celle d'un lignage amérasien honteux, dont le visage métissé était l'aveu intime du droit sexuel de la guerre, il avait été abandonné à sa chance, nouveau né de quelques heures, devant un orphelinat chrétien duquel il s'était enfui par volonté propre ou inadvertance du personnel, à l'âge de trois ans. Bui Doi du nouvel Hô Chi Minh-ville, bâtard américano vietnamien, une poussière que chacun pouvait balayer d'un revers de main, vagabond innocent de l'épouvantable, la survie débrouillarde et la mort qui guette, il avait grandi là comme un champignon de malheur, partageant avec d'autres gamins et quelques chiens efflanqués et pouilleux, ses maigres biens, la faim, le froid, la peur, les ordures et la puanteur... Rongé par la crasse et la vermine, sa peau partait en lambeaux sanguinolents et son corps n'était que plaies. Ses cheveux étaient en absence, son crâne chauve, à vif et son ventre, déformé par la malnutrition. Vestige de l'enfance, sa petite taille. Empreinte du présent, son regard oblique et malin. Insistant. Pas de sourire, encore moins des rires. Du silence tressé de grognements. Une dureté palpable. Une fureur rentrée. De la haine en germe. Anton l'adopta. Il avait cinq ans. Désormais, il serait Richard. Et leur cauchemar commun commença.

Des nuits qui cessèrent de l'être, peuplées de hurlements. Sommeil entrecoupé et rare. Sursauts mouillés de sueur qui jetaient l'enfant somnambule au bas de son lit, dans un balancement continu, autisme terrifié qui s'apaisait dans des jeux dont ses mains hagardes dessinaient dans l'espace, l'histoire muette. Au matin, il ne se souvenait plus de rien. Manger levait également en lui une horreur insoupçonnée. Il en faisait de longs crachats, des vomissements calculés. Les assiettes et les verres devenaient munitions. Ses mains rageuses brisaient, rompaient, réduisaient en miettes la moindre matière. Le manoir entier s'habilla de nudité. Ses dents se firent morsure, ses poings et ses pieds, instruments de ses désarrois. Il cognait, brutalisait quiconque l'approchait. Mais que son père adoptif vienne à partir, il hurlait, il pleurait, n'en pouvait plus de peur et de désespérance. Anton y brisa son mariage dépourvu d'enfants. Pourtant, il n'avait pas ménagé ses efforts. Des médecins traditionnels chinois venus de Chine soulagèrent les maux du gamin. Lentement, une très longue année. Une cohorte de pédopsychiatres se pencha également au chevet de ses traumatismes, à la même cadence que se succédaient leurs débâcles. L'amour des hommes y mesura son impuissance, incapable du miracle qu'on lui prête, ce réveil de l'âme renaissant de ses cendres. Extenué par tant de tentatives infructueuses, de victoires et d'échecs mitigés, n'en pouvant plus de cette guerre qui ne se laissait pas nommer, Anton se résolut à l'extrême. Retourner au point de départ. Au Vietnam. Non pour une comparaison révélatrice entre deux modes de vie, ni pour un quelconque électrochoc des civili-



sations, sinon pour un ancrage subtil aux racines d'une vie qui refusait obstinément quelque intégration.

La stridence soutenue des cris de l'adolescent modula les prémices de la défaite. L'embarquement dans l'avion prit le chemin inverse. La véhémence sidérée des passagers débarquèrent l'homme et l'enfant sur le tarmac. Mais c'était mal connaître Anton et ses entêtements. Une infinie patience qui apaisa l'effroi de l'adolescent, sans défaire l'angoisse du père. Un aller sans retour était le prix de sa propre capitulation. Seul Richard sut quelles réminiscences provoquèrent sa totale reddition à fouler de nouveau le sol de sa terre natale. Toute résistance l'abandonna, son âme pelée à vif comme sa peau l'avait été. Un flot de larmes le souleva, révélant l'être dans lequel Anton avait toujours cru et pour lequel il avait tant lutté, se refusant à écouter tous ceux qui lui répétaient qu'il était une cause perdue. De retour en Irlande, il confia l'adolescent à Nalayam qui n'était jamais intervenu dans les efforts d'Anton, si ce n'est l'unique fois où il lui avait fait remarquer avec le laconisme qui le caractérisait, que la problématique de ce gamin avait aussi pour origine le reniement de son prénom, Châm Ly, la vérité éternelle en vietnamien, tout cela pour le rebaptiser maladroitement Richard. Il avait ajouté que pour discipliner l'esprit, il était parfois indispensable de dompter préalablement le corps.

L'éducation de l'adolescent qui ne savait ni lire ni écrire, ne commença donc pas par des leçons de grammaire ou d'histoire, mais par un strict entraînement à cet art martial vietnamien. Jambes, poings, genoux et coudes, sauts, marteaux, tranchants, ciseaux et piques... Quyens, formes de mouvements mille fois répétés, non pour la maîtrise de la technique, sinon celle de l'esprit instable de Richard, incapable de se concentrer et de coordonner ses mouvements. Quyens recommencés jusqu'à l'épuisement douloureux du corps. Apprentissage féroce que Nalayam dispensait sans état d'âme. A la moindre rebuffade, au moindre désistement, à la moindre assiette balancée, à la moindre nourriture crachée, sa main sèche le gratifiait d'une volée de gifles, de celles qui font mal. Muet comme une carpe, cabré, en rage silencieuse, Richard serrait les dents, sans larme. Entre l'adulte et l'enfant, la lutte était titanesque, mais pas aussi inégale qu'elle le paraissait. Elle avait un outil, un art martial et une règle, somme toute fort simple. La dureté y répondait par encore plus de dureté mais aussi par son contraire, la tendresse et le rire. Nalayam prenait donc aussi le temps du jeu avec son jeune élève. D'ennemis, ils devenaient complices... et le maître y redevenait un enfant, dans de longues parties du très vieux jeu chinois, le pierre-feuille-ciseaux. Et chacun aima l'autre en ce qu'ils avaient de semblable. Richard devint le troisième fils de Nalayam et celui-ci, la figure première du père. Car outre Anton, l'adolescent en avait

quelques autres : le jardinier, ancien militaire à la patte folle, qui l'initia aux secrets des plantes et lui fit connaître le monde en parcourant l'univers de la collection de pipes d'Anton, dont il avait aussi la charge ; le majordome, habile mécanicien dont le savoir se concentrait uniquement sur la restauration d'une vieille Jaguar MK2, l'entretien de la colossale bibliothèque et de l'atelier d'ébénisterie ; et la dizaine de réfugiés politiques vietnamiens qu'Anton avait recueilli, qui s'occupait de tout le reste, des arbres, de la cave à vin et des chevaux.

Je connaissais l'histoire de Richard. J'en avais accompagné chaque étape, ici ou ailleurs, car je connaissais Anton depuis toujours. Cependant, longtemps j'avais déploré que l'univers féminin de l'enfant se résume uniquement à celui néanmoins savoureux, de la cuisinière, au demeurant excellente femme, sèche comme une baguette et versée dans l'art culinaire des cinq continents. Minh Nguyet dont le prénom illustre à lui seul l'ampleur de sa vocation, *Lune qui éclaire*, en rompit la rassurante douceur. Esprit d'acier dans un corps de poupée, elle lui enseigna un autre art martial, celui de la pensée. Ses Quyens n'étaient ni gestuels ni configuraient le subtil apprentissage de l'équilibre entre la force et le vide, sinon une pépinière d'idées et de mots qui ouvraient des champs dans l'esprit du jeune homme où elles tombaient comme des graines, poussées par les turbulences de la curiosité. Richard apprit en cinq ans ce que d'autres apprennent mal en dix. Outre l'anglais qu'elle lui enseigna dans la plus pure langue de Shakespeare, elle lui fit découvrir les subtilités de sa propre langue et de sa calligraphie. Elle l'initia à la culture et aux traditions de son pays, à sa gastronomie et à ses arts, lui révéla à travers des discussions entre rires et sérieux, les mathématiques et la physique, l'Histoire et la géographie, la littérature du monde entier, la philosophie, l'histoire des religions et la maîtrise de plusieurs langues. A dix-huit ans, Richard fut admis à l'université et suivit la plupart de ses cours par correspondance, se présentant à la faculté seulement pour les examens. Cinq ans plus tard, il avait terminé ses études et obtenu une licence en littérature et une autre en sciences politiques. Et Minh Nguyet en avait été aussi fière que s'il s'était agi de son propre fils.

Mais avant que Richard ne se décide pour une carrière ou une autre, Anton lui imposa une dernière épreuve. Coïncidence ? Cette discussion avait lieu le jour de ma visite. Je me dirigeai vers la bibliothèque, matrice alchimique de la demeure.

- Tu es arrivé à la fin d'une étape importante de ta vie, disait Anton au jeune homme, âgé de vingt trois ans, qui l'écoutait attentivement, non-chalamment appuyé contre la cheminée - et nous sommes tous extrême-

ment fiers de toi. Mais avant que tu choisisses telle ou telle profession, j'aimerais que tu passes un an avec les Missionnaires de la charité de la Mère Teresa.

Richard ne discutait jamais ni les décisions de son père ni celles de Nalayam. Non pas parce qu'il leur donnait toujours raison, sinon parce qu'il avait une pleine confiance en ces deux hommes, et aussi parce que Minh Nguyet, tout comme son compatriote, avait su lui transmettre les valeurs traditionnelles de sa culture, dont l'une d'elles était justement le respect de la parole des anciens. Si la décision de son père l'étonna, le jeune homme n'en fit aucun commentaire, au contraire de Nalayam qui devinant les possibles interrogations de Richard, lui demanda :

- Pourquoi l'envoies-tu aussi loin, en Inde, alors qu'il pourrait apprendre la même chose dans un centre de Bergama ?

- Faire partie de Bergama et y travailler n'est ni un droit ni un passe-droit héréditaire. Ce n'est pas parce que j'en fais moi-même partie depuis bien des années que je dois faire entrer Richard par la grande porte. S'il doit y entrer un jour, non seulement il devra s'en montrer capable, mais aussi en prendre lui-même la décision, après bien sûr que sa demande ait été acceptée, lui répondit Anton et conscient que la question de son ami, faisait écho au silence de Richard, il continua :

Je n'aurais pas songé aux Missionnaires de la Charité, car peu importe que ce soit cette organisation ou une autre, si ce n'est pour les situations extrêmes que vivent toutes ces personnes dont pour la majorité, c'est l'ultime demeure. Souvent les biens portants qui y travaillent, disent qu'ils offrent aux malades leur capacité de souffrir avec eux, leur compassion comme ils le répètent à tout va ! Or nul autre mieux que toi, Nalayam, sait que la souffrance, qu'elle soit physique ou psychique, ne se partage pas.

Tu sais aussi ce que je pense de l'Inde ou plutôt de l'idée que l'on s'en fait. Collée à nos concepts et s'immisçant dans notre cœur qu'elle pervertit, l'image de Bapu Gandhi et celle de la Mère Teresa affinent de leurs fragments biographiques, la mythologie que nous nous sommes construits de ce pays. Même sa pauvreté finit par nous paraître enchanteresse, "*charming*" comme diraient les Anglais, et si sa pouillerie nous émeut, cela se doit surtout au fait que la culpabilité qui nous submerge à la contempler, fait affleurer en nous cette particulière incommodité de l'âme, née de notre mauvaise conscience. Un foutu racisme que tout cela ! Mais le problème n'est pas là...

"Il a diablement raison", pensai-je, tout en parcourant du regard les rayons de livres de la vaste bibliothèque qui comme celle de Cambremer où Neill avait passé son enfance et son adolescence, ou celle plus secrète, que possédait Bergama en Irlande, me rappelait l'atmosphère propice au

recueillement de certaines chapelles et autres lieux sacrés, méconnus du public. Il en émanait les mêmes parfums subtils de la connaissance imprégnée de la ferveur des hommes, conscients que le savoir ne faisait qu'accroître leur ignorance. Tous y parlaient à voix basse et le silence s'y faisait témoin de leurs interrogations.

- Le petit Bui Doi de Saigon n'est jamais très loin du jeune homme que tu es devenu, bien que tu n'en aies que la mémoire fragmentaire de ce que l'on t'en a raconté, reprit Anton avec une tendresse contenue. - Mais jamais je n'ai oublié la première fois où je t'ai vu, dépenaillé, maigre à en faire peur, apeuré, sauvage, terriblement sauvage, et cependant veillant jalousement sur les plus petits que toi, partageant ce qui était à peine suffisant pour toi, non pas compatissant, car la compassion est une indigence de la pitié, mais bon, terriblement bon, naturellement bon. Je ne te l'ai jamais dit, Richard, mais c'est pour cette qualité palpable que je t'ai adopté. Je ne te dirais pas qu'un an est vite passé. Pour moi, ce temps d'absence sera long, trop long et je devine déjà pour toi, sa dureté. Tu n'as, comme on dit, que l'âge de tes cellules, même si ton intelligence et la brillance de ton esprit te laissent croire que tu as atteint la maturité. Tes révoltes qui ne sont que parcellaires face à ce monde que tu aimerais tellement différent et dont l'injustice flagrante et continuelle te plonge dans de sombres emportements, t'amènent toujours à la même conclusion. Tu cherches des solutions à son changement, des réponses à la même et mauvaise question que tous les incroyants de la vie se posent sans cesse : comment faire pour le transformer ? Et tu n'envisages que des solutions radicales, dictées par ton bon cœur. Tu ne le changeras pas ! Le monde a toujours été ce qu'il est et sera, hier comme aujourd'hui ou demain. Mais tu pourras faire beaucoup si tu comprends le pourquoi des choses. Le pourquoi est la seule question que tu dois te poser. C'est la clé de toutes les réponses.

Il se tut un instant et reprit :

- Il y a une autre raison qui a dicté mon choix. Si tu es une bonne personne, tu ne l'es guère avec toi. Ton perfectionnisme te conduit à une dure intransigeance envers toi-même, à tel point que tu ne laisses l'amour d'aucune femme le transgresser. Tu dois apprendre la bienveillance envers toi-même et je crois que ces gens-là t'y aideront.

Comme souvent quand son père lui expliquait quelque chose, toujours d'une façon extrêmement posée, Richard ne trouva pas d'argument à lui opposer. L'émotion le rendait malhabile. Il regarda longuement son père et sortit sans rien dire de la bibliothèque, suivi par Nalayam.

Un feu crépitait dans la cheminée. Resté seul, Anton se replongea dans ses pensées. Avait-il fait ce qu'il devait ? Son choix était-il juste et

correct ? A discerner mon ombre dansante dans l'incandescence des flammes, il se leva et cérémonieusement, accompagna son baisemain d'un léger claquement des talons. Devant lui, se tenait une jolie brune, répondant au nom de Granuaile. J'incarnais une femme qui dans le secret de son cœur, l'avait toujours fait rêver, une femme née au XVI<sup>e</sup> siècle dans le Connemara, qui fut à la fois Reine des pirates, leader remarquable, habile négociante, vaillante combattante irlandaise, et dont le courage au combat mit plus d'une fois en déroute marins et soldats, dont les troupes anglaises. Son fils et son frère ayant été enlevés par cet ennemi séculaire, elle se rendit en Angleterre et eut un long entretien en latin avec Elisabeth I<sup>re</sup>. Les Annales rapportent que nul ne sut jamais ce que les deux femmes se dirent. Mais c'est bien mal me connaître, moi, Shamaël. Un jour peut-être, je le raconterais.

- Ne te préoccupe donc pas inutilement, lui murmurai-je, en inclinant légèrement la tête en réponse en son salut. – Quel que soit le chemin que l'on choisit, il est toujours à la hauteur du pèlerin, tout comme sa finalité. Envoyer ton fils à la Mère Teresa est un excellent choix, car le concept même de son œuvre contient toute l'ambiguïté judéo-chrétienne, quant à la pratique affairiste de la bonté et à sa vulgarisation et Richard y trouvera ce qu'il doit y trouver. Je ne t'apprends rien, Anton, je n'ai aucune estime pour cette femme dont on ne peut nier l'utilité équivoque de l'œuvre, œuvre qui a rendu plus de services au monde occidental qu'aux propres Indiens. Cela a permis aux premiers, cancérisés par leur mauvaise conscience de rester dans la plus absolue et lointaine contemplation de la misère et à l'Inde, de continuer à se laver les mains. La sagesse de l'Inde est une OPA permanente et sa misère, son meilleur titre sur le marché.

Tu verras, ton fils est suffisamment intelligent pour le découvrir et le comprendre par lui-même ! Cette lucidité fait défaut à la plupart de ceux qui vont en Inde, le rêve formaté par l'inculture occidentale, les hommes-dieux et autres gourous multimillionnaires indiens, saints hommes aux pratiques souvent scabreuses qui pourtant comptent des millions d'adeptes de par le monde, tel ce Sai Baba pour te citer l'un des plus connus ! Ou cet autre, Asaram Bapu, ancien garçon à tout faire, vingt millions d'adeptes, cent ashrams, mille deux cent centres de prière dans le monde, cent trente trois millions d'euros de bas de laine, soupçonné de sacrifice humains et qui fait battre à tour de bras ses fidèles pour s'assurer de leur soumission terrorisée. J'espère que Richard comprendra que l'Inde est un pays semblable à tous les autres. De fait, ce qui le différencie sans doute le plus, est l'incroyable tohu-bohu quotidien qui dissimule un laisser-aller royal. Cela le plonge dans un mouvement perpétuel confinant à l'inertie, exposant comme une plaie vive, le visage obscur de l'humanité, qu'il convient fort bien aux riches sociétés occidentales de dissimuler sous une éthique ration-

nelle et mystico-religieuse. D'ailleurs, il semble que le chaos soit le seul aiguillon capable de mettre de l'ordre dans le désordre indien, tandis qu'au contraire, en ce qui concerne le monde occidental, trop d'ordre le conduit invariablement au désordre, sans que celui-ci soit nécessairement régénérateur. C'est peut-être pour cela, Anton, que l'épopée de Bapu Gandhi et l'abnégation de la Mère Teresa en séduisent autant !

Anton et moi-même, adorions ces discussions improvisées et nous nous laissions facilement prendre au jeu et lui qui n'avait connu de l'Inde que les réunions mondaines des ambassades et celles de la bonne société anglaise, se montra curieux de l'opinion qu'en j'en avais.

- Que veux-tu dire ?, me demanda-t-il.

- Ce que je veux dire, Anton, c'est que tout comme Jésus-Christ pour le monde chrétien, ils furent et restent les meilleurs publicistes de l'Inde et ses meilleurs agents en marketing, bien que ce ne fût jamais, en apparence du moins, en leur bénéfice propre... Peut-être pour être tous deux des produits de la culture hégémonique anglo-britannique, montrèrent-ils une égale habileté à comprendre quelle était l'Inde à laquelle l'Occident avait besoin de s'identifier, bien que tous deux, mais chacun à sa façon singulière, eurent la même soif à en désirer une autre ! Les figures d'ascètes qu'ils incarnèrent, Gandhi avec son longi et son châle blanc, la Mère Teresa avec son sari marial, coïncidèrent à la perfection avec l'idée que l'Occident judéo-chrétien a toujours eue de l'Orient mystique. Très vite, tous deux surent mesurer la répercussion médiatique de ces images sur l'opinion publique occidentale et indienne et la meublèrent de symbolisme. Gandhi avec son bâton de pèlerin et la "charka", un rouet primitif, dont il fit l'emblème de son drapeau et la Mère Teresa, avec son crucifix et les deux couleurs de la Vierge Marie.

Ce que je veux dire, Anton, c'est que tous deux eurent en horreur la chair qu'ils martyrisèrent dans leur propre corps. Tous deux rejetèrent la sexualité, pour être soi-disant incompatible avec le progrès spirituel de l'humanité. Pour Gandhi, le jeun fut plus qu'une arme politique. Il fut également un moyen d'imposer sa sainteté présumée, tout comme le fut l'insupportable mansuétude de la Mère Teresa pour les "*plus pauvres d'entre les pauvres*" et les petites sœurs de sa congrégation. Ni assistance médicale, ni médicaments pour les premiers, sommés de revivre dans leur chair souffrante la passion réinterprétée de Jésus-Christ, afin de mériter le repos éternel dans les paradis de Dieu ! Ni eau chaude, ni éducation, entre abnégation servile et repas frugaux pour les secondes, afin que le tourment de la douleur spirituelle les préserve des tentations terrestres ! Mais Bapu Gandhi et la Mère Teresa, eux, bénéficièrent de l'attention des meilleurs médecins et de leurs non moins meilleurs hôpitaux. Si beaucoup d'Indiens

n'ont aujourd'hui qu'une idée très vague de qui fut Bapu Gandhi, peu nombreux sont ceux qui partagent ce culte idolâtre que vous vouez à la Mère Teresa.

Tous deux furent à leur manière, des fanatiques, prisonniers d'une vision digne des pires moments de l'époque victorienne. Au nom de Dieu, considéré autant comme outil de châtement que comme preuve d'amour ineffable, ils évacuèrent la raison, lui préférant une foi aveugle, seul chemin selon eux pour atteindre la spiritualité, et ils finirent dans le dogmatisme le plus étroit. Avec une égale apparente ingénuité, ils exploitèrent subtilement la force irrationnelle de la crédulité : Gandhi, celle de son peuple et la Mère Teresa, celle des masses occidentales. Tous deux traitèrent les gens comme on traite un enfant attardé. Ils n'auraient certainement pas fait rougir Machiavel avec sa fameuse maxime : "*la fin justifie les moyens...*" Pour Gandhi, force lui était faite de passer par le nationalisme pour arriver à l'internationalisme et il ne voyait pas de contradiction dans son éloge de la non-violence si pour atteindre la paix, il faille d'abord livrer la guerre.

- Tu es dure, Shamaël ...

- Je suis dure, Anton ? Non... Les êtres humains sont durs. Leur hypocrisie est dure. Leur lâcheté est dure. Leur égoïsme est dur. Il serait temps, Anton, que tu ouvres les yeux. Regarde ! Les formules consternantes dont usent et abusent, hier comme aujourd'hui, tous ces professionnels de la charité, d'ailleurs toujours en se référant à une quelconque idéologie, comme celles prononcées par cette madone des bas fonds, prennent des envols de diktats divins. Que penses-tu de celle-ci ? "*La souffrance des pauvres est quelque chose de très beau, et la noblesse de cet exemple de misère et de souffrance est une grande leçon pour le monde*", a-t-elle osé dire ! Non, Anton, tu ne me feras jamais croire que pour cette sainte, somme toute une milliardaire excentrique, pour qui "*le plus beau cadeau pour un être est de pouvoir participer à la souffrance du Christ*", sauver tous ses figurants d'un drame cruel et inhumain, incarné par le martyr historiquement construit du prophète Jésus, valait bien tous les compromis, inclus celui de fraterniser avec les dictateurs et maffieux de la planète ou de pactiser avec l'Opus Dei et les intégristes chrétiens de tous bords ! Et si Bapu Gandhi dédaigna la fortune, on ne peut malheureusement pas dire la même chose de la Mère Teresa, qui "collecta" des sommes énormes... en bénéfice du Vatican et de son "œuvre au noir", celle du prosélytisme religieux.

On ne les voit que trop aujourd'hui en Inde tous ces évangélistes télévisuels, toutes ces associations et autres bonnes œuvres dont l'esprit militant se résume d'abord et avant tout à l'impératif de "se changer la vie", la leur, quand non de catéchiser le nécessaire ou de le christianiser en lui

faisant croire qu'il échappera à sa caste. Une aide, parfois éphémère et souvent à contre temps, en échange d'un enthousiaste "*je vous salue Marie*" et d'un passage obligé à la messe dominicale, a souvent de quoi alimenter le dédain des bénéficiaires. En outre, cette gratitude induite s'effrite d'autant plus vite que leurs bienfaiteurs laïcs, blancs ou indiens, offrent sans vergogne le spectacle de leurs débauches tapageuses, entre alcool et "passe-moi le joint", restaurants et fêtes nocturnes, avec ou sans prétexte de tsunami.

Je suis dure ? Non, Anton, je suis indignée...

Je me tus et regardai Anton, mal à l'aise tant l'idée que l'on ne puisse pas se fier à ses semblables, lui était détestable. Par faiblesse, il pardonnait toujours.

"Personne, même le plus intelligent des hommes, songeai-je, n'aime voir se briser les statues de ses héros. Mais, quoi ?!... Si Bapu Gandhi fut un héros indien à la démesure de l'Inde, la Mère Teresa fut seulement l'héroïne des Occidentaux. Malheureusement, tous deux créèrent, peut-être pour dissimuler une ambition personnelle également démesurée, une fausse image de cet invraisemblable continent. Tant que les pays industrialisés occidentaux s'accrocheront à cette image mythique de l'Inde, celle de sa populace en haillons, à moitié nue, affamée, suppurante et victime d'une pauvreté implacable, alimentée en partie par l'Occident, tant que perdurera cette idée conventionnelle de tout un peuple qui serait plongé dans un pseudo ascétisme et un mysticisme inventé, livré à l'irrationalisme et au végétarisme, ou doté bien à tort d'un esprit fanatique, oscillant entre le collectivisme forcené, la "*solidarité naturelle*" et la sainteté obligatoire du Pauvre, l'Occident ne sera pas en mesure de découvrir et d'accepter cette autre Inde, qui est aussi celle du téléphone mobile, de la télévision, de la consommation et de la corruption galopantes. Il continuera à s'enivrer d'images d'Epinal, entre galéjades et idées toutes faites. Et sa "prodigieuse intelligence" d'Occidental l'induera toujours à croire qu'il est capable de comprendre pourquoi il n'y a rien à comprendre à ce pays, qui se livre difficilement et qui emmêle tout. On n'est pas sorti de l'auberge !"

- Allez, Anton, inutile de te morfondre dans de sombres pensées. Discuter, parler... pendant un instant, nous avons cultivé le plaisir de l'inutile. Vérités ou mensonges, la majorité des gens s'en moque. Après tout, ce qui importe, c'est que Richard apprenne de sa propre expérience, qu'il grandisse. Mais revenons à l'objet de ma visite... J'étais venue pour te...

- Je connais l'objet de ta visite. La rumeur, les on dit... Tu as mon plein accord en ce qui concerne Neill et Bergama et j'accepte d'être son bras droit, non sans quelque appréhension, je dois le dire ! Tous deux, vous avez la même intransigeance et avec vous, les échappatoires se réduisent



toujours à une peau de chagrin. Mais dis-moi, en elle-même la restructuration de Bergama n'est pas la chose la plus intéressante et j'aimerais bien savoir quel est le projet qui la sous-tend...

- Je reconnais bien là le diplomate ! Donner son accord et en discuter ensuite, mine de rien, les modalités. Neill te connaît bien et m'a autorisée à te parler de ce qu'il veut faire. Un mot le résume : éducation, prioritairement celles des filles. Parce qu'elles sont partout dans le monde des laissées pour compte, soumises souvent à des règles sociales ou religieuses iniques et que les opportunités qu'on leur concède, souvent sont celles que les garçons dédaignent ou sont incapables de mener à terme. Parce qu'elles sont aussi plus courageuses, travailleuses et constantes que les hommes..., et aussi, pensai-je en mon for intérieur, "parce qu'elles sont indispensables à la pérennité du monde et que cela a un rapport très étroit avec l'Ordre de Magdalena."

D'ailleurs Anton, le plus simple est que je te rapporte aussi précisément que possible une conversation que Neill et moi, avons eu à ce sujet... Nous parlions d'un livre relatant la biographie d'un célèbre religieux français. Dans l'épilogue, il avouait que s'il n'avait plus eu de pauvres à se mettre sous la Bible, il se serait suicidé. Eminemment pathétique, tu ne crois pas ? Et donc, naturellement nous en sommes venus à parler de tous ces bienfaiteurs ô combien fameux qui souvent sont moins efficaces et moins ancrés dans la réalité que d'autres, parfaitement anonymes, moins fanatiques de religiosité affairiste et qui, tous les jours, ont une attitude généreuse sans en faire un plat.

Voilà ce qu'en substance me dit Neill :

- "Quel foutu désintéressement ! Quelle vanité que celle de ce curé adulé par des foules ! Plus de pauvres à se mettre sous la dent et le voilà qui déprime ! Quelle honte ! Mais bon... quiconque est avide de pouvoir et de reconnaissance, n'accepte jamais de gaieté de cœur de perdre le troupeau sur lequel il aime à régner ! Autant pour ce religieux frustré que pour beaucoup d'autres, cela signifie perdre leur raison d'être et renoncer à la torche qui guide leur supposée foi. Sans sa lumière à qui ils prêtent toutes les vertus, ils en sont réduits à s'affronter à leur propre vide et leur défaite est certaine. C'est tellement vrai qu'ils préfèrent s'occuper des autres avant que d'eux-mêmes. Fuyards fuyant, talonnés par la nécessité de survivre comme tout le monde dans l'étroitesse de leur peau et les voilà tous, au nom de Dieu ou de la compassion, à se plonger l'âme dans des poubelles tellement puantes qu'ils en oublient la leur. Sublimés qu'ils sont ! Je déteste tous ces contemplatifs de la crasse, ces sauveteurs professionnels, ces mères Teresa moralistes et sans générosité, qui te vendent leur esprit de sacrifice alors qu'ils n'agissent que par égoïsme et imposent à ceux qu'ils

prétendent aider, la vision qu'ils ont de ce que devrait être une vie. Depuis petit, on m'a enseigné - à Cambremer - à reconnaître tous ces faux-culs et bonimenteurs caritatifs. Et j'y ai longuement réfléchi.

- Je suppose que tu fais allusion à Bergama, non ?, lui demandai-je.

- Exactement... Je ne veux plus de cette charité colonialiste. Finies les heures d'ouverture régulées des centres où confortablement installés, le ventre sur les genoux, l'on attend comme des fonctionnaires derrière leur guichet qu'un quidam veuille bien se présenter. Désormais, des équipes réduites iront dans la rue, dans ces quartiers coupe-gorge où mes frères et sœurs de Bergama ont justement toujours évité d'aller. En collaboration avec les femmes dudit quartier qui éliront une représentante, ils devront avant tout prendre en compte leurs besoins réels, plutôt que de décider dogmatiquement - selon l'opinion qu'ils en ont - que là il faut un système de canalisation, ici l'électricité et que sais-je encore... Je veux que ce soit les femmes qui chiffrent le projet... Et tu sais pourquoi ? Parce que lorsqu'un Blanc dit : "je veux installer des toilettes ici"... , cela lui coûte cent fois plus cher que lorsque ce sont les locaux qui en sont responsables. Pas question non plus de se balader dans les *slums* comme si l'on était en terre conquise ou en visite touristique guidée : il faudra rétribuer les mafias locales qui en contrepartie, assureront notre sécurité sur le terrain. Qu'on l'admette ou non, elles appartiennent à ce tissu social en difficulté et jouent un rôle compensateur face au désistement des gouvernements, eux-mêmes souvent rois de la magouille, comme c'est pratiquement toujours le cas dans les pays tenus d'une main de fer par des clans familiaux maffieux. Je veux également que l'on contrôle comment l'argent est dépensé. Inutile de te rappeler, Shamaël, qu'en matière de financement des causes dites humanitaires, l'argent est la version païenne de l'eau qui se transforme en vin. Tout le monde sait d'où vient l'eau, mais à la fin de la fête, on ne sait jamais qui a bu le vin ! Mais je parlerais de tout cela plus tard...

- Soit, Neill... Mais dis-moi, durant cette fameuse réunion, tu as souligné le fait que Bergama s'était transformée en soupe populaire et négligeait complètement les soins de santé et plus encore, l'éducation. Pour reprendre un terme à la mode, quel est ton projet ?

- Le plus important est l'éducation. On cherche toujours à pallier à la pauvreté mais jamais à en soigner la cause. Eduquer est en soi un acte révolutionnaire et la plupart des gouvernants, même dans les pays riches, se garde bien de donner accès à la connaissance à leur peuple... si ce n'est à celle qu'ils ont eux-mêmes décidé, le but du jeu étant de ne pas se mettre en danger. Trop fréquemment, l'argent reste l'unique réponse étatique à la misère. De plus, les pays en voie de développement sont très contents que les pays riches aient mauvaise conscience. Ils n'attendent que cela ! Ainsi, ils peuvent continuer à faire l'autruche. En fait, Shamaël, il est beaucoup

plus facile de donner du pain, un sac de riz ou une poignée de dollars que de s'investir réellement jour après jour, à savoir aider des esprits qui sont tels des papiers mille fois froissés, mille fois brûlés par toutes les intempéries de leur existence, à se déployer comme une voile et réapprendre à jouir du vent, avant de se lancer dans le courant de la vie. Je sais que l'idée ne va pas plaire à beaucoup : elle nécessite de s'impliquer et pas uniquement pour enseigner à des gosses à lire et à écrire ou à coudre et à tricoter pour soi-disant leur donner un métier d'avenir ! Il s'agit de donner une réelle opportunité à des enfants qui en ont la capacité, liée à une véritable envie d'apprendre afin qu'ils deviennent ce à quoi ils aspirent et rêvent."

- Voilà donc, mon cher Anton, le projet de Neill, une réelle éducation destinée en priorité aux filles. Et cela, jamais personne, fut-elle la très sainte Mère Teresa, ne l'a réalisé, du moins tel qu'il l'envisage.

- Ce projet me paraît des plus prometteurs, mais je crains que son exigence n'enlève quelque peu de sa séduction à sa mise en pratique. Je ne crois pas que trop de fermeté soit toujours productif, bien au contraire !, commenta Anton. - L'ampleur du projet exigerait à mon avis plus de souplesse, se concilier d'utiles appuis, car je devine que Neill ne se contentera pas de vouloir leur inculquer les connaissances de base que reçoivent tous les enfants du monde ou même, celles délivrées dans les universités, puisque quasi nulle part, on y apprend à penser par soi-même et à exercer un esprit critique constructif. Je devine déjà qu'il y glissera une approche en dehors des sentiers battus, une autre manière d'envisager les choses. Et cela ne va pas nous simplifier la tâche.

- Arrête donc de jouer au diplomate ! Toujours entre deux eaux, toujours à tergiverser entre mille doutes et je ne sais combien d'options. Ta tiédeur est agaçante, souvent calculée et inutile. Comme beaucoup de tes congénères, tu as des opinions sur tout. Tu es l'image même du technocrate conciliant ! C'est cela que tu appelles l'art du compromis. Une échappée facile, une inertie où personne ne gagne ni ne perd, où tout le monde s'en tire à bon compte. C'est justement ce que Neill ne veut pas. Il déteste. Pourquoi crois-tu qu'il exige d'avoir carte blanche ? Comme ça, pour le plaisir ? Tu parles d'intransigeance ? Mais elle est une vertu indispensable en ce qu'elle unifie les disparités, lorsqu'elle s'adresse au développement d'un groupe.

- Que veux-tu dire ? Je ne te suis pas...

- Revenons à cette discussion que j'ai eue avec lui. Je te livre quelques-unes de ses réflexions.

"Le fait d'être capable de faire confiance à un seul homme ou à une seule femme, pour mener à bien un projet quel qu'il soit, m'a-t-il commenté, - indique le degré de santé d'une société. Plus tu es obligé de t'appuyer sur un cadre démocratique suivant le modèle que nous expéri-

mentons actuellement, plus cela reflète l'état de fièvre de cette société où tout le monde cause et discute, mais où personne n'est jamais d'accord sur la décision finale, ce qui finit par créer des couches de paradigme qui s'autoétanchéifient toutes seules. Tu veux un exemple ? Un député qui gagne un salaire plus que confortable, ne lâchera jamais sa place et beaucoup de décisions qu'il prendra, ne seront pas des décisions de cœur et de conviction, sinon qu'elles seront modulées par le fait que le système dont il jouit, doit perdurer le plus longtemps possible, exactement comme à Bergama où les gens sont capables de faire n'importe quoi pour conserver leur statut de privilégié. Dans ce sens, le système démocratique tel que nous connaissons actuellement, est souvent une vaste fumisterie."

- Une fumisterie ? Ce mot ne me plaît guère ! Un peu provocateur, non ?, m'interrompt Anton

- Neill savait bien que cette assertion te déplairait ! Tu n'es pas un anarchiste de droite, loin de là ! Et pourtant ! Observe ce qui se passe sur un bateau, tel est l'exemple qu'il a choisi : "il n'y a pas de démocratie et néanmoins cela n'empêche pas que tout fonctionne. Dans un milieu où tout doit se décider au quart de seconde, où des informations contradictoires doivent être gérées rapidement, comme la cargaison du navire, sa sécurité, celle de l'équipage, sa pérennité dans le temps pour continuer à aller à la pêche, c'est un seul homme, le capitaine, qui prend la décision, et non pas l'équipage ! Si chaque acte sur ce bateau devait compter sur le vote pour exister, il aurait peu de chance de se réaliser ! J'aime à penser qu'à certains moments de l'Histoire, des hommes et des femmes ont su s'imposer pour guider une nation et je ne suis pas certain que la démocratie en aurait eu le même génie. Actuellement, cette dernière ne semble nous offrir que des politiciens insipides et interchangeable, issus ou non des Grandes Ecoles, bref des produits manufacturés sans vision ni courage, mais politiquement corrects. Pour ne parler que de la France, Shamaël, a-t-il ajouté, regarde à quel point les Français souffrent de ne pas avoir de leader charismatique : ils en crèvent !

- Certes, mais les gens sont convaincus que la démocratie est l'un des meilleurs modes de gouvernement, sinon le meilleur, puisqu'il est censé être celui qui donne le plus largement la parole au peuple, lui ai-je rétorqué, - même si celui-ci la prend rarement ou est de moins en moins écouté. De tels propos ne peuvent que provoquer une levée de boucliers et il s'en trouvera certainement, plus d'un pour te jeter à la figure : si tu n'es pas content de la démocratie, va donc vivre en dictature !

- Mais Shamaël, il n'existe pas actuellement de meilleure dictature que la démocratie !, s'est-il alors esclaffé. - Elle n'opprime pas, elle rend mou, c'est pire. Elle n'a aucune déontologie et tout lui est bon pour arriver à ces fins.

- Que veux-tu dire par là, Neill ? De telles affirmations pourraient en horrifier plus d'un !

- Fondamentalement, quelle différence y a-t-il, Shamaël, entre un individu que l'on qualifie de despote, pour être le seul à décider et à obliger ses concitoyens ou son équipe, à faire ce qu'il veut et un groupe d'individus, considéré quasi comme une entité, voire une caste, qui dans le cadre d'une démocratie, fait faire et fait croire à ses électeurs ce qu'il lui chante, manipulant ou occultant les informations, le contexte du problème et les circonstances ? Dans les démocraties modernes telles que nous les connaissons aujourd'hui, on élude trop souvent l'intérêt commun et les décisions prises obéissent toujours au paradigme du plus fort, tout en faisant croire au peuple qui l'a plébiscité, qu'il en est aussi l'acteur. Souvent, ce dernier n'est pas prêt ou pire encore, est incapable d'avoir une vision anticipative. En outre, dans sa grande majorité, il s'en contrefout. Dans ce cas-là, le vote démocratique aboutit toujours à un verdict tronqué. Certes, c'est sans doute le moins pire des systèmes, mais c'est aussi le plus pervers, car il a donné l'illusion de la liberté aux individus en leur donnant accès à tout et à n'importe quoi. Je ne parle pas de la masse qui, elle, ne peut avoir de morale, puisque dans ce système, la plupart fonctionne sous une peur déplacée. Avant leur principale crainte, c'était la loi. Aujourd'hui, ils ont peur de quelque chose de drastique et d'impalpable. Ils sont effrayés par la perspective de l'absence de sécurité civile et de pérennité sociale, enfantée par la propre démocratie.

- Après tout, pour quoi comprenant cela, quelqu'un qui a été élu par une majorité populaire et donc, qui lui ressemble dans ses caractéristiques les plus profondes, irait délibérément mettre un terme à ses fonctions ? Un roi ne descend de son trône que lorsqu'on le lui enlève par la force !

- Dans nos pays de nantis, le peuple se refuse à cela, car alors il serait obligé de s'impliquer et ce qu'il désire envers et contre tout, c'est obéir et être assisté. Il lutte pour préserver le concept de la démocratie, non pour l'appliquer. Et il y a autre chose, Shamaël ! Qui parmi les ardents défenseurs de ce système, parle du fait qu'il doit son existence à l'asservissement d'autres peuples ? N'oublions tout de même pas que nos pays industrialisés en bénéficient parce qu'ils ont colonisé, opprimé, quand non massacré, bien des populations, africaine, indienne, asiatique et j'en passe, auxquelles ils réclament - ou plutôt exigent - aujourd'hui de devenir démocrates afin de rentrer dans le grand jeu du monde, tel ils le conçoivent, l'ordonnent et le dirigent. D'ailleurs le terme de dictocratie serait plus approprié que celui de démocratie !

- Je dois admettre la justesse de ta réflexion !

- Pour moi, la démocratie est aussi hégémonique que le christianisme et ce n'est pas un hasard. Car enfin, ce sont souvent les nations démocrates

occidentales, qui se disent garantes de la morale et au service de l'humanité, qui appuient, financent et renforcent bien des régimes dictatoriaux. Et si ces bien-pensants en doutent, qu'ils aillent demander au peuple iraquien ou afghan ce qu'ils pensent des guerres faites en son nom ! Chez nous, tout le monde s'étonne et se pâme, - même les politiques et les diplomates, c'est le comble ! -, de la corruption d'un pouvoir autocratique en place. Et quand enfin surgit dans ces pays une révolte de la rue, nous faisons mine de découvrir offusqués son ampleur et l'étendue de notre collaboration ! Bref, nous sommes à voile et à vapeur ! Lorsque nous soutenons ces régimes dictatoriaux, nous en retirons de juteux bénéfices. Cessons donc de jouer les Sainte Nitouche lorsque les pays que nous avons colonisés, pour ne parler que de ceux-ci, perçoivent ce modèle comme relevant d'un système hégémonique qui a toujours permis et soutenu le despotisme de leurs gouvernants, quand il y allait de nos intérêts. En plus, quand de détours en tergiversations nous soutenons enfin l'aspiration de leurs populations à la démocratie, nous sommes tous aussi prompts à leur imposer clefs en main le modèle de notre législation et à ouvrir fébrilement de nouveaux marchés pour leur refourguer tous nos biens consommables... bien sûr, toujours en notre bénéfice !"

- Tu as peut-être raison, Shamaël et Neill aussi !, soupira Anton. - Découvrir que des gens que je connais depuis plus de vingt-cinq ans, ou plutôt que je pensais connaître, et en qui j'avais pleinement confiance, mangent à plusieurs râteliers, ceux de Bergama et de l'Opus, entre autres, m'a bouleversé. Je me sens dépossédé, comme un imbécile et coupable de n'avoir pas eu cette vision anticipative, comme il le dit si bien ! Somme toute, que ce soit dans une société ou un groupe, toutes les choses importantes devraient être décidées par la personne la plus compétente ! Fait dont j'ai pourtant mille fois constaté l'absence en tant que diplomate. D'Abraham Lincoln à De Gaulle, en passant par Churchill ou Atatürk et j'en passe, on ne peut nier que la vision d'un seul homme charismatique s'est toujours révélée être un guide pour son peuple, lorsque celui-ci était déboussolé, bien que personne alors ne voyait ni ne comprenait ce qu'il voulait faire.

- Pas besoin de brandir les flambeaux aussi haut ! Restons à hauteur de Bergama... Tu es un aristocrate, Anton ! Il t'a toujours plu de voir en la démocratie le meilleur des systèmes, en ce qu'il te permet de conserver tous tes privilèges. Mais reste clair ! Elle n'est possible qu'en période de paix, période relativement stérile où chacun fait joujou avec ce mikado et se permet de prendre des soi-disant orientations égalitaristes. Mais que vienne la tempête et tout le monde de chercher quel est celui ou celle qui émergera comme un phare, les maintiendra sains et saufs sur le pont et prendra les décisions adaptées à ces moments extraordinairement dange-

reux où menace le chaos ! Que tu le veuilles ou non, Anton, l'Homme a toujours eu besoin d'un fanal et recherché un guide en qui il reconnaît toutes les qualités que lui-même ne possède pas. Comme me l'a fait remarquer Neill, c'est ancré dans ses gènes, c'est dans sa nature ! Tout comme les moutons, a-t-il ajouté - il a toujours éprouvé la nécessité qu'un chien de berger lui morde le mollet, il a besoin de savoir qu'il appartient à un groupe, tant il déteste l'idée d'être livré à lui-même. Il discute, il philosophe sur la liberté mais à la vérité, la chose dont il a le plus peur est d'être libre. Triste à dire, mais quand il est dominé, il se sent en sécurité et heureux ! En fait, la démocratie est un concept pervers : il a jalonné une longue période de l'histoire humaine et la marque encore de son sceau, mais il a toujours été très éloigné de sa réalité biologique. Il n'y a rien ni de démocratique ni de moral dans la Nature ! a-t-il conclu. - Alors permets-moi de te dire, Anton, que donner carte blanche à Neill est aussi le mettre dans la position la plus inconfortable qui soit, à savoir celle de prendre tous les risques et d'en assumer lui seul, les conséquences. S'il se trompe, son bras droit, toi en l'occurrence, ne sera qu'une victime de plus de l'égo qu'on lui prêtera.

Anton croisa et décroisa les jambes, décontenancé. Il abhorrait son incapacité à savoir clairement ce qu'il voulait et même pensait. A peser sans cesse le pour et le contre, il se perdait en route et sa confusion le conduisait à abandonner toute initiative. Etre militaire, obéir aux ordres lui avait été plus facile que manier avec habileté la langue de bois de la diplomatie. Pourquoi avait-il accepté d'être le bras droit de Neill ?

Je le laissais à sa rêverie, sachant que Granuaile n'était jamais très loin de ses aventures intérieures.





### Framboises sauvages et framboises de culture

Plusieurs semaines s'étaient écoulées. Bergama était cul par-dessus tête. Neill avait même eu le culot d'en changer le nom ! Le mécontentement grondait et les protestations affluaient de toutes parts. On s'interrogeait. D'où sortait ce réformateur si sûr de lui ? Les rumeurs les plus folles couraient à son sujet. Il était devenu l'homme à abattre. Et si personne ne se risquait à le faire physiquement, beaucoup n'hésitaient pas à le faire moralement. Tout était bon, les insultes, la diffamation et les coups bas. Je partis le voir en Andalousie.

Ni vent, ni nuages ne venait rafraîchir l'épaisseur nocturne qui plombait la terre andalouse, torréfiée depuis des mois par le soleil qui dès l'aube, déversait sur elle ses pluies brûlantes. Accordée à mon pas agile, la pointe de mon parapluie écarlate s'enfonçait rythmiquement dans le sol friable. Je traversai à larges enjambées l'orangerie en fleurs, plantée d'oliviers et de citronniers. Au bout, une maison sans grâce, un *cortijo* qui n'avait du style des Alpujarras, que sa blancheur éclatante. De loin, je sentis la présence de Neill, le parfum subtil du spleen, l'un de ses vertex. Le pic du Mulhacén était proche.

La tête renversée, Neill scrutait l'immensité scintillante du ciel étoilé. Bien qu'il en aimât la silencieuse et profonde solitude, toujours un peu glacée, il songeait qu'il ne voyait guère plus qu'une vaste étendue de cendres, des millions d'étoiles éteintes. Mais cette muette contemplation était aussi prétexte à converser avec ses amis disparus ou trop lointains. Voyageur immobile, passe-muraille de l'invisible, cette fois-ci seule une profonde mélancolie, bien différente de la tristesse - cette complaisante nébuleuse de l'esprit enclin à geindre et se plaindre au moindre manque de gaieté - le tenait encore éveillé. Il ne savait jamais d'où elle lui venait. Elle apparaissait brusque et sporadique, une formidable vague qui l'enveloppait, l'envahissait, s'immisçait au plus intime, détrempeant son corps d'une douleur impalpable et pourtant tellement présente qu'il en sentait l'imperceptible poids. Son esprit s'y aiguisait, sa lucidité y gagnait en clairvoyance. Il lui semblait alors qu'il rejoignait une autre mémoire, vaste et bruisante, s'unissant au chant immémorial et nostalgique d'une Humanité, passée, présente et à venir, cherchant toujours dans la géographie de ses erreurs, la sortie du labyrinthe. Cette fois-ci, elle était plus intense, plus douloureuse aussi, peut-être parce qu'il s'y mêlait Bergama, tout ce qu'il comptait mettre en œuvre, sa détermination à le faire, l'incertitude de ses

appuis et l'imprévisibilité des réactions, non qu'il en fut inquiet. Il se sentait juste perplexe et vaguement dégoûté par ce travail de rafistolage. Mais fier aussi. Et seul. Terriblement seul. Avec sa peine, son désarroi et ses souvenirs.

*"Frère, toi qui as de la lumière, donne m'en. - Je suis comme un aveugle. Je vais sans but et marche sans voir. - Je vais sous les tempêtes et les orages, aveuglé par le rêve et assoiffé d'harmonie..."*, récitai-je à voix basse, en le rejoignant sous le porche du cortijo.

- Ces quelques vers qui collent parfaitement à mon état d'esprit sont le fruit de ton inspiration ou comme toi, surgissent-ils de nulle part ?, me demanda-t-il presque de mauvaise humeur.

- C'est du poète nicaraguayen Rubén Darío. Un écho à ta mélancolie, qui imprègne l'atmosphère tout autour de toi. Je l'ai sentie de loin. Ming Men, la porte du cœur, semble glacer le tien. Je suis donc venue...

- Devineresse de mes silences, je ne me demande pas si j'ai fait ou non ce qu'il fallait, sinon comment le faire du mieux possible ! Bergama n'est plus, Ming Men n'est pas encore. Et je te le dis avant que tu m'interroges, j'ai choisi ce nom en hommage à Corto Maltese et à la belle Changhaï Li. Une conversation nocturne un peu délirante avec Lizzy qui trouvait en outre que l'idéogramme chinois, deux portes qui s'ouvrent et se ferment sur un cœur, illustraient bien sa réalité immémoriale...

- Tu as pris d'importantes décisions ?

- Elles sont déjà à l'œuvre, Shamaël. Tout d'abord la mise en vente à un prix quatre fois supérieur à celui du marché, des édifices qui ont servi de repaire aux principales organisations qui nous ont infiltrés, soit treize centres dans les émirats, douze en Israël, huit aux Etats-Unis et deux en France. On sait que l'Opus Dei s'est largement implanté dans notre organisation, de même les services secrets israéliens, wahhabites et américains, talonnés par les églises évangélistes nord-américaines. Ils ne laisseront sûrement pas leur filer entre les doigts ce qui représente non seulement une manne financière extraordinaire, mais aussi des lieux stratégiques et pour certains d'entre eux, de véritables plaques tournantes du renseignement.

Cela ne suffira pas bien sûr à s'en défaire, je pense surtout à l'Opus Dei et au Vatican. Néolibéraux dans le business et inquisiteurs dans leurs doctrines, ils visent nos centres, particulièrement en Inde. Sous prétexte d'en finir avec le système de castes, ils baptisent à tour de bras les foules et Bible en main, les convertissent finalement en disciples de l'unique dieu contemporain, la consommation. Une victoire à la Pyrrhus ! Tout ceci n'est qu'une lutte pour imposer leur paradigme, un nouvel atavisme en substitution d'un autre, beaucoup plus ancré.

*Framboises sauvages et framboises de culture*

- Certes, Neill... mais tu sais aussi bien que moi que le sens du sacrifice détermine aussi la valeur des combattants et les églises évangéliques sur lesquels s'appuient le Vatican, l'Opus ou les Etats-Unis et Israël, entre autres, poussent comme des champignons dans de nombreux pays du tiers-monde ! La formation de l'opinion publique commence souvent par l'encadrement de l'exaltation des fidèles.

- Tout à fait juste, Shamaël ... C'est aussi pour cela que le Vatican et ses sbires surveillent de très près nos centres au Pérou et au Brésil. La théologie de la libération et la subversion marxiste donnent toujours des frissons à la pourpre cardinalice !

L'odeur entêtante et poivrée des orangers au feuillage sombre et lustré se mêlait à celle plus âcre du sol, gorgé de la chaleur du jour. La Sierra Nevada plaquait sur l'horizon sa masse sombre. Nulle neige éternelle ne couvrait plus ses sommets et cette absence résonnait comme une perte incommensurable au cœur des paysans et des bergers, qui y voyaient l'œuvre de la main de Dieu, plutôt que du changement climatique. Mais chacun s'accordait à opiner qu'il s'en dégageait encore une énergie régénérative, élevée au rang de la mystique si l'on en croyait les dires des anciens hippies et des nouveaux émigrés européens de la décroissance, aux rêves enfumés par l'alcool et la marijuana, qui colonisaient ses flancs. Ils s'y égaillaient en flaques bariolées et apeurées, y creusant en prévision de la catastrophe finale de 2012 des bunkers de luxe qui rendaient peu à peu obsolètes les vieux tipis, les yourtes récentes et les Combis. Une fois de plus, comme en beaucoup d'autres lieux où j'avais été, je me demandai combien avaient conscience d'être des privilégiés en ces îles de silence que la terre leur offrait, annulant du même coup la dure réalité du monde qu'ils avaient la prétention de sauver et pour lequel ils croyaient se battre.

- Sûr et certain, Neill, qu'aux yeux des ingénus, vendre un tel patrimoine sera vu comme une de tes premières bourdes, repris-je. - Quant à ceux qu'elle vise, ils y verront le moyen de se tirer du pétrin sans trop d'éclaboussures ! A vrai dire, qui achèterait à contrecœur ces splendides bâtisses et autres anciens couvents, situés en des lieux qui feraient pâlir d'envie le plus médiocre des spéculateurs ? Leur inversion ne sera pas à fonds perdus et ils récupéreront ce qu'ils ont investi en temps et en hommes pour mettre en place leurs propres réseaux à l'intérieur des centres de Ming Men. Cela n'a pas de prix. Mais, personne ne te croirait, du moins les gens du commun, si tu leur expliquais que cette guerre larvée, qui se fait toujours au nom de Dieu sans n'avoir strictement rien de religieux, va de pair avec la vente d'armes, le narcotrafic, les pétrodollars, le trafic d'influences, l'espionnage et la politique globale de marché ! Mais ceci ne concerne que l'externe. A quelle stratégie as-tu pensé à l'interne ?

- Si j'ignore les difficultés ou les obstacles qui vont surgir, voire les pièges que l'on ne manquera certainement pas de me tendre, j'ai néanmoins une idée très précise de comment restructurer Ming Men. Cela repose sur trois éléments : d'une part, la connaissance que j'ai de l'esprit qui anime la plupart des religieux dans leur quotidien monastique, d'autre part celle que j'ai de *l'Art de la guerre* de Sun Tzu et pour finir, celle de la doctrine de la médecine homéopathique.

Plus concrètement, et pour en revenir aux religieux, la psyché de la plupart d'entre eux ne plonge pas ses racines dans l'ascétisme, sinon dans la sécurité de leur office. N'ont-ils pas le toit et le couvert assurés jusqu'à leur mort ? Le corollaire d'un tel statut est qu'ils vivent à l'abri de n'importe quel problème trivial auquel leurs ouailles laïques sont, elles, quotidiennement confrontées.

On donne également pour acquis et évident que la paix matérielle permet à d'autres sphères, que l'on se plaît à dire plus spirituelles, de se développer et d'entrer en communication subliminale avec Dieu, ce qui conduit, consciemment ou non, à négliger le fait que l'enfermement dans un monastère est absolument terrible, j'en sais quelque chose ! Tu es très seul, tellement seul que tu es obligé de trouver un moyen d'y échapper afin de ne pas te dessécher sur pied. Dans les cultures traditionnelles, la consommation de plantes hallucinogènes pourvoyait à ces escapades improvisées. Dans les monastères, ce furent le vin et la bonne chère, substances moins entachées de sorcellerie. Quand tu vis pendant vingt ans et plus dans un tel confinement qui finit également par engendrer toutes sortes de déviances sexuelles et ses perversités concomitantes, que tu es un rat de bibliothèque, un fonctionnaire de la prière, un schizophrène de la rédemption, bref un bénédictin de la vie, boire et bien manger te relie à ce monde que tu essaies d'effacer de ta réalité et te réchauffent le cœur, bien que cela tourne vite à l'obsession ! C'est l'une des choses que m'a apprise la vie au monastère.

- Ne me dis-pas que tu as remis en question la sacro-sainte cuisine des monastères !, l'interrompis-je en pouffant de rire....

- Si... De la cave à vin à celle de cigares.

Et pourtant, tu sais combien j'apprécie la bonne bouffe ! Mais même l'être le plus religieux qui voit de la mystique dans la prise du repas en commun, finit un jour ou l'autre par justifier ces pantagruéliques agapes fraternelles, peut-être parce que la délicatesse des mets ingurgités compense le vide créé artificiellement par les vœux de chasteté, cette abstinence cruelle supposée mener plus rapidement à l'Illumination salvatrice, ces époux et épouses de Dieu !

Néanmoins, force est d'admettre que la pensée qui occupe le plus constamment leur esprit n'est ni la sainteté ni la chasteté, sinon le sempiternel : "qu'est-ce que l'on va manger aujourd'hui "...

- Il est vrai, Neill, que la majorité des êtres humains est dominée par ses humeurs stomacales, que ce soit d'ailleurs par plénitude ou ironiquement, par déficience !

- Sans doute, mais chez l'être monastique, cela tourne à la phobie hystérique et Bergama n'y a pas échappé, qu'il s'agisse de ses membres laïcs ou religieux. Les garde-mangers et autres réserves de nos centres et monastères regorgent de produits alimentaires haut de gamme et d'épicerie fine, Fauchon, Hédiard, Labeyrie, etc., et j'ai vu passer entre mes mains des factures d'intendance à faire pâlir d'envie les brigades de cuisiniers de bien des puissants de ce monde : caviar, champagne, vins de grande réserve du monde entier, nectars millésimés, fromages français, cigares cubains, liqueurs rares et même des légumes frais qui arrivent au jour le jour, par avion et par la valise diplomatique, de France ou d'Italie ! Et pas seulement pour Noël, époque s'il en est où il est coutumier de jeter l'argent par les fenêtres, sinon au moins une fois par mois. Pendant ce temps là, les repas que nos centres servent aux gens de la rue donneraient le bourdon à n'importe quel affamé ! Mais, ce n'est en rien une caractéristique propre à notre fraternité, sinon à beaucoup d'organisations humanitaires et caritatives. J'en ai vu plus d'une en Inde et en Amérique Latine s'en mettre plein la lampe dans des restaurants de luxe, avant de courir repue la campagne dans un 4 x 4 flambant neuf. Fini donc tout ce gaspillage ! A partir de maintenant, tout le monde va être logé à la même enseigne. Chaque centre recevra un budget trimestriel calculé en fonction de ses besoins, qu'il devra gérer, car il n'en recevra pas d'autre, et tout le monde mangera la même chose. A chien maigre, tout est puce, comme dit le proverbe.

- Je n'arrive pas à le croire, Neill ! Je n'arrive pas à le croire même si je t'accorde toute la raison du monde, d'autant plus que si je me souviens bien, ce fut un frère, le Frère Giuseppe, qui devint entre autres choses ton maître des papilles. C'est grâce à lui que tu as pu pénétrer les secrets de la cuisine des monastères et que tu es devenu un fin gastronome.

- Jamais je n'ai été meilleur élève que dans sa cuisine ! Quand mes parents adoptifs m'ont oublié, moi et mes sept ans, au début de vacances d'été qui furent le prélude à de nombreuses autres aussi désespérément solitaires, le frère Bernardo, extraordinaire mangeur de pâtes, et le frère Giuseppe, un gastronome de la vie, me prirent en affection, chacun pour des raisons fort différentes. Bernardo, par compassion forgée d'égoïsme, et Giuseppe, parce que le partage lui était aussi naturel que respirer.

La cuisine du monastère... Pour Neill, elle était la référence, celle qu'il aurait aimé posséder en propre et où il aurait aimé présider à cette alchimie du cœur, qui sait si bien enchanter les cinq sens. Elle résumait son enfance, le cocon moelleux, à la fois immense et intime, de la tendresse maternelle.

Un substitut de celle qu'il n'avait pas eu. Il lui suffisait de fermer les yeux, pour se retrouver, même timide et gauche en culottes courtes, dans cet univers hors du temps, gravé dans les murs en pierre et aux culs des casseroles.

Un empilement de strates de couleurs, d'odeurs et de saveurs. La brillance orangée des fait-tout en cuivre, la matité des marmites en fonte, la noirceur des poêles et autres poêlons, suspendus par leurs manches dans un alignement martial, l'acier poli des chinois, des passoires et des culs de poule, l'hétéroclisme d'une monotonie incolore des étamines passe-bouillon, des râpes à fromage, à légumes tendres, à truffes, des boules à herbes aromatiques, des araignées pour les fritures et autres louches. Des vaisseliers ventrus en bois obscur où s'amoncelaient en piles incertaines et suivant la fréquence de leur usage, assiettes, verres, tasses, pots et saladiers. La béance sombre de la gigantesque cheminée qui pouvait contenir côte à côte deux moutons entiers et où reposaient un soufflet, des pelles, des pinces, un grill, un chaudron énorme noirci par la suie. Trois éviers de pierre, si vastes qu'un homme pouvait s'y tenir accroupi, couraient sous une fenêtre et près de la porte, clôturant l'espace, un pétrin et une grossière table à découper la viande. L'odeur capiteuse de la cire d'abeille qui flottait de la poutre colossale à l'imposante table en chêne, saignées de bois sombres qui fendaient l'espace en deux demi-sphères, du plafond en ogive au sol dallé de solides ardoises, se mêlait à celle de la dernière fournée de pain, venant s'ajouter à la palette de toutes les autres exhalaisons culinaires, évanouies et présentes que Frère Giuseppe faisait naître de son génie.

- Je sais que tu l'as vue mille fois cette cuisine, Shamaël ! Mais la vivre est autre chose. Tout était tellement propre et démesuré que j'osais à peine respirer. Je me sentais encore plus petit que je n'étais, avec chevillé au corps, la nette impression que ma présence était déplacée au milieu de cette espèce de silence serein qui naissait des objets eux-mêmes. La première fois que l'on y pénétrait, toujours presque sur la pointe des pieds, on ressentait tous la même chose. On y était au chaud, en sécurité, en affection, chez nous, flottant au milieu de l'odeur des épices, de la cire d'abeille, du bois brûlé, du pain qui cuisait et des plats qui mitonnaient... Et tous, on ressentait aussi la même pétoche lorsque l'on faisait connaissance avec le maître des lieux, frère Giuseppe. Un colosse tout en muscles, avec des mains comme des battoirs. Je pense très souvent à cet homme. Ce qui m'a marqué, ce n'est pas tant ce qu'il disait que la manière dont il vivait et comment cet être peu enclin aux oraisons à heures fixes, nous a formaté. C'était un épicurien de la vie, un gastronome de l'art, de la musique, de l'anthropologie, de l'ethnologie, de la culture juive. Un fou

d'opéra, un gourmet du cœur qui éprouvait autant de plaisir à cuisiner qu'à nous offrir ce qu'il concoctait dans son antre de Dieu. Il savait tout faire, du nougat, des confitures, des pâtisseries, des conserves, du pain, des pâtes. Sa cuisine était son oratoire et c'est là qu'il officiait avec passion et dévotion. La chapelle, attenante à la cuisine, s'ouvrait sur celle-ci, tout en haut du mur, par une ouverture réservée à un hublot que personne n'avait jamais posé. Autant te dire, Shamaël, que lorsque l'odeur de ses sauces tomates ou de ses pizzas surpassait celle de l'encens, notre ferveur descendait dans nos estomacs et la foi nous remontait dans la bouche ! La seule modernité que Giuseppe avait accordée à ce qu'il appelait son sanctuaire, était un vieux tourne-disque et pendant que l'on se battait avec les *kyrie eleison* et l'encensoir, sa voix puissante de baryton nous élevait l'âme et formait un chœur parfait avec celle de Caruso.

Pendant bien des étés, j'ai eu cet homme pour moi tout seul, et bien qu'il n'ait plus à régaler quotidiennement cinquante personnes, il avait toujours beaucoup à faire. C'était l'époque des confitures et des conserves. Du jardin au potager et du potager à sa tanière divine, il m'enseignait beaucoup. Un peu avant le lever du soleil, on partait tous les deux cueillir les fruits, ma main dans sa paluche, et dans l'autre un panier d'osier si grand que j'aurais pu m'asseoir dedans. Je me rappelle encore ce jour, celui des framboises qui donnèrent prétexte à une leçon de cuisine que je n'ai jamais oublié.

- Ecoute petit, me dit-il, - ce que je vais t'expliquer, peut s'appliquer à tout. Dieu est aussi un grand cuisinier. Tu vois ces framboises ? Ce sont des framboises de culture. Mais il en existe d'autres, des sauvages. Et cela fait toute la différence. Les premières sont nées de la volonté des hommes et les secondes, de celle de Dieu, pour le nommer ainsi. Ces dernières obéissent avec fluidité à chaque événement auquel elles sont confrontées, bref aux lois de Dame Nature, par exemple au temps mauvais qui écourte ou ralentit leur épanouissement, aux gelées printanières qui peuvent y mettre un point final, au manque de pluie qui les affament ou au trop plein de soleil qui les assoiffent. Dire qu'elles obéissent ne signifie pas qu'elles se soumettent, car cela supposerait qu'elles se différencient des autres plantes. Cela supposerait qu'elles se pensent en-dessus ou au-dessous des autres, attitude qui engendre bien des conflits et de vaines souffrances. Dire qu'elles obéissent signifie exactement qu'elles acceptent leur condition de framboises, sans faire de division entre le pourquoi et le comment des choses. A l'accepter, elles deviennent libres et vivent pleinement leur vie de framboises, à l'écoute de leur instinct et de leur innocence, comme tu le fais toi, mon enfant, quand tu suis ce que te dicte ton cœur et non ta raison.

- Et celles de culture ? Ce sont aussi des framboises et elles ressemblent trait pour trait aux autres..., lui avais-je demandé, quelque peu distrait, car je grillais d'envie d'en manger.

- Tu te trompes ! Celles de culture sont nées de la raison de l'Homme, elles ne possèdent aucun libre arbitre. Elles dépendent de la main et du savoir-faire de leur maître et obéissent très peu aux lois de la Nature. Elles en sont plus délicates et ne connaissent des saisons que celles dictées par l'homme. Quand menace une gelée, elles supportent mal le froid, elles ont besoin d'être protégées, que l'homme les défende du vent et du soleil, leur donne de l'eau quand il ne pleut pas ou nourrisse leurs fragiles racines avec du fumier. D'une certaine manière, elles n'acceptent pas leur condition de framboises. Elles ne savent même pas ce que c'est. Elles ont perdu leur instinct et leur bon sens et se résignent à ce qui leur tombe dessus. Elles ne font qu'obéir et pour cette raison, elles s'interrogent sans cesse sur le comment des choses, plutôt que sur le pourquoi. Ce sont des émigrés dans le monde des plantes. Vois-tu, mon petit, quand quelqu'un s'éloigne de ses racines, que ce soit celles qui l'unissent à la terre ou à ses proches, leur absence fait qu'elles deviennent encore plus présentes à son cœur, tissant une douleur qui envahit le plus profond de son être. L'étreint alors une nostalgie qui palpite constamment en lui, exactement comme celle que tu ressens à cause de tes parents. Tu souffres parce qu'ils ne viennent pas te chercher et qu'ils ne t'aiment pas. Tu souffres parce que tu aimerais qu'ils soient comme tu penses qu'ils devraient être. Tu ne les acceptes pas comme ils sont, des framboises de culture ! C'est l'éternelle histoire d'Adam et d'Eve et celle du paradis perdu. La vraie histoire, et non cette stupidité de serpent qui a soi-disant séduit une femme avec une pomme, la convertissant ainsi en un être inférieur, tandis que son copain, Adam, regardait ailleurs. Le serpent représente la framboise sauvage ; Adam, les forces de croissance, ce que les Chinois appellent le yang et qu'ici, dans notre enseignement, nous désignons par la masculinité. Quant à Eve, elle symbolise l'acceptation sans la soumission, ce que les Chinois désignent par le yin et nous autres, par la féminité. Adam et Eve sont la même et unique framboise. C'est ce que tu apprendras ici.

- Je comprends pourquoi tu m'as dit que Dieu était aussi un grand cuisinier ! Mais si je n'ai jamais vu une framboise sauvage, comment je fais pour la distinguer de l'autre ?

- D'abord, il te faudra apprendre à ne croire en rien de ce que l'on te dit, moi inclus..., m'avait-il répondu en souriant. - Il te faudra apprendre à être irrespectueux, ce qui ne signifie pas manquer de respect, sinon confier uniquement en ce que tu sens et non en ce que tu connais. Autrement dit, être conscient de la différence qui existe entre la framboise de culture et celle des bois, sans pour autant mépriser la première et privilégier la



seconde, les deux méritant ton respect. Tu dois donc les cueillir avec la même délicatesse, car si tu les blesses en les cueillant, elles donneront toutes deux un mauvais goût à ta confiture. Et cela est valable pour les fleurs, les légumes ou les êtres humains. Je connais la saveur de mes framboises par leur goût, non par la compréhension intellectuelle de ce qu'elles sont ou ne sont pas. La sauvage porte dans sa chair sucrée l'empreinte du soleil. Sa pulpe est plus rouge et plus charnue et quand tu la croques, tout ce que lui ont enseigné les lois de la Nature, ses parfums subtils se répandent dans ton palais. Celle de culture est plus pâle et plus grosse, du fait de sa paresse. Elle est aussi plus aqueuse et n'a pas beaucoup de goût. C'est une copie, une projection de l'autre, une autre réalité. Pour en obtenir une confiture qui prenne de l'ampleur et acquiert de la saveur, il te faudra y ajouter beaucoup plus de sucre. Etre irrespectueux, mon enfant, c'est donc ne jamais oublier que derrière toutes les copies, il n'y a qu'une seule et même origine. C'est comprendre que tout est relatif, qu'il n'y a pas une, sinon de multiples réalités et que chacune constitue des demi-mensonges. C'est également comprendre qu'au contraire, il y a une unique vérité tangible, celle de ma framboise sauvage, vérité que tu ne pourras jamais saisir, sinon sentir et accepter comme telle. Et il est aussi vrai que si tu ne croises jamais sur ton chemin ma framboise sauvage, tu vivras toujours avec l'illusion que toutes les autres, celles de culture, sont les vraies et les seules. Mais si tu as compris ce que je t'ai expliqué, le jour où tu la rencontreras, tu la reconnaitras et ne l'oublieras pas.

- Voilà ce que l'on nous apprenait, Shamaël, dans ce lieu si particulier qu'on puisse douter qu'il ait même existé. Pour l'enfant que j'étais, le potager était un potager. Il avait le mystère de mon ignorance. Je ne savais rien, tout autant qu'il est sûr que Giuseppe ne voyait pas du tout les framboises comme moi. Il n'était pas un religieux, sinon un homme de foi et tout ce qu'il faisait en était imprégné. Il se riait des règles imposées par son ordre monastique, bien qu'il en reconnaisse l'utilité comme outils de discipline, tout comme il se riait des Evangiles qui pour lui, n'étaient que des bouquins poussiéreux écrits par des hommes qui avaient une mentalité de framboises de culture. Il a partagé avec moi son amour de la bonne cuisine et du bon vin, m'a fait découvrir le cinéma italien et la comédie dell'Arte, et m'a transmis sa passion pour la peinture et Caruso. Il faut dire, Shamaël, qu'avant on allait vers la culture, on allait vers la musique, on allait vers la peinture, on allait vers la sculpture et c'était une sacrée différence. L'art ne nous était pas imposé, il ne venait pas à nous. On avait une inquiétude, on le cherchait, on le découvrait, on en jouissait et on s'en réjouissait. Aujourd'hui, on vit dans une époque stalinienne. Il faut que l'on possède une culture artistique de masse, que l'on soit cultivé comme le sont les framboises de culture. On connaît un peu de tout et beaucoup de rien. On ne

sent rien, on ne digère rien, on n'assimile rien, on est assisté et on accepte tout. J'entendais Giuseppe chanter toute la journée des airs d'opéras et pourtant c'est lui qui m'a fait découvrir Hendrix, Janis Joplin, La Callas, Amalia Rodriguez et Jim Morrison, ce colosse qui faisait du nougat suivant des vieilles recettes arabo-andalouses et me préparait, chaque soir, un vin chaud à la cannelle et à l'orange. Un être profondément amoureux et irrespectueux, un hercule avec une âme de poète, une force de la nature inlassable qui ne s'arrêta que pour mourir discrètement !

- Je m'explique mieux pourquoi lorsque tu as quitté cet endroit, outre les circonstances qui t'y ont poussé, tu te sois senti si malheureux et si décalé ! Le même panier de crabes, auquel tu es confronté actuellement ! Mais à toucher à l'autre de Dieu, il est fort probable que les estomacs se révoltent et partent en débandade !

- De toute façon, Shamaël, je ne me fais aucune illusion ! Quelles que soient les décisions que je prendrais, les réactions seront toujours invariablement de trois types. Celles des faibles, les éternels moutons de panurge, qui n'ont ni entendement ni auto-estime et sont manipulables ; celles des chaud ni froid, qui ont des opinions sur tout et des idées sur rien et attendent que les choses se définissent clairement pour se rallier, comme toujours, au camp du plus fort, qu'il soit de droite ou de gauche, fasciste ou démocrate. Et enfin, celles d'une extra-minorité qui a une compréhension de la totalité et des convictions, et est capable de sacrifice pour le bien d'autrui, de penser et d'anticiper les événements. Ceux-là resteront, contre vents et marées. Comme aurait dit Giuseppe, ce sont des framboises sauvages. Ils savent quel est leur rôle, indépendamment de Ming Men, tout en ne se faisant aucune illusion sur le bien mal nommé tiers-monde. Les autres partiront. Ils s'enfuient déjà ! Il n'y a rien de plus primitif que l'intelligence du ventre ! Les premiers s'en vont parce que leurs besoins basiques n'étant plus couverts, ils ne trouvent plus aucun intérêt à la chose et les seconds parce qu'ils ne sont plus les héros de ce plan peinard. Mais tout ceci en fin de compte est accessoire, relatif comme l'aurait souligné Giuseppe. Tu sais bien, ma belle, que les convictions s'acquièrent avec de la bouteille, comme on dit. Tu fais le tri... Il y a une force, une matière, une couleur à mon enfance. Si je ne retrouve pas cette couleur chez l'autre, je ne peux pas lui faire confiance... Je suis constitué de tout cela...

Il se tut.

La confiance !... Il ne savait pas à quel point les événements allaient lui donner raison. La férocité de ses contradicteurs à l'intérieur n'avait d'égal que la détermination de son plus puissant ennemi à l'extérieur, le Vatican.

### **Ce petit voile si fragile**

Comme à l'accoutumée, le cardinal Wilewski s'était levé à l'aube, non pour répondre à son devoir de prières matinales. Depuis trop longtemps, il avait perdu cette foi juvénile qui l'avait persuadé que la voie de Dieu était la meilleure pour s'évader de sa condition humaine. Cela s'était fait lentement, presque à son insu. A travers l'étude minutieuse de la théologie, il avait peu à peu compris que la majorité des textes doctrinaux chrétiens n'était qu'une subtile compilation de faits fantasmagoriques, destinée à endoctriner et annihiler tous ceux qui depuis plus de deux mille ans, formaient la masse anonyme et crédule des croyants. A chaque fois qu'il les contemplait, entassés sur la Place Saint-Pierre, guettant la bénédiction du Pape qu'ils vénéraient comme un homme saint et infaillible et confondaient souvent avec Dieu, le cardinal ressentait le même effroi devant son propre manque de foi et leur candeur imbécile.

Depuis qu'il avait été nommé responsable au sein du Vatican de la gestion de l'expansion mondiale du christianisme, aidé en cela par la Sainte Alliance, plus connue comme l'Entité, il était de plus en plus convaincu que le rationalisme manichéen que l'on prêtait à l'esprit humain, n'était que pure fumisterie. La réalité était beaucoup plus simple. Si la science et les progrès technologiques en colmataient la confusion avec d'innombrables artefacts et théories, la soif de toujours posséder plus avait finalement altéré son libre arbitre, jusqu'à le déshumaniser. Que l'Eglise et encore plus le paradigme de Dieu, tel qu'il avait été pensé par une poignée d'hommes des siècles auparavant, trouvent encore malgré la pléthore d'informations contraires, un écho planétaire au milieu de ce fatras consumériste, lui paraissait inconcevable. Car si seule une poignée de privilégiés pouvait avoir accès aux archives secrètes du Vatican ou à ces quelques bibliothèques cachées dans le monde qui renfermaient toutes des vérités dont le dévoilement, même succinct, aurait suffi à faire vaciller le très élaboré déséqui-libre du monde vers un chaos régénérateur, n'importe qui aujourd'hui pouvait trouver sur Internet des indices tangibles d'une gigantesque manipulation historique, soigneusement orchestrée par la très Sainte Eglise.

"Décidément, pensa-t-il en embrassant du regard la foule qui oscillait comme une immense vague grise et qui ne tarderait pas à se rompre en un

silence extasié quand s'ouvrirait la fenêtre papale, - tout cela n'est rien d'autre qu'un effarant paganisme, un catéchisme pour nigauds ! Somme toute, qu'elles soient ou non du Livre, les religions ne sont que le fruit corrompu, mais combien juteux, de la plus grande opération de marketing jamais réalisée par, pour et contre l'humanité. Ce qui convertit la plupart des hommes, en matière première consommable. Et je n'échappe pas à la règle !"

Une fois de plus, s'imposant à sa pensée, le cardinal vit se dessiner le visage de Mathias, chef des services secrets du Vatican et membre influent de l'Opus Dei. Cet homme svelte, aux yeux d'un bleu délavé et au corps musclé était le déshonneur incarné du Cardinal. A seize ans, Jan Wilewski était entré au séminaire, espérant que la vie ecclésiastique ferait taire en lui ce désir qui le taraudait et sabotait son idéal de pureté. Convaincu que fréquenter la maison de Dieu l'éloignerait des tentations mondaines, il s'était rapidement rendu compte qu'il s'était jeté dans la gueule du loup. La vie claustrale laissait facilement affleurer l'homosexualité latente, présente chez n'importe quel être humain. De vêpres à matines, entre les clins d'œil et les regards appuyés, les frôlements et le franc contact des corps, l'ambiguïté de l'amitié virile qui unissait entre eux les apprentis religieux ou les élèves avec leurs professeurs, qui tels des mirages polyvalents de Dieu leur servaient de père, de maître, de guide et d'ami, lui sauta aux yeux. Si Dieu incarnait l'idéal de perfection avec lequel son âme devait fusionner pour le convertir en "fou de Dieu", Jésus-Christ, lui, personnifiait le modèle de la virilité androgyne auquel tous s'identifiaient non sans un certain narcissisme, avant d'en tomber amoureux et de désirer follement l'êtreindre. Tous les mêmes, au monastère, ne pensaient qu'à arracher ce petit voile si fragile qui laissait deviner les couilles du Christ, tout comme le tableau de *Saint Sébastien et l'Ange* de Gustave Moreau les faisait tous tomber en pâmoison. Ainsi, Jan Wilewski avait-il rompu ses vœux de continence bien avant de les prononcer. Quant au vœu de célibat, il avait vite compris que c'était non seulement une apologie institutionnelle et cléricale de la chasteté, mais aussi une fatwa chrétienne contre la femme, être démoniaque particulièrement détesté autant que craint par la plupart de ceux qui portaient soutane. Et si faire l'amour avec une femme était se vouer à Gomorrhe et vendre son âme au Diable, par contre la sodomie entre curés ou apprentis religieux était considérée comme une débilité humaine passagère, et plus encore quand la croix se dressait comme une invisible barrière entre le divin et le terrestre, l'autorité et l'obéissance, la souffrance et le plaisir, le fait de servir d'exemple ou d'être objet de scandale et celui de recevoir une médaille ou une sanction. Le péché de chair était souvent

annulé par le châtement qui se transformait à son tour en un chemin de croix vers Dieu. La verge sacerdotale était le goupillon de Dieu...

Durant de longues années, ce cercle infernal avait rongé la peau, l'esprit et l'âme du cardinal jusqu'à ce que l'exemple de ses pairs le dispense de tout remords, quand il avait enfin compris que pour bon nombre d'entre eux, le vœu de célibat était avant tout valable pour l'autre. Jan Wilewski s'était donc résigné au désir. Qu'il soit ou non dans le monde, il ne se libérerait jamais de la concupiscence. A moins de devenir un saint schizophrène, le chemin vers Dieu ne le conduirait jamais à une chaste fusion avec Celui-ci. Reconnaisant que l'Eglise veille non seulement sur son bien-être matériel, mais aussi sur la satisfaction licite de ses appétits charnels, il avait alors décidé de la servir fermement, conscient qu'atteindre un poste de pouvoir était la meilleure façon de se protéger contre les autres et lui-même. Durant des années d'attente patiente et d'opportunisme, monnayer ses faveurs sexuelles ou non en échange d'un mécénat hiérarchique, ou encore recourir au chantage d'alcôve, avait été son moyen de coercition spirituelle et politique, jusqu'à être enfin nommé Cardinal, en même temps que Mathias l'avait été par décision pontificale à la tête de "l'Entité".

Mais curieusement, jamais depuis qu'il connaissait Mathias, le cardinal ne s'était senti obligé de manier avec lui l'art subtil de la dissimulation et de l'hypocrite courtoisie qui géraient les compliquées relations hiérarchiques entre les membres du clergé, dans et hors du Vatican. Face à Mathias, il oubliait son rang, son anneau et sa soutane. Il tombait le masque et laissait émerger ce qui le faisait jouir et nourrissait sa culpabilité, le plaisir d'être en compagnie d'un homme. De toute façon, il en était persuadé, son secret ne devait pas en être un pour ce dernier, habile à démasquer autant ceux des individus que ceux d'Etat. Fin stratège, il dressait de redoutables profils psychologiques, rédigeait des rapports fouillés sur les tendances sociales et personnelles, non seulement des propres membres du Vatican ou de la hiérarchie ecclésiastique, sinon sur différentes personnalités de diverses disciplines dont il se montrait prompt à détecter les moindres mouvements suspects et à en évaluer les risques. Une masse d'informations qui permettait ensuite à différentes sections du Vatican d'agir en connaissance de cause.

Ainsi la Sainte Alliance et son contre-espionnage interne, le *Sodalitium Pianum*, avaient un rôle de première importance qui avait permis à l'Eglise de maintenir la puissance politique et économique qu'elle avait acquis depuis sa création, par le chantage, l'assassinat, la création de sociétés secrètes pour éliminer les opposants, l'espionnage, la torture, la spoliation des biens et le montage de faillites financières, le commerce du sexe et ses perversités, le financement de dictateurs ou le trafic d'armes. Aujourd'hui, cette puissante institution lui permettait d'étendre son influence et surtout

de la consolider, face à l'Islam qui drainait de plus en plus d'adeptes. Et pour ce faire, tous les moyens étaient bons...

Le rendez-vous du cardinal Wilewski avec le chef des services secrets avait été fixé à sept heures. Il détestait devoir attendre, encore plus lorsqu'il s'agissait de Mathias. D'une grande complicité intellectuelle et partageant le même besoin de se mesurer sans cesse aux autres, ils s'étaient dès le début mutuellement appréciés et spontanément tutoyés. Mathias ne lui montrait jamais le lâche respect que la plupart confessait envers la pourpre cardinalice et jamais ne baissait les yeux, quand les circonstances l'obligeaient à effleurer des lèvres son anneau. Lors de leur première rencontre, il l'avait fixé froidement, l'évaluant minutieusement, lui donnant la sensation qu'il n'était qu'une vulgaire statistique.

"Corrompu ou corruptible ?, s'était alors demandé le Cardinal. - Sûrement les deux, banalement humain comme l'était ton célèbre prédécesseur Judas, avant que sa mort ne fasse du disciple Mathias son successeur, mais ni pour être une personne débordante de vertus ou ayant démontré ses mérites, ni même par un coup de chance ou un quelconque tirage au sort ! Exactement comme toi qui as été nommé à la tête de l'Entité grâce à la pression exercée par l'Opus Dei, exactement comme moi qui aie remporté ce titre de cardinal pour avoir donné des coups sous la ceinture... Les joyeuses soutanes du diable ! "

Bien que Mathias ne soit pas tenu de s'incliner devant une autre hiérarchie que celle de l'Opus Dei, et pleinement conscient d'être plus craint que respecté, les directives du protocole qu'il avait appris par cœur quand il était séminariste, lui revenaient néanmoins inmanquablement en mémoire, chaque fois qu'il était en présence d'un supérieur ecclésiastique. Ce chef d'œuvre d'imbécillité qui prônait une obéissance servile, s'intitulait Urbanité pour séminaristes : "*La gratitude que je dois manifester envers mes Supérieurs, me fait l'obligation de les combler d'attentions et de me mettre humblement à leur service non seulement tout le temps que je serais sous leur protection, mais aussi durant toute ma vie. Sans cesse, je dois chercher l'occasion ou au moins saisir toutes les opportunités qui me seront offertes, autant en privé qu'en public, pour exprimer cette gratitude...*"

Il se tint donc immobile, espérant un signe du cardinal.

- Venons-en aux faits, Mathias. Quelles sont les nouvelles ?

Habitué à calibrer ses interlocuteurs, parfaitement lucide quant aux bonnes dispositions du cardinal à son égard, Mathias balaya d'un geste les singeries protocolaires.

- Mauvaises, Monseigneur, elles sont mauvaises ! Bergama traverse une passe difficile et par conséquent, le système de taupes que la Sainte Alliance et l'Opus Dei y avaient mis en place depuis des années, tout comme tous ceux qui l'avaient infiltré et avec lesquels nous avons aussi l'occasion de travailler. Je veux parler du Mossad, de la CIA et aussi de certains réseaux islamistes. Mais ce n'est pas le plus grave, Monseigneur ! Le plus grave, c'est un homme, son nouveau responsable. Il s'appelle Neill. On a tous enquêté sur lui et personne, vous m'entendez personne, n'a rien trouvé. Ni fortune, ni histoire de sexe, aucun vice, rien qui pourrait nous donner quelque emprise sur lui. C'est vous dire la maigreur de son profil psychologique qui se résume en un seul mot, inclassable. Ce type est inclassable ! Il ne va pas recevoir un centime de Bergama ni bénéficier d'aucun avantage, ni lui ni sa famille. Un type qui s'occupe d'une telle organisation, sans rien demander en échange ?! Vous y croyez, vous ? Pas moi ! Cela n'existe tout simplement pas ! Et la première chose qu'il ait faite, Monseigneur, c'est de changer le nom de Bergama pour, je vous le donne en mille, un nom chinois ! Ming Men, la Porte de la Destinée ! Proprement ahurissant !

- Un nom chinois !, s'exclama le cardinal. - S'il y a des Chinois dans cette affaire, mauvais signal pour nous, d'autant plus qu'après le décès de Jean-Paul II, le rapprochement tant escompté avec ce pays s'est soldé par un cuisant échec ! Vous ne l'ignorez pas, Mathias, nos relations avec les Chinois sont fantasmagoriques, excepté lorsque d'épineux conflits nous réunissent, comme par exemple la rupture de nos relations diplomatiques avec Taiwan, exigée par l'actuel gouvernement chinois. Tous deux, nous savons fort bien que les intérêts du Vatican n'ont souvent jamais rien à voir avec la spiritualité, et dans ce cas précis, la liberté religieuse autant les quinze millions de catholiques chinois ne sont qu'un fallacieux prétexte. Il faut que vous enquêtiez, Mathias, et rapidement ! Qu'est-ce que les Chinois viennent foutre dans cette histoire ! Et qui dit Chinois, dit souvent triade...

Surpris, Mathias garda le silence. Il avait beau le connaître, la franchise de Jan Wilewski, quelque peu malhabile et dangereuse dans ce Vatican où régnait un clientélisme bien installé et corrompu, attisé par de nombreux partisans du césarisme, l'étonnait toujours.

- Je sais que tu n'aimes pas ma franchise, Mathias. Alors je vais t'éclaircir les choses une bonne fois pour toutes et nous n'y reviendrons plus. Aujourd'hui, je suis cardinal. Je me le suis gagné à la force de la quéquette et aussi, sans ironie, grâce à des années d'étude. Et l'on ne peut affirmer que cela soit le règle lorsque l'on sait que n'importe qui ici peut s'acheter un diplôme, en n'importe quoi, avec la bénédiction de son mécène ! J'ai perdu la foi en route et ma croyance en l'Eglise et le symbo-

lisme de ses rites ont fichu le camp, me laissant une seule certitude : tout ce tralala chrétien n'a rien à envier aux rites pratiqués autrefois par les païens. Malgré tout, je suis arrivé à un poste de pouvoir. Et tu le sais aussi bien que moi, plus on s'élève vers le sommet, plus on se contrefiche de l'éthique et des règles. Ici, dans l'ombre de la cime papale, l'essentiel est de ne pas commettre un péché, pour employer ce terme convenu, qui serait par trop visible. Je peux donc disposer de tout ce que je veux, luxueux appartement, chauffeur, ordonnance, escorte et autres employés. Tous mes frais et caprices sont à la charge du Vatican. Je n'ai rien d'autre à faire que d'accomplir le mieux que je peux la tâche que Notre Très Saint Père m'a confié. Je ne suis ni plus ni moins qu'un haut fonctionnaire d'un état qui comme n'importe quel autre, nécessite de s'étendre pour survivre et, cela implique que le Vatican ne peut être qu'un état capitaliste. La survie, la pérennité, Mathias, n'a pas d'idéologie. Obligation nous est faite de conquérir sans cesse de nouveaux marchés. Alors, quand on parle d'évangélisation, on parle d'argent et quand on parle d'argent, on parle de la Banque du Vatican. Hier, il s'agissait plutôt pour l'Eglise d'être un puissant propriétaire terrien, d'accumuler de l'or et des œuvres d'art, de vampiriser les peuples et leurs cultures. La création de l'Etat du Vatican en 1929 a mis fin à cette époque. Je pourrais dire que d'une certaine façon, à ce moment précis l'Eglise a rompu ses vœux de célibat pour devenir le Saint Siècle, muni d'un statut juridique et politique. De canailles sans honneur, de violeurs de femmes et d'enfants, quand non de nonnes, de bourreaux sans pitié, ses hauts fonctionnaires se firent hommes plus discrets, mais aussi plus dangereux. Et tu es payé pour le savoir, l'ombre est souvent périlleuse. Mais toutes ces réformes et blanchissage de façade n'empêchèrent pas que l'homosexualité resta à l'ordre du jour et pour certains se pervertisse en pédophilie, sans parler de tous ces cas d'abus sexuel de jeunes religieuses, avec sa longue cohorte d'avortements clandestins dans nos propres hôpitaux. Et bien évidemment perdurèrent la corruption, la coercition et ses fastes ostentatoires ! Seuls changèrent les noms et l'apparence. Continuent donc la cupidité, les affaires pas très reluisantes, la subornation, la trahison et aussi la cruauté. A la christianisation assassine et aux morts en pagaille des Croisades et de l'Inquisition, a succédé une évangélisation affichée avec ses génocides exécutés au nom de Dieu, quand non l'assassinat de tous ceux, inclus des religieux de haut vol, qui ne coïncident pas avec la vision papale ou refusent d'entrer dans son moule. Les spoliations des biens et les expropriations en coupe réglée ont été remplacées par la création de banques, de sociétés écrans, offshore ou non, le délit d'initié, l'achat d'actions, la cotisation en Bourse, le soutien à divers gouvernements selon nos intérêts et bien sûr, on continue d'amasser



l'or et l'art spéculatif. En un mot, Mathias, on est passé du brigandage individuel au terrorisme d'Etat.

Alors, mon cher, quand on convertit au christianisme les sans-Dieu et autres mécréants, hier par la force et la terreur et aujourd'hui par la sanctification largement médiatisée par les services de presse du Vatican, de quelques supposées grandes icônes du moment, on parle encore et toujours d'argent. Avant de construire une église, on réalise une étude de marché afin de comptabiliser exactement les consommateurs potentiels de la foi chrétienne et quel prix ils sont disposés à mettre pour la pratiquer. Une église dans n'importe quelle municipalité du monde signifie l'acquisition de biens et d'influences dans tous les domaines. Elle entre également dans un réseau international de contacts et de ramifications, mais aussi de congrégations ou d'églises parallèles, comme les Légionnaires du Christ ou les églises méthodistes ou évangélistes. A étendre les bras de la populace vers le Christ, nous créons aussi des alliances avec tous ceux qui détiennent le pouvoir politique et surtout, le pouvoir économique. Tu sais aussi bien que moi qu'ouvrir une nonciature facilite la route à notre armée céleste, hier ce furent les jésuites, et aujourd'hui les évêques castrenses, ce qui convertit certains diocèses en véritables garnisons, des ordinariats militaires ensoutanés qui collaborent étroitement avec les gouvernements, notamment les catholiques, ou s'y infiltrent. Pour exemple, le concept de l'Eglise des pauvres fut, et particulièrement en Amérique latine, un parfait outil de dissimulation et un excellent slogan publicitaire. Il faut le reconnaître, Notre Seigneur Jésus a été et demeure le meilleur outil de "com" que l'on n'ait jamais inventé.

Mathias le regarda, interloqué...

- Ne fais pas cette tête là, comme si je racontais quelque chose de neuf ! Comme si de toi-même, tu n'y avais jamais pensé. Tu n'es pas un imbécile, Mathias ! La Bible est un fabuleux roman d'amour, de guerre, de trahison, c'est les *Hauts de Hurlevent*, le *Seigneur des Anneaux* de l'époque. On l'a même écrit dans ce but. Il s'est diffusé comme le *Harry Potter* d'aujourd'hui, avec son premier volume, puis les soixante-cinq autres, les quatre évangiles, sans compter les apocryphes, quarante auteurs, je ne sais pas combien de langues, 1600 ans pour sa rédaction commencée treize siècles avant l'apparition de notre Seigneur, et soixante millions d'exemplaires imprimés annuellement ! Il n'y a pas eu beaucoup de succès littéraires comme celui-là depuis, à part peut-être le Coran ou le Petit Livre rouge de Mao ! A côté, Internet c'est de la rigolade, d'autant plus quand on sait que la majorité des gens qui s'y réfère, ne l'a même pas lue. D'ailleurs, ce n'est pas nécessaire ! On jure toujours sur la Bible, n'est-ce pas, comme le paysan rebelle, le guerrier farouche, l'orgueilleux chevalier d'hier ?! La première chose qu'ils faisaient quand ils rentraient dans une église, et c'est

toujours vrai, était de s'agenouiller en se signant, alors qu'ils n'auraient jamais plié le genou devant un roi. Ce livre, c'est un pouvoir colossal ! Même l'inventeur de Microsoft n'a jamais réussi à égaler ce tour de force, avec sa souris que des millions de gens tapotent ! Mais, je ne t'apprends strictement rien, n'est-il pas vrai ? L'histoire de l'Eglise est juste l'histoire de la création d'un empire avec ses grandeurs mesquines et ses innombrables misères. C'est aussi le miroir sans tain et pathétique qu'une poignée d'hommes tend à une multitude, afin qu'ils contemplent la puissance que permet le pouvoir et l'argent, celle de vivre ses fantasmes ou d'exprimer ses pires perversions, bref ce qu'ils prennent pour de la spiritualité. Tu crois vraiment qu'un crucifix est un symbole suffisant pour lever des masses d'idolâtres ? Le Vatican n'est rien d'autre qu'une multinationale de la foi qui taxe les péchés des puissants, de préférence en dollars et maintient le menu fretin dans la peur de l'au-delà. Maintenant que tu sais ce que je pense, tu pourras agir d'autant plus librement avec moi...

Mathias l'avait écouté avec une extrême attention. Lui non plus ne croyait pas en Dieu. L'Opus Dei représentait un tremplin pour gravir les échelons d'une carrière qu'il souhaitait brillante et un paravent pour assouvir son goût de la cruauté. La religion était juste un accessoire. Il le constatait tous les jours. On discutait plus stratégies, tactiques et logistiques dans les bureaux du Saint Office, que de la Vierge Marie et de la foi. Mathias avait vite compris que rien ne remplace le secrétisme pour aiguillonner la curiosité, bien que cela puisse se révéler fructueux ou dangereux selon la conjoncture. La plupart des gens de la rue repoussait l'évidence et n'aimait pas penser que le Vatican disposait de services secrets. Il y songeait souvent.

Qu'auraient dit tous ces biens pensants s'ils avaient su que leur création avait coïncidé avec le projet d'assassiner la reine protestante Elisabeth I<sup>er</sup> pour lui substituer la catholique Marie Stuart ? Que penseraient-ils s'ils prenaient conscience que l'Eglise était aussi et avant tout politique ? Le meurtre de Guillaume d'Orange, l'ascension et la chute de Napoléon, des aventures aussi incroyables que celle de l'Invincible Armada, la participation de l'Eglise dans les organisations franquistes comme la Phalange ou encore dans la fuite des nazis et oustachis ou celle de SS ukrainiens, le financement de Solidarnosc, le blanchiment d'argent ou la vente d'armes à certaines dictatures, tout cela était œuvre du Vatican, bien avant que les états pontificaux prennent ce nom. L'Inquisition était une Shoah inversée. Elle avait rayé des esprits toute possibilité que l'Eglise puisse faire mieux et pire. Et somme toute, l'Opus Dei était une organisation qui ne pouvait exister sans l'appui d'une autre, et bien qu'elle possédât ses propres codes, elle répondait aux mêmes archétypes et règles que n'importe quelle autre. Les décideurs et la piétaille. Dans l'esprit des premiers, la manipulation

habile de la démocratie et du capitalisme spéculatifs. Dans les mains des seconds, l'exécution des tâches vulgaires. Mathias méprisait les religieux, tout du moins ceux qui s'arrogeaient la puissance du pouvoir, quelle que soit leur confession.

Il s'en était un jour ouvert au cardinal, jugeant que sa franchise valait bien la sienne.

- De même que les lamaserie ne pourraient exister sans sa main d'œuvre safranée et monacale, des esclaves, totalement dédiés au service impérial et despotique du Dalai Lama, lui avait-il commenté, - l'Opus Dei et le Vatican ne pourraient fonctionner sans ses militants de base, ses colleurs d'affiche. De fait si les postes politiques, les finances, les hautes fonctions publiques, les chaires universitaires ou le contrôle des moyens de communication sont chassés gardés de la Prélature, une extra-minorité, les autres tâches, toutes indispensables, sont un devoir pour toute cette main d'œuvre sincère et fière qui pense être une élite pour le simple fait d'appartenir à l'Opus. On en revient toujours au même. Le troupeau est toujours convaincu qu'il ne pourrait exister sans le berger et ses chiens de garde et heureusement qu'il ne se rend pas compte que justement, c'est le troupeau qui donne au berger, la mesure de son pouvoir et au chien, son utilité !

Mais pour Mathias, nager en eaux troubles, fussent-elles papales, était justement ce en quoi consistait son travail et ce qui assurait sa perpétuation n'était pas tant l'Opus Dei, sinon le fait qu'il y avait toujours eu, depuis l'aube de l'humanité, des Judas tentés par la trahison et des Ponce Pilate, disposés à se laver les mains de toute responsabilité. Et ceux-là auraient toujours besoin d'hommes de paille pour exécuter leurs basses œuvres. L'Opus Dei n'échappait pas à la règle. Mais prudent, Mathias se gardait bien d'exprimer la moindre critique, même si appartenir aux services secrets lui paraissait incompatible avec cet incroyable aplomb dont faisaient preuve beaucoup de ses pairs en affirmant qu'ils agissaient au nom du Christ, tout en utilisant l'évangélisation comme un vulgaire appât. Pour lui, il n'y avait pas trente-six chemins, sinon un seul. La plupart des hommes n'obéissait que lorsqu'ils n'avaient pas d'autre choix, souvent par peur. Et personne qui était au pouvoir, n'en obtenait la jouissance en gardant les mains propres. Il était chargé de le leur en rappeler le prix et de leur tendre l'essuie-mains.

- Tous deux, sommes parfaitement conscients que le pouvoir ne va jamais tomber du ciel, quoique nous prions Dieu ou le Diable des jours durant, tout comme nous savons que ni la diplomatie ni n'importe quelle subtile négociation sont capables d'en assurer la pérennité. La démocratie est un leurre pour gogos, aujourd'hui plus que jamais, où l'économique,

réel et virtuel, mène le jeu planétaire, informé ou désinformé. Tout dépend comme on regarde les choses, dit pensivement Mathias en observant le Cardinal. - Et Bergama est une puissance économique financière colossale. Nous ne savons même pas à combien se monte sa fortune. On a juste une idée de son importance qui laisserait celle du Vatican bien loin derrière ! Autant dire que ce Neill est un sérieux problème ! Généralement la calomnie est un excellent bâillon. Il fait taire les plus audacieux. Mais ce type est une vraie énigme. Je sais tout des gens de cette organisation. Pour chacun des plus importants, on a dressé un profil psychologique ciselé. On sait qui est magouilleur et qui est honnête. On sait qui a détourné l'argent des pauvres pour s'acheter des biens immobiliers ou pour financer ses idéologies politiques ou religieuses et qui a ouvert des comptes bancaires dans des paradis fiscaux. On connaît également les goûts et les perversions sexuelles de la plupart, le nom des amants jusqu'à celui des enfants illégitimes. On sait qui serait capable de vendre sa mère si on le privait d'alcool ou pire encore. On sait tout sur tout le monde. Le nom des infiltrés de tout bord, où ils vont, ce qu'ils font. Espions, indics, mouchards et qui travaille pour qui... C'est ainsi que l'on a découvert que des années durant, son frère Sinan a détourné des sommes importantes pour financer la restauration d'églises coptes ou encore le parti communiste égyptien.

- Ce Neill a un frère ?

- Son histoire est complètement rocambolesque ! Il a été abandonné, puis adopté. Ses parents adoptifs appartenaient à la classe moyenne. La femme était la fille illégitime d'un boulanger sicilien et l'homme, un émigré portugais qui a franchi les Pyrénées dans le ventre de sa mère, si pauvre qu'elle n'avait même pas de quoi se payer une paire de sandales. Pas très intelligents mais âpres au gain et c'est peu dire ! La femme l'a adopté pour toucher la prime que l'on donnait à l'époque. Quant à ses parents biologiques, son père irlandais, cardiologue de son état, était une ordure qui a fait un excellent traître au service des Anglais, avant de travailler avec la mafia aux Etats-Unis, un homme violent et alcoolique qui a commis le pire au sein de sa propre famille. La mère de ce type était fille d'une très riche famille égyptienne qui a fait sa fortune dans le commerce des tapis. Ils se sont connus en France, quelques années après la guerre. Elle y étudiait, il s'y planquait. Cela s'est terminé par un viol et la naissance de ce Neill, qu'ils ont abandonné illico. Ensuite, ils sont partis vivre sur la côte Est des Etats-Unis, s'y sont mariés, ont eu sept autres enfants, dont deux seulement vivent encore et sont retournés en Egypte, renonçant à leur nationalité américaine.

- Et ce tel Sinan ? Curieuse coïncidence qu'il fasse lui aussi partie de Bergama !

- Onze mois les séparent. Si l'aîné, Neill, y est entré enfant, quasi par hasard lorsque ses parents adoptifs l'ont inscrit à Cambremer, son frère, lui, y est entré jeune adulte par le truchement de leur père, William, qui se servait de son fils Sinan pour blanchir à son insu de l'argent appartenant à la mafia. Une histoire de famille ! Car la branche maternelle irlandaise appartient à cet Ordre depuis des lustres. Nous n'avons pas pu le vérifier, sauf pour la grand-mère Félicity, mais il semblerait qu'au moins dix-huit femmes de ce clan originaire du sud de l'Irlande en ont fait partie. Cela couvre plusieurs siècles ! Ajoute à cela, pour parfaire le tableau, que ce William traînait un vieux contentieux revanchard avec sa mère, Félicity, qui l'avait excommunié du clan du fait de sa trahison qui coûta la vie à bien des partisans du Sinn Fein. Bref !, les chiens ne faisant pas des chats, Sinan a plongé lui-aussi la main dans la caisse de Bergama. Neill le sait et c'est sans doute une donnée dont il faudra tenir compte. Elle pourrait nous servir.

- Une vraie saga et beaucoup d'explications, Mathias, pour ne rien m'apprendre que je ne sache déjà !, s'impacienta le cardinal. - Mais que sais-tu sur ce Neill. D'où sort-il ? C'est quoi son parcours, ses études, sa vie ? Ce n'est pas possible que le dirigeant d'une organisation de cette ampleur soit un quidam quelconque !

- Les rumeurs les plus folles courent à son sujet. Qu'il sort de Harvard, qu'il est de la famille d'Arafat, fait simplement basé sur son visage de type égyptien, que c'est un mégalo, une éminence grise au niveau mondial ou encore un ponte des services secrets, qu'il est employé par les Chinois, d'où le nom de Ming Men, qu'il a été initié par je ne sais qui, que c'est un ascète illuminé ou encore un homme dix fois plus riche que Bill Gates, qui jouerait les philanthropes... Bref, on lui prête toutes sortes d'accointances et de défauts, mais nous, on ne sait rien de certain. Son archéologie, sa vie depuis son abandon à la porte d'un couvent jusqu'à aujourd'hui, est l'ordinaire de n'importe qui, époux, père et médecin homéopathe, pas de fortune, pas de dettes, pas de crédit, pas de luxe, pas de biens.

- Détails triviaux que tout cela ! Il n'y a rien de plus tangible que ces faits ordinaires ?

- Avoir un vice, une addiction ou être pervers est trop lisible. Nous en sommes tous deux un parfait exemple, non ?! Il est donc facile de nous détruire par ce qui nous fascine et nous soumet, lui répondit sèchement Mathias. - Au contraire, c'est avec les faits sans importance que l'on réalise souvent les meilleurs profils psychologiques, car leur banalité exige beaucoup de minutie dans l'analyse. L'information ne vient jamais brute, elle naît de nombreux recoupements. Si tu veux vaincre ton ennemi, tu dois tout connaître de lui, gratter jusqu'à la poussière qu'il soulève, et encore plus quand en apparence, il n'y a rien à se mettre sous la dent. L'insi-

gnifiance n'existe pas, c'est juste un jugement de valeur erroné. Rarement les hommes de pouvoir les plus insipides sont ce qu'ils paraissent être, gris et inodores, et je crains que ce ne soit le cas de ce Neill qui par contre, possède un charisme certain, sans avoir ni aucun vice ni aucune de ces vertus qui forgent les gourous ou les héros. Selon nos informateurs, la seule chose dont on soit sûr, Monseigneur, est que tous s'accordent à le dire irrespectueux et imprévisible.

- Que veux-tu dire, Mathias ? L'irrespect est souvent une insolence construite, quand non destructrice. Un nihilisme de bon aloi, un dénigrement systématique, de l'intellectualisme ! Quant au fait d'être imprévisible, j'y vois là la marque de l'instabilité ou d'un certain opportunisme, prêt à se laver les mains de tout, dès lors qu'il s'agit justement de se les salir. Bref, rien de très engageant ni prometteur...

- Vous n'y êtes pas du tout, Monseigneur ! Il est irrespectueux parce qu'il est critique en toutes choses, sachant voir là où il y a tromperie et compromis, reniement et analyse ponctuelle, savamment dirigée vers une interprétation qui satisfait les intérêts de la plupart ou pis encore, leur bonne conscience. On le dit idéaliste et mélancolique et il l'est sans doute, j'en suis certain. Mais ne s'attachant à rien de ce qui fait courir et souvent chuter la plupart, même ses amis les plus proches ont fini par le taxer d'arrogance. Ainsi, pour beaucoup de membres de Bergama, le fait qu'il n'accepte aucune rémunération ni avantages est d'une insupportable morgue, plus inquiétante que celle d'avoir carte blanche ! Sans doute, parce que cette attitude les renvoie à leur propre nécessité de reconnaissance. Ils y voient là un manque d'ambition. Pour mieux le cerner, l'un des nôtres, Werner, s'est présenté à sa consultation.

- Une jolie approche, Mathias ! Quel en a été le résultat ?

- Edifiant, ce fut édifiant ! Ce type a l'art de lire dans les marges, de voir dans le ponctuel la globalité et dans celle-ci, l'expression du particulier. Il débusque le non dit, relève les contradictions, dénude les boniments et la malhonnêteté, met en lumière l'inacceptable. Son sens critique tous azimuts fait que tout est relatif, et donc d'une certaine manière illusoire. Tout dépend du contexte et surtout de qui est en face de lui, et non de quoi il parle ou de ce qu'il fait.

Notre homme, je veux dire notre agent, est ressorti de son cabinet médical complètement abasourdi, non seulement par la rigueur et l'implication sincère de ce Neill dans l'exercice de son art thérapeutique, mais aussi parce qu'il lui avait tiré en à peine une heure un portrait psychologique d'une telle profondeur, que j'en suis moi-même resté ébahi.

Voyez-vous, Monseigneur, une telle capacité d'analyse est rare, d'autant qu'elle se double d'un sens de la vision sur le long terme. Cela explique sans aucun doute que ce Neill ne croit pas en la vérité absolue d'une

chose ou d'un fait. Son côté imprévisible en est une conséquence. Il nous a été rapporté qu'il prend ses décisions en suivant souvent son instinct, ne les dévoilant qu'au moment opportun, après avoir écouté néanmoins toutes les opinions, aussi contradictoires soient-elles. Bref, personne ne sait ni ce qu'il pense ni comment il va agir.

- Autrement dit, Mathias, non seulement il est inclassable, sinon incontrôlable ! En matière de renseignement et d'espionnage, si un leader écoute avant tout son instinct, on nage en plein brouillard !

- Hélas !, je le crains, Monseigneur. Nous sommes en présence d'un rebelle, un authentique, doté cependant d'un esprit pragmatique et extrêmement cohérent, de la fermeté dans ses convictions, de la générosité dans ses engagements, un sens réel de la parole donnée, n'ayant pas peur de prendre des décisions difficiles, voire insupportables pour la plupart et quelquefois pour lui-même, en un mot un être fort éloigné de tous ces rebellocrates ambitieux qui vous montent des révolutions de comptoir autour d'un demi de bière à Saint-Germain des Prés...

Le cardinal Jan Wilewski regarda fixement le visage taillé à coups de serpe de son subordonné et une fois de plus, mesura combien son désir était pure impossibilité. La description de Mathias le mettait mal à l'aise, en même temps qu'il sentait naître en lui l'excitation de la bataille. Mathias était un très fin limier et ce Neill ne paraissait pas être homme à se laisser facilement bernier et encore moins acheter.

- Qui que ce soit, la lutte promet d'être ardue, mais intéressante ! Et l'enjeu est de taille, puisque Bergama œuvre sur des territoires que nous voulons exclusivement nôtres, comme l'Inde par exemple. Somme toute, nous menons un combat entre gangs. Le pouvoir, le territoire et l'argent..., ironisa le cardinal.

- Et la peur... tu oublies la peur, Monseigneur. Cette peur que tu lis dans les yeux des flatteurs et qui te permet de jouir de tous tes privilèges. Leur soumission au pouvoir qui les défait du meilleur, non pas d'eux-mêmes, sinon de ce qu'ils possèdent, inclus par anticipation, même si ce ne sont que les miettes du festin. Cette peur qui les plie à toutes les trahisons et qui fait que l'on peut acheter n'importe quel individu. Les deniers de Judas ! Mais ce Neill n'est pas monnayable. Pour réduire donc ce type, nous userons et abuserons donc de cette peur dans les rangs mêmes de Bergama. Nous y puiserons nos forces et notre main d'œuvre. Nous les corrompons, nous leur achèterons sa tête. Tous les moyens sont bons ! J'y ai longuement réfléchi. S'il le faut, nous irons à l'extrême. Si nous ne pouvons abattre la tête de ce Neill, nous couperons ses bras, d'autant plus qu'il va s'appuyer sur une force que nous avons toujours rejeté, une force méprisable, celle des femmes.

- Comment cela ?, s'exclama Jan Wilewski. - et je te ferais remarquer en passant que nous avons récupéré nous-mêmes cette force féminine en institutionnalisant le culte de Marie.

- Là n'est pas le sujet, Cardinal ! Nous le savons de source sûre, bien que nous ne sachions pas encore sous quelle forme cela se mettra en place, mais il veut donner la priorité aux femmes et à l'éducation dans Bergama, enfin à ce qu'il faudra désormais nous habituer à appeler de ce nom bizarre, Ming Men ! Je ne sais s'il faut y voir une coïncidence, mais il pratique aussi les arts martiaux depuis l'enfance.

Les femmes... Jan Wilewski ne les avaient jamais comprises. Son homosexualité n'était pas le fruit d'un débordement de féminité, sinon de la terreur qu'elles faisaient naître en lui et qu'il avait toujours été incapable de s'expliquer. Celles qu'il avait connu, sa mère, ses sœurs, les religieuses et laïcs qui faisaient son ménage, cette Elena dont il avait cru être amoureux et même celles qu'il avait confessées, s'opposaient en tout point à ce qu'il était. Leurs réactions l'avaient toujours surpris et dérouté. De sa mère et de ses sœurs, il avait espéré le soutien, mais elles avaient toujours ramené ses projets et ses ambitions à une réalité triviale. Elles avaient rompu ses enthousiasmes. Les femmes manquaient d'envergure. Elles pensaient utile et l'homme pensait chimère. Elles pensaient pour l'immédiat et l'homme pensait au futur. Elles étaient satisfaites de ce qu'elles avaient et l'homme rêvait toujours d'en avoir plus. Il avait observé les maris de ses sœurs. Chacune bichonnait avec une application presque malade leur maison, c'était leur refuge. Eux, entre eux, parlaient de toutes les autres vies qu'ils n'auraient jamais, mais où ils auraient pu vivre mille aventures et prêtaient finalement peu d'attention à leurs compagnes. Elles étaient comme les arbres, nécessaires à leur paysage ! Il revit son père. Une force herculéenne jusque dans ses mains qui pourtant, savaient avouer sa tendresse. L'odeur du charbon qui imprégnait sa peau, son visage barbouillé de noir, sa respiration qui crachait la mine, et son regard bleu, si bleu qu'il semblait toujours regarder à travers vous. Gueule noire qui avait rêvé d'autres voyages. Ils en avaient parlé un jour. Très peu. Il avait épousé sa mère par amour certes, mais avec le fantasme qu'elle serait le levier de toutes ses conquêtes, la concubine privilégiée de ses audaces. Elle devait être celle qui lui ferait embrasser tous les horizons et c'est lui qui avait fini par résumer son univers ! Elle pensait à ce qui était fondamental, deux ou trois choses, souvent pour le bien-être des siens et qui pour lui, étaient insignifiantes, une perte de temps. Le pire, c'est qu'elle les reliait entre elles, elle les tissait, les peaufinait et les réalisait. A son rythme, au quotidien. Ce quotidien dont il fuyait l'ennui et la monotonie. Lui, il voulait toujours plus, toujours ailleurs. Bien que ce soit de son père que Jan



Wilewski tenait ce goût de l'amitié virile, ce colosse aurait voulu être jardinier et cultiver des fleurs !

- Tu as raison, Mathias, cet homme est bigrement intelligent. Mais ne t'es-tu jamais demandé pourquoi nous haïssons tant les femmes ? La plupart de nos congénères masculins, c'est-à-dire une masse d'ignorants et de crétiens crédules, gobe sans piper - et cela les arrange bien, pour continuer à jouer les gros bras auprès de leurs homologues femelles -, la légende qu'on leur a montée, le Serpent, Eve, le mal absolu, bref du mythe propre à décrocher tous les symbolismes ! Il faut reconnaître que l'on a lésiné ni sur l'imagerie populaire ni sur les affirmations péremptoires. Il suffit de songer au Diable représenté avec une poitrine de femme ou plus simplement à cette dernière stigmatisée *ad vitam aeternam* comme étant par nature un être inférieur à l'homme, celui-ci étant bien entendu sa "tête", comme il est mentionné dans nos *Constitutions Apostoliques*, la femelle étant tout juste bonne à procréer ! On nous a bien accusés de misogynie, mais après tout, l'Eglise n'a rien fait d'autre que d'exploiter une attitude déjà bien ancrée dans les mentalités. Ainsi pour Platon, la femme était une dégénération de l'être humain et pour Aristote un mâle infertile ! Tu peux faire le tour presque toutes les civilisations, tu constateras que beaucoup étaient passés par là bien avant nous ! Il n'y a d'ailleurs guère de différence avec aujourd'hui où ce statu quo demeure patent, quoique plus dissimulé.

- Je ne m'embarrasse jamais de ce genre de divergences ! Les hommes, les femmes, les êtres humains ! Ce qui compte n'est pas leur misérable vie, ni la mienne non plus, avec laquelle chacun se débat comme il peut avant de la rendre en gerbes mal ficelées et incohérentes à l'unique pourvoyeuse de vie, je veux dire la Mort. Celle-là, si je la respecte. Ce n'est pas l'amour de la vie qui taillade dans le vif le cœur des hommes, sinon la peur de son néant. Alors non, Cardinal, je ne me pose jamais ce genre de questions. Ce qui compte, c'est que le système perdure, et peu importe lequel, du moment qu'il conduit au maintien d'une certaine cohérence de tous les éléments qui le composent, du haut jusqu'en bas. Et bien sûr que je sois du bon côté, celui du pouvoir, et on sait bien que celui-là est comme l'argent : il n'a pas de couleur, aucune idéologie, juste l'illusion de sa puissance.

Il y avait des aspects de Mathias auxquels Jan Wilewski refusait de penser. Sa froideur, sa dureté l'irritaient autant qu'elles le fascinaient. Il savait que sans elles, Mathias n'aurait jamais pu accomplir les basses œuvres nécessaires à l'équilibre du sommet. C'était un jeu éternel qui se nourrissait de lui-même et personne ne pouvait le changer. Tous ceux qui s'y étaient essayés en étaient morts ou avaient fini par passer de l'autre côté, dans le camp du plus fort. Il fallait des gens comme Mathias pour que lui,

Jan Wilewski, soit ce qu'il était, là où il était. Cet homme était une masse et le cardinal se demanda ce qui au fond, la faisait palpiter.

"Et bien, moi, se dit-il, - je me pose ce genre de questions et il en est une d'importance. Je me suis toujours demandé si sans Marie et Marie-Madeleine, Jésus serait toujours d'actualité, si son histoire aurait tenu la route à travers les siècles. Il faut quand même reconnaître, religieux ou non, que ces deux femmes nous ont fait et nous font toujours bien fantasmer, la vierge et la pute, l'innocence et la luxure, l'immaculée conception et la jouissance sexuelle illicite. A côté d'elles, Jésus paraît un personnage bien fade, avec des contradictions d'homme. Une espèce d'idéologue frustré avec un ego incroyable au point de vouloir inscrire sa mémoire dans l'Histoire par sa propre souffrance, un révolutionnaire qui jouait les instituteurs avec une règle dans une main et des punitions dans l'autre pour les récalcitrants. Somme toute, c'était le Che Guevara de l'époque, qui en plus appelait son père dès qu'il avait un problème ! Tiens, je n'y avais même jamais songé ! Affrontés à des circonstances qui les dépassent, la plupart des hommes appellent toujours leur mère !"

Cette idée le surprit, l'extirpa du présent et le temps sembla basculer dans l'indescriptible. D'où lui venaient de telles pensées ? Il n'avait jamais appelé sa mère. Son désespoir n'avait sans doute jamais été assez fort, à moins qu'il se soit prudemment arrangé pour ne jamais se trouver en de telles circonstances. De toute façon, il était trop tard. Elle était morte. Qui appellerait-il quand viendrait ce moment ? Dieu ? Lui pardonnerait-il la vision de ce fils si éloigné des Saintes Ecritures ?

"Mais au moins, pensa-t-il méchamment, - si je suis impie et renégat, je ne me satisfais pas, comme certains de mes confrères, de l'absolution publique et papale de mes actes pédophiles."

Le visage fermé, de mauvaise humeur, il aurait aimé de nouveau être un enfant, quand sa mère le soir lui racontait des histoires et qu'il croyait que le monde était peuplé d'anges et de fées. Oublier tout. Sa vie, son anneau de cardinal, les affaires courantes et ce Neill qu'il enviait d'avoir l'air si sûr de lui.

- Son idée est excellente, reprit-il à voix haute, - sans les femmes, rien ne pourrait exister. Nous ne serions même pas là pour en parler. Excellente mais dangereuse pour tout le monde, je veux dire pour ceux qui détiennent les rênes du pouvoir. Car vois-tu, elles sont capables de créer une chose incroyable qu'aucun homme, aussi génial soit-il ne pourra jamais égaler, sinon imiter. Elles portent la vie et moi qui suis un théologien, je te le dis, la clef de toute mystique est là-dedans, dans ce mystère qui les ouvre à

*Ce petit voile si fragile*

l'intériorité, à cet Ineffable qui précède et englobe tout et que nous recherchons dans nos pathétiques oraisons. Crois-moi, j'ai mis bien du temps à le comprendre. C'est ce qui fait pour certaines d'entre elles, qu'elles soient pourvues d'un courage, d'une générosité et d'une abnégation qui fait défaut à la plupart des hommes. La féminité, Mathias, la féminité ! Marie et Marie-Madeleine... Si ce Neill a compris cela, ce que je pense, la lutte devient dantesque, d'autant que si j'en crois ce que tu affirmes, il se propose, avec tout ce que cela suppose, de s'appuyer sur l'éducation.

- Vous voilà bien philosophe, Monseigneur, sourit Mathias quelque peu inquiet néanmoins de l'état d'esprit du cardinal, qu'il trouvait déprimé. - Mais le monde est ce qu'il est et ce que nous en avons fait. Nous y veillons dur depuis plus deux mille ans. Les hommes ont toujours eu une idée précise de ce que doit être l'ordre et nous aimons que tout soit comme nous l'avons imaginé et planifié. Que rien ne nous échappe. Que l'on puisse tout contrôler. C'est vrai que nous pensons à cinquante mille choses, et plus on y pense, plus on pense que l'on est arrivé à quelque chose. Finalement, on s'agite beaucoup, mais on fait peu et en général, ce qui nous convient le mieux, le moins difficile et le plus agréable pour nous. Et nous attendons des femmes qu'elles s'en arrangent. Et elles le font. Et nous les méprisons autant que nous les admirons pour leur capacité à accomplir ce qui nous semble pathétiquement commun, presque médiocre. Mais ce n'est pas ce Neill qui va bouleverser le cours des choses !

Vous verrez, il finira par se faire une raison. Comme tout le monde. Il suffit d'en trouver la faille. Et je la trouverai ! Faites-moi confiance, Monseigneur, je la trouverai...

*Les Microbes de Dieu*

**Propriétaire, celui qui se contente de posséder...  
Maître celui qui retient, taille et fait grandir**

Son visage fatigué se découpait dans l'obscurité pâlisante, en rondeurs fracturées par l'aube naissante. Le soleil rougeoyait sur la Sierra Nevada et les orangers y puisaient de nouveau la vigueur de leur parfum. La nuit n'avait pas épuisé notre conversation. Neill et moi, étions toujours sous la véranda.

- Tu sais, Neill, que je peux me balader dans le temps, voir et avoir accès à des documents qui feraient pâlir d'envie le moindre chercheur. Tout en parlant avec toi de la cuisine des monastères, je pensais aux fondements du goût épicurien monastique, l'enfermement n'étant qu'une facette de sa justification. Il me trottait dans la tête, un passage que j'avais lu, il y a bien longtemps de cela, dans le livre des Han. Son auteur Fan Ye, à moins que ce ne fût sa sœur, y affirmait que "*les mauvaises décisions se prennent autour des verres à liqueur et des tables remplies de viande.*" Je te dis cela, parce qu'un jour, dans un manuscrit écrit en hébreu ancien, il était fait mention d'une autre version de la Cène, douze femmes réunies autour d'une Maîtresse et qui buvaient du lait...

- Ce n'est pas vraiment un scoop ! Durant toutes ces années à Cambremer, on m'a beaucoup appris sur la féminité et les femmes. On m'a également enseigné l'importance qu'elles ont eu en tant que maîtres spirituels. Sans remonter aux calendes grecques, il suffit de songer aux Béguines ! Malheureusement, je n'ai jamais retrouvé trace de cet enseignement, après avoir quitté le monastère, ce qui renforce d'autant plus ma conviction que nombreux sont ceux qui craignent la féminité.

- Il faut en conclure - mais tu n'ignores pas combien je suis moqueuse - que selon la version officielle, le vin fut d'abord avalisé par Jésus avant que d'être ensuite breveté par l'Eglise. Cautionner le vin, c'était cautionner la terre, la vigne et cautionner la vigne, c'était cautionner des lieux où allaient s'édifier des caves. L'esprit constructeur de l'Eglise s'est manifesté certes autour des monastères, mais aussi et surtout autour des vignobles. On bâtissait d'abord la cave à vin, ensuite le monastère, puis on étendait ce territoire au potager et au jardin médicinal. Quand l'Eglise a déployé ses croix dans le monde, elle a aussi exporté ses ceps de vigne et ses plantes curatives et tout cela était d'autant plus important, qu'à l'époque, il n'existait pas d'Etat laïc dominant. Même la royauté était assujettie à l'Eglise.

- Où veux-tu en venir ? Je m'y perds un peu, même si suivre ta flânerie est un exercice délassant !

- Pourquoi faudrait-il toujours atterrir quelque part ? Je veux juste partager avec toi mes réflexions. C'est simplement jubilatoire et cela n'empêche nullement l'extrapolation. Je continue donc ! Voilà nos moineillons viticulteurs. Ils produisent du vin, vendent de la piquette au peuple et offrent des grands crus aux rois et aux nobles. Offrir un tonneau de vin à un prince, cela valait de l'or ! Ils commercialisèrent l'une des premières drogues light qu'ils avaient d'abord honnêtement testée sur eux, histoire de s'évader du quotidien. Ils mirent ainsi l'ivresse à l'ordre du marché ! C'est bien connu et imparable, tu débilites toujours les gens et les peuples en les faisant consommateurs et en les rendant dépendants de ce qu'ils consomment. Le premier outil sans doute de l'expansion capitaliste ! Dès qu'il y a eu du vin, toujours lié aux rites et à la fête, il y a eu dégénérescence, sociétés secrètes et business, taxes et impôts, bref une façon de fabriquer du bénéfice en créant le besoin. Sont apparus également dealers, brookers et autres trafiquants, mais aussi des gens qui ont réfléchi sur la manière de couper et d'abâtardir ce nectar divin. Et nos curetons, qu'est-ce qu'ils faisaient pendant ce temps-là ? Si les autres travaillent pour toi, que fais-tu ? Tu penses ! Tu penses, Neill ! Ils pensaient donc ! Ils épluchaient les textes grecs, latins, arabes, hébreux, expérimentaient des techniques de vinification à partir d'écrits perses, indiens ou égyptiens. Ils lisaient Ibn Sina, Ibn Beïtar, étudiaient la médecine babylonienne, cherchaient des panacées et étendaient leur savoir à l'apiculture, l'art botanique, la bière, le fromage, le pain... D'immenses recherches besogneuses et souterraines, connectées entre elles. Les monastères étaient le Google de l'époque et il fallait avoir une autorisation de l'Eglise pour étudier l'astronomie, l'astrologie, la médecine, etc. Tout, absolument tout, était entre ses mains.

- Au point où nous en sommes de détours en retours, permets-moi une question, ma docte Shamaël. Pourquoi, d'après toi, notre Sainte Mère l'Eglise a-t-elle bâti sa réputation sur les pauvres ?

- Mais pas du tout ! Elle n'a jamais eu vocation de les secourir ! Ayant tout pouvoir, inclus économique, elle n'avait nullement besoin d'eux. Les aider au nom de la charité du Christ, c'était d'abord asseoir en eux cette efficace certitude frustratrice comme quoi tu vis l'enfer sur terre pour mériter le paradis au ciel. Ensuite, une fois son image établie et bien léchée de sauveur spirituel, elle eut sous la main une infinité de fidèles renouvelables qu'elle pouvait diriger et manipuler pour cimenter son pouvoir terrestre et dont en outre, elle pouvait disposer pour expérimenter ses différentes trouvailles et endosser à l'occasion l'habit de soldat. Et pour revenir à Bergama, sa lente déchéance l'a conduite aux mêmes errances. Il ne faut donc pas s'étonner qu'à priver ses ouailles de leurs privilèges quasi ecclé-

*Propriétaire, celui qui se contente de posséder  
Maître, celui qui retient, taille et fait grandir*

siastiques, elles se sentent, comment dire ?, défroquées en place publique et s'enfuient en criant au diable ! A leurs yeux, tu dois être un Luther mitigé d'un Karl Marx. Bon... quid des autres décisions ?

- Pour ma part, j'opterais plutôt pour le Mulla Nasruddin ! Et pour infirmer tes dires, Shamaël, la fin d'une autre habitude qui faisait partie de toute la panoplie subtile de l'exercice de la bienfaisance de notre organisation, a provoqué une autre vague de départs. Peut-être parce que, comme tu le fais justement remarquer, beaucoup étaient de la vieille école, des conservateurs baignant dans le colonialisme judéo-chrétien, la suprématie de la race blanche et de leur classe, pour qui se salir les pieds était une préséance plébéienne. D'ailleurs, cela ne leur serait même pas venu à l'idée ! Qui, au sein de Bergama, se préoccupait de demander à ces populations déshéritées ce qu'elles désirent ? Personne ! Nous faisons de l'humanitaire de Blanc, avec des idées de Blanc qui n'ont jamais souffert de rien sinon d'égoïste mauvaise conscience morale, et c'est une forme de colonialisme bien pire que celui qui débarque ouvertement avec ses armes ! Ainsi par exemple, on les vaccine à tour de bras pour les protéger de maladies que nous craignons, ce qui permet par la même occasion de remplir les caisses de nos labos pharmaceutiques. Mais qui se soucie que leur système immunitaire soit déjà gravement déficient, surtout et avant tout à cause des chocs émotionnels qu'occasionnent leur condition ?! Je l'ai vu au Guatemala au sortir de la longue guerre civile qui a déchiré ce pays pendant presque trente ans, sans parler de leur vécu millénaire d'apartheid. La maladie la plus fréquente dont souffraient les Indiens était le stress, à tel point qu'un sourire ou une main posée sur leur épaule leur paraissaient un miracle, un geste simple complètement thérapeutique !

- Dois-je en conclure, Neill, que jusqu'à maintenant, c'étaient les pauvres qui devaient monter jusqu'aux confortables bureaux de Bergama pour soumettre, en quémandeurs timides, leur cahier de doléances et être, en retour, écoutés distraitement ?

- Exactement ! Tout était décidé pour eux et sans eux ! Bergama fonctionnait avec des projets dirigés qui, pour comble d'idiotie, pouvaient être complètement à l'opposé du besoin des gens. Les indigents n'avaient pas leur mot à dire. Ce n'était pas leur argent, sinon le nôtre et plus d'un parmi ces pieux traditionalistes, le considérait comme personnellement sien. Et me voilà sorti de nulle part, qui leur enlève sans les consulter toutes leurs prérogatives, les oblige à vadrouiller dans tous ces quartiers miteux et puants, les privant de la satisfaction égocentrique d'avoir soi-disant fait quelque chose d'utile du haut de leur chaire. Tu aurais dû voir leurs mines consternées quand je leur ai affirmé que cet argent n'était pas à eux, sinon que c'était un prêt que des millions de pauvres depuis des milliers d'années nous avaient consenti. Tu aurais dû voir leurs lèvres pincées quand je

leur ai dit que j'attendais qu'ils aient la déontologie de s'en rappeler et qu'ils n'étaient rien d'autre que des outils organisateurs ! Quoi qu'il en soit, à partir de maintenant, nous irons dans la rue, dans ces zones franches de malemort, travailler en collaboration avec les femmes qui y vivent. Elles formeront des équipes qui évalueront quelles sont les priorités de leur communauté, choisiront une responsable qui sera notre interlocutrice et décideront l'aide qu'elles veulent recevoir, son budget et combien de temps durera cette coopération, en tenant compte évidemment des mafias et des brookers qui tiennent ces quartiers sous leur coupe. Pour les gens de Bergama, Ming Men n'est pas seulement un changement de nom, c'est une catharsis, c'est une révolution, c'est 1789, la fin de leurs privilèges !

- C'est vrai, Neill. Je le sais et je l'ai constaté. Cela râle sec dans les couloirs ! La protestation enfle. Mais ils n'ont pas d'autre choix que celui de rester ou de partir, et ils sont déjà nombreux ! Comme dit le proverbe, *"propriétaire, celui qui se contente de posséder... Maître celui qui retient, taille et fait grandir..."* Mais dis-moi, j'ai entendu également parler d'autres réformes qui en met beaucoup dans les starting-blocks de la fuite, bien qu'à mon avis, elles soient en pleine cohérence avec les précédentes... Par exemple, le même salaire pour tout le monde...

- Je n'irais pas par quatre chemins, Shamaël. Je suis un réactionnaire dans le sens premier du terme, c'est-à-dire agir en réaction à... Certains me qualifient de marxiste et ils ont sans doute raison. Un salaire identique pour tous, n'est-ce pas pour la plupart, une aberration mentale ? Le salaire est censé reconnaître les compétences de chacun suivant des critères imposés par le paradigme capitaliste, comme les diplômes ou l'expérience, voire le sexe ou la couleur de la peau. Un même salaire pour tous, c'est ramener tout le monde à la même hauteur, affirmer qu'être cuisinier ou paysan est aussi important pour le groupe qu'être médecin ou homme d'Etat, et cela d'autant plus que sans le paysan, personne ne mangerait ! Cette mesure a eu pour effet de stimuler l'auto-estime des plus humbles, par exemple celui ou celle qui fait le ménage et à qui personne ne prête jamais attention, d'un coup a vu son rôle reconnu socialement.

- C'est également une façon de lui donner l'opportunité de concrétiser son envie de faire autre chose !

- Exactement ! Mais donner le même salaire à tous, sans leur donner le même pouvoir décisionnaire aurait été un leurre. Tous ceux qui forment partie de l'équipe de fonctionnement des centres, assistent désormais aux réunions, c'est une obligation, de même pour la femme responsable d'un projet de quartier, et tous ont le droit de vote. Leur voix a exactement la même valeur que celle du responsable ou du groupe pensant, ce qui amoindrit d'autant le rôle de celui-ci jusque là despotique, puisqu'une simple femme de ménage peut leur opposer son veto, bien qu'en dernier ressort, la



*Propriétaire, celui qui se contente de posséder  
Maître, celui qui retient, taille et fait grandir*

décision finale m'appartienne. Cela dit, Shamaël, outre cette égalité de salaire, tous les gens de Ming Men, sont pris en charge en ce qui concerne les soins de santé ou en cas de coups durs. Autre nouveauté : beaucoup de responsables de centres étaient jusqu'à maintenant des célibataires. Désormais, obligation est faite que ce soit un couple. S'ils ont des enfants, c'est encore mieux, car ils savent d'expérience que du bonheur de leur entourage, dépend aussi le leur.

- Pourquoi un couple, Neill ? Cela ne risque-t-il pas de minimiser les compétences individuelles ?

- La raison en est simple. Anthropologiquement, un couple suscite moins de méfiance qu'un seul individu. En outre, si l'on manque de bras, faute d'émigrés de cet humanitaire occidental hyper-clean dont la mentalité dans Bergama est somme toute très proche de celle de l'Opus Dei, je ferais appel aux gens du cru qui, j'en suis certain, sont tout aussi compétents, si ce n'est plus. Ils ont l'expérience du terrain et celle de la pauvreté et n'ont pas besoin de lire Freud ou Lacan pour savoir comment parler à leurs gens et comment agir. De plus, les responsables de ces centres resteront cinq ans en poste et seront ensuite nommés dans une autre région ou pays, cela pour prévenir toute velléité de magouilles. Entre s'occuper des projets définis par les femmes et gérer leur centre, ils n'en auront de toute façon guère le temps, d'autant plus que ceux-ci seront désormais autonomes et devront donc subvenir à leur frais de fonctionnement. Fini l'argent qui tombe du ciel et abolie cette fichue pérennité qui avant leur assurait une vie pépère, ouvrant la porte à toutes les dérives et abus. Personne ne quittait jamais Bergama, le contrat étant à vie on n'en sortait que les pieds devant ! Aujourd'hui, ceux qui veulent participer à Ming Men sont dans l'obligation de lutter socialement. Ils doivent trouver des idées rentables pour gérer leur centre. D'une certaine manière, cela les oblige à faire face, à d'autres niveaux, à une problématique semblable à celle des femmes de la rue et fait découvrir à la plupart que pour être capable de s'occuper de son voisin, il faut d'abord être capable de s'occuper de soi. Et je veux des résultats, pas des tentatives avortées !

- Le moins que l'on puisse dire, Neill, est que tu n'y va pas de main morte ! Je comprends pourquoi tu parles de catharsis ! Accepter que des couples d'homosexuels puissent être au même titre que n'importe quel couple hétérosexuel, responsables de centres, a été pour beaucoup le coup de grâce...

- Tous ces effets de manche, Shamaël, ces bouches en cul de poule, ces mines horrifiées ne sont que foutaises. Ce n'est pas à toi que je vais apprendre que la bouffe, le cul et l'argent ont toujours fait cavalier l'humanité, y compris dans les monastères où l'on pense ensuite accessoirement à Dieu et à la religion. Quand tu es dans un monastère ou prisonnier du

dogme religieux, quand tu es dans ce constant état d'isolement, dans ce ghetto, je dirais même dans l'utérus de ta mère, le fait que tu ne sois pas au contact de la vie dans sa dualité, que tu n'aies pas de compagne et que tu ne te reproduises pas, le fait que tu sois dans un mouvement centripète, permet sans doute à une extra-minorité d'atteindre un état féminin, l'intériorité. Mais pour la majorité, cette abstinence imposée engendre une pléthore de déviations sexuelles et de comportements bizarroïdes. Tu le sais mieux que quiconque ! Aimer Dieu, fantasmer sur la Vierge Marie, cultiver la métaphysique, c'est-à-dire quelque chose qui nous demeure inaccessible, plutôt que de se risquer à vivre sa vie d'Homme avec tout ce que cela implique, qu'est-ce que faire d'autre, sinon développer en soi un constant état masturbatoire ? Et la métaphysique est l'état le plus masturbatoire qui soit, puisque tu as du plaisir sans le prendre ni le partager avec ce qui en est la cause. L'homme de la rue qui se masturbe, a l'imaginaire scotché sur le sexe d'une femme, d'un homme ou pire, d'un enfant. C'est exactement pareil quand celui qui se voue à la religion, imagine que Dieu existe, toujours d'ailleurs sous les traits d'un homme, ou rêve d'être follement aimé par la Vierge Marie. La masturbation est un acte éminemment métaphysique au sens étymologique du terme ! Les professionnels de la foi font offrande de leur corps en sacrifiant leur sexualité à Dieu, qui n'en a jamais demandé autant, pour finalement évacuer dans la clandestinité leurs appétits pervers. L'homosexualité fait partie intégrante de l'histoire de l'Eglise et je ne vois pas pourquoi, milieu carcéral s'il en est, elle y échapperait, d'autant plus qu'il a toujours existé une relation très intime entre l'homosexualité, l'Eglise et le bien nommé Saint-Siège, qui d'une certaine façon l'a protégée, puisqu'il était plus facile de la vivre et de la pratiquer en son sein - je ne dis pas de l'assumer - que dans la vie civile. N'est-ce pas justement pour cette raison que notre ami bénédictin Bernardo est entré dans les ordres ?

- Je ne puis te contredire, Neill. L'histoire de l'Eglise regorge de ces amours claustrales, hommes, femmes et enfants, curés, nonnes et papes. D'ailleurs nombres de ces derniers furent bisexuels ou homosexuels et certains d'entre eux affichèrent un goût prononcé pour les très jeunes garçons en des temps où cela était vu comme une saine pratique. Ainsi, François d'Abescola de la Rovere, qui devint pape et donna son nom à la chapelle Sixtine, recommanda à ses cardinaux de pratiquer la sodomie par les temps de grande chaleur ! Tout le monde connaît plus ou moins l'histoire des Borgia et des dépravations de son vicaire de Dieu et en a souri, comme s'il s'agissait d'anecdotes grivoises. Beaucoup savent que l'Eglise de Rome avait et a toujours ses bordels, ses maquereaux et ses putes. D'autres n'ignorent pas que la prononciation des vœux des nonnes allait de pair, récemment encore, avec une bénédiction sexuelle de haut rang. Beaucoup

*Propriétaire, celui qui se contente de posséder  
Maître, celui qui retient, taille et fait grandir*

ont entendu parler des nonnes violées par des prêtres et moins de leurs avortements forcés. Mais depuis des siècles, la plupart, gens du commun et religieux, a détourné le regard. Une nonne reste toujours une femme, une pute en puissance et le sexe des moines et des curés prêtait plus à la plaisanterie grivoise qu'à la dénonciation.

- Mais que l'on touche à l'enfant, ne l'oublions pas Shamaël, et la voix du peuple, surtout celle des bourgeois, crie au scandale ! Celle-là même qui à l'époque victorienne, fréquentait des bordels infantiles, s'affichait hier drapée dans la notoriété des Gide, Montherlant et Peyrefitte, avant de se revendiquer dans la pétulance du mouvement hippie à coups de pétitions réclamant la libération de la pédéastie, par la contestation intellectuelle intéressée des Cohn-Bendit, Tony Duvert, Gabriel Matzneff et autres libertaires de la quèque, approuvée par des Sartre, Beauvoir et j'en passe. Ces carbonari de l'amour comme ils se plaisaient eux-mêmes à se définir, vont aujourd'hui étancher leurs moiteurs de senior dans le tourisme sexuel, d'autant plus ouvertement qu'ils ont un nom et la fortune comme garantie de leur incognito légal, et trouvent normal qu'à douze ans, leurs propres gamins réduisent l'amour à une obscène gymnastique horizontale qu'ils consomment comme ils sucent leurs glaces bio. Bref, toutes ces voix de sainte-nitouche qui défendent leurs propres appétits sexuels comme un droit démocratique à la différence ! Alors oui, il est dans la logique des choses que la plupart des gens de Bergama, qu'ils soient religieux ou non, qu'ils soient eux-mêmes homosexuels, en aient toujours fait une abstraction, quelque chose qui concernait toujours l'autre, le dehors, à un point tel que les actes pédéastes avérés pour lesquels Bergama a été interdit dans certains pays, les viols de très jeunes filles et les enfants qui en sont nés, ont été, eux aussi, soigneusement dissimulés ! Il leur était plus aisé d'épiloguer sur le sexe des anges et de discourir sur leur amour pour la Vierge Marie que de sortir la sexualité en général, et l'homosexualité en particulier, du poncif d'hypocrisie dans laquelle ils les avaient enfermées. Comme le dit le poème, "*Mignonne, allons voir si la rose est une rose...*"

Je n'y avais fait aucune allusion et Neill m'en sut gré. Car cette dernière décision ne se devait pas seulement à son sens aigu de la justice, sinon à Bernardo. Officialiser l'homosexualité dans Ming Men était aussi faire sortir de l'ombre celle de Bernardo et effacer le sentiment de trahison qu'elle avait gravé dans son cœur quand, bien des années auparavant, il l'avait surpris en plein acte de sodomie. L'immense dortoir vide. Le mouvement inhabituel à cette heure de l'après midi des rideaux blancs qui enveloppaient le lit. Les rires et les halètements. L'incrédulité qui lui avait gelé le cœur. Son ardente foi brisée net. Les mots du Père Jacques, bénédictin en retraite, le seul à qui Neill avait confié son trouble et sa colère.

- Petit, lui avait alors expliqué le vieil homme, - tu vis dans un monde clos et tu l'ignores encore mais les êtres humains sont coulés dans l'argile de leurs faiblesses. Leurs premiers bourreaux sont leurs instincts les plus primitifs. Tu es jeune et je suis bien vieux ! Il t'est impossible de comprendre en quelques secondes ce que moi-même, j'ai mis de longues années à admettre. Depuis bien longtemps, je connais l'homosexualité de Bernardo, je sais que l'Eglise lui a donné refuge, plus qu'à sa foi, bien qu'il espérait que la vie monastique et ses rigueurs l'en guériraient. Mais il n'a pas pu et jamais il ne pourra. Quand le corps ignore toutes les pudeurs, naît le désarroi de l'âme et le quotidien se résume souvent à l'addition des ruses que l'on invente pour l'enchanter. C'est ce que Bernardo doit apprendre dans cette vie. Sa douleur, sa constante souffrance à vif. Ici, tu le sais, nous essayons d'enseigner à chacun et à chacune le véritable sens de la vie et les différentes voies possibles, offertes à tous. La voie de l'âme, non la celle de Dieu. Te souviens-tu mon enfant qu'un jour je t'ai expliqué la différence qu'il y avait entre un maître et un mystique ? Le maître ferait griller illico Bernardo sur un bûcher, accomplissant ainsi ce qu'il pense être juste. Le mystique, lui, ne lui dirait rien et son silence te paraîtrait sans doute aussi scabreux que ce que tu as vu. Et pourquoi se tairait-il, mon enfant ? Parce que le mystique sait que la sexualité est toute autre chose et que celle dont tu as été l'infortuné témoin, ne répond à rien d'autre, sinon à une nécessité du corps. La première est amour et complétude, la seconde n'est qu'un exercice physique soumis à la variabilité des hormones, à l'instinct et à la peur du néant. Le mystique sait que Bernardo est tout cela, mais il sait aussi qu'il n'est pas uniquement cela. La vérité, mon enfant, est plus fuyante qu'un poisson.

Le soir même, Neill avait quitté le monastère de Cambremer et s'il avait compris pourquoi le vieil homme lui avait offert une minuscule vierge de bronze, il avait mis des années à comprendre le pourquoi de l'orange qu'il lui avait glissé dans la main.

Je secouai ma luxuriante tignasse d'ébène et les grelots de mon parapluie rouge modulèrent un frêle contretemps en écho à la vigueur abrupte de mon mouvement, ramenant Neill à la réalité.

- Quand le maître est esclave, reprit-il, - devant quelle autorité s'incline-t-il, si ce n'est devant celle du système dont il est lui-même le souverain ? Pas besoin d'être un grand philosophe, Shamaël, pour affirmer que les compétences ou incompétences d'un individu ne dépendent pas de sa sexualité ! Pour que quelqu'un soit libre, il faut qu'il soit respecté au même niveau que les autres. Même si l'homosexuel souffre d'une dichotomie sociale, il doit en faire une force et non pas une faiblesse, parce que

*Propriétaire, celui qui se contente de posséder  
Maître, celui qui retient, taille et fait grandir*

sa différence sexuelle est une opportunité de grandir. Par contre, ce qui est insupportable dans l'homosexualité, c'est tout le cirque d'efféminés hystériques qu'il y a autour et qu'elle soit devenue le prétexte à des revendications sociales qui n'ont rien à voir avec le fait d'avoir un pénis ou une paire d'ovaires ! Il me semblait donc important qu'elle soit identifiée et reconnue au sein de Ming Men. Quant à celui qui se risquerait aujourd'hui d'abuser physiquement d'un enfant, il sait désormais ce qu'il lui en coûtera : la vie. La logique de tous ces Ponce-Pilate à la morale à quarante trois mille vitesses, qu'ils soient religieux, politiques ou du tout venant, m'importe peu. Elle ne vaut rien, si ce n'est par sa couardise qui exige d'être contrôlée. C'est malheureux à dire, c'est pathétique à faire, mais il y a la nécessité d'un contrôle drastique. On est toujours intelligent en rapport de la conscience de la peur que l'on a !

- Sans doute, Neill... Parfois, mieux vaut tenir un seul oiseau au creux de la main que d'en avoir des centaines piaillant sur une branche ! Mais il est vrai que tout cela est extrêmement perturbant. Anton, Marta et quelques autres personnes, célèbres ou anonymes, assistent pétrifiés à ce cataclysme et rongés par le doute et l'épouvante, se demandent si reconstruire Bergama en Ming Men sera possible, voire si somme toute ce n'était pas mieux avant. Certains doutent de toi et regrettent leur imprudence de t'avoir donné tout pouvoir, tout en reconnaissant qu'ils n'auraient pas été capables ni de ta fermeté ni de ton courage. Celui d'un fou, pensent d'autres, s'interrogeant sur la finalité de tes actes, œuvre d'un mégalo et d'un inconscient pour quelques-uns. Ceux d'en face voient dans cet hallali, la proximité de la curée et sont déjà aux abois. Seul Birgit et Nalayam savent que ce chaos qui paraît bien arbitraire à la plupart, contient en lui-même les forces vives de sa régénération, bien que Birgit n'y croie absolument pas pour avoir parcouru tous les champs possibles de l'horreur humaine. Te voilà seul, thérapeute de l'innommable, Caïn fixant dans le temps et l'espace, l'errance destructrice à laquelle était vouée Bergama, les obligeant en leur imposant, à vivre leur condition d'Homme dans ce qu'elle a de meilleur, ce sens du divin qu'ils appellent hélas trop souvent de leurs vœux les plus meurtriers.

- Ne me fais pas rire, Shamaël, avec tes interprétations quasi humanistes ! La réalité est à mon avis beaucoup plus simple. Il n'est pas difficile d'imaginer ce que la plupart a pensé...

"Quoi ! Avant on était des cardinaux avec une belle toque rouge et maintenant, voilà que les prolos, les putes et les pédés s'introduisent dans la place et nous envahissent, que dis-je, nous submergent ! Avant, quand je disais quelque chose, c'était exécuté au doigt et à l'œil. Maintenant voilà que je propose mais ne dispose plus ! En plus, je dois composer avec des bonnes femmes analphabètes, sorties de je ne sais quel bouge. Avant, je

pouvais donner le change de ma générosité avec cinq cent euros et en détourner cinquante mille pour me payer un appartement ou financer les études de mes enfants. Maintenant voilà que je risque ma vie, que je suis obligé de bosser et d'assurer l'autonomie du centre dont j'ai la charge et même d'accepter que des tantouses le gèrent ! Est-ce que je peux accepter tout cela qui n'a plus du tout la même couleur qu'avant ? Mais c'est quoi ce bordel ?! Avant, c'était vraiment chouette de faire de l'humanitaire. Maintenant, c'est une corvée !"

Voilà ce qu'ils se sont dits, Shamaël, avant de se tirer comme des lapins ! Mais à vrai dire, je me contrefiche de l'explication que chacun tente de donner à ce que je fais, pour finalement y coller le sens qui lui convient dans l'acceptation ou le rejet.

- Il faut que tu le reconnaises, Neill, tu ne fais pas dans la dentelle !

- Je ne suis ni plus ni moins qu'un chef d'entreprise qui essaie de juguler l'incohérence de ses troupes toujours insatisfaites de ce qu'on leur propose, cette pathologie contemporaine du jamais assez et du toujours vouloir plus.

- Ta remarque n'est pas dénuée de justesse ! Force est de reconnaître que l'être humain, d'où qu'il vienne et quel qu'il soit, n'est jamais très original dans les causes de ses souffrances profondes ! En réalité, elles ne sont pas plus nombreuses que les doigts de ses mains, une pauvre dizaine tout au plus - abandon, peine d'amour, jalousie, ressentiment, colère, envie, nécessité d'être reconnu, remords – à laquelle s'ajoutent peurs et anxiétés en tous genres, avec tous les chagrins et frustrations qu'elles engendrent. Je ne crois pas que ta pratique clinique assidue contredise cette observation !

- Pas vraiment, non ! Comme le remarquait le grand médecin homéopathe argentin, Tomás Paschero, "*là où il n'y a pas de lucidité, il y a symptômes*". Qu'ils soient psychiques ou généraux, ils représentent la fonction globale de l'individu, vu comme une unité biologique et cela de manière bien plus fiable que n'importe quelle analyse de laboratoire. La Parole, le Verbe sont la représentation extérieure de la psychobiologie interne et secrète de l'humain qui reste, elle, à jamais inaccessible. Mais bien loin de moi, Shamaël, de vouloir changer quoi que ce soit à cet état de fait ! J'essaie juste de minimiser les débordements auxquels trop souvent il conduit et de vivre ma vie dans le quotidien avec les femmes et les hommes de ma confrérie, en prenant aussi le risque de ne pas y arriver. Je ne suis pas un rêveur et encore moins un utopiste. Je ne crois pas, tu le sais, en la bonté de l'homme et je suis le premier à me méfier de moi, de mes faiblesses et de mes peurs irraisonnées.

- Cela suppose que tu dois être capable de juguler les tiennes et de les identifier en l'autre.

*Propriétaire, celui qui se contente de posséder  
Maître, celui qui retient, taille et fait grandir*

- J'y ai minutieusement réfléchi et je ne crois pas que cette seule conscience soit suffisante. Ceux qui la possédaient au sein de Bergama, n'ont pas pu empêcher, soit parce qu'ils n'en avaient pas les moyens, soit parce qu'ils fermaient trop facilement les yeux, tous les actes délictueux qui des années durant, ont plu comme à Gravelotte ! Je l'ai dit durant cette mémorable réunion, il est impensable qu'une organisation telle que la nôtre, ne dispose pas d'un organe de contrôle, tant à l'interne qu'à l'externe. J'ai donc pris la décision de mettre en place un service d'ordre verrouillé au sein de Ming Men.

Neill avait longuement médité sur ce problème. Se protéger contre tous ceux qui savaient que Ming Men était une puissance financière aux moyens colossaux, dont ils ne pouvaient ni chiffrer et encore moins localiser la fortune, constituant par ses relations et ses actions anonymes de soutien et d'informations, un contre-état solide au sein même d'un monde laminé par une globalisation destructive, lui paraissait une évidence prudente, afin d'assurer une continuité cohérente à Ming Men. Mais devoir contrôler les siens lui avait été une décision violente. Et contrôler était une formule polie, car somme toute, il s'agissait de s'immiscer dans la vie privée de tout un chacun et de le remettre en droite ligne, dès lors que son comportement devenait suspect.

- Un service d'ordre ! C'est un peu offensif, non, pour une organisation dont le but est le service à l'Autre ? Allez, je te provoque !

- Provocation ou non, Shamaël, il y a une réalité et elle est incontournable ! Les termites envahissent toujours une fourmilière grâce à la complicité d'une seule fourmi, qu'elle soit soldat ou ouvrière ou d'un rang plus élevé dans la hiérarchie. Mais ce qui met réellement en danger cette fourmilière et par extension, la société, ce sont ceux-là même qui se prétendent ou se croient sages.

- Que veux-tu dire ?

- C'est très simple, mon amie. A croire qu'ils comprennent tout, ils finissent par se convaincre qu'ils contrôlent tout, que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Ils finissent par oublier de repérer le maillon fragile de la chaîne, celui qui est en manque de quelque chose, en privation de reconnaissance, d'affection ou simplement de voir ses besoins matériels satisfaits. De ce sentiment de frustration, engendré et entretenu par ces soi-disant sages, naîtra chez le laissé-pour-compte un ressentiment d'autant plus puissant. Sa rancœur fera qu'il décidera de sortir du rang, pour et par lui-même, et s'alliera à l'ennemi. Dans ce sens, la première trahison se devra toujours aux supposés sages qui sont souvent aussi les derniers de la classe.

- On en connaît la caricature : ils chahutent, ils se moquent éperdument du professeur, ils font hurler de rire les filles, ils ont du succès et des mauvaises notes !

- Il ne s'agit pas du gentil cancre à la Prévert, Shamaël !, sinon de celui qui fout le bordel, parce que bosser l'emmerde, tandis que le premier de la classe, avec sa gueule boutonneuse et ses grosses lunettes, remporte tous les prix d'excellence sans jamais arriver à ce que quelqu'un le regarde vraiment et l'aime pour lui-même. Pas de copains, pas de filles, rien ! Il agace tout le monde et fait rigoler toute la classe. Sa névrose se fait insidieuse, dangereuse et destructrice. Il voudrait tellement être comme le pire des cancre ! La rancœur le ronge autant que l'envie. Les têtes brûlées ne remarquent même pas cette frustration qui s'enfle silencieusement. La loi faisant le nombre, ils sont persuadés qu'ils gèrent la situation. Ils se prennent pour des conquérants, tandis que le petit génie n'obéit qu'à lui-même. L'intelligence que lui donne sa frustration est toujours la plus dangereuse, celle que l'on doit craindre et ne jamais oublier, et que l'on oublie pourtant tout le temps.

- Sans doute, est-ce pour cela que l'Humanité n'apprend rien de l'Histoire. Arrive le plus terrible et pendant cinquante ans, un siècle peut-être, elle semble aller mieux et les sages aiment alors à croire que l'Homme a enfin compris !

- Nous oublions tous si facilement la frustration du premier de la classe, que tout recommence ! A mon sens, c'est pour cela que rien ne change jamais et c'est sans doute une situation inhérente à la nature profonde de l'Homme. La frontière est mince entre le cancre et le premier de la classe ! C'est juste une question de circonstances. L'infime différence que Giuseppe faisait entre les framboises sauvages et celles de culture ! Pour cela, ce service d'ordre, à vocation de surveillance. Et je m'y inclus...

- Que veux-tu dire par "je m'y inclus" ?

- Certaines peurs me fragilisent au point de mettre en danger tout ce en quoi je crois. S'il m'arrivait quelque chose ou même à l'extrême que l'on me torture, je vendrais mon âme comme n'importe qui. Etant intimement conscient de cela, la première précaution que j'ai prise, est de protéger Ming Men contre moi-même, mais je n'en dirais pas plus à ce sujet. Cela dit, l'ordre est nécessaire et peut être quelque chose de chouette, je le pense sincèrement, si la personne qui est en haut de la pyramide est propre, cas de figure malheureusement trop rare, voire improbable. Je ne me positionne en rien du tout ni en chef, ni en leader, ni en organisateur, ni en oligarque. J'insiste, je suis seulement et toujours en réaction, en anticipant toujours sur le pire pour être surpris par le meilleur. Je peux avoir une idée et la minute d'après, prendre la décision contraire. La seule chose qui perdure est que j'oblige les gens à aller dans une certaine ligne. Quand ils



*Propriétaire, celui qui se contente de posséder  
Maître, celui qui retient, taille et fait grandir*

sont sûrs d'être accompagnés et assistés, ils sont heureux. Mais dès que tu leur lâches la bride, dès que tu les laisses se masturber intellectuellement, il n'y a plus personne. Surgissent les conflits, les guerres et les arnaques. Donc, tu définis un projet et tu t'y tiens, faisant en sorte qu'ils le réalisent même s'ils n'y comprennent rien. D'une certaine manière, cela rejoint ce que Lao Tseu conseillait : ne demande pas au peuple s'il veut ou ne veut pas, impose-lui et il sera apaisé, tranquille. Il ne se posera plus de question métaphysique. Il sera heureux.

- Alors, service d'ordre ou services secrets ?, l'interrompis-je.

- Les deux, soupira Neill. - Ne jouons pas sur les mots ! La connaissance est la première défense, qu'il s'agisse d'un organisme vivant ou d'une institution. Et même si j'y ai mis des formes différentes, tout cela va profondément contre ma nature. Mais je ne suis pas assez fou pour ne pas le faire !

- Qu'entends-tu par formes différentes ?

- Les femmes et les hommes qui bossent désormais pour Ming Men sont tous d'excellents agents de terrain dont certains ont occupé des fonctions importantes dans ce genre de services.

- Et comment as-tu fait pour les convaincre de travailler pour Ming Men ?

- Ils ne risquent plus leur vie et cela n'a pas de prix pour eux. Cela leur donne tranquillité d'esprit et sécurité, ce qui leur permet d'avoir une vie de famille. Ensuite, j'ai mis en place des équipes tournantes et leur ai alloué un très bon salaire. Ce qui a été le plus intéressant et aussi le plus délicat, fut de leur donner une raison d'être fidèle. Défendre un projet de cœur a conforté leur efficacité. Mais je n'ai rien inventé. Je me suis inspiré de ce que je savais des meilleurs services secrets.

- A savoir, Neill ?

- Aujourd'hui, les plus performants ne sont plus ceux des pays industrialisés, sinon ceux des peuples opprimés, comme le sont aujourd'hui les Palestiniens ou les Somaliens et hier les Vietnamiens ou les Algériens, non pas parce qu'ils sont mieux ou différemment structurés, sinon parce que celui qui y participe, le fait par conviction. Mais là aussi, je n'ai pas envie de parler plus de ce thème.

- Personne n'a protesté de se savoir surveillé ? Qu'en pensent Birgit, Anton, Marta, et tous ceux qui t'appuient ?

- Celui qui a la conscience tranquille n'en a rien à fiche d'être contrôlé. Seul, flippe celui qui ne l'a pas. Il n'y a jamais de bonnes solutions, sinon un moindre mal. De toute manière, les têtes pensantes de Bergama ne savaient ni par où commencer ni comment ils allaient se débarrasser de cette infestation miasmatique. Les nombreuses réunions qu'ils avaient fait pour tenter de réorganiser Bergama n'avaient rien donné et jamais ils

n'auraient su comment trouver les professionnels compétents, ni comment les payer et les fidéliser. Ils ont été obligés de me faire confiance, tout en ne sachant pas comment j'allais m'y prendre. Ils ont donc accepté que je crée ce service d'ordre, ce sous-marin, et j'ai été assez fou pour le faire en six mois. Nos moyens financiers m'ont permis de débaucher les meilleurs...

- Pour abonder dans ton sens, Neill, à l'heure actuelle les services secrets des pays riches s'affrontent à un paradoxe surréaliste ! Comment peuvent-ils rester secrets quand ceux qu'ils qualifient d'ennemis publics s'affichent à la Une des médias et les obligent à justifier de budgets abyssaux ?

- Qu'on l'admette ou non, Shamaël, le terrorisme n'est rien de moins que le moyen de guerre dont dispose les nations laissées pour compte pour se défendre contre les malversations du capitalisme, religion hégémonique s'il en est, avec ses temples, ses bibles, ses think-tanks, ses réseaux sociaux ou ses ONG, ses marchands d'armes et de drogue ou ses trafics en tous genres. Pour ne pas mourir, pour continuer à exister, celui-ci a besoin, telle une hydre, de s'étendre sans cesse. Il lui est absolument nécessaire que le plus grand nombre consomme, c'est même la seule chose que les hommes ont aujourd'hui en commun ! Dans ce sens, il n'est pas une entité fantasmagorique. Le père et la mère du capitalisme sont les propres consommateurs et si tout le monde veut une maison, une douche ou bien manger, et c'est légitime, actuellement dans nos sociétés boulimiques on a tous un catalogue Ikea ou Carrefour à la place du cœur. C'est ainsi qu'il est peu à peu devenu un monopole entre les mains d'un nombre réduit de multinationales tentaculaires et autarciques, qui profitent jalousement, quant non exclusivement, de ses bénéficiaires. Elles le squattent, cela engendre forcément des inégalités et des injustices, et par conséquent, un contre-état qui malheureusement a recours à des actions plus ou moins funestes ou efficaces. Le capitalisme serein devrait être celui qui a pour but le bien être du plus grand nombre et la démocratie bien comprise serait le meilleur système qui lui assure sa pérennité. On en est bien loin malheureusement !

- En somme, c'est un peu l'idée juive de ce qui est bon pour l'autre, est bon pour moi.

- C'est cette idée directrice que j'applique à Ming Men et pour le service d'ordre ou les services secrets qui y participent, appelle cela comme tu veux, la tâche est beaucoup plus paisible.

Neill se sentait comme un linge mouillé que deux mains fortes auraient tordu pour en presser jusqu'à la dernière goutte d'eau. Il s'était attendu à des capitulations et à des désistements, mais c'était une saignée à blanc. La contagion de la sottise. Une débandade enragée. Une débâcle sans victoire

*Propriétaire, celui qui se contente de posséder  
Maître, celui qui retient, taille et fait grandir*

où subsistait encore quelques irréductibles et plus nombreux, des dizaines d'indécis. La désertion la plus forte, la première vague, et la raison en était presque comique, avait été celles des ventres. Un attentat culinaire. Ils avaient fui, la tripe révoltée, toxiques en manque à l'idée de ne plus devoir se contenter que de mets ordinaires qui enlevaient toute suprématie blanche à leur chair qu'ils voulaient habillée d'esprit saint. L'abolition de la pérennité avait porté la seconde déferlante. Une peur taraudante. Les fuyards, dont le courage était attisé de vaine rébellion, s'étaient jetés par-dessus bord, paniqués par l'abîme qui semblait s'ouvrir sous leurs pieds, inconscients qu'ils y perdaient plus que ce qu'ils allaient y gagner, ne connaissant de la vie rien d'autre qu'une facilité mâchée et prédigérée. Le spectre d'une homosexualité rendue publique avait eu raison du reste. L'addition était lourde et sa somme, exsangue. Il ne restait plus que cinq centres, une centaine de personnes et un déluge de lettres d'insultes.

Il soupira.

- Ils étaient pourtant prévenus ! Avant même de faire quoi que ce soit, je leur ai dit que je n'accepterais pas qu'une décision soit prise par un autre que moi. J'écouterai tout le monde, tiendrais compte des suggestions de chacun, mais une fois ma décision prise, elle serait irrévocable. S'ils ne l'acceptaient pas, qu'ils aillent au diable ! Je leur ai même carrément expliqué que ce que j'allais faire était anti-démocratique. Mais bon ! C'est toujours la même chanson, celle qui fait osciller le balancier entre un parti de gauche et un de droite. Dans la gauche socialiste classique, les dirigeants demandent démocratiquement aux militants leur opinion. On vote et on revote et c'est le foutoir. A droite, on obéit à une seule personne, à un chef qui dirige une oligarchie et c'est souvent efficace dans sa pratique, je ne parle pas des buts, bien que cette efficacité de la droite soit profondément liée au fait qu'elle soit antidémocratique. Alors, que veux-tu que je te dise, Shamaël ?

- Rien, Neill ! Analyser, analyser, retourner les problèmes, spéculer sur les solutions, celle-ci ou celle-là ou cette autre ne sert souvent pas à grand-chose, car l'Homme fonctionne toujours de la même manière et quel qu'il soit, répond souvent de façon identique à un stimuli précis.

- Dans Ming Men, j'applique une politique de bon sens, exactement comme un père s'occupe de son enfant. Le fait qu'il y ait dans cet enfant des regards différents, un regard africain, un regard asiatique, un regard indien ou latino-américain, n'empêche pas que tu restes fidèle au but fixé, à savoir l'anonymat, le service aux autres, sans développer pour autant cet ego tiers-mondiste type ONG. Cela devient relativement simple, si tu restes clair dans ta façon d'analyser et de t'occuper de quelque chose qui semble extrêmement complexe avec une simplicité qui met à mal toutes les

opinions et idées préconçues de tous ceux qui pensent qu'il faut avoir fait l'ENA pour y parvenir ! Cela dit, Shamaël, renoncer à tous les avantages dont je pouvais bénéficier ne fut pas, pour moi, chose très difficile. Beaucoup y voient un orgueil démesuré, car tout en effet est tentation, la reconnaissance, les caresses dans le sens du poil, surtout quand tu es le chef, - c'est formidable pour l'ego -, les voyages gratuits, les tapis rouges et j'en passe des plus obscurs et tordus ! Par contre ce qui est beaucoup plus difficile pour moi, voire même blessant, est de ne pas pouvoir participer activement à Ming Men. J'ai mis en place ce service de santé auquel je tenais tant, sans pouvoir y excercer moi-même la médecine et j'ai dû me résoudre à ne connaître aucun des enfants qui d'ores et déjà entre dans le programme d'éducation. Bref, je dois prendre toutes les décisions et en être réduit à n'être que le spectateur de leur mise en pratique. Mais à me prendre au jeu, je perdrais la vision.

Le soleil affichait déjà ses langueurs touristiques. Des vacanciers matinaux, équipés comme s'ils allaient grimper sur l'Annapurna, marchaient en file indienne, entre les avocatiers, les chérimoliers et les citronniers et saluèrent Neill d'un vigoureux geste de la main, mimant la *ola* espagnole qui faisait lever des bras épileptiques dans les stades du Mondial. Sa femme, Elisabeth, que tout le monde appelait Lizzy, mit les siens autour de son cou. D'un regard, elle devinait ses secrets, mais ce matin-là à lire sa fatigue sur son visage, elle garda le reproche qui lui montait au cœur. Dans l'intimité de son être, le cancer était à l'œuvre, Neill l'ignorait encore. Ming Men était la Porte du destin pour tous ceux qui la franchissaient.

### **De la crise naît l'opportunité**

L'énervement autant que l'inquiétude l'avaient jeté au bas du lit. Le sommeil fuyait Lizzy. Elle n'y arrivait pas, s'agitait, se retournait dans une effervescence de pensées, agacée de constater que dès que le corps n'était plus soumis à la mécanique involontaire de ses rythmes biologiques diurnes, l'esprit reprenait sa sarabande endiablée, exigeant que tout réponde à son propre ordonnancement. Je la vis s'avancer sous la véranda, étirant son corps musclé dépourvu des rondeurs avachies que l'on prête à l'âge, ses cheveux roux encore ensommeillés, les taches de rousseur étirées par un bâillement.

Le visage de Neill dansa devant ses yeux. Elle l'enlaça. Je sentis l'incompréhension qui la submergea. Cela faisait vingt-cinq ans qu'une tendre complicité les unissait. Ils avaient tout partagé, le pire et le meilleur, comme on avait coutume de dire. Mais pour la première fois, dès qu'elle essayait de lui parler de lui, il se fermait. Sa santé se dégradait. Il vomissait tout ce qu'il mangeait, maigrissait et la violence des spasmes abdominaux, de plus en plus fréquents, l'enroulaient sur lui-même, les bras croisés, enfoncés dans l'abdomen, pour étouffer la causticité de la douleur qui remontait en gerbes corrosives dans sa gorge. Confusément, elle pressentait que le vieil ulcère s'était refait une nouvelle identité, plus insidieuse, plus grave, à laquelle se greffait la manifestation physique aléatoire d'une clairvoyance dont les signes extirpaient parfois son compagnon, du monde. Elle l'avait déjà vu ainsi, elle en souriait, elle y croyait, elle en doutait, elle l'enviait même, et finalement l'avait toujours expliqué par l'extrême sensibilité de Neill. Il pleurait facilement, un film, une musique, un livre, le cas d'un patient, une vie crucifiée, sa propre histoire, ses abandons, cet étrange monastère, la découverte de son identité, ses racines irlandaises et l'interrogation égyptienne, ses sœurs toutes mortes de leucémie, cette certitude qu'il mourrait jeune lui aussi et lui faisait griller la vie passionnément... Il le lui avait souvent répété. Depuis le jour où il était tombé dans le coma après son accident de moto et où une NDE l'avait fait monter Là-haut, comme elle le disait, son plus grand désir était de retourner dans cette infinie Connaissance, ainsi qu'il la nommait.

Mais le voir ainsi, souffrant pour un projet dont elle comprenait néanmoins la finalité, celle d'opposer un contre-état dynamique au nivellement

planétaire engendré par la globalisation, lui quittait cependant tout sentiment d'empathie envers Ming Men. Entendre avec le cœur était une chose, l'admettre intellectuellement en était une autre.

- Tu exagères à la fin, encore une nuit sans dormir !

- Ne t'inquiète pas, Lizzy, je vais bien, je me sens bien.

- C'est encore Ming Men ? Tu ne crois pas que tu en fais assez, sans encore en plus te bousiller la santé ! Et pour quel résultat ? Ils avaient la chance de participer à quelque chose de chouette, sans avoir de souci financier et en étant protégés, et ils se barrent tous en courant et en t'insultant, parce que tu changes leur menu et leur demande d'être moins laxistes, alors que n'importe qui serait prêt à n'importe quoi pour être à leur place. Quelle honte !

Neill demeura silencieux. Elle avait le défaut de ses enthousiasmes et son rationalisme les confinait souvent aux extrêmes. Pour Lizzy, entre le noir et le blanc, l'espace n'était pas fait de nuances de gris ! Son dogmatisme effaçait alors la prudence qu'elle montrait par ailleurs dans l'exercice de sa profession.

- J'te les mettrais tous dans un bus, s'emporta-t-elle, - direction les camps de réfugiés en Somalie ! Tous ces gens qui se ratatinent dans le malheur durable, déglingués du cœur, fier à bras de la déroute, la peur en tenaille qui les bouffe tout doucement de l'intérieur et leur refile un fichu cancer de l'âme. Un rien les fait blêmir jusqu'aux jointures, une idée, une intuition, une sensation. Ils fondent, ils s'avachissent, ils s'engloutissent tétanisés, dégrisés au Gillette-contour et aux crèmes anti-âge, en dérive mélodique mi fugue, mi abandon, politiquement conscients, humainement impuissants, bref solidaires... Avec cette permanente illusion d'être connectés à la vraie vie grâce à leurs appendices électroniques miniaturisés ! Même leur résignation est devenue exploitable ! Rebondir, stimuler les convergences, se mettre en réseau, mobiliser leur capacité d'empathie, rencontrer leur résilience, gérer leurs traumatismes, cultiver leur inexistante féminité, s'indigner... Les formules pleuvent comme les coachs. La dictature de l'assistance, couplée à la solitude de la technologie. Et pour-tant, toujours et encore de la chair à canon, hier comme demain !

Elle avait peine pour eux, même si elle les comprenait. Comme eux, elle appartenait à la classe des petites gens, mais l'argent ou plutôt celui qui tirait toujours le diable par la queue en fin de mois, n'avait rien à voir à l'affaire. La colère la prenait, impérieuse, quand elle pensait à tous ces trous du cul du monde, balayés par toutes les saloperies possibles et imaginables, où les gens se battaient, tombaient, luttèrent et se relevaient, sans penser ni à la fin de la planète, ni aux prophéties revisitées, ni au soleil qui

se foutait du nouveau paradigme écologique dévoyé. Tous ces gens qu'on oubliait, qu'on élevait en célébrations médiatiques quand une quelconque catastrophe provoquait des séismes voyeuristes de culpabilité suintante, tous ces gens anonymes qui simplement essayaient de vivre, parce qu'ils n'avaient pas d'autre choix justement que celui de survivre.

Lizzy ne me connaissait pas, mais moi Shamaël, je la connaissais bien. Elle n'était pas de ces gens qui ont besoin du goût des autres pour se sentir être et se livrent en quelques formules lapidaires au premier regard incisif. Tout au contraire ! Ce que l'on prenait souvent pour de l'indifférence, voire de la froideur, n'était pas le fruit d'une certaine misanthropie modulée par l'expérience, sinon qu'elle avait toujours été par nature une solitaire. Je savais qu'au fond d'elle-même, elle avait du mal à croire en l'existence de Ming Men. Lizzy était trop entière pour admettre qu'une telle entreprise, empreinte de noblesse dans ses buts, puisse être entachée de telles faiblesses. Mais elle ferait tout ce qui était en son pouvoir pour soutenir Neill dans son entreprise, même si elle n'était pas d'accord, par exemple, sur le fait qu'il ne soit pas rémunéré. Neill lui avait pourtant expliqué la liberté d'action que cela lui octroyait, mais son bon sens paysan l'emportait toujours sur la compréhension intellectuelle qu'elle en avait. Pour elle, comme le proclamait déjà Saint Luc, tout travail méritait salaire.

J'écoutais souvent leurs discussions à bâtons rompus qui surgissaient n'importe quand et sous n'importe quel prétexte, un livre, un événement dans le monde, une phrase entendue, un patient..., où ils parlaient de tout et s'engueulaient parfois. Mais dernièrement, le mot déclenchant était souvent celui de Ming Men.

- Arrête de protester dans le vide ! On dirait, Lizzy, que tu n'as jamais rien vécu ! Tu sais bien pourtant qu'il y a des gens qui naissent avec un état inné d'entendement, et d'autres qui viennent au monde avec trois fois rien dans leur nacelle. Les premiers, peu nombreux il est vrai, sont en osmose avec tout ce qui les entoure et souvent n'éprouve aucun désir de possession. Parmi les seconds, les plus nombreux, il en est beaucoup qui au cours de leur vie, n'acquièrent rien. Ce sont des éternelles victimes d'eux-mêmes et des autres, bien que le seul à fixer l'empreinte du mal-être en lui soit toujours uniquement celui qui l'éprouve dans sa chair ou l'expérimente sur autrui, même lorsqu'il se perçoit comme quelqu'un de charitable ! Il y en a beaucoup comme cela au sein de Ming Men !

- Dur pour ceux qui naissent avec trois fois rien dans leur nacelle, comme tu dis !

- La vie est bien faite, Lizzy, quoique tu puisses en penser. Quelqu'un qui vient au monde avec un entendement déficient, peut le corriger à travers une opportunité qui lui sera offerte, toujours à l'exacte mesure de ce qu'il est et peut endurer. De la crise naît l'opportunité qui à son tour, provoquera ou non un changement. Elle peut être traumatique, comme un choc, un deuil ou un coma où tu es toujours le seul à décider si tu vas ou non revenir, ou encore belle, comme la venue d'un enfant ou l'amour d'un homme ou d'une femme. Il ne s'agit pas d'un état moral, ni de passer un diplôme ou de recevoir un ticket plutôt qu'un autre. Mais la proposition n'est pas suffisante en elle-même. Ainsi, beaucoup de gens tombent dans le coma et il ne se passe rien. Il faut qu'il y ait une prédisposition. Il y a un ordre dans la biologie comme il y en a un dans l'entendement. C'est plus difficile quand cette tendance n'est pas innée. Pourtant, elle n'est pas indispensable. Tu peux faire des sauts quantiques extraordinaires dans ta vie en vivant le quotidien !

- Peut-être, Neill, bien que je ne crois pas qu'il y en ait beaucoup disposés à sauter par-dessus les barrières ! Je le constate trop souvent, moi aussi, dans l'observation de mes patients. Quelles raisons d'être prêtes-tu alors à la maladie des uns, le malheur des autres ou encore à ton inexplicable fatigue que tu parais sciemment ignorer ?

- Tout cela n'est que suggestion adaptative et nous aide justement à faire ces sauts quantiques dont je te parle. Tu es le résultat d'un phylum énergétique, plutôt que génétique, que tu ne contrôles pas. Dedans, il y a des pièges, des secrets, des ancêtres pas toujours très reluisants, et j'en suis un excellent spécimen !, un tas de choses que tu ignores et que ta mémoire a prudemment mis de côté. Une sage précaution ! Il est donc normal que tu réalises ces sauts en trébuchant, que tu aies mal, que tu tombes. Mais si l'on était conscient que l'on doit devenir l'ami de ce qui vous accable, une maladie ou un malheur, si on invitait cette chose que l'on pense injuste, à notre table comme on le fait avec un proche qui nous est cher, on la comprendrait. On cesserait d'en avoir peur et la comprenant, on collaborerait avec elle pour entendre ce qu'elle veut nous signifier. Qui te dit Lizzy, qu'une maladie génétique ne constitue pas une anomalie indispensable à l'évolution de la globalité vivante, ou qu'un cancer ou une leucémie ou même les catastrophes naturelles ne traduisent pas une mutation indispensable pour nous préparer vers de nouvelles arches de Noé et qu'à les supprimer, on provoque une suppression karmique ? Demain, on fera éventuellement des voyages interplanétaires, qui dureront peut-être des années ! La cryogénéisation nous réveillera de notre éternité glacée et il faudra que l'on soit des mutants capables de s'adapter à de nouvelles conditions. D'autres émotions, d'autres sentiments ou même rien du tout !



*De la crise, naît l'opportunité*

- Evidemment, vu ainsi tout a un sens en dehors de celui que nous y mettons volontiers ! Sûr que là-haut, tu seras un démon philosophe, le griot de Dieu, si par hasard il existe !

- Lizzy, ma douce pragmatique ! Après tant d'années de vie commune, tu devrais savoir que le pouvoir des mots ne s'inscrit en nous que lorsque nous sommes préparés à les entendre et non à les comprendre. La différence de sens n'est pas moindre. Entendre signifie diriger son esprit vers et comprendre, saisir avec son esprit, ce qui souvent hélas, se limite à l'exercice passif de notre raison. Tu peux donc comprendre sans entendre, mais l'inverse est impossible. N'importe quel être vivant reçoit, pour le figurer ainsi, au moment de sa conception, deux bougies. L'une représente l'inné, une hérédité qui va au-delà du biologique, d'une nature spécifique, je dirais même d'une harmonie particulière, dont il ne peut modifier l'octave. Avec cette baguette de chef d'orchestre, il donnera sa tonalité à la seconde bougie qui représente l'acquis et dont lui seul en écrira à chaque instant la partition. Que la musique originelle soit de bonne ou de moindre qualité est secondaire. Tout dépend du musicien, de sa capacité à entendre, et je dis bien entendre, le pourquoi de la symphonie qu'il crée et recrée tout au long de sa vie et qui sans cesse s'enrichit d'expériences renouvelées. Un inné médiocre peut se compenser par un acquis de bonne terre. A l'inverse, un acquis de tête brûlée peut pervertir une belle hérédité. L'équilibre, comme de coutume, se trouve au milieu.

Le karma, tel le définissent les textes sacrés de l'Inde, n'est rien d'autre que cette multiplicité de destins qui tissent l'envers et l'endroit d'une vie. Cela n'a rien à voir avec ce que l'on en a fait, à savoir une malédiction justicière individuelle et un outil d'asservissement collectif.

- Autrement dit, quelles que soient nos bougies, leur lumière sera toujours fonction de celui qui en attise la flamme !

- Exactement ! Comme je te l'ai déjà dit, l'Univers est régulé par des Lois inaliénables qui ont présidé à sa création et qui président à son évolution. Tout ce qui existe, naît, évolue et meurt. Tout, absolument tout obéit à ces Lois, inclus les êtres humains, indépendamment de ce qu'ils sont ou pensent. Et la Loi la plus en prise directe avec notre évolution personnelle est celle de cause à effet. Dans ce sens, tout est opportunité.

- Une opportunité dans le pire ? Ne me fais pas rire, Neill. Le moment est mal choisi.

Il s'était tu. Un silence qui lui avait semblé ne jamais finir et pourtant, combien de fois avait-elle désiré qu'il parle moins ! Elle l'avait cru assoupi. Sa main avait caressé son visage. Il avait ouvert les yeux, l'avait longuement regardée et avait murmuré tendrement, presque espiègle :

- Ma Lizzy, tu peux dire tout ce que tu veux. A chaque seconde, dans notre organisme il se passe des choses incroyables, quoique si l'on s'en tient à l'infiniment petit, on ne comprendra jamais la vérité qui gère le Tout, et pourtant c'est la même ! Quand on voit un embryon dans le ventre maternel, on se dit : mais c'est quoi ce truc, un martien, une crevette ? Ce n'est pas un être humain, c'est je ne sais quoi, une espèce de crachat, une mucosité, de la science-fiction ! C'est complètement flippant, Lizzy ! Si tu contemples un ovule et mets un peu de sperme dans ta main, c'est ce que tu penses. Il faut une sacrée imagination pour concevoir que cela va donner un être humain. Pourtant cette chose là, avec l'ovule comme révélateur de cette mucosité spermatique, tous ces processus alchimiques totalement extraordinaires, la décharge électrique au moment de la conception, cette vérité de vie sublime, a donné vie à cette espèce de plancton marin, un être humain, ta mère, la mienne, ton père, le mien ou nos enfants. A l'origine, cet être était pur, immature, complètement créateur et génial et puis tu regardes le type de quarante ans en face de toi et tu te demandes qu'est-ce qui s'est passé pour qu'à travers la cristallisation de ce crachat, il soit devenu ce qu'il est. Qu'est-ce qui s'est passé au milieu ? Tu observes cela avec humour et tu penses, mais bon dieu, c'est quoi le mystère de la Vie ? Où s'est-on oublié ? Où et quand s'est-on séparé de notre petit short d'enfant, de notre innocence, de notre immaturité, entre cette mucosité qui sort du sexe paternel et rencontre une humeur maternelle pour produire ensemble une étincelle, un Big Bang en miniature, un truc incroyable ? Finalement, tu regardes cela comme si tu regardais un film. Imagine des types qui nous observent depuis une autre planète. Imagine leur perplexité ! Ils s'interrogent : mais c'est quoi au juste l'Homme. Un mystère ! Jusque là, il est pur. Jusque là, il est ignorant. Et au premier faux pas, une chose et l'autre, une vie oppressive, une vie suppressive, des substances chimiques, un vaccin, des sentiments pervers... et il se transforme en autre chose, il s'envole, il se quitte, il s'oublie. Et tu te dis, mais qu'est-ce que je fous là avec ma connaissance, avec mon sentir ? Où s'est-il égaré, Lizzy ? Alors, heureusement qu'il y a des cataclysmes à notre mesure pour nous ramener au centre !

- Dois-je en conclure que ce coup de balai magistral que tu donnes dans Ming Men va juguler l'éparpillement de cette meute aux abois ? Je serais plutôt encline à penser qu'elle voit en toi pour certains la figure du traître et pour d'autre, plus rares, celle du justicier. De toute façon, elle doit être mitigée. Prends l'exemple de ton frère, Sinan, sans doute déchiré entre la joie de te retrouver et le sentiment de déshonneur qu'il doit éprouver à savoir que tu as découvert ses détournements de fonds.

- Lizzy, si je n'exige pas de Sinan la responsabilité de ses actes, je ne pourrais jamais l'exiger d'autres membres de Bergama !, grimaça Neill.

*De la crise, naît l'opportunité*

Ce qu'il ne lui dit pas, était qu'il n'avait toujours pas trouvé de solution en adéquation avec cet épineux problème, Sinan autant que Neill devaient assumer, quelle que soit sa décision, ses conséquences, sans altérer pour autant leurs récentes retrouvailles fraternelles.

L'arrivée bruyante de Margaux et de sa chienne Indi les interrompit. Grande, vigoureuse, une crinière auburn et frisée, une bouche pulpeuse et bien dessinée, elle n'avait pas cette beauté plastique et convenue, souvent retouchée ou falsifiée, qui mettait en coupe réglée non seulement des forêts entières pour les transformer en magazines féminins affligeants, mais aussi l'esprit de leurs lectrices. Elle avait mieux, du chien. En la voyant, je pensais qu'elle était sans aucun doute de ces jeunes femmes qui faisaient fuir les garçons de son âge et regretter leur vieillesse aux hommes d'âge mûr. Elle adorait son père, un mimétisme certain de caractère, les mêmes débordements de joie ou de colère, la réaction épidermique, une détermination identique, les mêmes analyses aigües et vachardes, les larmes faciles également et un rire volcanique. Mais malgré une maturité précoce pour ses vingt ans, elle n'avait pas encore acquis la force intérieure de son père, qu'en apparence, rien ne semblait jamais pouvoir entamer et que Sinan, je le savais, allait durement ébranler quelques heures plus tard.



### **Le suicide est une insulte du cœur**

Sinan retourna l'enveloppe entre ses doigts. La pluie cascada sur les toits d'Istanbul. Le temps bouché et gris redonnait à la tour Galata son intemporalité. Elle était seule à s'imposer sur l'horizon. Un défi muet que ses quelques soixante-dix mètres vieux de plusieurs siècles lançaient aux fringantes Dubai Towers dont les torsades d'acier agaçaient l'esprit traditionaliste et précieux de Sinan. Tout comme son fameux prédécesseur du XV<sup>e</sup> siècle portant le même nom, il était architecte et il détestait cette modernité qui défigurait Istanbul, faisant ressembler cette ville dont il était tombé amoureux, il y avait quelques vingt ans, à une mère maquerelle ouvrant ses entrailles tapineuses à la finance internationale, dédaignant l'intimité chaotique de ses rues étroites pour les voies rationnelles, glacées et interchangeable des grands centres d'affaires. Il trouvait que c'était faire injure au génie spirituel de Mimar Sinan que la couvrir de tous ces gratte-ciels désincarnés. Inflation spatiale et artificielle du tourisme shopping. Mais cela n'avait plus beaucoup d'importance. Il allait mourir d'une leucémie dans trois jours, trois semaines ou six mois. L'ignorance du médecin était comptée. Il ferma les yeux et se demanda ce qui était pire... Mourir de la même maladie qui avait emportée ses trois sœurs ou savoir que Neill avait en mains les preuves qu'il avait détourné d'importantes sommes d'argent pour restaurer des églises coptes et financer le parti communiste égyptien, quasi clandestin. Paradoxe qui pour Sinan n'en était pas un, sinon une lutte de l'esprit et de l'action contre l'hégémonie du judaïsme et du christianisme et le fanatisme musulman qui persécutait les coptes partout où ils se trouvaient.

Lui qui avait toujours œuvré pour la liberté au risque de sa propre vie, convaincu que celle-ci était méprisable face à son impérative nécessité de désirer le bonheur abstrait de l'être humain, lui qui avait accepté et supporté les exigences de ce combat souterrain, renonçant à fonder une famille, lui qui avait toujours tendu la main à n'importe quel malheureux rencontré, se sentait pris au piège et seul. Il n'était ni triste ni désespéré et encore moins révolté, ne considérant ni cette maladie comme un châtement ni la menace que Neill faisait peser sur lui comme le terme d'une dette qu'il devait justifier et payer, sinon qu'à quarante ans révolus, il se sentait tout simplement las de ce sentiment d'inutilité qui hantait ses nuits. Cela remontait à loin, si loin qu'il avait passé toute sa vie à s'en arranger. Le

vrai motif de ses luttes, le ciment de toutes ses convictions, était dans ce manque à lui-même. Sinan le savait depuis longtemps. Cela ne remontait même pas à son enfance, sinon à son père, William, le même que Neill.

Il avait appris que Neill était son aîné de trois ans, bien avant que celui-ci ne connaisse la vérité de ses origines. La vie était une longue ironie. Il avait toujours cru qu'il devait son appartenance à Bergama, cela faisait bientôt quinze ans, d'abord à ses qualités d'homme, puis à sa grande connaissance de la culture et des traditions coptes. Mais sa rencontre avec Neill en Turquie, qui n'avait rien eu de fortuite, bien que celui-ci en ignorât la réalité, l'en avait fait douter. Dix ans après son accident, ce dernier avait éprouvé la nécessité impérieuse de cicatrifier les blessures invisibles que lui avait laissées ce périple douloureux qui l'avait mené de la Turquie en Grèce, et où sa vie avait basculé vers Thessalonique. Il était donc reparti vers la Corne d'Or pressé par le besoin de trouver des réponses, sans savoir au juste ce qu'il cherchait. C'est alors que Birgit et Marta et l'un des hauts responsables de Bergama avaient révélé à Sinan l'existence de Neill, ainsi que les liens du sang qui les unissaient.

Lui qui avait toujours été l'aîné, s'était retrouvé le cadet d'un inconnu. Plus Egyptien qu'Irlandais, son ordre intime en avait été profondément bouleversé, mais personne ne s'était soucié de savoir ce qu'il en pensait. Sa mère l'avait éduqué pour cette mission d'aîné, lui répétant qu'il serait le chef de famille par loi naturelle, lorsque son père disparaîtrait. Il ne s'était jamais senti à la hauteur d'une telle tâche ! La brutalité paternelle, son autoritarisme atrabilaire et sa tyrannie perverse l'avaient dépouillé de toute velléité d'affirmation. Il avait alors fui les Etats-Unis pour s'installer en Egypte, puis en Turquie et voilà qu'à son insu, Neill venait lui donner raison.

Sinan avait non seulement hérité des traits égyptiens de sa mère, mais aussi du sentimentalisme effusif de certains orientaux. Il pressa Birgit et Marta de tant de questions, malaxant avec fébrilité les mains de l'une puis de l'autre, pleurant, riant, les suppliant de le laisser rencontrer ce frère inespéré, qu'elles finirent par y consentir, en exigeant en retour qu'il ne lui taise ce qu'il venait d'apprendre. C'est ainsi qu'il lui servit d'interprète et qu'ils parcoururent ensemble et en bus dix-sept milles kilomètres, du Bosphore aux contreforts iraniens, de la mer de Marmara aux sources de l'Euphrate, dans les hauts contreforts anatoliens.

La ville assoupie bruissait de mille octaves feutrées. Une exhalaison de parfums. Une respiration multiple, un souffle ample, une même haleine. Istanbul... Il avait appris à la connaître, les yeux fermés, par le nez.

Chaque quartier avait son odeur. Mais la Turquie avait eu désormais aussi le visage et les gestes de Neill. Ses mots. Sa vie, qu'il lui avait contée sans fanfaronnades oiseuses, convaincu que Sinan ne comprenait pas un traître mot de ce qu'il lui disait. Les rires qu'il avait retenus, les larmes aussi, quand il lui avait narré son voyage à Boston, la rencontre avec leur mère, Madeleine, et leur père, William.

Neill avait débarqué à Boston sous un ciel d'automne frileux et pluvieux et était allé directement à l'adresse que lui avait indiquée Marta, une demeure dans le plus pur style bostonien du XIX<sup>e</sup> siècle. Après être resté un long moment immobile devant la porte, il s'était enfin décidé à sonner. Une jeune femme noire, habillée en soubrette, coiffée blanche dans les cheveux et tablier blanc sur jupe noire avait à peine entrouvert la porte. Il n'y avait personne et il en avait été soulagé, presque content. Le chauffeur de taxi, Max, sympathique géant portoricain à qui Neill avait raconté son histoire, se montra plus coriace.

- Allons, Neill... Tu n'as tout de même pas traversé l'Atlantique pour te rendre devant une porte close, l'avait-il encouragé. - Fais-moi voir l'adresse de ce putain de restaurant ! Ben dis donc, tes parents ne sont pas de ceux qui ont le goût ajusté à la facture ! C'est le meilleur resto de tout Boston, et aussi le plus cher.

Neill l'avait invité. L'instant le dépassait.

- Moi ?! Tu rigoles ou quoi ?!... Moi, un *Nigger*, comme on appelle ici tous ceux qui n'ont pas la peau blanche, moi un simple chauffeur de taxi, un zéro social pour tous ces richards... Entrer ici ! Mais tu n'y songes pas !

- Tu ne peux pas me laisser tomber, Max. Le hasard a voulu que tu croises mon chemin à l'aéroport. On joue l'aventure à deux. Je paie tout, inclus le temps qui court sur ton compteur...

- Je te trouve sympa, Neill, trop jeune, bien que peu d'années nous séparent. Ton histoire me fout le bourdon, moi aussi j'ai été abandonné. Allez, je t'accompagne ! Et puis c'est sans doute la seule opportunité que j'aurais de voir ce que je n'ai jamais vu... Une poignée de riches en train de becqueter. Mais j'ai un sérieux problème ! Comparé à moi, tu es super bien fringué, mais sûr, ils vont me foutre à la porte s'ils me voient entrer avec mon vieux gilet en cuir violet ! Si au moins, je pouvais mettre une veste américaine, mes bottes vermillon à bout pointu gagneraient en distinction deux points minimum ! Attends une minute ! Dans le coffre, je dois avoir quelque chose qui ressemble à une veste.

Un blouson en tissu noir, plus fripé que la peau d'un centenaire. Ils l'avaient secoué, étiré dans toutes les directions. Max ne s'était pas trompé. Les garçons le toisèrent d'un regard méprisant. Un arabe et un noir mal fagotés... Mais ils avaient la prudence de leur arrogance et convaincus

que jamais des fauchés auraient le culot de s'offrir un lieu aussi luxueux, ils les laissèrent entrer. On leur indiqua une table libre, éloignée des regards, près des toilettes. Neill n'y prêta pas la moindre attention et d'un pas ferme, suivi par Max qui avait l'impression de visiter un zoo dont il aurait été l'un des animaux encagés, traversa tout le restaurant et choisit une table à proximité du couple.

Statufiés, silencieux, tendus comme deux cordes prêtes à se rompre, son père et sa mère étaient assis l'un en face de l'autre. William leva les yeux, les toisa d'un regard glacial, visiblement offusqué par la vue de ces deux hommes fatigués, ne portant ni complet ni cravate. Il fit signe d'un geste sec de la main. Un serveur rougissant se précipita.

- Je suis venu ici pour dîner tranquillement entre gens de bonne compagnie. Auriez-vous l'obligeance de dire à ces deux messieurs qu'ils aient l'amabilité de s'asseoir à une autre table..., grogna-t-il d'une voix suffisamment forte pour qu'ils l'entendent.

- Avec tout le respect que je vous dois et avec toutes mes excuses, je crains fort, Monsieur, que cela ne soit pas possible. Ce sont des clients, tout comme vous, répondit le garçon en se dandinant d'un pied sur l'autre.

- Ça commence mal, avait bougonné Max.

A lire la carte, un énorme fou rire l'avait pris.

- Je ne comprends même pas le nom des plats ! Et sur ma carte, il n'y a pas de prix. Je ne sais ni ce que je vais manger, ni ce que tu vas payer ! Plutôt constipé, le bonhomme ! avait-il commenté ensuite, en dévisageant fixement William. - Je ne suis même pas certain qu'un ouragan tropical de jolies filles arriverait à le décoincer ! Dis-donc, rien qu'à voir son costard et sa montre, c'est pas le fric qui lui manque à ce fils de chien, mais il a tout de même la tronche classe d'un maffieux ! Alors, Neill, qu'est-ce que tu ressens à le voir ?

Rien. Neill n'avait rien senti, sinon un immense vide. La dureté polaire qu'émettait cet homme, le sidérait. Ses doigts crispés sur sa serviette. Son regard furibond qui allait du visage de sa femme au sien. Une implosion silencieuse. Il fut certain que s'il se dirigeait vers lui, il se lèverait et appellerait les flics pour agression. Se lever et lui dire : "Bonjour papa, c'est moi ton fils...", cela n'arrivait que dans les films. L'agitation inquiète de sa femme contrastait avec le calme de son compagnon. Dans le miroir en face d'elle, il vit son regard cherchant le sien. Ses yeux qui se posaient sur lui, fuyaient et revenaient obstinés, fascinés. La curiosité, puis la surprise et la peur, et enfin une certitude déchirèrent son reflet et arrondirent ses lèvres dans un cri muet. La ressemblance était incroyable. Mais



ce qui déstabilisa le plus Neill, fut de constater que cette femme était la réplique de sa mère adoptive. Même couleur de cheveux, très noirs. Même couleur de peau, olive. Même nez, fort. Même traits épais, marqués aux joues, sous les yeux et autour de la bouche. Même corpulence. Même visage de paysanne. Même expression de résignation. Jusqu'au vêtement, de couleur noire, excepté que les siens étaient d'une excellente coupe.

- On dirait qu'elle t'a reconnu, lui murmura Max. - Il faut dire que tu lui ressembles énormément et peut-être que tu ressembles aussi à ce Sinan dont tu m'as parlé ! Mais décide-toi. T'y vas ou t'y vas pas ? J'en ai plein le cul de tous ces coincés de la fourchette qui mangent comme s'ils étaient à un enterrement et nous observent comme si on était un crachat dans leur soupe !

- On s'en va. Je n'ai plus rien à leur dire. Ce que je vois et sens me suffisent ! Ce type est dangereux, mauvais. Une morgue glaciale. J'ai un sacré instinct pour repérer ce genre de personnage. Quant à sa femme, elle ressemble tellement à ma mère adoptive que j'en ai froid dans le dos. Il n'y a que la vie pour inventer des histoires pareilles, tellement surréalistes qu'elles en deviennent absurdes !...

Ils quittèrent le restaurant. Neill avait vomi. Il avait pleuré, et sur l'invitation de Max, avait fini la nuit avec sa famille. Ils s'étaient saoulés de bière, de chili con carne mitonné par sa femme et Neill s'était consolé avec les rires de leurs enfants.

A se remémorer cette histoire, Sinan esquissa un sourire sans joie. Il déchira l'enveloppe et lut ses résultats d'analyse. Seul son silence poussa un cri dans la rumeur endormie de la ville. Il ne se ferait pas soigner. A quoi bon nourrir la douleur avec une autre douleur ? Il avait vu la lente agonie de ses sœurs. Rien n'avait pu les sauver. Il ne se battrait pas non plus contre Neill. Se savoir frères n'était pas suffisant pour franchir l'abîme qui les séparait. Ses parents n'avaient jamais occulté son existence. Ils avaient simplement déclaré qu'il était mort en naissant. Et quoiqu'il arrive, dans la famille maternelle Raziz, on ne se révoltait pas contre son aîné. Il n'y avait qu'une issue. Il allait lui écrire, lui dire tout ce qu'il n'avait jamais voulu se dire à lui-même. Il se tint debout, près de la fenêtre ouverte. Une odeur de marrons grillés montait du bitume humide et fumant. Il s'imagina les mots.

"A la fin d'une vie qui pourrait être également un commencement, il est étrange de constater combien les événements qui en firent la trame, ont une lecture différente non seulement pour chacun de ses protagonistes, mais aussi suivant le moment où on les reconsidère, soupèse et analyse. Si l'on me demandait si ma vie fut heureuse, je dirais que non, du moins pas selon

l'idée utopique que j'avais de la félicité et de la jubilation à être. Mais il serait impudique et mensonger de dire également qu'elle fut malheureuse. Le bonheur se résume sans doute à ces moments de grâce ou d'extrême légèreté qui en émaillent le décours. Pour le reste, la vie n'est qu'un besogneux apprentissage de soi-même, vers un incertain probable où l'on coïncide parfois avec l'Autre, dans une joie ou une douleur partagée ou une reconnaissance intime et immédiate, mais toujours éphémère. Le devoir de mémoire et de relecture s'exerce constamment pour qui veut comprendre sa propre archéologie, bien que cela soit plus qu'une simple gymnastique intellectuelle introspective, un éternel rappel et retour narcissiques sur soi-même... Un geste, une parole, un regard en font toujours surgir d'autres du passé, greffant leur lecture inachevée ou imprécise sur le présent. Et le Grand Livre de la Vie continue de noircir ses pages dans le mystère le plus absolu, puisque la finalité de tout cela n'y est jamais inscrite et encore moins explicitée."

Une bien belle épitaphe, pensa-t-il en haussant les épaules... - Le désespoir par autolyse. Une propreté intellectuelle. Je meurs d'une impasse ! Le suicide est une insulte du cœur. Neill ne serait pas dupe. Allons, je peux mieux faire. Recommence Sinan. Recommence ! C'est vrai, Neill, je le reconnais, je l'ai toujours su. Je suis un voleur. J'ai détourné des millions pour sauver de l'effritement, des églises. Un Robin des bois de la pierre liturgique... Mais pas n'importe laquelle. Seulement les coptes... Il fallait bien passer le temps. Lui donner une raison de continuer. Je me suis toujours demandé d'ailleurs pourquoi je l'ai fait, je veux dire continuer. Par lâcheté sans doute, par lassitude sûrement. Mon père, ou plutôt notre père, nous a tant enivrés de son vitriol, qu'il nous en a rongé l'âme avant même que nous ayons atteint l'âge de raison. Tu veux l'addition ? Trois sœurs emportées par la leucémie, un frère dont on n'a jamais su qui de lui ou des autres l'a tué et les deux derniers qui ont renoncé à leur nationalité américaine et à leur carrière pour devenir des islamistes intégristes qui se sont joués le grand retour en Egypte, Allah Akbar !, et enfin moi, américain déclassé, architecte et photographe, réfugié de la vie à Istanbul. Sais-tu que cet homme qui poussa sa vacherie jusqu'à être un charmant spécialiste du cœur et qui remit à l'heure tous ceux des riches bostoniens avec la délicatesse d'un horloger, fut avec les siens un Attila des plus casaniers ? Mon père, enfin je veux toujours dire le nôtre, avait l'alcoolisme sadique. A jeun, c'était une brute, un coup de poing sans cesse en partance, la blague humiliante, le mépris ajusté, la voix tord-boyaux. Quelques degrés d'alcool dans le sang, et c'était un bourreau, la mort au bout des doigts, le sexe incestueux et violeur. Toutes nos sœurs, Neill... Notre mère, aussi. Elle ne disait jamais rien. Elle n'a jamais rien

dit. Acceptation terrible ! Nous autres, les garçons, on était des mâles. On avait droit à d'autres raffinements. Des étranglements en demies feintes, des roulettes russes en monologue direct avec l'enfer. Alors oui, Neill, j'ai voulu sauver les pierres. Pourquoi coptes ? Question de circonstances. Notre mère aurait été musulmane, j'aurais sans doute soigné les mosquées. Je suis un voleur, Neill... Je me suis volé ma propre vie, c'est dire ! Je l'ai même inventée. Tu te rappelles, non, quand nous avons fait le tour de la Turquie ? Tu m'avais embauché comme interprète après m'avoir aperçu au lycée français de Galatasaray. Je n'ai pas prononcé un mot de français durant les dix-sept milles kilomètres de notre voyage ! On parlait par gestes. Mais je comprenais tout ce que tu disais. Tes agacements, tes impatiences, tes étonnements parce que partout où nous allions, on me montrait du respect et les portes s'ouvraient. Tu croyais que j'étais quelqu'un d'important. Une espèce de sage... Mais je n'avais rien d'autre qu'un sésame autour du cou, une croix ansée monastique copte. Tu me prenais pour un jeune turc cultivé, d'une classe aisée. Le même sang courait dans nos veines ! Je ne t'ai rien dit. Tu croyais encore en des choses que mon dégénéré de paternel avait depuis longtemps rayées de la carte des probabilités. Tu avais des enfants, une femme. Moi, j'avais ma danseuse, le parti communiste égyptien, d'autant plus séduisant, qu'il était clandestin. Agissant dans les rues, taisant son nom, provoquant des grèves, levant des protestations ouvrières, réclamant l'égalité pour tous, belle utopie, luttant contre la politique d'exclusion comme on dit de nos jours. A l'époque de Nasser, on était des opposants. Aujourd'hui, on est assimilé terroristes. Il est vrai que l'idéologie a toujours plusieurs déguisements, bien que tous comptes faits, elles relèvent toutes du même paradigme, sauf que celles de nos rues orientales utilisent les mêmes outils qu'autrefois, la route de la soie et des caravansérails, la gravure d'une céramique, le dessin d'un tapis. Incontrôlable. Une impossibilité pour tous les services secrets ! Un message oral qui prend le bus au Caire, fait halte au Maroc ou ailleurs et repart pour l'Afghanistan ou l'Irak, avant de se poser, pigeon voyageur de l'invisible, dans ces pays que l'ont dit être nos ennemis d'aujourd'hui et qui ne sont que nos alliés de demain. Avec l'argent de Bergama, j'étais celui qui baguait les pigeons, les colombes et les faucons. Intellectuellement, cette idée de pouvoir inavoué et inavouable me remontait l'auto-estime. Quelques secondes d'euphorie. Des mensonges, cette poussière de l'ego. Je sais ce que tu penses, Neill, mon frère bien aimé, dont depuis le premier instant, j'ai envié la détermination et l'intégrité. Je suis un voleur et un traître, tout comme mon irlandais de père. Avec cet argent, on aurait pu faire mille autres choses. Eduquer des enfants, des femmes et faire avaler leur morve à bien des hommes. Notre père était éduqué jusqu'au bout des ongles et il m'a éduqué jusqu'à la nausée. Somme toute, en

t'abandonnant, il t'a sauvé. Je me rappelle... Où que nous allions, les gens t'appréciaient. Ils étaient chaleureux avec toi, alors qu'ils n'étaient que polis avec moi. Avec ta tête d'arabe qui te fait passer pour un bougnoule chez toi, un *wog* en Egypte, tu étais un turc venu d'ailleurs. Sans moustache certes, mais turc tout de même. Tu t'intéressais à eux. Je les observais. Ils étaient de ton peuple, celui des petites gens. Des humbles qui ne te troussent pas une révolution parce qu'un mauvais vent se lève. De ceux qui restent droits, te regardent gentiment jusqu'au fond des yeux pour te faire comprendre que tu n'as rien compris et continuent, envers et contre tout, à faire ce qu'ils doivent faire, sans frivoles états d'âme. Moi Neill, je suis un révolutionnaire, un bourgeois qui pense la révolution et laisse aux autres le soin de la faire et d'en mourir.

Une fois, je t'ai entendu dire dans une réunion de Ming Men qu'un révolutionnaire est un transgénique asexué de l'humanité. Expliquer qu'il est asexué justement parce qu'il n'est pas capable de reproduire ce qu'il fait et qu'il a besoin pour palpiter que l'on vienne lui acheter ses graines transgéniques qui ne sont pas semeuses de vie. Pour cela, disais-tu, il est asexué. Pour cela, c'est un transgénique de l'idéologie. Ce jour-là, tu as ajouté qu'un homme avait besoin de son ambigüité pour être vivant. Si un jour, j'en ai eu une, je ne m'en souviens plus. A ceux qui voulaient tout jeter par-dessus bord, tu as répliqué que la révolution n'est jamais une idéologie du cœur, car pour exister, chaque être humain devait y aller de ses graines et de son pesticide, bref de sa perpétuelle ambigüité. Or le révolutionnaire se fout éperdument des graines. Seul l'intéresse, as-tu dit, le pesticide, une idéologie de monotecnocratie. Un balancement calculé entre le vous et le moi. Le vous du capitalisme et de la démocratie qui fait croire justement à la possibilité du vous et du moi individuel. Le moi du révolutionnaire qui critique, juge et impose le changement d'octave sans donner de sens. Or, le peuple a besoin qu'on lui donne du sens... Le révolutionnaire est un thérapeute sans patients, as-tu conclu. Tu parles bien, Neill. Un excellent orateur. Quand tu te lances, difficile de t'arrêter, d'autant plus que les gens adorent t'écouter, bien que tu ne leur laisses au cœur aucune possibilité de fuite. Un langage cru, des contes soufis, des exemples puisés dans le présent, des échos du passé. J'ai souvent pensé, ironie de la chose, que tu aurais fait un excellent révolutionnaire ! Mais la théorie ne t'intéresse pas. Sa validité est un leurre de l'esprit. Tu lui préfères l'action, non pas celle qui grandiose n'est qu'un effet de manches, mais la petite, celle du quotidien, la fourmi besogneuse, qui justement donne un sens à la vie, en assemble résolument les pièces du puzzle et en recommence toujours aussi patiemment l'ajustement dès qu'un élément nouveau s'y glisse. La vie n'est-elle pas avant tout un constant mou-

vement ?, comme tu le dis souvent aussi. S'arrêter est mourir et je suis mort, Neill.

Je n'ai pas fait gaffe. Tu te réveilles un matin, et ce qui t'avait accompagné pendant des années simplement n'est plus là. Ce n'est pas la négation de Dieu ou de je ne sais qui, sinon la foi qui n'est plus. L'attente en a rompu l'itinéraire difficile. Tes rêves sont certes intacts, ils ressemblent encore à ces vêtements que l'on plie soigneusement dans les armoires, d'une fête à l'autre et que l'on endosse toujours avec cette jubilation particulière que procure la nouveauté. Ils font toujours partie de tes bagages. Mais en ce matin si particulier, tu sais qu'ils feront désormais partie de ces vieilles reliques reléguées au grenier. La lutte a perdu ce qui en faisait jusque là sa grandeur. La promesse justement qu'ils abandonneraient enfin un quel-conque jour l'amidon de l'attente pour se couler aux moules du réel. Mais il n'en est rien. Cela relevait de la fantasmagorie. Il ne servait à rien d'attendre. De plier les années aux exigences pour préserver la liberté. A quoi sert-elle si elle nous conduit à vivre toujours en marge ? En marge de soi-même et de l'autre. La lutte est par trop inégale. Certes, les années écoulées se sont forgées au refus de compromis illusoires. Mais cela en vaut-il la peine, si cela conduit à la perte de soi-même ? Ce toujours demain quand la voie du possible prendra corps dans la réalité, est comme une corde qui trop tendue finit par rompre.

Que tu reprennes la direction de Bergama, m'avait enchanté. J'y voyais sans doute la marque apaisante et sûre du frère aîné. J'allais pouvoir enfin m'y reposer, moi le cadet, et me construire dans ton ombre de nouvelles voies. Nous allions faire équipe dans une ébauche de famille. N'étais-je pas aussi l'oncle de tes enfants ? Jamais je n'aurais pensé, tant c'était pour moi inconcevable, que tu ferais ce que ni mes frères et sœurs, ni notre mère, ni moi n'avons osé faire avec notre père. L'obliger à assumer ses actes. Exiger qu'il en paie la facture. Le poursuivre jusque dans sa tombe. J'ai découvert avec toi que l'homme n'a pas de mémoire. Il s'en arrange même. C'est un lobotomisé de sa propre histoire. Et question de lobotomie, je suis un expert ! Je suis un voleur. Je suis un menteur. Tu as dans les mains la preuve de toutes les sommes que j'ai piochées dans la caisse et à qui elles ont été versées. Je pensais que tu allais en effacer l'ardoise. Après tout, je n'avais rien fait de condamnable dans leur usage, même s'il n'était pas très utile en soi. Non là encore, Neill, je te mens. Le silence des pierres ne répond pas à celui des hommes. Ma danseuse a graissé la patte à certains de ses adeptes et quelques hommes en sont morts. Il le fallait. Que veux-tu que je te dise ? Que faire ? Je ne peux te rendre cet argent, comme tu me le demanderas sûrement. Je perdrais tout le crédit que je me suis

construit. Nu comme un ver. La honte ! Cette leucémie est une aubaine. Elle m'offre une belle sortie. Je n'y perdrais pas la face. Tout le monde croira que c'est à cause d'elle. Seul toi, tu sauras ce qu'il en est. Je suis le premier de la liste, mais certainement pas le dernier... Sais-tu, Neill, au moins, j'ai aimé Istanbul...

Il signa, rangea soigneusement son Montblanc Meisterstück dans son étui, prit le vieux pistolet irlandais que son père lui avait légué, l'arma et tira.

Neill distingua le visage anxieux de sa fille Margaux, sentit ses mains et celles de Lizzy qui le roulait dans une masse de couvertures. La sensation était toujours terrible, désagréable, atterrante. Une angoisse qui se clouait dans tout son corps. Une douleur dont la fulgurance lui incendiait l'estomac, une douleur étrangère à ces acidités abrasives dont il était coutumier. Une sueur glacée et huileuse qui le trempait jusqu'aux os. Un froid glacial. Un tremblement de tout son être. Les dents qui claquaient follement. La peau qui jaunissait et se tendait, comme un masque, sur le visage. Le souffle de la mort sans la mort. Un état de transe dont il avait peur, qui s'emparait de lui, n'importe où, n'importe quand mais jamais pour n'importe quoi, sinon à chaque fois qu'une personne avec qui il était connecté et dont il pouvait même ignorer l'existence, souffrait. Toujours violemment, souvent à en mourir. Cela semblait fou. Cela l'était. Terrifiant. Il n'avait rien d'autre à faire qu'à attendre. La logique s'enfuyait. Le moindre diagnostic s'évanouissait. Rien ne collait. Il m'entendit lui murmurer : "Sinan s'est suicidé". Le même sommeil de plomb l'emporta.

### **L'aigle et le serpent**

L'émotion lui avait brûlé les entrailles. Plié en deux, la lettre écrasée entre les doigts, Neill avait pleuré, bercé dans un balancement comme une sourde lamentation. Sinan s'était suicidé ! Assise dans la pénombre, Margaux sanglotait à petits coups hoquetés. Je la regardais, au chevet de cette peine qui l'étreignait pour quelqu'un dont elle ne connaissait qu'une photo, vieille de plus de vingt ans, que Neill avait prise lors de leur périple, et au retour duquel il avait eu son accident de moto. Elle savait que rien ne pouvait le soulager, si ce n'est la parole.

Elle ne pouvait rien faire d'autre que l'écouter.

- Ne pleure pas ma puce, Sinan a sans doute choisi ce qui lui semblait le mieux. Sa lettre est magnifique de tendresse et j'ai de la peine pour lui, lui dit Neill d'une voix brisée. - Mais, pour être tout à fait sincère, je n'en éprouve pas pour l'homme, bien qu'il ne soit pas plus coupable qu'un autre. Il a juste fait ce que fait la plupart. Ne pouvant pas être ce qu'il rêvait, un grand architecte, à l'instar de son célèbre devancier qu'il admirait, il est devenu voleur.

- Mais quel besoin avait-il de prendre tout cet argent ? Il avait pourtant un bon travail et un rôle d'importance dans Bergama !

- Grâce à cet argent, Margaux, beaucoup de monastères coptes du Sud-est de la Turquie, menacés de la ruine du fait de l'abandon de ces régions par les chrétiens, ont pu être restaurés ou même rafistolés, même si le ciment a substitué les tuiles originales aujourd'hui introuvables et si des parties ont été entièrement refaites avec des techniques modernes de construction. Mais il lui a permis également d'établir des relations d'étroite dépendance avec le parti communiste égyptien qu'il finançait, selon lui un moyen détourné pour lutter contre les persécutions dont sont victimes les coptes en Egypte du fait des islamistes. J'arrive et voilà qu'il ne peut plus entretenir ses deux bayadères. Qu'a-t-il alors pensé ? Simple ! "Je n'existe plus..." Envolée sa belle justification : "je le fais au nom de la mémoire de ma pauvre mère, égyptienne et copte."

- Tu peux me raconter tout ce que tu veux !, lui répliqua acerbement Margaux. - Avant tous ces valeureux qualificatifs, Madeleine Raziz, sa mère, la tienne et donc ma grand-mère, fut d'abord coupable de complicité. Des milliers de femmes qui comme elles, sont victimes de maltraitance, n'acceptent pas ce qu'elle a accepté. Abandonner son enfant, épou-

ser l'homme qui l'a violée et permettre que son bourreau viole aussi ses propres filles ! Il faut le faire quand même ! L'époque et l'éducation ne justifient pas tout, d'autant plus qu'elle n'appartenait pas à un milieu modeste, loin de là !

Neill réfléchit un instant. Ne pas tout dire. Ne pas mal dire. Ne pas gâcher l'opportunité d'explicitier ce que l'expérience n'avait pas encore enseigné à Margaux. L'expression de son visage se modifia imperceptiblement, tendue par une soudaine gravité. Lizzy sourit. Neill revenait parmi les siens.

- Un singe, Margaux, ne ment jamais. Un homme, tout le temps. La différence entre les deux ? Dès que l'on possède la parole, on ne peut être que mythomane. Deux personnes n'auront jamais la perception identique du même repas. L'une aura gardé dans les yeux, l'appétence des seins de sa voisine et l'autre ne se rappellera que du chien qui se frottait contre sa jambe, mais aucune ne se souviendra de ce qu'elle a mangé et bu. Et quand elles se raconteront ce repas, chacune en narrera sa propre version. Quand elle se mêle au souvenir, la parole engendre le mensonge. Tout le monde ment inconsciemment. Selon sa culture, son sexe, son entendement, ses nécessités et selon ce qu'il est. On est sans cesse plongé dans l'illusion, dans le monde des sensations et l'on tisse notre toile de vie suivant les frustrations et les compensations que l'on s'invente. La différence entre un individu et un autre est dans la conscience qu'il a ou non, qu'il ne peut faire autrement que d'être tour à tour prédateur et victime. Si l'araignée ne tue pas la mouche, elle ne mange pas, et si elle ne mange pas, elle meurt.

La douleur s'atténuait sous l'effet du médicament homéopatique que Margaux lui avait préparé suivant ses directives. Elle vit son visage se détendre. Il continua.

- Tu as pu toi-même le constater en maintes occasions. La plupart se bricole des philosophies avec les miettes du festin. Tu n'as aucune idée du repas qui s'est fait, ni des convives. Mais pour diverses raisons, tu as conscience que tu ne peux ni boire le vin ni goûter aux mets délicieux. Tu te mets donc à penser : "puisque c'est comme ça, je vais me contenter des miettes et essayer de me faire une vie avec". C'est ce qu'ont fait mon frère et ta grand-mère. Tous ceux qui disent : "ma vie est ainsi, parce que j'ai eu un père oppressif ou une mère dominante ou ceci et cela. J'ai été étouffé...", se sont contentés des restes. Ils traînent leurs godasses dans la vie avec le sentiment injuste d'avoir été écrasés. Mais en face, tu as le frangin ou la frangine qui dans un sourire, leur répond : "Moi, j'ai tout pris de mon père et de ma mère. Je n'avais que cette idée dans le cul. Et aujourd'hui, je suis meilleure personne. Merci papa, merci maman pour m'avoir donné cet élan qui m'a permis de conduire mon bateau dans la tempête."



*L'aigle et le serpent*

- D'après toi, pourquoi ton frère a coulé en pleine mer ? Tu crois que c'est à cause de vos parents ?, l'interrompit Margaux, retrouvant un certain apaisement.

- C'était un exemple, Margaux, parce c'est souvent l'excuse la plus facile à laquelle on a recours pour justifier ce que l'on est. D'autres font appel à l'Histoire, à la société ou aux circonstances. Sinan, lui, s'est contenté de vivre l'abandon de son illusion sur le bord de la route, comme on jette un sac poubelle. La solitude l'a piégé. Il a cru en être amoureux et qu'elle suffirait à compenser l'absence d'amour. Souvent on devient un célibataire invétéré simplement parce que l'on est incapable d'aimer l'autre et d'admettre qu'il y a beaucoup d'égoïsme dans cette inaptitude. Sinan a décoré son appartement mental avec les petites cartes postales qu'il s'était librement choisi, puisqu'il n'y avait pas de présence féminine dans sa vie. Une maison vide, pas de rires, pas de mioches qui se traînent par terre, pas de regard d'enfants. Rien. Des livres et encore des livres. Ces illusions ont fait qu'à un moment donné, sa toile d'araignée a perdu sa belle harmonie géométrique. Et quand un homme ne la tisse plus comme il se doit, alors apparaît l'anarchie dans sa géométrie intime, en même temps qu'une anarchie cellulaire. Il tombe malade. Il devient paranoïaque ou a une leucémie, comme Sinan. Il ne s'agit pas de juger l'homme en pensant qu'il doit être ceci ou cela, mais tu évalues quand même un individu en rapport de l'intégrité de sa toile.

J'étais encore là. J'écoutais Neill. La gravité m'est toujours légère, car relative. Je m'étirais féline faisant tinter les grelots de mon parapluie. Il me voyait, mais il lui arrivait de faire complètement abstraction de ma présence. Je songeai à Ming men, à Sinan et à tous les autres.

"Il suffit de dire aux gens, "je suis comme vous" et le tour est joué. On en obtient tout et n'importe quoi, pensai-je. - Et voilà Neill, poussant une autre porte et leur disant, "le destin, c'est vous, si vous le voulez..." Je crains fort qu'il s'y prenne plus d'une fois les doigts ! Mais je sais qu'il résistera, malgré et contre tout. Je le sens. Je peux partir tranquille."

Margaux, elle aussi, l'écoutait attentive, pelotonnée dans un inconfortable fauteuil en rotin.

- Le problème des êtres humains est qu'ils rêvent, du moins pour la plupart, d'être César, Napoléon, Picasso, Brad Pitt ou Michael Jackson. Un jour ou l'autre, Margaux, on s'y essaie tous plus ou moins sérieusement par mimétisme, bien qu'en général, quel que soit leur sexe, très peu sont ceux qui rêvent d'être une femme, aussi célèbre soit-elle, continua-t-il, en esquissant un sourire.

- Moi, quand j'avais dix ans, je voulais être Rose, l'héroïne du film *Titanic* et toi, tu aurais aimé être qui ?

- A onze ans, je rêvais d'être un nouveau docteur Schweitzer portant la bure monastique. Quoi qu'il en soit, que l'on vienne d'un quartier cossu ou de la banlieue, que l'on soit paysan, chef d'entreprise ou vendeur dans un supermarché, on désire tous être quelqu'un, être reconnu et admiré, suivant justement qui l'on imite. Chacun a son excuse pour y arriver ou non, selon ses échecs et son inconscience de la toile d'araignée. Comme la grande majorité n'y arrive pas, elle se contente alors d'être électricien de plateau et de mettre en lumière son rêve, en regardant l'autre qui joue à jouer. Mais au fond, il n'y a pas grande différence entre celui qui éclaire et celui qui est éclairé : ils ont le même rêve de lumière.

- C'est quoi ce truc de toile dont tu me parlais, il y a un instant ?, lui demanda-t-elle.

- Qu'il le veuille ou non, chacun est obligé de tisser sa toile, selon ce qui le structure et le constitue, d'abord de manière innée puisque c'est ce qui nous conditionne. Ensuite, selon qu'il est homme ou femme, elle acquerra une nouvelle spécificité. De plus, il y a toujours un certain nombre de choses que l'on doit obligatoirement faire pour exister ! Plus tard seulement, se greffera dans sa géométrie stellaire, le fait qu'il soit prédateur ou mouton. Entre ces deux options qui n'en sont pas véritablement, il n'y a pas grand-chose, mais beaucoup de monde !... Ceux qui ont toujours le cul entre deux chaises, qui aimeraient bien être suivi plutôt que suivant, ceux qui se la jouent victime malgré eux, de tout et de tous. Ceux-là sont les plus dangereux. Ils essaieront toujours, selon les circonstances qui se présentent, de se tailler sur mesure un bel habit de prédateur, en se faisant la main sur un plus petit, leur mère, leurs mômes, leur compagne ou compagnon ou leur chien. Eternelles victimes fringuées au syndrome de Münchhausen, ils sont pléthore ! Quand ils perdent leur étiquette, celle de la victime ou du héros, quand ils ne sont plus reconnus et que leur statut social s'effondre, ils courent, ils s'enfuient et crient à la trahison. C'est ce qui s'est passé à Ming Men. Tu l'as appris avec moi à travers l'homéopathie. Ils incarnent l'archétype du philosophe incompris, du génie méconnu, du raté grandiose qui aborde la vie en crado, les cheveux et le cœur gras, les idées en délire permanent. Supérieur à la masse moutonneuse, haineux du prédateur et bien entendu, au-dessus de lui. Le slogan revancharde collé à tous ses actes : *Ah, si j'étais ceci, je pourrais faire cela... Il-faut-bien-vivre-dans-cette-société-de-merde !* Insupportable Sulfur ! Un foutu misanthrope dont personne ne comprend évidemment l'immense talent. Et personne ne le peut, parce que souvent nous ne savons pas nous-mêmes comprendre notre médiocrité.

*L'aigle et le serpent*

Un courant d'air. Un léger bruit. Chaud et parfumé. Neill sut ma présence et mon départ. Margaux pensa qu'un orage s'annonçait sur la Sierra Nevada. Elle se tourna vers cet homme qui lui était si proche et si inaccessible, qu'elle n'appelait papa que lorsqu'elle se mettait en colère, de façon identique à lui.

- Je suis assez d'accord avec toi, Neill. Il y en a toujours qui trouveront une raison pour se justifier du merdier de leur vie. L'excuse leur est facile. Ils se sentent mal compris, mal aimés, voire abandonnés depuis qu'ils ont mis le pied par terre et n'arrêtent pas de couiner que c'est de la faute à papa et à maman, souvent à maman d'ailleurs ! J'en connais quelques-uns à commencer par mon propre frère ! Et pourtant, lui et moi, on a reçu la même éducation.

- Soit dit en passant, Margaux, on ne pardonne jamais la mère à la femme... Même quand elle a subi une hystérectomie, après cinq enfants et trois fausses couches et qu'elle a donné, au sens littéral du terme, tout ce qu'elle avait !

La jeune fille ne se sentait pas déroutée par la teneur de la conversation. Depuis toute petite, Neill et Lizzy l'avaient habituée à ce genre de digression, répondant à toutes ses questions, même celles en apparence les plus banales, élargissant ou réfutant ses réponses, puisant dans l'imaginaire et dans les contes soufis ou taoïstes, des analogies allant parfois jusqu'à l'absurde, l'obligeant à penser par elle-même. Cela se terminait souvent par des fous rires, parfois des pleurs, et toujours par de câlines embrassades.

- J'aime bien cette idée de la toile d'araignée que chacun tisse et peaufine à chaque instant selon ce qu'il est, reprit-elle. - Mais que dire de la tienne, Neill ? Un accident de moto, ton pied et ta jambe de guingois et maintenant ton estomac. Tu n'arrives même plus à manger, tu vomis tout...

- En perdre la cohérence est parfois nécessaire pour passer à un autre stade, ne serait-ce que pour prendre conscience de ce qu'elle était avant, en comprendre le pourquoi et le comment, Margaux.

- Et t'as pris conscience de quoi au juste ?

Neill sourit...

- Disons, Margaux, que la réponse reste de l'ordre de l'intime ! Mais je t'affirme et je le sais d'expérience, quand tu te désorganises même gravement, apparaîtra toujours l'opportunité de percevoir des choses fondamentales qui sont les mêmes pour tout le monde. Certains parleraient ici d'un état de grâce, d'un entendement de ta relation à l'autre, à tous les autres. Quand tu réorganises ta toile, c'est parce que tu te réorganises. Il y

a des gens qui n'y arrivent pas, mais si tu t'en sors, tu resteras sur ta route, ferme, et plus jamais ni rien ni personne ne parviendra à briser ton œuvre.

Mais il y a autre chose que je voudrais t'expliquer, Margaux. Même solidement ancrée dans ta toile, tu ne pourras faire autrement que d'être tour à tour prédateur et victime, observateur et observé, piègeur et piégé. En outre, elle se modifie sans cesse, puisque c'est toi-même par ce que tu es, inclus dans tes illusions, qui décide de sa forme. Maintenant, imagine cette forêt de fils de soie entremêlés avec lesquels une vie durant, chacun se construit patiemment. Autour de toi, il y en a des millions d'autres que tu ne vois pas et dont tu ne soupçonnes même pas l'existence. Aucune n'a plus ni moins d'importance qu'une autre. Ma toile, la tienne, celle de tout un chacun, elles n'existent que parce que nous avons une pauvre petite vie de quatre-vingt ans, où l'on doit traîner nos baskets en faisant pipi et caca tous les jours, en mettant les doigts dans notre nez, en essayant d'aimer et de nous faire aimer, bref en essayant de faire ceci ou cela. Finalement, c'est assez pathétique !

Imagine encore, tu t'élèves au-dessus de cette forêt. Que vois-tu ?

- La forêt, la canopée...

- Plus haut, monte encore plus haut !

- La forêt, ce qu'il y a autour, des champs, des maisons, des rivières, des lacs...

- Elève-toi encore !

- Une mer verte et brune, une masse quasi uniforme.

- Tu ne distingues plus les arbres, et encore moins les toiles d'araignée.

Si tu continues à t'élever, tu verras une planète bleue, des nuages, puis un point noir dans le cosmos, un point qui n'a pas d'importance et en tout cas ne résume pas à lui seul le liquide amniotique, la totalité de ce plasma dans lequel baigne la vie, ce mouvement qui respire, se dilate et se contracte, naît et meurt pour naître à nouveau. Et tu prendras conscience de ta petitesse, mais aussi de ta grandeur. Alors, tu cesseras de vouloir tout définir, d'essayer de tout enfermer de façon absolument sérieuse, dogmatique et limitée. Je veux dire, Margaux, que si l'Homme ne quitte pas cet ouvrage arachnéen, s'il ne s'élève pas, s'il n'emprunte pas à l'aigle son envol et l'acuité de sa vision, la verticalité, toute sa vie il aura une vie de serpent, l'horizontalité.

- Une minute, si je comprends bien, ma toile est mon terrain d'envol, à partir duquel je peux explorer le monde autour de moi. Si je n'ai d'autre référence que l'horizontalité, j'en acquerrai une connaissance terriblement étroite ! Afin d'élargir la perception que j'ai de l'Univers qui m'entoure, je dois donc m'élever, ce qui me permettra de le percevoir sous un angle plus global. Mais dis-moi, Neill, il y a un hic, un gros hic, même ! L'aigle voit

### *L'aigle et le serpent*

le serpent, mais le serpent ne le sait pas. En outre, l'aigle se nourrit du serpent.

- Ta réflexion amène plusieurs remarques qui méritent d'être développées. Le serpent figure le local, il ne voit que le parcellaire. L'aigle, quant à lui, ne saisit au contraire que la globalité. Mais séparées l'une de l'autre, la vision du premier est aussi fautive que celle du second, d'où l'importance que l'aigle connecte avec le serpent et vice-versa.

- L'idée est séduisante, mais comment réalisent-ils cette connexion ? C'est un peu comme vouloir unir la Terre et le Ciel, comme l'enseigne la cosmogonie chinoise !

- Cette lecture allégorique, Margaux, peut se faire à plusieurs niveaux qui, eux, le sont beaucoup moins ! Au niveau de l'Humain, le serpent est inscrit dans sa matérialité biologique limitée, qui pour s'épanouir doit respecter toutes les fonctions qui lui ont été octroyées. Mais en même temps, il est nécessaire qu'il s'élève afin de se libérer de cette emprise qui l'astreint. Il doit donc s'efforcer d'acquérir une vision plus ample, une prise de conscience de l'espace, sinon l'enfermement auquel le soumet le serpent, lui fera toujours croire qu'il est prisonnier du malheur ou de l'aléatoire. Si le serpent qui sommeille en l'Homme, ignore cette relation avec l'aigle, il mettra des années pour parcourir les quelques mètres qui le sépare de la rue d'à côté. Le village, la ville, la conscience qu'il y a ici une autre réalité, et là encore une autre, n'existera même pas pour lui, et il ne saura jamais que près de lui, l'attend l'opportunité d'être heureux. L'Homme sain est celui qui se balade entre ces deux visions, l'Homme malade, celui qui n'est que l'un ou l'autre. L'émission de télé *Rendez-vous en terre inconnue* en est la parfaite illustration.

- Un exemple, Neill!

- Prenons-le au niveau politique, le serpent, c'est l'ouvrier, le paysan, l'instituteur, le médecin, l'architecte, bref ceux d'en bas comme les désigne le jargon politicien bling-bling. Ceux d'en haut, ce sont ceux qui nous dirigent, les énarques technocrates, l'Empereur, celui qui n'a jamais travaillé de ses mains ou qui l'a intentionnellement oublié, qui est déconnecté de la réalité du quotidien. Parce qu'il se croit aigle ou qu'il ne veut être que cela, il se sent supérieur, au-dessus de la mêlée, voire même intouchable et a l'illusion qu'il est en deçà de la vie et de la mort. Il en devient méprisant. Il est également persuadé que sa pérennité s'inscrit dans le temps, comme tous ces aristocrates, ces grandes familles ou dynasties qui nous dirigent en sous-main. Rends-toi compte qu'un pourcentage infime de la société la domine dans sa totalité !

- Somme toute, nous sommes toujours esclaves !

- Nous ne vivons dans nos sociétés démocratiques que gérés par ce paradigme. Mais il n'y a pas de morale là-dedans, l'un ne vaut pas plus ni

moins que l'autre. Si quelqu'un n'a qu'une vie de serpent et qu'il ne s'élève pas, pourquoi la société serait-elle différente de ce qu'il n'a pas été fichu d'acquérir pour lui-même ? Un bon dirigeant a compris cela et il prend sa responsabilité avec générosité pour le bien de la communauté civile.

- Cela change complètement la perspective que l'on peut avoir de tel ou tel événement ! Je veux dire que lorsque le serpent commence à sortir de sa léthargie, à s'élever comme tu dis, il amorce une espèce de mue. Mais je suppose, tant cela semble logique, que son premier mouvement doit être de se révolter contre l'aigle, du moins au collectif et dans un cadre politique tel que tu le définis. Sans être un expert en la matière, il suffit de penser à tous ces pays, à quelques encablures de l'Europe, soumis à des régimes totalitaires ou faussement démocrates.

- Ta remarque est pleine de bon sens, Margaux ! On qualifie ces régimes de démocrature ou de dictocratie et il y en a une belle brochette sur le continent africain ou au Proche et Moyen-Orient ! Mais ce dont on a moins conscience, c'est que cette mise en mouvement qui dans notre vision de serpents observateurs est cantonnée à un champ géographique et ne semble nous concerner que dans l'empathie intellectuelle qu'elle suscite, aura aussi des répercussions pour nous. Si demain tous ces pays instaurent une démocratie qui aura, je l'espère, chacune sa propre saveur, comme la nôtre a eu autrefois celle du bœuf bourguignon ou du camembert-vin rouge, un certain nombre d'émigrés de tous les pays d'Europe retourneront chez eux pour y participer, tandis que d'autres se réfugieront chez nous pour ne pas s'impliquer chez eux ou pour échapper aux représailles pour avoir été trop collaborateurs de ces régimes.

- De toute façon, Neill, ils seront toujours moins malheureux chez eux que chez nous, parce qu'ils seront dans leur culture, dans leur sauce, comme tu dis. Mais pourquoi précises-tu, je l'espère ?

- Parce qu'en réalité on leur vend une démocratie Coca-Cola, un standard dont on leur impose la formule-mère. Ils croient qu'elle est historiquement invariante et l'on se garde bien de leur expliquer que sa structure moléculaire actuelle n'a plus rien à voir avec l'originale. Celle que l'on ajoute à notre eau, est de plus en plus lessivée et se réduit comme une peau de chagrin. C'est autre chose, un succédané de la démocratie et il n'a rien de light. S'ils acceptent ce dogme, ils s'y brûleront les ailes et y perdront leur originalité, comme nous avons perdu la nôtre. Et s'ils l'acceptent, puisqu'on leur fait miroiter tous les bonus auxquels ils vont avoir droit avec leurs capsules Coca-Cola, ils pourront jouer avec dans la cour des grands, mais leurs règles seront celles que nous avons décidé. Ils joueront avec nos billes économiques, à savoir les normes imposées par les grands lobbies militaires, industriels, agro-alimentaires et sanitaires et édictées par

*L'aigle et le serpent*

les instances internationales via l'OMC, l'OMS ou le FMI, entre autres, suivant une ligne directrice fort simple : mon intérêt est ton intérêt...

- En fait, tu es en train de me dire que l'on a déplacé le colonialisme ?

- Dans leur grande majorité, les pays industrialisés n'ont plus la possibilité d'une quelconque expansion territoriale. Imposer cette démocratie Coca-Cola est le nouvel outil palliatif à cette réalité géographique, lourde de conséquences. Tu verras que la paupérisation voulue de certains pays, comme le Portugal, l'Espagne, la Grèce ou certains pays de l'Est, conduira à la formation d'une espèce de tiers-monde européen qui travaillera pour les plus riches, la France et l'Allemagne entre autres. On en revient toujours au couple, serpent-aigle.

- Pourtant, Neill, on devrait se réjouir quand soufflent les vents de la liberté et aider tous ces pays à aller de l'avant !

- En théorie oui, en théorie ! Regarde ! D'un coté, on rejette d'une pichenaude méprisante ou goguenarde les émigrés, quand on ne les insulte pas, tout en se gardant bien de reconnaître qu'ils participent activement au développement économique, voire démographique, de la plupart des pays européens. De l'autre, on entretient depuis des années à coups de milliards leurs gouvernements et on ne le fait pas simplement pour soi-disant pallier à leurs manques. Nous y installons aussi nos industries de sous-traitance comme le fait Airbus en Tunisie pour le câblage électrique ! Il serait hypocrite de faire semblant de méconnaître que nous entérinons en même temps leur oligarchie répressive.

- Alors pourquoi le fait-on ?

- A appuyer ces régimes, on laisse s'installer la répression et en conséquence, le mal vivre de leurs peuples et on s'en lave les mains en sauveurs moralistes, en échange de quoi nous pouvons pomper leurs ressources en notre bénéfice propre, d'autant plus qu'ils n'ont pas la technologie ni les infrastructures pour le faire. Chacun tirant les marrons du feu, les populations obligées à l'émigration du fait de cette situation intenable, deviennent une main d'œuvre bon marché et exploitable chez nous, tandis qu'elles servent d'outil de chantage et de coercition pour l'opresseur, qui exige des subsides des institutions internationales pour endiguer ces fuites migratoires. Les puissants, leurs obligés et leurs séides y font leur beurre à la criée !

- Tu as souvent, Neill, des analyses hors des sentiers battus ! Et celle-ci élargit la vision que l'on peut avoir de l'émigration.

- Tu sais, Margaux, la plupart des émigrés ne vit pas en France, en Espagne, en Allemagne, en Italie ou en Angleterre de son plein gré. Ils ont toujours la nostalgie de leur culture, de leurs coutumes, de leur histoire et de leur terre. En vingt-cinq ans de pratique médicale, j'ai pu constater dans ces populations de graves troubles psychiques liés à leur déracinement et à

leur difficulté d'intégration dans un monde si éloigné du leur. Si un émigré se sent bien dans son pays d'accueil, ce qui est rarement le cas, il peut faire le choix lucide d'y rester ou de retourner dans sa terre natale. Pendant ce temps-là, on peut se permettre de les mépriser et de les maltraiter, puisque chez eux la situation est pire. Mais demain, si elle s'améliore, on devra faire notre mea culpa. On sera obligés de les retenir et d'admettre haut et fort que l'on ne peut pas s'en passer ! S'ils plient bagage, on s'affrontera à un problème économique gravissime et l'Europe se mettra à genoux pour les garder. Nos politiciens technocrates sont favorables à ce que ces pays deviennent démocratiques, puisqu'ils deviendront par la force des événements des consommateurs et que cela ouvrira les marchés aux plus offrants. Le problème est que dans nos pays européens nantis, notre propre niveau de vie dépend en grande partie de l'exploitation de ces émigrés. Si 30% d'entre eux décidaient de rentrer chez eux pour participer à la construction de leur propre démocratie, on serait gravement dans la merde ! Après la seconde guerre mondiale, la France s'est reconstruite par nécessité et avec illusion. Les années passant, elle a acquis un confort qui lui a permis d'embaucher du personnel pour les basses besognes. Deux générations s'y sont habituées et il n'est plus question pour elles de retourner au turbin ! La majorité des gens n'agit plus par conscience civique, sinon parce qu'elle a la tête dans le cul !

- Attends, Neill ! Tu es en train de me dire aussi que l'esclavage ne s'est jamais arrêté !

- Tu es trop jeune pour le savoir, Margaux, et en outre on se garde bien de te l'enseigner. A l'instar de beaucoup d'autres, la fortune des Rothschild ou celle des Freshfields, les deux plus grands noms de la City londonienne, tout comme celle des deux cent familles, détentrices de l'économie française dans l'entre-deux guerres, s'est d'abord construite sur le commerce des négriers, puis sur l'exploitation de la main d'œuvre des émigrés qui ont substitué, abolition de l'esclavage oblige, celle fournie par les esclaves noirs. Un tour de passe-passe où l'on s'est bien gardé également de prendre soin de ces hommes et de ces femmes. Si l'on en avait pris soin, si l'on n'avait pas soutenu les régimes politiques de leur pays d'origine, leur intégration se serait faite naturellement, a contrario du casse-tête qu'elle nous pose actuellement. Mais d'ici peu, Margaux, on leur fera des ponts d'or pour qu'ils restent dans notre vieille Europe ! On ne pourra pas leur rejouer le scénario honteux que l'on vient d'infliger aux Roms ! Au contraire, on leur déroulera le tapis rouge et on leur donnera leurs papiers, en France comme ailleurs. On retourne toujours notre veste selon nos intérêts. Et le pire dans tout cela, c'est que l'on n'a aucune générosité pour les pousser à inventer un système de gouvernance qui soit en harmonie avec leur particularisme, ni pour leur faire partager nos erreurs ni



*L'aigle et le serpent*

pour les mettre en garde, et nous avons encore moins l'humilité de vouloir apprendre d'eux.

- Pour ce qui est de la vision anticipative de l'aigle, tu repasseras Neill!

- Oui mais la révolution Internet permet aussi aujourd'hui que le serpent s'élève !

- Ce couple aigle-serpent peut finalement s'appliquer à tout, non ? Somme toute, il me semble que c'est une manière de penser la vie !

- L'Homme est obligatoirement sensible au spirituel et à l'intangible, au contraire de ce qu'affirme un marxiste. La spiritualité, le rêve, la sensation, l'illusion font partie intégrante de son être.

- Pourtant, il faut bien trouver notre place dans la société ! On nous le serine assez, Neill, à peine dépassée la maternelle !

- Pourquoi aurais-tu à trouver ta place dans la société ? Et d'abord quelle place ? Celle qui a été pensée pour toi ? Pourquoi ne prendrais-tu pas simplement ta place dans ce qui, à tes yeux, est important ? Pourquoi laissons-nous toujours les autres décider de notre destin ? Tu sais, c'est un petit peu comme lorsque tu participes à un repas. Nous sommes dans la situation de ceux qui se contentent des miettes, et rien que des miettes. Nous laissons les autres manger le meilleur, même quand c'est nous qui avons fourni la nourriture avec tout ce que cela implique. En définitive, pourquoi sommes-nous malheureux ? Est-ce parce que l'on nous oblige à choisir parmi les restes, ou parce que l'on nous dit qu'il faut être des joueurs d'échec pour être dans la norme ? Pourquoi obéissons-nous toujours au paradigme que nous impose l'aigle ? Et bien, je vais te le dire Margaux ! C'est parce que nous manquons de confiance en nous et aussi parce que nous admirons trop souvent nos propres bourreaux. En réalité, nous sommes incapables de virer notre cuti et comme des enfants, nous obéissons encore à la figure du père ou du héros. Malgré les apparences, la plupart aimerait être à la place d'un Sarkozy ou d'un Bill Gates ! Le plus grand des maux, Margaux, est notre ambigüité envieuse. On veut nous faire croire que le bonheur emprunte une définition unique, c'est le but de cette globalisation heureuse dont on nous gave, et pour y parvenir, on finira même par nous vendre l'air que l'on respire comme on nous vend déjà l'eau, la terre et la maternité clonée.

- Pourquoi n'acceptons-nous pas qu'il y ait des formes différentes de bonheur ?

- Une société saine serait une société pluridisciplinaire où chacun doit trouver son espace qui lui donne du sens. S'il y a diversité, on ne peut plus nous imposer une consommation globale. Nous contrôler ne devient donc possible que s'il y a une langue commune, une idéologie commune, une religion commune, une monnaie commune... bref, un paradigme politique commun. C'est pour cela que le système abolit cette diversité pour faire

entrer la masse des serpents dans le même moule, couper les têtes qui dépassent ou acheter toutes celles des Dany le Rouge qui prônaient hier la rébellion... avant de s'essayer, quelques années plus tard, à devenir des aigles !, bref produire du consommateur à la chaîne comme on produit des capotes Durex. Voilà ce que je voulais t'expliquer.

- Mais en même temps, Neill, c'est ce que désirent profondément les gens. Je le vois déjà chez mes copains et mes copines ! Chirurgie esthétique dès seize ans, bitures colossales, sexe en vadrouille et j'en passe des vertes et des pas mûres ! En tout cas, j'ai de la chance d'avoir les parents que j'ai. Peu de mes copains doivent avoir des tels échanges avec les leurs ! Et celui-ci au sujet de notre toile d'araignée et de la vision de l'aigle et du serpent sera toujours intimement lié à Sinan, cet oncle que je ne connaîtrais jamais.

- Il restera toujours dans mon cœur, comme j'espère qu'il restera dans le tien. Une dernière chose, Margaux. Sache que je ne lui en veux pas. Il aurait pu réorganiser sa toile d'araignée et faire le pont entre le serpent et l'aigle à travers sa maladie, mais il n'a pas pris son opportunité. Je ne saurai jamais qui je fus pour Sinan, mais je sais qui il est pour moi...

**L'homme qui n'est pas maître de lui-même,  
jamais ne sera libre**

Absorbée dans d'interminables corrections, Birgit travaillait depuis des heures sur son dernier manuscrit qui bientôt serait publié sous un autre nom que le sien, celui d'un grand historien de la mystique juive. Pour elle, ce n'était qu'un exercice de style intellectuel qui comblerait un cercle restreint de lecteurs, et dont il lui faudrait poursuivre l'ouvrage, la Cabbale étant un sujet inépuisable d'interprétations et de controverses. Elle songea à cet autre qu'elle avait écrit pour elle-même et qui resterait lettre morte au fond d'un tiroir. Elle avait toujours répugné à le détruire, tant l'acte lui paraissait sacrilège. Peut-être parce que le thème dont il traitait, lui paraissait lui-même sacrilège ! Qui serait assez fou pour oser une réinterprétation du nazisme et de la Shoah à partir de la Cabbale ? Plongée dans ses pensées, elle sentit néanmoins ma présence.

- Encore toi, ma belle Shamaël, quelle plainte yiddish viens-tu, cette fois-ci, me chanter de ta belle voix chaude ! me dit-elle à peine surprise. - J'attends Anton, Marta et quelques autres pour une réunion qui n'a rien d'improvisé. Mais je suppose que tu le sais déjà. Aurais-tu quelque chose de particulier à me dire ? Il n'est pas dans tes habitudes d'arriver en avance.

- Ne t'inquiète pas, je ne vais pas m'incruster dans votre réunion. Non, je viens à la demande de Neill. Il aimerait que tu insistes auprès d'Anton pour qu'il prenne un mois de repos. Il le lui a personnellement demandé, mais tu connais l'obstination et le perfectionnisme d'Anton, d'autant plus que la mort de Sinan a accentué, chez lui comme chez la plupart des membres de Ming Men, l'anxiété qu'ont provoqué les récentes réformes et un sentiment croissant de désarroi devant une situation qui leur paraît des plus précaires. A vrai dire, Neill a rêvé qu'un avion s'écrasait et qu'Anton était parmi les voyageurs.

- J'espère que la réalité ne lui donnera pas raison ! Quant au reste, le suicide de Sinan a suscité une réprobation générale désignant évidemment Neill comme son responsable. En ce qui concerne Ming Men, changer de nom, même s'il renvoie toujours à une résonance précise, a été perçu pour la plupart comme une lubie intellectuelle de mauvais goût, d'autant plus que ce nouveau nom, chinois de surcroît, signifie la Porte de la Destinée. Que Neill rejette également la traditionnelle cérémonie d'intronisation, quelque peu désuète et surtout ridicule, en a choqué beaucoup et déçu plus

d'un qui y voyait là l'heureuse certitude de fastueuses festivités. Mais les dépouiller de leur panoplie de gentlemen de la charité en leur imposant des changements radicaux, cela leur a été insupportable. L'aristocratie de la charité mise sur le même pied d'égalité que la plèbe pouilleuse ! Quelle horreur, quel manque de savoir vivre ! Mise à nu des cœurs ! Du banquet à la soupe populaire, de l'hôtel cinq étoiles au taudis, du couvent au bidonville, de l'oisiveté dorée à l'action besogneuse ! Pour la plupart, leur âge ne leur permet plus d'expérimenter ce qu'ils n'ont jamais été, à savoir des hommes et des femmes capables de s'asseoir à même le sol sans avoir la pensée bouffée par le grouillement des parasites. Bref, je veux dire des gens capables de se passer pendant quelques instants de toutes ces commodités qui construisent aussi leur personnalité, pour mieux prendre la mesure de cet autre être humain dont la pauvreté balaie trop souvent à leurs yeux toute parcelle d'humanité. Mais en prendre conscience, les a fait tous se sentir comme des enfants pris en faute.

- Juste retour des choses, Birgit ! Des années durant, la plupart a fermé les yeux sur bien des attitudes et des gestes, comme le laxisme, le détournement d'argent ou le trafic d'influences pour le moins grave, et ce, d'autant plus que beaucoup en profitaient. Quant au plus grave, les viols, les grossesses cachées ou les actes de pédérastie, ils se sont tous tus par lâcheté autant que par convenance. Ne pas remuer la merde, comme ils disent...

- La culpabilité en a fait certes fuir beaucoup, mais la perte de leurs privilèges les a tous réunis d'un même souffle, sous la même bannière. "*Au secours, fuyons !*" Cela m'a replongée des années en arrière. Les lettres d'insultes et de délation n'ont pas tardé à tomber comme flocons de neige. Un vacarme de silence haineux, du plus humble au plus célèbre. La voie royale, hélas je le crains, des prochaines trahisons qui vont être sans doute passées au peigne fin par tous ceux qui augurent dans nos entrailles, notre fin et également leur opportunité de s'emparer enfin et du trésor et du navire, à commencer par le Vatican, l'Opus Dei et les sionistes, cette étoile occultée du drapeau américain. De fait, Shamaël, la mort de Sinan a apporté de l'eau au moulin de tous ceux qui y ont vu une victime propitiatoire pour pointer d'un doigt accusateur Neill. Le stress dépressif de la réforme ! Sa leucémie y est devenue un fait exotique, nourrissant des soupirs de compassion et des levées d'yeux au ciel, le lavant de toute accusation justifiée de détournement de fonds. Ainsi, se dédouanent-ils tous par la même occasion d'avoir plus ou moins puisé dans la caisse !

La consternation se lisait sur son visage.

- Mais bien rares, très rares, Birgit, sont ceux qui se sont mis, ne serait-ce qu'un instant, à la place de Neill. Prendre cette décision au sujet de son propre frère, à peine retrouvé, n'était en rien facile. Ne pas le faire aurait

*L'homme qui n'est pas maître de lui-même  
Jamais ne sera libre*

été pire pour l'avenir de Ming Men. Il lui a proposé un échéancier de remboursement, tout en sachant que Sinan ne pourrait jamais le faire en totalité. Pour Neill, l'intention de Sinan était mille fois plus importante que le geste. Mais celui-ci a préféré la fuite, le plus facile, et se donner la mort. Que veux-tu que je te dise ?! C'est pathétique, comme tout le reste d'ailleurs, et douloureux. De sa famille, il ne lui reste plus qu'un autre frère, intégriste musulman vivant désormais en Egypte, et sa mère à qui il a donné rendez-vous à Istanbul, l'hiver prochain. Quant à son rêve, tu ne sais que trop que certains sont prémonitoires...

- La confiance que j'ai en Neill demeure intacte. Je lui ai donné carte blanche, consciente que si quelqu'un pouvait nous remettre sur les rails, c'était lui et pas un autre. Pour beaucoup, son intransigeance est incompréhensible, dure, inhumaine. Ils voient en elle la marque d'un despotisme insupportable, d'un ego en or massif, quand non de la folie, voire même d'une conspiration internationale. Ainsi il ne serait, entre autres qualificatifs désobligeants dont on l'affuble, qu'une marionnette à la solde des Chinois. Ce nom, Ming Men, en serait la preuve latente. Pour eux, ce n'est pas envisageable que Neill et sa famille vivent comme ils vivent, qu'ils travaillent pour gagner leur vie ou possèdent une voiture plus vieille que leur fille et qu'en outre, celui-ci ne jouisse d'aucun des avantages auquel il pourrait prétendre en tant que responsable de Ming Men. L'admettre signifierait pour eux, se remettre en question. Ils ne le veulent pas. Ils préfèrent se distraire d'une légende, une fortune cachée, des appuis occultes, une initiation sectaire, que sais-je encore ! Il n'y a pas pire que le peuple, Shamaël. Malheureusement, il faut qu'il exulte dans sa dégénérescence pour qu'il puisse être contrôlable. J'ai payé le prix fort pour le comprendre ! Sans être juif, Neill, l'est pourtant plus que moi !

Le feu dans la cheminée découpait en ombres dantesques et lumineuses la pénombre de la bibliothèque, dévoilant de temps à autre la masse sombre et brillante d'un piano à queue. J'aimais ce lieu dont l'énormité était cependant imprégnée d'une incroyable intimité. J'y étais venue souvent, juste pour le plaisir d'écouter la musique sublime qui jaillissait sous les doigts de Birgit. De ce qu'elle était et refusait. Le silence tamisa nos pensées respectives. Un catafalque de constante solitude pour cette femme si admirée et si enviée. Une folie qui remontait les chemins de l'horreur jusqu'à l'enfance. Lilith de l'innommé que l'ombre des hommes avait figé dans la monochromie de l'impensable. Un bouillonnement intemporel pour moi, transfuge d'une noosphère enfantée et construite depuis les origines par de nombreuses femmes et quelques hommes, conscients que Dieu n'est rien d'autre que la quintessence de ce que l'on est.

"C'est si simple, ce serait tellement simple, me dis-je en regardant Birgit, - si l'Homme comprenait enfin que sa liberté est dans l'obéissance aux Lois de la Nature, s'il comprenait que servir, c'est obéir et en premier lieu, à l'écosystème auquel il appartient. L'écologie intime de l'Homme reflète comment il prend soin ou maltraite la terre et de la santé de l'une, dépend la santé de l'autre. Mais obéir à ce qu'il ne comprend pas, lui est difficile et il est normal, faute d'entendement, qu'il se rebelle. Pourtant, s'il s'acquittait de ses obligations envers son propre biotope, en respect avec la compréhension du Tout, qui passe par l'observance des lois qui gèrent à son échelle la Nature, il serait libre et aurait accès à ces pouvoirs transcendants qu'il cherche désespérément, dans l'ombre des gourous. Pythagore avait diablement raison lorsqu'il affirmait : "*l'Homme qui n'est pas maître de lui-même, jamais ne sera libre*". Mais aveugle, il ne voit pas que derrière sa volonté de puissance et de dominer la Nature, se cache une volonté de domination fort ancienne, celle des êtres humains sur d'autres êtres humains, une servitude volontaire, résignée, qui est aussi l'acceptation de l'injustice, de l'inégalité et d'une hiérarchie illusoire. Des millénaires se sont écoulés et on en est toujours là ! D'autres raisons, la plupart fumeuses mais brillantes au point d'impressionner l'ignorant, remplissent les bibliothèques du monde entier depuis des temps immémoriaux et pendant ce temps, la Nature, sa nature est assassinée. Finalement tout va bien !

Il faut bien admettre qu'actuellement, la fin du monde a le vent en poupe ! Les prédicateurs d'apocalypse sont légion et il y a pléthore de scénarios sur l'écran de la planète Terre, collectifs et individuels, mondiaux et locaux, écologiques et existentiels, naturels ou jaillis du génie humain. Toutes les catastrophes lui sont prophétisées. Réchauffement climatique, crise financière, séismes, inondations, accidents de la route, suicides en série, terrorisme, disparition de la banquise, de la faune et de la flore, crashes d'avions, éruptions, chômage, famines, conflits ethniques, émeutes, génocides, 2012 et ses spectres, les pôles qui s'inversent, la terre qui se désaxe, une famine mondiale. La liste ne cesse de s'allonger ! Silencieux, informés et lobotomisés, mais patients, ils sont ainsi de plus en plus nombreux à espérer qu'une guerre, une vraie, une civile, une de corps à corps, une avec le sang qui gicle, les os qui se brisent et les vagins qui s'éventrent, vienne enfin leur offrir l'occasion de passer du statut de martyr à celui de tortionnaire ou de héros. Se disant victimes de leur famille, de la société, de l'Histoire passée et présente, du libéralisme et de la consommation, des arguties religieuses, de leur manque absolu de curiosité et de générosité, ou de leurs fantasmes people, ils dégagent déjà leur téléphone cellulaire *smart phone* comme une game-boy pour filmer le type qui se fait tabasser, la fille qui se fait violer, les cris, les larmes, le meurtre en direct. On tue et on tourne ! Vidéo-lynchage, happy slapping ou

*L'homme qui n'est pas maître de lui-même  
Jamais ne sera libre*

snuff movie, téléchargés ensuite sur le Net et visionnés des millions de fois, par des bourreaux en charentaises.

Mais qu'est-ce que j'aimerais pouvoir les engueuler et les secouer de leur mort figurée ! Leur dire : "Basta, ça suffit ! Regardez, vous avez fait des super conneries ! Et je modère mon langage. Vous avez beaucoup chauffé l'alambic de l'expérience, de toutes les expériences, à tel point que depuis belle lurette, vous n'inventez plus rien, si ce n'est la sophistication de vos technologies. Des siècles que cela dure et se répète ! Vous n'en n'avez pas marre ? Vous avez mis tout et n'importe quoi, le meilleur et souvent le pire, dans ce fichu alambic. Et malgré toutes vos erreurs et votre génie, chanceux que vous êtes, vous avez fini par obtenir une huile essentielle. Cent kilos de plantes pour dix millilitres d'huile, qui ensuite s'évaporent, distillent une odeur qui vibre de différentes manières, selon qui la captera. Une quintessence qui franchit le temps, qui passe les frontières, qui n'a pas besoin de papiers pour exister, qui est là, n'exige rien et ne demande rien en retour. Car tout absolument tout dépend de vous et seulement de vous. L'Homme en lui-même n'est pas une finalité, il n'est qu'une étape de plus dans la vie de l'Univers. Cette quintessence existait avant lui et existera après lui. Elle est le creuset subtil du vivant, une quantité infime. Et cependant, une seule de ces gouttes invisible est extrêmement puissante. Elle est capable de nourrir dans le temps et dans l'espace tous ceux qui la chercheront et entreront en syntonie vibratoire avec elle. Levez les yeux, ouvrez les narines. Respirez ! Cette connaissance accumulée, cet amour tellement thésaurisé qu'il en est devenu divin, ces Lois Universelles inamovibles qui vous gèrent même dans vos désordres depuis la nuit des temps, cet internet inconscient à vos esprits endormis, vous mettent en prise directe avec un monde et des personnes qui au cours des siècles, ont compris ces Lois fondamentales. Pas besoin d'église ou de temple, pas besoin de gourou ou de maître !

Oui, toi là, toi qui te morfond dans la modernité, le globalement correct, la vraie vie et l'autre virtuelle où tu te noies avec délice, tu peux te balader à New York, à Bagnolet ou dans le désert de Kaligari, être marxiste ou bouddhiste, riche comme Crésus ou pauvre comme Job, et te connecter à ce distributeur d'huiles essentielles qui aujourd'hui s'appelle l'Ordre de Magdalena et portait un autre nom hier. Une influence à distance qui va développer en toi une écoute, un certain état d'esprit d'ordre vibratoire, qui va enseigner à ta cellule qui enseignera à ton cerveau, comme on le voit dans le très beau film *l'Huile de Lorenzo*, et finalement à ton être tout entier, toujours en rapport évidemment de ta compréhension et de ton évolution. Oui, tout ne dépend que de toi. De ton intention à...

Mais bien sûr, je te vois venir avec tes gros sabots, tes oui mais si et peut-être bien. L'idée que tu crées Dieu ou appelle-le comme tu voudras, à

partir de ta féminité autant qu'il te crée est bigrement inconfortable. Le barbu blond aux yeux bleus en prend des clous dans les paumes. Voilà, que cela t'oblige à être ce que tu ne veux surtout pas être, tant tu vois dans la féminité, de la mollesse et de la faiblesse. Les couilles en berne. Rien de glorieux pour les matamores de la castagne prêts à magnifier leur virilité sur les terrains de football ou au volant de leur voiture, champs de bataille modernes et plus éthiques que ceux où l'on s'étripait hier à l'arme blanche et aujourd'hui à coup de bombes propres et sélectives. La destruction fait jouir. Penser au bien-être de ton voisin comme une nécessité à ton bonheur, t'ennuie et funèbre tes bannières de révolte. Quelle galère ! Pas très excitant...

Moi, Shamaël, je te le dis, si l'Homme avait décidé d'être bon, cela se saurait. Il y aurait des traces ! Je t'entends déjà, compulsant les mots. L'Ordre de Magdalena, une foutaise. Un truc de dingues ! Du New Age en goguette pour les gogos en désespérance. La Roue ? S'il suffisait de faire un rond assis sur son cul pour que le monde danse, on le saurait ! Il nous faut des preuves. Sans preuves, on ne peut croire en rien. Et pourtant, tu pries Dieu depuis deux mille ans. T'en as des preuves, toi, de celui dont t'adores plus la mère que le fils transgénique ? Mais je m'énerve ! Je m'énerve parce que la solution est là sous ton nez. En toi et si tu la découvres, l'autre la découvrira, parce que l'autre c'est encore toi. Difficile n'est-ce pas d'en être convaincu quand tu regardes, fasciné, celui que l'on écrabouille et que tu laisses faire par je-m'en-foutisme, par commodité. Difficile n'est-ce pas quand tu donnerais n'importe quoi pour avoir seulement des miettes de celui qui semble avoir tout. Je dis semble car souvent, cela se résume à pas grand-chose, sinon à de l'argent, beaucoup d'argent, toujours plus d'argent. Aujourd'hui, tu gueules contre le capitalisme, cette goule défroquée du monothéisme. Mais tu rêves d'être Crésus, du moins de posséder sa fortune ou celle de la maman d'Harry Potter. La solution pour toi se résume à un compte en banque, un bas de laine légalisé et bien fourni. Ah, vous aimeriez tous gagner au loto. Ah, si j'étais riche, je serais moi ! Et bien non, rien n'est moins sûr ! Si de l'argent dépendait que l'on devienne soi, cela se saurait aussi ! Les bibliothèques seraient vides, les philosophes n'auraient jamais existé et tout le monde serait sur le même pied d'égalité. En apparence, car il y aurait toujours un petit malin qui en voudrait plus. Le pouvoir, dominer, l'ego shooté au priapisme. Une autre roue. Du clinquant qui te sépare constamment de toi. Pourtant, dans ton écosystème d'Homme, il n'y a pas plus important que toi... De la chair et du cœur. De l'entendement, de l'amour de soi et de la volonté, cette intention à être. De l'abnégation, attention pas du sacrifice à tout-va, pas du narcissisme calculé, sinon du retrait mesuré, de l'élévation pour mieux



*L'homme qui n'est pas maître de lui-même  
Jamais ne sera libre*

embrasser du regard ce qui se passe hors de portée de tes yeux et de tes souliers, et puis surtout de l'humilité.

Tu sais ce dont parle l'histoire soufie à propos d'un type qui cherchait Dieu... Le voilà en route. Il a beaucoup marché, cela fait des lustres qu'il marche. *"J'ai cherché Dieu par toutes les portes, mais arrivé à chacune d'elles, j'ai trouvé une foule de gens indescriptibles, car Dieu a de nombreuses portes. A celle de la prière, c'est inimaginable le nombre de personnes qui attendaient ! A celle de l'aumône, j'en ai aussi aperçu un grand nombre. A celle du jeûne, partout, partout, une foule énorme ! J'ai cru que jamais je n'entrerais chez Dieu. J'étais découragé, lorsque mon cœur me dit : va voir la porte de l'humilité. Je suis rentré immédiatement, car il n'y avait personne."*

L'Ordre de Magdalena, ce n'est que cela : l'humilité. Du mot humus, la même racine qui a donné le mot Homme. Tu vois toujours dans ce mot quelque chose de négatif, de rampant. L'effacement du débile. Le cri de victoire de l'inquisiteur. Rien à voir avec toutes ces déformations verbeuses et opportunistes. L'humilité, c'est une attitude à être. Comprenant qui tu es réellement, que tu ne vaux pas plus ni moins qu'un arbre, ton chien ou ton voisin, nourri par l'obéissance à ces Lois qui ne peuvent que te conduire au respect de tout ce qui vit ou est en devenir, admettant que tu n'es pas pour grand-chose dans le fait d'être ce que tu es, humble enfin, tu accepteras alors le fait indéniable que partager avec autrui est absolument indispensable à ton bonheur et réciproquement.

L'Ordre de Magdalena, je te le répète, ce n'est que cela. C'est exactement l'image de l'indigène avec son os dans le nez qui au détour du bosquet tombe sur une Ferrari. Elle a tout, jusqu'au plein d'essence et la clef de contact mise, mais il n'y a pas de route ! A quoi peut bien lui servir cette Ferrari alors qu'il n'a même pas l'idée du concept de la vitesse ? Il en fait donc autre chose, il l'adapte à ses besoins ou à ses conceptions : une maison, un jeu, un dieu. Le cloisonnement selon la fonction de chaque chose, voilà le secret sans secrétisme ! Le Tout est nulle part et partout mais aucun individu n'en a la clef, sinon plusieurs, dispatchées entres des gens qui ne se connaissent pas, se connectent parfois entre eux dans ce qu'ils ont de meilleur et que souvent ils ignorent. Chacun sa Ferrari.

Allez, clone-moi ta planète où les baleines se suicident de tristesse, clone la moi que l'on se rappelle sa sagesse."

La voix de Birgit me ramena à la réalité.

- Où t'étais-tu envolée ? Tu paraissais si absorbée, presque en colère !

- Et je le suis. Je songeais à Bergama, à Ming Men, à vous tous, aux êtres humains, à ce qui pourrait être et n'est pas ! Quand je pense à tous les moyens, matériels ou non, qui sont mis à la disposition des gens de Ming

Men, à l'opportunité qui leur est donnée d'avoir une vie enrichissante à se préoccuper seulement du bien-être de l'autre, et donc du leur, et que je constate que la plupart n'a aucune initiative, se satisfaisant de leur inertie comme preuve de leur bon vouloir, je comprends que Neill ait mis en place un service d'ordre !

- Le fait que les gens n'aient pas d'initiative au sein de Ming Men, n'est pas lié aux décisions que prend Neill, même si beaucoup, je te le répète, voit en lui un autocrate, quand non un dictateur digne de Pinochet ! Tout ce qu'il entreprend est sujet à critiques acerbes ! Dernier exemple en date, la formation d'un buffet d'avocats spécialisés en droit international qui défend et protège désormais tout un chacun. Je te laisse imaginer les doux noms d'oiseaux qui filent d'une bouche à l'autre quand il s'agit du service d'ordre que Neill a mis récemment en place ! Certes, ce n'est agréable pour personne d'être surveillé ! Mais quand tu es propre, tu t'en fiches comme d'une guigne, n'est-ce pas ? Tous ceux qui protestent avec véhémence, oublient pudiquement que lorsque Bergama répondait à des normes démocratiques, le seul domaine où la plupart d'entre eux a montré entrain et initiative, était dans l'arnaque pimentée d'une bonne dose d'arrogance colonialiste, de xénophobie et de racisme. Pour n'importe qui de sensé, il est légitime de chercher où est la faille dans un tel système ! De plus, ce service d'ordre constitue non seulement une garantie de protection individuelle et collective des uns contre les autres, mais assure aussi la complète fiabilité des projets mis en œuvre et le moyen de créer un rapport égal entre l'intention de leur réalisation et leur concrétisation.

Avant l'arrivée de Neill, tout le monde se contrefichait allégrement du pourquoi et du comment des choses. La spécificité de Bergama et la pérennité dont on jouissait, étaient une caution suffisante à nos actes. Ni vu ni connu, donc. Et puis il faut bien avouer, Shamaël, que ce n'était pas le conseil des trente sages dont je faisais partie, complètement coupé de la réalité quotidienne, qui allait pouvoir redresser la barre ! Il fallait que quelqu'un flanque par terre cette passive foire d'empoigne.

- Ce qui rend Neill insupportable à beaucoup, car cela les renvoie à leurs velléités, est qu'il a une idée précise sur ce que doit être un ordre sensé, à savoir une structure qui donne l'opportunité à chacun d'être non pas ce qu'il veut ou ce qu'il peut, mais ce qu'il doit. Ses choix sont toujours affûtés et ses refus ont toujours un argumentaire extrêmement cohérent. Il n'adhère à rien, refuse le conformisme et l'hypocrisie morale de toute pensée dominante, quel que soit le parti ou l'idéologie qui la revendique. Il ne croit pas en l'homme, exécère le peuple dans son imbécillité moutonnaire, ne se prend pas au sérieux, tout en étant capable de s'occuper le plus sérieusement du monde, de Ming Men. Je le qualifierais, quant à moi, d'aristocrate libertaire. Récemment, un jour où la mélancolie,

*L'homme qui n'est pas maître de lui-même  
Jamais ne sera libre*

tu sais Birgit une de celle comme le chantait Léo Ferré, qui te colle "*le noir, sans savoir très bien ce qu'il faudrait voir, entre loup et chien, c'est un désespoir qu'a pas les moyens*", nous avons parlé de tout cela.

- Shamaël, m'a-t-il confié, - il y a des jours où j'ai envie de tout envoyer promener. Non pas tant parce ce qu'il m'arrive de mettre en œuvre est en contradiction avec mes convictions et ma nature, sinon pour la perpétuelle insatisfaction que cela engendre chez les uns et les autres. Plus ils ont des moyens mis à leur disposition, plus ils deviennent boulimiques et exigeants. Je suis certain que la plupart ne termine pas sa journée avec la satisfaction d'avoir été utile, sinon avec la préoccupation grincheuse de savoir s'il a accumulé assez de fric pour partir en vacances ou s'acheter ceci ou cela. Malheureusement, je ne peux laisser le champ ouvert à quelque ambiguïté, tout leur proposer afin qu'ils soient le plus heureux possible et que finalement ne l'étant pas pour des motifs oiseux, ils bousillent ce qui leur est offert. Obliger chacun à vivre socialement ensemble avec générosité est une vue de l'esprit ! Mieux vaut apprendre à une seule personne à se libérer que de vouloir contrôler tout un groupe ou un peuple ! Aujourd'hui, généralement parlant, on en est arrivé à un tel point que l'on va de plus en plus vers un conformisme étroit, rigide duquel disparaissent tous les acquis obtenus depuis trois décennies !

Vois, récemment Ming Men a proposé à un pays européen de monter une école où l'on enseignerait tous les arts qui touchent de près ou de loin à la musique. Un lieu ouvert à tous, le talent et la volonté d'apprendre étant les critères principaux de sélection. Ming Men mettait à disposition le lieu, grandiose, et les conditions pour les enseignants étaient magnifiques à tous points de vue. Une grande majorité de ceux qui furent contactés, de toutes nationalités et pour la plupart peu connus, discutèrent comme des marchands de tapis, surtout de leurs rémunérations, exigeant des sommes astronomiques, même quand ils n'avaient pas de travail chez eux ou touchaient des salaires de misère ! Au contraire, des artistes de renom ont accepté, malgré leur grand âge pour certains, de participer bénévolement à cette aventure. Quant au pays d'accueil qui n'a jamais eu dans sa culture de grands musiciens, mais une excellente musique populaire, sa principale revendication fut d'une part, que la quasi totalité des étudiants soit des résidents de souche et d'autre part, d'exclure des participants, toute personne dont la citoyenneté les assimilait à des ressortissants de nations qualifiées de terroristes. Exit donc les Afghans, les Iraniens, les Pakistanais et les Irakiens. Ils ont également refusé de recevoir des maîtres de musique indiens et toute personne de confession juive. Les bras m'en tombent !

Lorsque j'ai accepté la responsabilité de Ming Men, avait-il poursuivi, - j'étais également conscient qu'assumer une telle mission représentait pour

*Les Microbes de Dieu*

moi un risque certain. Et personne, pas même moi, Shamaël, ne savait ce que j'étais capable de faire ! Sauf que j'étais le seul à connaître cette intime caractéristique : si je suis provoqué dans quelque chose, je m'aiguise, je m'affûte comme le couteau sur la pierre. Je suis capable de toutes les folies, de tous les changements d'octave ! Et si le projet me tient à cœur, je ne laisserais jamais personne m'empêcher de faire ce qui doit se faire.

- Et il avait raison, Shamaël. Aucun d'entre nous n'a eu réellement conscience de sa ténacité, de la portée de son côté irrévencieux et encore moins de sa droiture, au sens juridique du terme. Nous n'avons pas perçu non plus sa capacité à mettre en œuvre les outils nécessaires pour que cela soit efficace. L'aurions-nous su, je ne suis pas certaine que tous lui auraient donné carte blanche ! Mais, je te laisse, voici Anton, Marta et les autres...

### **L'Ordre de Magdalena**

La lueur des bougies faisait danser la couleur rubis du Gevrey Chambertin et le lent balancement du verre entre les doigts de Neill en jetait les éclats irisés sur les livres et le plafond. Il avait déjà longuement parlé de Ming Men à sa fille. Au contraire de Lizzy, d'abord méfiante avant d'être conquise, Margaux qui avait une confiance indéfectible en son père, avait accepté comme allant de soi l'existence d'une telle organisation. Mais pressentant que ses incessantes douleurs étaient signe de gravité, Neill avait résolu de lui parler aussi de l'Ordre de Magdalena. Un devoir de philosophie ayant pour thème la noosphère lui avait fourni un excellent prétexte. Le moment était d'importance et pour rien au monde, moi Shamaël, je ne l'aurais manqué.

- Une minute, Neill, je m'installe confortablement, lui murmurai-je - Avec toi, on sait toujours quand on s'en va, mais on ne sait jamais où l'on va atterrir.

- La question sur la noosphère est en apparence simple, me dit-il, - si l'on s'en tient au concept créé par Teilhard de Chardin, ce serait une enveloppe de substance pensante planant au-dessus de nous et émanant de la convergence de tous les esprits humains. "*Tout ce qui monte converge*", a-t-il écrit.

- De toute manière, Neill... Affirmer d'emblée que la noosphère est le champ exclusif de l'Humain est faire preuve d'hégémonisme spirituel, car elle se nourrit de tout ce qui vit et tout ce qui vit, évolue sans cesse. C'est d'ailleurs assez comique de voir que la science récuse l'existence d'une force vitale animant toute chose et se laisse séduire par le concept de la noosphère. Mais si tu leur affirmes que cette énergie réunificatrice était là bien avant l'homme, et sera toujours là bien après lui, bref qu'il n'a absolument rien à voir dans sa création et son immuabilité, sinon qu'il y participe au même titre qu'une bactérie, une pierre ou une baleine, je suis sûre que son intérêt pour la noosphère retomberait aussi vite qu'il s'est enflammé. J'en mettrais même mon beau parapluie rouge au feu !

Bientôt d'ailleurs, l'Homme va nous la patenter, la rapetisser, lui mettre une griffe consommable et même un label bio ! Déjà, les cybergourous la sculpte à leur manière, lui invente des strates, une ethnosphère qui s'enrichirait à chaque instant d'une technosphère. Une vision de satellites ! Et ils croient qu'en interconnectant les humains entre eux par le biais de leurs

moyens de communication actuels et à venir, ils vont avoir accès à cette conscience universelle, comme s'ils achetaient un billet de train. Ils seraient même fichus d'inventer un passeport pour cette noosphère transgénique *made in Man*, avec bien évidemment ses émigrés, ses sans papiers et ses privilégiés. Décidément, ils voient et font trop de films de science-fiction !

- J'ai le choix, Shamaël, entre mettre la noosphère sous microscope et tenter d'en décrire à Margaux les détails, une vision fragmentaire qui sera toujours de toute façon inexacte puisque mienne, ou essayer de lui faire comprendre dans l'acceptation de faits. J'ai donc décidé de lui expliquer ce qu'est l'Ordre de Magdalena.

- Expliquer de telles notions est une vraie gageure ! Je suis curieuse de voir ça !

Neill sourit. Même en résumant, la discussion avec sa fille serait longue et prendrait sans doute bien des chemins de traverses, retournant parfois sur ses pas, se déroulant sur des territoires que sa pensée explorerait spontanément pour la tisser ensuite de paroles. Parfois, il en était lui-même surpris.

- J'espère m'en tirer pas trop mal, Shamaël, bien que je craigne que cela soit un peu tout azimut ! Mais ma fille a été formée à bonne école, non ? Maintenant, oublie-moi !

- Continue, Neill, je t'en prie. Pardonne-moi.

Recroquevillée sur un sofa qui était deux fois plus vieux qu'elle, Margaux attendait que son père prenne la parole. Concentrée, elle se préparait à graver chaque mot de leur conversation dans sa mémoire, exercice qu'elle pratiquait souvent, essayant de leur donner corps et d'en faire surgir des images qui fixaient sa pensée et lui permettaient d'y revenir pour en tisser la réalité.

- Avant de nous élever jusqu'à la noosphère, dit-il à sa fille, en me rayant de son esprit - restons d'abord benoîtement sur terre, Margaux. J'entends souvent tes copains dire que le monde étant ce qu'il est, "ce n'est pas la peine de se casser le cul". Certains même clament à qui veut bien l'entendre, que cela ne sert à rien de faire des enfants dans un monde pareil, dur et sans espoir. D'autres vont jusqu'à affirmer que c'est le seul moyen de sauver la planète. Zéro enfants, planète écolo !, alors qu'ils n'arrêtent pas de râler contre les vieux qui barrent leur horizon et leur polluent le présent ! Ils sont déjà arrivés avant d'être partis ! Plutôt triste, non ?

- Tu sais, Neill, quand je parle avec mes amis, il en ressort toujours qu'ils ont l'impression qu'ils subissent les choses et que personne ne peut les comprendre. Ils n'arrêtent pas de se plaindre. Mais quand je les vois

s'abrutir d'alcool chaque fin de semaine, coucher avec le premier ou la première venue, parce que sinon tu n'es pas normal, sans parler de tout ce qu'ils se mettent dans le corps, même de la Viagra, je me demande ce qu'il y a à comprendre en eux ! Je pense à ce que je vis ici, avec toi et maman et tous les gens qui passent ici, je me dis que j'ai de la chance et en même temps, je suis malheureuse parce que je n'ai pas d'amis, je veux dire de vrais amis.

- Souvent, Margaux, personne ne leur a enseigné à envisager leur espace autrement que par le petit bout de la lorgnette ! Tu sais, la fameuse vision du serpent dont je t'ai déjà parlé. Ils croient que penser sincèrement à celui qui a faim ou qui se fait massacrer, amoindrit ses tourments et d'une certaine manière, ils n'ont pas tort. Mais trop fréquemment leur représentation du monde s'arrête au malheur. S'ils pouvaient s'élever, ils sauraient qu'au même moment, en Afrique, au Brésil ou en Chine, il y a aussi des espaces d'amour et de folie différents. Ils verraient le pêcheur vietnamien qui attrape ses poissons avec des cormorans, l'indien en Amazonie qui assis à croupetons dans sa hutte, veille sur les siens, le paysan mongol luttant contre la dureté de la toundra avec ses yacks ou un type qui joue de la guitare flamenca au Mexique, tranquille, peinarde, heureux. Ils découvriraient aussi que la liberté rend malheureux et qu'il leur reste à apprendre à être des malheureux heureux.

- Je comprends que bien des mondes coexistent dans le même instant, mais je ne vois pas très bien où tu veux en venir...

- Chacun de nous est victime d'enfermements. Certains nous sont imposés comme les catastrophes qui secouent la planète, ceux-là, nous n'y pouvons rien. Mais nous en subissons volontairement beaucoup d'autres auxquels nous nous conformons, trop heureux de nous démettre de toute affirmation. Ce que je veux te faire comprendre, c'est qu'aujourd'hui, tu vis dans une société dominante qui inscrit sa domination, au collectif comme à l'individuel, dans notre ego, notre égoïsme, notre racisme, jusque dans nos désirs ! Elle est tellement dominante que nous ne voyons plus qu'elle, souvent d'ailleurs ses défauts plutôt que ses qualités. Sa suprématie intellectuelle est telle que nous sommes convaincus que nous en écrivons l'Histoire, à un tel point que nous finissons par être persuadés qu'il n'existe présentement au monde que cette seule vibration.

- Je te vois venir ! Tu vas encore me peindre un tableau tout en noir !

- Les choses sont ce qu'elles sont, Margaux, parce que nous y collaborons tous ! Actuellement, tout doit passer par le chas de l'aiguille de la science. C'est le paradigme de la modernité dans lequel l'Homme rejette d'emblée quelque appartenance à la Nature. Il se considère en dehors d'elle et pire, au-dessus d'elle, il doit en être l'unique chef d'orchestre. Quand la Nature dit : cette année, le vin ne sera pas bon, l'Homme lui

répond : "il n'en est pas question. Je suis assez intelligent pour savoir corriger les gelées printanières, le manque d'ensoleillement ou la grêle et je contrôle tous les paramètres de la fabrication du vin !" Il en est effectivement capable, mais au détriment de la diversité qui disparaît, et au bénéfice de la standardisation qui s'installe partout jusque dans son intériorité. L'Homme mute peu à peu en un produit standard labellisé qui pense de manière standardisée, donc contrôlable et manipulable.

Il devient comme une pièce de voiture chez Ford, qui passe sur la chaîne de montage. Si tu as vingt voitures qui ont en commun leurs pièces maîtresses, les entretenir devient beaucoup plus efficace que si pour chacune, tu as une pièce spécifique, donc un outil spécial. De la même manière, dans cette lente mise en chaîne de l'Homme, on est passé par tous les postes de fabrication et de montage, de son alimentation à sa sexualité, de son cycle reproducteur à sa pensée ou ses désirs et on est arrivé au tube et à la pastille. Un jour, pour le nourrir, on le mettra devant une machine et il s'alimentera radioniquement à partir d'une formule mathématique...

- Quel aperçu décourageant du monde attend mes gosses ! Mais en même temps, en prendre conscience donne envie de ruer dans les brancards !

- Alors que nous sommes des êtres sensibles à bien des niveaux, nous nous sommes peu à peu désensibilisés. Et pourquoi, Margaux ?

- Je n'en sais trop rien, moi. A vue de nez, il y a dix mille raisons ! Mais la première qui me vient à l'esprit, c'est que l'on n'a plus de désir. On ne croit plus en rien, peut-être parce que l'on peut tout avoir ou plutôt tout acheter.

- Tu as mis le doigt dans la plaie, Margaux ! Avant nous, à toutes les époques de l'Humanité, il y a eu des hommes et des femmes qui, comme toi, ont cherché à comprendre, qui y ont même consacré leur vie, qui ont mené des recherches extrêmement minutieuses sur ces grandes questions qui préoccupent l'Homme moderne, des gens qui ont essayé de lancer des ponts entre une chose et l'autre. On les a souvent ridiculisés et rarement écoutés. On ne les entend d'ailleurs toujours pas plus aujourd'hui. Cela ne nous intéresse pas et l'on ne sait plus relier ni les époques ni les événements entre eux. Et surtout, on ne sait plus quel rapport nous avons avec tout ce qui nous a précédés. De toutes ces civilisations disparues, nous ne gardons en mémoire que les vestiges. Nous n'en comprenons plus le sens et n'en percevons que les traces. Leur baraka est morte avec elles. Non seulement, nous sommes incapables de relier ce que ces hommes et ces femmes ont dit, pensé et fait, mais aussi de discerner l'utilité que cette connaissance pourrait nous apporter. Par contre, on est devenu très forts au moment d'affirmer que notre vérité est la seule référence valide, celle de l'autre étant, cela va de soit, fausse, voire inexistante.



- Donne-moi un exemple.

- Je pourrais te parler, entre autres, des recherches de Cheikh Anta Diop qui a rétabli l'importance de l'Afrique dans l'Histoire de l'Humanité, en étudiant entre autres, les apports de l'Égypte pharaonique nègre que notre hégémonie culturelle s'est réappropriée en la blanchissant. Tout cela n'exprime somme toute que différentes formes de burqa mentales que l'on accepte d'endosser dans un paradigme donné !

- Mais si j'essaie d'expliquer à mes copains ce en quoi je crois, ce que je pense, ils s'en vont. Ils me trouvent chiant, quoique je préfère être chiant que désensibilisée, comme tu dis !

- Comment leur en vouloir ? Ils sont eux-mêmes victimes et participants ! Le système actuel est un sacré rouleau compresseur ! Tu sais, quand j'entends les écologistes s'insurger contre la destruction de la forêt amazonienne ou la disparition des crevettes, cela me fait marrer, parce que le rouleau compresseur, il n'est pas là ! Le rouleau compresseur du monde de l'enfance et de la jeunesse, de la femme, de l'être différent ou de celui qui cherche, il n'est pas dans les arbres découpés en rondelles. Il est dans les banques, les compagnies d'assurances, les multinationales, nos écoles et nos universités. Il est dans les mains des grands économistes de chaque pays qui au nom d'une hégémonie politique, économique, malthusienne, voire eugéniste, décident de la faim dans le monde, des guerres ou de la marche de la globalisation. Ce sont eux les vrais rouleaux compresseurs. Tu sauves la forêt amazonienne et les phoques, certes. Enferme-la, protège-la, sauve-la ! Mais après, quoi ? Que feras-tu avec ta forêt intacte ?

- Pourtant ce n'est pas si mal que l'on s'en occupe !

- Oui, Margaux, mais pendant ce temps, on ne s'occupe pas de l'essentiel, de ce qui devrait être la priorité de tout un chacun, l'Homme. On vole même à la femme et d'une certaine manière aussi à son compagnon, le pouvoir de donner la vie. La gestion des utérus est devenue une affaire d'Etat et faire des enfants, un bien consommable. Alors, sauver les bébés phoques ?!... Sans doute, mais le rouleau compresseur continue son œuvre, car il est aussi et avant tout dans l'ambiguïté des consommateurs, qui participent à sa construction. Qui aujourd'hui, Margaux, est disposé à accepter politiquement les conséquences de ses actes ? Pratiquement personne ! Tu montes dans ta voiture, tu vas à la pompe et tu as du pétrole. Tu appuies sur un bouton, tu as de l'électricité. Tu ouvres le robinet, tu as de l'eau. Tu vas à la banque, tu sors de l'argent, parce que tu travailles ou que l'on t'en donne sous forme d'aide ou de crédit. Tout le monde accepte cela. Tout le monde l'accepte avec son doigt sur la souris, symbole d'un américanisme planétaire et de notre collaboration silencieuse à tout ce qu'il implique. Tout le monde y participe. Avant de regarder un moulin à café, avant d'acheter une nouvelle voiture ou de partir en tourisme organisé, écolo-

gique, humanitaire et durable, il faudrait penser à Siemens, Krups, Bayer ou Monsanto, au pétrole d'Elf, de Total ou de Shell, à l'Afrique, aux morts anonymes de la faim, aux victimes de la guerre ou de l'économie en cols blancs... Mais personne n'en a envie. Regarde, Margaux, tout le monde se désole. On a perdu le contact avec la Nature ! Mais on l'a perdu parce qu'on la considère comme quelque chose d'accessoire, qui doit nous obéir. Mais en voulant la mettre dans un moule, tout comme nous le faisons pour la santé ou la vie en général, nous nous mettons nous-mêmes dans ce moule. Et cela d'autant plus facilement, qu'étant concepteur et utilisateur de ce dernier, nous ne pouvons concevoir le reste que coulé à partir de celui-ci.

- N'empêche, c'est dur à avaler ! Regarde, même Mc Do se met au bio et a viré son logo rouge pour un vert, c'est dire ! Faudrait peut-être arrêter de nous prendre pour des i-bios !

- Jolie formule, ma puce ! Mais tu as raison. La prise de conscience écolo est à l'ordre du jour de la consommation et du politiquement correct. Il faut manger et boire, se laver, se maquiller et se vêtir, dormir et rêver bio, rouler et s'éclairer écolo. Capitalisation de nos stupidités humaines et ouverture de nouveaux marchés. Le bio prend des galons et des labels. La Nature, elle, n'est plus qu'un cadavre en décomposition. Mais, Madame, ce fut une bien belle guerre que celle de l'industrialisation et du libéralisme ! Un développement durable fort réussi. La satisfaction de nos appétits voraces valait bien quelques génocides et autres exterminations silencieuses, faune, flore et êtres humains, de préférence en voie de développement, fragilité oblige. Mais que diable !, nous voilà avec nos râtaux et nos pelles, prêts à reconstruire de nouveaux châteaux en Espagne...

- La solution semble bien plus facile que le désastre, Neill. Cela paraît si simple, tellement simple, que je me pose la question. Pourquoi ne l'avons-nous pas fait avant... ?

Cette question revenait souvent à l'esprit de la jeune fille. Pourquoi ce défaut de bon sens ? Neill avait raison. On faisait toujours appel à ces chercheurs anonymes après la catastrophe, pour constater qu'ils en avaient évalué la probabilité depuis des lustres. On n'en finissait plus de se gargariser de leurs analyses, reprises en boucle sur les écrans de télé. On ne savait plus gérer les erreurs que l'on commettait.

- Elle a bigrement raison, ta fille, Neill, l'interrompis-je n'y tenant plus.  
- Il suffit d'effeuiller les formules. "*Agir ensemble pour demain - sauver la planète - le Bio, bon pour la Nature, bon pour nous - Bio, le goût du vrai*"  
- les slogans détrempe l'âme des nouveaux écocitoyens et surfent sur la vague verte de la conscience du désastre, en attendant les futures écotaxes. Consommer moins ? Partager avec celui qui a moins, beaucoup moins ?

Que nenni, le tri est sélectif ! La procuration vous symphonise des inflations verbales, des peep-show télévisuels au cul de la misère. Le monde souffre de satyriasis moral ! Consommez donc différemment, consommez propre, consommez vert..., non pas tant pour que le monde aille mieux, sinon pour que vous vous sentiez moins mal, pendant que dans le panier de la ménagère, le tiers-monde voyage, ticket de commerce équitable en poche, entre les haricots du Kenya et le café du Pérou ! Néanmoins, ta lucidité est parfois déprimante, Neill...

- Elle n'a rien à envier à la tienne, Shamaël ! Mais la lucidité est aussi protectrice. Elle empêche d'agir en dépit du bon sens et je fais confiance à Margaux. Les pieds, elle les a bien sur terre. Avec elle, je peux aborder des sujets dont la gravité ferait fuir la plupart de ses copains. Il nous arrive d'en pleurer, mais aussi d'en rire. La bienfaisance de l'humour ! Mais, laisse-moi reprendre mon récit et retourner à la vision du serpent...

- Dans les sociétés dites primitives selon nos critères, reprit-il en se tournant à nouveau vers sa fille, - les décisions étaient souvent prises après consultation d'un groupe de sages qui pesaient le pour et le contre, anticipaient les conséquences et pensaient au bien-être du groupe dont ils dépendaient également. Ils étaient dans le préventif. Aujourd'hui, on ne l'est plus parce que prévenir coûte plus cher que gérer les conséquences d'un quelconque cataclysme.

- Tout ce merdier, Neill, c'est la faute aux technocrates. On nous ne demande pas notre avis. Regarde, si on vote non, on nous fait revoter pour que le politique obtienne le oui convoité ! Aujourd'hui, nos sages, ce sont juste de foutus technocrates qui avec leurs statistiques et leurs courbes, administrent notre vie et gèrent notre futur. Pour ne pas le vivre, ils ne connaissent absolument rien de notre quotidien et de nos difficultés, mais ils prétendent avoir la solution, toujours la bonne et toujours à court terme d'ailleurs ! Il n'y a que leur intérêt qui compte, le profit qu'ils peuvent en tirer. A les écouter, nous sommes tous de pauvres crétins, incapables de penser par nous-mêmes ! Je les déteste ces nouveaux Attila en costume gris expert, genre là où je passe, rien ne pousse...

- Alors là, Margaux, tu donnes carrément dans la caricature ! Arrête de lire des blogs de contre-infos. Je t'arrête tout de suite. Le méchant technocrate qui passe la planète au napalm de ses mathématiques équations de productivité et de rentabilité et nous taille la tronche au carré de ses rêves d'hyper-puissance, est un coupable trop facile ! Quand cela va bien, on l'applaudit et quand cela va mal, on est prêt à le pendre ! Mais le technocrate ne pourrait pas exister sans le consommateur. Je te l'ai dit quand je t'ai parlé du rouleau compresseur. J'insiste là-dessus, on n'en parle jamais, préférant tresser des couronnes d'indignation aux soi-disant victimes que

nous sommes de ce système. Prends l'exemple des Etats-Unis, et c'est partout pareil... Que vois-tu ? Quelques centaines de milliers de personnes qui pensent pour des millions. Et celles-ci veulent continuer à appuyer sur l'interrupteur, à ouvrir le robinet et à mettre du pétrole dans leur voiture. Rien à foutre que derrière l'interrupteur, il y ait le risque du nucléaire ou que derrière le robinet, se livre la guerre de l'eau. D'un côté, les technocrates, de l'autre les électeurs. Que crois-tu que ferait l'électeur, si le technocrate lui coupe son robinet de flotte ? Je t'écoute, Margaux...

- Il ne voterait plus pour lui, c'est évident...

- Exactement ... Il le virerait aussi sec et en chercherait un autre qui lui offre ce qu'il réclame. Personne ne votera pour un politique qui ne lui assure pas cela... Personne, absolument personne, Margaux ! Tout le monde critique de manière éhontée le technocrate, mais tout le monde souhaite qu'il reste à sa place pour assurer ce dont chacun croit avoir besoin et exige, dépendant de ce pour quoi il a été formaté. Personne ne veut faire un retour à la terre, à la bougie et au puits. Et par-dessus tout, personne n'est disposé à faire un sacrifice pour le voisin.

Mais, Neill, vas-tu me répondre, l'électricité c'est quand même mieux que la bougie ! Avoir une opinion, le cul sur un sofa et le doigt en zapping sur la commande à distance, c'est chouette, n'est-ce pas ? Tout le monde veut aller vite, tout le monde veut prendre l'avion, partir en vacances, aller là et encore là. Qu'est-ce qu'ils te disent tes copains ? "On a le droit"... Et si tu leur expliques : sans doute, mais consommer a un prix, ils te répondent, l'acné buté : "peut-être, mais j'en ai rien à branler du moment que j'ai ce que je veux..."

- C'est un peu ça, Neill ! Mais, ils ne sont pas tous ainsi. Heureusement !

- Mais il n'empêche, Margaux, que la gravité de ce que nous sommes et vivons actuellement est absolument liée à ce que nous consommons. Elle implique des meurtres. Mais on aime bien être rassurés sur la non-culpabilité que nous avons dans ce marché de dupes. Bien sûr que je ne veux pas tuer pour jouir de cette consommation effrénée, pour qui me prends-tu ? Mais je ne suis pas contre que d'autres le fassent à ma place. Alors, mieux vaut penser que c'est le technocrate, le responsable de ce drame, ou les salauds de politiques, les salauds de banquiers, quand non les salauds de flics et de militaires. Cela nous rassure, au même titre que l'on se sent solidaire et fier qu'il existe une mère Teresa, un Michael Moore ou un Stéphane Hessel, qu'il y ait toujours quelque part un apôtre qui partage son manteau avec celui qui n'a rien, pas même des technocrates pour lui barrer son horizon "no future". Tout de même, "faut pas pousser, c'est pas pareil !", comme diraient tes copains. C'est certain, ce n'est pas pareil. Nous, nous sommes des égoïstes conscients. On ne partage pas ! Et si

j'arrive et que je te prouve que la Mère Teresa avait du flou dans les voiles, tu vas me dire : "Ben alors, c'est foutu, si même là c'est comme ça, on peut plus croire en rien !" Ton espoir va foutre le camp en vrille. Tu vas mettre la tête dans le sable et te rejouer le chant de l'autruche trahie. On vit dans une société hypocrite dotée d'un cerveau qui a plusieurs strates. La première, c'est l'illusion d'un bonheur, d'un paradis perdu, la faute ; la deuxième, ce sont nos besoins masturbatoires, au sens psychique du terme, la bagnole comme un fantasme sexuel ou l'écran plat grand format pour donner de l'ampleur orgasmique à la bière-foot-on-a-gagné. Quant à la troisième, c'est la strate de l'ambiguïté, parce que la nécessité que tu as du confort et du superflu, implique des massacres, des guerres, des magouilles et des services secrets.

Tu as besoin de caoutchouc ? Quelqu'un saigne les arbres pour toi et nique la forêt. Tu as besoin de baskets qui font bip-bip et mettent ton métabolisme au ras du pavé, des mêmes les fabriquent pour toi et en crèvent. Tu adores cette pétillance brune qui te coule le rêve américain à fond de gorge ? Des gens meurent de soif faute d'eau potable pour que tu puisses "*ouvrir du bonheur*" en bouteille, ignorant sans doute que le coca-cola a fait aussi le ravissement des nazis. C'est cela que voit ton technocrate, cette réalité de superconsommateur à laquelle il s'adapte sans cesse pour satisfaire notre besoin insatiable de consommation prête à jeter. L'élite, il faut la remercier car elle ne fait qu'assumer nos miasmes. Sarkozy, Il Cavaliere, Merkel ou Obama ne font que répondre à nos égoïstes exigences.

- Tu vas bientôt me dire que le technocrate, c'est le mec le plus civique qui soit !

- En tout cas, c'est lui le plus sincère.

- Tu ne pousses pas le bouchon un peu loin, non ?

- Non, Margaux... Il est sincère parce qu'il va même jusqu'à user ses fonds de culotte sur les bancs des grandes écoles, pour se convertir en un type qui n'oublie pas la loi de service. Des millions de personnes votent pour lui ? Pourquoi ? Pour pouvoir s'acheter une bagnole cinq places à usage monoplace et avoir autant de flotte qu'ils veulent au robinet. Le technocrate en défend la gestion. Et demain si quelqu'un vient tuer les tiens ou que tu n'as plus le droit de pêcher autant de poissons que tu le voudrais, tu exigeras que le salaud de technocrate intervienne. En ta faveur bien entendu... C'est vrai : ton technocrate ne connaît absolument rien de toi. Il s'en bat les couilles. Il s'en tient juste à ce que tu lui montres. Tu ne vis pas dans une hutte de bambou dans les marais irakiens. Tu n'as pas une maison de l'amitié, un *mudhif* toujours ouvert au voyageur. Ce sont les serrures sur ta porte et ta carte électronique pour l'ouvrir qui expriment le degré d'amitié que tu as envers les gens. Et c'est la caméra en bas de ton

immeuble qui prend mesure de ta relation au monde. Alors oui, nos sages n'en sont plus. Le bien commun d'aujourd'hui, c'est chacun pour sa chapelle ! Exactement comme la cellule cancéreuse qui ne sait même pas qu'une autre cellule existe juste à côté d'elle et ne manifeste aucune curiosité quant à sa vérité. A notre image, Margaux... Tu me questionnais sur la noosphère que tu envisages comme un espace intemporel et hautement spirituel. Mais la chose la plus spirituelle qui a été inventée ces dernières années, c'est le crédit !

- Tu te fiches de moi ?

- Non pas du tout, Margaux... Le crédit est éminemment spirituel puisque c'est vendre un rêve de quelque chose auquel normalement tu n'as pas accès. Avant, on achetait quand on avait l'argent pour. Ce n'était même pas concevable de le faire autrement, et évidemment, on l'achetait parce que cela nous était utile. Maintenant, on te fait un crédit à la consommation, judicieusement bien nommé. Mais c'est une illusion et c'est génial ! On t'assure que tu peux obtenir ce que pour diverses raisons, tu ne peux pas acquérir avec les moyens dont tu disposes, le fruit de ton travail par exemple, et dont fondamentalement tu n'as pas besoin. Pour moi, Margaux, le crédit est l'expression taoïste de ce qu'est un consommateur. C'est son uniforme, son habit de Davy Crockett, comme quand tu es môme, que tu es tout petit devant le sapin et que tu rêves d'être Zorro. Tu enfiles ta petite panoplie et tu es dans ton illusion d'enfant d'être un coureur des bois ou un chevalier. Le crédit, c'est juste cela. Demain, tu vas à la banque chercher ton crédit et demain, tu es Spiderman. Les conséquences ? La plupart s'en contrefout. Cela n'a aucune espèce d'importance. De toute façon, n'est-ce pas, le monde c'est de la merde et les méchants sont le système, les politiques, les banquiers. Mais pas au point que moi, hyper-consommateur, je me remette en question !

Neill se tut. J'en profitais pour glisser à nouveau mon grain de sel dans la conversation. Cela lui laisserait au moins le temps de reprendre son souffle !

- De la préhistoire à votre modernité, il a fallu à l'Homme à peine un pas pour franchir l'évolution à reculons ! Mais on n'est un peu loin de la noosphère, non ? Margaux va trépigner d'impatience !

- Pas vraiment, non. Elle sait que je ne prévois jamais ce que je vais dire. Ni elle non plus d'ailleurs. Avant de lui expliquer ce qu'est l'Ordre de Magdalena, je voulais lui faire comprendre que si tu restes confinée dans ta strate spatio-temporelle, relativement courte en durée de vie, si tu ne t'élèves pas, alors tu crois en l'absolu de ta vérité et seulement en elle. Celle-ci est toujours liée à un observateur, placé dans un lieu géographique donné dans un temps donné et celle de l'un peut être le mensonge de l'autre. Je

### *L'Ordre de Magdalena*

continue et, une fois de plus, cesse de m'interrompre !, me répliqua-t-il en posant sa main sur le bras de sa fille.

- Il y a très longtemps, Margaux, des êtres éveillés, des femmes surtout, ont compris l'absolue nécessité d'équilibrer toutes ces forces en jeu. Quand j'emploie le terme éveillé, je veux dire par là qu'elles avaient su faire le pont entre la vision du serpent et celle de l'aigle. Tu te rappelles, j'espère, l'histoire de l'araignée et de la toile ! Pour l'exprimer d'une autre façon, elles avaient annihilé en elles la pensée relative, celle qui réclame sans arrêt que l'on explique tout.

- Tu déconnes, Neill ! Faire taire l'esprit ! C'est après quoi courent tous les méditants ! Même Bouddha, il lui a fallu des plombs et des plombs, sous un arbre et lutter avec des démons avant d'y arriver !

- Pas besoin d'aller chercher Saint Pierre à Rome, comme disent les Belges ! Que tu aies l'intelligence d'un génie ou que tu souffres d'anorexie mentale, tu es capable de donner la vie, tout comme ta chienne Indi. Ces femmes ont donc compris que cet acte, le plus fondamental dans une vie d'Homme, n'a absolument rien à voir avec l'intellect de l'être humain. La vie n'a pas besoin de l'Humanité. Elle est et s'organise sans la pensée humaine. Il y avait là une vérité incontournable qui les reliait avec le Tout, à travers leur féminité. C'est ainsi que c'est créé l'Ordre de Magdalena.

- Pourquoi Magdalena ? Cela a un rapport avec Marie Madeleine ?

- Magdalena est son nom actuel. Il y en a eu bien d'autres, histoire de brouiller les pistes ! Ce nom fait seulement référence à l'archétype que représente Marie de Magdala, dans ce qu'elle fut réellement, une femme initiée et non une hystérique, proie d'une pâmoison dévote et servile pour un homme, fut-il nommé Jésus.

- Et un ordre ? Cela sonne plutôt religieux, non ?

- Il faut plutôt prendre ce mot dans son sens premier, la disposition d'éléments les uns par rapport aux autres. Tu peux en faire partie et être bouddhiste, juif, musulman, chrétien ou animiste. L'appartenance à une confession quelconque n'a aucune espèce d'importance. Il n'y a ni temple, ni monastère, ni église ni symbole de reconnaissance. Tu peux être de n'importe quelle obédience politique. Magdalena est apolitique et ne défend aucune idéologie ni une éthique plutôt qu'une autre ni ne brandit la morale comme fer de lance ni non plus une illusoire opposition spirituelle entre Orient et Occident. Ce n'est pas non plus une idée de femmes, ni un concept féministe ni un plaidoyer pour la maternité. Que tu sois célèbre ou anonyme, riche ou pauvre n'a également aucune incidence sur le fait que tu puisses en faire partie.

- C'est quoi alors, Neill, si ce n'est rien d'identifiable ni de palpable ?

- C'est d'abord une prise de conscience de la féminité. De ce rôle que chacun doit avoir dans la vie, qui n'est pas unipolaire, sinon bipolaire, masculin et féminin. Biologiquement parlant, pour te donner un exemple, la femme a besoin du sperme de l'homme pour donner la vie. Ce n'est donc pas à cause de la femme que le monde existe. La femme est porteuse de vie, mais c'est l'homme qui en initie le mouvement. Depuis l'avènement du christianisme et l'expansion du commerce, notre monde est sous la domination de la masculinité. C'est elle qui imprime encore actuellement son mouvement au rouleau compresseur. C'est elle qui nourrit notre dichotomie, puisque nous sommes toujours en recherche ou en état de négation de notre complétude, de notre complémentarité. Le but de Magdalena est d'initier ceux qui en ont l'inquiétude, à la compréhension de cette dichotomie de manière à ce qu'ils puissent ouvrir de nouveaux territoires, mentaux et spirituels, et se libérer, être énergétiquement en ordre avec le Tout.. C'est une qualité d'être, une connaissance et une reconnaissance cognitives.

- C'est une manière de penser, alors ?

- Penser, Margaux, c'est s'enfermer dans un paradigme que l'on s'invente.

- Je ne vois pas comment on pourrait s'arrêter de penser !

- Plus tu penses, plus tu es loin de ce que tu es, de ce que tu cherches et que certains appellent la spiritualité. Du fait de l'impossibilité d'atteindre une vérité absolue, tous les êtres humains ont besoin de croire en quelque chose de supérieur à ce qu'ils sont, parce que physiologiquement limités. C'est sûr, un jour je mourrais et tu mourras. Après que l'on dise que l'on a une religion en or massif et que celle de l'autre est en inox, n'a aucune espèce d'importance. Pour la plupart, l'idée de Dieu n'est que cela, un concept, une tentative de donner de l'étoffe à un absolu auquel nous n'aurons jamais accès dans notre condition humaine. Lorsqu'il y a très longtemps, les marchands de toutes obédiences, races et cultures ont pensé comment conquérir de nouveaux marchés, ils ont aussi compris que l'Homme ressentait la nécessité impérieuse de s'appuyer sur un principe supérieur qui le guiderait au-delà de ses propres limites, bref d'avoir de l'espoir en quelque chose qui le dépasserait. L'espoir rend manipulable ! Ils ont donc inventé le concept indestructible de Dieu, le faisant tour à tour anthropomorphe, sexué, asexué, voire hermaphrodite, sanguinaire et revanchard, lui inventant des antithèses malveillantes et une cohorte d'anges, de saints ou d'esprits, autant de bras armés que l'Homme fait intervenir selon ses besoins, pour finalement adorer un dieu unique et rédempteur. Un être omnipotent et omniscient qui n'a ni temps ni espace, qui est partout, voit tout, appartient à toutes les époques et est toujours là, à notre disposition quand nous en avons besoin, témoin silencieux de nos erreurs et de nos



### *L'Ordre de Magdalena*

désirs. Il est immuable et nous sommes mortels. Les systèmes idéologiques disparaissent les uns après les autres, mais la métaphysique jamais, parce que cet état est inné à l'homme. Magdalena a compris cela. L'Homme n'a jamais cherché vraiment la vérité, parce que s'il la cherchait réellement, il y a longtemps qu'il l'aurait trouvée, tout comme il n'a jamais voulu et ne veut pas une société meilleure, sinon quelque chose qu'il puisse modeler et contrôler.

- D'accord, Neill, mais que fait Magdalena en réponse à cet état de fait ? C'est difficile à comprendre...

- Oui, c'est difficile, si tu ne t'élèves pas ! Magdalena est l'application d'une prise de conscience que la pensée, que d'autres nomment méditation ou prière, est un acte créateur de sens, producteur d'une puissance qui a un rôle éminemment révolutionnaire, puisque le Verbe, au sens mystique du terme, est créateur de l'objet. Dans ce sens, Magdalena est essentiellement d'ordre vibratoire. Il émet de manière immuable une pensée, en fonction de la totalité, la vision de l'aigle, dont il équilibre les forces et dont tu peux faire partie sans même en avoir conscience. De par ton intention à..., ton inquiétude à vouloir comprendre les choses et qui tu es, de par ta qualité vibratoire, tu émetts et les gens qui ont la qualité vibratoire correspondante, vont le capter, l'utiliseront dans leur vie, participant ainsi à l'équilibre du Tout.

La pensée monte comme une fumée de volcan, s'étend dans la noosphère, ce plasma dont nous ignorons tout et qui est sans doute plus subtil que celui de Teilhard de Chardin, et est retransmise à celui qui est accordé sur la même fréquence que toi. La noosphère est une bibliothèque. Elle imprime son mouvement, prend et redonne par des canaux énergétiques qui quadrillent l'espace. Quand l'énergie de la noosphère, cette mémoire de tous les temps, redescend dans l'homme qui a émis, cela l'éduque d'une certaine manière. L'Ordre de Magdalena, les gens qui en sont conscients et ceux qui ne le sont pas, ne font qu'émettre et recevoir. Quand tu te connectes avec cela, tu écoutes radio Magdalena comme tu écouterais n'importe quelle autre station de radio. Cela te modifie, te structure, tu t'élèves et en t'élevant tu t'aperçois premièrement que les choses ne sont pas aussi simples qu'elles le paraissent, deuxièmement que la vérité est toujours partielle et change dès que tu passes dans une autre strate, un autre lieu, un autre moment historique, parce que tu es humaine. Ce qui est aussi absolument certain, est que quelqu'un d'autre va le capter et s'en nourrir. En cela, Magdalena participe à un contre-état par rapport à l'ignorance.

- Un contre-état au sens politique du terme ? Je veux dire, Neill, que cette pensée cumulée peut influencer la marche du monde, non ?

- Non absolument pas, Margaux ! Le libre arbitre, c'est dans le menu de l'humain. Vivre le choix, c'est vivre ta vie d'être humain. Obéir à ce qui

sera, sera, c'est vivre ton énergie qui vient d'hier et existera demain, le fait que tu sois femme ou homme est accessoire. Avant tu étais peut-être du plancton ou une enzyme, demain, tu seras peut-être autre chose, une poussière d'étoile. L'être humain fait partie d'un projet. Bien que conditionnés par notre phylum héréditaire, nous passons tous néanmoins, de l'enfance à la vieillesse, par de multiples phases et différents états vibratoires qui nous rendent uniques. A cela s'ajoute la mémoire, mais celle de ce que nous sommes n'est pas toujours, voire très rarement, la mémoire de ce que l'on est vraiment, parce que nous en avons nos interprétations, et notre environnement, familial par exemple, n'a souvent pas les mêmes. Une conscience politique revient à dire : "j'ai raison et toi, tu as tort" ou "tu dois t'arrêter au feu rouge..." Tu peux protester, mais vivre ensemble, exige des règles ! Quand je parle de contre-état, je ne parle pas de politique, sinon d'une attitude nécessaire. Il n'y a pas de méthode, tu émets. Point barre. Ce qui est spirituel ce n'est pas l'individu, sinon le résultat de tous ces individus qui forment ce plasma, élément compensateur et correcteur des forces énergétiques à l'œuvre, un immense méridien invisible qui enregistre tout, dans une pensée qui appartient à tous et à chaque chose. Il n'y a rien à comprendre d'autre.

- Un peu comme le non-agir du taoïsme.

- Oui et non... Ce qu'il faut développer en l'Homme, c'est une sagesse, une compréhension de l'autre, mais cela ne signifie pas que l'on ne sera que dans la paix ou que dans la violence. Il doit y avoir un équilibre, chaque chose en son temps. On ne peut pas nier la violence, sinon on nie la vie. Il ne te viendrait pas à l'idée de nier le jour, n'est-ce pas et d'affirmer que seule, la nuit existe ? La nécessité de se défendre ne justifie pas la violence, sinon qu'elle répond à une fonction de l'Homme. Si l'on était un Pur Esprit, la violence n'aurait plus de sens puisque l'on appartiendrait à un cosmos peuplé d'étoiles qui naissent, vivent, explosent et meurent, où la vie et la mort sont unies dans le même mouvement de continuité, où tout est en harmonie. Et cette perception est refusée à notre compréhension, parce que, comme je te l'ai déjà dit, nous sommes limités par notre condition d'Homme.

- Alors, Neill, Magdalena ne prêche pas l'amour dégoulinant et la non-violence ? Ce n'est donc pas un ordre de paix ? Cela me paraît contradictoire !

- Dès que tu commences à vouloir expliquer quelque chose, apparaissent les contradictions, la synthèse de la vision du serpent et de l'aigle devient impossible. Magdalena n'est pas une mystique abstraite. Les êtres qui en font partie, répondent également à ce qu'est l'Homme en tant qu'animal, ce serait une erreur que de l'oublier. Il y a des choses que l'on ne pourra jamais remettre en question, comme respirer, dormir, manger,

vieillir ou mourir. Obligation lui est faite d'obéir à ces Lois. Et Magdalena est aussi obligée de leur obéir, sachant que l'Humanité ne pourra jamais échapper à son animalité. Elle y revient cycliquement, après avoir tout épuisé, Dieu, la nature, la science, le monde, la vie, car il n'y a que là qu'elle se reconnaît. Certes, l'homme a besoin de paix, d'amour, de confiance. Mais il a aussi besoin de violence, de défense et de confrontation. Cela fait partie de sa nature. Le truc, c'est qu'il ne faut pas aimer jusqu'à se perdre ni faire de la cruauté ou de la perversité, spécificités humaines, l'apanage de la violence. Magdalena sait que de par sa condition limitée, l'être humain a toujours les héros de son époque, de sa géographie, de son histoire. Alors oui, Margaux, c'est légitime de défendre Fort Alamo, tout comme il est aussi légitime de l'attaquer, puisque celui qui l'attaque veut conquérir une suprématie territoriale. Comprends-tu ? Imagine, quand en 1937, le Japon a envahi la Chine et que son armée a commis les pires horreurs, dont d'ailleurs on parle rarement, qu'aurais-tu fait, Margaux ? Regarder, te plaindre et pleurer ? Si quelqu'un tue tes enfants et tous ceux que tu aimes ?, que fais-tu ? Tu tends l'autre joue ?

- Non, je me battrais, Neill. Sûr que je me battrais ...

- L'Homme est violent, comme la Nature est violente par essence. N'en fait-il pas lui-même partie ? Il y a un temps pour être paysan et un autre pour être samouraï. Tu dois défendre la paix quand il faut la défendre et défendre la guerre, quand il faut la défendre. Et surtout, tu ne dois pas te tromper, sinon tu es mort.

Voici un exemple qui remonte à très loin. Cet Ordre, Margaux, a vu le jour dans l'empire perse.

- La Perse ?

- Très peu de gens connaissent l'histoire de cet Empire et l'enveloppent dans l'imagerie superficielle des contes des Mille et une nuit, celle des miniatures persanes ou plus réducteur encore, se gargarise de l'image diabolisée de l'Iran actuel, résumé à une poignée de mollah rétrogrades. Un fichu pied de nez de l'Histoire !

Car à l'époque dont je te parle, l'Empire perse était alors au monde ce que ce sont les Etats-Unis aujourd'hui, ou ce que fut l'empire romain il y a plus de deux mille ans et plus près de toi, l'empire ottoman. Le monde a connu bien des tentatives de globalisation ! La Perse s'étendait de l'Asie centrale jusqu'à la Chine à l'est, jusqu'à l'Inde au Sud et jusqu'en Irlande à l'ouest. D'ailleurs pour l'anecdote, il fut un temps où l'Irlande, la terre de ton arrière grand-mère Félicity, s'appelait Eyrland et l'Iran, Eyran. Bref, ce fut la culture civilisatrice par excellence dont les habitudes, les valeurs et leurs interprétations furent adoptées par la plupart des peuples qui for-mèrent partie de cet empire, et même au-delà, à un moment ou l'autre de leur histoire.

- Dommage que l'on ne nous enseigne pas tout cela ! Cela changerait notre manque de perspective sur notre avenir et sur la mondialisation.

- Il faut souligner qu'à cette époque, celle-ci était dépourvue du caractère sans charme et uniformisant, tel que nous le connaissons actuellement. Les pays annexés perdaient leur souveraineté mais nullement leur spécificité culturelle, religieuse ou autre, et cela perdura jusqu'à l'arrivée en terre perse, d'Alexandre le Grand. Bien avant que la civilisation occidentale ne sorte de sa barbarie, l'Empire perse était une pépinière de découvertes scientifiques et d'inventions techniques comme la maîtrise de la métallurgie et donc des armes ou encore celle de la domestication du cheval. Pour l'anecdote, la culture de la vigne et la fermentation du vin, par exemple, dont on attribue fièrement la paternité au bassin méditerranéen, y étaient pratiquées au Hajji Firuz Tepe dans les monts Zagros, cinq mille ans avant Jésus-Christ. Aujourd'hui, d'un côté comme de l'autre, admettre qu'un peuple d'Asie Centrale en fut probablement l'inventeur, cela fait désordre.

- Nectar des dieux pour les uns, invention du diable pour les autres !

- Le vin, Margaux, a été sans nul doute le premier produit capitaliste au monde. Et ce n'est pas anodin qu'il ait aussi suivi les routes de l'évangélisation et celle des monastères. Mais c'est une autre histoire ! L'Empire perse était à l'époque, du temps de Cyrus, un lieu de tolérance. A tous points de vue. On y promulgua la toute première charte des droits de l'homme : abolition de l'esclavage, tolérance religieuse, libre choix du métier, droit à la vie ou la responsabilité individuelle des fautes commises... On est bien loin de nos ports négriers, comme Nantes ou Bordeaux, qui au XVII<sup>e</sup> siècle allaient faire fortune avec le commerce de chair humaine, ou de nos plus récents zoos humains des expositions universelles, sans parler de l'Inquisition et autres joyeusetés à portée civilisatrice. Mais imagine, tu es une femme et tu vis à cette époque, dans cet empire...

- Oh, Neill... Pas besoin d'avoir beaucoup d'imagination. Ma vie aurait été un long voile tranquille. Recluse, emmaillotée, ne dévoilant mon sexe que pour recevoir celui de mon seigneur et pour mettre au monde la fierté masculine de ses entrailles, dans le meilleur des cas. Dans le pire, en plus j'aurais bossé comme une esclave ...

- Arrête ! Tu pourrais continuer longtemps ainsi, tant cela fut et est encore le lot de bien des femmes de par le monde. Ton analyse verse trop dans le stéréotype. Tu oublies, comme beaucoup d'ailleurs, ce qui se passe actuellement dans bien des pays du tiers-monde, où des femmes voilées, simplement pour ne pas perdre la vie, la risque cependant pour donner des cours élémentaires à des enfants, au fond d'un garage ou d'une cave. Et tu

devrais te demander pourquoi dans la majorité des cas, ce sont des femmes qui le font.

- C'est vrai, Neill, on ne pense jamais à cela.

- Mais tu n'as pas tout à fait tort et les choses n'ont guère changé. Tout comme actuellement dans bon nombre de pays, la femme était considérée dans l'antiquité comme un être inférieur, dont la vie valait moins que celle d'un âne. Mais dans l'Empire perse, les femmes étaient l'égale de l'homme devant la loi. Les filles héritaient des biens de leurs parents, à parts égales avec leurs frères. Même de condition modeste, elles pouvaient posséder des propriétés et étaient obligées alors de payer des impôts. Elles recevaient à travail égal salaire égal, avaient un rôle actif dans la gestion des affaires et pouvaient parvenir à des postes importants, y compris des postes militaires de haut rang. Enfin, qu'elles soient filles du peuple ou bien nées, elles avaient toutes accès à l'enseignement.

- Autant pour moi, Neill ! On se met souvent plus de préservatifs sur le cœur et l'esprit que sur le sexe !

- Mais le plus important est que l'Empire perse fut le berceau de toutes les religions, je dis bien toutes, qu'elles soient révélées ou non.

- Mais ce n'est pas du tout ce que l'on nous apprend ! Et cela modifie la perspective que l'on a de l'Iran actuel, désigné comme l'axe du Mal !

- Eh oui, Margaux ! La plupart des analyses se cantonne souvent à celle des faits présents, perdant ainsi une perspective toujours et encore en continuité avec le passé. Cet empire perse a donc eu, entre autres, quoique peu de personnes ne veuillent le dire et encore moins le reconnaître, une grande influence sur toutes les grandes traditions religieuses, y compris le christianisme qui au départ n'était qu'une dissidence du judaïsme, et fut d'abord une religion asiatique et africaine... Et l'expansion de toutes ces différentes confessions, ancrée dans la religion et la construction de lieux de culte ou encore dans les guerres afin de conquérir de nouveaux territoires où l'on brandissait fièrement des étendards en soie, fut avant tout l'œuvre des marchands.

- Et les femmes dont tu me parlais, elles sont où dans tout cela ?

- L'esprit de tolérance et d'équité d'alors a favorisé le développement de Magdalena, mais cela n'explique pas tout, si ce n'est ce qui se voit et se constate. Mais attention, le fait que tous ces cultes, puis l'ordre de Magdalena soient apparus à cet endroit précis, n'est lié ni à l'histoire ni à la culture perse.

- Que veux-tu dire ? Tu me décris un empire étonnamment moderne, et maintenant tu m'affirmes que cela n'a rien à voir !...

- C'est quelque chose que tu ne trouveras pas dans les livres. Je te le répète, cela n'a rien à voir avec la culture iranienne, sinon avec la géométrie énergétique, toujours en mouvement de la terre. Ce chant des

énergies était connu de tes lointains ancêtres, quand ils érigeaient des dolmens et des menhirs ; des Chinois quand ils pratiquaient la science du feng-shui ; ou encore plus près de nous, des communautés monastiques, quand elles dressaient leurs couvents et monastères sur des pics montagneux, comme les célèbres moines du mont Athos. L'Iran fut à un carrefour énergétique spécial, puissant et constitutif de la terre, parce qu'il possédait à ce moment-là une qualité vibratoire déterminée par sa situation, y compris vis-à-vis des planètes. Et ce lieu précis a été à cette époque précise l'origine centralisatrice de cette pensée qui anime encore l'Ordre de Magdalena, comme d'autres lieux le sont également aujourd'hui.

- Et qu'est-ce qui détermine cette puissance énergétique d'un lieu ou d'un autre ?

- Les volcans, les failles, les fonds océaniques, les minéraux enfouis dans le sol, mais aussi les planètes et tout ce que l'on ignore de l'Univers. Plutôt que d'énergie, il vaudrait mieux parler de qualité vibratoire déterminée par une situation spatiale, qui met un lieu particulier en résonance avec le Tout et tous les pays, pour désigner ces lieux par un nom plus illustratif, ont connu ou connaîtront à un moment donné de leur histoire, cette plénitude énergétique. Pour faire une comparaison, c'est un peu ce que disent les anciens médecins traditionnels chinois quand ils expliquent que les points d'acupuncture constituent une partition musicale qu'ils ont en charge de mettre en harmonie avec le cosmos. C'est ce que d'autres ont appelé la musique des sphères ou ce que simplifiait Hermès quand il affirmait : *ce qui est en haut est en bas...*

- Cela veut dire que l'Iran a été avec d'autres à l'origine de ce chant vibratoire dans lequel est plongé l'univers ?

- Oui bien sûr ! Mais il y en a eu d'autres comme la Mésopotamie, l'Égypte, l'Inde ou l'Irlande. L'Iran n'était pas et n'est pas le seul lieu, sinon un point de convergence parmi d'autres, qui d'ailleurs n'a pas besoin des hommes pour entrer en résonance avec le reste de l'Univers. Un bâton a deux extrémités, mais il serait bien difficile de dire laquelle est à l'origine du bâton, n'est-ce pas ? Par contre, à partir de l'une ou l'autre, tu peux faire bouger le bâton, le faire glisser dans un sens ou dans l'autre, et le multiplier à l'infini. Ainsi, la terre est-elle parcourue de milliards de points qui convergent tous, à un moment précis, en un lieu et un de ces lieux fut l'Iran. Cette idée de maillage vibratoire de la terre fait lever les yeux au ciel à bien des scientifiques. Pourtant, les baleines ou les oiseaux migrateurs se servent de ces chemins invisibles !

- C'est comme la force vitale de la médecine homéopathique ou le Qi des chinois, alors ?

- Qui agit en toute chose et meut toute vie, ce que nous en savons, très peu, et tout ce que nous en ignorons. La connaissance est toujours sous-

traction, Margaux. Tout ce que nous voyons, tout ce que nous touchons, manifeste une puissance qui appartient au monde de l'invisible dont choses et êtres vivants ne sont que le support matériel de sa manifestation.

- C'est cela que ces femmes avaient compris ?

- Elles avaient compris que la pensée est créatrice et formatrice et que toutes choses dans la Nature, au sens universel du terme, y participent. Certaines l'avaient expérimenté par télépathie, hypnose ou parce qu'elles possédaient des dons de clairvoyance. D'autres y avaient été initiées par la maternité qui ouvre chez l'être conscient de nouveaux territoires qui le relie au monde subtil. Dans les premiers temps, certaines utilisèrent les nouvelles voies commerciales comme les routes de la soie, pour communiquer cette connaissance et tisser ainsi un réseau d'échanges. Au cours de ces rencontres, elles faisaient des Roues, comme tu en as fait. Et tu as appris que bien qu'en apparence il ne s'y passe rien, elles te connectent avec tous ceux et celles qui y participent. Tu l'as constaté souvent a posteriori. D'autres se servirent de l'artisanat, art dans lequel elles furent souvent des maîtres, pour inscrire dans le dessin d'une céramique, d'un objet en cuivre ou en cuir ou encore dans le motif d'un tapis, les secrets de ce qu'elles savaient.

- Comme les femmes guatémaltèques le faisaient en brodant les huipils ?

- Oui, mais ce message n'avait absolument rien de politique, au contraire de celui des femmes guatémaltèques. Ces objets avaient pour fonction de véhiculer à travers le temps, un seul et unique message, la connaissance des quelques Lois immuables qui sont à l'origine de Tout et sur lesquelles personne n'a d'influence. Elles sont, elles agissent, un point c'est tout. Tu nais, tu vis, tu meurs, mais dix siècles après le plat est toujours là. Quelqu'un le voit et s'il est initié, il en comprendra le message et sera capable de continuer la pérennité de l'Ordre de Magdalena et surtout, son rôle. Mais cette façon de faire les a mises en danger.

- Comment cela ?

- Elles étaient identifiables, Margaux. Ainsi, elles usaient d'un symbole de reconnaissance qui allait les désigner facilement à leurs bourreaux, quand commença leur persécution, d'abord avec la montée du zoroastrisme, monothéisme antérieur au christianisme, par qui il fut balayé et dont les adeptes s'unirent pour les pourchasser. Pendant que l'homme endormi s'inventait une religion monothéiste révélée, pour asseoir son pouvoir temporel et mercantile par le biais d'une figure divine masculine, la femme éveillée, elle, développait un contre-état spirituel, puissant et invisible, basé sur ce qu'il y a de meilleur dans l'individu, la féminité généreuse et humble sans pour autant renoncer à elle-même. Une mise au service de l'autre autant en actes qu'en pensée.

- Si elles avaient compris l'importance de l'invisible qui contient le Tout, pourquoi ont-elles eu besoin d'un signe de ralliement ? C'est paradoxal, voire même orgueilleux, d'autant plus que tu me dis qu'elles étaient douées de pouvoirs subtils de communication !

- C'était une pratique courante à l'époque, un peu comme le poisson des premiers chrétiens. Toujours est-il qu'elles ont fini par être un obstacle au grand marché commercial que promettait le monde. Il fallait donc les éliminer, individuellement d'abord, puis ensuite collectivement. Des massacres ont été organisés et pas seulement en Iran. Beaucoup de femmes ont été torturées ou brûlées. Ajoute à cela qu'il n'est pas facile de se cacher pour une femme lorsqu'elle a des enfants. D'autres ont fui, se réfugiant dans les monastères, les forêts, les grottes, n'importe où.

- Elles ne se sont pas défendues ? Et encore plus, personne n'est intervenu pour empêcher ces massacres ? Décidément, rien ne change sous le soleil !

- Elles n'ont pas été qu'acceptantes, elles ont lutté les armes à la main contre leurs assaillants, et des hommes dont certains, une minorité, appartenaient à l'Ordre de Magdalena, les y ont aidées. Lorsqu'elles ont compris que résister ainsi était voué à l'échec, elles ont abandonné le combat, non parce qu'elles étaient moins nombreuses que leurs agresseurs, sinon parce que elles avaient pleinement conscience que l'ensemble de la société était en faveur de cette suprématie de la masculinité, qui leur vendait une promesse de mieux-être par le développement du commerce et surtout, un espoir de paradis et de rédemption à travers la nouvelle religion.

- Pourtant, ces femmes ne croyaient pas en ce dieu, Neill.

- Non, elles n'y croyaient pas. Elles avaient fort bien compris que dans cette société naissante, il n'y avait pas de place pour cette paix intérieure, ce besoin de regard, ce besoin d'exister dans sa féminité.

Elles se sont donc dit : "puisque nous ne pouvons pas gagner par les armes, nous gagnerons par la pensée. Nous allons émettre et disparaître. Nous allons émettre parce que nous savons que cela est créateur d'un sens et que tous ceux qui émettront cette pensée-là, se reconnaîtront dans ce que nous sommes. Mais nous n'avons pas besoin de savoir qui, nous n'avons pas besoin de savoir où, quand et comment."

Ainsi, l'Ordre de Magdalena, ou plutôt la conscience de ce qu'est la féminité, a été le créateur d'un plasma qui réunit toute la pensée humaine comme une huile essentielle après son passage dans un alambic.

Cela dit, ne va pas croire que le nombre de connectés, c'est Google ou Facebook. Non, on est malheureusement plutôt dans le minimalisme, le petit yin dans le grand yang de la philosophie chinoise. Le petit point noir dans le blanc.

- Et dis-moi, Neill, tout émet, je veux dire tout ce qui est vivant ?



### *L'Ordre de Magdalena*

- Tout, Margaux... Absolument tout. On n'y pense jamais, tant on est persuadé que pour être doué de raison, seul l'Homme est doté d'intelligence. Mais en ce moment même, toutes les plantes et les animaux émettent pour contrecarrer la mise en danger de la terre par l'Homme. Ils sont aussi en état d'urgence et ils le furent bien avant nous, qui le sommes toujours d'une manière cynique, parce que l'on constate soudain que nous avons un léger problème avec notre environnement et sa perpétuation, ce qui ne nous empêche pas de continuer d'exister dans notre prépotence. Mais les écosystèmes qui souffrent, on s'en fout, comme on se fout de ces autres écosystèmes humains du tiers monde. La mort ne doit pas être la même partout. Il ne doit pas y avoir ni les mêmes mères, ni les mêmes pères et ni les mêmes enfants. Personne ne les pleure vraiment en Occident ! Mais, quelque part, le sage du tiers monde sait que sa population au fond est extrêmement forte. Nous, on est devenus tellement fragiles que passé cinq morts, on a une cellule de crise avec aide psychologique.

- Neill, je t'en prie, fais-moi un résumé qui me fasse un peu rêver ! Quelque chose de prometteur...

- Pardonne-moi... Mais rappelle-toi ce que disait Bertolt Brecht : "*être révolté un jour, c'est facile ; être révolté une semaine, c'est bien ; être révolté une vie, c'est utile...*" Tout ce qui arrive, ne se produit jamais par hasard mais répond à des cycles. Une chose en chasse une autre, ni pire ni meilleure, dans un constant balancement des extrêmes et chacune a sa raison d'être. Pour faire court, Margaux, très court, Magdalena est donc un Ordre qui émet à distance, en influençant, en imprégnant les choses et les êtres vivants, sans les manipuler. En haut, les choses s'organisent comme elles s'organisent en bas. L'Homme, les animaux, les insectes, les plantes, les arbres, ont eux aussi cette relation organisatrice. C'est pour cela qu'ils sont en constant état évolutif, bien que nous ne le percevions pas. Ils quittent l'eau, leurs pattes poussent, ils rampent, ils marchent, ils volent. Et nous sommes tous en relation avec les forces qu'ils émettent.

- Somme toute, Neill, l'Ordre de Magdalena fut bien avant l'heure, éminemment écologiste !

- Des traces de cela subsistent encore dans certaines cultures, comme par exemple le crapaud qui transporte l'âme des morts, le bison et l'ours protecteurs. Et pourtant, quand tu les rencontres, tu ne leur serres pas la pince pour autant ! Des êtres qui ont instinctivement compris cela, se mettent à parler aux chevaux ou aux faucons. Bref, si tu es dans cet état vibratoire d'entendement par rapport au vivant et son inscription dans la totalité, tu ne peux qu'inscrire la paix en toi. La vraie résistance est une citadelle imprenable, mais elle ne s'inscrit pas dans la dureté, sinon dans la fluidité !

Rester dans ce que l'on est sans se différencier, sans se particulariser et pourtant revendiquer sa différence.

Bon, ma puce, je crois que nous avons largement dépassé le cadre de ton devoir de philo ! Nous aurons certainement l'occasion de reparler de tout cela. Je suis un peu fatigué.

- En tout cas, j'ai de quoi faire et réfléchir ! Tu es un vrai pédagogue, de ceux qui mettent les voiles aux esprits, les convertissant en explorateurs de leurs propres territoires, et y sèment des graines qui lèveront plus tard.

- Ta mère aussi, Margaux !

- Tu sais bien que j'adore quand elle m'explique quelque chose, mais elle est plutôt du style Indiajones, ça se barre dans tous les sens, tu pars de l'atome et tu te retrouves à gamberger sur les noms des étoiles !, dit-elle en l'embrassant, avant de s'éclipser.

Il était temps aussi que je parte, d'autres choses moins agréables m'attendaient et Neill devait impérativement se reposer.

- J'ajouterais juste une chose à ce que tu viens de développer, lui dis-je.  
- Avoir la foi, n'est-ce pas avoir confiance malgré et en deçà de soi-même ? Mais le jour se lève. C'est le meilleur moment pour rétablir un dialogue avec le monde, muet, intime. Je te laisse...

### **Un éclat de lumière blanche**

L'asphalte gluant, fondu par la chaleur, alourdissait sa marche. La sueur s'immisçait au plus intime de sa chair. Anton s'essuya machinalement le visage. Il était fatigué, il était si fatigué. Pourquoi n'avait-il pas écouté Neill ? Pourquoi s'était-il obstiné à prendre l'avion, ou plutôt cette avionnette, quand celui-ci lui avait interdit le moindre déplacement ? Pourquoi ne l'avait-il pas averti de son voyage ? Qu'est-ce qui l'obligeait à aller dans ce coin perdu du Pérou si loin de son Irlande natale ? Un homme, une mallette noire à la main, le bouscula. Il n'y prêta pas attention, il n'était pas rare que des passagers de dernière heure bénéficient de ses avions-stop, affrétés à la demande. Il suffisait de payer grassement les responsables de l'aéroport et le pilote, à qui l'homme confia son bagage avant de repartir.

"Je n'ai plus l'âge de courir entre ciel et terre, d'un pays à l'autre. En huit mois, combien d'avions, de trains et de voitures ? Plus, j'en suis certain, que n'importe quel businessman ! Et bientôt, mon équipe et moi monterons dans un vieux bahut qui nous secouera comme de vulgaires ballots, tout cela pour aller au fin fond de la forêt péruvienne voir un centre qui fonctionne mal, dont il est impossible d'assurer le ravitaillement régulier et qu'il va falloir sans doute fermer ! Mais non, moi, j'ai décidé qu'il était possible de faire autrement, qu'il y avait certainement une meilleure solution ! Par colère, par bravade. Pour me prouver que tout n'était pas aussi pourri au royaume de Ming Men !

Il faut dire que l'on a fait fort ! De huit milles centres, on est passé à une dizaine, il ne reste quasi plus rien de Bergama, quarante ans de ma vie évaporés en quelque mois ! Si j'avais su qu'en acceptant d'être le bras droit de Neill, le monde, mon monde, basculerait autour de moi... Non, ce n'est pas vrai ! Même si je n'avais jamais pensé qu'il puisse être aussi cohérent dans ses décisions et si implacable dans leur application, je savais qu'il était la seule personne d'entre nous capable de restructurer Bergama et de lui rendre sa vocation première. A vrai dire, si j'avais été à sa place, je n'aurais jamais pris de telles mesures. Je me serais contenté d'une petite réforme par ci par là. Neill, lui, a fait très fort, trop fort peut-être. Mais c'est une des rares personnes que je connaisse qui tiendra parole aux dépens de sa propre vie."

Le ciel était dégagé. Anton se sentit rassuré. Ce coucou n'était qu'une fragile peau de métal. Sa naïveté lui était insupportable. Depuis des mois, il ne décolerait pas. Il n'avait rien vu venir. Des hommes qu'il connaissait depuis plus de vingt cinq ans, qu'il croyait être ses amis, étaient en fait des taupes. Son vieil ami juif Aaron, toujours disposé à aider tout le monde, toujours une parole de mansuétude aux lèvres, un sioniste extrémiste travaillant pour le Mossad ! Son centre s'était vendu à un prix cinq fois supérieur à sa valeur. Et Peter, son alter ego, également diplomate, vendu à l'Arabie saoudite... Et tous les autres, si nombreux, qui avaient fui la queue entre les jambes, quand Neill avait entrepris son grand nettoyage réformiste ! A quelle sauce allaient-ils être mangés, maintenant ? Il ne restait de Bergama que le pouvoir que donne une fortune colossale, sur qui personne ne pouvait mettre la main, et toujours un important réseau international de relations, à tous les niveaux de la société : des intellectuels, des artistes, des économistes, des avocats, des diplomates évoluant dans les hautes sphères du pouvoir, des chefs d'entreprises jusque dans les multinationales, des patrons de presse ou encore, bien loin du brouhaha, des artisans et des personnes anonymes. Tous des gens de l'ombre qui faisaient un travail extraordinaire. Un contre-état nécessaire pour contrôler, voire contrecarrer les décisions et les actes de cette minorité impudente qui prétendait gérer le monde selon ses propres intérêts, toujours à court terme.

Nalayam s'était moqué de sa colère, qu'il avait jugée par trop immature :

- Mais de quel monde sors-tu, Anton ?, s'était-il insurgé. - Tu aimes les gens, dis-tu ? Balivernes ! Tu vis trop dans ta tour d'ivoire irlandaise ! Tes qualités d'homme de guerre se sont émoussées au jeu diplomatique et dans ses antichambres de la magouille de haut vol ! Tu es devenu mou ! Tu sais pourtant l'abîme qui existe entre ce qui se dit publiquement pour donner de quoi picorer à une opinion publique dressée comme une poule et ce qui se trame, se négocie, se pacte et se met en pratique en coulisse ! Compromis est la parole clef. Crois-moi si tu avais vécu dans les geôles du Vietcong, tu n'aurais jamais oublié qu'entre la perversité du bourreau et la souffrance de la victime, la solidarité des premiers pour nous plonger dans un bain de sang et celles des seconds pour résister à une horreur à laquelle ils n'arrivent jamais tout à fait à croire, celui qui garde toujours son sang froid et ne perd jamais le nord est le traître, tant il est prêt à tout pour sauver sa peau. Une vraie boussole qui renifle la moindre faille chez l'autre. Et c'est souvent le type le plus quelconque qui soit, un quidam entre mille, un type appliqué qui jamais ordinairement n'oserait se mettre dans des problèmes, quelqu'un même qui s'oppose fermement à quiconque s'affranchirait des règles ou des lois, bref l'ami à qui l'on confierait aveuglément sa vie et

celle des siens, tant on est persuadé de son intégrité. Un type modèle qui en fait, fluctue entre deux personnalités qui échappent à notre entendement, soit par inadvertance soit par incrédulité. C'est ce que Neill appelle la seconde humanité, opportuniste et pusillanime, celle qui attend toujours de voir d'où vient le vent et où il va souffler pour agir, toujours à l'ombre de celui qui sur le moment lui semble le plus fort, celle qui s'adapte à tout, le gant qui s'enfile et se jette. Il te dirait même que c'est un *Anarcadium*, grand médicament homéopathique réorganisateur de la dichotomie psychique humaine.

Anton soupira. Sa faiblesse venait de sa conception de l'amitié qu'il plaçait au-dessus de tout. Jamais il n'aurait trahi un ami, quels que soient ses actes.

"Plutôt me suicider, pensa-t-il. - C'est ma faiblesse, mais au moins j'en suis conscient. Je me plains, mais au fond, je suis heureux du travail auquel je participe. Je ne comprends pas comment Neill fonctionne. Parfois, je pense qu'il est marxiste, d'autres fois que c'est un nihiliste, et d'autres fois encore, un aristocrate libertaire. Je ne sais pas comment il s'y prend ! On peut dire tout ce que l'on veut de lui, mais d'une manière ou d'une autre, on se retrouve sur le chemin que l'on n'aurait jamais dû quitter, comme si le fait de nous faire confiance, tout en nous contrôlant, nous redonnait l'appétit de nous-mêmes. Moi, le vieux diplomate, je dois reconnaître que non seulement l'irrévocabilité de ses décisions, mais aussi le système qu'il a mis en place et qui marche à merveille, feraient trembler bon nombre de politiciens dans leurs chaussures griffées Weston ! La tête que j'ai faite quand il me l'a expliqué, la même sans doute que si je m'étais retrouvé face à face avec un martien ! Pour moi, il était fou à lier ou diablement intelligent, ce qui, somme toute dans bien des cas, revient au même !"

Anton avait critiqué durement ce qu'il avait qualifié de lubie marxiste, affirmant que trop d'égalité était nuisible.

- Anton, lui avait répondu Neill, - pourquoi faire compliqué quand on peut faire simple ? Et c'est une évidence archi simple que celle-ci : le confort psychique de l'homme dépend en priorité de la manière dont sont couverts ses besoins essentiels, à savoir manger à sa faim, avoir un toit, l'accès à la santé et à une éducation de qualité pour ses enfants, bref tout ce qui lui confère une certaine paix de l'esprit. Bien des choses changeraient dans nos sociétés si ces besoins primordiaux étaient assurés a priori. Il faut donc se demander pourquoi cela ne l'est pas...

- Que veux-tu dire par là ? Ces besoins sont généralement garantis par le fruit de notre travail ! On ne travaille même que pour cela ! Vivre pour manger, tu te souviens ?...

- Tu te trompes, Anton. D'abord, si tu ne travailles pas, tu n'as rien. Ensuite, ce n'est pas couvert puisque tu travailles pour pouvoir en bénéficier. Ajoute à cela que ton propre outil de production, ton travail, n'est jamais garanti, puisqu'il peut t'être retiré du jour au lendemain, souvent pour des considérations économiques qui te sont complètement étrangères. On le voit tous les jours. Après vingt-cinq ans, voire plus, à bosser dans la même entreprise, combien se retrouvent sans boulot, jetés à la rue comme des malpropres ?!

Pourquoi, Anton, l'Etat ne couvre-t-il pas gratuitement ces nécessités indispensables ? Voilà une grande question ontologique et pour moi, il n'y en a pas d'autre ! Les assurer et les garantir signifieraient que des générations entières n'auraient plus à souffrir d'anxiété par anticipation ! Elles pourraient alors devenir créatrices pour tout le reste et non pas, comme actuellement, pour se gaver d'un superflu consommable afin de s'évader...

- Un peu utopique, non ? Ne me dis pas, Neill, que c'est cela que tu veux mettre en pratique au sein de Ming Men ! On court au fiasco !

- Et bien si justement, Anton. – D'ailleurs, j'ai déjà commencé à le faire. Mais cela ne signifie pas pour autant qu'il faille omettre normes et règles. Pour y avoir accès, il faut en être méritant, ne pas se comporter en parasite, participer au bien-être commun.

Bref, c'est l'opposé de l'assistanat étatique actuel ! L'ingérence de l'Etat dans nos vies - du feu rouge au sens interdit, des lois pour tout et n'importe quoi aux institutions qui modèlent gravement l'éducation de notre progéniture du berceau à la faculté, jusqu'à la pléthore de cellules de crise psychologique, psychiatrique, religieuse, spirituelle, médicale et même sexuelle, à travers le préservatif, la pilule, le bébé-épreuve, voire médicalement conçu, et dans peu de temps sa main mise sur notre génétique -, est d'autant plus terrifiante qu'elle est devenue la norme. Et je ne te parle même pas de la censure, hier par manque d'informations, aujourd'hui par son excès ! Tout ce conditionnement se justifie en réalité par la peur viscérale de la majorité à l'autodétermination et sa trouille de l'ostracisme.

- Si je comprends bien, tu souhaites que les gens acquièrent une certaine autonomie, qu'ils cessent d'être spectateurs et soient participants de ce qu'ils créent. Mais ils vont tous refuser ! Quitter leur fauteuil ! Qu'est-ce que tu feras avec ta théorie, Neill, quand il n'y aura plus que quatre paires de bras pour faire tourner la boutique. Déjà que l'on s'est réduit à une portion congrue !

- Que les choses soient claires, même pour toi ! Je refuse catégoriquement d'assister qui que ce soit, où que ce soit. Assister, tout comme être assisté, ne favorise que le développement insidieux d'une perversité réciproque.

- Développe ton idée, car au contraire de toi, je crois fermement qu'à la longue, cela se révèle très bénéfique, du moins pour celui qui reçoit et l'aide à sortir de la situation difficile à laquelle il est confronté !

- Dès l'instant, Anton, où l'on prend en charge quelqu'un, on le domine. On le transforme en esclave, élève ou disciple, en quelqu'un que l'on va frustrer et qui n'aura qu'une envie, prendre sa revanche. Tout ce qui s'est passé dans Ming Men jusqu'à maintenant l'illustre magistralement ! Par exemple, le fait que l'on pouvait en faire partie à vie s'est rapidement converti en un privilège acquis et en un droit inaliénable, à tel point que son bénéfice s'est mué en une désastreuse normalité où chacun se croyait autorisé à faire n'importe quoi, jusqu'à piquer allégrement dans la caisse, d'autant plus qu'il n'y avait ni ordre ni contrôle. Dans la Nature, il n'y a pas besoin d'ordre, parce que si tu fais une erreur, tu la paies de ta vie. Tu entres en conquérant sur le territoire des loups, celui des lions ou celui des caïmans, tu fais une erreur d'appréciation, tu ne sais pas gérer la situation et tu disparais. Il n'y a pas de flics dans la Nature, il n'y en a pas besoin ! Il fait un froid polaire, tu restes cinq minutes dehors et tu meurs congelé. Une coulée de boue et au revoir... C'est extrêmement dangereux, la pérennité, Anton.

- Et comment comptes-tu t'y prendre, mon ami ? C'est loin d'être gagné d'avance !

- C'est simple ... A celui qui participe au projet de Ming Men, tout est offert, le gîte et le couvert, les soins de santé et l'éducation. Pour en jouir, il faut néanmoins, que les bénéficiaires soient à la hauteur de leurs exigences. Ce n'est pas "quoique tu fasses, tu l'auras" ! Au départ, c'est un peu comme dans une compétition sportive, tout le monde est à égalité sur la même ligne, sans préjuger de qui est qui. Mais ce n'est pas non plus "fais-moi ce cent mètres et tu auras une médaille !" On n'est pas dans un système infantilisant de récompense ! Non, dans Ming Men, tout le monde a l'assurance a priori que ses besoins fondamentaux seront couverts. La véritable question qui se pose, est de savoir si : "au bout de ces cent mètres, tu auras été capable de garder ou non ta médaille." Tu ne gagnes rien, Anton. Tu ne fais qu'entretenir ce que tu as reçu, simplement parce que tu en comprends l'importance, tant individuelle que collective. Ce n'est pas très différent de ce qui se passe, quand tu reçois un héritage, sans avoir rien construit de tes propres mains. Tu as dix-huit ans et tu commences ta vie avec la fortune de papa, qui t'a laissé des terres, des chevaux, une ferme ou un portefeuille d'actions. Est-ce que tu arriveras au bout du chemin avec cette médaille, l'auras-tu fait fructifier, l'auras-tu perdue ou revendue en route ?

- Plus que de ton talent, je dirais, Neill, que tout dépend de la valeur que tu donnes à ce que tu as reçu...

- Je ne te le fais pas dire... Si tu perds ta médaille, plus de ferme, plus de chevaux, plus de terre, plus rien... Tu iras alors grossir les rangs de la première humanité et il n'y a rien de méprisant dans ce terme. Elle désigne celle qui est corvéable et travaille pour les autres, souvent sans aucun droit ou des droits de dupes. Une émigration intérieure, propre à chaque pays. Tu peux prendre cette histoire dans n'importe quel sens, Anton, sur cent personnes, il y a en toujours une trentaine qui franchit la ligne d'arrivée, la médaille dans la main, et tout le reste qui n'y parvient pas pour des causes très variées, dont certaines, pour la majorité, sont indépendantes de leur volonté. Néanmoins, ceux-là travailleront toute leur vie pour la trentaine de gagnants. Où que tu ailles, cela se passe toujours ainsi.

- Je doute fort, Neill, que ton système rencontre un franc succès, puisque finalement il aboutit à la même inégalité que n'importe quel autre ! C'est même un système un peu facho, non ?

- Ne me fais pas rire, Anton ! Démocratie ou non, toutes les politiques ne sont que des variations sur une théorie identique : plaire au plus grand nombre ! Si d'après toi être fasciste, c'est exiger le meilleur de chacun et d'avoir un esprit civique, alors oui, ce système égalitaire l'est totalement. Il l'est, si te contraindre à lutter pour être et pour grandir, si requérir ta présence physiquement et spirituellement, que tu sois dans ce que tu fais avec appétit et non par compromis professionnel ou de survie, est considéré comme une atteinte à la liberté. Plutôt marrant d'ailleurs quand on pense qu'au nom de celle-ci, on conçoit la désertion constante de nos hémicycles par ces députés pour lesquels on vote et on s'engage, comme fait accepté, sinon acceptable ! Cela est difficile ? Oui, Anton ! Mais ironiquement, ce qui l'a été le plus pour bien des gens de Ming Men qui se croyaient les victimes du précédent système, hyper-hiérarchisé et cloisonné, a été de découvrir qu'ils ne l'étaient que d'eux-mêmes. Il a donc fallu qu'ils grandissent pour comprendre les avantages de ce nouveau système, ajustement qui s'est traduit par un temps de flottement. Je ne le répèterais jamais assez, tout dépend de nous et seulement de nous...

- Si je comprends bien, Neill, tu donnes tout au départ, rien à la fin ! C'est à chacun de cultiver son jardin !

- Exactement ! Mais cela n'exclut pas le fait qu'il doit y avoir un service d'ordre. Il ne faut pas rêver ! Le civisme ne s'obtient pas en demandant gentiment aux gens d'être civiques, mais en les y obligeant et sur leur vie, s'il le faut. En outre, dans un système égalitaire tel que celui-ci, il y a un autocontrôle naturel. Si tu donnes la même médaille à tout le monde, ceux qui l'ont, ne voudront pas la perdre en route du fait du comportement inique d'un quidam. Il se crée donc spontanément une auto-surveillance, omniprésente et sans indulgence de la part du groupe. Tu fais partie d'une communauté, Ming Men, où chacun peut corriger ton manque d'impli-



cation. Si tu as compris, tu ne le perçois pas comme une attaque personnelle, puisque le bon fonctionnement de l'ensemble est aussi le garant de cette intégrité qui fait ton bonheur.

- J'insiste, Neill, c'est du délire ! Aucun homme ne fonctionne comme cela, ni même est disposé à le faire. Regarde, aujourd'hui quand on coupe la tête d'un assassin, tout le monde crie au scandale !

- Parce que notre société est hypocrite, Anton ! L'hypocrisie a toujours été un vice à la mode et tous les vices à la mode passent toujours pour des vertus. Avant, couper la tête à l'assassin comme tu le dis, avait l'avantage de montrer que tout acte dans la vie, se paie. Aujourd'hui, on n'est plus capable d'avoir un acte de violence sain, sans se sentir coupable. Une violence saine n'est jamais gratuite et a toujours valeur d'exemple. Aligner contre un mur dix présidents de consortiums bancaires crapuleux et leur mettre une balle dans la tête, parce qu'ils ne sont ni plus ni moins que des criminels officialisés dont le nombre des victimes ferait pâlir de rage le moindre serial-killer condamné à mort ou à perpète, est un acte de violence sain et serait un fichu message politique pour le peuple dont ils se gaussent. "Vous n'êtes pas sans importance pour nous..." Qui est fasciste, Anton ?

- Evidemment, Neill, vu ainsi ...

- Dans un système égalitaire, il est probable que dès le départ, toute velléité de dérives serait précocement endiguée par le jeu de l'auto-contrôle. En outre, tu oublies une donnée d'importance : si au départ tu as la même chance que tout le monde et que tu arrives à la fin en ayant tout perdu, par fainéantise, par lâcheté, par j'm'en foutisme, par égoïsme, parce que tu ne comprends pas ou parce que tu ne le veux pas, dans Ming Men, tu auras toujours une seconde chance afin de regagner ce que tu n'as pas su préserver. Mais avant, tu travailleras pour les autres, pour comprendre, bon gré mal gré, cette histoire de civisme.

- Je suppose que la même rémunération pour tout le monde va aussi dans cette cohérence ?

- Oui, trois fois oui, Anton... Aujourd'hui on met des valeurs différentes à la force du travail de chacun, notions qui atteignent souvent des cimes surréalistes, tout comme on le fait également pour un accident du travail. Un ouvrier qui perd sa jambe touche cent euros, un ingénieur mille, un directeur de banque, un million ! Cela demeure pour moi des valeurs absolument incompréhensibles. De plus, personne ne devrait percevoir des salaires comme ceux dont jouissent les présidents des multinationales, des banques, des sportifs ou autres, sans avoir à rendre des comptes. Comment se fait-il qu'une banque puisse faire ce qu'elle fait d'une manière indépendante de l'Etat ? Ou celui-ci est complice ou il est inconscient ! Si l'on conçoit l'existence d'un Etat, ce dernier devrait être au-dessus du privé qui

devrait toujours lui en référer pour garantir le bien de la nation. Il faut impérativement des pares feux. Le système que j'ai mis en place, exclut les privilèges de caste. Chacun est à égalité avec l'autre, tout le monde a la même chance et il n'est pas question de gravir les échelons jusqu'au plus haut niveau de responsabilité, sans d'abord avoir fait ses preuves. Certes, un tel système ne peut fonctionner que si dans chaque acte que tu fais, tu as conscience des conséquences !

- Une objection, Neill, et non des moindres : je suis de ceux qui pensent que l'égalité de salaire dévalorise la spécificité des compétences individuelles.

- Les seules personnes à qui cela pose un réel problème sont celles dont l'ego est surdimensionné. Celles qui sont bien dans leurs baskets et qui sont naturellement de Bonnes Personnes n'en ont aucun. Mais je ne retiens personne. Chacun est libre de partir ou de rester. Si telle est sa décision, il lui faudra alors accepter pleinement les règles de Ming Men. Et dans l'absolu, Anton, chacun pourrait être là sans gagner un sou, puisque tout est couvert dans l'essentiel ! A Ming Men, j'exige de chacun d'avoir une autonomie maximum. Cela ne veut pas dire d'être toujours au top, ce serait invivable et impossible, sinon de toujours agir dans la limite de ses possibilités. Chaque centre produit pour le bien de sa communauté, chacun en rapport avec ses compétences. Ils sont moins payés qu'auparavant mais ont plus d'avantages et produisent pour le bien de tous. Mais celui qui fait une brique n'aura pas plus que celui qui est responsable d'un centre. Et crois-moi, cela trie les gens vite fait bien fait quant à la sincérité de leur motivation !

- Tu peux le dire ! Visiter les centres est devenu facile : il n'y en a presque plus ! Non, je plaisante, Neill ! J'ai aussi constaté que les gens étaient plus détendus et plus enthousiastes qu'avant.

- Actuellement, quand tu rends service à quelqu'un, Anton, on te regarde de travers, on te suspecte ! On gère la bonté spontanée comme une anormalité. Beaucoup croient savoir ce qu'est le bien, souvent d'ailleurs par simple opposition à ce qu'ils croient aussi être le mal. Mais en fait ils n'en savent rien du tout. Etre capable de faire le bien réclame un apprentissage, un peu comme quand tu passes de l'état d'animal sauvage à celui d'animal domestique. Certes, tu y apprends à obéir, mais l'avantage est qu'il n'y a plus de prédateur qui te menace. Tu n'as plus à être constamment sur le qui-vive et à user de peur, tes capacités de survie. On te donne du foin tous les jours ! C'est cela le principe de la démocratie bien comprise, l'élevage bienveillant des poules, du chien, du chat, du cochon, du cheval, en opposition à l'état sauvage où l'animal doit marquer son territoire, avoir une horde coopérative pour chasser et avoir sa place dans le groupe. Il ne tue pas pour tuer, il ne mange pas pour manger. Mais s'il

mange trop, il ne court plus. Il ne mange pas assez et il ne court plus. Il loupe une chasse et il se rapproche de la mort. Le sauvage est obligé de gérer les contradictions. La vache, elle, tu lui mets du foin, et elle le rumine sans se poser de questions. Elle n'a pas besoin de cinq mobiles, ni de deux bagnoles ou de trois portables, sauf si on la dresse politiquement, culturellement et même religieusement pour une seule chose, consommer jusqu'à avoir les dents du fond qui baignent, comme c'est le cas dans nos démocraties dévoyées, où elle arrive bien vite à un état de pléthore toxique. Elle a le cholestérol qui vire au rouge et les triglycérides qui explosent. Bergama en était à ce point et croyait faire le bien. Que ferais-tu alors dans ce cas là, Anton ?

- Je mets notre bonhomme au régime... C'est ce qui se fait, non ? Les fameuses restrictions et autres "*se serrer la ceinture*" !

- Prescrit un régime à un patient et il le convertira en une somme d'entorses ! Ce n'est pas le mettre au pain et à l'eau qui changera quelque chose. Tu dois avant tout le désintoxiquer et à coup sûr, il tombera en crise. Les premières années de rodage de ce système compteront certainement beaucoup de pertes, tout est possible. Néanmoins, cet apprentissage ne consiste qu'à réapprendre ce qui a toujours été présent en l'Homme, l'instinct et l'amour de soi. Mais tant qu'il se refusera à reconnaître que son bonheur dépend d'abord et avant tout de celui de son voisin, il sera dans la sphère de la vache folle. J'investis sur le potentiel de créativité que libère en lui le fait d'avoir ses besoins vitaux couverts, sinon cela signifierait que je ne crois pas au plaisir gratuit que procure celui de bien faire les choses. C'est une éducation à long terme, Anton. Par ce système, tu fiches par terre en l'Homme quelques pans psychiques qui participent à sa lente cristallisation. Le premier correspond à l'anxiété anticipative d'avoir un toit pour s'abriter ; le second, c'est l'obsession de gagner sa vie pour nourrir les siens ; le troisième d'avoir des enfants, de bien les éduquer et de leur assurer un meilleur avenir que le sien, puisque tout est actuellement valorisé en fonction de la possession de fichus diplômes ; et le dernier, le quatrième, c'est la santé... Mais dans cet appartement intime qu'il s'est patiemment construit, il n'y a que quatre pièces. Et elles sont toutes déjà occupées : le boulot, la voiture, les factures, le crédit, ses enfants et son couple. Que reste-t-il de libre pour lui ? Les toilettes et la salle de bain où il y a déjà quarante deux chaises et deux cent bricoles ! Alors oui, je préfère investir dans l'authenticité intime d'un individu que dans sa déontologie collective, sur laquelle il s'assied, le cul entre ses quarante deux chaises.

- Exposé de cette façon, cela paraît imparable...

- Poussons le raisonnement un peu plus loin. Imagine maintenant que tu es dans un appartement dont les quatre pièces sont disponibles seulement

pour ta famille et toi-même, puisque tu n'as plus à te préoccuper du reste. Que feras-tu ? Tu y réapprendras le plaisir de te lever le matin, avec au cœur la satisfaction de participer à un projet utile pour la communauté. Tu réapprendras le coopérativisme puisque tu ne seras plus en état d'hypnose par rapport à cette anxiété anticipative qui avant te consumait. Tu seras éminemment plus productif, parce que tu seras plus heureux. La communauté gagnera plus d'argent, parce que tu ne seras plus malade. Le civisme peut changer une société dans des proportions extraordinaires. Réfléchis une minute ! Tu es écrivain et tu as une maison, tu écris, c'est ce que tu fais le mieux, pendant qu'un autre fait du pain. Et c'est aussi important que celui qui exerce comme avocat ou cet autre qui distribue le courrier. L'économie ne devrait pas dépendre de l'argent qui est seulement un ticket d'échange ! Si tu lui ôtes son symbolisme de graduation compétitive sur notre échelle sociale, somme toute virtuelle, le rapport aux autres devient complètement différent. Si un paysan t'appelle sur la route et te demande de l'aider à ramasser son blé, parce que tu ne fais rien à ce moment là, tu le ramasseras parce que tu as compris cela. Un jour, ce même paysan vient dans ton village, et tu lui demandes de t'aider à peindre ta maison.

Que crois-tu, Anton, que pense une infirmière qui travaille dans un centre de Ming Men et qui bien qu'elle n'ait pas les capacités de gestionnaire ou de devenir médecin, gagne autant que le directeur ou que la femme de ménage ? C'est très important ! Un roi ne fait rien sans un cuisinier, une femme de ménage, l'ingénieur, l'ouvrier ou le maçon. Tous mangent et dorment et pourtant ils ne cultivent pas la terre ni ne fabriquent les draps où ils reposent. C'est précisément cette conscience qui donne vie à un corps de métier, au sens plein du compagnonnage. Ce système au sein de Ming Men gère l'économie à partir de ta capacité productive et créatrice, alors que dans l'autre, qualifié de démocratique, c'est une économie qui gère une capacité de résistance - "je vais au travail, mais je ne comprends pas ce que je fais et il me reste encore quatre heures à tirer" - et provoque stress, dépression, maladie et suicide.

- C'est révolutionnaire ton système, Neill ! Bigrement séduisant même, et aussi porteur d'espoir...

- Dans Ming Men, tous ont passé, passent et passeront par des crises. Il leur faudra relire le mode d'emploi plusieurs fois. Mais petit à petit, ils acquerront une paix intérieure. Certes, c'est difficile de quitter cet état paranoïaque d'anxiété et d'anticipation. On y est tant habitués qu'on n'y fait même plus attention. Mais l'homme qui vit ainsi est un Homme puissant. Il fait tout par plaisir, et c'est insupportable ! C'est pour cette raison qu'un Etat, aussi démocratique soit-il, se refuse à instaurer un tel système et cela ne lui vient sans doute même pas à l'esprit ! Car tu ne peux plus

rien lui vendre d'inutile à cet homme ! Il a une maison, mais cela ne dépend pas de son pouvoir économique. Il mange à sa faim, il joue de la musique ou cultive son jardin, mais cela ne dépend pas de son pouvoir économique. Et quand il veut inviter des gens, c'est dans le cadre de sa communauté ! Tout le village se met en fête pour faire plaisir à l'autre. Les rapports deviennent complètement différents. Et cet homme apprend à utiliser son intelligence émotionnelle et instinctive. Un sacré bilan de sagesse, tu ne crois pas ?

"Neill et ses foutues idées !, songea Anton. - Je me demande où il va chercher tout cela ! Il y en a qui murmurent que quelqu'un, un puissant de ce monde évidemment, les lui soufflerait à l'oreille ! Jamais je n'aurais cru qu'un jour, il y aurait dans Bergama, ou plutôt dans Ming Men, un service d'ordre. Non, plutôt de contrôle. Je préfère ce mot ! Certains vont même jusqu'à affirmer que c'est la marque de services secrets étrangers. S'ils savaient que tout vient de la cohérence de sa façon de penser ! Je lui ai donc demandé pourquoi il imposait des pare-feux, comme il appelle cela. Dans un tel système, les trahisons et les défections devraient être plutôt rares..."

- Mais toujours possibles, m'a-t-il répondu... - Ecoute, Anton... Pas besoin de te faire un dessin ! Ce système ne peut fonctionner sans qu'il y ait une mise en place d'un cadre de contrôle extrêmement efficace, garant de notre sécurité à l'extérieur comme à l'intérieur, car il s'en trouvera toujours quelques-uns qui essaieront de se défilier, d'arnaquer. Dans un premier temps, la communauté les prendra en charge et essaiera de leur faire entendre raison. Si rien ne se passe, il faudra bien qu'une législation, un organisme interne leur explique les choses d'une façon, disons, plus musclée. Ce système de sagesse communautaire pourrait d'ailleurs être parfaitement viable au niveau d'un Etat, mais tu sais aussi qu'il ne pourrait l'être qu'à deux conditions. La première serait de disposer d'une armée forte à tes frontières pour empêcher que tes voisins viennent t'emmerder, l'équivalent de notre service d'ordre. La seconde d'exposer clairement à tes compatriotes ce que tu attends de chacun, tous devant faire le choix de rester ou de partir, sachant que ceux qui partent, perdront tout, ce qui s'est produit à Ming Men. Très peu, j'en suis certain, le feraient, même si beaucoup, au début, auraient encore le cul entre deux chaises et penseraient non sans raison : "on s'est toujours fait mettre. Pourquoi croirait-on celui-ci plus que les autres ? On va attendre de voir qui l'emporte avant de se décider... On ne va tout de même pas quitter ce que l'on connaît, même si on n'a plus confiance, ni aucun espoir." Mais voilà que quelqu'un te propose non pas de faire table rase de tout, sinon de transformer ton quartier

pourri, en un espace de vie agréable, à la condition que tu y plantes toi-même les arbres, d'en faire quelque chose pour lequel justement tu auras envie de te battre. Aujourd'hui, les gens crèvent de ne plus se battre pour un idéal. Je suis simplement partie de cette observation pour mettre en place au sein de Ming Men, ce système égalitaire.

Anton ajusta son corps à l'inconfort de son siège. bercé par le ronronnement monotone de l'avionnette, il s'absorba dans la contemplation des nuages. Il s'amusa à y inventer des paysages, polaires et volcaniques, marins et continentaux. Il y voyait se dessiner des chimères et des gargouilles, des animaux et des visages et s'imaginait que s'y écrivait l'aveu inextricable de milliers d'âme en partance ou toujours en errance. Il en aimait l'esprit vagabond, prisonnier du temps, de l'espace, de la distance qui se soldait toujours par leur lente dilution.

"Il est vrai que depuis qu'il a pris les choses en main, pensa Anton, - j'ai vu des tas de gens se lever avec appétit, comme il dit et beaucoup en sont orgueilleux. Moi aussi, d'ailleurs ! N'empêche, aussi inclassable soit-il, il réalise et cela fonctionne. Au début, personne n'aurait misé un kopeck sur ses projets. Les femmes des quartiers, le même salaire pour tout le monde, l'autonomie des centres, et bientôt la prise en charge éducative de dizaines de milliers d'enfants. Des gosses comme le fut Richard, et sans doute Neill, qu'il faudra apprivoiser et aimer avant de prétendre les éduquer. C'est incroyable !... Là où j'ai dû me résoudre de passer la main à Nalayam, parce que si je ne le faisais pas, Richard était définitivement perdu, la vie m'envoie une seconde opportunité et j'en suis bigrement heureux...

Un bruit sourd. Un éclat de lumière blanche. La dernière que vit Anton. L'avionnette explosa en mille morceaux. Au même instant, très loin, en Andalousie, la douleur et le froid broyèrent le corps de Neill.

### **Quand on n'a plus de chameaux à seller, on selle son chien**

L'automne était encore jeune, mais la douceur de l'aube le surprit. Il aimait la qualité du silence qui précédait les premiers piailllements des dernières hirondelles. Il les contemplait parfois et cela l'amusait de les imaginer, comme on le croyait autrefois, immobiles et enfouies dans les eaux sombres des lacs pour fuir les premiers frimas. Il dégustait le parfum de cette quiétude trop éphémère à son goût où il se laissait aller à une méditation sans objet, regrettant qu'elle soit toujours rompue par ce silence tendu, fait de bruits étouffés et de chuchotements, qui vous mettait les nerfs à vif et régnait dans les couloirs du Vatican. Il l'appelait le silence hiérarchique, car celui des curés avait une tonalité différente de celui des cardinaux et se mesurait au claquement impudique ou feutré des portes. Mais pour l'heure, Mathias se laissait porter par les milliers de voix qui avaient scellé leurs mots et leurs pensées dans les murs épais de son bureau. Les vies qu'il avait prises, s'y dissolvaient, la sienne devenait autre, plus palpable et moins fantasmagorique que celle que lui procurait son appartenance à l'Opus.

- Pourquoi m'arrive-t-il de désirer être autre, ne pas toujours être sur mes gardes, un funambule domestiqué marchant sur la corde raide du devoir, cette corde tendue par d'autres mains. Tiens, cela me plairait bien d'être un paysan, juste préoccupé par ses champs d'oliviers et son blé, comme le général Maximus dans *Le Gladiateur*, murmura-t-il à voix basse, mais pas suffisamment pour l'oreille affûtée du cardinal Jan Wilewski.

- Jamais un léopard ne se convertira en chat, Mathias. Connais-tu l'histoire soufie des trois sages qui croisent sur leur chemin la peau d'un lion ?

- Vous voilà bien amène, Cardinal ! Non, je ne la connais pas ...

- Je te la raconterai quand même, histoire de nous mettre en appétit, Mathias et de dérider ce visage funèbre que tu me présentes. La peau du lion est là, sur le sol poussiéreux. Un vrai trophée ! Trois sages peut-être, mais aussi trois hommes. Et voilà que deux d'entre eux se défient et lancent des paris. Ne sont-ils pas tous capables de redonner vie au lion ? Prudent, le troisième les observe s'échauffer et court se réfugier dans l'arbre le plus haut et le plus proche. Il sait qu'essayer de les raisonner ne servirait à rien. Les deux autres se moqueraient de lui et finiraient par le traiter de lâche et d'empêcheur de tourner en rond. Obstinsés et débordants de fatuité,

nos deux sages rendent donc la vie au fauve qui les dévore aussi sec. Leur sagesse n'était qu'une outre gonflée de vent, ils avaient oublié l'essentiel, la fonction du lion, celle d'être un prédateur.

Alors je te conseille, Mathias, de prendre exemple sur le troisième et d'éloigner de toi la tentation de la division qui en dévore plus d'un, quand il se laisse dominer par ses désirs frustrés ou le doute quant à la justesse de ce qu'il fait. Les dictateurs font ce qu'ils font parce que la dichotomie leur est inconnue. Ils vivent vieux parce qu'ils ne se lèvent jamais en se disant "Mon dieu, pourquoi je fais ce que je fais ?!", sinon "aujourd'hui, je vais encore mieux faire !..." Regarde !, Hitler, Pinochet ou Pol Pot, la seule question qui devait les préoccuper vraiment, était sans nul doute : "combien de personnes en plus, je peux massacrer aujourd'hui ?" Nous sommes des soldats du Christ, Mathias, et nous devons obéir sans nous poser la moindre question aux ordres de sa Sainteté ou mieux encore, à ceux de son éminence grise. Rappelle-toi ce que disait déjà au XVII<sup>e</sup> siècle, Paluzzo Paluzzi Altieri, l'un de nos illustres prédécesseurs : "*Si le Pape ordonne de liquider quelqu'un pour défendre la foi, on le fait sans poser de questions. Il est la voix de Dieu, et nous, son bras exécuteur.*"

- Le bras a fonctionné, Monseigneur... Le responsable de Ming Men vient de perdre le sien...

- Je n'aime pas ton cynisme, Mathias. On n'est pas en train de jouer aux gendarmes et aux voleurs, même si nous ne sommes pas les seuls à chercher où est passée l'immense fortune de Ming Men, devenue totalement invisible !

- Vous pouvez dire ce que vous voulez, Cardinal. N'empêche que l'on joue tous aux pirates. Ne cherche-t-on pas, tous autant que nous sommes, à nous emparer d'un trésor et à conquérir un territoire, le réseau de relations dont dispose Ming Men dans le monde entier ? Et vous l'avez dit vous-même, tous les moyens sont bons, même l'assassinat. C'est quand même le plus définitif !

- Et comment tu t'y es pris, cette fois ?

- Une bombe. Au-dessus de la jungle péruvienne. Ni vu ni connu. Tellement puissante qu'on ne retrouvera aucun débris de l'appareil ou alors, ils seront bien trop éparpillés pour que l'on puisse faire des recoupements. De toute façon, nous avons menacé et grassement payé qui il fallait pour s'en assurer, histoire de faire traîner l'enquête en longueur. Ce Neill a déjà envoyé ses gens sur place pour le rapatriement des corps.

- Il y a eu d'autres victimes ?

- Le pilote et les cinq personnes qui accompagnaient le bras droit de Ming Men, un certain Anton Mc Neilson. Nous n'avons pas pu faire autrement. Ce fichu Neill a monté un service d'ordre en recrutant les plus compétents des membres des meilleurs services secrets au monde. Cet



Anton était trop surveillé pour que nous puissions l'intervenir individuellement.

- A l'avenir, Mathias, tâche d'être moins prolix. Tu sais que nous n'aimons pas avoir des morts inutiles sur la conscience. Le geste juste, Mathias. Le geste juste !

- Ne me cassez pas les pieds avec votre morale de bureaucrate. Vous savez fort bien, Cardinal, que déstabiliser un empire ne se fait pas en un jour ni sans dégâts collatéraux, comme on dit si bien aujourd'hui. La mort de son collaborateur est un message d'avertissement. Nous misons sur sa peur ou son découragement...

- Et tu mises mal, Mathias. Très mal ! Cet homme ne me paraît pas être du genre de ceux qui prennent la fuite au moindre coup de semonce ! Bien au contraire...

- Mais vous savez aussi bien que moi que l'on ne peut pas l'éliminer physiquement. Non seulement parce qu'il est connu comme le loup blanc parmi les siens, Ming Men et l'Ordre de Magdalena, dont pour l'instant nous ne savons pratiquement rien, mais aussi parce qu'il est le seul à savoir où est le trésor. Nous ne pouvons pas non plus l'attaquer de front. Devant une telle éventualité, d'où qu'elle vienne, il s'est protégé contre lui-même, en distribuant des informations clés à des personnes qui ne se connaissent pas entre elles, chacune ignorant ainsi qui sait quoi.

- Il faut vraiment qu'il ait une confiance absolue en ces personnes pour agir de la sorte !

- Ne vous faites pas plus naïf que vous n'êtes, Cardinal. Il suffit juste plutôt de déterminer quel est leur réel intérêt à le faire.

- Je ne doute pas, Mathias, que tout cela soit pour toi des plus excitants. Tu aimes dresser ton théâtre d'opérations comme s'il s'agissait de placer quelques marionnettes sous les feux de la rampe et sans doute en as-tu besoin pour booster le plaisir que tu ressens à les détruire. Mais, j'ai quant à moi, d'autres priorités. On ne peut simplement pas se permettre le luxe que Ming Men échappe à notre contrôle !

- Quel autre motif, Monseigneur, que l'argent ou son carnet d'adresses, pousse sa Sainteté à vouloir que Ming Men tombe sous notre coupe ?

- Que veux-tu qu'il soit, Mathias ? Politique, économique et accessoirement religieux, comme pour n'importe quelle autre puissance capitaliste. Ces dernières années, nous avons perdu beaucoup de notre crédibilité. Un ensemble de choses, et surtout de multiples scandales financiers et pédophiles, qui ont pourtant toujours émaillés l'histoire de l'Eglise et qui jusqu'à maintenant, ne faisaient frémir personne.

- Personne, en effet, d'autant plus que les réseaux de pédophilie ne sont pas une spécificité religieuse et que certains de leurs fidèles se trouvent dans les plus hautes sphères du pouvoir civil ! C'est tellement vrai,

Monseigneur, que les informations dont nous disposons, laissent à penser que cette chasse aux sorciers, même si elle est justifiée dans bien des cas, relève d'une cabale pour discréditer complètement l'Eglise de Rome et en finir avec elle.

- Je le pense aussi, Mathias. Toujours est-il que nous sommes en perte de vitesse. Certaines de nos prises de position par trop rigides ont également catalysé l'amorce de cette lente descente. De plus en plus de gens se permettent actuellement de remettre en question l'Eglise. Certains même demandent à être excommuniés ! En outre, la prolifération des mouvements évangélistes et autres sectes religieuses qui ouvrent des antennes partout dans le monde et interviennent dès que se produit une catastrophe ou une guerre, comme en Irak où ils talonnent les soldats, nous enlève le pain de la bouche, les vocations, des ouailles et toute une main d'œuvre bénévole. On est en train de perdre notre suprématie sur terre et au ciel et pas seulement à cause de tous ces groupes qui envahissent le paysage télévisuel et donnent dans le marketing de masse, sinon du fait d'autres sociétés religieuses, pour les désigner ainsi, extrêmement puissantes.

- De quoi me parlez-vous, Cardinal ? Des Légionnaires du Christ, des sociétés religieuses protestantes ou pentecôtistes qui connaissent un franc succès en Amérique Latine, aux Etats-Unis, en Afrique ou en Inde, de la scientologie, de tous ces mouvements pseudo-ésotériques qui écument le marché du religieux ?, l'interrompt Mathias, toujours aussi surpris par la franchise sans détour de Jan Wilewski.

- Pour l'exemple, Mathias, il ne s'agit pas du retour en force de certaines dissidences du christianisme, comme celle de l'Eglise orthodoxe qui réalise un come back fantastique, à tel point que l'avant-dernier président de la Russie s'est vu obligé de lui prêter serment, lui répondit ce dernier, confiant que leur amitié le mettait à l'abri de tout danger. - Je ne te parle pas non plus de la théologie de la libération que nous avons jugulée, ni de cet islam intégriste, qui ne représente qu'une frange infime de l'Islam et n'est pas aussi puissant que l'on veut bien le faire croire aux opinions publiques. J'ajouterais même qu'il est bien trop visible et identifiable pour être une menace de grande envergure. Rappelle-toi Mathias, Khomeiny ! Homme puissant et homme de l'ombre, il a su réunir tout un peuple avec, je dirais une extraordinaire discrétion, bien avant de rentrer dans son pays. Non, Mathias, ce qui menace plus la chrétienté, c'est l'islam social.

- Qu'entendez-vous par islam social, Monseigneur ?

- On pourrait le comparer à ce que faisaient nos prêtres ouvriers, il y a plus d'un demi-siècle, sauf que de plus en plus et dans tous les pays, cet islam draine dans son sillage de nombreuses conversions.

- Il faut dire, Cardinal, qu'il est beaucoup plus facile de devenir musulman que juif ou catholique. Quelques minutes suffisent !

- Mais, cela n'explique pas tout, Mathias. Ce qui se passe actuellement avec l'Islam est digne des nombreuses thèses universitaires qu'on lui consacre ! En réponse à chaque critique du monde occidental ou de l'Eglise chrétienne, le nombre des convertis ne cesse d'augmenter, simplement parce que la communauté musulmane réalise un travail social que depuis belle lurette, nous avons rayé de notre devoir sacerdotal. Au début, beaucoup se convertissent pour profiter de ces espèces de tontines chinoises mises à la sauce islamique. Mais bien vite, chacun peut mesurer l'efficacité de cet islam social, d'autant plus lorsque les gouvernements se lavent les mains de tout ou sont gangrénés par la corruption comme en Afrique ou en Inde. La plupart des imams a un discours beaucoup moins embobelineur que celui que nous tenons en chaire et agit beaucoup plus pour son troupeau. Cet islam social incarne aujourd'hui un véritable contre-état et nous devrions nous en inspirer pour changer. Malheureusement, le décorum papal semble nous suffire. Depuis des lustres, le manteau de Saint Martin n'est plus qu'une guenille, et depuis des lustres nous agissons exactement comme les centurions le firent avec la tunique du Christ !

- Mais les chrétiens dans le monde sont toujours les plus nombreux !

- Tu es mal informé ! Même les chiffres officiels du Vatican en font état. Les musulmans sont plus nombreux aujourd'hui dans le monde que les chrétiens. Le paradigme a changé. L'Eglise de Rome est une bête blessée, tellement blessée, Mathias, tout comme le sont les pays industrialisés ! Plus de vocations, moins de fidèles, les églises se vident et on les transforme en musée pour ne pas perdre le capital qu'elles représentent. Nous n'avons plus la caution du peuple. Certes, il y a encore des gens pieux, des bigotes et surtout des vieillards, quelques croyants dans le tiers-monde et une poignée d'occidentaux, bourgeois décadents et souvent féroces traditionalistes intégristes. Mais dans le même temps, les pays émergents talonnés par leurs populations affamées ont l'intuition qu'est arrivée leur heure d'aller au festin. Saint Mathieu n'a-t-il pas dit : *"Le Seigneur des armées célestes préparera lui-même pour tous les peuples, là sur cette montagne, un festin de vins vieux et de mets succulents, des mets tendres et des vins fins bien clarifiés. C'est là qu'il déchirera le voile de tristesse qui couvre tous les peuples, la couverture recouvrant toutes les nations."*

- A vous écouter, plus rien ni personne ne nous soutient !

- Ce qui nous soutient, Mathias, ce sont nos fonds, qui sont loin d'être la caverne d'Ali Baba que l'on croit, et notre culture historique. Et il est extrêmement important qu'on lutte à partir d'elle pour justifier historiquement nos mythes fondateurs. Et là, on est bons, on est même très bons. On a des historiens, des scribes et des bibliothèques remplies d'archives. Car celui qui possède les archives est celui qui fait l'Histoire ! C'est même là-dessus qu'on a assis le pouvoir de l'Eglise. Rappelle-toi l'Inquisition, elle

n'a pu exister que parce que nous avons nous-mêmes défini le concept d'hérésie ! Durant des siècles, cela nous a permis de clouer le bec aux politiques. Ils nous devaient leur légitimité ! Il est très important de comprendre que le peuple, l'individu, n'éprouve pas la nécessité de vivre politiquement, sinon de croire en quelque chose qui est inaliénable. Aucune idéologie, aucune science, aucun progrès n'est capable de lui offrir cette chose là. Il est donc impératif, aujourd'hui comme hier, de savoir couvrir le politique avec le manteau de la religion. Quand le politique attrape un coup de froid, que fait-il ? Il appelle à la rescousse la religion et le peuple qui, lui aussi, a la grippe, s'emmitoufle dans son manteau.

- Vous croyez vraiment ce que vous dites ?, Cardinal...

- Et pourquoi je n'y croirais pas ! Regarde autour de toi ! Pour l'instant et presque dans tous les pays, c'est à peine une toux, mais elle peut rapidement s'aggraver avec les différentes crises qui s'annoncent. Peu importe leur origine, leur réalité ou leur virtualité. Tout va sortir, les nationalismes séparatistes, la religion et ses intégrismes ou ce qu'il y a de plus primitif en l'être humain. On construira des autels partout, non par foi sinon par peur. Quand tout bascule, quand il semble qu'il n'y a plus de solutions, d'autant plus que l'Homme résiste à changer, à s'impliquer et à partager, il se tourne toujours vers Dieu et lui demande des comptes, espérant qu'Il règle les problèmes qu'il a lui-même forgés à partir de sa folie et de son angoisse. Le peuple va pousser ce mouvement et le politique va avoir de plus en plus de quintes de toux, si bien qu'il finira par se dire : "*si nous voulons perdurer, on a intérêt à exister dans la religion. Deux mille ans de christianisme, ce n'est ni la droite ni la gauche ni la démocratie qui vont renverser cela...*" Tu auras l'occasion de l'observer bientôt. Quand le politique nécessite la caution de la religion, presque toujours surgit une polémique autour d'un dissident religieux chrétien ou d'un sujet conflictuel. Cela permet de revenir à des thèmes fondamentaux, les seuls qui intéressent le peuple, et d'en débattre. Et pourquoi, Mathias ? Très simple, même si le peuple veut jouir de tous les biens matériels, il sait parfaitement que ceux-ci ne les accompagneront pas dans la tombe. La mort est un abîme angoissant. Il faut que quelque chose ou quelqu'un les aide à sauter sereinement dans le vide.

- Vous exagérez, Monseigneur... On est au vingt et unième siècle, pas au Moyen Age !

- Oublie un peu Josémaria Escrivá, le fondateur de l'Opus Dei ! L'obéissance à l'Œuvre n'est pas absolue vertu cardinale. Ouvre les yeux ! Le commun des mortels s'en moque ! La seule chose que les gens pensent, est : "à quoi sert la vie que j'ai vécu comme j'ai pu, si en plus je vais me retrouver à griller pour l'éternité ?" La religion est le plus factuel, le plus virtuel qui soit et la virtualité est ce qui définit le mieux la métaphysique.

On a affirmé que Dieu existe. Soit. On a affirmé que la Vierge Marie existe, que la multiplication des pains a bien eu lieu. Et aujourd'hui, les gens viennent te voir et demandent : "D'accord, mais t'as une preuve de ce que tu dis. - Non, je n'en ai pas..." Ils insistent, te mettent encore plus à l'épreuve : "Tu es en train de me dire que Dieu pourrait se comparer à tout cet argent fictif dont ces putains de banquiers affirment l'existence, tout en nous disant qu'ils ne peuvent nous le montrer ? Tiens, tu es capable de me démontrer que Dieu a aussi créé cette rose ? - Non, je ne le peux pas..." Et voilà qu'ils s'en vont, en rigolant : "Alors, je dois me contenter de te croire !" Et aujourd'hui, notre réponse ne les satisfait plus. Pour avoir oublié cela au bénéfice du matérialisme à tous crins, du progrès et de l'économie de marché, l'Eglise catholique et le Vatican qui sont supposés incarner le pouvoir divin sur terre, ont perdu le pouvoir pérenne dont ils jouissaient depuis vingt siècles...

Jan Wilewski se tut brutalement. Décontenancé, Mathias l'observa. Il n'avait pas l'habitude de se laisser envahir par des pensées parasites. Il était plutôt d'un esprit carré. Homme d'action, il n'examinait jamais les faits par le menu afin de déterminer quelles idéologies pouvaient les justifier. Il les évaluait simplement en termes de relation de cause à effet et le but fixé était toujours son unique objectif. Si quelqu'un s'interposait, il ne s'embarassait point. Ni considérations humanistes ni doutes déstabilisants ! Pour lui, aucune valeur morale n'était synonyme de cathédrale ! Et pour l'instant, son seul but était de faire rentrer Ming Men dans le rang.

- A cause de notre immense richesse qui je te l'ai dit, s'amenuise de plus en plus, et du fait de notre hégémonie spirituelle et financière, cela fait des années, Mathias que nous nous croyons à l'abri. L'Eglise catholique était si pléthorique que l'on a fini par accepter de séparer le pouvoir de l'Eglise du pouvoir politique, avec son corollaire funeste, l'introduction de la laïcité dans tous les domaines de la société et bienheureux, Mathias que nous soyons encore présents un peu partout, jusque dans les grandes institutions internationales où nous siégeons sous différents noms ! Mais maintenant que nous ne sommes plus un Gargantua avec des milliers de lilliputiens à son service, maintenant que nous n'avons plus en main les cartes maîtresses, on s'étonne. On accuse les musulmans d'intégrisme, parce que nos troupeaux vont pâturer dans leurs champs !

Eux, ils se marrent et nous lancent : "faites comme Microsoft ! Inventez quelque chose de vraiment indispensable pour l'Humanité..." Et nous, on s'en retourne dans nos bureaux confortables, en se demandant quelle nouvelle encyclique on pourrait promulguer pour modifier le dogme de Dieu ou de la Vierge Marie comme Pie IX l'a fait en 1849, en introduisant le concept d'Immaculée Conception et renouveler ainsi la manne des croyants ! Et pendant ce temps, l'Islam, des églises évangélistes ou d'autres

qui ne reconnaissent absolument pas l'autorité du Pape, ou encore des groupes comme Ming Men, sont dans la rue et mettent en pratique ce que nous prêchons mais ne faisons pas. Et s'ils touchent à l'éducation, comme se propose de le faire Ming Men, on monte au front et on les accuse "*urbi et orbi*" de défendre des valeurs qui ne sont pas chrétiennes, voire diaboliques ! Et je te le demande, Mathias : pourquoi cette éducation ne serait-elle pas dispensée comme il leur plait ? N'avons-nous pas fait la même chose avec l'évangélisation ? Si je me mets un instant dans la peau de ceux d'en face, qu'il s'agisse de l'Islam ou d'autres chapelles, j'en arrive même à penser : "pourquoi ne pourraient-ils pas à leur tour dominer le monde ? Cela fait deux mille ans que le christianisme les étouffe."

- Vu de cette manière, Cardinal, et pour continuer votre raisonnement, il est alors logique que l'Islam nous interpelle : "maintenant, c'est notre tour ; alors, laissez-nous expérimenter cette suprématie qui fut vôtre. Un jour aussi, ce sera notre tour de la boucler, de redevenir humbles et raisonnables, tout comme vous l'avez fait au sein de l'Eglise ! Mais en attendant, à nous la table des jeux..."

"Il faut vraiment que la situation soit grave pour que Jan Wilewski se laisse aller ainsi. Même si je le sais un tantinet réformiste sur les bords, je ne le pensais pas si désabusé !", songea le chef des services secrets du Vatican.

- Bien qu'il y ait beaucoup de vrai dans votre analyse, Monseigneur, quiconque de vos pairs qui vous entendrait, opinerait que vous êtes un parfait hérétique, bon pour le bûcher, lui dit-il d'un ton moqueur... - On concocte pourtant pour attirer les jeunes de bonnes campagnes de pub qui affichent des slogans dragueurs comme "*Jesus is my boss*" ou "*Jésus crise, donnez que diable !*"

- Pour ma part, je les trouve à la limite du bon goût. L'armée fait la même chose ! Signe des temps... N'empêche, Mathias, que là aussi, on se trompe. Regarde, nos églises, nos cathédrales ! On n'a pas envie d'y rentrer. Elles sont solennelles, elles sont tristes. Notre Dame de Paris, par exemple... Beaucoup de touristes, très peu de fidèles ! Pourquoi ? Parce qu'il en émane un esprit cristallisé, le secret perdu de leurs bâtisseurs. Les gens qui l'ont conçue, étaient des savants et ceux qui l'ont construite, des artisans fous. C'était le Concorde ou la fusée Ariane de l'époque. Aujourd'hui, il n'en reste que l'ombre d'un esprit, le souvenir d'un savoir. Le meilleur des conservateurs de cet édifice extraordinaire ne le perçoit pas. Lui, il est obnubilé par la beauté des formes, l'avant-gardisme de l'architecture et toute l'histoire qui va avec ! Il faut conserver le sacré ! Mais le sacré, et tu le sais bien, est fossilisé dans un paradigme éculé.

Un jeune qui a un iPod ou qui est fan de rap ne va pas à Notre Dame. Ce n'est pas de son monde. Il ne leur parle plus ce navire de pierre d'un temps révolu ! C'est un truc de vieux qui se résume à son apparence de bel édifice. Mais s'il va à Barcelone, qu'il voit celle construite par Gaudí, des couleurs pétantes, des formes presque végétales, une espèce d'univers fou de bande dessinée, là ça lui parle. L'Eglise n'a pas compris cela. Elle ne voit pas la nécessité de rendre accessible aux jeunes d'aujourd'hui le message des cathédrales d'hier, de trouver une traduction du sacré afin qu'il parle le même langage qu'eux et atteigne leur cœur et leur âme. Nous ne sommes pas assez déraisonnables pour peindre Notre-Dame de couleurs vives comme l'étaient les églises autrefois. Nous ne sommes pas assez fous pour y inviter des gens pour participer à des séances de slam ou assister à des concerts rock. L'Eglise est bourrée d'arthrite, Mathias. C'est une vieille dame souffreteuse et mortellement ennuyeuse. Imagine un instant, un type comme Michael Jackson, sa voix résonnant sous les voûtes ! Si l'on était capable de transformer une seule de nos cathédrales en vaisseau spatial, tous les gens seraient dessous !

- Je ne vois pas, Monseigneur, ce que Ming Men vient faire dans tout cela ?

- Ming Men appartient au type de sociétés dont je parlais. Elle est véritablement œcuménique, admet tous les courants confessionnels, athéisme inclus, - on y trouve, entre autres, des catholiques pour qui les dogmes de l'Eglise sont devenus une farce - toutes les opinions et défend des croyances universelles. Anonyme, elle ne fait ni publicité ni est ostentatoire. Elle est donc d'autant plus dangereuse ! Elle agit sans baratiner les gens, fait un vrai travail social et couvre sans discrimination religieuse ou de genre et sans prosélytisme, les besoins fondamentaux de ceux qui font appel à elle. Elle s'occupe réellement du bien-être de ses semblables. Elle n'a nullement besoin de l'Eglise. Ce sont les Cathares du XXI<sup>e</sup> siècle ! Et dans ce sens, elle crée un espace favorable pour que la spiritualité se fraie un chemin, sans prêchi prêcha, dans le cœur des gens.

Si Ming Men avait pignon sur rue, les oblates feraient la queue à sa porte. Ce Neill en a changé complètement la structure et l'organisation. Rien de commun avec Bergama, qui était en osmose avec bon nombre de nos points de vue et façons de faire. Il en a fait un vaisseau spatial ! Et pourquoi Ming Men plutôt qu'une autre, Mathias ? Parce que c'est aussi de loin la plus puissante.

- A qui le dites-vous, Cardinal ! Je suis en première ligne pour le savoir !

- Il n'y a pas à se dissimuler la face plus qu'il ne faut, Mathias. Ming Men nous montre le chemin. Nous sommes arrivés au bout de quelque chose et nous devons chercher des moyens adaptés à notre époque, si nous

ne nous voulons pas disparaître. Il ne s'agit pas de Dieu, c'est un bien de tous ! Il s'agit de raisonner comme le ferait Bill Gates, en termes de création de marché, un marché qui doit répondre exactement à la demande du public. En outre, tu le sais parfaitement, le Vatican a besoin d'argent. L'Opus a besoin d'argent. Et l'argent obtenu légalement ne suffit plus et d'ailleurs, il ne nous a jamais suffi. Il nous faut inventer autre chose.

- Et à quoi songez-vous, Monseigneur ? Nous avons quand même deux mille ans d'expérience dans les jambes ! Si je ne m'abuse, là où se sont établis les premiers comptoirs, l'Eglise s'est toujours essuyée les pieds après le passage des armées, dont certaines pontificales, avant d'installer au pouvoir, des hommes, des rois, des princes et des grands marchands acquis à sa cause, non ?

- Je parle de tout cela avec toi, non seulement parce que tu es la seule personne avec qui je peux me permettre une telle liberté, mais aussi parce que cela m'est utile pour éclaircir ma propre analyse de la situation actuelle. Etre présent aux côtés des gens dans leur quotidien, répondre à leurs besoins et non à nos attentes, ramener Dieu au cœur de la vie, cesser de le cantonner à la gestion des ciels et de leur éternité, voilà ce que nous devons faire. Prendre exemple sur ces courants développés par Ming Men ou l'islam social à travers la zakat, pour redorer notre blason, remonter la pente et engranger des croyants. Le nombre fait la force, n'est-ce pas ?

- Je suis toute ouïe, Monseigneur... Une question néanmoins, qu'est-ce que la zakat ?

- La mise en pratique du partage, Mathias. C'est une obligation individuelle et collective suivant laquelle celui qui possède beaucoup doit aider celui qui possède moins, de telle manière que chaque membre de la communauté musulmane devienne productif. Et c'est très fort, mon ami ! A cause de la zakat, quand tu dis au peuple : "allons ici, faisons cela...", invoquant telle ou telle sourate, il y va. Qui aujourd'hui serait disposé à faire la même chose au nom de l'Eglise ? On ne peut pas lutter contre cela, Mathias.

Jan Wilewski se sentait fatigué. Fatigué de lutter contre lui-même, fatigué de lutter pour une Eglise et des dogmes en lesquels il ne croyait plus. Lui aussi avait songé à remiser sa soutane. Lui aussi avait eu le désir d'abandonner cette vie mensongère pour se consacrer à ce qu'il aimait. Mais il n'en n'avait jamais eu le courage. Trop de confort, trop de facilités. La peur de l'extérieur. Il avait fini par oublier sa passion pour la peinture.

"Affirmer que l'Eglise est la seule à détenir la Vérité, pensa-t-il, - une vérité enfermée dans ses livres doctrinaux et faire comme si tous ceux qui revendiquent la paternité de Dieu n'existaient pas, est une attitude réduc-



trice, profondément ethnocentriste. Pour être tout à fait sincère, je ne suis pas certain que si demain l'Europe était majoritairement musulmane, les gens en seraient plus malheureux. Car dans l'Islam authentique, il existe une tradition de service à l'autre, tout comme elle existait il y a très longtemps dans le christianisme avant qu'on la piétine et l'oublie complètement."

La voix grave de Mathias le tira de sa rêverie. Il sentit un frisson le parcourir et leva inconsciemment la main pour s'en défaire.

- Monseigneur, ce truc, la zakat... C'est un peu la même chose qu'a mis en place ce Neill dans Ming Men, à la différence que tout le monde est sur le même pied d'égalité. Il se fiche des croyances de chacun et n'exige de ses membres que la sincérité de leur implication et bien sûr, des résultats. Vous savez, Monseigneur, je ne sais pas où cet homme va chercher son sens aigu de l'organisation, mais il s'y montre surdoué. Dommage qu'il ne travaille pas pour nous ! Il a mis en place un service d'ordre qui fonctionne très bien à l'interne, mais qui à l'externe présente encore bien des lacunes. Nous en avons profité et j'espère que nous en profiterons encore !

- Oublions un instant, Mathias, Ming Men. Son invisibilité complique les choses. J'y reviendrais plus tard. Je veux que tu saisisse pleinement contre quoi nous luttons et pourquoi. Le comment importe peu. Penchons-nous donc un instant sur l'islam social. Il ne pourrait avoir une telle force sans le capitalisme islamique.

- Tout comme l'Eglise n'aurait jamais pu acquérir son formidable pouvoir sans lui, bien qu'il ne vienne jamais à l'idée de qui que ce soit de le qualifier de chrétien ! Avec tout le respect que je vous dois, Monseigneur...

- Tu n'en penses pas un mot, Mathias. Je veux dire au sujet du respect et je te le dis en toute sympathie. Demain on te demanderait de m'éliminer, tu le ferais sans sourciller. Tu es et resteras toujours un soldat. Tu obéis à la Règle. Nous nous servons mutuellement l'un de l'autre. Alors continuons le jeu...

Et tu as raison. Aujourd'hui, la vraie bataille se livre derrière les rideaux d'apparat du capitalisme, plus que du pouvoir lui-même. Les hommes de Dieu contre les hommes d'Allah. Mais ne nous trompons pas ! A ce niveau, nous sommes tous des technocrates autour du même gâteau. Pour les premiers, depuis toujours, la jouissance de tous les biens terrestres tandis que leurs ouailles peuvent bien aller culs nus, tu connais n'est-ce pas le fameux "*heureux vous les pauvres, car votre récompense sera grande dans le Ciel...*" La charia interdit la captation de biens en bénéfice propre, la spéculation et l'intérêt. Et voilà que nous ouvrons grands nos tiroirs à ce nouvel eldorado sonnante et trébuchant. Voilà que nous enlevons à l'Islam

sa défroque de terroriste et son féodalisme et que nous voyons dans son capitalisme Halal, une bouée de sauvetage, une alternative éthique au nôtre qui a donné vie, pouvoir et réalité à des choses qui ne l'ont pas. Marx nous avait pourtant mis en garde contre l'immoralité de l'économie de marché! Mais ni les uns ni les autres, n'avons l'intention de faire en sorte que nos sociétés soient meilleures et plus heureuses !

- Bien vu, Cardinal ! Si les gens savaient que bien des rues de leurs villes européennes appartiennent désormais aux monarchies du pétrodollar, s'ils prenaient conscience que l'Europe est en train de se transformer en un musée et que les maîtres de leur monde d'à peine hier vont la tête basse, mais toujours la mine fière, présenter aujourd'hui leurs civilités à ces nouveaux crédeurs, ceux-là même qui redessinent déjà la carte du monde, de la société et des religions monothéistes, investissant fébrilement dans toutes les entreprises emblématiques occidentales dont ils sont aussi les principaux actionnaires, bref, finançant tout ce qui peut favoriser l'expansion de l'Islam ! Si les gens comprenaient cela, ils accepteraient sans doute beaucoup mieux, malgré tout ce que l'on peut en dire et en penser l'œuvre du Vatican et de l'Opus Dei. Cela serait, Monseigneur, peut-être plus efficace de leur expliquer tout cela que de leur parler de Dieu, de la rédemption ou de faire des campagnes de pub, style farces et attrapes ! Malheureusement, ils ne voient dans les émirats et les cheiks que des gardiens de chèvres incultes devenus riches par hasard, dont l'arrogance pléthorique se satisfait de la création de personnages, tel ce Bin Laden, que l'imagerie populaire a quasiment transformé en héros de bande dessinée ! Et je ne te parle pas des Chinois et des Indiens !, s'esclaffa Mathias.

- Mais, nous avons aussi nos Bin Laden, Mathias, lui répondit suavement le Cardinal.

- C'est quoi cette affirmation, Monseigneur ? Une provocation discursive ? Vous vous fichez de moi ou quoi ?

- Mais pas du tout, Mathias ! Bill Gates, par exemple, ne figure-t-il pas le terrorisme éthique en jean chic, un contrôle déguisé des individus quadrillés par Microsoft ?! Internet s'arrête et aujourd'hui, plus rien ne marche ! Mais je reviens sur mon idée : on ne peut pas lutter contre cela. Tu es un homme de terrain, un militaire. Ce n'est pas à toi que je vais apprendre les tenants et les aboutissants d'un combat, sans parler des aléas qui finissent toujours par mettre à genoux les armées les plus puissantes du monde. Regarde les Américains ! Ils ont pris une raclée au Vietnam et en reprennent une aujourd'hui en Afghanistan et en Irak. Non pas parce qu'ils ne sont pas courageux ou mal équipés, bien au contraire, mais parce qu'ils n'ont pas la solidarité et la discipline de leurs adversaires. Les Vietnamiens leur ont résisté hier, tels des fourmis dans une fourmilière, pendant que les soldats US fumaient des joints en feuilletant le dernier catalogue de

bagnoles américaines, regardaient un film porno ou lorgnaient des playmates déguisées en petit lapin rose, dépêchées sur place pour animer leur ultime spectacle avant le casse-pipe. Ils ont perdu la guerre, parce qu'on leur a lavé le cerveau avec le rêve démocratique de la consommation. Et ils en sont toujours là ! Leur gouvernement dépense des sommes colossales pour assurer la sécurité de ses soldats. Ils disposent d'armements sophistiqués et de satellites pour livrer une guerre qu'ils veulent propre. Et que se passe-t-il, Mathias ? Ceux d'en face qui n'ont ni GPS, ni ordinateurs portables, ni mitraillettes de dernière génération, les usent, les stressent, les dépriment et les vainquent. Un afghan pour dix américains. Un enfant de la Jihad et des dizaines de personnes s'éparpillent dans les airs. Personne ne sait qui fait quoi. Rien n'est écrit. La rumeur, Mathias, et on fait voler les pigeons ! Plus efficace, plus économique aussi. T'imagines toi, un soldat américain faire la même chose ? Non, n'est-ce pas ! L'autre en face, il a des convictions et cela fait toute la différence !

Mathias s'approcha de la fenêtre. Le ciel était vide. Les hirondelles n'y dessinaient plus d'arabesques.

"C'est aussi à leur arrivée, à l'approche du printemps, le jour de la Saint Jacob, que durant des années, j'ai renouvelé sans jamais faillir, mon engagement à l'Opus, pensa-t-il. - Mon livre de chevet est encore le *Chemin*, écrit par notre père fondateur. Et je ne peux me défaire de cette idée qu'un musulman n'a pas entièrement tort quand il défend les valeurs morales qu'une société doit posséder. Il ne doit pas être très éloigné de mes réactions quand il voit le déluge de sexe et de pornographie qui envahit tous les domaines de la société. Le mariage homosexuel, leur droit à l'adoption, l'avortement, la pédophilie, l'alcool, la drogue et j'en passe ! Face à cela, l'Islam acquiert voix et conversions... Quand un musulman voit qu'il doit ramer pour envoyer ses gosses à l'école ou leur payer l'université et qu'ici, on donne des subventions aux étudiants pour qu'ils ne sèchent pas les cours ! On a le même Dieu, nos sources sont les mêmes, le judaïsme, bien que nos livres sacrés et nos prophètes soient différents. Un adversaire respectable, somme toute ! Mais un adversaire que je broierais sans état d'âme en ce qui concerne Ming Men et ce Neill."

- Dans la lutte sourde contre Ming Men, reprit Jan Wilewski, sa pensée faisant écho à celle de Mathias, - nous devons aussi nous affronter sur le même terrain de jeu et pour des raisons différentes, à cet autre ennemi, dont je viens de te tracer sommairement le profil. Ils veulent aussi leur part de la galette, mais l'argent ne leur sert que pour créer leur propre marché Halal, redistribuer les forces d'exploitation en leur bénéfice, comme nous l'avons fait. Quant au réseau de Ming Men et son influence, il les intéresse

dans la mesure où il s'exerce dans des pays qui concernent au plus haut point la géostratégie de l'Islam.

- Cardinal, nous soupçonnons aussi cet Ordre de Magdalena d'en être l'appui invisible. Il ne s'agit pas de soutien financier, sinon, comment dire ?, d'une armature de pensée qui guide les décisions et les agissements de ce Neill. Nous avons même appris qu'il en est le responsable. Vous le connaissez, vous, cet Ordre, Monseigneur ?...

- J'en ai entendu parler, mais je croyais que c'était une légende, une de plus parmi toutes celles que nous avons inventées. J'ai donc fait des recherches dans nos bibliothèques et nos archives secrètes. J'ai trouvé différents textes qui répertorient les groupes qui s'opposèrent à toutes formes de religions constituées et aux premiers monothéismes dont le judaïsme et le christianisme. Plusieurs sont cités, mais il en est un qui a attiré mon attention. D'abord parce que la plupart de ses membres étaient des femmes. D'après ces textes, cet Ordre aurait vu le jour bien antérieurement dans l'Empire perse, en coïncidence avec le développement du zoroastrisme. Je te passe les détails. Apparemment, elles étaient en total désaccord avec la société naissante, dont les valeurs essentiellement masculines, ne laissaient aucune place aux valeurs féminines. On essaya de juguler leur opposition en offrant à celles qui paraissaient être ses dirigeantes des postes de pouvoir dans la société civile. Devant leur refus, on recourut à cette solution que tu juges, Mathias, efficace et définitive, l'assassinat et des bûchers collectifs, mesures coercitives qui s'étendirent hors des frontières de l'Empire perse. C'est alors que cet Ordre prit la voie de l'ombre.

- Vous n'allez pas me dire, Cardinal, que vous prêtez fois à toutes ces balivernes ! On a déjà eu assez de mal à désamorcer la bombe d'interrogations, qu'a lancé ce Dan Brown avec son *Da Vinci Code* !

- Je suis un théologien et un spécialiste des langues anciennes, un intellectuel des choses de Dieu, et non un homme d'action comme toi, Mathias, dont tous les actes sont modelés par le vœu d'obéissance que tu as érigé en parangon personnel. Si la discipline te dédouane d'avoir des doutes, la foi nourrit les miens. Je crois en Dieu, en un principe qui est supérieur à tout ce que nous imaginons, mais tu le sais, je ne crois pas dans les religions, concept humain. J'interroge donc les textes et j'écoute leur réponse, quelle qu'elle soit. J'ai eu ainsi sous les yeux plusieurs documents écrits en araméen, qui fut la langue de l'Empire perse - pour mémoire son prophète Mani prêchait en cette langue - et la langue maternelle de Notre Seigneur Jésus Christ. Des crucifixions y sont amplement décrites et commentées. Ce fut une torture commune à bien des peuples, perse, romain, égyptien, grec, scythe ou assyrien, chacune avec ses raffinements. Les Juifs, par exemple, étaient beaucoup plus cruels que les païens bien que la description qui en est faite dans nos textes, laisse à penser que cette cruauté était

œuvre des Romains. Ainsi, le vin de myrrhe dans lequel on versait également des drogues avait pour but de fortifier le cœur afin d'augmenter la résistance du supplicié. L'éponge, trempée dans de l'hysope et imbibée de vinaigre, que l'on appliquait sur les plaies, coagulaient le sang, car il fallait qu'il vive jusqu'au soir. Ensuite, on l'achevait en lui brisant les os des cuisses, avant de l'enterrer. Les Gentils ne prenaient pas toutes ces précautions. Affaiblie ou en santé, la victime était clouée sur la croix telle quelle, jusqu'à ce que mort s'ensuive et laissée en l'état jusqu'à pourrissement du cadavre.

- Tout cela, Cardinal, peut vous sembler palpitant, encore qu'à cette époque aussi, la désinformation fut une pratique courante. Vous me dites que cet Ordre que je connais sous le nom de Magdalena était antérieur au christianisme, soit. Que la majorité de ses membres, des femmes pour l'essentiel, furent persécutées et qu'il devint alors anonyme. J'en conclus de moi-même que l'Inquisition se chargea de poursuivre le travail pour en finir avec ces hérésies et quelques sorcières. Néanmoins, je ne vois pas où vous voulez en venir avec tous vos contrepoints historiques !

- Mathias, tu me demandes si je connais l'Ordre de Magdalena. Aie au moins la patience de ma réponse. Après, tu en feras ce que tu voudras. Elle te sert, bien. Elle ne te sert pas, bien aussi. Donc, des années plus tard, il semble selon ces textes, qu'aux premiers temps du christianisme, cet Ordre qui avait bien compris la nécessité de ne plus être visible, sut tirer parti des circonstances agitées de l'époque pour faire passer son message, à savoir revenir à l'essence féminine de l'Humanité. N'oublie pas Mathias qu'il y avait un fort mouvement de rébellion contre l'occupant romain et que beaucoup annonçaient déjà la fin du monde et décrivaient par le menu son apocalypse. Plusieurs femmes sont nommées dans ces textes. Ainsi, Notre Sainte Mère Marie y est décrite comme étant une initiée, tout comme Marie-Madeleine et bien d'autres moins connues, comme Malthace, la mère d'Hérode ou Ciborea, la mère de Judas. Jésus y est également cité, mais restreint en importance, et cantonné au rôle de porte-parole d'un groupe au service duquel il a mis, volontairement ou inconsciemment, son charisme d'activiste anti-romain et son esprit rebelle. Enfin bref, toujours est-il que ce texte fait mention d'une crucifixion ayant eu lieu au mois d'avril de l'an 30, à une période correspondant à la Pâque juive.

- C'est la date que les exégètes indiquent pour celle de Notre Seigneur Jésus !, s'exclama Mathias

- A la seule différence que celle-ci relate une crucifixion de femmes.

- Mais Monseigneur, on ne crucifiait pas les femmes !

- Et bien, si, Mathias... Le supplice de la croix qui date d'avant Abraham, était aussi appliquée aux femmes, contrairement à ce que l'on raconte. Ce texte mentionne donc trois femmes, trois prophétesses et

guérisseuses, accusées de sédition, une foule nombreuse, le peuple et des notables, des Romains, des juifs, un centurion romain, Longinus, qui apparemment avait en charge le déroulement du supplice. Au pied des croix, un certain Jehoshua et des femmes. Il est indiqué qu'elles portaient, tatoué au creux du poignet, un croissant de lune bleuté. Voilà tout ce que je peux t'en dire !

Jan Wilewski ne savait que trop qu'il ne pourrait jamais tout dire. Ses recherches et ses lectures lui procuraient le plaisir d'une connaissance, mais c'était un fruit empoisonné. Encombrant, incommunicable. Une jouissance solitaire qui en valait bien d'autres. Quelle tête aurait fait Mathias s'il lui avait livré le fond de sa pensée ? La chrétienté, Jésus, les douze ! Un Segala de l'époque avait fort bien mené son affaire. Tout le monde en discutait encore. Mais il y avait des textes, des documents, certains les possédaient et d'autres en ignoraient tout, et un extra petit nombre y avaient accès. Par chance, bien que d'autres fois il pensait que c'était une foutue malédiction, le cardinal en avait eu quelques-uns sous les yeux. Il n'avait jamais oublié qu'ils racontaient aussi la persécution de femmes, des initiées, des Maîtres derrière les maîtres. Il n'avait jamais oublié celui qui décrivait les réunions régulières et secrètes de treize femmes devant une assemblée où étaient aussi présents toujours en minorité des hommes, de vrais hommes comme elles les appelaient, où l'eau et non le sang était le véhicule de la mémoire. La tête de Mathias s'il lui avait dit : "mon vieux, tu sais que la Cène a été une invention d'un journaliste de l'époque, dévoué à la cause politique du moment !... "

Et cette idée le fit sourire.

- Toujours est-il, Cardinal, pour revenir à nos moutons, que nous avons affaire aujourd'hui à Ming Men et à un Ordre dit de Magdalena. Et je m'en tiens à l'analyse des faits présents, même si votre lecture du passé, Monseigneur, ouvre de nouvelles perspectives auxquelles pour ma part, je me refuse à donner crédit. J'en retiens que dans cette partie que nous devons gagner, les protagonistes sont plus nombreux que je ne le pensais. Il est donc urgent de resserrer nos rangs et d'anticiper les événements, voire d'en changer le cours. La mort de cet Anton en est la première étape.

- Qu'envisages-tu de faire maintenant ?

- Ma ligne de conduite est simple. Un empire se conquiert toujours par l'intérieur, en le pourrissant. Le pourrir l'affaiblit et amollit ses défenses. L'argent, Monseigneur, l'argent et la peur ! Vous savez aussi bien que moi que le chantage et la coercition finissent toujours par convaincre le plus rétif ! D'ailleurs nous travaillons dans ce sens avec certaines personnes qui ont quitté Ming Men et d'autres qui y sont restées par peur de ce qui les attend dehors... Avec ces derniers, l'appât du gain est toujours une excel-

*Quand on n'a plus de chameaux à seller, on selle son chien*

lente motivation. Ils vendraient jusqu'à leur mère. Comme dit ce proverbe arabe, "*quand on n'a plus de chameaux à seller, on selle son chien*".

Nous en avons déjà approché et capturé quelques-uns, pour le dire ainsi, dont des responsables de centre, en Sicile, en Afrique du Sud, en France et au Portugal, qui pensent assurer ainsi leurs arrières si Ming Men tombe. Beaucoup voient en ce Neill, un dangereux manipulateur et s'ils aiment contrôler, ils n'aiment pas l'être.

Notre homme, ce Werner dont je vous ai déjà parlé, qui habite dans ce trou perdu d'Andalousie, à quelques kilomètres de Neill, nous est d'ailleurs fort précieux dans ce rôle. Un drôle de type ! Presque un demi siècle d'Opus : il y est entré à vingt ans. Autodidacte, il a fait sa fortune grâce à notre appui en vendant des armes à l'Afrique, sous le prétexte d'installer des canalisations d'eau sur tout le continent. Habile à donner le change, s'occupant d'ONG et d'ésotérisme, juste ce qu'il faut pour voir briller au-dessus de sa tête l'auréole de la bonne personne, arrosant de cadeaux ses futurs débiteurs, plutôt cultivé, assez beau parleur et portant jeune, il séduit autant les hommes que les femmes. L'amitié virile pour les premiers et une stratégie de loup pour les secondes. Il a l'art de développer chez toutes les compagnes que je lui ai connues ce que la femme a de plus propre en elle, l'amour incommensurable pour plus malheureux qu'elle. Pas une qui n'échappe à la tentation de faire de lui un amant contrôlable, un époux convenable et même un père, pitoyable sans doute, mais père tout de même. Et cela marche du feu de dieu –pardonnez-moi l'expression - tant elles sont convaincues de posséder enfin un destin ! C'est ce qu'il vient justement de faire avec une proche collaboratrice de Neill, une excellente chirurgienne américaine du nom de Sofia.

- Et dans quel but ?

- Envoyer un second message à ce Neill, si besoin est et je suis d'avis contraire au vôtre, Monseigneur. Peu de gens résistent au fait de voir tomber les leurs autour d'eux, tandis qu'eux-mêmes échappent à l'hécatombe. Les sentiments, Cardinal, la culpabilité... Hier nous avons éliminé son plus proche collaborateur. Demain, nous éliminerons un à un tous ceux qu'il nommera à des postes clef. La technique du vide, Monseigneur. Plus personne ne voudra être responsable de rien s'il doit y perdre la vie. Un mot encore, Cardinal. Toutes ces histoires de bonnes femmes me font sourire. Cependant, il faudra que vous m'expliquiez un jour pourquoi il n'y a que trois monothéismes et pourquoi du premier, sont nés les deux autres.

Jan Wilewski secoua la tête. Il avait l'esprit ailleurs. La culpabilité, les morts figurés. Il se promit de prier pour eux.





### **Vous êtes sage parce que vous vivez**

Je trouvai Neill assis à sa table de travail, étudiant un cas clinique. Il avait tracé ce qu'il appelait une grille répertoriale, classifiant les symptômes par ordre d'importance, annotant dans chaque colonne, le médicament correspondant, débusquant la diathèse, l'hérédité biologique du patient, faisant surgir dans l'ingratitude de ce cadre, l'histoire de toute une vie et l'origine de la pathologie qui avait blessé cet homme ou cette femme, dont il déroulait la psychologie et lisait dans les non-dits, les douloureux secrets. J'attendis patiemment qu'il ait fini. Il était si absorbé dans sa méditation qu'il ne prit conscience de ma présence que parce que j'appuyai fermement ma main sur son épaule.

J'escomptais qu'il me parle d'Anton, mais il n'en fit rien. Ses peines, comme ses chagrins, il les gardait pour lui, non mû par une quelconque introversion jalouse, mais parce qu'elles appartenaient à sa géologie intime. Elles en constituaient les strates archéologiques sur lesquelles il se construisait et se détruisait, luttait, tombait et se relevait, se polissait lentement pour devenir un autre qu'il découvrait et accompagnait toujours avec le même appétit, avant de s'en défaire encore. Son chagrin s'estompait, ses souvenirs se tressaient de l'inexactitude de sa mémoire et seulement alors, il consentait à l'aveu. Pour cela peut-être, le jugeait-on souvent insaisissable.

- A quoi penses-tu ?, lui demandai-je

- A Lizzy, à son foutu besoin de logique.

- Ne t'inquiète pas ! Tu sais bien qu'elle finit toujours par l'envoyer promener ! Certes jamais de guerre lasse, sinon parce qu'elle finit toujours par entendre avec son cœur ! Chaque pas que quelqu'un fait en soi-même est toujours une porte qui cède en l'autre...

- Elle fait partie de ces gens dont la voie du cœur doit toujours, pour finalement triompher, passer d'abord par celle de la raison.

- Malheureusement, Neill, ce constant état de division est le lot de la majorité ! Une espèce de filtrage où l'on perd bien des choses en route !

- A qui le dis-tu ! S'il y a une chose, Shamaël, que m'a appris l'Art de soigner, c'est bien celle-ci. J'en vois tous les jours des malades par dichotomie, surtout en chronique. Tu sais, au fond, être thérapeute n'est rien d'autre que tenter de faire comprendre à celui ou celle qui souffre dans sa chair ou son esprit, que nous faisons tous partie du même fleuve de la vie, qu'il n'existe pas de différence entre le vent, l'arbre, l'animal, l'Homme, le

cosmos, l'espace, le temps, le vide ou la mort. S'il comprend cela, sa maladie perd son sens. Elle n'a plus de prise où accrocher ses symptômes. Ne pas être dichotomique, c'est être en état de santé.

- Admettons... Mais il est impossible qu'un être humain ne souffre pas puisqu'il est, comment dire ?... périssable et limité dans son temps et son espace par son horloge biologique et qu'il est dépendant de la qualité de son quartz. Tu as bien dû avoir un, même plusieurs patients, qui t'ont rétorqué : "c'est bien joli tout cela, mais j'ai cinquante ans et j'ai un foutu mal de genou..."

- Ce n'est pas à toi que je vais apprendre, Shamaël, que pour avoir accès à cette compréhension du fleuve de la vie, nécessité nous est faite de commettre des erreurs, puisque justement le but du jeu est de nous faire prendre conscience de ce clivage. Tu fais une erreur, deux, trois, tu cries, tu pleures, tu te dis "c'est pas juste", tu envoies promener Dieu et puis un jour, tu comprends que tu es créateur de tout ce qui t'arrive. Alors cette division intime avec la vie commence doucement à s'amoinrir, comme si une cicatrice se fermait. Et un jour, tu t'aperçois qu'elle n'est plus là et tu te sens léger, si léger. Immature comme un gosse qui vient de naître, immature mais entier.

- Soigner quelqu'un, si tant est que c'est œuvre du thérapeute, car je suis convaincue que la guérison se doit surtout à soi-même, n'est que cela, non ?

- Tu es assis au bord du fleuve, avec ta petite mallette de pommades et de médicaments, si possible sans effets secondaires sinon, c'est certain, on va courir après la queue d'un autre chat. Tu vois quelqu'un qui vient vers toi, avec son âme qui clopine et ses douleurs articulaires. Tu le fais monter dans ton bateau, tu prends soin de lui, tu le veilles et surtout tu lui parles, tu entres en empathie avec lui. Tu l'accompagnes jusqu'à mi-parcours entre les deux rives du fleuve, tu lui expliques que s'il a réellement l'intention de changer, de grandir, il n'a pas d'autre choix que de continuer seul pour atteindre l'autre rive. Cette traversée, il doit absolument la finir seul. En cela, réside l'Art de soigner. Et je te l'accorde, ce n'est jamais gagné d'avance, aussi bon thérapeute soit-on, car tout dépend du patient, de son entendement, de sa volonté et de l'amour qu'il a pour lui. Pour la plupart, il est très difficile de comprendre, voire d'admettre que si l'on est vivant en tant qu'écosystème humain, on est forcément en santé.

- Je t'imagine expliquant cela à ton patient et la tête qu'il doit faire ! J'ai mal au genou... Oui, mais tu es vivant et si tu es vivant, tu n'es pas malade. Alors où es-tu malade, puisque effectivement tu as mal ?

- La dichotomie est dans l'autosuggestion, dans notre perception intime de l'extérieur et c'est souvent le regard de l'autre qui nous fait plier le genou !

Quand ce malade rentre chez lui, il se sent bien. Tout est en ordre, tout lui parle, tout lui est familier. Dehors, il flippe. Chez lui, dans son monde, il ne se perçoit pas dichotomique. Quand il est malade, il l'est toujours par rapport à son environnement. La maladie est dans ce que son intelligence perçoit. Il voit du bleu, là où il y a du jaune et te dit : "ici, c'est bleu... J'ai peur du bleu, j'ai peur... mais si effectivement, c'est jaune, alors je n'ai plus peur..." Où est le passage qui fait que le bleu le rende malade et que le jaune lui redonne la santé ? Dans l'autosuggestion, Shamaël ! Remplace le mot bleu par celui de père. Pourquoi craint-il son père ?

- Parce qu'il n'est pas libre... Cela me semble évident.

- Mais ça ne l'est pas pour la plupart... Jamais ou très rarement. S'il était libre, il serait lui et n'aurait pas peur de son père. Mais quand tu es ignare de toi, tu peux attraper n'importe quoi ! Plus tu as de territoires ouverts en toi, moins la maladie peut atteindre le Tout. On peut envahir un village, un pays, mais on ne peut pas envahir un continent. Ce n'est pas possible. Mais si tu as seulement trois malheureux petits territoires disponibles, tu as un vieux malaise ! On tombe tous malades d'abord par la suggestion. Dieu, la mort, la vie, l'enfer, le purgatoire, je t'aime, je ne t'aime plus, je suis nul, l'autre est mieux... Mais l'idée n'est pas la vie et rien n'est fondamental en dehors de la vie....

- Et tes patients le comprennent facilement ?

- Non, Shamaël, ce n'est jamais facile, bien que le comprendre intellectuellement le soit cent fois plus que l'admettre et l'assimiler dès qu'il s'agit de soi. Alors je leur donne un autre exemple, celui du village, genre village d'Astérix. Des femmes ont été violées, des bêtes ont été volées, des enfants massacrés, des maisons brûlées, les récoltes saccagées, des églises ou des temples rasés. Deux cent fois au cours de ces mille dernières années ! Deux cent attaques ! Et à chaque fois, il s'est trouvé quelqu'un pour relever la tête, qui y a cru, qui a eu de l'espoir et un autre, bouffi de désespoir qui a voulu tout envoyer promener par-dessus les moulins. A chaque fois, beaucoup ont pensé que c'était la fin des temps. Mais mille ans plus tard, le village est toujours là. Combien de vérités et de contre vérités se sont combattues pendant ces mille ans ? Combien de misères, de désirs, d'égoïsmes, de terreurs, de conquêtes se sont affrontés ? Et finalement, pour quoi ? Une chose qui doit exister, existe. Voilà ce que je leur raconte.

Je leur explique ensuite que c'est le même schéma qui se vit dans leur corps. "Vous en êtes ignorant et pourtant il accomplit des milliers de fonctions, sans vous demander votre avis. Vous êtes sage parce que vous vivez. Votre sagesse en tant qu'écosystème, ne dépend pas d'une pensée construite. D'une disjonction entretenue ou d'une quelconque évolution. Donc, si vous souffrez dans cette vie là, où donc est votre souffrance ? Elle est dans la division, dans le conflit, dans l'ignorance de ce que vous êtes, car

si vous l'aviez compris vous ne vous poseriez même pas la question. Vous dormiriez, vous mangeriez, vous dormiriez à nouveau et à un autre moment, vous cultiveriez votre jardin pour nourrir votre famille. Un jour, il y a une bande, la maladie, la malchance comme vous le dites, qui vient voler vos patates, prendre votre femme et vos enfants. Et voilà que vous vous découvrez samouraï. Vous devenez guerrier, opposant, terroriste, révolutionnaire, non par choix, sinon par la force des choses. C'est l'autre qui crée alors ce que vous êtes. Il vous a stimulé, vous êtes devenu guerrier. Quand vous avez compris cela, vous vivez tranquille. Vous pouvez aller faire la sieste..."

Les gens qui veulent être ce qu'ils ne sont pas, ne comprennent pas que ce qu'ils sont, se doit justement à tous les autres. La dichotomie est toujours créatrice de conflit et ne se soigne que d'une seule manière, en ouvrant des territoires mentaux. Et ce sont ces nouveaux espaces qui permettront peu à peu à la personne malade d'avoir de l'entendement, de donner du sens à ce qui était avant, absent ou flou. Suggérer l'opportunité de l'amour, une idée de la liberté et du libre choix de sa vie, c'est construire un humus profond et sain qui pourra recevoir n'importe quelle graine dans le respect des besoins de chaque individu. Dans ce sens, la maladie nous est aussi nécessaire comme outil pour grandir. Pour être encore plus explicite, Shamaël, je leur explique qu'un cancer, c'est un navire qui a une avarie, mais cela ne signifie nullement que la voile n'est pas ouverte, sinon la situation serait extrêmement grave, car le sens du bateau est d'avoir du vent dans ses voiles et d'arriver à bon port...

Nous restâmes un moment tous deux silencieux et pensifs, j'attendais.

- Je l'ai dit à Lizzy... L'avarie de mon navire.

- Je le sais, j'étais là, mais tu étais trop bouleversé pour en avoir conscience.

Je me tus un instant, avant d'ajouter

- C'est bien.

Cette tumeur qui bouffait Neill de l'intérieur et dont depuis longtemps, Lizzy pressentait la présence, n'avait plus au dire des oncologues que six mois à vivre. Elle savait qu'il ne lui avait pas dit pour partager quelque chose qui ne pouvait l'être, sinon pour cet échéancier de mauvais augure. Quatre syllabes, *j'ai un cancer*, qui avaient soudain figé le présent dans une éternité palpable. Le café avait cessé d'être un café. La mort s'était invitée au petit déjeuner et Lizzy avait ravalé ses larmes, les trouvant par trop inopportunes. Curieusement, ils n'avaient pas évoqué ce que Neill allait faire ou ne pas faire pour lutter contre cette chose en lui. La question ne se posait même pas. Elle savait. Ils se connaissaient bien. Neill était un

*Vous êtes sage parce que vous vivez*

guerrier et un stratège. Il mènerait la bataille à sa façon et ne laisserait personne lui voler son combat. Il était sien et quelle qu'en soit l'issue, il déciderait seul ce qui lui semblerait le meilleur pour lui, déterminé à se revisiter pour apprendre ce qu'il devait. L'unique interrogation qui avait surgi, avait été de savoir s'ils devaient ou non le dire à Margaux. Neill était parti, ses patients l'attendaient. Ils lui faisaient oublier sa propre douleur et quand elle le fouaillait trop, il s'isolait quelques instants.

Lizzy l'avait dit à Margaux. La jeune fille avait pleuré, de grosses larmes silencieuses, qu'elle avait emportées avec elle dans une longue promenade éperdue, après avoir violemment claqué la porte. Restée seule, Lizzy avait déambulé dans leur maison, s'attachant à chacun de ses objets dont il prenait un soin jaloux. Elle s'était arrêtée devant la montre Omega Speedmaster qu'elle lui avait offert pour ses trente ans, comme on s'attarde devant une relique et avait songé les larmes aux yeux qu'elle ne la verrait plus jamais à son poignet. Elle avait ensuite pensé non sans amertume, mesquinerie et égoïsme que c'était finalement plus facile pour celui qui partait que pour celui qui restait et devait réorganiser sa vie autour de souvenirs, souvent retouchés. Au bout d'une heure, peut-être plus, sans qu'elle sache pourquoi, elle s'était sentie en paix, presque heureuse. La disparition de Neill était importante et en même temps, elle ne l'était plus. Elle était lui autant qu'il était elle et la mort ne pourrait défaire ce qu'ils avaient construit ensemble. Et lorsque Margaux rentra, elle était exactement dans le même état d'esprit que sa mère. Sans pouvoir dire comment cette certitude s'était imposée d'elle-même, elles étaient intimement convaincues que Neill vivrait.



**Le monde est un pot à eau.  
Quand on a bu, on le passe à autrui**

Finalement, cet événement avait été le prétexte d'accélérer ce dialogue que les années n'avaient cessé de tisser entre eux. Il lui avait parlé de son éventuelle disparition, presque avec détachement. Il n'avait jamais éprouvé l'avarice des mots, qu'ils soient tranchants ou tendres, et ce jour-la, lové contre elle, il lui en avait cédé quelques-uns, à bras le cœur.

- Ne pleure pas, Lizzy, lui avait-il dit. - Pourquoi s'attrister quand ce moment arrive ? Nul ni rien ne peut en retarder l'échéance. Mais je suis fier. J'ai consumé mes bougies sans les gâcher. Et puis tu sais, depuis mon coma, je sais ce qui m'attend. Je n'ai pas peur, j'ai confiance, en toi, en moi et en Margaux.

Il s'était tu un instant, avant de reprendre, la voix voilée par l'émotion :

- Il y a un très beau proverbe bambara qui dit : "*Le monde est un pot à eau. Quand on a bu, on le passe à autrui.*" Tu le sais, nous en avons déjà parlé, la mort n'est que l'abandon de la chair, ce corps qui m'a servi si fidèlement, malgré les abus que j'ai pu lui infliger. Mon âme coule en toi comme l'eau imprègne la terre de ses sources souterraines. Nul ne les voit et pourtant, sans elles, il n'y aurait pas de vie.

Lizzy avait toujours attribué à Neill sa subtile initiation qui n'avait été qu'une ouverture à une lecture plus humaine et plus vaste du monde. S'il ne l'avait jamais affirmé, il ne l'avait pas nié non plus. Enigmatique, il s'était contenté d'éluder ses questions. Pour lui, les choses étaient simples. Il suffisait d'être attentif. La parole ne suffisait pas à la sincérité, il fallait l'appuyer sur l'intégrité du comportement.

- Comment se permettre de donner des conseils aux autres si l'on est incapable de les mettre soi-même en application ?, lui disait-il souvent. - Il faut savoir entrer dans l'âme de celui qui écoute. Tu aimes le monde, Lizzy, mais tu n'aimes pas comme il tourne. Or, ceci n'est qu'une idée qu'il faut dépasser, pour découvrir qui sont les êtres qui le font et pourquoi ils le font ainsi. Je ne suis pas un raconteur d'histoires ni un faiseur de mémoires. Je suis thérapeute, un dérouleur de vies passées et présentes qui, à partir de la richesse de la médecine homéopathique quoique en disent ses détracteurs, essaie d'aider celui qui raconte son parcours, à comprendre où est son chemin, là où il s'est perdu, là où il doit retourner. Un autre éclairage, des moments de lumière sur une histoire qui a toujours été et est

encore la même, celle des Hommes. Et celle-ci est bigrement têtue, tant elle ne cesse de se répéter.

Il avait été le premier à lui enseigner qu'il existait un ordre secret et invisible des choses. Sur le moment, elle n'y avait pas prêté attention, si ce n'est comme elle le disait en se moquant d'elle-même, en touriste. Savoir qu'il existait au-dessus de sa tête, un ordre invisible, inutile socialement, sans point de reconnaissance, sans lieu où l'ancrer, sans initiation, puisque quiconque pouvait en faire partie sans le savoir, une force énergétique indépendante de la volonté humaine et de ses croyances, bref une espèce de plasma condensé et pensé depuis l'origine des temps, qui concernait non seulement l'être humain, sinon les trois règnes, minéral, végétal et animal, lui avait paru une idée séduisante. Savoir que des Bonnes Personnes dans le monde, à des moments différents du jour et de la nuit, mais toujours à des endroits géographiques précis et d'un registre vibratoire spécifique, émettaient une intention puissante lui avait paru une idée reposante. L'idée d'aller faire son marché dans ce magasin incroyable, cette espèce d'internet fictif qui se baladait au-dessus de sa tête et où chacun pouvait se servir en rapport de son évolution, lui était jubilatoire. Longtemps, elle y avait trouvé la justification de son fatalisme. A quoi bon s'agiter puisque tout était tracé d'avance ?

Neill s'impatiait de sa légèreté. Il remettait l'explication sur l'ouvrage, luttait patiemment contre sa logique contradictoire, lui dévoilait les Lois de l'Univers, peu nombreuses mais inexorables, qui se fichaient éperdument de ce qu'elle pensait, lui montrait que toute cause avait un effet et que le libre arbitre, cette marge de manœuvre étroite où chacun pouvait choisir d'être malhonnête ou sincère, d'agir suivant son cœur ou sa raison, enlevait toute substance à la fatalité. Leurs conversations les avaient menés souvent jusqu'à l'aube. Elle se les rappelait toutes, les fous rires, le vin blanc, son étonnement devant sa culture et l'acuité de ses analyses, ses pleurs, les vérités qui l'avaient blessée et celles qui l'avaient libérée. Neill quittait de la gravité aux choses. Devenir ce que l'on est n'était plus une question d'argent, de gourou, de philosophie, de révélations ou d'exercices à rendre cinglé n'importe quel saint, sinon une question d'entendement et d'humilité.

- Ouvre grand tes oreilles, Lizzy, écoute et tes yeux verront, lui avait-il dit un jour... - Si l'Homme avait conscience que parce qu'il est vivant, il est sage, il cesserait de chercher toujours une explication à tout, bien que généralement il cherche plutôt à comprendre le comment que le pourquoi, un peu comme tu le fais, Lizzy. Les apparences sont toujours trompeuses. L'Homme se raccroche au passé, normal : c'est ce qu'il prétend connaître, mais sa connaissance est tellement fragmentaire qu'elle en devient illusoire. Le présent, il ne sait pas le vivre. Et il ne peut pas comprendre le



*Le monde est un pot à eau  
Quand on a bu, on le passe à autrui*

présent, s'il ne tient pas compte du passé, puisque tout le résultat de ce qu'il est aujourd'hui provient d'un phylum très ancien que certains résumement trop étroitement à la mémoire cellulaire. Explique-moi donc alors comment il peut prévoir le futur ! Pourtant, quiconque est vivant, est sage. C'est indéniable, c'est indiscutable. Si l'on est malheureux, c'est parce que l'on n'est pas conscient de cette évidence. Ne cherche pas à l'extérieur ce que tu es déjà. Tu es vivante, c'est simple, c'est révolutionnaire. Après bien sûr, il y a des blocages. Nous sommes créateurs de nos propres dichotomies. On est tous plus ou moins autiste à soi-même, mais l'enfermement dans lequel on se complait, c'est autre chose, c'est déjà de l'extérieur. Etre vivant, c'est obligatoirement être dans la compréhension de ce vers quoi chaque être vivant va, la vie... Quelle liberté cela donne, Lizzy, de comprendre cela !

Elle avait ri aux éclats.

- S'il suffisait d'être en vie pour être sage !

- Ne joue pas les imbéciles, Lizzy... Tu me connais et nous en avons déjà longuement discuté. La vie, comme toute chose dans l'Univers, est régie par des Lois immuables et formatrices d'un Tout. Elles sont peu nombreuses et ce ne sont pas des lois d'opinion. Je t'en citerais quelques-unes, tu chercheras les autres qui sont la conséquence de la hiérarchisation de ces lois qui s'emboîtent les unes dans les autres comme un jeu de poupées russes. La Loi d'action et de réaction, la plus évidente, toute cause a un effet. On l'a trop hâtivement résumée, car on peut l'étendre au domaine de l'intention et de la pensée et ce n'est pas sans importance. Autre Loi non moins fameuse, faussement attribuée à Hermès, ce qui est en haut, est comme ce qui est en bas, et réciproquement, ce qui revient à dire que notre microcosme, même dans ce qu'il a d'infiniment petit, n'est qu'un hologramme du macrocosme. Si on se penchait là-dessus, on obtiendrait la réponse à toutes nos questions. A chaque enfantement, on réinvente le Big Bang !

Autre loi, la Loi de reproduction, plus vaste que le concept strictement biologique. Toute création est mouvement, comme tout mouvement est énergie, autre Loi. Qu'il le veuille ou non, chacun, chaque chose naît d'un autre que lui-même ce qui explique ce phylum intemporel qui le relie au monde et va au-delà de la simple donnée génétique. La molécule naît des atomes, la cellule des molécules et le vivant de complexes cellulaires. C'est pourquoi on ne peut jamais être strictement de ce monde présent, car anthropologiquement, on aura toujours un avant, l'inné, qui en deçà de l'hérédité biologique, a une odeur, une couleur, un parfum, une culture, des rites, une langue, une histoire, une psyché, bref une mémoire subtile, qui nous relie à cet avant. Et on aura toujours aussi un après, l'acquis, qui sera plus ou moins dominant, comme c'est le cas dans la civilisation

actuelle, et qui viendra ajouter ses strates de mémoire à l'inné des générations suivantes. Là encore, qu'il soit d'accord ou non, et c'est une autre Loi, l'être humain est étroitement lié à la continuité de cet univers par ses fonctions physiologiques, une biologie invariable depuis la nuit des temps. Enfin, je dirais que tout est relié et en harmonie et non pas en équilibre, ce qui supposerait l'inertie, c'est-à-dire la mort, et l'idée négative de son contraire, le déséquilibre. Et l'inverse n'est pas toujours son contraire. Ce que je voulais te dire, Lizzy, c'est qu'une fois que tu connais ces Lois, si tu arrives à les mettre en relation entre elles, tu n'as plus d'inquiétude à avoir, puisque finalement tu vas raisonner et agir en fonction d'elles. L'obéissance à ces Lois consacre les noces de l'Homme avec la Nature.

- En fait, si je comprends bien, le fait de vivre en conformité avec ces Lois te rend libre... Neill, tu m'étonneras toujours ! Mais d'où sors-tu tout cela ?

- Pour croire en quelque chose, Lizzy, il te faut toujours plus ou moins emprunter un chemin tangible, construit et rationnel. Tu es trop imprégnée de l'esprit franchouillard qui aime polémiquer pour tout et n'importe quoi ! Tu sais pourtant que vouloir définir quelque chose, c'est partir du paradigme que tout est fixe, puisque définir quelque chose, c'est justement le fixer. Or pour vivre et perdurer, tout doit être en mouvement, donc la vérité obéit aussi à cette loi. Le mensonge d'aujourd'hui est peut-être une vérité de demain. Mais toi, tu ne veux pas ou tu ne sais pas t'en remettre à l'Invisible, ce que j'appelle avoir la foi. Toute la connaissance est basée sur ces quelques Lois, qui justement parce que tu les connais, vont développer en toi un état d'esprit, une disposition à... Tu dois avoir le rôle que tu dois avoir au moment où tu es là. Après, que tu ne te prennes pas au sérieux dans ce que tu es, que tu puisses dire puisque je comprends ou non un certain nombre de ces Lois, je suis ceci ou je suis cela, il est évident qu'avec ou sans toi, la chose qui doit se faire, se fera. Parce que si ce n'était pas comme cela, cela signifierait que tu es absolument certaine que ce que tu émet, vient de toi et seulement de toi et c'est la chose la moins exacte qui soit. Si dans ta définition d'être humain, tu es une entité psychique appartenant à un phylum d'ADN constitué par je ne sais combien de générations évanouies, celles de tes ancêtres, les âmes-forces comme les appellent certaines traditions, comment peux-tu être absolument sûre que tu es définie par ta peau et que cela s'arrête là ? Peu probable, ma belle ! Il te faut donc admettre que tu as des antennes qui te connectent avec toutes ces sources. Autre détail : qu'est-ce qui agit en toi, ce que tu es ou ce que tu crois être, une entité psychique bien définie qui s'appelle Lizzy, qui a deux enfants, un compagnon qui s'appelle Neill, une voiture à moitié naze, un vieux frigo et des milliers de livres ou un mélange d'entités psychiques et de réactions qui t'échappent où le plus apte à s'adapter,

*Le monde est un pot à eau  
Quand on a bu, on le passe à autrui*

s'adapte, le plus apte à aimer, aime et le plus apte à avoir peur, a peur ? Comment pourrait-on définir avec certitude que nous sommes ce que nous sommes et que cela nous définit ? Très difficile, ma belle ! C'est pour cela que l'intuition est un état de grâce. C'est une connexion non pas de l'être individuel, mais de ce qu'il y a de plus subtil en lui, avec une totalité de mémoire qui le dépasse, en relation avec toi et aussi avec les autres. Il n'y a plus alors de dualité, de connaissance ou de culture. Tu sens, Tu sais... Et parce que tu as atteint la paix de l'imature, tu arrêtes d'attendre des réponses !

A l'écouter, Lizzy avait souvent l'impression de saisir l'évidence, mais elle lui échappait presque aussitôt. Elle aurait aimé avoir la limpidité d'esprit de son compagnon. Elle y mesurait combien l'essentiel de l'intimité des êtres se résumait à l'inconnaissable et à l'impalpable. Ce qu'elle ignorait de Neill, était plus que ce qu'elle en savait.

- Tu es une Bonne Personne, Lizzy. Aider l'autre n'est pas un but, c'est une attitude. C'est quelque chose que tu vis intrinsèquement, c'est spontané. Ce n'est pas de l'ordre du nirvana spirituel ni de la bonne conscience égotiste, c'est presque du registre de la banalité, tant une Bonne Personne, quoiqu'elle fasse, sera toujours obligée d'aller vers cela. Elle n'y peut rien. C'est un état vibratoire, une disposition à... que ne possède pas tout le monde. L'égalité est une abstraction humaine. Comprendre cela te met le pied à l'étrier d'un entendement qui va grandir en toi et tu vas évoluer peu à peu suivant ta propre compréhension. Une chose en attirant une autre, et c'est aussi une Loi universelle, tu vas alors rencontrer des gens qui vont révéler ton image et te dire que ce que tu es, est bien. Petit à petit, ils vont augmenter cette confiance en toi qui fait tant défaut à la plupart. Petit à petit, sans grand discours spirituel ni justification intellectuelle, ils vont te faire appréhender le rôle de la générosité, pourquoi il est si important de t'occuper du bonheur de ton voisin. L'entraide, Lizzy, que défendent depuis la nuit des temps tous ceux qui ont le souci de protéger la vie... On a trop voulu, déformant en cela la pensée de Darwin, réduire la Nature et le vivant à un état de guerre permanent où le plus fort doit éliminer le plus faible s'il veut survivre. Depuis, le *tous contre tous* et le *Malheur aux faibles* de l'idéologie dominante en est une fâcheuse illustration qui justifie toutes les horreurs, jusqu'à l'eugénisme le plus marqué. C'est oublier un peu vite que l'entraide est un fait qui gère la vie. Le monde animal nous offre de fabuleux exemples. Même Darwin en donna quelques-uns, en contradiction avec l'interprétation que l'on a fait de sa théorie. Ainsi il cite le cas de vieilles corneilles aveugles, nourries par leurs compagnes.

Ce jour-là, Neill lui avait lu de longs passages d'un bouquin écrit en 1902 par un savant russe, Pierre Kropotkine, qui définissait l'entraide comme un facteur d'évolution. Il y montrait que la loi d'aide réciproque du plus fort vers le plus faible était plus importante dans la Nature que la supposée obligation de lutte mutuelle et que cette entraide ne relevait pas de l'amour ni d'une quelconque sagesse, inclus chez l'humain, sinon d'un instinct, fut-il inconscient, de solidarité et de sociabilité, un soutien mutuel nécessaire.

- Je te le répète, Lizzy, avait insisté Neill. - Cela n'a rien à voir avec la charité ou la soi-disant solidarité humanitaire, encore moins avec l'illusion démocratique ! C'est une autre Loi : du bonheur de ton voisin dépend le tien et celui du tous. C'est ce que j'appelle le partage. C'est simple et essentiel et je crois que si nous continuons à mépriser aussi allégrement cette évidence, le monde court droit à sa perte.

Parfois, elle se disait que c'était trop simple, presque dérisoire. Cet état vibratoire, cette spontanéité, cette attitude, cette générosité naturelle du cœur. Elle se disait aussi qu'elle n'en faisait pas assez, qu'elle pouvait faire plus, qu'elle pouvait faire mieux, s'occuper de plus de gens. Elle doutait. Et Magdalena revenait. Un secret. Un bonheur. Des pensées qui montaient au ciel, des mots jaillis du silence ou du vacarme intérieur des Hommes, ordonnées, projetées en ondes dans un espace que nul ne pouvait mesurer ni savoir de quoi exactement il était fait, des pensées de toutes sortes, certaines à peine ébauchées, résonnant entre elles, formant des trains d'ondes convergeant vers le même lieu terrestre à haute fréquence vibratoire, avant de s'élancer à nouveau dans la profondeur du cosmos en quête d'une réponse. Et Lizzy songeait que les trous noirs que certains voyaient comme de monstrueux prédateurs cosmiques, n'étaient peut-être que les sentinelles oubliées des songes des Hommes, les touches d'un clavier céleste qui écrivait sa musique selon une partition jouée par tous les êtres vivants.

### Ouvrir des territoires

"Qui dira la trame mystérieuse qui mène de la lecture des corps au déchiffrement des âmes? Là, un lacs inextricable de veines et de veinules. Sang pourpre et épais. Rien ne circule. L'oxygène a déserté les eaux mortes laissant le champ libre à de multiples assassinats biologiques en coupe réglée. Hasard, coïncidence ou harmonie désespérante entre le paraître évident et l'être qui voudrait se dérober ? La même pesanteur habille l'esprit. Ce corps qui avoue les faiblesses de l'âme dans l'affleurement visible de ses douleurs, occulte à l'intime la médiocrité de sa qualité. La même paralysie fige le mouvement vital de la pensée. Nulle spontanéité ne vient rompre la sécheresse des sentiments et des idées qui tourbillonnent sur eux-mêmes, happés par les circonvolutions centripètes de l'organique. Géographie du physique qui mène à la géologie du psychique. La médecine n'est pas l'Art sacré qui mène à la guérison des corps, sinon cet Art plus ingrat du savoir-lire les labyrinthes du cœur. Il n'y a rien là de sublime ni de sympathique ou de compatissant, sinon l'apprentissage de l'Humain dans ce qu'il a souvent de pire et parfois de meilleur. Soigner se transforme en exercice d'apprenti-sorcier tant la majorité des êtres humains subit la maladie et n'en apprend jamais rien. Deviendra excellent médecin celui qui comprend cette division et apprend à lire les artifices qui mènent du désordre psychique au désordre physique, et réciproquement. Mais sa connaissance se révélera souvent improductive devant ces déséquilibres auquel le malade lui-même refuse la voie de l'harmonie."

Les mots glissaient sur les pages et se brisaient en lignes incertaines. Neill repoussa son livre et ferma les yeux. Il n'aurait su dire qui du corps ou de l'âme dirigeait ce déchaînement de souffrance en lui. A la disparition d'Anton et de Devi, la jeune femme indienne qui l'accompagnait, était venue s'ajouter la mort brutale de Birgit, et celle-ci l'avait révolté par son ironie surréaliste. Même le pire des scénaristes n'en aurait pas osé l'humour noir ! "De l'humour juif", aurait dit Birgit.

Quelque part sur une route de l'Arkansas où elle était allée rendre visite à l'une de ses vieilles amies, Madeleine, femme-médecine venue d'Occident, spécialiste de la médecine amérindienne et directrice d'un centre de Ming Men depuis plus de quatre décennies, leur voiture avait percuté un camion transportant des bouteilles de gaz !

Mue par l'indignation, maudissant les hommes, je frappais violemment le sol de mon parapluie écarlate. Neill sursauta. Le regard désajusté, mis de mauvaise humeur par mon arrivée intempestive.

- Qu'est-ce qui te prend d'arriver ainsi ! Tu m'as flanqué une de ces frousses, Shamaël !

- Loin de moi, cette intention ! Cela dit, tu as souvent cet air d'étrangeté quand tu te réveilles, l'air de celui qui se demande qu'est-ce qu'il fiche là, dans un lieu où rien ne lui semble familier. On dirait toujours que tu reviens d'ailleurs, de loin, de très loin même.

- Je ne dormais pas, je veillais. J'aime cette phase crépusculaire entre la rêverie et le sommeil. J'ai toujours la sensation de plonger dans le secret du monde et de le comprendre enfin. Mais quand j'ouvre les yeux, il ne reste rien d'autre que la prescience de sa nostalgie et la réalité dans ce qu'elle est. Pour le moment, un cumul de chagrins et de difficultés. Beaucoup trop pour moi...

Je fis semblant de le croire. Je savais cet autre mal qui le rongait de l'intérieur, ce mal qu'il savait là, tapi dans l'ombre et qu'il chassait d'une grimace ou d'une plaisanterie, déterminé à se soigner à sa façon, envers et contre tout. Certains remarquant son amaigrissement progressif, son teint brouillé, son visage qui se fermait quand son estomac lui rappelait violemment son existence, s'en réjouissaient déjà, bâclaient leur tâche, faisant fi du service d'ordre, assuraient leurs arrières, et monnayaient leur sortie en se laissant acheter comme du bétail aux enchères par l'Opus Dei. Je savais tout cela, mais ne lui en dirais rien.

"Aucune médecine ne peut le guérir, pensai-je, - si ce n'est lui-même. Comme la plupart des êtres qui ont fait un aller et retour entre ici-bas et là-haut, son plus grand désir est de retourner dans cette formidable paix, "chez lui, à la maison", comme il me l'a avouée une nuit quand nous parlions de ce qui s'était produit durant son NDE. Ils en reviennent tous transformés, tiraillés entre ces deux obscurités inversées de la vie. Mais je sais aussi qu'il luttera jusqu'au bout, sur sa vie, pour les enfants de Ming Men."

- Je ne me sens pas très bien, grimaça-t-il. - Si tu me demandais maintenant mon âge, Shamaël, je te répondrais que mon cœur a quelques siècles, mais mon corps, je ne sais plus. Anton, Devi, Birgit, Madeleine... Ce n'est pas tellement leur disparition qui me fait le plus de peine, sinon sa brutalité et cette certitude qu'ils ne pourront pas profiter de ce à quoi ils ont consacré toute leur vie. J'ai beau me dire que là où ils sont, cela n'a plus aucune espèce d'importance et doit même leur paraître illusoire, j'ai beau savoir qu'ils sont bien et se préparent déjà pour autre chose, j'ai beau les

sentir présents en moi, cela n'atténue en rien mon chagrin et par-dessus tout, ma colère. J'en ai même voulu à Anton de ne pas m'avoir écouté.

- Neill, la mort a ses itinéraires invisibles et ses points de force, en complémentarité opposée avec ceux de la vie. Ses sentes d'âmes qui déploient leurs voiles, gonflées par le souffle subtil de la noosphère, se laissent bercer par un mouvement de flux et de reflux qui les dépasse. N'as-tu jamais pensé que les êtres s'en vont, simplement parce qu'ils n'ont plus rien à réaliser sur terre ? Là aussi, il y a une Loi. Toute vie reçue n'est jamais reprise, sinon redonnée. La vie n'est pas usurière ! Bon nombre d'êtres humains croient à la réincarnation, mais ils lui prêtent leur individualité. Ils reviendront en ceci ou en cela. Ils corrigent et se pardonnent leur faux pas en se voyant meilleurs, sans jamais qu'il leur vienne à l'esprit, que leurs enfants sont déjà leur vivante réincarnation. Pour cela même, chacun se doit d'obéir à cette autre Loi dès lors que la Nature a pourvu l'Homme de toutes ces fonctions biologiques. Tu n'ignores pas que ceux qui la négligent, toujours pour des motifs qu'ils trouvent justifiés, reviendront avec dans leur besace, ce premier devoir à accomplir. N'est-ce pas ce que tu as dit à Birgit, il y a quelques jours de cela ? Et tu l'as fait parce que tu présentais son départ, parce que tu as senti que quelque chose que Birkenau n'avait pas réussi à lui arracher, n'était déjà plus là. Voilà pourquoi aussi aucune analyse de laboratoire ne te dira jamais mieux que toi pourquoi aujourd'hui, tu es malade...

Neill respira à fond pour retenir cette irritation qu'il sentait courir sous sa peau à chaque fois que quelqu'un lui rappelait son état de santé.

- Fiche-moi la paix avec ça, Shamaël. Je me traite à ma manière... Je suis vivant, non ? Je respire, je mange, je dors, je fais pipi caca, je suis vivant ! Rappeler sans arrêt à la vie une personne en lui parlant de sa maladie, c'est déjà l'envelopper dans son linceul. En outre, tu sais très bien que la maladie est une imperfection utile puisqu'elle nous permet de comprendre comment trouver l'équilibre dans l'adaptation. Il ne faut pas résister en face d'elle, il faut en comprendre le sens.

Mais je ne doute pas un instant que tu te rappelles toutes nos conversations ! Tu n'as donc certainement pas oublié quand nous avons évoqué ce qu'il y a à soigner chez un patient, la fameuse et toute première question d'Hahnemann dans l'*Organon*. Je sais ce qu'il y a à soigner chez moi, mais une partie ne dépend pas de moi ou alors je devrais envoyer tout balader. Tu te souviens de ce que je t'ai raconté quand je suis tombé dans le coma ? Je t'ai dit : "Quelque chose est mort et quelque chose est né. Un état de vibration différent. Et désormais, je sens les gens avec qui j'ai été en connexion. Je ressens quand ils vont mal..." Et me protéger contre cela, je ne sais pas le faire. Je ne sais pas comment m'arranger avec la dispari-

tion d'Anton, de Devi, de Madeleine, de Birgit. Il y a des choses que je ne m'explique pas. Pourquoi avoir ce rêve d'avion à propos d'Anton, si je ne peux l'en protéger ? Pourquoi ai-je eu cette récente conversation avec Birgit ? Pourquoi justement à ce moment-là ? Que dois-je comprendre, que dois-je apprendre ?

- Ce n'est pas à moi de te répondre, Neill et je soupçonne que tu la connais déjà, la réponse, surtout toi ! Birgit m'a rapportée votre discussion ou plutôt ton engueulade. Nous parlions de toi, nous parlions d'elle. Tu sais combien elle détestait s'apitoyer sur elle-même, mais elle avait l'art des constats sans joie et elle devait pressentir son prochain voyage.

- "Shamaël, m'a-t-elle confiée ce soir là, - je suis arrivée à ce moment si particulier où le temps n'a d'autre rythme que celui de son lent écoulement. Les heures paraissent des années et les mois des siècles. Mais les secondes sont des étincelles où plonge ma mémoire. Le temps y devient alors une éternité où je m'enfonce cherchant à corriger les erreurs commises, à réparer les fautes involontaires, à accomplir enfin ce que je n'ai pas fait et dire ce que je n'ai pas su ou pas pu dire. Je me réinvente une vie où l'impossible devient possible et catapulte le temps en une sauvage réorganisation dont je suis le seul maître. Le souffle m'est compté, j'exhale déjà mes derniers soupirs. L'ordre est nécessaire à cette sérénité si proche et toujours si imprévisible. Nécessité m'est faite de partager cet espace doux à l'âme avec toi, ma vieille amie, qui fut mon maître en certaines circonstances. Mais grâce à Neill, je m'en irai réconciliée. J'ai enfin atteint cet âge si précieux qui dénoue les aveux sans souci de la blessure que le silence leur a parfois causé. Ecoute...

Je ne me rappelle plus pourquoi, a-t-elle continué, - Neill et moi, devons parler de choses et d'autres, mais notre tête-à-tête a pris un tour plus intime. Sans doute, devais-je donner encore dans le démembrement un tantinet narcissique de l'absurdité de la vie. Tu connais, Neill ! Cela devait le démanger depuis pas mal de temps, il m'a arrêté sec.

- Et si on parlait enfin de toi ?, m'a-t-il lancé

Et il a osé me dire ce que personne n'avait jamais osé. D'ailleurs, je ne l'aurais pas permis. Il m'a affirmé, Shamaël, que ma grande folie libératrice aurait été de fonder une famille, me plongeant d'un coup dans une exaspération et une tristesse terribles. Il m'a laissé sans voix, il avait mis le doigt sur une plaie trop familière pour moi. Il ne faisait qu'énoncer ce que depuis longtemps je savais et ne voulais pas entendre. Un homme dans ma vie ? J'ai choisi de ne pas en avoir, j'avais connu le grand amour avec mon fiancé. Quant aux autres hommes, je m'ennuyais trop vite avec. Le quotidien fermente d'étroitesse, j'y étouffe. Les enfants, c'est autre chose. D'abord, il y a la nécessité de l'homme pour les concevoir. Ensuite, pour-



quoi avoir des enfants dans un monde pareil ? Pourquoi faire ? Pour qu'ils finissent assassinés dans les bras de leur mère, meurent de faim, d'une balle perdue ou asphyxiés par un gaz mortel, hier comme aujourd'hui, ou pour qu'ils deviennent ces mutants que l'on appelle les enfants des rues ?, ai-je presque crié.

Mais Neill sait dire les choses les plus dures avec tendresse. Et puisque je l'y autorisais, il a poursuivi :

- Allons, pour une fois, sois sincère, Birgit, si tu as respecté la vie qui t'a été donnée, et ce n'était pas facile, c'est seulement parce que tu as décidé de ne pas te suicider. Mais tu n'as pas respecté le fait de la redonner, tu as fui la maternité. Tu n'as pas su ni voulu obéir à cette loi biologique qui fait devoir à chaque être de poursuivre la vie qu'il a reçu dans la chair d'un autre être, de s'impliquer au-delà de lui-même. Car donner la vie, c'est aussi ouvrir d'autres territoires et se donner une opportunité. La vraie question, la seule que tu devrais te poser, c'est pourquoi tu te l'es refusée. Tu étudies la Cabbale et tu penses être sur la voie de la mystique. Or, le chemin d'un mystique, c'est justement de prendre, entre autres, le risque de faire un enfant parce qu'il sait que ce n'est pas à lui de décider de ce que cet enfant fera ou ne fera pas, subira ou ne subira pas. Le refus d'accepter les Lois de l'Univers, de les ignorer, voire de questionner leur validité, sont des limites que l'on se construit intellectuellement, avant que de s'arranger avec la philosophie personnelle que l'on met autour. Alors, tu reviendras..."

J'interrompis mon récit et ajoutai à l'adresse de Neill :

- C'est bien la seule fois où j'ai vu Birgit pleurer et pourtant, paradoxalement ce jour-là, elle émettait quelque chose d'infiniment paisible, presque joyeux !

- Je l'adorais, Shamaël, je l'adorais pour tout cet amour inexprimé qui la faisait crever. Une flamboyance obscure, une splendide personne avec qui il était cependant difficile de passer du temps, mais jamais il n'était inutile. Des fous-rires, des conversations très sérieuses qu'elle poussait jusqu'à l'absurde par un questionnement incessant, des moments bruyants de silence. Des fragments de bonheur... Nous étions tellement complices !

- Les embruns du chagrin dévident le questionnement des hommes en écheveaux de doutes, Neill, ciselant de douleur vaine tous leurs pourquoi. Birgit t'aura au moins donné une réponse. Mais revenons si tu le veux bien au récit de Birgit quant à votre conversation. Tu venais de lui affirmer qu'elle reviendrait.

- "Je lui ai rétorqué - avait-elle poursuivi - que de toute façon, il était trop tard pour moi, pour changer quoi que ce soit, comme il était absolument certain que j'avais été malheureuse toute ma vie, parce que j'avais

refusé de me donner une opportunité, parce que j'avais été autiste à moi-même et sans doute, parce que c'était plus facile. Peut-être va-t-il me falloir revenir encore et encore, ai-je dit à Neill. Ecoute ! Ce n'est pas une justification, mais le désespoir m'a souvent étreint quand j'ai pris conscience de mes limites, et en quelles circonstances ! Et il s'est intensifié avec l'intuition qu'il y avait quelque chose de plus que je ne pourrais jamais atteindre. A quoi cela me sert-il de savoir que le divin demeure en moi, si je ne peux l'exprimer, si je ne peux le vivre et si pour la plupart, il nous reste seulement la médiocrité, la mesquinerie ou pire la débilité et pour quelques-uns, le délire de leurs perversités ? Nous sommes des papillons qui désirons toucher la lumière de nos ailes. Le songe d'Icare ! A peine sortis du cocon, la majorité se brûle et meurt. Peu importe nos motivations, nous finissons tous pareils. Avant ou après, c'est juste une question de temps !

J'ai tout reçu avant et trop tôt, beaucoup trop tôt. Mourir m'est donc léger, une délivrance ! Néanmoins, grâce à toi, je m'en irais non pas sereine, sinon apaisée. Finalement, Neill, en se trouvant soi-même, on trouve son meilleur compagnon.

Puis, elle a ajouté :

- En fait, Neill a inscrit en moi une nouvelle donne, il a su pousser l'une des fameuses sept portes comme tu les désignes Shamaël, et qu'il appelle quant à lui, les sept petits bols".

- Voilà ce qu'elle m'a dit, Neill, mais il faut se taire maintenant, repris-je. - Birgit aurait même trouvé que nous en faisons trop à parler encore d'elle, scandalisée par l'ironie qui coagule de vacarme la mort d'un individu, tandis que celle des masses s'accorde facilement au silence des Hommes.

"Quand quelqu'un retourne à la terre, il retourne à la vie, songea Neill. - Peut-être est-ce pour cela que l'irréversible de sa disparition se traduit toujours pour celui qui reste par la sensation d'un accroissement intérieur, comme si elle ajoutait à ce que nous sommes, l'essence de ce qu'il fut. Les morts sont plus têtus que les vivants dans notre entomologie intime et leur présence se fait d'autant plus intense au fur et à mesure que l'on se rapproche nous-mêmes de la sortie. Je l'observe en moi-même. Désormais, Anton, Devi et Birgit rejoignent dans mon cœur, Léo Ferré, Hahnemann, Félicity, Liten mon premier amour et Karl, notre petit garçon, ou encore Hugo Pratt et Un été 42, entre autres."

Il n'y avait rien à ajouter. Le silence frissonnait de souvenirs. La mélodie de l'absence, un temps en attente.

- A propos d'Anton et de Devi, repris-je la voix nouée, - quelque chose de nouveau ?

- Non, pas vraiment... Il n'a toujours été retrouvé ni corps ni débris et les autorités péruviennes font preuve d'une telle mauvaise volonté que c'en est suspect. Le service d'ordre de Ming Men mène son enquête. Pour l'instant, les seules choses que nous sachions, sont que l'appareil avait été révisé et que le ciel était clair et dégagé et qu'un homme, inscrit sur la liste des passagers, s'est présenté à l'aéroport de Lima, mais n'a pas fait partie du voyage. Apparemment, la police disposait de cette information mais n'a pas jugé utile de nous la communiquer. Par chance, nous avons retrouvé cet homme, un péruvien.

- Que vas-tu faire, Neill ?

- Faute de preuves plus tangibles, nous ne pouvons pas faire grand-chose pour l'instant, sinon renforcer notre vigilance. Je dois y réfléchir, trouver le moyen. La priorité reste les enfants. Au milieu de tout ce fatras, c'est la seule raison d'être de Ming Men. Du moins pour moi, car là aussi, ce fut un tollé général. J'étais définitivement cinglé ! Prendre en charge des gosses déstructurés, sans autonomie physique, puisque pratiquement en couches culottes et prétendre les mener au bout de leurs rêves, de la maternelle à l'université si besoin est, ne pouvait être qu'une idée de mégalomane. Le seul argument que l'on m'a opposé, était que personne n'avait jamais poussé l'implication aussi loin et qu'en conséquence, il devait y avoir de bonnes raisons à cela.

Ah, l'implication, Shamaël ! Ils avaient tout dit en un seul mot, ces mêmes gens qui admirent les Brad Pitt, les Madonna ou les Michael Jackson, qui préfèrent construire une île artificielle ou des palais de Pinocchio pour des mômes qu'ils vont chercher dans des pays pauvres, comme d'autres vont acquérir leur paquet de lessive au supermarché du coin. Mais je m'en fous. Aucun de ces gosses ne me connaît et je n'en verrais sans doute jamais aucun. Peut-être que je réagis ainsi parce que j'ai été moi-même abandonné. Et alors ? C'est un problème de cœur, de son manque. C'est un acte de foi. Et Ming men a les moyens pour cela. Beaucoup de moyens ! On pourrait financer les mouvements palestiniens ou le Hezbollah, tous les mouvements de contre-état existants au sein des Etats-Unis, ou encore le Pakistan, l'Inde, l'Afghanistan, la République du Mont Athos et que sais-je encore ! Mais je ne le ferai pas. Tout cela, c'est de la foutaise ! De toute façon, Ming Men ne financera jamais ni aidera des pays où la femme et l'enfant valent moins que la poussière soulevée par les pieds de l'homme.

- Tu y as pourtant songé à un moment...

- Oui, parce que l'idée est intellectuellement séduisante, Shamaël. Tu te dis qu'en aidant Pierre, Paul ou Jacques, même s'ils sont totalement oppo-

sés dans leurs buts, le monde serait moins chaotique. Tu y crois, comme tu crois à seize ans que la révolution est la solution radicale à l'injustice. La pureté se nourrit de tous les scandales. Certains pays, certains paysages, certains êtres s'en sont gavés, jusqu'à l'épuisement de leurs forces. Ce n'est plus la vie qui les retient encore, mais le ferment d'une sourde décomposition qui les travaille et nous révèle. Tu ouvres les yeux et tu n'y crois plus. Et pourquoi ? Parce que ceux qui chient sur l'Europe, qui se proclament anticapitalistes, antioccidentaux, voire antichrétiens, sont les mêmes qui lorsqu'ils se foutent sur la gueule, se précipitent sur la technologie américaine ou russe ou européenne, parce qu'ils sont incapables de l'égaliser ou de la produire eux-mêmes et qu'elle reste encore la meilleure au monde. Et celui qui est en face, le voisin, opine exactement la même chose : "heu-reusement que j'ai un super ordinateur, heureusement que mon système de contre-espionnage dispose de matériel américain, israélien, français, allemand ou russe ! Heureusement que je peux acheter tout cela pour niquer tout ce que je hais !"

On glose du bout des lèvres sur les victimes, on se répand timidement en dénonciations, on évacue les protestations par trop véhémentes, on allume à profusion des briquets et des bougies comme autant de lueurs de contestations, mais on la boucle toujours chastement sur le fait que les dirigeants de ces pays sont les premiers responsables de la condition impossible de leur peuple. Ils ne font rien pour lui, sinon s'enrichir entre subventions et pots de vin. Combien de diasporas s'accommodent fort bien de la situation conflictuelle de leur pays ? Vingt, quarante ans de guerre, de famine ou de blocus..., la misère de leurs compatriotes les a grassement enrichies. Elles peuvent alors légitimer leurs revendications ! De plus, Shamaël, quelle nation n'a pas réussi son avancée historique et économique, si ce n'est grâce à des choses haïssables qu'elle a peut-être elle-même excrées ? ! L'impérialisme américain, le colonialisme européen, la corruption, ce paludisme mondial ! Une guerre ne s'est jamais gagnée avec des bibles, des corans ou des pistaches, sinon avec des armements étrangers, occidentaux de préférence.

- L'héroïsme se calcule souvent sur des risques pris par d'autres, Neill. Ainsi décide-t-on pour soi-même de ses droits avant que de ses devoirs. Rien de très neuf là-dedans !

- Mais tu te rends compte, Shamaël ! Toujours aucun leader, homme ou femme, à l'horizon de ce XXI<sup>e</sup> siècle capable de résoudre un conflit, juste avec ses convictions et ce que produit son pays ! Lamentable ! Alors, tu réfléchis à tout cela et tu t'aperçois qu'il existe d'énormes contradictions. Imagine le dialogue entre l'acheteur et le vendeur d'armement ! : "Je suis anti-impérialiste, anti-américain et pourtant je fais des affaires dans les meilleurs hôtels du monde avec des marchands d'armes, qui ne vendent

que du matériel hautement technologique, fabriqué par des pays ennemis que je vomis. Mais pour foutre sur la gueule de mon voisin, j'oublie un instant ma haine."

A la fin de sa carrière, le businessman du missile ou de la kalachnikov pourrait affirmer à son client : "Finalement, je suis un humaniste. J'ai servi à quelque chose, j'ai participé à l'Histoire et à la redistribution économique et géopolitique du monde, les Balkans, le Moyen Orient et j'en passe, avec la bénédiction de tous."

Et l'autre, tous les autres *Peace and Love* : "mais t'es une ordure, un salaud !" - "Mais pourquoi, comment cela ?! Il n'y a pas un pays qui ne veut pas de mes armes. Pas un !" - "Oh ! T'exagère quand même !" - "Mais non, pas du tout... Regarde ! Ils font travailler leurs gens à ramasser des diamants ou à fabriquer de la drogue, tout cela pour acheter mon artillerie. Tu peux les convaincre, toi, de m'acheter à la place des livres de Shakespeare ou de construire des routes et des écoles ? Qu'ils le disent ! S'ils en veulent, aucun problème ! Demain, je les leur construis leurs hôpitaux et leurs écoles. Le problème, c'est qu'ils préfèrent se procurer des armes, sans compter que plein de pays pauvres font la queue pour qu'on les envahisse, histoire de relancer leur économie et leur fond de commerce maffieux !"

Et au même moment, Shamaël, il y a tout un monde qui participe chaque jour à cet effort de guerre larvé et ce monde là ne peut pas et ne veut pas parler. Il ne peut pas dire ni ce qu'il a fait ni ce qu'il fait. Mais il le fait depuis toujours. Alors oui, je préfère que Ming Men investisse dans ces enfants. Il y a une nécessité de l'éducation quand on est pauvre et celle que l'on dispense dans les écoles de Ming Men est directement liée à la manière dont j'ai moi-même été éduqué.

- Je suppose que tu parles du monastère de Cambremer ?

- Un jour, j'ai demandé à Catherine, ma tutrice, à quoi pouvait bien me servir l'apprentissage de la culture et le cumul de tant de connaissances. Elle m'a répondu en souriant, avec son humour habituel, son sceau mystérieux :

- "Mais mon petit frère, à ouvrir des territoires, seulement à ouvrir des territoires ! Car vois-tu, la connaissance - et non la culture -, n'est liée qu'à ta capacité, par ta curiosité, ta générosité de l'Autre, de tous les autres, à être disponible aux sens des choses et des êtres. Plus tu ouvriras de territoires, moins tu auras de certitudes et de dogmatismes. Alors naîtra en toi la relativité, première marche vers ta liberté. La deuxième marche consistera à expérimenter la connaissance et à retenir ce qui t'es utile, en accord avec ce qui caractérise ton âme, ta vieille âme... Bien sûr, petit frère, ne te sera utile que ce qui est en accord avec ta nature, innée et acquise. Le reste est comme la sciure du bois éparpillée sur le sol de l'atelier de l'ébéniste."

Comme son meuble, ton œuvre t'est particulière et de la connaissance, tu ne prendras que ce qui est en harmonie avec ton intériorité. N'oublie jamais de définir instinctivement ton œuvre, même partiellement, avant de vouloir tout voir, tout comprendre, tout entendre, tout aimer. Abuser du savoir, vouloir le posséder à tout prix dans son infini est un acte grave, immature, car il t'éloigne de la vie, du vivre. Et tu n'es pas là que pour chercher, tu es aussi là pour te trouver et accomplir. Tu es aussi ici pour cela. Nous ne t'apprendrons rien pour te l'imposer. On te parlera du feu et du froid, de la femme et de l'homme, de la vie et de la mort, du ciel et de la terre et seul, ce qui s'imposera à toi, comme un état de grâce, te sera utile. Dans ce sens, comme je te le répète souvent, le véritable sage, qu'il soit femme ou homme, est une personne humble. Elle a su faire le choix du simple face au complexe. En ceci réside le rôle de notre petite humanité. Le reste est réservé au grand mystère, et c'est bien ainsi. "

Voilà, Shamaël, ce que l'on enseigne en priorité à ces enfants. La culture certes, mais aussi qu'il n'y a pas un élément à valoriser plus qu'un autre, parce que chaque chose est absolument souveraine au moment où tu la vis. Tous ceux qui s'occupent intimement de ces enfants, ont cet entendement, mais il leur est parfois difficile de transmettre cette relativité à un jeune esprit.

- Et comment l'as-tu fait ?

- J'ai raconté un jour à la responsable de la formation des tuteurs et tutrices, une histoire de Birgit. Elle s'agaçait souvent de ses amis qui s'essayaient à transmettre aux adolescents, l'horreur des camps et me cita à ce propos l'une d'elles qui consacrait toute son énergie à l'éducation de jeunes lycéens, convaincue que la narration suffisait à reconstruire l'Histoire. Cela la mettait en colère.

"La manière dont elle s'y prend, me dit-elle, - cantonne la réalité dans l'anecdote et la fascination morbide de l'horreur. Ces jeunes oublieront et un jour peut-être, ils recommenceront la même chose, sous une autre forme, parce qu'ils n'ont pas senti ce qu'elle signifie humainement. Bien que je ne croie absolument pas que savoir empêche quoi que ce soit, si j'étais à la place de cette amie, j'en reproduirais la folie. A l'adolescent qui l'écoute et qui lui fait remarquer qu'il ne peut sentir ce qu'elle lui transmet, parce qu'il ne l'a pas vécu, parce qu'il n'est pas de la même génération, parce que l'indicible finit pas se couvrir d'irréalité, je rétorquerais : "c'est très simple, tu me fais confiance ? - Oui bien sûr... - Et bien je peux t'apprendre en quelques minutes l'un des premiers ressentis de Birkenau qui conditionne tous les autres. Il faut que vous soyez tous d'accord... Et bien, Déshabillez vous, mettez vous tous nus."

En deux secondes, Neill, cette amie leur ferait vivre par la pudeur, ce que leur cœur n'arrive pas à appréhender. Elle leur ferait vivre quelque

chose d'absolument fondamental. Dès qu'ils enlèveraient leur jean, leur montre, leur sweater à capuche, tous les archétypes auxquels ils s'identifient, dès qu'ils seraient nus et rasés en file indienne, ils comprendraient quelque chose de primordial quant à ce que nous avons vécu dans les camps. Imagine ensuite que cette amie fasse entrer un autre groupe de jeunes, qui voit cela. Le choc ! Une catharsis ! Ils pleureraient, ils crieraient et finiraient par se taire, troublés, anéantis, horrifiés...

En fait, mon amie ne peut rien leur raconter d'Auschwitz ou de Birkenau, parce qu'il y a une part en eux qui ne pourra jamais comprendre ce qui est de l'ordre de l'expérience. Ces images qu'elle leur décrit, toujours partiellement d'ailleurs, ils ont le choix de les garder ou non, en mémoire. Mais si elle les leur fait visualiser par le sentir, il est absolument certain que malgré la différence d'âge, de culture ou d'éducation, ces jeunes gens comprendraient immédiatement l'essentiel, parce qu'elle les leur communiquerait par le corps et non par l'esprit."

- Bien difficile à mettre en pratique, Neill ! Les idées restent toujours des abstractions quand elles ne sont pas cimentées par l'expérience.

- Tout à fait d'accord avec toi, Shamaël ! Il suffit d'écouter ces mêmes adolescents parler de paix. Comme si la guerre répondait à un désir ! Quand tu as pris une raclée dans la rue, que tu as un bras cassé, que tu as perdu tes dents et que tu as les couilles en marmelade, tu sais que la guerre n'est jamais un désir. C'est une obligation de la bêtise humaine. L'écolo qui ne connaît rien d'autre que la saveur du riz complet et le massacre figuré des phoques, le rappeur qui gerbe sa révolte hargneuse en onomatopées, l'oreille collée en évasion sur son poste stéréo, l'intello avec ses bonheurs en tube qui mettent le futur en équation définitive, ne peuvent qu'avoir une opinion, évidemment fluctuante, sur le sujet. Ils n'ont rien à défendre, sinon la mathématique de leur compte en banque pour mieux consommer, hier techno aujourd'hui bio.

Mais l'homme qui connaît la guerre, ne veut plus y retourner, trop content d'être sorti plus ou moins indemne de la première qu'il a faite, de la seconde et de la troisième, même s'il a été payé pour y aller. Un homme de guerre est essentiellement un homme de paix. Il a forgé ses convictions pour la défendre, la protéger au prix de sa vie et de celle de ses copains. C'est des réflexions de ce type qui m'ont aussi conduit à me préoccuper du devenir de ces enfants.

- Comment cela, Neill ? Tous les chemins mènent à Rome, mais là tu me les fais carrément buissonniers !

- C'est encore Birgit qui me l'a fait remarquer. "A quoi bon éduquer tous ces gamins, même s'ils le sont d'une manière particulière, si demain ils n'ont aucune opportunité, m'a-elle-dit. - Tu éduques ton gosse à être pêcheur ou paysan, mais il n'y a plus ni mer ni champs. Tu le convertis en

excellent architecte, mais il ne peut rien construire. Tu dois investir plus, Neill ! Assurer l'éducation et la formation de ces enfants, comme on le fait, c'est chouette, un super concept. Mais n'oublions pas que tous ces mômes vivront ensuite dans le même monde que leurs congénères, s'affronteront à des problèmes identiques et à des circonstances qui ne dépendront pas uniquement d'eux ! À quoi cela sert-il si au moment où ils auront terminé leurs études, un de ces barjots qui nous gouvernent, a fait mumuse avec ses boutons rouges, faisant péter une bombe atomique et qu'il n'y ait plus rien ! Plus un arbre, plus rien..."

Birgit avait raison ! Celui qui veut devenir ébéniste, il faudra bien que quelqu'un lui achète ses meubles ! Il faut donc avoir une vision à long terme. Actuellement tous les jours, des métiers disparaissent et avec eux, leurs maîtres d'œuvre. Tout un savoir-faire meurt, il n'y a plus de demande, donc pas de débouché. Imagine, Shamaël... Je t'offre un super restaurant, avec une super cuisine, une super brigade pour faire des plats extraordinaires, et à l'étalage, tu trouves juste un malheureux kilo de pommes ! En plus, tu dois faire des heures de queue, comme aux belles heures du régime soviétique. A quoi sert ton restaurant ? Tout ce que l'on fait à Ming Men est lié à l'entretien et au maintien de certaines choses qui pour moi, incarnent des valeurs intrinsèques, sinon cela n'aurait aucun intérêt. Tu formes ainsi une élite de gens, du métier manuel à ceux du monde de l'art, en passant par tous les autres, qui disposera d'un marché pour faire le sien. Si le coût de l'éducation représente un pourcentage infime de la fortune de Ming Men, tout le reste de notre budget est consacré à en garantir la continuité. Pour l'assurer et la promouvoir, Ming Men crée un marché en soutenant de manière anonyme des artisans, des entreprises, des écoles ou des ateliers de recherches dans tous les domaines.

- Et que te disent aujourd'hui ceux qui trouvaient ce projet complètement déjanté ?

- Un laconique : "Ah ben oui, on n'avait pas vu cela de cette façon !" La plupart du temps, ils sont persuadés que j'agis pour des raisons de cœur. Défendre telle personne, soutenir tel artisan, tel cinéaste... Ils sont absolument à côté de la plaque ! La raison est beaucoup plus pragmatique, moins romantique. Il faut que les gens soient nourris et ils le sont également avec la musique, des livres, des films, du théâtre, avec le travail de juristes ou de scientifiques, bref, avec tout ce qui construit une société harmonieuse ou du moins qui tend vers cela. Ming Men lutte pour qu'un certain monde puisse continuer d'exister, afin que demain tous ces enfants puissent y travailler et y vivre, en respectant ce qu'ils sont. On est loin du démocratique nivellement par le bas !

- C'est un pari difficile, Neill. La culture actuelle de consommation ne forme surtout pas les gens pour qu'ils réfléchissent par eux-mêmes et,



encore moins à ce qu'ils soient créatifs ! Société de consommation, celle du pourquoi et pourquoi pas, de la production du gâchis, production de fossoyeurs, dont les archéologues du futur diront : "en ce temps là, la société de consommation chait sélectif !"... Mais dis-moi, et Richard... Tu ne m'en as pas parlé....

- Richard ? C'est l'antithèse de tout ce que tu viens de décrire et c'est justement pour cela que je vais lui proposer de devenir mon bras droit, aidé en cela par une jeune avocate sud-africaine, Lady Eben. S'il y avait plus de gens comme eux dans Ming Men, tout se mettrait en place plus rapidement, plus efficacement et avec plus d'initiative. Si l'un et l'autre acceptent cette responsabilité, ils reprendront, après un temps d'adaptation, la visite des centres, comme le faisait Anton et leur premier voyage les mènera en Inde, où nous avons une quarantaine de centres de diverse importance. Une fois que tout cela prendra sa vitesse de croisière, ils s'occuperont beaucoup plus des enfants et de l'école et tous deux en sont enchantés. Ils s'entendront très bien, tu verras !

Il grimaça. La douleur lui rejouait sa symphonie en sourdine. J'attendis. Il s'assoupit enfin et je veillai sur son sommeil qui ne lui donnerait nul repos.



**Dans certains pays,  
une petite fille c'est déjà une athlète de la survie**

Plus que la présence d'Anton, ce qui lui manquait étaient tous ces détails qui ponctuent l'existence d'un être, l'odeur de son tabac à pipe, cette vieille ballade irlandaise qu'il jouait souvent au piano, ces "goûte-moi donc ce vin", le bruit du rabot glissant sur le bois, les portes qu'il laissait claquer derrière lui, tous ces petites choses qu'à peine achevées, le quotidien rend caduques et que la mort désembourbe de leur insignifiance. Neill connaissait bien cette sensation qui donne souvent le vertige au malheur. Cette absence qui n'a pas de substance, était aussi un abandon. Richard ne dirait rien de sa peine. Neill, non plus. Ils restèrent un long moment silencieux, accordés par le même chagrin, avant que les mots ne viennent enfin briser leurs larmes contenues. Trop sans doute.

- Que comptes-tu faire, Richard ? Tu as pris une décision ?, lui demanda Neill.

Le jeune homme se tourna vers lui. Une certaine grâce et la nonchalance asiatique s'unissaient en lui à l'impétuosité irlandaise, conférant à son caractère plutôt amène, d'imprévisibles fluctuations entre la douceur et la rigidité, auxquelles se mêlaient une insatiable curiosité, un certain entêtement et une ferme détermination dès lors qu'il avait pris une décision. Un écheveau de doutes dont la résolution pouvait parfois lui prendre des jours de silence.

- Je vais accepter votre offre et je suis fier que vous me l'ayez proposé, quoique je me demande bien pourquoi...

- Il y a très peu de personnes en qui je peux avoir confiance, Richard, ou alors elles se comptent parmi quelques amis intimes qui sont bien trop âgés pour continuer le travail de ton père. Laisse-moi te dire une chose. Si tu avais refusé, je ne t'aurais rien dit. Chacun a toujours d'excellentes raisons de faire ou de ne pas faire une chose. Mais, je suis super content que tu acceptes, pour ton père, pour toi et pour moi. Et ne t'inquiète pas. Si Anton avait pour atout l'habileté des vieux briscards, tu as celui de l'enthousiasme de la jeunesse et l'esprit vierge de tous préjugés. Néanmoins, je suis certain que tu poseras un regard moins indulgent sur le monde et te montreras plus inflexible qu'il ne l'était. La réalité de la rue coule en toi...

- En fait, Neill, ce qui me pose surtout question, est si je vais pouvoir disposer des moyens indispensables pour juguler ses éventuels débordements.

ments, tâche très ardue qui réclame du doigté et des personnes qui en connaissent bien les règles et pour l'instant, à Ming Men, il y en a très peu ! Les gens à qui nous donnons une opportunité, sont loin d'être des enfants de chœur et je suis bien placé pour le savoir. Celui qui tend la main a souvent compris mille fois plus de choses de la psychologie humaine que celui qui la donne. Ce dernier croit que l'autre se résume à l'idée indigente qu'il a du dénuement. C'est archi faux ! La pauvreté n'illustre jamais le bonhomme. Elle n'est qu'un décor abject où tous les coups sont permis. Le bienfaiteur la sublime par sa vision soi-disant compatissante. Il s'hypnotise, il s'y engluie et jure que cet exubérant étalage de crasse n'est pas la manifestation de la barbarie humaine, sinon la somme de circonstances malheureuses où la malédiction se mêle au déterminisme du destin, à son impuissance, à sa résignation et à son acceptation. Quand je mendiais dans les rues de Saigon, je savais pertinemment qui allait donner et comment l'obtenir. Quand je me battais à mort pour un quignon de pain, je savais aussi que le gagnant n'était pas toujours le plus fort, sinon le plus rusé, parfois le plus malveillant. La pauvreté n'a jamais élevé les âmes sinon qu'elle a toujours perverti les esprits, en leur faisant croire en plus au mirage de la bonté. Et ça, c'est quelque chose qui me fiche la trouille...

- D'où l'obligation d'avoir un service d'ordre qui met tout le monde en ligne, autant celui qui reçoit que celui qui donne...

- La discipline ne m'effraie pas, Neill, d'autant plus qu'elle m'a sauvé la mise ! Pour pratiquer le Vovinam Viet Vo Dao depuis l'enfance, je sais qu'elle est impérative dès lors que l'on s'adresse à un groupe. Il ne peut y avoir plusieurs options, sinon une seule. Autrement, cela tourne vite au foutoir. Que Ming Men ait un service d'ordre me semble une évidence qui ne se discute même pas. Il n'en demeure pas moins vrai que ce qui me fait le plus peur et me désole, est ce que l'homme est capable de faire dans le pire !

- Comme tu en es conscient, c'est sans doute la seule chose pour laquelle tu seras toujours sur le qui-vive, sans te poser de questions ! Et bien qu'ils soient loin d'être légion, sois persuadé, Richard, que ceux qui ont du cœur, au contraire d'en profiter, te montreront le chemin afin de t'éviter les erreurs. Quant aux autres, ils auront la même attitude qu'ils pouvaient avoir avec ton père. Ils essaieront de t'enjôler pour mieux t'abattre, bien que savoir qu'il y a désormais un service d'ordre interne refrène certainement leurs ardeurs de bas étage. Alors devant quiconque te fait baisser les yeux avec ses morales stupides, demande-toi toujours combien de fois il a pu baisser de honte les siens.

Mais dis-moi, Richard, qu'est-ce qui te fait accepter cette lourde responsabilité d'être mon bras droit ? La gestion des centres n'est pas une mince affaire et n'a rien de particulièrement excitant, d'autant plus qu'ils

*Dans certains pays, une petite fille...  
C'est déjà une athlète de la survie*

sont aujourd'hui pratiquement tous autonomes. Grosso modo, c'est un peu comme superviser des mini-entreprises ! En outre, maintenant il y a aussi une équipe d'avocats, spécialisée en droit international et en droit des affaires pour t'aider à résoudre les problèmes par trop épineux...

- Je suis au courant. Mon père en parlait souvent avec moi, surtout en fait depuis que Bergama est devenue Ming Men. Il était orgueilleux d'y participer tant tout cela s'était transformé au cours des ans en un grand bazar de la charité, une mafia, comme il l'avouait non sans une certaine honte. Et nos discussions m'ont permis de prendre toute la mesure de sa décision de m'envoyer chez les frères de la Mère Teresa. J'ai vu ainsi les deux extrêmes, là où il y a tous les moyens et là où il n'y en a aucun. Deux extrêmes pour un même résultat : aucun ! Les pauvres restent le nez dans leur crasse, seules changent les vagues qui les amènent et les emportent. Et pour en revenir aux raisons de ma décision, Neill, trois éléments la motivent. D'abord la place que vous donnez aux femmes, ensuite l'éducation de milliers de gosses et le fait que vous soyez vous-même un pratiquant d'arts martiaux. Sans doute, parce que cela a une résonance très forte avec ma propre histoire...

- Explique-moi un peu ça, et je t'en prie, je sais qu'Anton voulait que tu le vouvoies. Ne le fais pas avec moi. Je n'aime pas cette grammaire civile des mots qui met une distance de faux-cul entre les gens et te fait croire que le respect relève d'une caricature lapidaire du langage. J'aimerais que l'on se tutoie...

Richard fit la moue et acquiesça d'un mouvement sec de la tête. Son émotion était mitigée par le sentiment que certaines choses venaient si tard, qu'elles en perdaient leur saveur. Leur commencement avait le même goût que la fin. Décalé, inapproprié, amer, surréaliste... Il avait toujours détesté vouvoyer Anton. Cela lui avait toujours semblé incongru, mais ce dernier s'était toujours résisté à rompre avec ce qui lui était si naturel depuis plusieurs générations d'aristocratie irlandaise.

- D'après ce que je sais, Ming Men doit être la seule organisation au monde où la parité n'est pas un leurre démocratique !, reprit-il. - On est capable de marcher sur la lune ou de s'enthousiasmer pour une bagnole, mais on n'est pas capable d'écouter ce que les femmes ont à nous dire et encore moins de leur demander conseil ! Et quand on le fait, on le fait souvent par politesse, préjugant que leurs idées ne peuvent surgir que d'un esprit étriqué et superficiel. Alors, oui... le fait que dans Ming Men, ce soit les femmes qui décident par quartiers ou par villages quelles sont les priorités, me plait énormément. J'aime cette idée qui n'est peut-être qu'une utopie...

- L'utopie est plutôt de vouloir rayer la femme de la carte, voire de la considérer comme une quantité négligeable, corvéable à la demande et

sexuellement fantasmée selon le désir masculin. En fait, ce qui m'en a donné l'idée, ce sont les femmes maires d'Afrique. Nous en aidons certaines...

- Comment cela, des maires ?, l'interrompis le jeune homme.

- Tu as une femme - appelons-la Fatimé - maire d'un petit village africain. Tu lui donnes les moyens, à condition que tout ce qu'elle entreprenne soit soutenu et encadré par une discipline sans faille. Pas de "peut-être, de oui mais non" ou de "on verra"... Tu demandes, tu reçois, tu fais ! On a fait la même chose avec des hommes, maires également. On a attendu, on est revenu deux ans après.

Dans le village du mec, il n'y avait pas grand-chose de changé. Par contre, lui, si avait changé ! Il avait une espèce de horde autour de lui et se pavanait dans un 4 x 4 ! La femme, elle, avait chamboulé son village. Il s'était agrandi, elle avait construit une école et créé des emplois en attirant des commerces de détail, avait impliqué dans l'affaire des associations culturelles et de femmes, sans qu'aucune décision n'était prise. Elle avait su partager ses responsabilités et avait eu la générosité de les faire profiter de son opportunité. Elle avait pensé à des choses qui pour nous, n'étaient pas prioritaires. C'était incroyable, à en avoir les larmes aux yeux ! Les jeunes qui tournaient en rond sans savoir quoi faire, y avaient également trouvé leur place. Ils assuraient l'ordre de la communauté, garantissant ainsi à tour de rôle la sécurité du village. Face à de tels constats, il n'y a pas deux solutions, ni d'états d'âme à avoir !

- Je vire le bonhomme et je donne l'opportunité à une autre femme pour reprendre en main le second village !, s'exclama le jeune homme.

- C'est exactement ce que l'on a fait, Richard ! Une deuxième chance au second village, collaborateur et complice. Mais je ne sais pas si tu te rends bien compte de la portée d'une telle gestion ?

- A quoi pensez-vous ? Désolé, Neill, le tutoiement m'est aussi difficile à pratiquer que le vouvoiement l'est pour vous à l'entendre. Une trop vieille habitude. Je reprends... à quoi penses-tu ?

- Tous les pays qui ont encore une culture primitive, je veux dire celle basée sur la gestion des besoins en fonction des nécessités et non du superflu, - pas quarante deux bananes mais seulement cinq, parce que l'on est cinq à en manger -, tous ces pays, comme ceux de l'Afrique, d'autres en Asie ou en Mongolie, s'en sortiraient plus vite et mieux s'ils faisaient confiance à leurs femmes pour les diriger, au lieu de le laisser entre les bourses de cols blancs corrompus, d'autant plus qu'en général, il faut souvent trois hommes pour abattre le travail d'une femme ! C'est aussi pour cela que j'ai nommé une femme d'Afrique du Sud, Lady Eben, pour être coordinatrice de toutes les autres, celles des quartiers et celles de Ming Men, et dieu sait si sa nomination a provoqué des réactions racistes !

*Dans certains pays, une petite fille...  
C'est déjà une athlète de la survie*

- Et pourquoi ? Cela me paraît logique, une femme, interlocuteur d'autres femmes, un même langage... !

- Détrompe-toi, Richard, ce n'est pas les hommes qui ont protesté, sinon les femmes, je veux dire celles de Ming Men ! Que si elle était noire, bien trop noire, que si personne ne la connaissait, que si on ne savait pas d'où elle sortait, que si la rumeur courait qu'elle avait eu une vie pas très propre, qu'elle avait même fait de la prison...

En fait, Lady Eben est surtout très belle, jeune, quelques années de plus que toi, et intelligente, et tout comme toi, elle a la rue dans la peau. Elle a vécu toute sa vie à Soweto, un enfer. Aujourd'hui, elle est mariée, mère de quatre enfants et avocate. Habitée d'un désir profond de justice, elle défend les siens, son peuple et en priorité les femmes qui souvent sont légalement considérées comme des mineures, plus ou moins attardées. Tu feras sa connaissance. Elle te racontera, tu vas travailler avec elle.

Il y a aussi une autre femme, la coordinatrice de toutes les tutrices et tuteurs des enfants. On m'a encore traité de dingue, enfin... en douce ! Comment pouvais-je faire confiance à quelqu'un qui avait eu une vie de patachon, une alcoolique, dont l'autoestime était dans les choux, bien qu'elle soit quelqu'un de brillant ? Un drame dans sa vie, et elle avait plongé. Si j'avais choisi un homme, le fait qu'il boive aurait été vu comme un supplément d'âme à son personnage et l'histoire chaotique de sa vie, comme autant de faits d'armes dignes d'Indiana Jones ! Rappelle-toi Boris Eltsine ou pense à tous ces nominés et postulants aux postes de gouvernance dans le monde ! Cela nous amène à ta seconde motivation, l'éducation. Pour les raisons que nous venons d'évoquer, elle était prioritairement destinée aux filles. En dehors du fait qu'elles soient toujours et partout des oubliées de la société, dont on se débarrasse sans contemplation parfois à peine nées, elles sont aussi plus fiables que les garçons, plus travailleuses, plus déterminées et plus constantes. Quelques qualificatifs pour une vision néanmoins rétrécie... Une petite fille, Richard, dans certains pays, c'est déjà une athlète de la survie...

- Que veux-tu dire par là, Neill ?

- Quelle différence y a-t-il entre la femme d'aujourd'hui qui a trois enfants, celle qui il y a mille ans avait trois enfants, celle qui, il y a dix mille ans, en avait également trois et celle qui, il y a cent mille ans, en avait encore trois ? Fondamentalement, aucune ! En chacune d'elles, tu retrouveras toujours, d'une façon ou d'une autre, le souci de protéger les siens et d'œuvrer pour leur mieux être. Depuis l'aube de l'humanité, cela n'a pas changé, alors que ce qui depuis toujours plait le plus à l'homme, c'est qu'on lui donne un bel uniforme, qu'on lui assure qu'il appartient à un groupe où il est reconnu et apprécié. Il en est encore plus content, si en plus il est cautionné par ses pairs, inclus l'Etat. L'homme, Richard, c'est

Rahan mitigé de Rambo. La femme, elle s'en fout, sa priorité est ailleurs, parmi les siens et pour les siens et elle est capable d'y sacrifier un aspect de sa vie. Pour l'homme, c'est inconcevable. Lui il pense : "c'est quand même chouette que j'ai une femme, la mère de mes enfants, parce que moi, il me gonfle les gosses. C'est quand même chouette que j'ai une compagne, parce que moi, la vaisselle ça me gonfle, la quotidienneté, la maternité, ça me gonfle tous ces trucs de bonne femme. Moi j'ai besoin d'aller voir ce qu'il y a derrière la montagne !"

La femme ne pense jamais ainsi. Même si elle est professeur de musique, ingénieur, paysanne ou sans travail, si tu lui demandes ce qui est fondamental dans sa vie, elle te répondra toujours et avant tout, mes gosses et ma famille, ce qui n'empêche pas que dans l'exercice de sa profession, elle soit très efficace. Mais elle vit les choses comme un voyageur, comme un touriste : - "Tiens, aujourd'hui je visite la Turquie... Je fais cette maison, je sais comment la faire, on me paie pour cela. Je le fais, mais ensuite on n'en parle plus." L'homme n'est pas ainsi. Lui, il a besoin de trophées sur sa cheminée, qu'on le félicite, qu'on lui dise que ce qu'il fait, c'est vraiment super. La femme, elle sait que le fondamental de ce qu'elle est, ne sera jamais reconnu et c'est justement derrière cela qu'elle cache sa profondeur. Voilà pourquoi, Richard, éduquer en majorité des filles me paraît essentiel. La féminité est ce qui nous préserve et nous protège.

Mais revenons à notre exemple de village africain ! Le politique de service, lui, il était carrément aux anges ! Plus besoin de dépenser du fric pour appâter l'électeur ! Et qu'est-ce qu'il peut penser d'autre ? Avant, il distribuait lui-même l'argent, souvent celui reçu des pays riches ou d'un généreux donateur investisseur, et seulement un montant déjà bien pelé, pour produire de la carambouille. Aujourd'hui, il n'en donne plus et cela marche mille fois mieux ! Alors, il monte dans sa bagnole et dit à son pote : "Tu peux me signer un petit chèque, puisque je ne leur donne plus rien à ces culs terreux et que ça fonctionne génial. Je le verserais sur mon compte privé en Suisse." Et il fait pareil dans tous les villages dirigés par des femmes. Le cynisme est le maître mot de la politique, Richard. Tu le verras ! Mais par contre ce qu'il ne voit pas ce politicien de pacotille, c'est que l'école du village fabrique des terroristes de la culture africaine, de la langue, de la musique, de l'entendement. Il ne le voit pas parce qu'il n'en a rien à foutre et caresse machinal le crâne du même : "c'est bien mon petit gars, tu sais lire et tu sais écrire..." Pourtant, il sait pertinemment pour avoir lui-même été à l'université, souvent à l'étranger, que de ces écoles peuvent émerger ceux qui demain sortiront du borbier son pays, mais pas avant vingt ou trente ans. C'est loin, très loin ! Lui dans dix ans, il aura rempli son garage de tout ce qu'il aura volé et accumulé, parce qu'il sait aussi qu'il peut y avoir un coup d'Etat ou un push militaire téléguidé par



*Dans certains pays, une petite fille...  
C'est déjà une athlète de la survie*

des puissances étrangères. Il sait qu'il peut être pendu ou avoir la tête tranchée à coup de machette. Il est aussi victime du contexte. Ceux qui ont dit, pour le premier, Michel Audiard et pour le second Frédéric Dard : "*les cons, ça ose tout, c'est même à ça qu'on les reconnaît*" et "*le pauvre con subit et admire le sale con. C'est lui le peuple !*", n'avaient pas tout à fait tort... Mais tu auras certainement l'occasion de te rendre dans ces villages, en Afrique ou en Inde...

- Si je comprends bien, Neill, l'éducation dépasse largement le cadre des écoles de Ming Men...

- L'école, les enfants, c'est encore autre chose. Ils n'y apprennent pas seulement à lire, à écrire ou à compter ou l'histoire et les mathématiques ou encore le théâtre et la musique. On leur enseigne, on leur apprend à devenir ce qu'ils sont et peu importe, si l'un veut être luthier et l'autre, violoniste. L'éducation qu'ils reçoivent est essentiellement empathique.

- Et cela signifie quoi au juste, Neill ?

- Tu ne peux pas voyager dans un autobus, Richard, sans croire que tu n'es pas dans l'autobus. Ceci pour définir l'empathie, qui ne se résume pas à être seulement dans un rapport affectif avec l'enfant afin qu'il puisse libérer des choses qui te fassent comprendre ce qu'il est. Car le regard que tu as en tant que guide n'est jamais neutre, ni affectivement, ni anthropologiquement. Il faut être pleinement conscient de cela. Cette empathie, cette folie cognitive, cette aurore boréale est nécessaire pour faire affleurer l'enfant à lui-même, ce vers quoi tu dois l'amener à travers ce que tu vas lui enseigner. Tu dois donc être dans un état psychologique constamment adaptatif et être capable de te remettre en question. Il n'existe pas de schéma cognitif pour s'occuper de l'Homme, malgré ce que Freud, Lacan, Jung et bien d'autres ont voulu nous faire croire. Il faut fermer les yeux, écouter cet être, car c'est lui qui te dirige vers la manière de s'occuper de lui. C'est lui qui va te dire comment faire, cela ne peut pas venir de toi, parce que toi, tu es spectateur de ce qu'il est, de la même manière que ce n'est pas l'outil qui fait le meuble, c'est toi.

Le problème est que souvent on ne l'écoute pas, parce que l'on veut lui imposer notre vision. Il ne devrait pas, il ne doit pas y avoir de méthodologie dans la pédagogie ! Elle engendre toujours le dogmatisme, la dominance. Si un enfant m'obéit aveuglement et me dit oui à tout, je le domine. Si je le domine, il n'est pas libre. S'il n'est pas libre, il ne peut pas apprendre. Il doit être capable de t'écouter en prenant ce dont il a besoin, au moment où il en a besoin et ce qu'il prendra est ce qu'il reconnaît et ce qu'il reconnaîtra, c'est ce qui se révélera utile pour lui. Si le départ n'est jamais le même, l'arrivée, elle, est toujours la même. Etre...

"C'est l'attitude attentive et généreuse que Minh Nguyet et Nalayam ont eu avec moi, songea le jeune homme. - Mais j'étais seul... et dans l'école de Ming Men, on compte déjà plusieurs milliers d'enfants. C'est une toute autre échelle ! Elle exige de la rigueur, mais aussi une sacrée organisation !"

- Comment Ming Men fait-elle pour trouver ces enfants ?

- Avant tout Richard, il te faut déterminer non seulement quel est le paradigme qui gère la société ou le pays auquel tu t'adresses, mais aussi tout ce qui s'oppose à lui. Un fait que tu dois toujours garder présent à l'esprit quand tu devras résoudre tous les problèmes liés à la gestion des centres ou à celle de l'école, sinon tu ne pourras rien comprendre du contexte dans lequel les enfants s'inscrivent et vivent. Pourquoi ? Parce que l'affrontement de deux vérités est l'affrontement aussi d'un mensonge entre deux paradigmes.

- Un exemple, Neill, car je suis un peu perplexe. On a souvent la mauvaise habitude de ne considérer qu'un aspect des choses, et rarement d'en faire la synthèse.

- C'est l'une des choses que l'on enseigne dans l'école de Ming Men. Examiner une chose sous quarante mille angles différents, en faire la synthèse pour en dégager ensuite sa propre opinion, démarche qui souligne d'autant plus la relativité d'un fait et la subjectivité de son analyse et que l'on applique à tous les domaines, y compris artistiques et confessionnels.

Pour illustrer ce que j'essaie de t'expliquer, prenons l'exemple d'un homme du néolithique dont tu essaies avec tes petits moyens d'analyse d'en tirer un portrait en similitude avec ce que tu en imagines toi, homme du vingt-et-unième siècle. Si tu ne tiens pas compte du fait qu'il cavalait la quéquette à l'air et un os dans le nez, une pauvre lance à la main derrière un bison monstrueux qui finissait par lui courir derrière, tu ne pourras jamais comprendre le dessin des grottes. Rien de rien, ni le froid, ni l'orage, ni la faim, ni la terreur, rien de ce que ressentaient ces hommes du néolithique. Il te faut donc définir un patron qui sera toujours approximatif, mais qui peu à peu, va t'en faire comprendre la définition. Ensuite, tu devras le comparer avec toi et ce qu'implique ta modernité. Que peux-tu comprendre de la vérité de ton ancêtre ? Pas grand-chose ! Tu vas le comprendre dans son emballage, mais pas dans son contenu. Tu vas en comprendre le code barre, le design, l'objet, mais pas le sens. Ton langage ne te le permet plus, ton ouverture cérébrale non plus. Tu n'as aucune référence à lui opposer, comme tu peux juxtaposer le jour et la nuit. Il ne t'en reste que les traces et finalement, tu décides du modèle d'analyse qui te convient le mieux. C'est dire combien ton étude est subjective ! Bref, comme le remarquait le philosophe des sciences Thomas Samuel Kuhn, tu

*Dans certains pays, une petite fille...  
C'est déjà une athlète de la survie*

uses et abusés du paradigme. Néanmoins, il est impératif de le définir, puis de lui opposer qui est celui qui le juge. Beaucoup s'en tiennent là pour nourrir leurs arguties intellectuelles, style qui de l'homme ou du singe descend de l'autre. Mais le plus important reste de comprendre que l'artiste de l'art rupestre, le Dostoïevski ou la Billy Holiday de l'époque, tous ces gens nombreux et différents, qui siècle après siècle, nous ont donné à percevoir une vérité à un moment précis, ont également ouvert en nous des territoires psychiques, une vérité de beauté. Aujourd'hui, ils ne sont plus là, mais ils ont été participants de notre vérité actuelle. On a toujours une vérité selon le côté du manche où l'on se trouve. Celle d'un prolo ne sera jamais celle du nanti. On a notre vérité de Blanc sur les Aborigènes australiens, mais ce ne sera jamais la vérité de ce qu'est un Aborigène, sinon celle du plus fort, de celui qui observe.

- J'ai compris, Neill. Mais quelle est ta définition de l'éducation ?

- La connaissance, Richard, est une belle chose, lorsque son exigence naît de ta propre curiosité. Néanmoins, trop de curiosité et le besoin maladif d'engranger toujours plus d'informations peuvent la fragiliser. Il y a alors de fortes chances que ton esprit, asphyxié par un bric-à-brac d'érudition, perde sa capacité d'être juge de ses propres pensées et agissements. Tu deviens aussi ignorant que celui qui ne sait rien et l'ignorance est l'acceptation qu'un autre pense à ta place et par conséquent, te manipule. Il n'y a rien de pire ! Autrefois, le savoir était entre les mains des moines, mais imagine tous ces types avec leurs bouquins qui pesaient dix kilos ou plus, qui parfois étaient même cadenassés ! Ils recherchaient dans le sens secret des mots, dans leur écriture mathématique, le sens de la vie, de la peur, de l'amour, de la foi ou de l'hérésie. Leurs livres étaient ce que le microscope électronique est au scientifique d'aujourd'hui et leur savoir était tout aussi essentiellement livresque et événementiel. Aujourd'hui, on n'apprend plus à apprendre, encore moins à exercer son esprit critique, sinon à rentrer dans un moule en conformité avec notre système productif. Tu peux passer la vie aux rayons X de ton esprit ou d'une machine sophistiquée, mais à la vivre par procuration, tu n'y comprendras jamais rien. Et il n'est nulle obligation d'avoir lu Voltaire dans le texte pour être !

- Et à Ming Men ?

- Eduquer un enfant, et même un adulte, n'est rien faire d'autre que l'élever, le rendre plus léger, de telle façon qu'il se densifie et arrive en quelque sorte à maturation. Il ne s'agit pas ici tant de savoir que d'entendement et de sentir. Cela peut sembler paradoxal, mais l'éduquer n'est pas seulement cultiver son intelligence, ni la gaver de connaissances éclectiques faisant appel uniquement à sa mémoire, autrement dit de semer des graines sur une terre stérile. Seules quelques-unes d'entre elles résisteront à l'épreuve des saisons et du temps et donneront des fruits. Non, il s'agit

d'abord de constituer un humus, fait d'entendement, d'analyse et d'esprit de synthèse. Confronter tout ce qui est possible de l'être pour finalement n'en garder à l'esprit que sa relativité. C'est une ligne de conduite, toujours invariable, quelles que soient les circonstances. Ce que l'on fait à Ming Men est de la pédagogie empathique, tu y apprends à relier les choses entre elles et surtout, à les observer avec du recul et aussi avec humour. Et puisque tu leur quittes leur gravité compassée et ankylosante, tu désamorces la bombe de la passion, de l'émotion faussée et développe ta capacité d'intériorisation et d'entendement. Il n'y a pas de formule ou alors l'unique méthode est comme dans la vie, c'est celle d'être en état adaptatif par rapport à chaque personne que tu rencontres. C'est une folie, une liberté absolue... avec générosité.

- Et à qui cette éducation s'adresse-t-elle ? J'imagine que n'importe quel enfant ne peut être admis dans Ming Men...

- Effectivement, bien que le choix se fasse simplement, des enfants de toutes races, cultures et religions, à la condition qu'ils soient talentueux, curieux, aient l'envie d'apprendre et en soient capables sur le long terme. On pourrait nous objecter que ces critères sont élitistes et ils le sont. Ces enfants, s'ils franchissent les différentes étapes auxquelles ils sont soumis, seront l'élite de demain et je te répète, peu importe que l'un devienne ébéniste et l'autre, médecin. Un autre élément intervient également, mais avec souplesse. Ces enfants qui restent toujours dans leur pays d'origine, je veux dire qu'on ne les déplace pas pour satisfaire notre but, sinon que dans la mesure du possible, l'école se construit autour d'eux, sont dans leur grande majorité des orphelins.

- Cela me semble normal ! Dès le départ, Neill, leur vie est un embrouillamini de circonstances aléatoires. Ma propre histoire en est un parfait exemple !

- Cette raison est plus pragmatique que tu ne l'imagines, Richard... Pour la plupart des adultes qui en ont la charge, qu'il s'agisse d'institutions ou d'individus, l'avenir de l'enfant compte moins que l'argent qu'il peut rapporter ! Non seulement, il faut toujours négocier extrêmement dur avec les organismes en place dans chaque pays et leurs politiciens véreux, mais également avec les familles, quand il y en a une. De féroces discussions de marchands de tapis ! Mais Ming Men a aussi la réputation, tout à fait exacte et justifiée, de ne jamais donner de bakchichs. Dans les deux cas, ils acceptent nos conditions, et c'est bien et s'ils les refusent, c'est bien aussi, et on s'en va. Quand tu t'obstines à trop vouloir aider ou défendre les gens, tu finis par ne provoquer que haine et jalousie. S'ils n'ont pas l'intelligence de comprendre que l'éducation de leurs enfants profitera plus tard au bon développement de leur pays ou à un mieux être de leur communauté, tant pis pour eux ! C'est également l'une des conditions du contrat. Ces enfants

*Dans certains pays, une petite fille...  
C'est déjà une athlète de la survie*

que nous prenons en charge dès l'âge de trois ans, ont l'obligation de travailler ensuite pour et dans leur pays, et nous y veillons. Quand il y a une famille, conscients que très souvent si on leur enlève une bouche à nourrir, on leur enlève aussi deux bras pour travailler et donc une rentrée d'argent, on la prend également en charge, par exemple en aidant les parents à être plus autonomes. Et là aussi, nous veillons à ce que les choses se fassent comme elles doivent se faire. La pérennité de l'éducation de l'enfant est une responsabilité partagée et elle incombe aussi aux parents, aux proches et aux représentantes de la communauté qui effectuent la première sélection des petits. Les propositions sont toujours adaptées à chaque cas, justes et non négociables. A prendre ou à laisser... En général, les gens disent oui. Ils ne sont pas fous...

- Et les petites filles dans tout cela ?

- Telle était l'idée de base, Richard... Mais au début, il n'y a eu que des garçons ! Les paradigmes ont la dent plus dure que les idées, aussi généreuses soient elles ! Bien que la plupart des petites filles soient orphelines, leurs familles même éloignées ne voyaient pas l'intérêt de leur donner une éducation. Nul besoin d'être savante pour aller chercher de l'eau, couper du bois, faire à manger, écarter les jambes, tomber enceinte à peine sortie de la puberté et servir de garde-malade aux anciens ! L'avenir de la jeune fille est également conditionné par le fait que souvent à son mariage, elle quittera sa famille biologique. Par conséquent, investir en elle est investir à perte. Et bien des femmes n'en voient pas elles-mêmes l'utilité ! Elles te regardent en souriant, comme si tu étais un doux dingue, sympathique, mais dingue tout de même. Ce n'est quand même pas toi, petit Blanc, qui va changer la donne d'un déséquilibre vieux comme le monde ! Accepter en priorité les garçons a été la seule façon que les petites filles puissent bénéficier ensuite de la même opportunité.

- Donc au début, il n'y a eu que des garçons ! Tout à l'heure, Neill, tu m'as parlé des étapes que devaient franchir ces enfants...

- Les premières semaines sont un temps d'observation. On ne recourt jamais aux tests psychologiques ou de mesure du coefficient intellectuel, pour les raisons que je t'ai déjà exposées. Pas de méthodologie castratrice ! On observe plutôt les enfants dans le contexte du groupe. Leurs réactions émotionnelles nous fournissent de précieux renseignements sur leur personnalité et leur problématique. Eventuellement, quand cela s'avère nécessaire, des médecins homéopathes les prennent en charge. Chaque école est dirigée par une femme. Les tuteurs sont dans leur grande majorité des femmes de tous horizons, des jeunes ou des retraitées, professionnelles ou non de l'éducation. Elles nous font part de leurs observations et réflexions. Chacune a en charge un maximum de dix enfants et doit être à leur écoute, disponible vingt-quatre heures sur vingt-quatre, certains enfants

souffrant de divers troubles physiques et somatiques. Beaucoup de ces gosses n'ont aucun repère. Vifs, intelligents et malins, ils peuvent être très agressifs, avoir des comportements imprévisibles, parfois à la limite de l'autisme. La première année est donc consacrée à leur ouvrir des territoires psychiques par le jeu et l'expression artistique et surtout, par la tendresse. Les tutrices prennent le temps qui leur est nécessaire pour établir un lien affectif avec eux et suivront toujours le même groupe tout au long de leur scolarité jusqu'à la fin de leurs études à l'université. Et crois-moi, c'est loin d'être facile que de gagner leur confiance ! Finalement c'est tout le groupe, adultes et enfants, qui jugera si l'un de leurs compagnons dont l'attitude les met en danger, doit ou non partir. Cela est arrivé, bien qu'exceptionnellement et toujours après que le gamin ait reçu plusieurs avertissements. Une fois cette étape franchie, ils reçoivent une éducation semblable à celle que j'ai moi-même reçue à Cambremer. Mais tu verras par toi-même de quoi il s'agit...

- Il y a beaucoup d'échecs ? Après tout, vu le contexte de ces mômes, tout peut se comprendre...

- Certes, Richard. On peut tout comprendre, mais on ne peut pas tout permettre. Bergama baladait sur le monde le regard entomologiste d'une dame des bonnes œuvres qui découvre horrifiée, le nez dans le caca, que la misère n'a vraiment pas bonne mine et se flattait de la reconnaissance des haillonneux. Je n'ai que faire de ces considérations. Ming Men se doit d'être efficace et surtout utile. Quant aux échecs dans ces écoles, il y en a très peu, pour l'instant on en comptabilise une centaine pour six mille enfants et chaque mois, il en rentre de nouveaux, cette fois filles et garçons. Mais je ne me fais aucune illusion. Je suis pleinement conscient que les écoles de Ming Men nourrissent aussi les Adi Amin Dada ou les Bush de demain ! Et je sais aussi que cette assertion en horripile plus d'un, la jugeant cynique, bien que la réalité historique leur prouve le contraire !

Néanmoins, le futur de tous ces enfants demeure à mes yeux le plus essentiel, tout le reste est accessoire et je le fais sur ma vie. Il y a quelque chose qui s'est initié et se fera comme je le veux et pas autrement. Si je ne l'envisageais pas ainsi, je n'aurais pas la force de résister à toutes les attaques, déjà fort nombreuses. Lorsque tu décides de mener à terme quoi qu'il arrive, un tel projet et que tu es disposé à le défendre à chaque instant quoi qu'il t'en coûte, personne ne peut plus rien contre toi, parce que c'est tout simplement ingérable.

Neill se leva et prit affectueusement Richard par le bras.

- Anton... Devi... et tous les autres...

- Non ne dites rien. Je sais votre chagrin. Tous vous appréciaient beaucoup, Neill ! Anton vous aimait. C'était un gentilhomme de bonne fortune,

*Dans certains pays, une petite fille...  
C'est déjà une athlète de la survie*

mon père et mon ami, plus qu'un frère pour Nalayam. Il a fait avec moi ce que peu d'hommes vivant seuls auraient fait et il a fait la même chose avec tous ces éclopés de la vie qui vivent ici dans sa maison. Il est parti mourir dans un pays qu'il détestait et son absence est d'autant plus cruelle. Malgré ces douloureuses circonstances, je suis fier, Neill, de contribuer à Ming Men, cette minuscule ombre du regard posée sur le monde.

Richard contempla le visage de son père. Ce n'était qu'une photo. Un de ces portraits en noir et blanc dans le style de ceux que réalisait le studio Harcourt. Cela faisait deux mois que son père Anton, s'était envolé pour le Pérou et n'en était pas revenu. Mais ses absences étaient si fréquentes que le jeune homme n'arrivait pas à se faire à l'idée de son irrémédiable disparition. Il n'y avait pas eu de funérailles, rien qui rattache par ses rites, la mort à la vie. Juste cet autel, cette photographie sertie d'un ruban noir devant laquelle se consumait nuit et jour, de l'encens, et un étui de bois laqué rouge qui contenait une tablette funéraire. Richard y avait gravé lui-même ces mots :

*"Attendre... Ce creux d'absence... Livrer aux nuages l'imprécision d'idées informulées et croire y déceler la certitude d'une pensée. Tous les voyages... Oublier la voix à jamais muette que l'on ne pourra jamais plus partager. Et pourtant une fois encore, tendre la main aux nuages..."*

Mourir n'était qu'une autre façon de vivre.





### **Ce qui est bien pour l'Autre, est bon pour moi**

Le paysage défilait en bandes colorées à travers les vitres sales du train. Dans cette géographie arrangée où la terre tissait le travail des hommes, la nature demeurait cependant souveraine. Mathias détestait cette verdure indifférente qui ordonnait l'espace autour de ses invisibles dictats et seul, le désordre de la ville où il aimait s'immerger, lui paraissait capable d'en rompre l'invariable déroulement. Pour lui, un besoin cellulaire, comme celui de respirer. Mais Modane elle-même... Pas une ville souriante, non. Une gare béante comme un guichet. Tous ces trains qui emprisonnaient le ciel dans les fils électriques et n'en pouvaient plus d'être voués à l'arrêt et aux hommes de passage. Il avait lu quelque part que beaucoup de gens s'y suicidaient sans que l'on en éclaircisse la cause, entre désespoir, alcoolisme et pollution. Toute la vallée était rongée par le fluor. Les arbres reposaient à flanc de collines, pliés dans leurs branches blanchies, tuant l'étonnement des saisons. Plus rien n'arriverait jamais à les secouer.

"Le Cardinal en aurait été consterné, songea-t-il. C'est un excellent orateur, mais il aime que la réalité se tienne à distance de ses idées, bien que je dois admettre qu'elles sont souvent d'une grande justesse. Curieux personnage que ce Jan Wilewski. Il a toutes les qualités d'un haut fonctionnaire d'Etat, le sens du devoir et de la parole donnée, une intégrité certaine, une discrétion sépulcrale et une prudence habile, mais il n'a aucune chance de devenir pape, d'autant que les informations de première main dont je dispose, l'élimineraient ipso facto de la première sélection. Trop indépendant ! S'il sait parfaitement mettre au second plan sa manière de voir les choses, il n'en reste pas moins vrai qu'elle détermine sa ligne de conduite, de laquelle il ne dévie jamais. Au fond, si ce n'était les circonstances, il aurait pu servir n'importe quel autre corps d'Etat. Mais même ainsi, il me sert à son insu, car bien des aspects de son profil psychologique ne sont pas éloignés de ceux de ce Neill. Tous deux possèdent une force intérieure que rien ne peut entamer, tous deux sont irrévérencieux et ni l'un ni l'autre n'a la vanité de croire en l'absolu de ce qu'ils pensent. Tout est relatif est leur formule-clef. Ils mûrissent longuement leur décision et au dernier moment, sont capables d'en défendre, voire d'en imposer, son contraire. Ainsi, j'aurais du recevoir ce Werner à Rome, dans un quelconque jardin ou quelconque bar. Mais me voilà à jouer les touristes dans ce paysage lunaire... Ordre de Monseigneur !"

- Au Désert..., indiqua-t-il laconiquement au chauffeur de taxi.

Il avait déjà repéré les lieux. Le Désert, dernier village avant la frontière. Tout un emblème linguistique ! Mélange d'ostracisme et de consanguinité, abandonné entre les bras bleutés d'un calvaire dressé près du lavoir, de la montagne au cimetière où s'alignaient des berceaux de bois noués de couronnes de perles, une seule pensée semblait justifier son existence végétative : là-bas, de l'autre côté, c'est l'Italie, lui avaient commenté avec une résignation rêveuse, ses rares habitants. Il s'assit sur un muret de pierres. Comme à l'accoutumée, il était en avance et ses pensées retournèrent au cardinal, à leur dernière conversation, au chianti qu'ils avaient bu, à leurs silences qui n'en étaient jamais. Cette fois, Mathias avait décidé de ce dont ils allaient discuter.

- Vous vous rappelez, Cardinal... Au cours de notre dernière discussion, vous avez abordé l'islam social qui menace l'équilibre de notre chrétienté, tout comme le font ces puissants groupes hétérogènes comme Ming Men. Mais bizarrement, vous ne parlez jamais du judaïsme. Il me semble que l'on ne puisse en faire si légèrement abstraction !

- Tu sais aussi bien que moi combien ce thème est épineux. La moindre critique et tu es antisémite, la moindre approbation et tu es sioniste ! J'en ai une lecture trop personnelle pour me risquer spontanément à une exemplaire sincérité, même avec toi, Mathias. Mais je répondrai cependant à ta question en restant à la fois évasif et suffisamment précis pour que tu y traces tes propres pistes. En premier lieu, pas besoin d'être fin théologien pour savoir que le judaïsme, le christianisme et l'Islam ont une histoire commune et disposent des mêmes livres sacrés, chacun bien entendu ayant sa propre version des faits et de Dieu. Néanmoins, tous trois se sont abreuvés aux mêmes fontaines, notamment sumérienne ou akkadienne, et plus globalement babylonienne. De fait, le Judaïsme est à l'origine des deux autres monothéismes.

- Cardinal, vous allez bientôt me dire que nous sommes tous juifs !

- Et bien, d'une certaine manière, oui ! Entendons-nous, Mathias, je le dis au sens religieux du terme et je ne suis pas le seul. Le christianisme et l'Islam sont le fruit d'une dissidence programmée avec le judaïsme. Pour moi, ce dernier est la mère des deux autres religions révélées et comme n'importe quelle mère, il est au-dessus des luttes intestines.

- Ce qui signifie ?

- Quand le paradigme du judaïsme n'a plus répondu aux nécessités de l'époque, ses penseurs ont su s'écarter du devant de la scène et rentrer dans l'ombre. Ce furent ses éminences grises qui créèrent d'abord le christianisme et ensuite l'Islam, toujours en étroite adéquation avec les archétypes et les demandes de leurs adeptes respectifs. Mais bien vite, la puissance

grandissante de l'Eglise et le développement du commerce par la classe bourgeoise des villes se traduisit par une oppression sous-jacente et organisée à l'égard des Juifs. On leur retira leurs droits civiques, on les exclut des corporations, les empêchant d'être artisans, on leur interdit d'acquérir des biens immobiliers et d'avoir des domestiques chrétiens, leur fermant ainsi la possibilité d'exploiter des terres agricoles, leur laissant l'exercice, rare, de la profession médicale, le négoce des bestiaux et le prêt d'argent. Pour couronner le tout, Mathias, le concile de Narbonne en 1227 leur imposa le métier d'usurier et le port de la rouelle, ancêtre de l'étoile jaune.

- L'usure, belle façon de détourner les lois ecclésiastiques qui interdisaient la pratique de celle-ci aux chrétiens !, remarqua Mathias.

- D'autant plus que le Juif servait souvent de prête-nom ! Néanmoins, par ce biais, princes, rois, seigneurs et autres puissants leur empruntaient les fonds nécessaires à leurs guerres et autres entreprises, par créances fréquemment à court terme. S'ils gagnaient, ils honoraient leurs dettes, mais bien souvent par simple caprice autant que pour s'en libérer définitivement, en même temps que son capital, le Juif le payait tout bonnement de sa vie, entre assassinat et pogroms. Et pour en revenir au monothéisme, il fut inventé - du moins c'est mon humble conviction - afin de réunir les gens sous une même bannière et surtout pour répondre à des intérêts expansionnistes économiques et territoriaux. La religion fut l'un des ses outils, tout comme l'est actuellement n'importe quelle idéologie. Les Juifs n'ont jamais été les inventeurs du capitalisme. Etant un moyen de produire et de stocker des richesses, puis de spéculer, en s'appuyant sur une idéologie et des paradigmes qui le favorisaient, il a toujours existé. Il y eut ainsi un capitalisme égyptien, babylonien, romain, perse ou ottoman - et j'en passe -, jusqu'au capitalisme vert des écolos d'aujourd'hui. Je dirais qu'il est inhérent aux communautés humaines, tant chez les nomades que chez les sédentaires, quoique le concept même de nomades soit inexact, puisqu'ils se déplacent avec tous leurs biens, selon des routes précises, un peu comme les oiseaux migrateurs.

- Autrement dit, Cardinal, il serait par essence polymorphe et toujours dépassable par un autre...

- Exactement, Mathias, sauf que ses premières mises en pratique s'éloignèrent d'emblée de la belle idée contenue dans le mot *tsedek*. Ce terme hébreu désigne une justice empreinte d'humanité qui permet à chacun de s'épanouir sans nuire à autrui, autrement dit, une conscience morale, suivant le concept pérenne qui caractérise le judaïsme, à savoir ce qui est bien pour l'autre, est bon pour moi. Mais attention, il ne s'agit ni de générosité ni d'altruisme, sinon de l'application d'une loi intrinsèque, celle évidente bien que méprisée, que du bien-être de chacun dépend celui de tous. Notre folie vient de l'incompréhension, voire de l'ignorance de cette loi.

"Je croirais entendre des propos tenus par ce Neill, tels qu'on me les rapporte ! Décidément, ces deux-là partagent une étrange cohérence de pensée ! Si cela se trouve, ils se connaissent ! Je n'avais jamais envisagé les choses sous cet angle, mais c'est d'une totale improbabilité, sinon je serais au courant !", avait-il alors pensé, agacé par l'exposé du cardinal.

Pour Mathias, il y avait des choses que l'on ne devait jamais remettre en question et l'histoire des religions en était une.

Cette évidence plausible n'avait cessé depuis de tourner dans sa tête. Un soupçon planait désormais autour de Jan Wilewski. Mathias se sentait fautif. Par orgueil autant pour l'organisme qu'il servait, que par une fierté qui lui était propre, l'idée que si l'Opus Dei pouvait infiltrer au plus haut niveau des gouvernements, des institutions internationales ou des entreprises, des organisations telles que Ming Men pouvaient faire de même au sein de l'Opus, lui avait à peine effleuré l'esprit. Sa qualité d'interlocuteur en fut modifiée.

- Aux commencements de l'économie de marché, avait continué Jan Wilewski, sans remarquer le changement imperceptible de son collègue, - toutes les couches de la société bénéficièrent de ses apports. Mais comme d'habitude, sa mise en pratique n'échappa pas à la perversion et rapidement il perdit de vue son objet, à savoir le bien-être collectif. Pour contre-carrer cette lamentable situation, j'irais même jusqu'à affirmer que ces penseurs juifs inventèrent le marxisme, comme contrepoint à notre glouton-nerie qui présentement atteint les cimes !

- Le marxisme comme un cerbère du capitalisme ! Vous n'y allez pas de main morte, Cardinal. Il est vrai que Karl Marx comptait des ancêtres rabbins et qu'il était lui-même un théologien érudit. Mais il me semble, quant à moi, que l'on tourne simplement toujours autour du même pot ! L'argent ! Qui le possède, a le pouvoir. C'est même d'une simplicité désarmante !

- Il n'empêche, Mathias, que celui qui réfléchit est insupportable aux autres. C'est pour ce motif presque simpliste que l'on essaie toujours de le faire disparaître, à tel point que cela n'a plus rien à voir avec, comment dirais-je ?, la malédiction du peuple élu.

- Alors d'après vous, si je poursuis votre raisonnement, c'est pour cela qu'à un moment ou à un autre, on a toujours tenté d'en finir avec les Juifs ?

Mathias s'en était étranglé d'indignation. Cette idée du peuple élu lui avait toujours semblé une incongruité, une espèce d'artefact diplomatique, mais dont on ne pouvait nier la portée argumentaire. Il avait justifié des massacres et justifiait toujours moralement des actes plus que répréhensibles. Pour lui, cela allait au-delà du fait d'être ou non Juif. Vouloir être

l'élus était en soi-même une idée iconoclaste, alors que dire quand on voulait être l'élus de Dieu ? Il avait poursuivi sa réflexion à voix haute devant le cardinal.

- Si j'affirme être l'élus, il ne faut pas que je m'étonne que l'on veuille me dégommer quand les circonstances y sont favorables. Réfléchissez un instant, Cardinal. Une communauté intellectuelle qui se veut l'élite du monde de par sa religion, ne peut qu'attirer l'attention sur elle, parce qu'elle émet quelque chose qui affirme qu'elle est la référence de la vie, dans ce cas "*l'enfant élu de Dieu*", et qu'il ne peut y en avoir d'autre. C'est comme si je mettais un générateur en marche ! Je pédale et je fais des étincelles. En conséquence, j'attire à moi d'autres étincelles. Tu es le peuple élu et moi alors, qu'est-ce que je suis ? Un moins que rien ? Un damné en attente ? Le berger africain qui court derrière ses chèvres ne fait pas cela. Il n'a même pas conscience qu'une telle exigence puisse exister. L'attention ne se fixe donc pas sur lui...

Jan Wilewski s'était mis à rire, et la chose était si inhabituelle que Mathias avait pensé que son euphorie se devait en partie au Chianti.

- Je vais te dire une chose, Mathias, peu importe d'être juif, chrétien ou musulman. Si l'on est réellement en Dieu, on n'a pas besoin d'entrer en religion et de suivre une codification stupide de règles et de rites, du type je ne dois pas manger ceci, parce que la lune cela, je dois séparer le lait de la viande, faire maigre le vendredi, porter la barbe ou le voile, faire pénitence ou même aller à la messe ! Mais il faut bien reconnaître qu'appartenir au peuple élu a ses avantages et ses inconvénients. Le commerce, la banque, la location de mercenaires, la satisfaction des désirs du Prince... Sa fortune, le Juif l'a construit, par obligation, à partir de sa compréhension du besoin consommateur de l'autre, de tous les autres. - "Je vends ceci, je vends cela, je loue ceci, je loue cela, je loue ce soldat, je propose même une assurance pour ceux qui auront l'audace de mourir sur le champ de bataille. Je suis la première agence Manpower de locations de mercenaires et je fais ma fortune de base avec cela. Vous êtes d'accord, Prince ? Signez ici..." - Rien de répréhensible ni de méprisant là-dedans, sinon que si la plupart des hommes vénère l'argent, ils détestent toujours féroce ment ceux à qui ils le doivent, qu'il soit Juif ou non. C'est ni plus ni moins la perpétuation de la fable de Judas. Bref, quand les penseurs du judaïsme ont compris qu'il y avait aussi un prix à payer pour être souverains dans leur royaume, celui-là bien terrestre, et que leur visibilité les désignait par trop facilement à la vindicte publique, ils ont délégué la chose à leurs nouveaux vizirs, le christianisme et l'Islam et sont retournés dans l'ombre où ils ont continué à travailler, c'est-à-dire à réfléchir. Tout cela est basement humain, basement banal, et tout aurait été fort bien dans le meilleur des mondes si l'Eglise ne s'en était pas mêlée.

Un groupe compact de randonneurs s'approcha. Pour la plupart, des hommes avancés en âge. La blancheur de leurs mollets attestait qu'ils n'étaient que des adeptes occasionnels de la marche. Sans qu'il puisse identifier l'analogie qui s'empara de sa mémoire, Mathias se rappela subitement l'odeur du cuir, de la feutrine humide et de la colle, et celle des mains calleuses du chapelier italien, son grand-père, d'où naissaient bérêts et bibis, casquettes et feutres, ou encore borsalinos et voilettes. Il se revit la main dans la sienne, avec la montagne qui lui poussait dans le cœur de toute son âpreté et entendit la voix du vieil homme qui lui murmurait, en gonflant ses poumons : "mon petit, les pauvres, les plus beaux voyages qu'ils font, c'est avec le sport..." Il chercha du regard dans cette vague de cheveux grisonnants, le visage de son contact et se dit que celui-ci n'aurait jamais porté un couvre-chef aussi ridicule que ces bobs estivaux.

La voix du cardinal envahit à nouveau ses pensées, et il dut reconnaître que dans l'intimité de sa solitude, c'était l'unique qu'il entendait. Peut-être pour cela, Mathias en était arrivé à la conclusion que Jan Wilewski était sans nul doute son seul ami.

"Où en étais-je ? Ah oui, selon le cardinal, ce serait l'Eglise qui aurait rompu l'équilibre de cette triangulation des trois monothéismes, dont la construction n'avait rien à envier à la manifestation de la dualité telle que la conçoit la philosophie chinoise. Il m'a même cité à ce sujet une sentence de Lao Tseu : "*Le Tao crée le Un, le Un crée le Deux, le Deux crée le Trois et le Trois les dix mille êtres.*"

- Du vide transcendant à la totalité, tout est résumé dans cette phrase, avait continué le cardinal. - Tout est là, Mathias. Le Un, le Juif, est un stradivarius, le deux, le chrétien est un piano et le trois, le musulman est un luth et s'il y a peu de stradivarius, en revanche il y a beaucoup de pianos et de luths. Mais l'Eglise de Rome a rompu l'équilibre en convoitant le pouvoir pour elle seule et en s'adjudicant le monopole du capitalisme, à travers la suprématie colonialiste de la chrétienté. Dieu n'a jamais rien eu à voir là-dedans ! L'Islam travaillait en coulisse comme bras armé de la judéité, tout comme le christianisme était son bras financier

Mathias n'aimait pas qu'on réduise en miettes ses certitudes. La liberté de parole du cardinal le fascinait et bien qu'il en soit souvent horrifié, il se permettait celle de lui prêter attention. Il l'avait donc laissé continuer, d'autant plus qu'il savait fort bien qui étaient les éminences grises de sa Sainteté.

- Il faut voir les choses comme elles sont, Mathias. Inutile de faire l'autruche ! Le Pape n'est pas très éloigné, encore aujourd'hui, de la figure

d'un Louis XIV, avec sa cour et ses princes, les intrigues des courtisans, les cardinaux et les évêques, sa police secrète, ses espions et ses sbires. En outre, il est rarement au courant de tout ce qui arrive. Celui qui sait réellement tout ce qui se trame, c'est son éminence grise de laquelle personne n'entend jamais parler et qui ne lui communique que les miettes d'informations savamment sélectionnées. Ce n'est pas que de la faute de sa Sainteté. Cet état de fait ne dépend ni de ses qualités ni de ses compétences, sinon du système pyramidal qui l'a porté au pouvoir. Il existe un ascenseur pour y monter, mais il n'y en a pas pour redescendre. Mais la roue tourne. La religion est en passe de devenir une archéologie. Et c'est ce qui est en train de se passer sous nos yeux.

- Quel futur augurez-vous donc, Monseigneur ?

- Aujourd'hui, le plus grand potentiel d'un pays n'est plus dans ses avancées technologiques, sinon dans la possession de la terre et de l'eau. L'intégrité territoriale, Mathias ! Tu peux être un savant fou de la technologie et même le prétendre. Tu peux jouer dans ce bac à sable, mais si tu n'as pas de possibilité d'extension territoriale ou de capacité d'autarcie, c'est terminé, tu es mort. Pourquoi ? Parce que tu n'es pas autonome. Au moindre gros grain, à la moindre catastrophe, c'est l'effet-domino. Actuellement, rares sont les pays qui peuvent fermer leurs frontières et continuer à exister et peu nombreux sont ceux qui peuvent encore compter sur leurs colonies. Regarde la France, combien de temps, crois-tu, qu'elle pourra encore entretenir ses territoires d'Outre-mer grands comme l'Europe et par conséquent, y maintenir sa présence militaire ? Je ne suis pas certain qu'ils rapportent plus à la France que ce qu'il lui en coûte pour les maintenir ! Plutôt que de demander aux gens de la Métropole de se sacrifier pour ces territoires, il viendra un moment où l'on préférera leur concéder leur indépendance. Ne joue donc pas les naïfs ! Autant pour être un cadre de l'Opus que pour occuper la charge de chef des services secrets du Vatican, tu sais fort bien quels sont les enjeux actuels. La religion dans sa version terrestre n'est qu'un écran de fumée, tout comme le sont la défense de la planète et le changement climatique, les nouveaux dieux pour occuper le peuple. Derrière le rideau, on est toujours à la bataille titanesque de création d'empires. Depuis l'âge des cavernes, l'objectif est toujours invariant, et seuls les moyens ont changé.

- Vous pensez que la Chine, l'Inde ou encore le Brésil seront les maîtres de demain ? Ils ont le vent en poupe...

- Autre écran de fumée, Mathias. Ces pays ont leur rôle à jouer. Ils prendront leur place. Il y aura des alliances, une Europe orientale par exemple et une autre occidentale et le Royaume-Uni comme une étoile de plus sur le drapeau américain. Mais je crois fermement que le grand gagnant sera la Russie.

- Et pourquoi cela, Cardinal ?, l'interrompt Mathias en levant les yeux au ciel.

- Parce que son territoire est colossal et riche en ressources ! Personne n'a jamais réussi à l'envahir, ni Napoléon ni Hitler ni quiconque qui s'y est risqué, non seulement à cause de son peuple, des cosaques, des mongols ou des Gengis Khan, mais aussi à cause de sa géographie, du climat et des distances colossales. Demain la Russie louera en leasing des terres cultivables, elle le fait déjà, tout bonnement pour que l'Europe puisse continuer à manger des tomates et pareil pour les hydrocarbures, le gaz, et tout ce qui s'en suit. L'idée du monde européen et également des Etats-Unis est de fomenter, parce que territorialement elle est énorme, une division de la Russie, comme cette dernière l'a fait avec l'empire ottoman dès le XVIII<sup>e</sup> siècle.

- D'où, pour suivre le fil de votre pensée, l'intérêt du nationalisme...

- Exactement, Mathias ! Ce que tu défends n'a strictement rien à voir avec le symbolisme du Vatican. Ce que l'on essaie de faire, c'est de fomenter des nationalismes au sein de la Russie pour qu'il y ait un petit bout qui s'en aille, puis un autre et encore un autre, afin de lui faire perdre son intégrité territoriale et ce sont les Etats-Unis et l'Europe qui financent ces velléités d'indépendance en échange de gaz, de ceci ou de cela. Poutine a un esprit absolument martial, même si apparemment il n'occupe plus le devant de la scène. Quand il dit "stop", alliés ou non, tout le monde s'écrase, la France, l'Allemagne, les Etats-Unis, tout le monde. Regarde une carte et tu comprendras. L'Amérique du Nord est divisée, l'Europe est morcelée. Il n'y a aucune cohérence. En rien... Chaque pays répond à sa propre harmonique. Il n'y a pas de chef d'orchestre ! En Russie, quand celui-ci lève sa baguette et réclame un sol, tout le pays vibre sur la même note. En cela, c'est un état totalitaire. Mais essaie de faire cela en Europe. Sarkozy tape sur son bol d'eau et ça ne vibre qu'à Paris. Et avant que cela arrive à Marseille, il faut te lever de bonne heure ! En Italie, cela ne dépasse même pas le caleçon de Berlusconi. Imagine le reste au niveau européen ! C'est toute la différence et elle est vitale !

- Tout compte fait, Monseigneur, la lutte contre Ming Men n'a rien d'idéologique !

- Absolument pas ! Toutes les batailles, toutes les guerres ne sont rien d'autre que des querelles de pouvoir. De toute façon, celui qui affirmerait le contraire, serait un fieffé menteur. Car enfin, Mathias, prétendre changer une société comme la nôtre qui a inscrite dans ses strates psychosomatiques, une culture de Dieu et de la Vierge Marie, ce pouvoir et cette anxiété respectueuse, faite d'attirance et en même temps de rejet, relève de l'improbable. Bon appétit pour n'importe quel communiste qui voudrait convertir un chrétien en marxiste léniniste ! Il le fera par défi intellectuel !



Un bon nombre s'y est d'ailleurs essayé et s'y est cassé les dents. Car même le plus brillant d'entre eux, jeté dans une obscure prison et soumis à la torture, finit par appeler sa mère et la Vierge Marie et demande à Dieu de lui pardonner ses péchés. La psychose que l'Eglise a fomentée quant à cela, est colossale. Il n'y a pas d'autre exemple dans une autre religion ! Le paradis, l'enfer, le purgatoire, la balance de justice, est-ce que tes bonnes actions compensent tes mauvaises, le châtement éternel... C'est pire qu'une mauvaise montée d'acide. Il est fascinant de penser que depuis des siècles, des individus des deux sexes, de toutes cultures, de toutes obédiences, riches et pauvres, sont entrés dans une petite boîte pour confier à l'homme de Dieu, au prêtre, la cause de leurs problèmes ou croient encore à l'infaillibilité du Pape ! Il ne faut pas oublier que nous avons été les premiers à concevoir le paradigme de la Confession, extraordinaire méthode pour prendre la température de nos fidèles. Elle fut bien avant l'heure, l'avant-garde de nos études de sondage.

Alors oui, je me contrefiche de l'œuvre sociale de Ming Men, mais pas de ce que cette organisation fait de sa fortune dont le montant dépasse le PIB des pays actuellement les plus riches d'Europe et si nous devons la détruire par l'intérieur pour la capter, faisons-le. Son réseau relationnel est somme toute secondaire. L'argent n'achète-t-il pas tout ? Où en es-tu dans cette affaire ?

- C'est en bonne voie, en excellente voie, Monseigneur. Après la disparition inopinée de son bras droit et de l'équipe qui l'accompagnait, la chance ou plutôt la mort nous a souri. Trois de ses plus fidèles amis sont décédés de vieillesse et d'accident. L'une d'elles dirigeait un centre important en Arkansas où elle s'occupait d'indigènes, je veux dire d'Amérindiens. Un autre de ses amis, Bernardo, moine de son état, a eu le cœur qui a lâché après une vaccination antitétanique et enfin une jeune femme, responsable d'un groupe de centres en Alaska, Myriam, n'a pas survécu à une surdose de *Lariam*, un antipaludique dont elle avait elle-même modifié la posologie. Les rangs s'éclaircissent. D'autre part, nous avons acquis, et je dis bien acquis, sans trop de difficultés plusieurs responsables de centres, en Sicile, au Portugal, en Afrique du Sud et en Inde. Notre réseau se met en place d'une manière fiable, Cardinal. Comme vous l'avez fort justement souligné, l'argent achète tout...

- Il a également choisi deux nouveaux bras droits. Un jeune homme irlandais, Richard, et une jeune femme sud-africaine, surnommée Lady Eben.

- Je vois que vous êtes bien renseigné, Cardinal ! C'est exact. Ils ont l'inconvénient d'être jeunes, donc enthousiastes, très intelligents et cultivés, et surtout d'avoir une grande expérience de la rue dont ils sont issus. Ces deux-là, ce n'est même pas la peine d'essayer de les acheter, on n'y

parviendra pas. Soi-dit en passant, nous envisageons également par de multiples intermédiaires de corrompre ce Neill en lui offrant plusieurs millions de dollars, mais je doute fort qu'il nous réponde positivement !

Et pour en revenir à nos deux tourtereaux, notre stratégie consiste à les empêcher de nous nuire de façon, disons, convaincante. Notre homme, Werner, va nous y aider. Toujours par l'argent, nous nous sommes assurés la collaboration d'une chirurgienne américaine, amie de longue date du responsable de Ming Men, en échange de quoi nous lui avons promis de lui monter une clinique privée. Nous avons également acquis celle de deux autres femmes de Ming Men, l'une, française, vit en Andalousie et l'autre est de nationalité suisse. Pour la première, ce ne fut pas trop difficile, c'est une chrétienne intégriste, proche de nos idées. La convaincre fut donc aisé, d'autant plus que l'idée de voir une Noire sortie de Soweto, au passé en outre tumultueux, devenir la responsable de tous les groupes de femmes de Ming Men, a enflammé sa haine raciale. Le chantage également : ces deux femmes ont détourné des sommes importantes et n'ont aucune envie de se voir dépossédées des biens qu'elles ont acquis et mis au nom de leur progéniture.

- Et quelle est l'étape suivante ?

- Notre ami Werner sait comment s'y prendre avec les dames. Il se les est toutes mises dans la poche, Monseigneur ! Je ne sais pas comment il fait. La plus vieille d'entre elles a près de soixante-dix ans ! Toujours est-il qu'elles sont toutes les trois mûres pour la trahison. Notre prochaine étape est l'Inde. Mais je ne vous en dirai pas plus, sinon que notre agent, Werner, doit venir à Rome.

- Mathias, sans vouloir t'influencer dans tes décisions, il me semblerait plus judicieux que cette rencontre ait lieu loin du Vatican. Ici, les murs ont des oreilles, comme l'on dit. Mais, tiens-moi au courant. Cette affaire doit trouver une solution rapide. Et rappelle-toi ce qu'a dit le prophète Isaïe : "*A travers le désert, une voix crie : préparez le chemin du Seigneur, aplanissez sa route.*", avait-il ajouté avant de donner congé à Mathias.

Voilà pourquoi Mathias se trouvait au beau milieu de nulle part ! Pour un mot : le désert était un lieu de refuge, d'épreuve, de décision et de ressourcement. Tous les prophètes des trois religions avaient cherché dans sa solitude aride une alliance avec Dieu. La silhouette de Werner, plus connu sous le nom de Werni, trembla sur l'horizon.

### Un dernier éclat de rire pour la route

Cherchant dans ses yeux violets le scintillement de la jeunesse, ne s'attachant qu'à cet éclat, Marta s'efforçait d'effacer du miroir le reste de son visage. La fixité de son regard finissait toujours par en troubler les contours, ne lui laissant que ces deux taches sombres et vacillantes, les deux fous du roi, comme elle les appelait. La vieillesse, ou plutôt le risque de sa décrépitude, avait été son seul ennemi.

"Marta, Marta, se dit-elle... - Te voilà arrivée à la dernière station. Le temps des bilans, dit-on. Moi, je préfère celui des cerises et leur jus rouge qui coule comme une rhapsodie dans la gorge. Alors, ma belle ? Ta joie de vivre t'a rendue insupportable et recherchée. Il faut bien te reconnaître que tu possédais cette heureuse disposition donnée à peu d'êtres, cet accord si particulier d'une fonction, d'un tempérament et d'un monde. Et cette qualité si rare t'a permis de briser la monotonie des hommes sans qu'ils t'en tien-nent trop de rigueur. Tu étais de ces bâtisseurs d'empire factice à qui le sang et la main de l'homme ne suffisent pas pour les créer. Ta vision s'en-combrait mal de la mesure limitée du temps. Il te fallait l'inscrire dans l'espace et non dans le siècle. Il fallait que l'on se souvienne de toi comme l'on se souvient du Taj Mahal. Avec mystère, recueillement et distance. Certains opineront que c'était la marque d'un fichu orgueil... Mais là-haut, ils savent depuis mon premier cri qui je suis et que ce n'était que protection. A qui se dévoiler quand tout en l'Homme vous montre l'impossibilité de la sincérité ? Tu leur as toujours donné ce qu'ils ont bien voulu prendre et ils en ont fait ce qu'ils en ont voulu. Et tu leur as toujours offert ce qu'ils n'ont jamais su voir et entendre."

La lande irlandaise geignait sous le vent. Les arbres craquaient. Le monastère gémissait.

"Les articulations, les leurs, les miennes, sont les baromètres du temps qu'il fait, songea la vieille femme. - La chaleur les sèche et les rompt. Le froid les brise. L'humidité les fait douleur et le vent leur rappelle les années qui coulent dans leur sève, leurs pierres et dans mes veines. Un dernier clin d'œil, une ultime résistance avant qu'il ne nous emporte. Le sommeil des vieillards est une quiétude armée. Mais demain, au réfectoire, mes compagnons de fortune et d'infortune ne diront rien de ce sourd effroi, de cette peur lourde qui fait ressembler leurs nuits à leurs jours. Ah Marta,

mon incorrigible Marta, comment ne pas t'en amuser et en sourire ? Tu n'es plus qu'une infime palpitation en attente, proie de l'étrangeté d'un moment à venir sans que tu puisses en connaître l'heure exacte. Et pourtant, en ces heures qui devraient être empreintes de gravité effrayée, où tu ne sais plus si c'est la vie qui te supporte encore ou ton entêtement qui la pro-longe, tu t'obstines néanmoins à n'en considérer que l'aspect positif. Et voilà qu'il te vient l'étrange nécessité, bien que tu n'y aies été qu'une voya-geuse impénitente, de retracer tous les chemins qui t'ont menée jusqu'ici, jusqu'à cette ultime porte que tu ne peux franchir sans transmettre tout ce que tu as été. Un dernier éclat de rire pour la route..."

Le visage de Neill s'imposa à son esprit. Elle vit la masse sombre de la tumeur cancéreuse tapie dans son flanc gauche, œuvre au noir pour laquelle sa clairvoyance thérapeutique ne pouvait rien. La supprimer chimiquement ou énergétiquement n'était qu'en reculer l'échéance et souvent l'obliger à une dégénérescence plus sévère. Comme le disait si bien Taisha Abelar : *"Si quelqu'un me guérit et me retire mon mal, j'entends aussi qu'il me hisse au niveau de conscience que j'aurais atteint si j'avais moi-même résolu ce que ce mal devait m'apprendre. Sinon, s'il me laisse dans le même état de conscience après m'avoir retiré mon mal, il me vole l'outil de ma croissance que peut être cette maladie."*

Marta s'assit à côté du téléphone et attendit.

Neill lui non plus ne dormait pas. Cette chose dans son ventre, Ming Men, Richard, Lady Eben, sa femme, sa fille, ses amis violemment disparus, auxquels il lui fallait ajouter Bernardo, une réalité qui l'habitait et sur laquelle se greffait la tragédie ordinaire de certains de ses patients, pour la plupart des femmes. Inceste, viol, maltraitance, abandon. Des vies en miettes et un désespoir larvé. Leurs histoires devenaient la sienne. Son empathie les absorbait, il lui fallait en apprendre les limites, mais elle cimentait aussi son habileté de thérapeute. Plus que le remède, quelle que soit sa nature, ce qui les délivrait de leur cauchemar, était la parole dite, l'écoute, le geste et le regard. La prescription médicale était une aide précieuse, mais jamais miraculeuse. Il leur fallait, leur disait-il, retrouver leur chemin, leur centre, leur maison, dans cet amalgame de symptômes qui n'étaient que la trace besogneuse du labyrinthe dans lequel elles s'étaient perdues, entre trahisons majuscules et sacrifices minuscules. Des hommes, il en recevait peu. A croire que le mal n'était que féminin et la virilité, une épouvante propre à le faire fuir. Quand ils venaient, c'était toujours accompagnés de leur femme. La quarantaine usée, elle ressemblait plus à leur mère qu'à leur compagne et se conduisait comme telle. Particularisme de la femme espagnole ? Il fallait bien l'admettre sans pour autant en faire

une règle. La plupart d'entre elles les affublait, du même mot affectueux, "*mi niño*", mon enfant, leur enlevait et leur remettait leurs chaussettes, pliait et déplaît leurs chemises, répondait souvent à leur place, tant ils se montraient étrangers à ce qui pourtant les concernait. L'invalidité de la maladie les faisait plonger dans une perplexité qu'ils ne pouvaient partager. Neill sentit la présence de Marta. Il était quatre heures du matin. Il l'appela.

- Bonjour, Neill. J'attendais ton appel. Je prends l'avion demain. Toi et moi avons des choses à nous dire.

Il n'eut pas le temps de souffler mot, elle avait déjà raccroché.

Il la retrouva quelques jours plus tard. Dehors, le ciel noirci fondait en grosses gouttes de pluie laissant leur empreinte sanguine sur la terre soufrée. Le tronc des oliviers centenaires se laquait de vert de gris. Les éclairs marbraient de leur brièveté métallique les flancs de la Sierra Nevada où s'agrippaient des amandiers, dépouillant la bâtisse, un monastère du XVII<sup>e</sup>, de sa vigueur séculaire. La nuit était tombée.

Tels des céroféraires, des candélabres dressaient leurs bras de cire baignant de lumière le visage de Marta. Toujours aussi belle, malgré la blancheur funèbre des draps qui enveloppait son corps amaigri. Elle se redressa comme prise en faute, avec coquetterie, faisant tintinnabuler les douze bangles traditionnels indiens qui flottaient autour de chacun de ses poignets.

- Tant qu'ils chantent, je suis vivante... Sais-tu qu'ils marquent chaque étape de la vie d'une femme indienne, puberté, mariage, grossesse. Généralement, elle ne les brise qu'en deux occasions, à la naissance de ses enfants, le premier surtout et à la mort de son époux où elle n'a plus le droit d'en porter. Mais laisse-moi te regarder ! Je suis si heureuse que tu sois là, Neill. Mais pouvait-il en être autrement entre toi et moi ? Tu me sembles aller mieux !

- Suite à ton coup de fil, Marta, j'étais bigrement inquiet !

- Non, Neill, même si le moment est grave, je vais bien, lentement mais sûrement comme on dit, sinon je ne serais pas venue jusqu'ici. Je n'ai plus l'âge des escapades en avion. Mais on ne va pas sombrer pour autant dans la vulgarité du mélodrame. Tu me connais ! La vérité est comme toujours beaucoup plus prosaïque. Je suis arrivée au bout de ma route et j'aimerais parcourir avec toi ces quelques mètres qui me restent. Je ne veux pas le faire sur la pointe des pieds. Mes amis sont trop vieux, le souffle leur manquerait ! Mais non, je plaisante, Neill ! Je n'en ai simplement pas de suffisamment sincères et fous pour ne pas convertir ce moment en oraison funèbre ou en chœur de pleureuses, chuchotant et reniflant. La mort de l'un met toujours en scène celle de tous les autres. Je fuis leur crainte et

l'égoïsme de leur affliction. Vois-tu, Neill, on dit souvent que la vieillesse oblige à l'essentiel. J'affirmerais plutôt qu'elle conduit au détachement de l'être et à sa plus grande légèreté, une constante chez moi. Enfin, l'on devient capable d'aimer sans remords et sans détournement, car la vieillesse est aussi l'époque bénie de toutes les innocences pour celui qui s'est éveillé. J'ai tout simplement besoin d'amour, de paix, d'un certain bonheur et de transmettre ce que je sais. Assieds-toi, tout près de moi et prends-moi dans tes bras, mon ami.

Son visage, auréole brune contre son épaule. Ses mains dans les siennes. La douceur de la gravité. L'odeur d'encens imprégnant l'atmosphère. Neill retint son souffle, il sentit la pression de ses doigts dans les siens.

- Pour être tout à fait honnête, Neill, et je mesure la bizarrerie de ma demande, j'aimerais que tu m'aides à dresser le bilan de ma vie. Ce n'est pas que je n'en sois pas consciente. Comment pourrais-je l'ignorer ? Mais tu sais que la cabotine en moi n'est jamais très loin, une seconde peau dans laquelle je me suis souvent glissée pour créer une distance protectrice. Mais se l'entendre dire est différent. Une sorte de mise en ordre avec moi-même.

De quel droit pouvait-il se faire l'instrument de cet étrange testament inversé ? Dubitatif, il plongea son regard dans les beaux yeux un peu fiévreux de Marta, mais il y lut une telle insistance malicieuse, qu'il céda.

- Marta, ma douce Marta, ce que tu me demandes de faire est un exercice périlleux. La morale n'est jamais bien loin de la critique et y monte féroce la garde.

- Oserais-tu me dénier cette sagesse que les ans concèdent même au plus stupide ?

- Tu sais aussi bien que moi, commença-t-il, que pour avoir une vision saine sur les choses, il faut en manier les contraires et en faire la synthèse. Tu n'ignores pas non plus que selon l'image que l'on en a, la vie n'est qu'une perpétuelle suggestion, la fameuse Maya de la philosophie hindoue. Si cette image est une rose, la vie sera une rose, avec tout ce que cela veut dire de beauté, d'éphémère et de gratuité. Mais il n'y a que celui qui la voit ainsi qui en jouira. Si pour ton voisin, la vision qu'il en a, est un tas d'immondices, il ne verra que lui. On est tous conditionnés par cette suggestion qui nous est propre.

Marta étouffa un rire amusé.

- Neill, j'apprécie tes précautions ! Mais ne pourrais-tu pas être moins, comment dire, circonspect ? Toi et moi avons l'habitude des discussions féroces, non ? Tu ne m'as jamais ménagée. C'est pour cela que je t'ai toujours tant aimé, la sincérité est si rare !

- A vrai dire, j'ai quelques doutes, Marta. Tu ne me feras jamais croire que durant quasi quatre-vingt-dix ans, tu as pratiqué quotidiennement l'art

du yoga sans en retirer autre chose que le fait d'en paraître à peine soixante ! Tu n'es pas non plus devenue clairvoyante par hasard, puisque ce talent s'acquiert, et encore moins lorsqu'il développe en celui qui le possède, celui de thérapeute, au sens noble du terme. En réponse à ta question, la plupart de tes amis aurait certainement levé les yeux au ciel, la trouvant impudique et aurait pensé : "De quoi nous parles-tu, Marta ? Tu as eu tellement de chance ! A peine née, la vie te fut déjà facile. Tu as eu des parents aimants, riches et cultivés, une beauté telle que beaucoup aimerait n'en posséder que le dixième, une intelligence certaine qui, hélas, s'est contentée trop tôt de rapine, convaincue que tu étais, que l'intellect, le mental comme tu dis, était un obstacle sur la voie de cette sagesse derrière laquelle tu n'as cessé de courir. Beaucoup d'êtres, femmes et hommes, t'ont adorée. Des hommes se sont même suicidés à cause de tes refus. Tu n'as jamais travaillé ni traversé d'indicibles souffrances, physiques ou morales, de grands artistes et des philosophes ont été tes intimes et tu as fait plusieurs fois le tour du monde. Tu fus libre comme le vent. De quoi peux-tu te plaindre ? Que peux-tu bien regretter ?" Voilà ce qu'ils t'auraient sans doute dit, s'ils avaient osé.

- J'aurais beaucoup aimé avoir l'opinion de Birgit, mais, il existait entre nous pour des raisons bien différentes, une volonté farouche de ne jamais aborder l'intime.

- Birgit t'aurait sans doute rabrouée, mais elle t'aurait dit clairement ce qu'elle pensait. Elle t'aurait certainement admonestée, non sans ironie envers elle-même et aurait fini par te lâcher : "Qu'as-tu fait de ton talent ? Qu'as-tu fait de ton esprit et de ton cœur ? Tu musardes, Marta, cela fait bientôt un siècle que tu musardes !" Elle t'aurait sans doute fait remarquer que la fréquentation de l'humanité ne t'a pas procuré l'inébranlable certitude de sa fiabilité et encore moins, de sa bonté. Elle aurait relevé le fait que la foi indéfectible que tu affirmes avoir en l'Homme, semble dénoncer celle, bien fragile, que tu as démontré posséder lorsqu'il s'agissait de l'exercer sur toi-même. On en revient toujours au même, la rose ou les immondices...

- Et bien, disons, que j'ai choisi la rose !

- Marta, quel que soit le fil de laine que tu prends pour défaire le pull de ta vie, qu'il soit à la manche ou au col, de toute manière, tu finiras par un seul et même écheveau. Ce n'est jamais la manière dont on vit qui est importante, sinon le pourquoi. Etre sage n'est pas être ceci plutôt que cela, sinon de comprendre le pourquoi et non le comment de ce que l'on est.

- C'est précisément ce que me répétait sans cesse l'un de mes maîtres de yoga ! J'en ai changé souvent, mon côté papillon sans doute, mais celui-ci m'a profondément marquée. En fait, je lui dois en partie d'être ce que je suis devenue. "*L'éveil*, me serinait-il, - *ne s'obtient pas en prenant des*

*postures, aussi parfaites et compliquées soient-elles, ni en méditant assis des heures durant ou en s'appliquant à une gentillesse affectée. L'éveil, c'est l'humilité, l'abnégation, qui ne signifie pas se sacrifier, sinon renoncer à soi, c'est arrêter de prétendre être ceci ou cela...*" Puis un jour, j'ai découvert qu'il n'était pas heureux, qu'il n'était pas aussi éveillé qu'il le faisait croire. Dans son ashram, il nous exhortait à rechercher une sorte de nirvana absolu, alors que lui-même ne l'avait pas trouvé, étant en constant déchirement. Je me suis dit alors que si les meilleurs ou ceux à qui l'on prête cette qualité, ne voyaient que ce qui les intéressait, je devais accomplir ce en quoi je croyais. Aller partout, connaître le monde et tout le monde et donner à chacun ce dont il avait besoin, sans que jamais personne ne puisse me découvrir. Mais cet homme me fit aussi comprendre que s'il avait été sincère, s'il nous avait avoué son désarroi, s'il nous avait dévoilé sa réalité, il se serait mis en danger et nous l'aurions certainement haï. J'ai donc décidé que la quotidienneté de mon travail sur moi, à travers le yoga et la clairvoyance, resterait strictement de la sphère du privé. L'impossibilité de partager, Neill ! Il y a une légende à propos de Brahma, seigneur de toutes les créatures, qui raconte que las de la folie des hommes, il décida de leur retirer leur pouvoir divin et de l'enfouir dans un endroit où ils n'auraient pas l'idée d'aller le chercher... en eux-mêmes !...

- Sacré Brahma ! Mais imagine un instant, tu aurais été laide...

- Et imagine un instant, Neill, que tu puisses marcher comme tout le monde ! Si j'avais été laide à faire peur, bien sûr que tout aurait été différent, à commencer par le fait que je ne serais pas là pour en parler. Que veux-tu que je te dise ? Ma prison aurait été autre et sans doute, plus douloureuse. Ce n'est pas à toi que je vais l'apprendre, toi qui marche comme Charlie Chaplin !

Son pied... Il y avait le bon et il y avait le mauvais dont Neill portait le poids inutile. La cicatrisation des plaies peu à peu avait absorbé le souvenir de l'accident. Bientôt elles n'avaient été plus qu'un murmure. Tout comme l'était devenue la réalité du fracas des tôles brisées de la moto et de la voiture dont le conducteur avait perdu le contrôle, excité par les baisers de sa compagne. L'odeur âcre du sang mêlée à celle chaude et douceâtre de la terre grecque. Le silence pour apprivoiser l'anxiété. La colère d'être victime, la seule, d'un accident aussi stupide. Le sang transfusé, l'erreur de groupe sanguin. Le coma. Les multiples interventions chirurgicales. La rééducation... Il avait appris par obligation, à transcender son handicap. Mais bien peu de ceux qui le connaissaient, avaient mesuré l'indélébile fêlure que celui-ci avait gravé à l'invisible.

- La beauté, elle, n'exige rien, sinon savourer sa tyrannie, ce que je n'ai pas fait, reprit-elle. - Mais à quoi bon songer à cela, Neill ? Pourquoi arri-



vée au terme de ma vie, devrais-je comptabiliser mes actes en termes de bien ou de mal ? J'ai vécu chaque instant dans son éternité. J'ai été une fleur, une belle fleur éphémère qui se laissa cueillir pour que d'autres y puisent le rêve dont ils avaient besoin. Suis-je plus condamnable en cela que ceux qui se trémoussent d'effervescence, essayant chacun de trouver un sens à une réalité qui n'est jamais la leur et qu'ils construisent et déconstruisent au gré des événements qu'ils subissent ou choisissent, sans trop savoir pourquoi ou parce que faire ceci plutôt que cela leur est plus facile ? Suis-je plus condamnable que celui qui agit et qui par ego, blessera quelqu'un à vouloir lui imposer sa vision des choses ?

- Non, bien sûr que non, Marta. Je crois que tu avais compris bien des choses. Tu as toujours été disponible, sans jamais prendre parti pour une chose ou une autre et n'a jamais fait de mal à personne. Tu fus une porteuse d'eau ! Qui le désirait s'est abreuvé au broc que tu te contentais de lui tendre et en a fait ce bon lui semblait...

- Pourquoi toujours afficher une solidarité de bon aloi avec ceux qui souffrent et jamais avec ceux qui ont le bonheur simple ? J'ai passé plus d'un tiers de ma vie en Inde, une Inde qui n'existe plus d'ailleurs. J'ai cherché des réponses dans la pratique quotidienne du yoga. J'ai connu énormément de gens, de toutes cultures, de toutes races et de tous milieux. Certains m'ont donné à voir une vérité, grande ou petite qu'importe, ouvrant ainsi en moi des territoires psychiques. Et je les acceptais d'autant plus facilement qu'ils ne me laissaient rien d'autre d'eux-mêmes que leurs œuvres dans un face à face silencieux, un poème, un livre, une musique, une équation... A Bergama, j'ai aidé les uns et les autres, en défendant en leur nom leurs projets ou leurs idées, ou en les soutenant matériellement.

Il nota son ventre qui se creusait moins, sa respiration qui se faisait plus haute, son souffle néanmoins régulier, plus ténu. D'un geste, il voulut retenir ses paroles.

- Laisse Neill... Maintenant, il est plus important de parler que de se taire. Le silence viendra plus tard. Laisse-moi continuer... J'ai reçu la beauté, une incroyable beauté qui aurait pu me transformer en un autre Narcisse, ce que j'ai laissé croire parce que le regard de l'autre, son admiration qui frôlait aussi la vénération, me dépouillait de toute humanité. Cette magnificence physique m'a d'abord éloignée du monde et j'ai haï ce masque qui m'y faisait étrangère. La mort de mon unique amour m'a dévoilée ma vulnérabilité et ce vieux maître indien m'a enseignée à y trouver ma place. Mon seul regret va bien au-delà de celui de n'avoir pas eu d'enfant, je veux dire avec cette conscience dont tu parles. Un regret taraudant, celui de ne pas avoir rencontré ce compagnon, ce complice, cet autre moi-même qui aurait été ma lumière quand j'étais ombre et pour qui

je me serais faite eau, quand il aurait été feu. L'art des nuages et de la pluie dont parlent encore les Chinois. L'enfant est toujours une conclusion, Neill, jamais un début. Alors oui, je regrette de n'avoir jamais éprouvé, si ce n'est dans l'innocence de mon premier amour, cette reconnaissance rare, immédiate et intime que l'on a de l'autre non parce qu'il est un ovule joliment balancé ou un spermatozoïde aguichant, porteurs de toutes les promesses, mais simplement parce qu'il Est avec ses forteresses, ses peurs, ses ignorances, ses détresses, ses joies, ses enthousiasmes ou ses rêves. La possibilité d'être Merlin. Quel songe aurait pu arrimer l'horizon plus loin que ma mémoire, quelle folie, sinon celle-là, Neill ? Malheureusement, je n'ai trouvé aucune ancre. Mon ami Tagore disait de la femme : "*Tu es venue pour un instant à mes côtés et tu m'as fait sentir le grand mystère de la femme qui palpite au cœur même de la création...*" Je n'ai pas eu la chance de discerner ceci chez un homme ou peut-être que je n'ai pas su le reconnaître une seconde fois. Il suffisait que je soupçonne en lui la trace de mes imperfections pour que l'attachement à peine esquissé, s'évanouisse.

Les phosphorescences de l'orage avaient lavé le ciel, amarrant la terre à ses ports étoilés qui marquaient son imperceptible périple. Nul bruit, si ce n'est le chuchotement des arbres détremés. La paix les enveloppait.

- Aujourd'hui, Neill, on étale sans retenue tous nos débordements intimes. Il n'y a plus ni cette noblesse ni ce souci des apparences pour habiller avec élégance, la souffrance. Mais je suis d'un autre siècle... Tu es le fils que je n'ai pas eu, tout comme tu l'as été pour Birgit. Elle n'est plus là et bientôt, je ne serai plus. Mais notre amour pour toi est et restera inconditionnel. Et je ne suis pas sûre que celui d'une mère ait été de cette qualité et je l'affirme sans mauvais orgueil.

Elle se tut un instant et essuya de sa main frêle, les larmes qui coulaient le long des joues de Neill.

- On a l'air malin tous les deux, avec nos pleurs sur nos sourires. Au moins, j'espère qu'ils nous quittent un peu de la mesure de nos ans ! Finalement, comme d'habitude, il n'y a que moi qui parle !

Puis elle s'arrêta, cherchant ce souffle qui peu à peu lui faisait défaut. Neill prit dans ses bras ce corps à qui la vie ne pesait presque plus et redressa les oreillers.

- Voilà ce que je voulais te dire, mon ami et ces mots de Tagore, mon bien-aimé poète : "*si quitter ce monde est une réalité aussi forte que l'aimer, alors il doit y avoir une signification dans les rencontres et les séparations de la vie...*" Sans ton âme, je ne puis demeurer que l'ombre de ma conscience. Viens, il est temps, ouvre ton cœur, Neill. Vois, regarde. Il n'est d'autre royaume que celui-ci, le tien, le mien, le leur.

*Un dernier éclat de rire pour la route*

Ils restèrent ainsi blottis l'un contre l'autre, les mains étroitement enlacées. Une heure, deux heures, silencieux, la tête de l'un sur l'épaule de l'autre. Il se sentit happé par le contact de ce corps que la chaleur fuyait doucement. Il vit ce qu'elle vit, ce qu'il avait déjà vu. Il fut elle, le temps qu'elle devienne autre et change discrètement d'octave.



### La source de nos larmes est souvent au ciel

Une courbe, puis une autre. Une enfilade de lacets. Les villages amarrés aux flancs escarpés de la montagne semblaient s'étirer, maison après maison. L'une après l'autre, elles se défaisaient de leur funèbre blancheur nocturne pour s'offrir, impudiques et joyeuses, aux teintes irisées de rose que le soleil matinal déposait en touches sur leurs murs blanchis à la chaux. La route filait sous ses doigts. La vieille Fiat Panda volait. Neill était lumineux. Une expression identique à celle qu'il avait eue lorsqu'il avait accouché sa femme de leur fils et de leur fille. Il pleurait. Il riait. Marta était partie. La douleur dans son ventre avait disparu. Une incroyable joie de vivre l'habitait et je me laissai envelopper par cet état de grâce qui le transportait.

Assise à côté de Neill, mon rire silencieux traversait l'espace cristallin, et lui faisant écho, les clochettes de mon parapluie écarlate, qu'une oreille malhabile aurait pu confondre avec celles qui ornaient le cou des chèvres broutant en contrebas. Je le regardais, englouti dans un tête-à-tête bienheureux avec lui-même. Le visage enturbanné de Marta. Son buste contre le sien. Un dernier baiser. Un au revoir. L'espace se clôtura sous les oliviers. Nous étions arrivés.

Margaux dormait sous la véranda, pelotonnée sous une couverture. Je la réveillai d'un souffle, du bout des doigts. Margaux sursauta, ouvrit les yeux et vit son père qui lui souriait.

- Marta ?, lui demanda-t-elle d'une voix tendre et endormie.
- Elle est partie doucement. Ne t'inquiète pas, je vais bien...
- Tu en as l'air. On dirait que tu as vingt ans de moins ! Ta voix, ton regard, ton visage reposé, on le dirait presque éclairé de l'intérieur.
- La magie de Marta.
- Raconte-moi...
- Plus tard, Margaux ! Viens, on va déjeuner, un bon chocolat chaud et des churros.

Je regrettai de ne pouvoir plonger mes doigts dans les croustillants beignets cannelés saupoudrés de sucre dont chaque province d'Espagne gardait jalousement la tradition. *Terenjigos* à Grenade, *calentitos* à Séville, *tallos* à Jaén, chacune avec les siens, de formes différentes et de même

saveur. L'histoire voulait qu'ils portent ce nom en hommage aux cornes de l'antique mouton ibérien, le churra, dont la chair fit les délices des armées et des colons espagnols du XVI<sup>e</sup> siècle et dont le commerce de la laine finançait les expéditions des conquistadors espagnols et la survie des indiens Navajos.

- Je ne comprends pas comment tu peux avoir l'air aussi gai et déjeuner avec tant d'appétit, Neill, alors que Marta que je considérais comme ma grand-mère d'adoption, bien que je ne l'aie jamais vue, vient de nous quitter. Tu m'as si souvent parlé d'elle que pour moi, elle faisait partie du clan Neill.

- Et elle en fait toujours partie, Margaux. Peut-être encore plus maintenant, car curieusement l'absence d'un être aimé en aiguise toujours la présence. Et si je ne suis pas triste, c'est grâce à elle, à sa générosité. J'ignorais la raison pour laquelle elle était venue d'Irlande jusqu'en Andalousie. Ce voyage m'avait paru invraisemblable. Quand elle m'a raconté le rêve qu'elle avait fait où elle se voyait franchir l'ultime porte, je n'ai pas tout de suite compris. Ensuite, nous avons beaucoup parlé. Nous avons beaucoup ri. Puis nous nous sommes tus. Longtemps, je crois. L'un contre l'autre, sa tête sur mon épaule. Et elle s'en est allée...

- Cela ne m'explique toujours pas cette immense joie qui semble t'habiter.

Margaux fondit en larmes. Neill prit ses mains dans les siennes. Elle leva la tête, émue, indécise, reniflant.

- Ecoute, Margaux... Marta m'aimait beaucoup, mais elle ne m'a pas demandé de l'accompagner dans ces derniers instants, guidée par le seul choix de ses sentiments envers moi, sinon parce qu'elle savait que ce qu'elle allait me donner, serait à son tour redonné un jour.

- Je ne comprends rien, Neill. Qu'est-ce qu'elle voulait te donner ?

- On ne peut franchir cette dernière rivière sans transmettre ce que l'on a été au meilleur de nous-mêmes. Marta m'a donc transmis tout ce qui a fait la richesse de sa vie, la quintessence de ce qu'elle était, l'huile essentielle fruit de son alchimie, son appétit de vivre, sa capacité à être joyeuse comme un fou du roi et de ne pas tout rationaliser, sa légèreté, son habileté à cultiver l'inutile. Elle n'avait pas envie d'être sérieuse, ce qui ne veut pas dire qu'elle ne l'était pas. Tout au contraire, elle l'était intimement.

- Comment l'a-t-elle fait ?

- Simplement. C'est une transmission d'âme à âme. Tu peux le faire physiquement en prenant la personne que tu as choisie dans tes bras, ou encore par la pensée. N'y cherche pas une quelconque extase, ni un voyage psychédélique, ni des sensations ou des visions hors de l'ordinaire. Tu ne perçois rien d'extraordinaire, pas plus que lorsque tu fais une Roue. Cela

ne s'explique pas, tu ne peux l'identifier, mais tu sais, tu le sens et tu le ressens d'autant plus que tu es éveillé à toi-même. Un état d'euphorie, une allégresse, une futilité, une sérénité... Mais les mots sont encore trop faibles pour décrire ce que Marta m'a transmis.

- Pourquoi t'a-t-elle choisi, toi ?

- En général, tu choisis une personne qui va pouvoir continuer par la qualité de ce qu'elle est, ce que tu as compris dans ta vie, jusqu'où t'a mené ta propre recherche. Ce n'est pas lié à l'amour que tu lui portes, je te l'ai dit. Il y a des gens que tu aimes et qui pourtant n'auront pas l'utilité de ce que tu vas leur transmettre. Tu choisis donc non seulement quelqu'un à qui cela va être utile, mais qui sera également capable de le redonner aux autres et non pas de le garder jalousement comme un trésor propre à flatter son ego. Je pense et je te le dis sans arrogance que Marta, qui connaissait énormément de gens, m'a choisi pour cette raison.

- Et tout le monde doit accomplir cela, je veux dire ce passage d'âme à âme, avant de mourir ?

- Oui, tout le monde doit le faire avant de partir. C'est une Loi, Margaux. C'est un rite de passage, pour l'appeler ainsi, très ancien, mais nous l'avons oublié. Autrefois, dans les civilisations archaïques, mourir était un art et cette cérémonie de transmission pouvait être publique et présidée par le mourant lui-même, mais c'était avant que la mort ne devienne quelque chose d'honteux ou de tabou. Aujourd'hui, on a plutôt tendance à l'escamoter et à ritualiser à l'excès les accompagnements en fin de vie, en projetant sur ce moment ce que l'on pense qu'il doit être. Cela illustre bien d'ailleurs cette perte de contact que l'on a, de plus en plus, avec la vie, qui se traduit également dans la façon dont nous la quittons, sur la pointe des pieds, sans passer au dernier instant notre bâton à quelqu'un d'autre. Beaucoup meurent dans la solitude et dans l'impossibilité de transmettre ce qu'elles furent. Mais Marta avait connaissance de cette Loi que certaines tarîqas soufis pratiquent et enseignent encore. Peut-être l'avait-elle appris en étudiant les textes sacrés hindous et tibétains ou par l'un de ses maîtres de Raja-yoga, je n'en sais rien.

- Et que se passe-t-il si tu ne peux transmettre, soit parce que tu en ignores l'obligation, soit parce que tu meurs brutalement ?

- L'âme qui ne transmet pas, ne part pas en paix et ne peut se libérer de l'emprise terrestre. Elle fera irruption dans tes rêves, dans ton inconscient jusqu'à temps que cette transmission puisse avoir lieu. Tu peux l'observer quand quelqu'un qui nous est cher meurt et que l'on n'a pas pu ou pas voulu établir ce contact, celui qui reste a souvent l'impression qu'il a loupé quelque chose. Il peut hériter d'une maison, d'argent, de n'importe quoi, mais il n'a pas hérité de ce qu'était son père, sa mère ou sa grand-mère et même son enfant. Et il restera avec ce sentiment d'anxiété coupable de ne

pas avoir fait son devoir, parce qu'il n'a pas su ou pas osé ou encore pas pu aller généreusement vers celui qui s'en allait. Par exemple, à quarante ans, un enfant, puisque l'on reste toujours l'enfant de quelqu'un, peut éprouver brusquement une nostalgie très forte d'une personne qu'il a aimée. Il va connecter d'une façon ou d'une autre, même par une dépression, avec cette âme qui force sa porte, pour enfin se libérer. La source de nos larmes est souvent au ciel, Margaux.

Il se tut un instant, et tendit un livre à sa fille.

- Marta ne t'a pas oubliée. Quelques mots pour toi, tracés non sans effort sur la page de garde.

Curieuse, je me penchai par-dessus l'épaule de la jeune fille. Celle-ci frissonna et se leva pour fermer la fenêtre.

*"Là, suspendu dans l'incessante mouvance de la terre et des cieux, il vit, il toucha, il huma, il goûta, il entendit, il connut : dans le monde des formes, rires et larmes éternellement se mélangent. Et il sut : il ne pouvait rien sur l'ordre des choses, mais tout sur la manière de le vivre. Bonheur ou malheur dépendaient de lui. Et il en prit la responsabilité. Il devint le sadhaka, le pratiquant et il reposa enfin dans sa propre joie, cette félicité qui ne naît de rien et se suffit à elle-même."*

"Un bel aphorisme de Patanjali, pensai-je, qui résume joliment Marta."

- Qui était Patanjali ?, lui demanda la jeune fille.

- Un personnage mystérieux, qui aurait vécu quelques trois cent ans avant Jésus Christ. Sa vie tient de la légende. On dit de lui que c'était une âme réincarnée pour aider l'Humanité. D'après ce que m'a expliqué Marta, il aurait codifié les sutras du yoga qu'elle pratiquait. Il fut également médecin et grammairien et la tradition hindoue lui attribue la rédaction de deux ouvrages fondamentaux. Elle m'a également prié de te dire que tu allumes une bougie, chaque fois que tu voudras connecter avec elle, elle adorait leur lumière.

La chaleur presque virginale de l'aube montait de la terre et des bouffées d'air chaud s'élevaient en effluves fades de poussière humide et d'eau de javel.

Neill était silencieux. Margaux réfléchissait.

- Quand tu parles d'être éveillé, Neill, que veux-tu dire ?

- Tu peux avoir les yeux ouverts et ne rien voir, tout comme tu peux avoir des oreilles et ne rien entendre. Un être éveillé n'est pas forcément un être initié, mais ce dernier sera toujours qualifié d'éveillé, bien que je n'aime pas tout ce fatras élitiste de la sagesse, d'autant plus que je crois



que chacun est capable de l'acquérir, dès lors qu'il en a la ferme intention. Ce n'est pas un état réservé aux ascètes, aux mystiques ou à un quelconque bouddha, pas besoin non plus de te torturer le corps. Etre éveillé, c'est avoir de l'entendement et celui-là fait que tu es connecté avec tout ce qui t'entoure. Il n'y a rien qui ne puisse te signaler que telle ou telle personne est ou non éveillée, sinon parfois un magnétisme certain. C'est une conscience relative des choses qui te permet de vivre avec plus de légèreté, non pas parce que rien n'a d'importance, sinon que rien ne peut s'enfermer dans le particulier.

- Oui, mais tu m'as appris que de l'entendement, de la volonté et de l'amour propre dépendait la capacité de chacun à s'en sortir et que ces trois facteurs permettaient de préjuger du succès ou de l'échec de la guérison, au sens plein du terme, puisque l'esprit est aussi malade que le corps. Ainsi la personne sans volonté ne mène aucun traitement à terme, quel qu'il soit. Celle qui ne s'aime pas l'imprègne de sa méfiance. Quant à celle qui n'a pas d'entendement, qui n'identifie pas le pourquoi de son mal, elle a peu de chance de guérir.

Tu m'as aussi expliquée, que pour la majorité d'entre nous, la présence dominante de l'un ou l'autre de ces trois facteurs pouvait heureusement compenser la déficience relative des autres. Enfin, tu m'as dit que malheureusement, il y a des gens qui naissent avec un entendement quasi nul. J'en ai moi-même tiré la conclusion que tout le monde ne peut pas devenir un être éveillé, ce qui implique tacitement l'existence de plusieurs humanités qui ne peuvent se comprendre entre elles ! Un peu comme si elles étaient plongées dans un système de cloisons étanches. Cela fait quand même une sacrée quantité de bonshommes !

- Pas autant que tu crois, Margaux. En fait, il y a trois humanités, chacune étant justement déterminée par son entendement des Lois de l'Univers. Dans la première, la plus nombreuse, il est quasi inexistant. Peu d'entendement, peu d'autoestime, besoin d'être constamment assisté et de suivre des leaders, quels qu'ils soient. Les gens y sont manipulables et corvéables à souhait. Dans la seconde, la compréhension est un peu plus développée. Il y a une plus grande conscience de la dualité, conscience qui fait défaut à la première humanité, mais qui engendre également l'opportunisme et son corollaire, la lâcheté. Celle-ci a en général des opinions sur tout et se rangera toujours dans le camp gagnant. Ces deux humanités se fichent éperdument du bien-être d'autrui. La première ne pense qu'à consommer et à jouir, en se disant que de toute façon la Nature corrigera ses erreurs. La seconde, elle fait : "oups... des fois oui, des fois non... !"

- Et la troisième ?

- La troisième, une extra minorité anonyme, vit à un autre niveau : elle a une compréhension de la totalité et des convictions. Elle est capable de

sacrifice et d'abnégation pour le bien de l'Autre. Elle est dite éveillée. Elle est libre et d'une certaine manière, a pour rôle d'équilibrer les deux autres. C'est d'elle que vient le changement, par exemple pour parler concret, par une opposition intellectuelle dans un pays fasciste ou dans une démocratie qui s'endort et devient complètement naze, comme c'est le cas actuellement. Mais cela n'a strictement rien à voir avec une position sociale. Une femme de ménage peut être un être éveillé.

- En résumé, les moutons de Panurge qui ont besoin de gourous, les je vais là où me porte le vent qui suivent des maîtres par alternance et enfin les personnes libres. Le peuple, les chefferies et leur cheftaille, et les sages ! Pas très réjouissant ton découpage et un brin élitiste, non ?

- Il n'y en a aucune qui est mieux ou pire que l'autre, puisque la troisième humanité a été aussi une première, puis une seconde à travers ses différentes vies. A chacune des étapes de ton évolution, tu gardes la mémoire de cela, celle de quand tu ne savais rien, puis un peu moins, jusqu'à parvenir à l'état d'entendement de la troisième humanité. Quand tu sais cela, tu ne peux plus porter de jugement a priori sur une personne qui ne sait pas. Tu deviens capable de lui donner, de la servir au sens mystique du terme, sans te préoccuper de ce qu'elle en fera. Petit à petit, durant des milliers d'années, ces trois humanités ont formé la noosphère dont je t'ai parlé. Pour être exact, il faut y ajouter une quatrième humanité, celle des Cœurs Purs, au sens d'entités psychiques, dont le rôle est de guider les êtres qui le demandent. Une précision : toute chose contenant son contraire, la description de ces trois humanités n'est pas monolithique. Ainsi, par exemple, dans la première, la brute épaisse dominée par ses instincts cohabite avec l'innocent ignorant, le fou du village qui ne ferait pas de mal à une mouche. De même, l'opportuniste par calcul vient en contrepoint de celui que la peur paralyse.

Margaux s'absorba dans la contemplation de sa tasse vide. Mais le fait d'enrouler en un geste machinal ses longues boucles auburn autour de ses doigts, trahissait sa réflexion.

- Trois humanités ! Nous voilà donc encore avec l'entêtante trinité, l'incontournable ternaire ! Cela aussi, tu me l'as enseignée, Neill. On le trouve partout celui-là, non seulement dans la religion chrétienne, hindoue ou chinoise ou encore dans l'alchimie et la triade persane avant que Dieu crée le monde visible, sinon dans tout ce qui anime le vivant. De l'union du Ciel et de la Terre naît tout ce qui s'enracine, rampe, vole et marche...

- Il ne faut jamais oublier que ce que tu es, se définit par l'instant où tu le vis. Equation d'une réalité que les supposés sages omettent avec légèreté. C'est même le problème, car la plupart croit que le but est de pouvoir traverser les murs et bien sûr d'en revenir. Or le véritable défi est de rester les pieds bien sur terre en tant qu'Homme. Dans notre grande majorité, on

admire des imbéciles ou des êtres dont le clinquant apparent nous séduit, mais quand on rencontre quelqu'un d'important pour nous, souvent fortuitement d'ailleurs, c'est à peine si on le remarque. Un mot, un sourire, un regard, quelques paroles au moment précis où l'on en a besoin et où trop plein de nous-mêmes, le vide se crée spontanément. On ne reverra sans doute jamais cette personne. On se demandera même si l'on n'a pas rêvé. On éprouvera un malaise certain à l'évoquer. Et pourtant, on ne sera plus tout à fait pareil. Exactement comme dans une Roue, où tu ne sens rien de palpable. Cependant, quelque chose travaille en toi à ton insu, comme un sixième sens toujours en alerte, une espèce de radar.

- Alors cela n'a rien à voir avec l'identification du sage ? Je veux dire le fait de coller une étiquette sur un bonhomme, comme beaucoup le font avec le Dalai Lama ou avec tous ceux dont la profession de foi est le marché du bonheur ?

- Ma puce, il y a un tas de gens qui sont des sages et ne le savent pas. Ils croient que ce qu'ils sont, est normal. Ils en sont arrivés à un tel degré de naturel que la seule chose qu'ils peuvent dire, est qu'ils se sentent différents. La seule difficulté dans tout cela est d'avoir de l'entendement, afin de non pas subir cet état de sagesse, sinon de le faire fructifier. Même si ce que tu fais te paraît être inutile, voire du gâchis, fais-le. Si cela sème une graine dans un seul individu et donne des fruits, alors fais-le. C'est en soi un petit miracle et c'est ton rôle d'humain. En outre, beaucoup culpabilisent de leurs actes lorsqu'ils les alignent sur ce qui définit les règles de la morale judéo-chrétienne. Or, si tu fais quelque chose et que tu te trompes, si tu as agis en totale sincérité, ce sentiment n'a pas lieu d'être.

- Mais dis-moi Neill, quand arrivera ton tour, quand ta bougie sera consumée, feras-tu comme Marta ? Me transmettras-tu ton bâton témoin ?, lui demanda-t-elle, avec dans la voix une inquiétude contenue.

- Je ne fais que cela depuis que tu es toute petite.

Je souris. Je m'étais absentée, perdue en d'autres rivages qui remontaient tous les fleuves.

"Neill a diablement raison, songeai-je. - Cette manie de faire les choses toujours au dernier moment, trop souvent quand le temps presse ! L'Homme ne devrait jamais se contenter de transmettre dans les dernières instances d'une vie. Mieux vaut en avoir la générosité naturelle dès le début."

C'est ce que faisait un Cœur Pur. Mais je me gardai bien d'en souffler l'idée à Margaux. Ce chant sacré des énergies, chacun devait le découvrir par lui-même.



### **Baise donc cette main que tu ne peux couper**

Attendre lui était insupportable. Une insulte à sa condition de Blanc, insulte qu'il ne percevait que dans les pays dont la négritude épidermique donnait à la clarté de sa peau, une virginité renouvelée. Face à cette marée de corps et de visages sombres dont la masse ciselait son propre anonymat, il éprouvait le sentiment voluptueux d'appartenir à une race élue dont la supériorité s'affirmait en retranchant la trace de tout génie humain à toute cette noirceur palpitante. Aux yeux de Werner, elle n'existait même pas, bien qu'étrangement, dans sa pensée, tous ceux qu'il étiquetait ainsi prenaient une valeur superlative. Ils y étaient toujours plus... Plus bêtes et plus pauvres, plus peureux et plus lâches, plus paresseux et plus jouisseurs, plus menteurs ou plus voleurs... Il suivit du regard avec un intérêt d'ethnologue l'étirement progressif des lèvres lippues du préposé aux douanes figurer un sourire de bienvenue et enregistra avec la même distanciation, le claquement sec du tampon libérateur sur son passeport. Dehors, l'air chaud et humide avait la matérialité d'une soupe primordiale. Il l'avala de tout son corps suffocant, avant que son alchimie liquide se manifeste sur sa peau en une démangeaison visqueuse. Une nuée de mains le saisit, le tira, le palpa et l'entraîna. Des mains d'enfants et des mains d'adultes, leurs bouches arrondies sur un seul mot : "Sir, Sir..." Werner haïssait le désordre et abhorrait la vermine. Il les chassa brutalement de la voix et du geste, puis se reprit, se fit plus amène songeant que Sofia l'observait peut-être.

"Décidément, songea-t-il en balayant d'un regard d'entomologiste, les centaines de têtes brunes qui se fondaient sous ses yeux en une méprisable salissure obscure, - dès que l'on se rapproche de l'Equateur, c'est partout la même chose. Une suffocation grouillante de pouilleux qui semblent toujours sur le point de crever comme des mouches et se reproduisent comme des lapins, insufflant à leur propre vie et au monde entier, leur dégradation interne. Même la mort n'arrive pas à les en dissuader..."

Il ressentit le visage lumineux de Sofia comme une ancre apaisante jetée au-dessus de la foule. Elle s'avancait vers lui, souriante. Sa silhouette élancée. Ses yeux clairs, bleus. Ses cheveux blonds, mi-longs. Sa démarche flegmatique. Son air légèrement hautain. Son ironie contenue. Son regard aiguisé, tendu par une observation constante où se lisait néanmoins

un mélange de défiance et de pusillanimité. Telle était la description que Werner en avait fait à Mathias.

- Et son caractère, sa psychologie ? Je me fous de savoir à quoi elle ressemble !, lui avait rétorqué celui-ci.

- Une intelligence brillante, je dirais même une surdouée. Une chirurgienne en neurochirurgie et une chercheuse en neuropathologie de renommée internationale, à qui ses collègues n'ont jamais fait de cadeau. Vous savez ce que c'est, un milieu d'hommes, la jalousie, le désir de la posséder physiquement pour mieux la circonvenir intellectuellement, sans oublier qu'elle est l'héritière d'une riche famille de la côte Ouest !

- Sa faiblesse, ses failles ?

- Son mari. Un type sans envergure et sans argent, froid et calculateur, mais du charme à revendre et de prime abord, plutôt sympathique. Il a facilement fait sa conquête et l'a épousée. C'est elle qui lui a payé ses études de médecine. Il a fini par exercer dans la même clinique que sa femme. Chirurgien médiocre, il s'est néanmoins montré assez habile pour s'attribuer les succès professionnels de son épouse, lui faire endosser ses erreurs et détourner sa fortune en achetant des biens immobiliers en nom propre. Un fin politique également. Nombreux sont ceux qui, dans les sphères de la haute société américaine, lui doivent une faveur. Il se l'est tellement bien goupillé que c'est elle qui a demandé le divorce et pourtant des années durant, elle est montée au créneau pour lui, prenant même publiquement sa défense, quittant de l'importance à ses mensonges, à ses fanfaronnades et également à ses bourdes. Il a obtenu la garde de leurs deux enfants d'autant plus aisément, qu'il s'était assuré de leur fidélité en satisfaisant toujours leurs moindres désirs. Du jour au lendemain, sa fortune le lui permettant, elle a tout abandonné, sa carrière, sa famille et ses amis. Elle avait trente-sept ans. C'est alors qu'elle est entrée à Bergama pour y superviser les centres de santé et former les médecins qui y travaillent. Il y a un peu plus de quinze ans, maintenant.

- Ses qualités ? Ses défauts ?

- Le doute la mine. Elle le compense par un extrême perfectionnisme. Elle a ainsi contrebalancé son insécurité en travaillant toujours beaucoup plus que ses confrères, fait qui a nourri d'autant plus sa culpabilité vis-à-vis de ses enfants dont elle n'avait pas le temps de s'occuper. Bref, une femme insatisfaite, une épouse déçue et une mère frustrée. Pour résumer, beaucoup de ressentiment et un énorme orgueil.

- Confidences sur l'oreiller ?, avait souri Mathias, qui sans attendre la réponse, avait continué : et aujourd'hui ?

- L'unique chose capable encore de l'enthousiasmer est l'exercice de sa profession, elle regrette infiniment son travail et surtout, ses recherches.

- Sa position par rapport à Ming Men ?

*Baise donc cette main que tu ne peux couper*

- Tout ce qui s'est récemment passé à Bergama lui a fait revivre ses échecs et resurgir ses angoisses, l'abandon et la trahison. De nouveau, elle a perdu ses repères. Elle éprouve une admiration sans bornes pour ce Neill, mais a du mal à accepter ses décisions par trop marxistes, voire libertaires, comme elle les qualifie elle-même, et surtout sa lucidité qui ne se laisse pas piéger par les justifications débiles qu'elle lui oppose. Bref, Mathias, elle est mûre !

- Offrez-lui un poste de directrice dans une de nos cliniques dont elle sera également actionnaire, avec la possibilité d'y reprendre sa pratique et ses recherches, si elle le désire. Induisez en elle la nécessité de la revanche et les bienfaits de la fierté retrouvée. L'argent n'est pas un problème. Ajoutez-y un parachute doré pour son transfert. La trahison n'est que le déplacement d'un intérêt pour un autre et en général, on ne l'identifie que lorsqu'elle s'exerce à notre rencontre. Mais faites-lui clairement comprendre que son acceptation est une approbation explicite de son attachement à notre cause et qu'il n'y a pas de déni possible sans risque. Rappelez-vous l'avertissement donné par notre fondateur : "*Ferais-tu partie du troupeau alors que tu es né pour être un chef ? Pas de place parmi nous pour les tièdes !*" Sa première mission sera de vous accompagner en Inde. A vous de lui expliquer ce que nous attendons d'elle. Pour la logistique, vous aurez l'appui de notre bureau de Bombay.

Les talons joints, quelque peu martial, Werner s'inclina vers Sofia et effleura sa main de ses lèvres.

"Tel le proverbe arabe, *baise donc cette main que tu ne peux couper*", se dit-elle, partagée entre la gêne que ce geste faisait naître en elle et le comique de la situation dont les fous rires étouffés des Indiens, leurs œillades moqueuses et leurs coups de coude répétés à l'infini lui donnait une éclatante lecture.

- Ne perdons pas de temps ! Vous vous reposerez plus tard. Montez dans le taxi, nous allons dans un centre de Ming Men, situé à la périphérie de Bombay. Vous devez convaincre la responsable, une femme du nom de Rani, de passer de notre côté, sans bien sûr lui révéler à qui nous appartenons. Ce ne devrait pas être très difficile pour vous, puisque récemment vous en avez vous-même fait le choix, n'est-ce pas ma chère Sofia ? Nous disposons de quarante huit heures, lui lança-t-il avant de lui ouvrir la porte du taxi.

La justesse de l'allusion la blessa, mais son évidence effaça quelconque répartie. Elle le dévisagea, hargneuse.

"Avec ce corps de bodybuilder, il doit sûrement prendre des hormones anti-âge, suivre un régime, avoir un coach et suer sang et eau dans un club de fitness, avant de se faire rôtir sous les UV, pensa-t-elle. - Effacer la mort en esquivant l'inéluctable de la vieillesse. Les rides, la mollesse des chairs, les sens en berne et surtout ordonner silence à cette prostate qui zippe souvent d'une fermeture éclair gigantesque le ventre rebondi des vieillards ! Poignante superficialité que celle de ce Werner ! Il a déjà les gentillesse d'un vieil amant à qui l'on a cessé depuis longtemps de prêter attention. Le genre d'homme avec qui il est facile, n'ayant rien à lui dire ni envie d'en faire l'effort, d'être agréable. L'indifférence est toujours extrêmement polie, se dit-elle à nouveau. - Mais celle de cet homme est bigrement dangereuse. Ai-je vraiment fait le bon choix ?... "

Elle frissonna. La fatigue, le doute, une peur sourde. Le vacarme s'injectait en images sous ses yeux. Les camions surchargés, dépourvus de clignotants, sans portes ni fenêtres, bouffés par la rouille, aveugles au châssis faussé, vieillards mécaniques repoussant au-delà des limites les possibilités de leurs articulations métalliques ; les autorickshaw exprimant de leur légèreté, le suc pestilentiel de leur victoire ou de leur destruction ; les bicyclettes et les motos décasquées, chevaux d'une modernité tronquée dont l'échine de faux cuir pliait sous le poids de familles entières ou celui plus gracieux, d'une amazone en sari ; les bus, navires fous à l'étrave mortifère qui incisaient cette masse liquide de saignées assassines et résumaient le génie de leurs capitaines au maniement d'un unique instrument de navigation, le klaxon, telle une anachronique corne de brume. Et ce taxi suicidaire qui projetait sur l'écran de ces fenêtres ouvertes, l'image en miettes d'une Inde mythique qu'elle s'était construite. Tout se mêlait en elle en une hallucination enivrante.

"Pour la plupart, médita-t-elle fugacement, - nous voyageons mal. L'arrivée se referme souvent sur l'excitation des départs, enfiévrée de souvenirs anticipés. On raconte avant d'avoir vécu, peut-être parce que le monde n'est plus à l'aventure, mais aux tragédies répétées."

Elle se tourna vers son compagnon, assis tête haute et dos raide, figé dans une indifférence dédaigneuse.

- Vous me parliez de choix, mais vous-même, Werner, pourquoi êtes-vous entré à l'Opus Dei ?

Elle le connaissait assez pour savoir qu'il ne dédaignait jamais la mondanité d'une conversation dont il était l'acteur et le meneur et s'il fut surpris par la question, il n'en montra rien.



*Baise donc cette main que tu ne peux couper*

- Merci infiniment, ma chère Sofia, - de me ramener à la civilisation et je vous en prie, appelez-moi Werni. Votre question semblerait appeler une longue explication, mais la réalité est beaucoup plus simple. J'y suis entré exactement pour les mêmes raisons que vous. La seule différence est que cette conclusion s'est imposée à moi beaucoup plus tôt. J'avais dix-neuf ans et déjà, le même besoin de revanche que vous. Parcours différents pour un résultat identique !

- Comment cela ?

- Cessez donc de jouer les jeunettes candides ! Votre orgueil s'arrange mal de l'échec de votre vie personnelle. Tout est dit. Vous voulez votre revanche, un dernier baroud d'honneur, faire manger la poussière à tous ceux qui vous ont niée en remettant sur la table de jeu, l'excellence de votre habileté de chirurgienne et le génie de votre esprit en tant que scientifique. Bref, vous voulez de nouveau régner et briller et vous êtes prête à tout pour cela. Mis dans cette balance, Ming Men se réduit à l'anecdote ! Voyez-vous, ma chère, si l'explication est brève, la liste des justificatifs ne l'est jamais. Elle s'allongera avec les jours et chaque jour vous en offrira de nouveaux. Vous finirez même par vous dire que vous ne pouviez pas agir autrement. Pour l'instant, j'en suis certain, vous vous demandez si vous avez fait le bon choix. C'est la première phase ! Mais, j'en suis tout aussi certain, le fait de la trahison et de ses conséquences ne vous effleure même pas l'esprit. Ah, l'âme humaine et ses méandres ! Cherchez donc à comprendre pourquoi, vous une femme à l'intelligence brillante en abrite une autre dont le romantisme adolescent lui a fait accepter le compagnonnage intime d'un loser.

- Et vous, c'est quoi vos méandres ? Bientôt, vous allez me dire que c'est la faute de papa et de maman ou de je ne sais qui, lui répondit-elle avec colère.

- Et je n'aurais pas tort. Ma mère, sans doute. Je la revois, rêveuse et à demi-penchée sur son ouvrage à broder, près de la fenêtre, porter sur moi un regard absent qui bornait mon horizon d'une soif inassouvie de tendresse. Prêtresse, pythie et démons qui s'évadait du monde dans un cri, me laissant au cœur durant de long mois une plaie d'incompréhension. L'asile de fous était son vrai foyer. Mon père, homme silencieux s'il en fut et dont j'ai sans doute hérité la sobriété des sentiments, marquait les limites du monde vivant. Longtemps j'ai cherché ce qui pouvait unir et désunir ces deux êtres si dissemblables. Un vagabondage perpétuel et la tranquillité enracinée dans le labeur quotidien de la terre pour mon père. Une insatisfaction dévorante et le désir compté du suicide dépressif, pour ma mère. La fortune de ce ramassis d'individus que l'on doit nommer ma famille, était aléatoire et notre table, souvent chiche. La faim m'enseigna l'accoutumance et la pauvreté, les lois du manque. Peu enclin au souci de la diffé-

rence, les gamins de mon âge firent méchamment le reste. Mes galoches étaient souvent trouées et mes pantalons élimés allaient jusqu'au bout de mes crises de croissance. Je me suis alors juré qu'un jour, "quand je serai grand, je serai riche".

Sofia l'écoutait, attentive. Il lui semblait qu'elle était enlisée dans une multiplicité d'univers parallèles. Le sien, sa décision de servir l'Opus Dei, celui de cet homme, Werner, raté cynique, en qui elle lisait l'ampleur de son propre ressentiment, et celui de ce pays, l'Inde, où elle venait semer poliment la mort. Du bout des doigts. Juste en passant. Elle eut envie de vomir et se pencha à la fenêtre. Mais l'odeur infecte des détritiques et celle des ordures qui brûlaient, l'air empesté par l'exhalaison des égouts et des eaux saumâtres qui se décomposaient à ciel ouvert, mêlée à celle de la pisse et des excréments, l'en dissuada. Son odorat déploya soudain la finesse d'un nez qu'elle avait oublié. Elle y emprisonna aussi au passage le parfum entêtant des épices cuisinées, celui des guirlandes de jasmin dans les cheveux des femmes et du camphre brûlant dans les temples.

Elle bascula dans cette ambiance nauséuse où flottait la voix de Werner.

- Ce pays sent plus la mort que la vie et il pue. Bien avant d'en fouler le sol, on y pénètre d'abord à plein nez, direct dans leurs sueurs intimes, les mêmes que nous rendons orphelines à nos odorats aseptisés et qui là, s'offrent sans vergogne et pudeur à nos narines pincées. Je ne suis jamais arrivé à comprendre pourquoi ils acceptent de vivre dans une telle crasse. Mais je reprends mon histoire, afin que vous compreniez bien, Sofia, que nos choix ne dépendent que de la valeur qu'on leur donne. Personne ne prit jamais la peine de m'expliquer pourquoi mon père fermait portes et volets ni pourquoi la chaise près de la fenêtre demeurait obstinément vide. Mais cela marquait rituellement mes séjours qui parfois se prolongeaient des mois, dans la maison d'à côté. Gauche et gêné, mon père m'y laissait, un sac à la main, aux bons soins de femmes que la rumeur publique disait de mauvaise réputation. Il s'en allait sans dire mot, sans se retourner. Il ne me restait de lui pendant un instant seulement que la sensation du poids de sa main sur mon épaule. Au début, je fus intimidé. Trop de bruit, de cris, de rires, trop de femmes. La petite lanterne rouge qui surmontait la porte et brillait comme un phare dans l'obscurité des nuits, soulignait un peu plus mon étrangeté. La maison du curé m'aurait sauvé de la pitié, la maison des prostituées m'a fait orphelin. Le commerce de la chair ne signe point hélas celui des âmes...

- Et ?

- Je n'ai jamais pardonné à la vie la dette qu'elle avait contractée avec moi dans mon enfance, pas plus d'ailleurs qu'à la pauvreté. N'ayant pas

l'âme d'un tâcheron, j'ai donc cherché ce qui me permettrait de gravir plus sûrement et rapidement les échelons. Certains rêvent de devenir hauts fonctionnaires, d'autres entrent dans les ordres et imaginent qu'ils finiront prélats. Je n'étais pas assez intelligent pour cela, mais j'étais beau gosse et séducteur, deux atouts propres à développer la ruse. Votre mari s'est offert deux danseuses, comme on disait autrefois, votre fortune et vous-même. Je me suis offert la mienne en rentrant à l'Opus Dei lorsqu'un pygmalion m'en a ouvert les portes et j'ai fait ce qu'il fallait pour la garder. Du trafic d'influences à la vente d'armes...

- Mais, c'est horrible. Vous avez tué des gens !

- Mais qu'êtes-vous donc prête à faire, chère Sofia, pour vous offrir votre danseuse ? Quelle différence y a-t-il entre quitter la vie à une personne ou à mille ? Aucune ! Si vous ne pouvez pas être sincère, soyez au moins honnête !

Imaginez, vous dites à un pacifiste baba cool : "je vous paie, allez-donc m'occire ce type..." - Et lui de répondre : "Oh non, je suis profondément un être de paix et puis, il ne m'a rien fait, à moi, cet homme..." Mais si vous lui expliquez : "ce type que je vous demande de tuer, c'est un pédophile assassin ou un fasciste ou encore un bourreau qui a torturé et massacré bon nombre de vos semblables, un raciste qui casse du Juif ou de l'Arabe comme vous cassez des cailloux...", il acceptera de le faire. L'acte sera pourtant le même. Il suffit juste d'entrer en empathie avec celui que vous voulez transformer en criminel. L'histoire déborde de preuves ! Nos sociétés ont construit leur richesse sur cela. C'est le droit de préemption que la bourgeoisie et les industriels ont institutionnalisé à travers la démocratie afin de garder leurs privilèges, hier ceux que leur procuraient le clou de girofle, la vanille ou la soie, et aujourd'hui le pétrole, l'eau et l'espace territorial. C'est partout pareil, y compris dans ce pays.

Arrêtez de vous tracasser ! Vous verrez comme il sera facile de persuader cette Rani...

- Dites-moi, Werni, comment comptez-vous convaincre cette femme de commettre l'irréparable ?

- Où aviez-vous donc les yeux quand vous travailliez pour Bergama ? D'après ce que je sais, certains de ses membres n'ont pas eu besoin qu'on leur joue du violon pour sauter joyeusement les barrières et enfreindre la bienséance ! De quel irréparable, parlez-vous donc ? De celui qui vous définit, de celui que vous jugez selon vos critères ou du leur que vous ne comprendrez jamais ? Vous me faites bien rire ! Nous, on a la culture des Droits de l'Homme et celle du crime légalisé par l'ONU. On fait un tribunal international, des procès de Nuremberg et en plus, on le fait sur vingt-cinq modes différents. Si un Noir, un Arabe fait ce qu'un Blanc se permet de faire, on exigera qu'ils soient payés de la même monnaie. On sait se

protéger ! Le Blanc, lui, il aura droit à une fine équipe de psychologues qui ouvrira un compte de ses actes sur le crédit de la maltraitance, de la drogue, du milieu social défavorisé, de parents déviants ou sur un traumatisme d'enfance. D'ailleurs, c'est avec cet argument que l'on me dédouanerait de mes actes !

- Vous n'avez pas répondu à ma question ! Comment comptez-vous vous y prendre ?

- Vous ne connaissez rien à ce pays, Sofia ! Si le crime est légiféré par une culture anthropologique, ce que je crois, il suffit de les observer, les Indiens sont donc dans le moule de leur culture. Ils ne se posent pas de question ni avant d'agir ni après. Ici, pour une poignée de roupies, une histoire de terrain ou de mauvais œil, il est normal de s'entretuer. Cette femme ne saura jamais qui nous représentons. D'ailleurs, elle s'en moque. Mais elle acceptera. A priori, rien ne le justifie, sinon l'argent qu'elle va recevoir. Une transformation éclair de toute sa vie ! Pourtant, elle n'est pas malheureuse. Grâce à Ming Men, sa famille et elle vivent à l'abri du besoin. Elle est simplement dans la spirale de celui qui possède. Elle veut plus, toujours plus. Et surtout, Sofia, elle ne veut pas retomber dans la pauvreté. Elle en a tellement peur qu'elle est disposée à faire n'importe quoi. Au fond, quelle différence avec vous ou avec moi ? Nous non plus, nous ne voulons pas redescendre ! Nous aussi, nous sommes prêts à faire ce qu'il faut ! C'est juste une question de syntaxe. On parle de protéger nos acquis, elle parle de fuir l'enfer. Regardez : on s'achète de splendides ordinateurs, avec des programmes qui ont des tas de fonctions incroyables, des touches dont on ne sait même pas à quoi elles servent. En tant que consommateur, on veut le top du top, être tout en haut du panel, bien que dans la réalité, on soit incapables de nous concocter avec cela un repas à la Léonard de Vinci. Alors, on se contente d'un œuf au plat. Mais on n'aime pas s'entendre dire que l'on ne sait pas. Ce que l'on veut, c'est acquérir ce fichu ordinateur. Pour cette Rani, c'est exactement la même chose. Je vous l'ai dit, il suffit juste de trouver comment lui parler et de déchiffrer également comme elle entend ce que vous lui dites.

Il se tut et Sofia se laissa emporter par ce qu'elle voyait. Un fourmillement humain, femmes, enfants, hommes, jeunes et vieillards, assis, couchés, debout, marchant, dormant, travaillant, regardant la télé, se lavant ou ne faisant rien, une vie découpée par une voie ferrée. Des rues sans trottoir et des trottoirs-usine. Des vaches, des chiens, des chèvres et des singes. Et dans l'air poisseux, le cri des corneilles noires, charognards urbains. L'outrance et le détail.

- La croyance populaire veut qu'elles soient porteuses de l'âme des ancêtres et chacun est tenu de les nourrir, reprit-il. - Que voulez-vous

attendre d'autre, ma chère, d'un pays qui honore des milliers de dieux ?! Nous arrivons justement à Reay Road. Regardez bien, ouvrez grand vos yeux... C'est ce que ce Neill vous propose, non ? Descendre dans la rue, vous mêler à cette sordidité besogneuse, ce chancre d'indigents, écouter leurs besoins et y répondre. Mais vouloir les aider est un leurre, une gaffe monumentale ! L'Indien est un nomade des temps modernes, un nomade de la nécessité, la pauvreté ne l'oblige pas au travail, elle le soumet à sa réalité, à l'arnaque et à la corruption. Arrêtez de vous poser des questions, vous avez fait le bon choix. Décidez-la, ensuite nous lui détaillerons ensemble ce que nous attendons d'elle.

Ils s'arrêtèrent devant un bâtiment qui malgré sa sobriété, prenait des allures de palais au milieu de ce bric-à-brac de tôles, de planches et de cartons. Une femme obèse les attendait, assise à croupetons sur une natte, mal fagotée dans son churidar, sa main droite reposant sur son épaule gauche, l'autre bras tendu dans le vide, prenant appui sur le genou. Elle se redressa d'un seul mouvement, réajusta les plis de sa tunique et leur tendit la main.

"Décidément, pensa-t-il avec dédain, - même le plus simple se perd. J'aurais apprécié qu'elle incline la tête et baisse le regard devant moi, que les deux mains jointes à hauteur de sa poitrine, son *Namasté* me laisse croire à sa muette soumission. A croire que ces peuples émergents ne progressent qu'infectés par nos modes de pensée et de vivre. Avancer, c'est souvent se fuir... A combien, sa fuite ?"

Werner réprima un sourire. Les ordres de Mathias avaient été laconiques et précis.

"N'importe quel prix ! De toute façon, converti en roupies, cela leur paraîtra toujours une fortune. Et si elle se fait prendre, personne ne pourra nous soupçonner. En outre, au cas où ça sentirait le roussi, vous n'êtes pas sans savoir que nous disposons d'appuis politiques, financiers et logistiques dans de nombreux pays, la plupart pro-américains, où l'intégrisme chrétien a plutôt bonne presse."

Il soupesa la femme du regard. Son visage adipeux, ses yeux enfoncés et barbouillés de traînées noires, ses mains grassouillettes aux ongles écaillés de rouge, l'énormité flasque de son cul qui oscillait fièrement à chacun de ses pas. Il la trouva laide et se dit qu'elle ne serait pas difficile à convaincre.



### **Gare en fuyant le scorpion à éviter la morsure du cobra**

Bien que convertie au catholicisme, Rani croyait à la puissance des dieux de l'hindouisme. Ainsi priait-elle régulièrement Lakshmi, la déesse de la prospérité et de l'abondance, avec d'autant plus de ferveur que l'argent était son obsession. Elle n'en avait jamais assez et chaque jour était la promesse d'un nouveau pécule. Elle marchandait le moindre de ses achats, grappillant les roupies avec la rouerie féroce d'un habile usurier. Mais ce qu'elle affectionnait particulièrement, c'était soudoyer les touristes occidentaux. Ils étaient tellement prévisibles que c'en était risible. L'Inde agissait sur eux comme un mirage sans tain. Ils pensaient y lire une version sublimée par la vie d'un conte des Mille et une Nuits et du Kama Sutra, convaincus que leur apitoiement métissé de culpabilité laisserait un impact stimulant au cœur des Indiens, leur donnant suffisamment envie de radicalité et de bouleversement pour les pousser à abroger enfin la fatalité de leur miséreuse condition. Rani avait eu tout loisir de les observer. Ils arrivaient, pimpants, volontaires et solidaires "donner un coup de main..." et, découvraient outrés que les Négriers avaient changé de peau. Etre Blanc se monnayait et les enchères se faisaient publiques à l'étal du plus malin. Bientôt excédés par cette condition de pourvoyeur de fonds qui leur était imposée par les faux mendiants et les vrais pauvres, la nostalgie de leur exil les taraudait. Ils reconnaissaient sans l'avouer le bonheur objectif qu'il y avait à vivre dans cet Occident que néanmoins pour la plupart, ils exécraient et vilipendaient sans vergogne l'ingratitude de l'Inde et sa superbe indifférence.

C'est alors que Rani s'offrait en opportune réconciliatrice. Soulignant leur méconnaissance d'une culture qu'ils ne pourraient jamais assimiler, tant ses ressorts en étaient compliqués et trop opposés à leur rationalisme, elle savait les amadouer avant de les conquérir. Elle devenait ainsi leur guide, les amenant dans les lieux où leur disait-elle, "ils ne se feraient pas arnaquer..." Trop heureux d'être assistés par un natif honnête, elle leur soutirait ce qui leur restait de confiance et encaissait les dividendes.

C'est la même logique qui à voir les deux Blancs, comme elle les appelait, et à reconnaître Sofia, l'avait poussée à adopter cette affectation doucereuse, quasi larmoyante, dont elle usait lorsqu'elle avait affaire à un étranger. L'homme d'une soixantaine chic, ne s'était présenté que par son prénom, Werner. Il n'avait rien ajouté d'autre et Rani, par habitude de sa condition de femme autant que par méfiance, ne lui avait rien demandé.

Elle n'éprouvait à l'égard des hommes qu'un mépris dédaigneux. Durant ces nécessaires civilités, elle avait dressé rapidement dans sa tête une liste de leurs éventuelles questions, croyant qu'ils venaient pour s'assurer du bon fonctionnement du centre qu'elle dirigeait avec son mari. Non sans une certaine mauvaise grâce, elle leur avait proposé de leur présenter ses livres de comptabilité qui n'avaient d'exactitude que le nom. Mais la discussion avait pris une toute autre tournure et circonspecte, elle avait gardé le silence.

- Nous savons que vous faites un très bon travail, lui avait dit l'Américaine. - Cela fait plus de quinze ans que vous faites partie de Bergama et aujourd'hui de Ming Men. Mais pourquoi avez-vous accepté de rester, sachant que votre salaire allait être divisé par cinq et que bon nombre des avantages dont vous jouissiez, ont été supprimés ?

- C'est vrai, avait-elle soupiré. - Avant, c'était beaucoup plus facile, on en faisait moins. Je pouvais employer des gens pour accomplir certaines tâches à ma place. Il suffisait de leur donner quelques roupies et un plat de riz. Vous savez comment les choses fonctionnent en Inde ! C'est la loi du nombre. On embauche dix personnes pour assurer le travail d'une seule ! Mais toutes ces restrictions ont changé la gestion de mon activité. Je trouve d'ailleurs, puisque vous me le demandez, que certaines sont parfaitement iniques. Par exemple, je suis profondément en désaccord avec l'égalité de salaire. Qu'un intouchable gagne autant que moi est humiliant. C'est bafouer nos traditions et je me sens, comment dire ?, salie et dépouillée. Mais que puis-je faire ? La règle est la même pour tous les centres. J'ai bien envisagé de démissionner, mais dehors cela aurait été pire. J'aurais dû chercher du travail, beaucoup d'heures, un maigre salaire, pour être traitée comme un chien. En outre, ma famille et moi, et vous savez qu'ici la famille, - le *joint family* comme on dit -, est une hydre, un corps avec de nombreux membres sur plusieurs générations, nous nous sommes habitués à mener un certain train de vie. On nous respecte et on nous craint. Mais avec toutes ces réformes, c'est dur, même si les études de mes enfants et les soins de santé sont pris en charge par Ming Men. Force est de constater que si son nouveau responsable a été capable de nous rogner les ailes, il ne vacillera pas à nous couper le cou, si les circonstances l'y obligent. Je m'en méfie comme de la peste de ce Neill ! Un homme qui ne se fait pas payer, n'est pas un homme !

Entrer en empathie... Les mots de Werner résonnaient dans la tête de Sofia. Comment entrer en osmose avec cette femme qui ne lui inspirait aucune sympathie ? Sa suffisance, sa prétention sous-jacente qu'elle s'efforçait d'atténuer par des gestes emphatiques, son expression tragique et ses intonations ridicules, cette femme qui ne regardait pas, mais qui épiait,



évaluait, décortiquait, comptait et recomptait, lui donnant la désagréable impression que l'exubérance de ses formes n'avait pour but que d'atténuer la sécheresse glaciale de son esprit calculateur.

"Rien de plus dangereux qu'un individu qui dissimule son intelligence sous une apparence tellement banalement grotesque que l'on se laisse aveugler par elle. Cette Rani exsude une noirceur méphitique dans laquelle plus d'un a dû s'enliser. Mais au vu de ma récente trahison, suis-je si différente d'elle ?"

Mais la femme semblait être si encline à la ruse, à la préméditation et à la vigilance que Sofia décida de se servir de la vérité pour mieux la tromper.

- Marchons un peu, lui dit-elle. - Werner et moi ne sommes que les porte-paroles d'une organisation suffisamment puissante et riche, pour qu'elle puisse se donner les moyens de sa réussite en reportant certaines responsabilités sur des personnes telles que vous. Vous savez, Rani, vous n'avez pas été choisie au hasard. Vous avez attiré notre attention à cause de votre extrême fiabilité, qualité indispensable pour la mission que nous avons à vous confier.

Les mains derrière le dos, accordant son pas à celui de Sofia, Rani marchait tête baissée. Son cœur battait à tout rompre. Lakshmi allait peut-être enfin exaucer ses vœux. Elle s'efforça de faire le vide dans son esprit, concentrant toute son attention sur les paroles de la Blanche.

- Je sais, Rani, qu'entre notre façon de penser et d'envisager la vie dans son déroulement quotidien et global, qu'entre nos structures mentales et spirituelles, il existe une incompatibilité de genre. Chacun de vos gestes répond à des codes et à des rites, religieux et sociaux, qu'il nous est parfois difficile de déchiffrer. Chacun des nôtres est soumis à la raison, même s'ils relèvent de l'irrationnel. Nous voyons en vous le continent porteur d'une sagesse millénaire qui peut nous sauver de nos dérives, Gandhi et la Mère Teresa incarnent à nos yeux des valeurs d'humanité dont nous pensons avoir le monopole, et votre émergence économique nous fascine autant qu'elle nous horripile. De fait, nous acceptons mal que nos esclaves d'hier, soient nos maîtres demain. Vous voyez en nous de dangereux hurluberlus, aux réactions incompréhensibles, se croyant tout permis, n'ayant ni retenue ni sens moral dès lors qu'il s'agit d'imposer et de servir leurs intérêts et pour mieux définir ce que nous sommes à vos enfants, vous projetez encore dans vos écoles et dans toutes les classes des films sur le massacre d'Amristar. Dès le berceau, non seulement vous leur inculquez l'orgueil d'être Indien mais aussi, l'inéluctable de leur condition et la mésestime du Blanc. Avoir confiance les uns dans les autres relève donc de la faribole,

d'autant que beaucoup de mes concitoyens vous promettent monts et merveilles. Je sais que la plupart tient rarement parole et achète vos femmes pour quelques milliers de roupies autant pour leur satisfaction sexuelle que pour accomplir les tâches domestiques. Et nombreux sont ceux qui viennent dans votre pays pour s'enrichir sur votre dos ou pour vivre leurs fantasmes d'homosexualité ou de pédophilie. Je comprends alors, soyez-en certaine, vos réticences à ajouter foi à notre proposition...

"Une telle entrée en matière cache quelque chose, se dit en elle-même Rani. - L'enjeu doit être de taille. D'habitude, les Blancs ne s'encombrent pas de tant de précautions. Ils demandent, discutent, crient, gesticulent, nous injurient et finissent toujours par sortir des liasses de billets pour obtenir ce qu'ils veulent, bien que nous en fixions toujours le prix. Et culot extrême, ils sont persuadés que nous avons l'exclusivité de la corruption !"

- Vous parlez de fiabilité, Sofia, j'avoue que j'ai quelques difficultés à vous croire. Je ne la porte pas inscrite sur le front !

- C'est évident ! Mais nos enquêtes de voisinage nous ont permis de mieux vous cerner. Nous avons pu mesurer la somme de vos efforts pour arriver là où vous êtes et vous y maintenir.

Rani réprima un sourire. Les enquêtes de voisinage, elle connaissait bien ! N'importe quel contrat, un mariage, la vente d'un terrain, l'achat d'une voiture, l'embauche d'une domestique en exigeait une. Il fallait toujours mesurer le guépier dans lequel on allait se fourrer. La jalousie ouvrait des voies royales à toutes les manipulations.

- Reprenons, Rani. Vous n'êtes pas fiable parce que vous avez de la déontologie. Vous l'êtes par obligation, parce que vous êtes pauvre. Je ne vais pas vous faire un dessin. La loi de la pauvreté ne suit pas les droits démocratiques. Elle transforme l'homme en prédateur, tantôt chassé, tantôt chasseur. Il a faim, il doit manger. Si un autre veut lui dérober sa pitance, il le tuera parce que s'il ne le fait pas, il aura moins à manger et il risque d'y perdre la vie et celle des siens. La loi de la pauvreté, c'est la loi de l'urgence. Je vous l'accorde, elle est beaucoup moins acceptable et justifiable dans nos pays riches où il suffit d'ouvrir le frigidaire pour manger et où nous avons des avocats pour défendre nos droits, mais chez vous comme chez nous, elle aboutit toujours au même résultat. Les riches ne pensent qu'à s'enrichir encore plus. Quant au pauvre, dès qu'il l'est un peu moins, la seule idée qu'il a en tête est d'escroquer à son tour plus démuné que lui. Et ce n'est pas vous qui me contredirez, n'est-ce pas ?... L'enquête de voisinage, Rani...

Sofia s'arrêta un instant, abasourdie par ses propres mots.

"Voilà que je parle comme Neill, moi qui ne cessait de lui faire remarquer combien sa lucidité était imbuvable et dérangeait par trop l'ordre des choses. Et sa fichue pugnacité qui n'admet ni le compromis ni la compromission ! A cause de cela, bien des gens ont pris la fuite et d'autres comme moi, se sont vendus. Une autre lucidité..."

- Rien de plus normal donc qu'en Inde ou en Afrique, règne une corruption endémique, reprit-elle, - bien que pour être juste, il faut souligner le fait que vos pays n'en n'ont pas le privilège. Chez nous, elle se fait plus discrète, plus instrumentalisée. L'arnaque est officieuse. On ne reconnaît même pas nos pauvres, bien qu'il y ait à peine plus d'un siècle, on était dans le même état que vous. Ce qui nous sépare est mince. On a juste une longueur d'avance ! On a encore dans notre mémoire collective de Blancs, la haine et l'agressivité envers quelque chose dont on a toujours la trace sur la peau. Je peux donc vous expliquer d'autant mieux pourquoi vous êtes fiable, Rani. Il y a quelque chose de terrible et d'inexorable dans votre misère, et quand je dis votre, je parle de celle de tous les pays du tiers monde. Impossible de l'intellectualiser. Voyez-vous, si maintenant par le jeu des circonstances je me retrouvais dans la même situation de précarité que la plupart de vos compatriotes, la crise étant aiguë, je réagis immédiatement et chercherais une solution. Mais si je suis pauvre depuis des générations, comme vous l'êtes relativement, tout mon comportement geignant, entre tête baissée et mains implorantes, serait conditionné par la soumission. N'est-ce pas la seule normalité que vous connaissez ? En cela, vous êtes une personne terriblement fiable et pour cela, quand vous rencontrez un crétin de Blanc qui vous promet la lune, vous ne le croyez pas. Vous ne pouvez pas prendre le risque de la confiance et tout perdre. Il vous faudra plusieurs générations avant de la retrouver. Mais aujourd'hui, Rani, vous n'avez pas le temps et ce que nous vous proposons n'est pas négociable. Je veux dire par là que vous devez nous donner votre accord pour connaître toutes les modalités de notre contrat.

Rani s'arrêta, effleura machinalement le cercle de feutrine rouge collé entre ses deux yeux et releva la tête.

"Pour qui se prend-elle à me donner des leçons ! C'est ahurissant, se dit-elle... - Les Anglais, les Français et les Portugais nous ont dominé et asservi pendant plusieurs siècles et ils n'ont rien appris. Rien de rien ! Ils sont toujours aussi indigents dans la compréhension de ce que nous sommes, alors qu'au contraire, nous avons tiré profit de l'oppression pour affiner le décryptage de leur psychologie. Et aujourd'hui, ils débarquent chez nous s'imprégner de notre sagesse qui n'existe que dans leurs mythes et dans leur esprit, mais n'ont aucun problème à toujours nous employer pour

faire leur sale boulot ! Ils nous traitent de singes et regardent avec un ravissement apeuré les nôtres, les vrais. Ils croient qu'en mangeant épicé et en faisant du yoga ou en s'habillant façon indienne, ils comprennent quelque chose à l'Inde. Et le pire est qu'ils s'en croient toujours les maîtres : il leur faut toujours des petites mains pour tisser leur ouvrage. Moi ma belle, je sors du trou, un trou dont tu n'as même pas idée et je ne veux surtout pas y retourner. Je n'en ai rien à foutre de ta déontologie ! Et la déontologie de qui d'ailleurs ? De gens comme toi qui hier ne valaient pas grand-chose et qui aujourd'hui prennent des grands airs de big boss et continuent de nous considérer comme de la graine de canaille ? Vous les Blancs, vous êtes vraiment impayables ! Bien sûr, que je vais l'accepter ta proposition et je me doute bien qu'en contrepartie, ce que vous allez me demander aura le prix du blanchiment de votre mauvaise conscience. Et comme on dit chez nous, "*gare en fuyant le scorpion à éviter la morsure du cobra.*"

- Je suis toute ouïe, Sofia, que voulez-vous ?

Le laconisme de la question déstabilisa Sofia. D'habitude, les Indiens étaient loin d'être avares de palabres. Le vouloir impérieux de Rani réduisait à néant les détours de son discours dont elle redoutait, depuis ces premières paroles, ce moment épineux, l'exposé des véritables motifs de leur visite. Elle décida d'user de la même concision.

- Beaucoup d'argent, la direction de deux centres...

- En échange de quoi ?

Werner les avait rejointes. Toujours aussi impénétrable. Toujours aussi confit de rigidité. Amusé par l'embarras de Sofia, et captivé par le détachement calculé de leur interlocutrice que démentaient le léger tremblement qui agitait son corps tendu, la raideur imperceptible de ses muscles, son buste redressé qui lui tendait le cou et sa respiration courte, presque superficielle.

"On dirait un chien d'arrêt..., se dit-il. - Finissons-en ! Quelle piteuse recrue que cette Sofia !"

- Tout à l'heure, je vous ai entendu dire que le nouveau responsable de Ming Men vous avait rogné les ailes. Vous devez nous aider à lui couper la tête, lui dit-il sèchement.

- Combien d'argent ?

Rani avait été prise de vertige, un vertige tellement fort qu'elle en avait oublié leurs explications. Elle avait vaguement retenu qu'ils allaient racher Ming Men et qu'il y aurait bientôt un nouveau chef. Elle ne savait plus trop. Mais elle se souvenait parfaitement qu'ils lui avaient offert d'être

responsable de deux nouveaux centres qu'ils allaient y ouvrir. La somme qu'elle toucherait, lui avait brouillé l'esprit, mais pas suffisamment pour ne pas accepter leur proposition. Elle n'avait retenu que les milliers de roupies qui se défaisaient déjà. Tout ce qu'elle allait pouvoir acheter, une maison, le confort, une voiture, un chauffeur, les études de ses enfants dans les meilleures universités américaines, un jardinier, une cuisinière, des saris en soie, des bijoux en or. Ils y avaient mis bien sûr cette condition dont elle devait garder le secret au prix de sa vie. Mais toutes ces roupies, ces lacks, ces crores valaient bien la peine qu'elle tienne sa langue. Elle ne dirait rien, surtout pas à son mari. La peur le rendrait sûrement trop bavard et l'appât de l'argent, certainement vantard, d'autant plus qu'il ne dédaignait pas quelques verres d'arrak pour se donner du cœur à l'ouvrage dès lors qu'il devait parler en public ou assouvir ses besoins sexuels. Elle soupira et se dit non sans fierté, en regardant Sofia et Werner se diriger vers leur taxi, que son mari Kathiresan était, de toute façon, aussi incapable qu'eux de faire ce qu'elle allait faire.



### **Le marchand d'armes est toujours plus coupable que le soldat**

Cela faisait des années qu'elle n'y était pas retournée, mais elle éprouva le même plaisir lorsqu'enfant elle venait y passer ses vacances, dans la maison de ses grands parents, avant que son père ne se mette à jouer et dilapide la fortune familiale. A laisser derrière elle, la route monotone et droite qui traversait la fournaise de la plaine, les rizières brûlantes, les plantations de bananiers et les cocoteraies, Rani avait toujours la sensation de pénétrer dans un autre monde. Ce n'était pas tant les nombreux singes qui rendaient encore plus hasardeuse la conduite des bus, des camions et des automobiles ahanant sous l'effort de la montée et usant leurs freins à vaincre la forte déclivité de la route, qui la faisaient basculer dans la magie d'une ascension initiatique. Ce n'était pas non plus les habitants de ces lieux ingrats, les Adivasi, qui surgissaient des flancs terreux de la montagne, gnomes efflanqués croulant sous de lourdes brassées de fagots ou tirant des énormes troncs d'arbres morts, ni les minuscules temples, antres vénérées de Kali la Noire, qui s'y dissimulaient, ni même les cascades surgissant au détour du chemin dans le clair obscur mouvant, sans cesse réinventé par la canopée des gigantesques eucalyptus, sinon le silence. Le silence exubérant de la terre quand l'humain y est absent. Un apaisement de tous les sens l'envahit. Sa terre natale lui redonnait son souffle, un souffle revivifié qui amoindrissait l'immensité bruyante et chaotique de son pays, creuset insatiable et orgiaque où les êtres et les choses n'étaient que des escarbilles anonymes d'une destinée labyrinthique, laminée sans répit par le malheur et l'ignominie. Elle en avait presque oublié pourquoi elle était venue.

La statue monumentale du Dieu Aiyanar, féroce cavalier aux traits grimaçants, roulant des yeux, prêt à en découdre dans un combat sans fin avec les esprits du mal, qui trônait à l'entrée de Kodaikanal, la ramena à l'objet de sa quête. Elle pressa le pas, osant à peine le regarder. Ne disait-on pas qu'il galopait la nuit venue autour des villages, guidé par le fidèle Yallee, capable de voir dans toutes les directions et de lire le futur ? Néanmoins, le chemin lui fut aisé. Tout lui était familier. Les dizaines de saris, les draps et tout ce qui était tissu qui séchaient à même le sol humide, ou encore étendu sur les toits de tôles, en contrebas de la route, les fumerolles bleues qui montaient des cheminées et des braseros, pour se dissoudre dans la brume matinale, les odeurs de cendres chaudes, les enfants en uniforme bleu ou grenat allant à l'école, les filles avec des tresses sagement

doublées et maintenues par des rubans de couleur, les maisons en adobe peintes qui s'égaillaient sur les collines argileuses, tout lui donnait l'impression rassurante qu'elle rentrait chez elle.

Rani dépassa le lac, encore désert, les loueurs de chevaux et de bicyclettes, refusa les appels des chauffeurs de taxi désœuvrés, enfila une route de terre battue, longea de belles propriétés entourées de murs de pierre hérissés de tessons de bouteilles où couraient des hordes de singes criards, prit la Bear Schola, la rue des Ours, et arriva devant un gigantesque portail métallique, au-dessus duquel était écrit le nom de l'oiseau de Vishnou, Garuda. Elle tira la cloche, se dandinant d'un pied sur l'autre, en étirant le cou, essayant de capter un signe de vie dans la maison cossue située en contrebas et dissimulée dans l'écrin d'un luxuriant jardin. Précédée par deux bergers allemands maigres et pelés, une femme forte et dépenaillée sortit d'une minuscule verrière, en se grattant le ventre. Rani reconnut sans peine Nisha, La Nuit, la sri-lankaise que personne n'aimait, que tout le monde craignait et dont on menaçait les enfants. Combien de fois n'avait-elle pas entendu sa grand-mère lui dire : "Rani, sois sage sinon Nisha la sorcière viendra te chercher..."

- Que veux-tu ? lui demanda rudement celle-ci. Sois brève ! Quand quelqu'un sonne à ma porte, ce n'est jamais pour une bonne cause ! Entre...

Rani la suivit, décontenancée par tant de franchise. Elle s'était imaginée toutes les ruses, les sous-entendus et les non-dits dont elle pensait devoir émailler sa demande, pour arriver à son but. Si l'injonction de Nisha lui simplifiait la tâche, elle la mettait également mal à l'aise.

- C'est toujours la même chose avec vous autres. Des discussions à n'en plus finir pour dissimuler vos desseins les plus sordides. Et une fois que vous obtenez ce que vous voulez, le fauteur du crime reste toujours à vos yeux celui qui vous en a fourni le moyen. Le marchand d'armes est toujours plus coupable que le soldat ! Quand vous sortirez de chez moi, je serais Nisha la noire, la sorcière, tandis que vous... Alors que voulez-vous ?

- Du poison...

- Et bien entendu, ironisa-t-elle, - incolore, inodore et sans saveur, et qui de surcroît ne laisse pas de traces ! Qui voulez-vous faire disparaître ?

Rani hésita. Le secret était lourd à porter, mais il n'était pas non plus dans l'intérêt de cette femme de trop parler.

- Deux Blancs...

- Cela modifie nettement le tarif ! Beaucoup plus risqué, beaucoup plus cher... Tuer quelqu'un en Inde est somme toute chose facile. Le meurtre y est aussi naturel que le sommeil. Des milliers de personnes disparaissent tous les jours, happés par une mort épouvantable. Des incendies dus à des



explosions de gaz consomment les belles-filles insolubles. Des femmes sont pendues pour sorcellerie. Des bébés, souvent des filles, sont noyés, enterrés vivants ou empoisonnés avec du suc de laurier ou du jus de tabac, des patrons sont battus à mort, lapidés ou mutilés par des ouvriers en colère. On fait la peau aux Noirs, et en premier lieu aux Adivasi, des lynchages en règle... Les Intouchables qui sortent de leur condition, y perdent souvent leur vie, la jalousie attisant la haine des villageois. Même ici, dans cette région perdue des Ghats... Vous trouvez cela horrible, n'est-ce pas ?

- Je préférerais ne rien entendre de ces horreurs et conclure promptement notre affaire !

- Certes ! Mais c'est le petit bonus que je m'accorde. J'aime bien que mes clients prennent la mesure de ce à quoi ils participent, d'autant plus qu'ils sont toujours persuadés d'être des exceptions, au-dessus de cette mêlée ragoûtante. Je continue donc : ajoutez à cette liste les règlements de compte entre gangs, les crimes d'honneur où des familles entières peuvent s'exterminer, la grand-mère exerçant des représailles contre ses petites filles, l'oncle contre son neveu, tout cela avec l'accord tacite des panchayats, qui veillent sur l'honneur de leurs communautés, confiées aux bons soins de centaines de milliers de dieux. Rayés également violemment du monde des vivants, les amoureux qui refusent les mariages de raison ou ces intrépides amants qui altèrent leur pureté de castes en unissant leurs cœurs et leur chair, et je ne vous parle même pas des tueries entre musulmans, hindous et chrétiens, ni des crimes politiques et sexuels ! Tout est bon, le couteau et l'électrocution, la pendaison et la torture, le maléfice et le poison, le viol comme fantasme de liberté sexuelle, le feu et l'eau, le flingue et les poings, les pieds et les dents et la rumeur, car le mauvais œil demeure un formidable alibi pour déguiser un meurtre. Absolument tout. La vie d'un être humain vaut moins que celle d'une vache sacrée.

Rani maudit silencieusement Nisha. Les yeux baissés, elle avait l'impression de se ratatiner au-dedans d'elle-même.

"Pour qui se prend-elle cette sri-lankaise de mauvais augure ? Pourtant, elle a raison..."

Beaucoup de crimes demeuraient impunis. La confusion avait ses vices, mais aussi ses vertus. Elle s'ouvrait et se refermait facilement sur quiconque désirait s'y engoutir. Les témoins étaient rares. Quand ils n'affabulaient pas, ils n'osaient rien dire par crainte de possibles représailles qui pouvaient surgir de n'importe où, n'importe quand, n'importe comment. Il fallait même se méfier des flics. Et si l'affaire se corsait, l'argent judicieusement distribué à la police pouvait signer le non lieu, faute de preuves et de coupables. Au pire, quand on ne voulait pas se salir les mains et que l'on avait les moyens pour cela, on pouvait avoir recours aux services des

sections non-officielles de la police qui vous découpaient un bonhomme à la hauteur du pot de vin versé. Tant pour un bras, une jambe, un incendie ou l'extermination de plusieurs générations. Ceux-là faisaient le sale boulot que la police ne pouvait décentement faire et jouaient les héros dans les scénarios bollywoodiens. La vie comme une loterie... Un sale jeu qui courbait l'échine de millions d'individus dans l'ombre d'une menace qui ne disait jamais son nom, mais que tous s'accordaient à appeler karma.

Rani se demanda ce qui se passerait si elle se faisait prendre.

"Je suis certaine, se dit-elle, - que ces deux Blancs sont convaincus que j'agis par avidité. Si je leur avais expliqué que la seule façon que l'on a ici de sortir de la misère, c'est en trichant, en trahissant ou en tuant, sans jamais se préoccuper de ce qui nous attend en avant, et en ayant très clairement conscience si ce qu'on laisse derrière soi en vaut ou non la peine, ils ne m'auraient pas cru ! Mais c'est impensable qu'ils ne me protègent pas ! Ne m'ont-ils pas promis des passeports pour mon mari, mes enfants et moi et un visa pour l'Europe ?"

Elle regarda avec intérêt la femme prendre adroitement des plantes et des poudres. L'idée lui traversa l'esprit que ces deux futures victimes, allaient peut-être souffrir. Mais qu'importe, elle ne les connaissait pas ! Nisha, sans doute par habitude, devança sa question.

- On n'a rien sans rien. La mort fait souvent mal. Ils en baveront pendant quelques heures. Pour précipiter l'agonie, je vous conseille de tremper un morceau de viande dans de l'eau, jusqu'à décomposition. Mélangez ensuite le contenu de ce sachet avec un peu de cette eau saumâtre et versez-en quelques gouttes dans leur nourriture. Faites attention, calculez-bien, car deux heures après, les premiers symptômes apparaîtront.

Rani lui tendit une liasse de billets, s'empara du sachet et s'en alla précipitamment, sans souffler mot. Remercier lui semblait déplacé. Elle entendit longtemps les aboiements des chiens. Il lui sembla que des centaines d'yeux l'observaient, que des dizaines de mains se tendaient vers elle, la désignant du doigt. Elle décida qu'il était plus prudent d'attendre le matin pour partir. Elle était d'ici et comme tous, elle croyait fermement aux pouvoirs surnaturels. Des esprits vagabonds maléfiques, les Peey, hantaient la Vallée des Suicidés, cet abîme en aplomb du village où se précipitaient les amoureux maudits et où on jetait les cadavres de ceux qui avaient péri de mort violente. On disait qu'il ne fallait jamais la traverser la nuit. Leurs spectres y dansaient et leurs esprits pleins de rancœur, n'ayant nulle part où aller, cherchaient un corps où se glisser, sans aucun respect pour les castes.

### **Le fou est l'échelle du sage**

Richard n'avait jamais aimé Calcutta, la mort tapie dans chaque recoin. Les corps dévastés qu'il lavait chaque jour, sous le regard impavide et tabloïde de la Mère Teresa. L'épaisseur malsaine de la charité subventionnée et sporadique. L'innommable christique était obscène. Cet air de pitié miséreuse collé comme un masque d'humanité sur la gueule de tous ceux qui venaient les torcher une dernière fois, comme une extrême-onction amoureuse. Cette satisfaction égocentrique de croire qu'ils transmutaient l'agonie souvent insoutenable de ces loques humaines, en une fin extatique. Quelle ironie ! Ils croyaient qu'un ultime sourire de circonstance suffisait à effacer l'effroyable de toutes leurs vicissitudes, sans jamais qu'ils leur viennent au cœur, ou très rarement, l'aveu que leur confort d'occidentaux en était le lointain et pernicieux goutte à goutte. Et dans son cœur, la mémoire de la mort qu'enfant, Bui doi de Saigon, il avait en vain appelé mille fois de ses vœux et qui n'avait jamais eu d'autre saveur que celle amère et désespérée, du dégoût de la lâche indifférence des hommes. Richard ne se préoccupa donc pas de savoir s'il apprécierait Bombay. Les rues de Saigon l'avaient immunisé contre toute forme de compassion de convenance et contre cet apitoiement admiratif qui transformait la douleur tiers-mondiste en acmé de la sagesse. Les pauvres ne le faisaient pas rougir de honte, la gabegie de ceux qui avaient les moyens politiques et juridiques de changer leur condition, si. C'est la raison principale pour laquelle il avait accepté de travailler à Ming Men. Prendre la relève d'Anton avait figuré un devoir pénible. Il y a toujours quelque chose de macabre quand en quelque sorte, le fils épouse la trace du père. Mais Richard ne pouvait se défaire de la jubilation que le hasard lui eut donné pour compagne, celle dont le nom incarnait tout un univers, Lady Eben.

La rue s'enroulait sur elle comme une seconde peau. Elle en connaissait la beauté et la laideur, la dureté et la douceur, la sauvagerie et la sérénité. Soweto avait été son enfer et son paradis, sa prison et sa liberté. Bombay ne la surprit pas, pas plus qu'elle ne s'émut de son spectacle picaresque. Les sans-riens avaient partout la même allure et mal vivaient tous de la même façon, de mendicité et de rapine, de survie et de mort. Précaires, invisibles, monnayables, rackettables et exploitables. Monnaie de chantage économique, manne bénie du politique, pain consacré de l'humanitaire, cobayes de la science, corps en kit fournisseurs de pièces détachées orga-

niques, sous-traitants de la grosseur, or rouge à nos veines parcimonieuses... Lady Eben en avait elle-même épuisé dans sa propre chair quasiment tous les registres.

Elle était l'une de ces femmes dont on n'est jamais bien sûr si on les a imaginées ou réellement rencontrées. Elle était belle mais dépourvue de tous les traits tapageurs de la beauté qui normalement retiennent le regard, faisant surgir l'envie ou l'idolâtrie. Elle était intelligente, mais son intelligence ne possédait ni l'étincelance de ces esprits pour qui le recours à une simple logorrhée suffit à s'affirmer, ni au contraire cette profondeur que laisse supposer l'économie de paroles dans laquelle ils se réfugient. De toute façon, aurait-elle possédé tous ces défauts et ces vertus qui font d'un être une personne, peut-être d'exception, aucun n'aurait été suffisant pour déterminer ou justifier la place que le monde pouvait lui octroyer. Qualité pour les uns, insulte pour les autres, la couleur de sa peau, plus que sa personnalité et ses capacités, dictait sa loi à la rumeur. De la lecture que chacun avait de sa négritude, dépendait le rejet ou l'acceptation, l'opprobre ou la reconnaissance, la violence ou la tendresse, la haine ou l'amour. Somme toute, d'une couleur de peau à l'autre, tout découlait de la perception individuelle que chacun avait de la blancheur.

La vie lui avait enseignée à ne pas se laisser aller à ces débordements de complaisance qui attirent cette sympathie immédiate, qui naît comme une obligation du malheur d'autrui. Lady Eben laissait donc peu d'espace à la connaissance anecdotique et se tenait strictement, avec une ferveur qui pouvait se confondre avec de l'affectation, à la puissance des actes. Ils étaient l'alphabet qui l'avaient fait survivre, avant que de vivre à Soweto. Car avant d'être une talentueuse avocate, elle était d'abord une militante de l'Humain et plutôt que de faire fortune dans un cabinet privé, elle avait préféré mettre ses compétences au service de Ming Men, non seulement parce qu'elle en approuvait la déontologie, mais aussi parce qu'elle y aurait les moyens de se battre et la garantie absolue de pouvoir réaliser et mener à terme ce qu'elle mettrait en œuvre.

Richard la regarda regarder l'Inde dévoiler son génie féminin dans l'exacerbation impudique de ses rues, qui donnait toujours à l'étranger l'impression qu'il suffisait pour la posséder, de succomber à sa voracité carnassière.

- A quoi penses-tu, Lady Eben ?

- A rien, à tout. A Ming Men, à ce voyage, à moi. J'ignore pourquoi, peut-être est-ce le fait que j'étrenne ma première séparation avec mon town-ship, mais j'ai envie de me raconter. Juste un peu et justement à toi.

Comme tant d'autres, hélas, je suis le fruit déconstruit d'une Afrique sanglante, terre féminine matrice de tous les peuples. Pourquoi sanglante ? Au fond, l'Afrique c'est la juive du Blanc. Il rêve de la posséder autant que de l'anéantir. Il l'a conquise mais sans jamais se laisser séduire. Il la viole encore, toujours, et enrage de sentir que jamais elle ne lui appartiendra. Après lui avoir arraché ses enfants, il continue de la piller effrontément de toutes ses richesses, bien que l'exhalaison de leurs parfums le rende malade à en crever d'une culpabilité diffuse. Elle est sa pute magnifique, son droit de cuissage meurtrier, le vivier fantasmé de son besoin de puissance, l'affirmation cannibale de sa supériorité qui ne masque au fond que son pathétique complexe d'infériorité. Le Blanc se justifie par la raison, le Noir vit par le sentir. Le Blanc a Dieu pour rédemption, le Noir, lui, il a l'Afrique. Mais de mon township, j'ai longtemps cru qu'elle se résumait à ses tumeurs nègres d'humanité, circonscrites à l'idée que les Blancs avaient du juste ordonnancement du monde. Nous étions malades, ils étaient nos guérisseurs. L'avilissement et la haine de la couleur de ma peau m'ont lentement tarauté le cœur. L'impuissance et la résignation m'ont tailladé l'âme jusqu'à faire de moi une opprimée consentante. Le maître, le Bwana était celui qui savait, le berger attentif qui allait nous sauver de notre négritude. Nous voulions tous être ce que nous haïssions, blanc de peau croyant ainsi devenir blanc de cœur et tuer en nous ce bwana d'importation. Et nous le voulons toujours. La mondialisation n'est rien d'autre que ce désir indécent d'en finir avec la division générique du monde entre deux couleurs, le noir et le blanc. Un jour, on incorporera aux gènes de nos enfants, celui de la peau claire et je ne suis pas certaine qu'on le refusera.

Elle se tut un instant, submergée par l'émotion que faisait naître en elle, la confiance.

- On ne peut jamais avoir confiance dans ce que l'on a craint, haï et envié depuis des générations et je ne t'aurais sans doute jamais parlé ainsi si tu avais été Blanc. L'histoire de ton enfance se serait cantonnée à une regrettable malchance anecdotique et cette conscience que ma franchise est conditionnée par ton métissage, me trouble.

Mais je suppose que j'éprouverais la même immédiateté intime à converser avec un Indien, dès lors que j'en perçois l'authenticité. Je pressens en eux cette même inclination à la résignation, quoiqu'elle me paraisse plus indifférente que celle de mon peuple, mais non pas moins obstinée. La même défiance aussi et une violence sous-jacente. Mais peut-être n'est-ce là que la caractéristique de tous ceux qui vécurent trop longtemps sous le joug, bien que je pense qu'à la différence de l'Afrique, l'Inde échappa d'une certaine façon à l'absolu de la maltraitance à cause de cette mystique que lui prête le monde occidental. Ne lui est-il pas coutumier d'affirmer

que l'Afrique n'a jamais produit de ces esprits dont on dit que le génie éclaira un jour l'univers ?

L'odeur de brûlé des braseros sur lesquels les femmes cuisinaient chichement leur repas montaient jusqu'à la terrasse du lounge bar de l'hôtel où Lady Eben et Richard jouissaient d'un bref moment de répit avant de se perdre le long des docks, dans la puanteur de Reay Road. Bombay trem-blait sous les mille lumières qui l'enveloppaient d'une résonance moins factice, mais toujours aussi entêtante, que celle qui en imprégnait les jours cruels, besogneux ou affairistes.

"Mumbaï un jour ressemblera à Dubaï, songea le jeune homme. - La nuit, toutes les mégapoles finissent par se synchroniser. Seuls les effluves des échoppes des vendeurs ambulants les sauvent encore de la banalité. C'est sans doute cela l'exil, le dépaysement, cette impitoyable observation de l'existence telle qu'elle est vraiment pendant ces longues heures lucides, exceptionnelles dans la trame du temps humain où les habitudes du pays précédent vous abandonnent déjà sans que les autres, les nouvelles, vous aient suffisamment abruties. Un état de grâce où l'on a vite fait de s'enfermer parce que l'on ne sait pas quoi faire pour alimenter la nouveauté, qui rapidement s'épuise et s'amenuise pour finalement se réduire à ce que l'on connaît si bien. Mais c'est aussi l'intemporalité de la magie des rencontres où un inconnu soudain se livre à vous comme on tend une main et j'aime le verbe confiant de cette femme."

- Tu parles bien, Lady Eben. C'est un plaisir et un honneur de t'écouter...

- L'art oratoire n'est-il pas l'apanage de l'avocat ? Non, plus sérieusement, Richard... A apprendre à lire, fort tard il est vrai, je suis tombée dans la fascination des mots. Leur musique, leurs multiples sens ont ouvert mon esprit à l'universalité. J'ai lu alors tout ce qui me tombait sous la main. Je parlais xhosa, j'appris de force l'afrikaans, sous le manteau l'anglais et pour le plaisir, le français et l'allemand. Mais longtemps, je n'ai eu de la vie que la certitude éprouvée de la révolte, celle viscérale qui naît à chaque seconde du lent anéantissement de soi-même. Les *home-lands*, le *native pass*, la blessure assénée d'une matraque, la cicatrice haineuse que creuse l'insulte, le vide inassouvi que nourrit la mort ordinaire, violente mais jamais anodine, le sang exsangue de mon peuple patiemment décomposé par un holocauste millénaire, ce branle imposé à des multitudes sous le prétexte de leur infériorité, ont borné mon enfance de sauvagerie. J'avais en outre le défaut d'être née fille et avant que de devenir femme, bien des hommes avaient liquéfié en moi leur médiocrité de puissance. Je ne connaissais rien de l'amour, et pourtant je devins mère à quatorze ans à peine

d'une petite métis. Personne n'en voulait. C'était une *coloured* comme on disait alors. J'ai eu alors autant la haine du Blanc que celle du Noir. Je l'ai appelée Langa, Soleil en zoulou. C'est elle qui en grande partie, m'a permis de devenir ce que je suis. Langa et mon professeur de droit à l'université avec qui des années plus tard, j'ai fondé une famille. Trois beaux enfants. Mais tu sais, Richard, nous sommes un genre en voie d'extinction...

- Que veux-tu dire ?

- Dans la vie, il y a le guerrier, l'opportuniste et le mouton. Ni l'un ni l'autre n'écoutes nos états d'âme au moment de prendre une décision. Mais n'est-ce pas là le propre du guerrier dès lors qu'il est convaincu de la justesse de sa cause ? Nous sommes, Richard, les derniers guerriers de la modernité en ce qu'elle a de plus bâtard, car nous sommes des militants.

- Des colleurs d'affiche, Lady Eben... ?!

- Il ne s'agit pas d'adhérer à un parti quel qu'il soit ou à une association quelconque, car cela est déjà se renier. Tu quittes un troupeau pour un autre pour te soumettre de toute façon à une pensée morte, puisque elle a perdu son dynamisme, et à une ligne de conduite stérile, puisque monolithique. L'expression "mot d'ordre" est en soi une terrible injonction. Non, Richard, être militant, c'est une citoyenneté individuelle qui n'a pas l'obligation de devenir collective. Crois-moi, une mère de famille est militante lorsqu'elle éduque son compagnon ! C'est se battre à chaque instant pour une cause qui, je te le concède, peut se révéler une illusion, voire même une erreur. Toi, tu crois à la nécessité de structurer les choses par le biais de lois, plutôt que par la connivence des êtres humains. Je suis devenue avocate par admiration pour Nelson Mandela, plus que par amour du droit. Défendre les crimes de la misère contre l'implacabilité imbécile du code pénal discriminatoire des Blancs, faire entendre la voix des sans voix... La vie m'a enseignée que rassembler des forces bien individualisées était plus efficace que l'habileté exercée dans un prétoire, et ma communauté, que l'on pouvait compter sur le soutien sans faille des femmes et je dois à l'une d'elles d'être ici, aujourd'hui.

Un sanglot lui coupa le souffle. Il lui était toujours douloureux d'évoquer celle, disparue récemment, qui l'avait nourrie, éduquée, soutenue et défendue, comme tous ses frères et sœurs.

- Ma grand-mère Mamphela... Ma mère est morte de la tuberculose et surtout de tristesse. Nos pères, nous en avons plusieurs, allaient et venaient. Le mien avait pris la fuite avec une autre, après avoir engrossé ma mère adolescente. Très tôt, je compris que je devais aussi lutter contre les éléments mâles de ce clan disparate. Un microcosme d'apartheid nègre. Leur supériorité passive pour le simple fait d'être de sexe masculin faisait

fermenter en moi des colères explosives. Inférieure par ma peau, inférieure par mon sexe.

"Résiste, étudie, un jour tu seras grande, tu pourras changer les choses...", me répétait Mamphela. Ce fut elle qui ne savait ni lire ni écrire qui m'acheta mes premiers livres. Elle était infatigable et je me suis souvent demandée d'où elle tirait sa force et son courage, alors que moi je n'en pouvais plus. Je l'ai vue mettre en terre ses propres enfants avec la même tendresse réprobatrice qu'elle montrait quand nous faisons des bêtises. Mamphela avait le reproche silencieux et inflexible. Un seul regard suffisait. Elle a élevé trois générations, sa fratrie, ses enfants et ses petits-enfants. Au fond, l'âge plus que les droits lui avaient donné une liberté plus haute que celle qui nous fut ensuite octroyée sous la contrainte. Je la revois encore avec ses amies, identiques graines de l'insoutenable, le corps déformé par les naissances successives, souvent non désirées, les fausses couches répétées et les coups de boutoir distraits de leurs amants et très loin, une tête qui veut quand même y croire et sort en bigoudis et cigarette aux lèvres, étendre le linge de sa tribu en riant aux éclats.

Quand j'ai vu Neill, pour la première fois, elle était là. Je me dérobaux devant la responsabilité qu'il m'offrait. Trop vaste pour absorber mon manque de confiance en moi et en lui, même si je savais que Marianne, la dame d'Alaska comme je la nommais, m'avait chaleureusement recommandée sous l'impulsion d'un dirigeant d'un centre de Ming Men en Afrique du sud. Mamphela savait l'inscription intime de mes hésitations. Elle le passa au crible de sa puissante intuition, le détaillant au-delà des apparences et du discours dont elle ne comprenait pas un traître mot, puisqu'elle ne parlait que le xhosa. Au bout de longues minutes, elle a posé sa main déformée par la saillance des os, sur la mienne, édentée souriante, son vieux chapeau enfoncé jusqu'aux oreilles et m'a dit : "Ma fille, la plupart des personnes que tu connais depuis l'enfance t'a trahie, Dieu leur pardonne, souvent par nécessité. Tu as été abandonnée, battue, violée et emprisonnée. Tu n'as jamais plié. Tu es devenue avocate et tu as su rester une femme de cœur. Ecoute cet homme. Je ne sais pas qui il est, et toi non plus, sinon qu'il est Blanc, quoiqu'il semble être aussi un *coloured man*. Mais mon cœur me dit qu'il ne te trahira jamais. Prends la main qu'il te tend. Cours, vole. Comme on dit chez nous, "*le fou est l'échelle du sage*" et tu es de la race des fous. "

- Ta grand-mère avait raison, tu es une Pasionaria et je ne veux pas amoindrir ton enthousiasme. Tu rencontreras certainement d'autres guerriers, des artistes de l'entremise, de ces gens précieux et rares qui savent battre le rappel des hommes, sans avoir besoin de monter à la tribune dégorger la morne mathématique de leur imposture médiatique. Ceux-là, tu les trouveras toujours, bien assez tôt et trop fréquemment, conglomerats



encravatés dans le chic et le genre, prenant l'ardeur de leurs suc digestifs pour l'éloquence d'une idée, poussant le petit four d'un doigt manucuré, pendant que de l'autre, celui qui a toujours le dernier mot, entre le définitif et l'irrévocable, ils prennent démocratiquement la température anale des peuples, cherchant dans la statistique de leur désespoir, s'il vaut mieux leur lâcher les chiens de la famine, les spectres de l'économie en quenouille ou les hordes de la guerre. Et quand tu leur parleras de l'Afrique du Sud ou de l'internationale de la misère, ces polis de l'oreille et durs de la feuille, te renverront d'un coup de champagne frappé d'un caviar de mer Noire, réviser ta géopolitique.

- Tu me claques l'enthousiasme ! Mais toi aussi, tu parles bien.

- Je n'ai pas grand mérite. Ce que je viens de te dire est à peu de chose près ce que j'ai écrit un soir de colère, après avoir assisté avec mon père à un nième dîner d'ambassade. Et loin de moi, l'intention de vouloir te décourager. Il s'agit plutôt de te mettre en garde et de te protéger. J'ai roulé ma bosse, comme on dit. Tu l'as dit toi-même, tu ne connais du monde que ton township. La démocratie telle que tu l'as rêvée à partir des difficultés auxquelles s'est affronté ton peuple, n'est qu'une image hypothétique d'un système codifié par et pour des Blancs. Tu verras que cinq indigènes qui réclament la démocratie sont moins crédibles qu'un Blanc qui la bafoue. Tu découvriras qu'elle n'est pas porteuse d'un droit juste et équitable pour tous, sinon d'un droit à plusieurs vitesses. Ainsi, dans la plupart des pays riches, il y a le droit du riche, celui de la classe moyenne et du pauvre, le droit de l'émigré, du sans papier et celui du transfuge en *patera*, le droit du Blanc, du basané et du Noir. Il y a même un droit inversé puisque celui qui commet des actes délictueux ou criminels sous l'emprise de l'alcool ou de la drogue bénéficie de circonstances atténuantes, et la violence domestique est souvent la chasse gardée de la vie privée. Quant à la pédophilie et la pédérastie, elles ne figurent toujours pas nominativement dans la plupart des codes pénaux et leurs auteurs profitent d'assistance psychiatrique, dont jouissent rarement tous ceux qui dépriment à leur poste de travail. Lewis Carroll, notoire pédophile de l'ère victorienne, assure encore les rentes de ses descendants avec les merveilles d'Alice. Autant dire Lady Eben, que le droit s'exprime dans le non droit.

- N'est-ce pas pour cela que nous luttons, toi et moi, ensemble et chacun à notre manière ? La route est longue et incertaine et personne ne sait jamais de quoi ses paysages seront faits. Ceux qui la font, sont et restent ce qu'ils sont, des êtres humains, une masse malléable. S'appuyer sur elle, compter sur elle est une erreur, elle finit toujours par te bouffer tout cru, dans le pire et le meilleur. En outre, accéder au pouvoir suprême, qu'il soit civil ou religieux, exige de rompre avec soi-même, tous ceux qui l'exercent, ont la même couleur de peau, sale. Mon enthousiasme, Richard, peut

sembler naïf aux vieux briscards, mais il me protège de la désespérance. La vie, Soweto, la rue ont écrit en moi une histoire indélébile, comme en des millions de gens qui n'ont pas voix au chapitre et je le sais, également en toi. Elle m'a enseignée que l'individu est mille fois plus fiable que sa somme et je crois plus en lui que dans l'Humanité. C'est en cela que Ming Men m'a séduite. C'est un lieu d'utopie individuelle sous couvert du collectif.

- Comment comprends-tu cela, Lady Eben ?

- Par exemple, l'égalité de salaire... Non seulement, elle annule tout esprit de compétition gagnant-perdant, mais elle permet aussi à chacun de prendre mesure de ses réelles compétences et s'il le désire, les moyens lui seront donnés pour qu'il les développe.

L'école... Là aussi, le mérite intellectuel n'est pas la primauté, sinon la qualité intrinsèque de l'enfant qui est d'abord stimulée et développée. Il vaut mieux un talent fait d'une bonne pâte, qu'un génie racorni de prétention !

Les femmes... Que dire à ce sujet, Richard ? Sinon que toutes les sociétés et systèmes modernes qui se réclament de la démocratie et de l'égalité des droits, n'ont toujours pas mis en œuvre en plus d'un siècle le dixième de ce que Ming Men a réalisé pour elles en quelques années.

Si Ming Men avait un site internet, une adresse quelconque, il y aurait sans doute foule ! Néanmoins en retour, cela exige que chacun soit à la hauteur de l'opportunité qui lui est offerte et ce n'est jamais gagné d'avance en ce qui concerne justement l'individu, en ce qu'il a d'imprévisible. Peut-être est-ce pour cela que je suis à la fois impatiente et quelque peu anxieuse de cette première mission ardue et hasardeuse que Neill nous a confiée.

- Ardue, sans doute, reprit Richard. Hasardeuse, je ne le crois pas. Les buts en ont été clairement définis, puisqu'il s'agit pour moi de procéder à la réorganisation des quarante-deux centres que depuis des décennies, Bergama mal gère en Inde. Il est impossible de les administrer sans glisser une enveloppe à droite et à gauche, pratique normative pour bon nombre de politiques et de sous-fifres locaux, sans parler de nos propres gens qui ne dédaignent pas prélever leur dîme sur ces pots-de-vin et à laquelle Neill a mis un terme définitif.

- Force est de reconnaître que son refus catégorique de distribuer des bakchichs à tout vent pour simplement faire ce que la plupart des gouvernements ne font pas, à savoir aider leur peuple, s'est répandu comme une traînée de poudre ! Neill a clairement laissé connaître sa position, du genre "je ne suis pas achetable, mais si tu essaies de m'acheter, je te cloue au pilori..." Mais je ne suis pas certaine que les gens de la rue y retrouvent leurs billes...

*Le fou est l'échelle du sage*

- Il a choisi de les éduquer plutôt que de les assister. Comme avocate, mais aussi comme femme, tu es mieux placée que quiconque pour savoir que l'assistanat est un des outils les plus pervers de la démocratie qui non seulement stigmatise et ghettoïse les plus démunis, mais les confit dans l'immobilisme et la passivité, les convertissant en victimes consentantes du système qui les humilie et les nie et qu'ils manipulent à leur tour quand les circonstances s'y prêtent. Si tu donnes chaque jour un pain à quelqu'un, le jour où tu t'arrêteras, dans les pays riches on armera un scandale en assénant à grands moulins de protestations véhémentes et bien pensantes que c'est une atteinte aux Droits de l'Homme, et dans les pays pauvres, on te jouera la symphonie victimisante des gueux. La seule chose qui aura réellement changé, sera l'appât, sa présence dans l'absence. Finalement, la qualité de ton choix est toujours à l'exacte mesure de ton intégrité morale. Telle est en substance la teneur de la conversation que j'ai eu avec Neill avant notre départ pour l'Inde.

- Néanmoins, j'apprécie que cette réorganisation ne soit pas du genre "on plie bagage et adienne que pourra !" et que les femmes indiennes continuent à bénéficier de l'appui de Ming Men, appui qu'il faudra sans doute moduler. Selon les informations que l'on a reçu, la majorité des femmes contactées nous exhorte à ne pas laisser d'argent, d'abord parce qu'il est impossible de traiter directement avec elles, sinon en premier chef, avec leurs maris ou leurs frères qui à leur tour, doivent rendre des comptes au chef de quartier, chacun de ceux-ci regroupant généralement une caste autour d'un corps de métier. Il n'y a plus qu'à remonter la chaîne, flics, mafias locales, maire, chef de partis locaux et ainsi de suite, jusqu'au gouverneur. Il est donc préférable selon ces femmes de répondre ponctuellement et sur place à leurs besoins. Quoiqu'intermédiaire, c'est une bonne solution et je pense, si le courant passe entre nous, proposer le poste de responsable à la directrice actuelle du centre de Reay Road. Elle s'appelle Rani. Tiens, c'est elle là, qui nous attend.

Rompant avec sa réserve qui dissimulait également sa timidité presque malade, Richard posa sa main sur le bras de Lady Eben qu'il savait déjà ailleurs, tendue vers l'action.

- Je suis heureux de travailler avec toi, Lady Eben. Ensemble, nous allons faire un tandem efficace et j'espère, un bel ouvrage.

La lumière plate de l'aube éveillait un univers charnel de jambes et de bras que le sommeil avait enchevêtré d'un corps à l'autre dans l'alignement confus de matelas d'infortune, de haillons, de carton ou d'asphalte. Les gestes étaient encore imprécis, lourds et ralentis. Le klaxon impérieux du taxi en brisait le rythme incertain. La bouche qui bâillait restait entrou-

*Les Microbes de Dieu*

verte, les doigts qui grattaient vigoureusement une tignasse se crispaient, l'ombre accroupie qui urinait sous le dhoti levait la tête. Seul le regard restait identique, multiple, contemplatif, insensible à une nécessité qui n'était pas sienne, mais empreint d'une indifférence curieuse qui saisit Lady Eben et Richard à pleines mains, à pleines voix, à peine sortis du taxi. La rue remonta en eux les plis de sa mémoire, dévoilant dans leur gestuelle accordée, leur propre histoire.

Rani les contempla. Beaux, jeunes, différents et si semblables à cette marée brune qui les absorbait. Elle pensa que la vie était une garce.

### **Un goût de muscade, de cardamone, de cumin et de safran**

Rani s'assit à l'ombre d'un banian. Elle en aimait les racines aériennes qui du ciel à la terre en figuraient l'éternité et chaque samedi elle honorait l'arbre de Vishnu en entourant son tronc de fils et de tissus rouges afin que ses forces lui soient favorables, d'autant plus qu'elle connaissait aussi cette autre signification plus secrète que l'hindouisme lui prêtait. Ses racines souterraines, son tronc noueux, ses branches touffues préfiguraient l'individu dans sa quintessence et ses racines adventices externes, ses désirs. Peu à peu, tout comme l'Homme se laisse étouffer par son insatisfaction et son besoin de réussite matérielle qu'il cherche constamment à assouvir par n'importe quel moyen, elles croissaient vigoureusement depuis les branches supérieures, s'enfonçaient dans le sol détruisant la vie alentour, s'enroulaient autour du tronc, créant ainsi de nouvelles souches factices. Il fallait les élaguer pour que perdure l'arbre. De même l'Homme devait-il apprendre à se dépouiller de ses appétits insatiables pour atteindre la sagesse. La vie n'était rien d'autre que cette bataille avec lui-même. Arbre cosmique, le banian n'était-il pas aussi celui sous lequel Bouddha avait connu l'illumination ? Rani avait accompli ce qui devait être. On était lundi et par prudence elle dérogea à son habitude.

Au même moment, à plusieurs milliers de kilomètres...

Prise d'une impulsion, la femme se leva brusquement, contourna rapidement le bureau, humecta son index et d'un mouvement précis et rapide, lissa les sourcils de Neill. Il resta bluffé par l'audace de cette patiente dont le geste bousculait son intimité, celui-ci étant d'habitude coutumier de Lizzy. Les mots s'alignèrent dans son esprit en une ferme répartie humoristique, mais la douleur aiguë qui le traversa de part en part ne lui en laissa pas le temps. Il se sentit blanchir. Une sueur glaciale et abondante lui trempa le front, le dos, mouilla ses mains et son torse. Aidé par la femme, il eut juste le temps de se laisser basculer sur la table de consultation, avant de sombrer dans l'inconscience.

A Bombay, ce jour-la, beaucoup affirmèrent avoir vu l'ombre fugace d'une belle femme noire vêtue de blanc traverser la ville, tenant telle une

ombrelle, un parapluie écarlate. D'autres racontèrent qu'ils avaient entendu gémir des grelots.

La moiteur de la chaleur s'accouplait à la douleur qui lui tordait le ventre et remontait en spasmes acides dans sa bouche noyée de salive. Des crampes horribles, une soif insatiable. Tout se confondait, le haut et le bas, dans cette marée nauséabonde de liquides qui le vidait lentement de lui-même. Diarrhée du touriste, gastro-entérite commune, hépatite, intoxication alimentaire... Le diagnostic s'était brouillé au fil de sa propre décomposition. Choléra... Deux cas isolés dans la fourmilière de Bombay ? Improbable, mais par mesure de précaution, on les avait mis, Lady Eben et lui, en quarantaine.

Richard regretta qu'elle ne soit pas à ses côtés. Il se sentait seul et désespéré, dans cette pièce dont le mobilier se résumait au ventilateur de plafond. Il lui semblait que plus que l'air étouffant, ses pales touillaient la couleur verdâtre des murs. Délirait-il ? Il essaya de se souvenir ce qu'ils avaient pu manger au point d'être tous deux si malades. Ils avaient pris soin de ne boire que de l'eau minérale et de vérifier avant que les bouteilles n'étaient pas recyclées. Le piquant ? Difficile de l'éviter. Les analyses n'avaient rien décelé d'alarmant, si ce n'est une déficience en potassium. Les médecins s'étaient relayés, les injections et les comprimés s'étaient succédés sans résultat. Ainsi, c'était donc cela, cette autre réalité de l'Inde, entre excréments et souffrance, qui liquéfiait silencieusement son être, sans que nul ne songe à s'étonner de la gravité de son état ? Peu à peu, les regards du personnel médical s'étaient emplis de cette fatalité apitoyée qui occulte la peur des vivants à déchiffrer l'inéluctable sur le visage des moribonds.

Son esprit fiévreux errait pressé par le temps qui le fuyait entre un repas et l'autre. Trouver le plat coupable que Lady Eben et lui auraient partagé. Pourquoi étaient-ils les seuls à être malades ? Le *gosht korma* de Rani ! Un goût de muscade, de cardamome, de cumin et de safran, du poulet mariné dans une sauce crémeuse à base de yogourt, d'amandes et de noix de cajou. Elle leur avait expliqué qu'elle avait préparé spécialement pour eux ce plat, héritier de la cuisine persane et moghol. Lady Eben avait fait bonne figure. Elle ne supportait pas le piquant. Elle avait ri en lui racontant que le piment le plus minuscule et le plus fort du monde était produit au nord-est de l'Inde, dans l'Assam. Une miette suffit à te défoncer, lui avait-elle commenté, ajoutant que l'on disait que celui qui y goûtait, pouvait se transfigurer en pur esprit, après en avoir vu quelques-uns planer autour de lui. Rani avait approuvé de la tête et précisé qu'on appelait ce piment, le Bhut Jolokia, une invention du diable dans la mythologie indienne. Lui, il

avait mangé avec plaisir, touché par l'attention de Rani. Le doute fraya son chemin.

Empoisonné, mais pourquoi ? Jamais Richard n'avait pensé qu'il puisse mourir si jeune. Il avait à peine vingt-huit ans.

Le silence était noir. L'air était creux, une densité désertée par le souffle. Un dimanche collé à l'ennui de la chaleur. Le soleil lui corrodait la peau, s'immisçait dans sa chair et énervait tous ses sens. Il essuya la sueur qui coulait en rigoles huileuses sur son visage en suivant le sillon tracé par les plis de sa chair et se leva pesamment. Il allait se faire une négresse. N'importe laquelle, la première qu'il trouverait. Jeune, vieille, cela n'avait aucune espèce d'importance. Sans doute cette fille qui faisait le ménage chez lui. De toute façon, elle le laisserait faire. Elle riboulerait ses gros yeux sans prononcer un mot. Ces deux boules blanches exorbitées et perdues dans l'odeur âcre de l'effarement de la chair violée l'excitaient bien plus que lorsqu'il leur grimait dessus. Il voulait qu'elle les garde ouverts, ces yeux où il ne lirait rien. Il était le maître. Afrikaner. Elle avait treize ans à peine. Sa haine du Blanc se figea au fond de ses entrailles. Ici, la vie avait toujours un prix. La mort aucun. Elle ne cria point, ni ne se débattit. La honte, la peur viendraient plus tard. Elle aurait tout le temps pour les apprendre. Neuf mois. Un bâtard, ni noir, ni blanc. Une petite fille. C'est ainsi qu'en devenant femme, elle devint Lady Eben.

Elle se demanda pourquoi dans les moments cruciaux de sa vie, c'était toujours ces mêmes images qui lui revenaient en mémoire. Langa, le soleil né de la nuit. Langa qui l'avait recueillie, réchauffée, bercée, relevée. Un talisman qui avait transmuté la mort, toutes les morts. Mille fois, elle était tombée, mille fois elle lui avait tendu la main. Son rire comme une insulte à tout ce qui semblait malheur et n'avait été qu'un long apprentissage d'une vie. De Soweto à l'Inde. Et maintenant, elle était là, dans un linceul mouillé de son intimité, loin de sa terre, loin de ceux qu'elle aimait, de son mari qui avait su voir en elle ce qu'elle ignorait d'elle-même. L'amour enfin... et leurs trois enfants, lancés comme des graines de pluie pour ensemer l'avenir, le leur et celui de l'Afrique avec ces Ophélie d'acajou, bois des derniers négriers, tous Othellos d'un meurtre qui leur blanchissait l'âme.

Richard... Où était-il ? Dans quelle agonie solitaire ? Pourquoi ? Il n'aurait pas le temps de connaître l'amour ni d'avoir des enfants. Elle, au moins, l'avait eu. Elle grimaça un sourire. La peau tendue comme un ultime masque sur sa beauté. Vieille, elle aurait été toujours belle.

J'attendais. Moi Shamaël, je connaissais le début et la fin des choses, mais ne pouvais intervenir dans leur succession. Lady Eben et Richard ne me virent point, mais surent que j'étais là. Je baignai leurs visages, humectai leurs bouches, pressai ma main sur leur front brûlant, apaisai leur angoisse et leur colère, ne parlai point, pleurai avec eux, rit aussi, baisai leurs lèvres, unis mon souffle à leur dernier souffle avant de les regarder partir, l'un après l'autre. Ils n'étaient plus. Ils étaient encore. Ils seraient toujours. Dors en paix, Lady Eben. Dors en paix, Bu Doi de Saigon. Je pleurai.

*"Tous ces pas qui ne foulent plus la terre, mais entre les saisons, au creux de leurs empreintes, des semelles cloutées."*

Les mots me vinrent spontanément. Comme à chaque fois que ceux que j'aimais, disparaissaient. La même vision revenait. Toujours. La place rougeoyait sous les feux des incendies, mais ce n'était pas les maisons de torchis qui brûlaient, sinon des piles de bois disposées en sept cercles concentriques. Tout n'était que cris, hurlements et vociférations. Des plaintes de femmes, des gémissements d'enfants se mêlaient à la clameur paroxysmique des hommes, aux ahanements de bûcheron qu'ils poussaient chaque fois qu'ils retiraient leur épée d'un corps. Des silhouettes qui dansaient comme des flammes s'affaissaient mollement sur le sol. D'autres couraient en tous sens, comme des proies affolées, vers le centre d'un labyrinthe qui dessinait un abîme obscur dans ce débordement furieux de chaleur et de rougeoiement. Je mourais, moi Shamaël.

Je me redressai et soupirai. Il fallait agir. Parler à Neill. La nouvelle de leur décès avait couru d'un centre de Ming Men à l'autre. Les gens s'étonnaient, ne comprenaient pas. Tout le monde avait partagé le même repas. Pourquoi juste Lady Eben et Richard ? La rumeur s'enfla, désigna Rani, réclamant vengeance. La police l'arrêta avec son mari, à l'aéroport. Les autorités indiennes requéraient une autopsie.

Mon ombre était sans ombre. Il fallait que je me dépêche. Non que mon temps me fût compté, bien au contraire. Mais il me fallait arriver avant que tout fût fini. Je trouvai Neill, assis dans le noir. Une bougie était allumée. Il pleurait.

- Il y a des jours, Shamaël, où je suis un homme périmé... Trop lourd, trop dur. Aider les uns au prix de la vie des autres ? Non merci. Mes amis qui disparaissent les uns après les autres, ces morts violentes, meurtres, suicides et ces trahisons à effet domino. Mes décisions ont engendré et



provoquent tout cela. J'en suis responsable. Lady Eben et Richard sont morts par ma faute. Je n'ai pas su anticiper.

- Ne dis pas de sottises. Le service d'ordre de Ming Men t'en a informé : il y a de fortes probabilités que Richard et Lady Eben aient été assassinés. Une tentative avortée n'aurait été que partie remise. Ton cœur pleure leur départ. Je sais ta peine, ta colère, tes doutes et ton impuissance. Le prix à payer est lourd et tu te demandes si l'existence de Ming Men en vaut la peine, et tout cela, pour essayer de faire le monde, non pas meilleur, sinon un peu moins pire. La seule chose que je puisse te dire, Neill, et tu le sais fort bien, est que même le plus abject a une raison d'être, bien qu'elle échappe à la compréhension humaine. Tu n'en es pas arrivé là par hasard, même si tout cela te paraît être une construction fortuite des événements.

Rappelle-toi... Tu as changé le nom de Bergama pour celui de Ming Men, La Porte du Destin. Tu ne pensais alors qu'à donner une opportunité à tous ceux qui y travaillaient comme à tous ces enfants qui entrent dans le programme d'éducation. Ta seule exigence était qu'ils aient, eux aussi, l'intention, réelle et profonde de se la donner. Depuis, tu as appris que la Porte du Destin, comme n'importe quelle autre porte, matérielle ou non, s'ouvre dans les deux sens. Pour le bien et pour le mal, comme disent les hommes. Et je dirais, quant à moi, pour simplement obéir au mouvement dynamique qui régit le Mystère de la Vie.

Comme toute mort, aussi effroyable et douloureuse soit-elle, celle de Richard et de Lady Eben, secrète une promesse de changement qui ne leur appartenait pas. Une infime étincelle de Lumière. A toi d'en découvrir le pourquoi et non le comment, qui a peu d'importance, et de convertir leur mort criminelle en un mouvement lumineux de cette Porte du destin.

- Pour l'instant, Shamaël, je me contrefous du sens métaphysique des événements. Je dois protéger Ming Men, m'occuper de la famille de Lady Eben et mandater Sofia pour pratiquer conjointement avec l'équipe médicale indienne l'autopsie de Richard et de Lady Eben. J'ai également contacté mon ami d'enfance indien, patron de la première entreprise indienne, afin d'alléger les lenteurs de l'administration de son pays. Par son intermédiaire, toute l'équipe du centre de Reay Road a été mise sous surveillance. C'est ainsi que l'on a découvert que Rani et son mari Kathiresan, tentaient de s'envoler pour l'Allemagne. Reste à trouver qui les a commandités.

Un clair obscur métallique enveloppait le bloc opératoire. Jamais Sofia n'aurait pensé que le premier acte chirurgical qu'elle aurait à pratiquer depuis ses longues années d'inactivité, aurait été une autopsie dont elle connaissait par avance l'issue. L'odeur du formol, de l'acide phénique et

de l'eau de javel mêlée à celle fétide des corps lui donna la nausée. Elle avait envie de crier, de pleurer, de fuir. Etre ailleurs. Surtout pas là. Elle avait essayé de convaincre Neill qu'elle pouvait opérer seule. Tous connaissaient Richard et tous avaient eu le temps d'apprécier Lady Eben. Mais comme d'habitude, il s'était montré inflexible.

- Je n'ai confiance en personne, pas même en toi, Sofia. Prends les meilleurs médecins de ton équipe, emmène également un pathologiste et tout le matériel nécessaire pour monter sur place un laboratoire. Vous avez toute latitude pour pratiquer les examens qui seront nécessaires et vingt-quatre heures pour me communiquer les résultats. Non, ne proteste pas ! C'est déjà assez dur comme cela. Je sais que beaucoup vont mal réagir à cette autopsie. Un acte sacrilège à leurs yeux. Comme leur donner la mort une seconde fois.

Elle ferma les yeux et se demanda, terrorisée, si Neill savait.

- Sofia, nous comprenons. Si tu ne peux le faire, je le ferais, lui proposa un collègue indien qui avait intégré son équipe. - Je ne les connaissais pas personnellement, mais tu as connu Richard enfant et je sais qu'il était comme un frère pour toi.

- Non, je dois le faire. Je lui dois. Il était plus qu'un frère, il était comme mon fils...

Le silence de la morgue l'enveloppa d'une fraîcheur terrifiante. Elle ne me vit pas, debout, entre les deux tables où reposaient les cadavres dénudés et quand elle incisa d'un geste précis le corps du jeune homme, elle pensa que le plus important n'était pas de ne pas éveiller les soupçons à son encontre, sinon de les protéger tous de l'Opus Dei. La chaîne de complices qui avait guidé la main de Rani était trop longue pour qu'elle commette la moindre erreur.

Je sentis l'horreur qui la déchirait, son épouvante, sa main qui tremblait, le remords qui rongait son âme. Je n'attendis pas les résultats. Je savais que l'examen du foie et des reins, la rigidité caractéristique des viscères abdominaux, l'inflammation localisée des muqueuses des intestins et de l'estomac, les orienteraient rapidement vers un possible empoisonnement par l'arsenic, qu'ils confirmeraient par l'examen des cheveux.

J'ouvris mon immense parapluie rouge et me laissai happer par la chaleur insupportable de Bombay.

### **Ce qui doit être, sera**

Immobile, les yeux bien ouverts dans le clair obscur de l'aube, Margaux suivait le manège de sa chienne Indi, chaque matin identique tant que durait la saison des oranges. Elle en cueillait une d'un bond, parfois très haut sur la branche, la saisissant délicatement dans sa gueule, la pressant ensuite pour en extraire le jus avant d'en déposer le cadavre pulpeux aux pieds de sa jeune maîtresse et de retourner à la chasse aux agrumes. Elle en avait déjà achevé une bonne quinzaine, lorsque Neill apparut, une tasse de café à la main, sous le porche de pierre, amaigri et fatigué. C'était l'une des raisons pour lesquelles le sommeil fuyait Margaux. Bien qu'il récusât toute gravité à son mauvais état de santé, sujet qu'il refusait toujours obstinément d'aborder, elle en lisait chaque jour la trace sur son corps. Certes, il travaillait toujours autant, veillait toujours aussi tard, souvent jusqu'aux dernières heures de la nuit, mais son caractère avait changé. Il était de plus en plus irritable et en proie à des crises de mélancolie sans remède dont il résumait la ténacité par un laconique : "ce n'est rien, ça passera"... Le silence de leur vie monacale se faisait alors encore plus pesant, sous l'omniprésence invisible de Ming Men.

- Te voilà bien matinale, ma puce ! C'est tellement opposé à ta nature que j'en déduis que quelque chose te tracasse.

- On le serait à moins, Neill ! En apparence, rien n'a changé dans notre vie simple et trop tranquille à mon goût dans sa quotidienneté. En apparence seulement, car pleins de gens dont j'ignorais l'existence jusqu'à il y a peu, ont pris possession de l'espace. Ils ont cessé d'être des abstractions. Leur histoire leur a sculpté une figure familière à un point tel que si je les rencontrais demain en chair et en os, je les reconnaitrais. A vrai dire, j'ai le sentiment de les avoir toujours connus. Même leur mort a tracé dans mon cœur, la douleur de leur absence et qu'ils soient ou non vivants, ils font tous désormais partie de moi. J'avoue que c'est un peu surréaliste. Je me sens un peu décalée et s'il n'y avait ta mine de papier mâché pour avouer ce qui ne peut se partager, je crois que je serais comme maman, en proie à quarante mille doutes.

- Je sais, Margaux. C'est difficile. Il m'est arrivé de regretter de vous l'avoir dit. Mais en même temps, me taire me paraissait déloyal. Je comprends cette difficulté. Après tout, je vous fais participer à quelque chose

auquel vous n'avez pas accès, mais dont vous vivez les conséquences à travers moi.

La jeune fille secoua la tête et soupira :

- Je ne te le fais pas dire, Neill, d'autant plus que cette histoire de Ming Men a coûté la vie à des personnes qui y travaillaient avec cœur et à d'autres, qui n'en faisaient même pas partie ! Tous ces "c'est pas possible !", tous ces moments à discuter tous les trois, à chercher une solution plausible et à désirer l'impossible, comme adopter les enfants de cette Rani. Tu te rends compte, Neill ! Même des gens de Ming Men voulaient que ces mêmes meurent ! Leur assassinat allait de soi comme prix à payer du sang versé ! Et toi, papa, qui te déglingues...

Neill ne répondit pas.

"Dès lors que la mort d'autrui, songea-t-il, - et ce d'autant plus qu'elle est violente, cesse d'être anonyme, la miséricorde humaine se résume fréquemment en l'application de la célèbre loi du Talion."

La vindicte meurtrière de ses propres gens, comme il les appelait parfois, l'avait horrifié, sans pour autant le surprendre. Penser au pire de l'Homme plutôt qu'au meilleur était une position qui semblait extrême à beaucoup de ceux qui le connaissaient, mais elle avait l'avantage - lorsque le pire se produisait -, d'en être moins blessé.

- Aujourd'hui, Margaux, la situation n'est plus la même. Tu as été le témoin de tout ce qui est arrivé, de la perte naturelle ou provoquée de la plupart de mes amis, des trahisons, des dérobades, de la fermeture successive des centres et j'en passe. Il a fallu réorganiser Ming Men et comme toute restructuration d'entreprise, la mise en œuvre des décisions ne va jamais sans des déchirures individuelles et collectives internes, d'autant plus si elles sont déterminées par le mieux-être de l'ensemble dans le long terme.

- Une entreprise souhaite également le mieux-être de ses employés et de la collectivité et ses adversaires ne commanditent pas pour autant leur assassinat !

- Ce qui a provoqué ce déferlement d'événements graves et douloureux n'est pas lié à cet état de fait, sinon à ce que représente Ming Men, une organisation économiquement richissime et donc convoitée, politiquement influente de manière anonyme, forcément dangereuse pour ceux qui y voit un frein à leur soif expansive de pouvoir et de domination. Ceux-là n'en ont rien à cirer du but de Ming Men et encore moins, de la philosophie qui sous-tend son action, surtout lorsque celle-ci considère le bonheur de l'Homme comme une priorité.

- Et qu'est-ce qui différencie, Neill, un Ordre tel que Ming Men d'une simple entreprise, si c'est pour en arriver là ?!

- Ce qui caractérise un Ordre, Margaux, c'est d'abord sa pérennité. C'est un bateau qui a été de toutes les tempêtes pendant dix mille ans. Politiquement, il sait faire des alliances, il sait mettre la chaussure adaptée à son pied quand il est dans la montagne, une autre quand il est dans le sable, une autre quand il est dans l'eau. C'est un vaisseau qui affronte les bourrasques provoquées par la complexité humaine, qui traverse des temps de silence durant lesquels il disparaît pendant plusieurs siècles, tout en continuant à entretenir sa machine et ses marins. Que tu sois visible ou non, il faut toujours sauvegarder un état vibratoire identique, sans oublier pour autant que tu n'es qu'un homme. Parfois, il faut te cacher de ceux qui ne savent pas, pour éviter d'attiser des jalousies. Et contrairement à ce que l'on pourrait croire, cela relève plus souvent de la politique que de la spiritualité.

- Alors pourquoi te sollicite-t-on ? Pour de l'argent ?

- Très peu de gens repartent avec des chèques, Margaux. Bien sûr, on sollicite Ming Men pour sa puissance d'argent, mais aussi et surtout pour son efficacité et la sécurité qui va de pair avec. Il s'agit pour le quémendeur, que ce soit un gouvernement, un groupe de quelconque obédience ou un individu, non pas d'obtenir quelque chose de bénéfique, sinon de ne pas obtenir quelque chose de négatif.

- Comment cela, Neill ?

- En politique, quand on n'a pas les moyens, il n'y a que deux choix : ou on est un larbin, ou on fait allégeance. Faire allégeance signifie pour celui qui en fait acte, gagner quelque chose qui ne relève pas du concret, mais qui lui permet d'éviter toutes sortes d'ennuis auxquels il pourrait être confronté du fait de ses propres maladroites, ou encore parce que ses ennemis lui tendent des pièges. Ce n'est ni plus ni moins, Margaux, que la version capitaliste de la vassalité.

- En échange de quoi ?

- Par exemple, d'informations... Ming Men augmente ainsi son réseau informationnel et la qualité de son humus. Si la terre de Bergama faisait trois centimètres d'épaisseur, celle de Ming Men aujourd'hui en fait trente. On peut y semer de tout, parce que la terre est riche et qu'il y a beaucoup de paysans pour la travailler et nombreux sont ceux qui ont envie d'y re-trousser leurs manches. Ming Men investit dans des territoires cérébraux, des intelligences et des cœurs et offre à tous ceux qui y participent les mêmes facilités, conditions et avantages. Cependant, nous n'aiderons jamais, par exemple les pays tarés où les femmes et les enfants sont considérés comme des êtres de troisième zone. A ceux-là, il faudra encore cinq générations avant de pouvoir fonctionner autrement que sur un mode primaire d'assisté répressif !

Pour résumer, tu as un projet généreux et utile. Ming Men t'y aidera, d'autant plus que cette allégeance recouvre une approbation tacite, formulée ou non, quant à la vision de notre organisation dans ses projets et son appréhension du monde. En fait, Margaux, tout cet ensemble constitue un contre-état invisible. Ming Men est la pointe de l'iceberg, l'Ordre de Magdalena, la partie invisible. Ming Men éduque en essayant de te faire sentir les choses. Magdalena, ne t'éduque pas mais te dit que la vie est en toi, qu'il te faut l'entendre. Il y a là quelque chose de très sage.

- Et comment prends-tu tes décisions ? Il doit y avoir tant de facteurs à soupeser !

- Grande question ! Quand quelqu'un me demande : "et avec ceci ou cela, que fait-on ?", nous étudions d'abord de fond en comble le problème et demandons à chacun son opinion. C'est un travail d'équipe, mais la décision finale m'incombera. Il arrive toujours un moment où je pense à Mulla Nasrudin et à la sagesse de son absurdité. Et je me dis alors : "tiens, oserais-tu prendre le risque de faire le contraire de ce que tu as pensé, mûri pendant six mois et finalement décidé ? Oseras-tu ?" - Il m'arrive d'oser. Un ensemble de forces auxquelles je n'avais pas forcément pensé ou prévu, va alors se mettre spontanément en place et la chose se réalisera.

- C'est un peu risqué, non ?

- Oui et non. Si j'ose décider en dernière instance le contraire de ce à quoi j'avais longuement réfléchi, c'est parce que je fais confiance à une autre Loi qui est : "ce qui doit être, sera...". Cela ne dépend ni de moi ni de personne d'ailleurs ni d'un quelconque pouvoir. Si je pense A et que je fais A - ou son inverse - on aboutira au même résultat. Quelle que soit la décision prise, dans l'interprétation du macrocosme, la vérité, la recherche du Graal, sa cohérence, est dans chaque parcelle de celui-ci, diversifiée, perdue, éparse. Tu peux avoir accès à la vérité d'un être humain quelle que soit la manière dont tu le prends, ce dernier n'étant pas divisible. Que tu l'abordes par ses symptômes psychiques, sa peau ou ses doléances physiques, le local révélera toujours la vérité de tout son être. C'est le sens même du non-agir taoïste, l'idée de la stratégie de Sun Tzu.

Gavée de jus, pattes écartées et truffe au ras du sol, Indi se mit à aboyer. Margaux lui caressa l'échine et lança au loin les débris d'oranges. C'était un vrai plaisir de voir l'animal, rapide boule noire, s'élancer, évitant les monticules de broussailles et les branchages des arbres, sauter par-dessus fossés et ravines, défiant parfois de fort dénivelés, sans crainte de s'y blesser. Peut-être qu'elle était restée inscrite dans sa mémoire, comme une immunité indélébile, la chute de cinq mètres qu'elle avait fait à l'âge de trois mois, sans rien se rompre.

- Tu sais, papa, cela peut paraître curieux, mais je n'arrête pas de m'interroger sur la signification de tout cela !... Je veux dire de tout ce que j'expérimente à travers toi, sans pour autant le vivre et pourtant me sentir concernée.

- Une discussion d'une telle teneur à l'aube mérite un autre café et une cigarette ! En attendant, je vais te raconter une histoire.

Quand je suis entré à Cambremer, Bernardo a été mon tuteur. Après en être parti abruptement par sa faute, du moins l'ai-je cru pendant longtemps, je ne l'ai pas revu pendant une bonne vingtaine d'années, à la suite de quoi il est devenu mon guide spirituel. Tu vois, une parfaite application de "ce qui doit être, sera" ! Toujours est-il qu'il répondait toujours à mes questions, sans doute parce qu'elles tournaient sur elles-mêmes, par un immanquable et inlassable : "A quoi veux-tu que serve ta vie mon ami ? Que veux-tu devenir ? Quel est ton projet ? En quoi veux-tu être utile ? T'es-tu trouvé ? Non ? Alors cherche, rassemble, expérimente encore et encore..."

L'invariabilité de sa réponse m'énervait. J'insistais.

Je lui rétorquais, non sans agacement : "Bernardo, tu pourrais quand même m'expliquer un peu, détailler !"

"Je n'arrête pas de t'expliquer, Neill ! Je ne fais même que cela ! Sans doute ne m'entends-tu qu'avec ces oreilles que tu n'as pas reliées à ton cœur. Je vais encore te le répéter, cette fois sur une autre octave vibratoire. Ecoute bien, entend de tout ton être..." "A quoi veux-tu que serve ta vie mon ami ? Que veux-tu devenir ? Quel est ton projet ? En quoi veux-tu être utile ? T'es-tu trouvé ? Non ?... Alors cherche, rassemble, expérimente encore et encore..." me répondait-il d'un ton rigolard.

Je me mettais en colère, haussais les épaules.

"Tu m'agaces, Bernardo !"

"Je n'en doute pas une seconde, Neill ! Mais je n'ai rien à te dire de plus, ni aujourd'hui, ni demain. Si je le faisais, je veux dire te donner une réponse péremptoire, je t'imposerais une idée, et donc un pouvoir. Je te respecte trop pour m'y user. Depuis les temps anciens, les guides ou ceux que l'on désigne en tant que tels, n'ont rien fait d'autre que répéter ce message et se sont volontairement limités à celui-ci. Ne t'inquiète pas ! Je suis également passé par là et ta colère me rappelle bien des souvenirs ! Quoi que tu puisses en penser, tes cellules, elles, enregistrent mes mots, les comprennent et les assimilent tels quels. Mais du fait de ta dichotomie, de cet état de discorde intérieure, tu es séparé de ce que tu sais déjà et que tu as toujours su. En réalité, tu es incapable de t'écouter, de t'entendre. C'est pour cela que je te répète intentionnellement toujours la même chose, bien que jamais de la même manière. Ma voix, sa tonalité, l'intention que j'y mets, te nourrissent plus sûrement que ma ribambelle de questions. Cette énergie influente a sa raison d'être et sera émise jusqu'à ce qu'elle ricoche

enfin en toi, en osmose avec une énergie similaire. Ce jour-là, tu n'auras plus besoin de moi ni de personne. Tu te seras rencontré et tu te connaîtras, au sens cognitif du terme."

- Je comprends, Neill, mais il est plus aisé de le dire que de faire taire cette kyrielle d'interrogations ! Ce qui me trouble et m'est pénible d'admettre, voire me révolte est qu'au sein du beau projet de Ming Men, se cachent tant de vilenies, tant d'attitudes sordides qui ont coûté la vie à Lady Eben, à Richard, à Anton et à Devi.

- Ming Men est peut-être une utopie, Margaux, mais il ne faut pas tomber dans un romantisme de bobos attardés, style "tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil..." Les hommes sont ce qu'ils sont et ce qu'ils peuvent. Rentrer dans les détails, c'est mettre la vie sous microscope. Il faut la comprendre dans l'acceptation des faits qui la construisent, à savoir que par le particularisme de notre hérédité, nous obéissons chacun à un certain nombre de miasmes, qu'il y a trois humanités et que nous avons une intelligence constituée de sept bols.

- Nous avons déjà parlé de tout cela, Neill, quand tu m'as expliqué la toile d'araignée et la vision de l'aigle et du serpent. Les miasmes, qui à mon sens dépassent largement le cadre de la doctrine homéopathique telle tu me l'as également enseignée, correspondent à ce qui imprègne notre hérédité d'un point de vue matériel, émotionnel et spirituel à travers notre phylum génétique. Quant aux trois humanités, elles se distribuent dans leur dualité, entre une majorité d'instinctifs primaires, et les indécis permanents prompts à épouser les opinions de maîtres par alternance et une extraminorité d'êtres éveillés, qui se fout d'avoir un sage dans la manche. Mais, les sept bols, ça, c'est la première fois que tu m'en parles !

Il sourit, se demandant si sa fille avait conscience qu'il ne faisait rien d'autre que lui transmettre un savoir intemporel que d'autres avaient eu la générosité de partager avec lui. L'inscrire dans le réel comportait toujours le risque d'être mal interprété, quand non moqué et récusé, d'autant plus que l'air du temps n'avait d'autres parfums que ceux distillés par les théories volatiles de la Science. L'Art thérapeutique de la médecine homéopathique dont bien peu s'aventuraient à en vérifier l'expérience clinique, ignorant souvent la teneur de sa doctrine, pour se contenter de brandir l'effet placebo ou l'hérésie chimique de ses médicaments, oubliant que l'organisme humain fabriquait des substances en quantités infinitésimales qu'aucun instrument aussi performant soit-il, n'était fichu de mesurer, en était un excellent exemple.

- A l'instar d'un instrument de musique, reprit-il, ce que nous sommes, nous résonnons symboliquement sur sept notes, sept notes en attente que l'on représente par autant de bols. De la plénitude ou du vide du contenant



de chacun, dépend l'harmonie de l'ensemble, la qualité d'entendement que l'on possède et développe.

- Un peu comme les bols tibétains ?

- Figurativement, on peut dire ça.

- Et pourquoi sept ?

- Une de mes amies, Shamaël, une personne très spéciale, parle non pas de bols mais de portes. Certains se plaisent à dire que l'on a sept vies comme celles du chat, mais personne ne parle jamais de toutes les morts qu'il doit affronter. Au bout de sept vies, était-il encore le même chat ? Et pourquoi sept ? Sept les jours, sept les planètes, sept les dons de l'intelligence dans l'Islam, sept, les arts libéraux des cathares, sept les années d'abondance et sept celles de famine, sept la clef des évangiles de Saint Jean et sept les sphères, sept, les dons de Bouddha et sept les voiles de Salomé, les rayons du soleil hindou, les branches de l'arbre cosmique, les portes du paradis et la neutralité du pH. Sept le nombre de la totalité en mouvement et du recommencement des cycles. Sept, un phare universel dans la nuit des nombres.

- Et que représente chaque bol ?

- Chacun correspond à une aptitude particulière.

Le premier bol figure l'intuition du Tout, la conscience de notre rôle. Il représente ce que nous sommes en tant qu'écosystème biologique. Nous formons partie intégrante d'un extraordinaire puzzle et nous sommes un élément de ce Tout dont chaque constituant a la mémoire innée de son appartenance à cette totalité. Comme être humain, nous avons un rôle, tout comme le blé, l'olivier, le vent ou l'eau ont le leur. Devoir nous est fait de réfléchir à ce rôle, réflexion qui nécessite entendement et intuition.

Dans ce premier bol, Margaux, il est très important de considérer comme une priorité le fait de se reproduire. N'importe quel être vivant lutte pour sa pérennité. Sans la spécificité de sa sexualité qui véhicule une capacité reproductive, sans renouvellement de lui-même par la naissance de ses enfants, l'Homme disparaîtrait en une génération. Il ne s'agit pas du désir ou du non-désir d'enfant, sinon de l'obéissance à une Loi de la Nature. Nous devons nous reproduire si nous voulons que notre écosystème perdure, et par cela même nous compléter et nous projeter, nous réincarner dans la génération suivante.

- Si je comprends bien, Neill, ce premier bol symbolise la compréhension de ce que nous sommes en tant qu'être biologique.

- Exactement et il ne s'agit pas de soumission morale à une quelconque autorité, divine ou non, sinon d'une participation active à la Vie, exactement tout comme l'eau, le feu, le sel, la levure, le blé, la lune et le boulanger accompagnent le processus de la fabrication du pain. Ce premier bol représente l'archétype de l'obéissance au principe primitif qui nous fait

être ce que nous sommes, avec ce que cela implique de conscience vis-à-vis de la biologie terrestre, en harmonie avec les arbres, les métaux, les minéraux, les animaux, la lumière, bref tout ce que l'on perçoit d'une part dans le Ciel et sur la Terre au sens chinois du terme et d'autre part, tout ce que l'on ne perçoit pas, l'Innommable, ce qui ne se définit ni par le temps ni par l'espace.

- Si je comprends bien, ce bol tout le monde le possède, mais en même temps, Neill, tu admettras que cette affirmation, je veux dire l'obligation de se reproduire peut en choquer plus d'un !

- Bien sûr, Margaux ! Mais la majorité ne comprend souvent que ce qu'elle veut. Son ignorance de cette réalité biologique est directement liée au fait qu'elle s'est délibérément éloignée de la Nature et de son écosystème. Elle a oublié que l'Homme n'est qu'un animal à sang chaud et qu'il obéit comme n'importe quel autre être vivant à la nécessité absolue de se reproduire. De plus, je ne parle pas seulement ici de reproduction biologique. Je te donne un exemple pour mieux préciser ma pensée : comme je te l'ai déjà dit mille fois, n'importe quel couple peut avoir un enfant et dans ce sens, la Nature est bien faite, elle n'oblige pas à l'entendement pour assurer sa pérennité ! Mais Margaux, combien de personnes ont des enfants sans vivre la maternité et la paternité dans ce qu'elles ont de spirituel ? Combien d'autres en adoptent et découvrent cela ? Dans ce sens, la nécessité de se reproduire n'est pas que biologique, elle est avant tout spirituelle. L'expression *donner la vie* y prend sa pleine signification.

- Si je comprends bien, tout le monde a le contenant, ce qui fait la différence, c'est la conscience du contenu.

- Et c'est pareil, Margaux, pour tous les bols. Le second correspond à notre entendement de la Loi de service.

- Tu veux dire penser à l'Autre ?

- Cela paraît simpliste, mais ne l'est pas. Il est presque infantile de dire que ton bonheur dépend de tous les êtres vivants, que tu les connaisses ou non, les *Dix-mille êtres* comme diraient les Chinois.

- Si les êtres vivants autour de moi ne sont pas heureux, je ne peux l'être. C'est une loi de bon sens, Neill !

- Cette Loi de service réclame une intelligence cognitive. Elle a son importance dans la vie quotidienne, car elle nous permet de comprendre que notre équilibre psychobiologique individuel participe et dépend du bien-être de tous les êtres vivants. C'est pour moi l'unique définition de l'écologie. La prise de conscience de ces sept bols qui constituent notre psyché, représente la qualité de notre écologie interne. Il faut obligatoirement passer par elle avant de prétendre prendre en charge l'écologie externe.

- Je ne te suis plus, Neill, je suis perdue !

- Le premier bol te fait comprendre que l'infinitésimal est dans le Tout.

*Ce qui doit être, sera*

- Cela me rappelle cette phrase de je ne sais plus qui : "*Le poids d'un petit oiseau qui s'y pose suffit à déplacer la Terre.*"

- Elle est de Léonard de Vinci, Margaux. Je continue donc : si ton prochain ne mange pas à sa faim et que toi, tu jettes à la poubelle le surplus qui pourrait le nourrir, il te demandera des comptes. Tu en constates les conséquences tous les jours. Mais cet intérêt pour l'Autre n'a rien à voir avec la charité ou une compassion de bon aloi, il est lié au fait que l'Autre est une partie de moi, tout comme je suis une partie de lui. En réalité, c'est toujours et encore de moi dont je m'occupe. Et c'est pareil pour tout ce qui vit, de là la conscience écologique que l'on devrait avoir sans qu'on nous l'impose ou la vende.

- Tout le monde l'a, ce bol ?

- Non ! C'est même une particularité du chacun pour soi, que l'autre crève !, de la société actuelle. Le vide de ce second bol explique que nous soyons isolés, désunis, désorganisés, perdus, dichotomiques et finalement aveugles d'esprit et indigents du cœur.

- Et le troisième ?

- C'est la conscience du passé, du terreau qui nous formate et nous enracine au présent.

- Mais tout le monde en a plus ou moins conscience, Neill !

- Certes, si tu te cantonnes à papa-maman, grand-père et grand-mère... encore que beaucoup de gens seraient incapables d'identifier quel homme et quelle femme se cachent derrière eux ! Quand tu arrives au contexte sociologique des grands-parents, tu nages déjà dans l'analphabétisme ! C'est parce que tu as développé une conscience sensible, analytique de ce que tu as pu être dans le passé que tu peux avoir la lucidité du présent. Mais ce dernier ne devrait être qu'un trait d'union. Or notre monde bien pensant et cholesterolisé n'aime pas les traits d'union, il en a une frousse bleue, car ils créent du conflit. Cependant, comprendre son passé dans tous les domaines ne signifie pas vivre dans la nostalgie, cela équivaudrait à se cristalliser et se laisser dominer par la mémoire.

- Alors que couvre cette notion ?

- La connaissance et le respect de l'hérédité, de tes ancêtres, de cette terre qui a été travaillée par leurs pères et les filles de leurs pères, toute une filiation énergétique ! Tu dois identifier ce qu'ils ont fait, où ils ont commis des erreurs et où ils ont fait preuve de génie. Cela te permet en fonction de ton adéquation avec ce contexte historique, sociologique et anthropologique d'avoir une idée plus juste de comment gérer ce temps qui t'est aujourd'hui imparti. Tu dois apprendre de chaque étape révolue qui a été franchie par d'autres auparavant, afin de pouvoir gravir la marche qui est devant toi actuellement. Finalement, on est toujours producteur de soi-même ! Nous sommes des agriculteurs célestes qui ensemençons la terre

dont nous avons hérité, - avec son histoire et ses pathologies, le cancer familial, la tuberculose maternelle ou la syphilis de grand-père... -, afin d'y faire pousser ce qui demain, va nous nourrir physiquement et spirituellement. Obligation nous est faite de comprendre ce passé, sa force et sa faiblesse, pour construire cette destinée qui nous constitue ici et maintenant.

"Respecter sa biologie en obéissant à la vie qui t'ouvre sur l'intuition du Tout, être généreux envers l'autre et tuer dans l'œuf la dichotomie, comprendre de quel bois se chauffe le passé, pour faire chanter l'univers, le mien et celui de l'autre, cela paraît simple en apparence, songea la jeune fille. - Je me demande comment sont mes trois petits bols, à moitié vides ou à moitié pleins ? Sept portes et un seul chemin..."

- Tu sais Margaux, ce que je t'explique, je ne le sors pas de mon chapeau. C'est un enseignement aussi vieux que le monde ! On me l'a appris et il faut toujours redonner d'une façon ou d'une autre ce que tu as reçu. Quand j'étais petit au monastère de Cambremer, j'ai fait des Roues avec mes compagnes et compagnons. Petit à petit, sans que grand-chose se passe, je veux dire par là - tu l'as vérifiée par toi-même - qu'à faire une Roue, on ne tombe pas en pâmoison, nous avons acquis cette manière d'avoir une empathie. A coté de moi, un frère, une sœur avec qui je jouais, j'étudiais ou prenais mon repas, le professeur dans le cercle, l'eau au milieu... Durant toutes ces années formatrices, s'est développée en nous l'idée quasi instinctive que nous étions des animaux, qui devons prendre soin des uns des autres. On l'a vécu d'abord dans notre corps avant de le vivre par l'esprit. Après, il reste au fond de toi la certitude qu'il y a une vérité insondable. Tu le sais, tu l'as perçue mais tu ne peux l'expliquer et cette empathie influence à distance. Les enfants de Ming Men apprennent aussi cela. C'était une chose qui enthousiasmait Richard.

- Dommage que cela ne soit pas enseigné à tous !

- Cela serait impossible, même avec la meilleure volonté. Explique cela à quelqu'un qui voit le monde à travers ses seules lunettes achetées chez un opticien béni par le paradigme, et il te dira que tu es une secte ou une cinglée ! Dès que tu en sors, tu es considéré comme un parjure et exclus. De plus, quand tu es confronté à celui qui n'a pas éprouvé cette perception, tu entres dans la dichotomie. Il ne peut connaître ni reconnaître cette chose, puisqu'il ne l'a pas lui-même expérimenté. Mais si tu passais cinq mois dans un lieu semblable à celui de mon enfance, partageant cette profonde amitié, cette relation fraternelle, tu t'imprégnerais de cette vérité et tu t'y accrocherais. Tu as toi-même rencontré beaucoup de personnes qui désirent cela, qui disent le chercher mais qui au fond, ne sont pas

disposées à le vivre. La division règne en maître en elles. Il y a même mensonge sur le projet. Je t'en ai souvent fait part, en te racontant mes consultations. Entre trois propositions pour mieux vivre, la plupart des patients prend toujours celle qui génère peu de conséquences, la plus facile. Pour le reste, ils te disent qu'il faut laisser le temps au temps. C'est déjà un mensonge puisqu'ils savent qu'à moins d'y être obligés, ils n'éliront jamais la plus difficile, même si celle-ci les séduit plus.

- Et la quatrième intelligence ?

- Celle-là, je la trouve splendide, très féminine. C'est l'acceptation de notre fragilité, c'est la conscience que l'Homme est prisonnier d'une enveloppe charnelle, une peau qui pèse quatre kilos pour une superficie de deux mètres carrés. C'est sa coquille, son intime frontière, son refuge inviolable, son espace de libre circulation entre soi et soi. Sans elle pour le contenir, il s'éparpillerait dans le vide. Un coup de lame, son vêtement se déchire et il perd la vie. En nous, se mêlent donc les extrêmes, force et fragilité, régulées par une constante capacité d'adaptation incroyable. Ce qui me rend fort, c'est cette adaptabilité, toujours fonction de la conscience de ma fragilité que je dois gérer honnêtement, avec humilité. L'être humain qui n'est pas capable de reconnaître sa fragilité, encore moins de l'envisager et d'y réfléchir, cet être là est un grand malade. Son quatrième bol est vide.

- Devoir identifier notre fragilité pour ne pas vivre idiot, tout un défi dans notre société dressée à la compétitivité forcenée ! Alors, quid du cinquième ?

- Celui-ci symbolise l'intelligence du Tout, l'unificateur. Il synthétise, réunit la connaissance des autres bols et en extrait la quintessence. Sans lui, il n'y a rien. S'il est absent, on ne pourra identifier à partir des autres bols aucune de ces quatre intelligences qui s'échangent autour et à l'intérieur de nous à la vitesse de la lumière. En conséquence, dominera un état permanent de doute, d'insatisfaction, d'inadaptation chronique, la seconde particularité de notre époque. Cette cinquième intelligence, c'est le centre, le métronome sur le piano, le rythme fondamental de la vie, son pouls. Son absence, c'est le sida mental.

- Un peu fort, non, Neill ? Cela fiche la frousse !

- Non, tout dépend de l'angle sous lequel tu le considères, vision de serpent ou vision de l'aigle ! C'est exactement comme lorsque ton système immunitaire est incapable de reconnaître un virus qui l'attaque, voire même tes cellules qui se retournent contre toi. Puisque personne n'est plus là pour défendre ta vie, puisque rien en toi ne reconnaît l'ennemi, tu finis par en mourir. Le manque de cette capacité de synthèse est ce qui nous isole et nous cristallise. C'est ce qui fait que l'ego se gonfle persuadé de son importance et se prend pour ce qu'il n'est pas. Le paraître domine alors l'individu.

Pourquoi sommes-nous habiles à subsister en tant qu'écosystème ? Parce que nous sommes capables de nous adapter à n'importe quel changement, climatique, géographique ou alimentaire, voire même conflictuel. Selon l'exigence de la situation, cette cinquième intelligence nous permet de nous mettre en état d'apnée et de mettre tous les autres bols en état de silence total, comme si elle nous lançait, impérieuse, le message suivant : "ferme-la, ne pense plus, lâche prise, sinon c'est la mort qui te fera taire définitivement".

- En quelle sorte, c'est notre génie adaptatif...

- Génie peut-être, adaptatif c'est certain ! Mais là aussi, tout le monde ne l'a pas. Il y en a qui au moindre coup de Trafalgar se raidissent, font les autruches, cherchent la réponse dans les cieux ou s'enfuient, toutes jambes dehors !

Ce qu'il faut retenir, Margaux, est que si tes cinq bols sont en harmonie, et ils n'ont pas besoin d'être pleins à ras bord, ils le sont sur une octave qui t'est propre, tout comme l'est ton code HLA qui préfigure cette identité biologique unique pour chacun. Cette tonalité ne sera jamais identique à celle de ton voisin, car elle est déterminée par ton hérédité dans tous ses aspects, ceux que l'on connaît et ceux que l'on ignore, et par ton acquis. La musique de tes cinq bols, de tes cinq sphères ne s'exprime que dans l'obéissance à cette octave qui t'est spécifique. Grâce à elle, tu peux évoluer dans la vie, je veux dire t'affiner en te dépouillant, puisque tu possèdes l'entendement de ce que tu es en relation à tous les autres. C'est un état d'équilibre et de distanciation amoureuse.

Une fois mis en ordre nos propres désordres, une fois acquis ce centre dont le manque nous jette dans l'inconséquence de la périphérie, alors nous pouvons nous mettre en route vers l'Autre. Alors nous serons capables de l'aider non pour foutre un sparadrap sur nos propres manques, mais pour donner ce que justement nous ne possédons plus, le plus difficile, ce qu'ils ont et que nous avons perdu, le goût de la vie. Alors nous serons capables de sauter les frontières et d'aller vers eux, là où ils sont et non pas de les "déplacer" pour les faire venir à nous. Alors nous serons capables d'écouter leurs besoins et non de leur imposer nos nécessités.

- Cinq portes qui s'ouvrent ou se ferment sur le monde ! Vu comme cela, Neill, on a l'impression d'un parcours du combattant ! Un bol vide, un bol mal rempli ou contenant une mauvaise soupe, et vlan, tu te retrouves par terre !

- Pas exactement, Margaux, la Vie est sage ! Il t'arrive toujours quelque chose qui te remet en route, le tout est d'être vigilant, de ne pas louper le coche. Et c'est là où la sixième intelligence est précieuse. Etre capable de synthèse n'enlève pas le sérieux des choses, par lequel on se laisse trop

souvent accabler. Pour peler le fruit de la gravité, il faut la sixième intelligence, l'humour qui, lui, épluche le sérieux. Rien de mieux que les contes soufis de Mulla Nasrudin pour illustrer ce que je veux dire !

- Et qui fait défaut, hélas, à la plupart ! Reste le septième. Celui-là, je suis sûre qu'il est comme la clef des contes qui ouvre toutes les portes !

- Le septième, c'est l'état de grâce, la capacité d'être en empathie constante avec le Tout. La qualité des cinq intelligences jointe à l'humour te fait parvenir à cet état, où tu es constamment et naturellement en état de communication, sans le vouloir, sans le chercher. Le septième bol est la non-dichotomie. C'est ce vers quoi tend l'être éveillé.

- Pourquoi tend, Neill ? On n'y arrive jamais ?

- C'est là où les choses se corsent et se dévoilent. L'Homme est par vocation inscrit dans la matérialité, prisonnier de sa peau, comme je viens de te le dire. Il ne peut donc jamais éprouver cette emphase avec le Tout, sinon y tendre. Les six bols, c'est la limite de l'Humain. Le septième, c'est-à-dire la réunion des six autres, c'est l'être intermédiaire entre l'Homme et le Tao.

- Autrement dit, tu ne peux pas être humain pour faire chanter ces sept bols !

- Tout le monde peut acquérir les six premiers bols, le septième tu n'y es pour rien. L'illumination, c'est l'élitisme de la sagesse et je n'y crois pas ! Un sage, un prophète, tous ceux que l'on suit comme des lucioles illuminatrices étaient et sont des six bols, parce que, Margaux, quand ils se retrouvent aux toilettes, ils sont tout comme toi, dominés par leurs intestins. Il y a donc plusieurs humanités qui se mélangent entre elles.

- Tu m'expliques ?

- On en a déjà parlé. T'expliquer quoi, ma puce ? Regarde, observe autour de toi. Il ne s'agit pas d'un jugement de valeur. Les bols sont des états d'évolution et ce que tu penses est toujours moins important que ce que tu vis. Nos critères de raisonnement sont toujours fonction de ces bols, de combien tu en as en état de marche, à moitié vides ou à moitié pleins. Ce sont eux qui nous limitent. Difficile alors d'en vouloir à l'autre ! Certaines personnes naissent avec des bols vides, qu'ils rempliront ou non, à travers une expérience comme un choc, un amour, un traumatisme, le coma où tu fais le choix de revenir. Même parvenu au sixième bol, l'Homme qui n'est qu'homme, en a peur. Si tu te lèves le matin et que tu te mettes à penser, tiens je vais voir mon frère et que tu salues le soleil, tout le monde dira que tu es folle à lier. Tu te souviens de ce film que tu as adoré et que beaucoup trouvent guimauve ? *Powder*, ce même dont la mère sur le point d'accoucher est foudroyée. Il est tout cela plus autre chose. Le septième petit bol, cela ne se discute pas, cela se sent.

- L'ange que l'on aimerait tous être...

- Il serait plus juste de dire Cœur Pur, Margaux, et je ne suis pas certain que cet état d'absolu soit très confortable. Je dirais qu'il s'agit plutôt d'une qualité vibratoire, un condensé d'énergie accumulé par des êtres éveillés, qui ont compris que la vie terrestre était un examen de passage. Tu le loupes, tu reviens, tu retournes au charbon jusqu'à ce que tu comprennes le rôle que tu dois avoir au moment où tu es là. Tu le réussis et tu choisis de redescendre ou pas. Si on voyait la vie avec les yeux de ce que l'on a été avant, cette mémoire cellulaire porteuse de celle de tous tes ancêtres inscrite dans ton intimité, si on la voyait avec les yeux de ce que l'on sera demain et que d'une certaine manière, nos enfants nous enseignent, si on avait une confiance inouïe en la vie, alors on comprendrait cette Loi de continuité. Mais à vrai dire, je préfère le statut d'homme...

- Facile à dire, papa, tu ne peux pas faire autrement !

- La différence entre l'Homme et le Cœur Pur est la même qu'il y a entre la personne qui est généreuse parce qu'elle ne peut faire autrement et celle qui le décide à partir de la raison. Chez la première, cela correspond à un état de gentillesse profonde et naturelle. La seconde cultive la compassion à condition de bénéficier en retour de la reconnaissance de l'autre.

- Le Cœur Pur, comme tu dis, serait un modèle d'égoïsme ? C'est le monde à l'envers !

- Ce serait plutôt un parangon d'intransigeance. C'est le type qui a tout compris, qui n'a plus la patience et envoie péter tout le monde dès lors que celui à qui il a décidé d'apprendre, fait sa mauvaise tête ou se fout comme d'une guigne de ses conseils. Tous les livres dits saints ou sages débordent d'imprécations divines et brandissent menaces et extermination si tu n'es pas dans leur moule ! Le statut d'Homme est sympathique parce que fragile, celui de Cœur Pur est à mon avis, beaucoup plus dur parce que dogmatique. Et puis, que veux-tu ! J'aime mon statut d'Homme, l'idée fragile et pathétique de ce qu'il est, tout comme l'est une banane qui attend qu'on vienne la cueillir. J'ai des enfermements, des préoccupations et des envies sympathiques ! Un Cœur Pur doit s'emmerder dans l'éternité, mais je dis cela à partir de l'homme que je suis !

Margaux se mit à rire...

- Toi et ton sens de la métaphore ! Quel tableau ! Un Cœur Pur goguenard sous nos regards de voyeurs et nos ailes clouées au pilori de son ennui ! Et les déglingués du cœur qui tapent le poker céleste en chantonnant ce qui est en bas est ce qui est en haut. On s'est fait mettre par les grandes largeurs !

- Il faut reconnaître que l'idée que l'on a du monde divin est complètement schizophrénique, d'autant plus que le sens d'un dieu, c'est quand même et avant tout l'Homme ! Les dieux ne sont rien sans leurs œuvres. Obéissant donc aussi à des contraintes, ils ont des problèmes de dieux.



Quand on monte Là-Haut, du moins c'est ce que j'ai ressenti quand je suis tombé dans le coma, on se connecte avec le Tout. Mais en même temps, on se rend compte que l'on n'est juste qu'un élément infime de ce plasma. Ce qui est en haut, est en bas, comme tu le dis si bien. Et s'il y a une hiérarchie en bas, il y en a donc une en haut, sauf qu'en-haut tu dois obéir par essence, alors qu'en-bas, tu désobéis par choix.

- C'est quand même plus rigolo !

- De ton point de vue d'humain, Margaux ! On vit avant tout sous la coupe de la philosophie de notre physiologie, manger, éliminer, respirer, dormir, se reproduire, faire l'amour, boire de l'eau ! Tu ne peux pas faire autrement que respirer, sinon que tu sois un sage ou que tu sois un parfait ignorant, tu mourras. Cela nous enserre complètement, cela nous gère et c'est absolument magnifique tant que tu te coules dans ce fleuve. Mais essaie d'en sortir et tu meurs, que tu sois chef d'Etat ou femme de ménage. Il n'y a pas de système qui ne soit pas limité, qu'il s'agisse de l'Homme, des Cœurs Purs ou des dieux ! Là-Haut, tu es aussi soumis aux Lois de l'Univers mais elles s'expriment sur une autre octave. Imagine tu arrives devant l'Inconnaissable et il t'enlève le chip du sentir, de la joie, de la peine, de la frustration ou de l'ennui. Il te lobotomise et tu es quand même heureuse. Et pourquoi te débranche-t-il ? Parce que si tu vas vivre des milliards d'années, le sentir devient complètement inutile. Tu ne vas tout de même pas discuter avec Lui, pour savoir s'il te renvoie dans les testicules d'un castor, les racines d'un arbre ou dans l'utérus d'une Inuit ! Si l'Homme n'éprouvait pas de la peine, s'il n'était pas en but à d'incessantes contradictions, s'il n'était pas obligé de faire des choix, s'il ne tombait pas malade, il serait dépourvu de ce dynamisme centrifuge qui le pousse toujours vers la survie, dans le sens de l'homéostasie. Tout est parfait, Margaux, bien que cela soit dur à avaler.

- Même les guerres, même le malheur ?

- Même les guerres. Parce que, ma fille, pays ou individu, on devient ce que l'on est toujours en réaction à quelque chose. Toutes les rencontres que l'on fait au cours d'une vie, toutes les épines qui nous piquent, tout arrive soit parce que l'on a de l'entendement, soit parce que l'on a besoin de stimulations réactives. Un dard pour nous aiguillonner. Dans tous les cas, il s'agit d'avancer, de grandir.

Pourquoi aller chercher le Nirvana au pied de l'Himalaya ? Apprend de ta mère, de ton père, de ta femme, de ton mari, de tous ces gens qui selon toi, te rabaisent ou t'oppriment. Ta mère qui fait eau de toutes parts, ton père qui n'en pipe pas une, sauf pour brailler des ordres, ta femme qui ne ressemble plus à rien, ton mari affaissé dans ses charentaises, ton chef qui n'a même pas l'envergure de son ombre et qui se prend pour Napoléon. Tous tes rêves qui dorment dans tes remises ! Ce sont tous tes maîtres,

parce qu'ils sont chiants, cons comme des poules, manipulateurs, égoïstes, mesquins. Des molochs médiocres qui font ce que tu es... Et toi qui, un jour de ras-le-bol cataclysmique, te promets et te jures devant l'éternité de ne jamais leur ressembler ! Ce sont eux qui véritablement te font faire des sauts quantiques, pas le lama safrané Duchmoll et ses moulins à prière.

Mais de cela, personne ne veut parler. Mieux vaut faire croire qu'il existe une élite de gens qui a comme travail, œuvre et projet, la sagesse humaine. On peut gamberger, examiner sous tous les angles et par le menu la question, la reformuler de trois mille manières, on en revient toujours au même point. Si on se demande quel a été le moteur profond de notre vie, la réponse est invariable : la galère, toutes les galères. Pourquoi ne parle-t-on pas de sagesse ici ? Pourquoi ne dit-on pas que l'on pêche la sagesse comme on pêche le marlin ? Derrière un bateau, pendant des heures et des heures de lutte et d'efforts ? Pourquoi n'en dit-on rien ? Parce que cette sagesse faite de sueur et de sang, on ne peut ni la breveter ni la rentabiliser. On ne peut pas l'enfermer dans une Eglise, une croyance ou une philosophie ni dans un quelconque schéma normatif, mais elle est trop peu glorieuse pour être dite. Non, l'Humain veut du clinquant, de l'inaccessible, des anges et des Cœurs Purs.

Mais dis-moi, Margaux, je te connais, ta tristesse ne s'envole jamais avec les mots...

- Cette nuit, je pensais à Richard et à Lady Eben. Pas à leur mort absurde, non, sinon bizarrement à la chance que j'avais de vivre ici, dans ce trou perdu d'Espagne. A toutes les choses que j'avais encore à faire et à celles qu'ils ne feront plus jamais. Je ne sais pas si c'est parce que j'ai fait une Roue avec eux, mais depuis, je sens leur présence amicale, surtout celle de Richard. C'est comme si ils m'exhortaient doublement à continuer.

- Ce qu'ils furent résonne en toi, Margaux. Le contenu de chacun de nos petits bols, la force avec laquelle on pousse chacune de ses portes se doit également à l'interaction d'événements qui peuvent nous être complètement étrangers, voire à des personnes que nous ne connaissons pas. Et pourtant, la disparition de Richard et de Lady Eben a modifié l'harmonie de l'ensemble des tiens, fait auquel tu n'aurais même pas songé il y a encore deux semaines.

Le chagrin est une joie en attente, la nuit, Margaux, contient toujours tous les matins.

Le corps agité de soubresauts, Indi rêvait. Peut-être à cette main qui un jour, pour partir en vacances tranquille, l'avait attachée à un arbre, quinze jours de lente agonie ou peut-être, à cette autre qui l'avait soignée et nourrie.

### **Entre l'Église et le politique, c'est une histoire de couple**

Le cardinal Wilewski faisait les cent pas. De longues enjambées. Un fauve encagé. Il avait prié pour eux, était allé jusqu'à célébrer en huit-clos solitaire une messe de funérailles, mais n'en était pas plus apaisé. L'indignation le soulevait, battait sourde entre ses tempes, accélérât les battements de son cœur tout autant qu'elle le surprenait. Ce n'était pourtant pas la première fois, dans l'histoire vaticane, que l'on se débarrassait physiquement de quelques gêneurs. Le Vatican était avant tout un État et réaliser les desseins terrestres de Dieu exigeait aussi de tendre la main au diable. Les fidèles s'en offusquaient, avant de replonger précipitamment la main dans le bénitier, les voies du divin étant impénétrables. Mais ces derniers meurtres étaient inutiles. Il avait pourtant mis en garde Mathias. En aucun cas, cela ne ferait fléchir ce Neill et ne leur fournirait pas plus d'informations quant au dispatching de la fortune de Ming Men. Ses comptes bancaires n'en révélaient rien, les mouvements d'argent étaient toujours réduits au strict minimum des frais de fonctionnement et leur transparence, remarquable. Pas de placement en bourse, pas de sociétés écrans, encore moins offshore. Quant aux paradis fiscaux, y songer aurait été mésestimer ce Neill. Les perspectives étaient minces. Le cardinal voyait mal le responsable de Ming Men jouer les Harpagon et semer des bas de laine remplis d'euros, plutôt que de dollars, aux quatre coins du monde. Il restait donc l'or et l'investissement immobilier. Mais même là, la question n'était pas simple ! Or en portefeuille ou en lingots ? Pierre ou terrain ? Comment ? Où ? Ce n'était pas en éliminant l'un après l'autre les membres importants de Ming Men que l'on allait obtenir des réponses ! Et ceux qui s'étaient vendus à l'Opus, étaient bien incapables d'en fournir à ce sujet.

- Procéder ainsi est complètement dépourvu de bon sens, en plus d'être inefficace, avait-il dit à Mathias. - Et je me fous de savoir ce que dit sa Sainteté. Mal conseillé, un chef d'État, religieux ou non, agira toujours de façon équivoque, d'autant plus qu'il ignore souvent tout de la réalité du terrain. Des actes de monarque et une pensée de gagne-petit ! Non seulement tu as fait disparaître inutilement deux personnes en pleine jeunesse, mais tu as également privé trois jeunes enfants de leur mère. Un exercice fantasmé de déstabilisation ! Tu t'es planté, Mathias ! Un beau gâchis ! Si ce Neill, avec son service d'ordre, découvre que l'on est derrière tout cela, on va avoir un sérieux problème, d'autant plus que nous ignorons complè-

tement de quels moyens de pression il dispose. Désormais on va agir à ma manière ! Débrouille-toi comme tu veux mais je veux rencontrer seul à seul ce type. On finira bien par trouver un accord quelconque et dis-lui que le choix du lieu est sien.

L'Albaicín... Neill lui avait fixé rendez-vous dans le bar cosu mais simple de cet hôtel, situé au fond d'une ruelle sinueuse et ouvert sur une place minuscule, bornée par d'antiques maisons mauresques, les *Cármenes*, dont le nom venait du mot arabe signifiant vigne. Le cardinal se demanda s'il fallait y voir une ironie de son interlocuteur quant au choix du lieu, ce quartier de Grenade qui portait le même nom que le bar, et où la majorité des églises et couvents avait été construite sur d'anciennes mosquées. Il le vit arriver de loin, à pied et n'eut pas à attendre. Neill était toujours scrupuleusement ponctuel. Jan Wilewski le reconnut à sa makhila. Bien qu'il ne fût absolument pas son type d'homme qu'il aimait élancés, musculeux et bronzés, le cardinal fut séduit par l'espèce de détachement ironique qui se déprenait de son regard, en contrepoint de son léger embonpoint de père tranquille.

- Vous avez demandé à me voir, me voici, Cardinal, lui lança-t-il en guise de salut.

Il fut si direct, avec cette spontanéité qui semble si naturelle aux personnes sûres d'elles-mêmes, que le cardinal retira précipitamment sa main droite portant l'anneau cardinalice. Neill n'allait certainement pas se prêter à cette farce du baiser. Sans attendre sa réponse, Neill se dirigea vers la terrasse intérieure de l'hôtel, embaumée par les orangers, commanda au passage un verre de Fino, en offrit un à son interlocuteur, qui le refusa.

- J'ai souhaité vous rencontrer à titre professionnel et privé, lui dit le Cardinal en pressant le pas derrière lui, pestant contre cet homme qui n'avait encore rien dit, mais devant lequel il se sentait pourtant comme un vulgaire quémendeur. - Sa Sainteté m'a chargé de vous transmettre cordialement une offre de collaboration, non sur le terrain du religieux évidemment, mais sur celui du social. En effet, depuis toujours l'Eglise et Ming Men mettent leurs compétences au service des plus démunis, particulièrement en ce qui concerne les domaines de la santé et de l'éducation. Sa Sainteté est donc d'avis qu'il serait des plus fructueux que nous unissions nos forces, d'autant plus que nous menace une désintégration globale.

L'injonction pontificale lui sembla soudain déplacée et empreinte d'irréalité, peut-être parce que la simplicité de cet homme qui n'attendait rien de personne sinon d'abord de lui-même, en accentuait la vanité. Le cardinal se sentit gauche et ridicule.

- Désintégration globale ! Sa Sainteté voit grand ! Un peu mélodramatique, non, Eminence ? Le mythe de la fin du monde est aussi vieux que le

monde lui-même ! Depuis la fin de l'empire romain, cela fait presque deux cent fois que mages, astrologues, vrais et faux prophètes et même des papes nous la prédisent, cette apocalypse. Mais j'aurais espéré de sa Sainteté qu'Elle ne se laisse pas aller à ses ronds-de-jambe dignes d'un souteneur anxieux de ne pouvoir conquérir la fille qu'il convoite !, lui répondit Neill d'un ton calme. Trop calme...

Sa voix se durcit. Il se pencha brusquement en avant.

- Cessez de me prendre pour un imbécile ! Libre à vous de continuer à jouer ce jeu des civilités idiotes, auquel cas je n'ai plus rien à faire ici. Vous résumez d'ailleurs d'une façon fort elliptique le contenu de la lettre qu'il a fait parvenir à Ming Men. Celui-ci était nettement moins sibyllin que vos propos. Par son invite à l'arrêt des hostilités et l'aveu implicite de sa culpabilité, qualifiée de regrettable erreur, le tout émaillé de regrets et d'excuses fringuées de diplomatie, elle signe plus votre reddition que votre supposée offre de pourparlers. Alors, je vais être très clair, Cardinal. Vous n'êtes pas en position de proposer et encore moins d'exiger quoi que ce soit de Ming Men, et je me contrefous des souhaits de Sa Sainteté, comme vous la nommez si bien, ou de quelconque de ses obligés.

Parlons plutôt, continua Neill avec une telle froideur que toute trace de sourire s'effaça du visage du cardinal, - des gens de mon Ordre que vous avez harponné dans vos filets sectaires, car pour moi, l'Eglise est une secte qui a juste l'avantage pour ne pas être labellisée ainsi d'être du bon côté du manche ! Parlons Eminence, puisque vous tenez absolument à converser avec moi, de ces deux jeunes gens à qui vous venez d'ôter la vie avec un courage admirable. Et à ce sujet, vous aviez raison au moins sur un point, c'était un acte stupide et inutile, impropre à me faire plier.

Le cardinal devint livide. Comment savait-il ? Déjà, si vite ? La maîtrise affichée par Neill où affleurait une colère contenue et dont il pouvait mesurer l'intensité à la froideur coupante, presque inexpressive de son regard, fascinait d'autant plus Jan Wilewski que la brisure de sa voix venait en contrepoint avouer son chagrin.

- Vous vous demandez sans doute comment il est possible que nous l'ayons su aussi rapidement ? Trop de confiance é mousses la vigilance ! Vous manquez de prudence. Par exemple, Rani... Vous ne connaissez pas l'Inde, n'est-ce pas ? Et ce n'est pas Werner qui pouvait vous en donner une juste approximation, trop aveuglé par son racisme. Vous avez donc évalué les réactions de cette femme en faisant abstraction du fait qu'elle était Indienne et qu'elle ne pouvait, en aucun cas, réagir différemment de vous. Manque d'analyse anthropologique ! J'ai jugé plus sage de faire intervenir certaines personnalités indiennes, les unes amies intimes, les autres non, mais suffisamment en position délicate pour faire ce que leur demanderaient leurs compatriotes.

Le centre de Reay Road a été mis sous surveillance. A peine deux heures après le décès de Richard et Lady Eben, Rani a été prise d'une fébrilité dispendieuse, attisant la curiosité tapageuse de ses voisins, avant d'annoncer à l'équipe du centre qu'elle partait en voyage avec son époux. On avait de fortes présomptions quant à la non-culpabilité plutôt qu'innocence du mari. La vigilance s'est donc essentiellement reportée sur elle. La police les a cueillis à l'aéroport. Et croyez-moi !, En Inde, les flics ont la matraque persuasive. Se voir entouré par une dizaine d'entre eux n'augure jamais rien de bon, si vous leur résistez. La femme a donc tout avoué, l'argent, le poison, votre ami Werner et Sofia.

C'est cette dernière qui nous a fourni l'information sur l'implication de l'Opus Dei. Vous pouvez également porter à votre actif, son suicide ! Il ne restait plus qu'à remonter jusqu'au Vicaire du Christ. Voyez-vous Cardinal, jamais dans l'histoire de notre Ordre, même si nous avons commis des erreurs, nous avons fait collusion avec le Vatican. On ne peut en dire autant de certains hauts dignitaires de la Curie Romaine envers notre organisation.

Si Jan Wilewski s'en étonna, il ne le montra point. De toute façon, il n'avait plus ni les cartes en main ni grand-chose à expliquer ou à défendre et ce Neill ne lui en laisserait certainement pas l'opportunité. Il semblait savoir parfaitement ce qu'il voulait et se soucier comme d'une guigne des codes et des convenances.

- Vous avez donc causé la mort de trois de mes amis, puisqu'il faut bien aussi vous attribuer l'accident d'Anton, sans parler de celle des personnes qui l'accompagnaient et des suicides de certains de vos récents comparses. A cause de vous, trois femmes aujourd'hui sont en prison, cette Rani et deux autres de vos acquisitions, membres de l'Opus Dei plutôt que de Ming Men vu l'intégrisme religieux qu'elles ont professé lors de leur arrestation. Pour mémoire, je vous nomme la française Géraldine qui vivait à Grenade et à qui je rendais régulièrement visite et Monique, une suisse. Pendant des années ces deux femmes ont du ronger leur frein avant d'étouffer dernièrement de haine à mon égard, A plus de soixante ans bien sonnés, l'amour hystérique qu'elles portent à l'Opus, les font passer à leurs propres yeux pour des justicières. Géraldine, qui a participé à de nombreuses missions en Afrique, nous a méchamment affirmé qu'elle ne se sentait pas coupable, puisque agissant au nom du Christ et qu'il était hors de question, toujours en son nom, qu'une négresse ait un poste de responsable dans Ming Men. Pour elle, Ming Men n'existait même pas ! Toujours à cause de vous, trois enfants n'ont plus de mère et quatre autres ont failli se faire lyncher...

- Vous ne pouvez tout de même pas nous imputer la responsabilité de tout ce qui arrive ! C'est qui ces quatre enfants ?, bredouilla le Cardinal.

- Les enfants de Rani... La nouvelle de la mort de Lady Eben et de Richard et la culpabilité de cette femme se sont répandues comme une traînée de poudre, nourrissant dans son sillage une fureur paroxystique, non pas tant pour le meurtre en lui-même, sinon pour ce qu'il signifiait pour toutes ces personnes, à savoir la fermeture immédiate des centres et la cessation de notre présence en Inde et de toute aide quelle qu'elle soit. La justice populaire indienne s'encombre peu des intérêts disparates de ses représentants, qui de toute façon n'auront aucun mal à trouver d'autres sources de financement. Alimentée par une exaspération qui s'éveille et ratisse la moindre encoignure, rassemblant bientôt une foule excitée et grondante, curieuse aussi, elle se déchaîne, expéditive et assassine, se déploie et s'abat sur ses victimes, avant de se retirer apaisée, laissant derrière elle des tas sanguinolents et méconnaissables. Lynchage, tabassage, arrosage d'essence, coups de bâtons, de poings, de pieux ou de couteaux. Etripage en règle où la police intervient rarement et qui s'étend bien vite à toute la famille, voire la communauté. Il s'en est donc fallu de peu pour que ces enfants et leur père ne soient victimes de la vindicte meurtrière populaire de laquelle même leur mère n'est pas à l'abri dans sa prison. Je les ai fait sortir de leur pays dans lequel ils ne pourront jamais retourner ou du moins pas avant longtemps. Quant aux exécuteurs de vos basses œuvres, sacrifiés pour votre cause, les avocats de Ming Men vont assurer leur défense.

Le Cardinal sursauta. Lui qui se targuait d'être un esprit réactif et doté d'un sens d'adaptation rapide, n'y avait même pas songé. Ni aux enfants, ni à ces femmes ni aux avocats.

"Décidément, j'ai tout désappris. Dire qu'à l'époque où j'étais jeune séminariste, j'avais collé au-dessus de mon lit, cette phrase que je voulais éternellement percutante à mon cœur : *"l'honnêteté a ceci d'immoral en ce qu'elle suppose de conscience personnelle !..."* Tiens, je devrais le lui dire, cela me ferait rire un peu !

- Ecoutez, Neill...

- Non, Eminence, c'est vous qui allez m'écouter. D'abord vous allez me débarrasser de tous ceux que vous avez séduits avec votre fric et vos promesses. Faites-en ce que bon vous semble, mais sachez qu'ils seront surveillés. Ensuite, cessez vos manœuvres, toutes vos manœuvres. Ming Men a en sa possession plusieurs documents susceptibles de faire chanceler la papauté et pas seulement celle en place actuellement. Je vous laisse en imaginer les conséquences. Observez ce statu quo, fichez-nous la paix et je vous donne ma parole que rien ne sera fait à l'encontre ni du Vatican ni de l'Opus Dei. Mais à la moindre incartade, je vous donne également ma parole que ces informations sortiront, d'une manière ou d'une autre, même si cela prend des années.

- Ne me faites pas rire, Neill. Il serait injurieux autant pour vous que pour moi, de prêter foi à ces fantoches du scandale, aussi véridiques et révoltantes, je n'en doute pas, que soient ces informations. Vous savez aussi bien que moi que ces révélations ne changeront rien. Les médias battront manchettes, histoire de compenser leurs méventes, le peuple lèvera la tête en se disant que l'on est tous des putains de curés, avant de retourner vaquer à ses préoccupations quotidiennes. Sa Sainteté noiera le poisson dans de pieuses oraisons et battra publiquement sa coulpe et tout le monde sera content.

- Je dois admettre, Cardinal, la justesse de votre analyse. Cela dit, je n'ai nullement l'intention de me battre contre vous, animé par un quelconque esprit de vengeance personnelle. Vous avez une légitimité de deux mille ans d'histoire et la caution de plusieurs millions de personnes à travers le monde. J'ai toujours pensé que se battre pour une dissidence d'opinions était le plus primaire qui soit. L'idéologie est une perversion de l'esprit. Croire à l'une quelconque d'entre elles, c'est entretenir en soi une pathologie de l'âme car, il est inconcevable pour un esprit libre d'adhérer à une seule ! L'Eglise est une perversion de la foi et la seule manière de la contrecarrer, est de l'attaquer sur le fondement de son pouvoir, l'argent.

- Je suis curieux de savoir comment vous envisagez cette possibilité, qui me semble quelque peu irréaliste !, l'interrompt Jan Wilewski, sur un ton de défi.

- Eminence, entre autres choses, vous tentez de détruire Ming Men à cause de sa fortune, espérant bien entendu être les seuls à gagner le gros lot. Pourquoi ? Parce que celle du Vatican est sur la corde raide. Vous dépensez énormément d'argent pour faire tourner votre boutique, entretenir vos biens immobiliers et vos œuvres d'art. Vous en déboursez plus que vous n'en rentrez. Vous vivez sur vos acquis. Les donations grandioses ne sont plus d'actualité, et d'ailleurs elles n'ont jamais été altruistes. Parler de transaction serait plus juste. Les affaires plus ou moins louches dans lesquelles vous trempez, cela aussi nous le savons, suffisent à peine à maintenir votre navire à flot. Or, l'argent, Cardinal, c'est comme la vie. Pour vivre, il doit respirer, bouger, prendre des risques, fructifier...

- C'est ce que nous faisons.

- Sauf que vous n'avez plus les moyens de vos actes. Votre crédibilité est en chute libre. Trop de lièvres s'égaillent dans les vertes prairies du bon Dieu. Tous ces hommes qui s'en sont allés de la soutane pour une gâterie illicite, tous ces soupçons sur le maniement frauduleux de vos avoirs financiers, vos accointances avec la Cosa Nostra, la rumeur des sourdes batailles qui minent le Vatican et où s'affrontent diverses factions prêtes à tout pour s'emparer du pouvoir temporel, vous a lentement discrédité aux yeux de l'opinion publique. L'Eglise a perdu sa faculté d'empathie.



- C'est dans l'air du temps. Le politique aussi est en perte de vitesse. Les peuples n'y croient plus. De plus en plus, ils se tournent vers le communautarisme, voyant naïvement dans l'expression de cette nouvelle dynamique grégaire, la solution à la détérioration de la situation mondiale actuelle, protesta mollement le cardinal

- La démarche est peut-être naïve comme vous dites, mais au moins elle a le mérite de leur laisser une marge de contrôle dans leur vie quotidienne et de développer des alternatives locales face à un système hégémonique à l'agonie dont l'Eglise et le politique en sont les gisants. Avoir érigé la culture monothéiste en dogme obligatoire global - le fameux une seule tête sur une seule file - vous a conduit à cet effondrement que vos secrets d'alcôve n'ont fait que précipiter. L'Eglise est un archétype, Monseigneur ! Et c'est une aberration que celle d'imposer la même couleur liturgique à tout le monde. En Inde, en Afrique, en Asie, les convertis chrétiens, vos nouveaux marranes, ne délaissent jamais leurs croyances culturelles. Vous vivez trop sur vos acquis matériels et spirituels et consacrez des sommes importantes à l'évangélisation, à fonds perdus d'ailleurs tant les nouvelles recrues se font rares. Un bon point pour l'Eglise, cependant : dans cette débandade où vos histoires de famille figurent l'anecdotique, vous aurez toujours l'appui du politique puisque les chrétiens représentent des votes potentiels dont celui-ci a besoin. Soutenir le Vatican contre vents et marées lui est vital, car les déçus de l'Eglise peuvent changer l'issue d'un vote.

Le cardinal se dandina mal à l'aise sur son fauteuil, mesurant combien il lui était plus facile d'en imposer lorsqu'il était confiné au confort familial de son bureau. Quelles étaient ces informations dont Ming men disposait qui pouvaient défaire la chrétienté ? Il y avait tellement de possibilités qu'il en fut lui-même effaré. Il se racla la gorge, essayant de se donner une contenance de fermeté et dit d'un ton conciliant :

- Vous avez raison. Finalement, entre l'Eglise et le politique, c'est une histoire de couple. On s'est désiré, on s'est aimé, on s'est trahi et on s'est réconcilié. On s'est construit ensemble, on a vieilli ensemble et on mourra ensemble. Mais croyez-moi, notre heure n'a pas encore sonné, et en attendant...

- En attendant quoi, Monseigneur ! Vous oubliez l'amante qui s'est glissée entre vous, la pomme de la discorde, la laïcité. Elle vous a dépouillé du meilleur de votre système. Elle n'a rien inventé, elle s'est juste contentée de le copier.

- Que voulez-vous dire ? Je ne comprends pas et il me semble que nous nous éloignons de la stratégie visant à contrecarrer quelconque de nos actions pouvant vous nuire.

- N'importe quelle tactique exige de la cohérence, Cardinal, si vous ne voulez pas vous retrouver dans la situation affligeante où vous a conduit

son absence. Et n'oubliez pas que le multiple retourne souvent au particulier.

Jan Wilewski ne répondit pas. Il était conscient d'être arrivé au bout de quelque chose. C'était justement de cela dont il désirait parler avec ce Neill. Lui en laisserait-il la possibilité ?

- Avec la laïcité, l'Eglise a perdu l'exclusivité de la confession et donc du service formidable de contre-espionnage que cet acte, en apparence banal, impliquait, reprit celui-ci, imperturbable.

- Et que faites-vous du secret de la confession ?, s'étrangla presque le cardinal

- Cessez de faire comme si vous tombiez du ciel ! Vous savez aussi bien que moi que l'église en tant que lieu, véritable plaque tournante, avait aussi pour but d'attirer autant les fidèles que les non-croyants. On y échangeait des informations, on y apprenait qui achetait tel terrain, qui s'alliait avec qui et j'en passe ! Dans l'intimité du confessionnal, l'officiant collectait une foule de renseignements sur tout ce qui structurait la vie de ses ouailles, matériellement, spirituellement et sexuellement. Il pouvait y lire leurs attentes, leurs espoirs et leurs peurs et dresser, sans trahir pour autant le secret de la confession, un portrait anthropologique très précis de ses fidèles, qu'il communiquait fortuitement ou non à ses supérieurs, sans parler de l'influence politique des confesseurs des rois et autres princes. Bref, la confession a été au pouvoir de l'Eglise ce que *Facebook* est aujourd'hui à la société laïque, lui permettant ainsi de contrôler à travers les systèmes informatiques et la téléphonie la traçabilité de ses usagers, d'en connaître les habitudes et les goûts, et de dresser leur profil psychologique. Voilà aussi pourquoi l'Eglise n'a plus aujourd'hui les moyens de son leadership. Le nouveau monothéisme est économique et également informel, s'organisant autour de réseaux. C'est donc très simple, Cardinal ! Si vous m'emmerdez, je répondrais à votre attaque premièrement en empêchant le Vatican de faire du business. Partout où vous bougerez vos pions, vous trouverez les nôtres. Ming Men a les moyens de bloquer n'importe quelle intention de marché du Vatican. Vous ne pourrez plus ni vendre ni acheter. Et un argent qui ne bouge plus est un argent mort et je vous asphyxierais d'autant plus facilement que les fonds du Vatican sont presque un pourboire comparés aux nôtres.

- Un lent garrottage économique... Je n'y avais pas songé. C'est astucieux, très astucieux. Votre impassibilité devant les dommages que nous vous avons infligé, votre absence de ressentiment, votre sens de l'équité, votre préoccupation du mieux-être des acteurs volontaires et involontaires dans cette affaire forcent mon admiration. Et votre implacabilité martiale à protéger les vôtres, quels qu'ils soient, par des moyens je dirais presque éthiques, ne fait que la renforcer.

- Arrêtez-donc ces vaines flatteries dithyrambiques. Je ne résume pas Ming Men à moi seul ! Au sein de l'Opus, vous disposez aussi de jeunes recrues qui travaillent animés par une certaine illusion quant à la doctrine de son fondateur et aux opportunités que peut leur offrir cette organisation à travers son carnet d'adresses ! Le réseau de Ming Men, pour reprendre ce terme à la mode, est extrêmement varié, puisque nous sommes en quelque sorte polythéiste et acceptons non pas une obédience, une religion, une race, un milieu social ou une culture, sinon des individus qui désirent profondément que les choses changent, au besoin se sachent, et qui veulent participer efficacement à la construction d'un monde plus juste et moins destructeur que celui-ci. Et c'est par ce biais de la labilité informationnelle que je freinerais également toute entreprise dommageable à notre égard, d'où qu'elle vienne. Aujourd'hui, on se bat plus avec l'arme de l'info qui ne laisse pas de traces balistiques, qu'avec un Beretta !

- Justement...

De nouveau, il se tortilla sur son fauteuil, croisant et décroisant les jambes, malaxant ses mains comme pour chasser le froid intérieur qui le brûlait.

"Comment aborder le sujet ?, pensa-t-il. - Comment appeler cet homme, Neill ou Monsieur ?, Comment lui faire comprendre que Ming Men me séduit plus que ne l'a jamais fait l'Eglise et que cela réveille en moi des choses que j'avais oubliées ?

Neill gardait un silence qui ne lui disait rien qui vaille. Jan Wilewski se sentait observé, fouillé, dénudé par cet homme qui pourtant, ne faisait rien d'autre que déguster, quasi avec recueillement, un excellent Fino.

- Vous voulez rentrer dans Ming Men, lui dit-il d'une voix si basse que Jan Wilewski sursauta, convaincu qu'il avait mal compris. Comment avait-il deviné ?

- Mais enfin, vous lisez dans les pensées, vous êtes télépathe ?

- Vous rigolez, vous un homme d'Eglise ! Moi, télépathe ! Et pourquoi pas prophète pendant que vous y êtes ! Je connais les hommes, Monseigneur, c'est tout et c'est trop. Vous avez le dos au mur, vous savez que vous ne pouvez aller plus loin sans vous perdre à jamais, et vous avez la trouille. Vous cherchez juste une issue de secours pour redonner un semblant de fraîcheur au tas d'ordures qui vous sert de conscience. Bref, ce que vous souhaitez est de vous acheter une conduite, votre purgatoire sur terre. Vous vendriez même votre âme au diable pour cela ! Vous êtes le genre de fils de pute entre l'ange et le démon et vous avez été démon une grande partie de votre vie. Et aujourd'hui, vous vous dites : "quand même on ne sait jamais, si toutes ces conneries que nous vendons depuis deux mille ans existent vraiment dans l'au-delà, entre enfer et paradis et si effectivement il y a une balance des âmes, cela serait quand même mieux

qu'elle penche du bon côté. Au cas où, on ne sait jamais, je vais donc consacrer les dernières années de ma vie à travailler au sein de cette incroyable organisation." Voilà ce que vous pensez !

Le cardinal se ratatina sur lui-même, partagé entre le soulagement et l'humiliation. Au moins, il n'avait plus à jouer au chat et à la souris. Le regard implacable de Neill le traversa.

- Je vais accepter, Cardinal, et soyez certain que je ne vous fais pas un cadeau, mû par une quelconque sympathie. Il serait plus exact de dire que je vais vous piéger. Ce que vous ne saurez jamais, c'est pourquoi malgré le fait que vous ayez commandité l'assassinat de mes amis, je vais vous donner les moyens de devenir un ange, comme vous dites. Et comme vous êtes un super fils de pute, vous allez m'être super utile. Mais je vous préviens, si vous bougez un petit doigt, je vous découpe en morceaux. Cela dit, je suis aussi conscient que si vous rentrez dans la mouvance de Ming Men, les vôtres se sentiront trahis et je ne donne donc pas cher de votre peau, s'ils l'apprennent.

- Vous ne plaisantez pas ? Vous acceptez vraiment ?, l'interrompit d'une voix fébrile le cardinal.

- Oui, Cardinal. Cela ne me gêne aucunement de vous donner cette opportunité qui au demeurant, n'en est pas vraiment une. Vous savez aussi bien que moi qu'un homme qui a commis le pire sous toutes ces formes, est encore plus efficace et dangereux lorsqu'il se propose de devenir un défenseur de la veuve et de l'orphelin ! Je vais même vous confier un poste de responsabilité. Vous serez rémunéré et vous bénéficierez des mêmes avantages que tout un chacun dans Ming Men. Pour le reste, je vous laisse vous débrouiller. Des types comme vous s'arrangent toujours avec leur merde au cul. Toutefois, je vous donne aussi ma parole que si vous me trahissez, le prix sera terrible. Je connais tout de vous, votre famille et les personnes importantes pour vous. Ne commettez donc pas l'erreur de me sous-estimer et de croire que tout ne dépend que de moi. Ming Men fonctionne d'une manière très spéciale. Si demain je mourrais, les choses continueraient de la même façon et cet avertissement serait toujours valide. Nous ne répondons pas à un système pyramidal. Notre force provient du fait que nous sommes interdépendants les uns des autres. Ce n'est pas les armes qui gagnent une guerre, ce n'est pas la force qui fait le pouvoir, sinon quelques hommes et femmes déterminés et qui en ont les moyens. Nous vous contacterons en temps voulu, conclut Neill, en se levant sans prêter attention, en apparence, à la silhouette sombre qui se découpait en contre-jour, sur le seuil du patio.

"Mathias... pensa Jan Wilewski. Que fait ici cet oiseau de mauvais augure ? Il ne devrait pas être là ..."

### **Le voyage de mille lieux commence par un pas**

Face à face, comme chaque jour depuis des années, Neill et sa fille se livraient un combat au bâton chinois. Je les observai, leurs pieds nus glissant sur la terre, leurs gestes fluides mais précis se déployant, se prolongeant l'un dans l'autre suivant un invisible cercle. Les coups, à peine portés, faisaient vibrer le bambou et s'accompagnaient parfois d'un cri sourd qui faisait aboyer la chienne, tournoyant autour d'eux. Je glissai mon parapluie rouge dans ce ballet où chacun n'avait d'autre ennemi que ses propres défauts. Mais seul, Neill en nota la vibration et sut se séparer de sa trajectoire, pas assez rapidement cependant pour éviter le coup que lui porta Margaux et qui en combat réel, aurait été mortel.

- Qu'est-ce qu'il t'arrive, Neill ? C'est rare que je te prenne au dépourvu, lui dit-elle, en le saluant d'une légère inclinaison du buste.

- Rien du tout ! J'ai simplement senti un Leprenchaun, un *duende* comme on dit ici en Espagne. Laisse-moi me reposer une demi-heure...

- Tu devrais te ménager, Neill, lui murmurai-je.

- Je me soigne, Shamaël, et je suis sur le lent chemin de la guérison, sans traitement allopathique. Des amis, professeurs réputés en oncologie, en surveillent régulièrement l'évolution et n'en reviennent pas. La tumeur diminue, les coordonnées bioélectroniques du sang, de l'urine et de la salive se rééquilibrent, mais ils récusent féroceement tout bénéfice aux médicaments homéopathiques que je prends. Ils m'opposent un argument imparable. Pour eux, tout se résume à mon mental. Je suis donc une exception inapplicable ! Ils sont incapables de reconnaître qu'il y a d'autres voies possibles pour soigner un cancer et refusent catégoriquement toute remise en question du dogme médical, et je ne te parle même pas d'eux-mêmes.

Pourtant lorsque nous discutons ensemble, ils reconnaissent qu'à prendre longtemps un traitement chimique, on devient à x pour cent le remède plus quelque chose qui te ressemble, mais qui n'est plus tout à fait toi, quelque chose qui n'est plus vraiment guérissable, puisque tu as perdu ton intégrité physiologique. Plus rien ne t'obéit, puisque une grande part de toi-même est en partie substituée. Le médicament a pris la commande de ton cerveau et tu obéis aux diktats de la substance chimique. Tes liquides organiques, leur équilibre acido-basique jusqu'à ton état animique sont le reflet de sa composition et je n'ai aucune envie d'être dominé par une

quelconque chimio, alors qu'il ne me reste peut-être que peu de temps à vivre. C'est un peu comme exiger d'un coureur de cent mètres qu'il se donne à fond dans sa course, tout en le prévenant qu'au "mètre quarante deux", il se prendra une balle dans la tête. Depuis plus d'un an, je me traite en cohérence avec mes convictions. Il y a des hauts et des bas, mais dans l'ensemble, je me sens bien. On passe à autre chose ?

Je n'ignorais rien de tout cela et me rappelais fort bien de ce que m'avait dit Neill, au sujet de la guérison. La Roue pouvait être aussi thérapeutique, mais la science lui refuserait dogmatiquement toute véracité et efficacité. Dès que l'on touche au subtil, c'est une autre paire d'hosties. La vérité n'est plus la même. Son paradigme s'effusque. La science voulait des preuves pour ne plus avoir peur...

- C'est avant tout un acte de foi, m'avait-il dit. - Tu es malade, couché dans ton lit, corps cassé et esprit désespéré, et tout d'un coup tu penses à cet endroit où tu as toujours rêvé d'aller et tu te mets, va savoir pourquoi, à dialoguer avec des personnes, célèbres ou anonymes, vivantes ou disparues, inconnus ou compagnons de route, qui t'ont marqué, l'un par son œuvre, l'autre par son amitié. Tu sais sans pouvoir l'expliquer que ces personnes vont t'aider. Tu leur racontes tes paysages imaginaires. Tu fais une Roue et soudain tu te retrouves dans l'endroit de ton fantasme. Une connexion invisible, fruit de ton inquiétude, s'établit à ton insu avec toutes ces personnes. Tu le penses, tu le conçois, tu y crois et cela se fait. Une émission immature de cette compréhension souterraine et non-verbale...

Des cycles se succèdent, parcourus de zones d'ombre, de feu, de sang, de douleurs, de maladies et puis un jour, naît un autre horizon de bonté, d'amour, de joie. Au yang s'enchaîne le yin. Combien de gens ont réfléchi sur le pourquoi de la mort ? Pourquoi c'est la seule chose pour laquelle notre libre-arbitre ne peut s'exercer quand on accepte son mouvement naturel ? Combien de gens ont médité sur l'idée de la non-pensée cognitive et ont travaillé à développer leur aspect sensible et à connecter avec ce Tout ? Chose impossible quand on est désordonné. Mais petit à petit, à s'organiser, on rencontre d'autres personnes qui sont dans la même démarche. Et l'on se rend compte que l'on représente une force formidable pour contrer simplement la force contraire. Certes, on n'y arrive pas en permanence. On a nos zones d'obscurité où l'on doit vivre notre vie d'Homme avec des choix contradictoires. Mais cette connexion te met au contact d'un vortex qui inocule quelque chose en toi. Tu avais peur, tu étais angoissé. Tu ne sais pas ce qui s'est passé, mais soudain tu n'es plus le même. Il m'arrive de faire des Roues pour mes patients qui n'en sauront jamais rien, je veux dire explicitement.

De la même manière, je sais que quelqu'un qui perd sa cohérence énergétique peut se soigner en utilisant l'intégrité biologique d'une personne

qui lui est proche, avec son accord évidemment. On ne sait même pas comment on fait pour respirer, comment peut-on être sûr alors de quoi que ce soit !

De multiples maux avaient marqué la course de Neill, deux abandons, un accident de moto, la perte de son intégrité physique, la mort d'un enfant, l'histoire de son fils, Ming Men et maintenant, cette maladie. Tout cela aurait pu mille fois le briser et pourtant, il en sortait chaque fois grandi, chaque fois plus fort, chaque fois plus léger. Il était de ces êtres qui nécessitent la souffrance, autant pour arrêter leur course folle qu'engendre leur passion à vivre plutôt que la désespérance, que pour y forger leur élévation. La vie, leur vie s'y intériorisait et y déployait d'autres chants, plus secrets et plus amoureux.

- Je t'ai entendu me traiter de Leprenchaun, dont l'origine remonterait à la préhistoire, lui dis-je en souriant - quand les Normands appelèrent ainsi un peuple d'hommes de petite taille, jaillissant comme des farfadets, du labyrinthe touffu des buissons pour les combattre à coup de branches de prunelier. Ce bâton en bois de prunier mit en déroute les armées anglaises de Richard II au XIV<sup>e</sup> siècle, mais il était aussi de toutes les cérémonies, fêtes et combats singuliers. On l'offrait aux garçons pour marquer leur passage à l'âge d'homme. Les femmes pratiquaient également cet art martial, les chaussures remplies de cailloux. Mais lorsque les Anglais interdirent aux Irlandais de porter tout ce qui de près ou de loin, pouvait s'apparenter à une arme, dont les couteaux qui servaient d'outil aux paysans, le Stillelagh devint leur arme de prédilection. C'est l'un des frères de ta grand-mère Félicity, qui s'appelait également William, qui l'initia à son maniement.

Mais tu te doutes bien que je ne suis pas venue jusqu'ici pour te narrer les exploits du clan Neill !

- J'allais te le faire remarquer, Shamaël !

- Plusieurs choses m'amènent en effet. La première concerne indirectement Ming Men. Un banal accident de la route. Une route glissante ? La pluie ? La voiture qui roule trop vite ? Le conducteur qui en perd le contrôle ? Je n'y aurais pas prêté attention, si la plaque d'immatriculation visible sur la photographie des restes carbonisés de la Mercedes ne portait les trois lettres réservées aux véhicules du Vatican, SCV. Le corps a été identifié comme étant celui du cardinal Jan Wilewski.

- Le service d'ordre de Ming Men m'en a informé. Je pressentais qu'il finirait ainsi. Lorsque je l'ai rencontré, il y a quelque temps, je n'ai pas prêté attention au fait qu'en sortant - cela m'a paru normal - j'avais croisé le chef des services secrets du Vatican, un certain Mathias, avec qui le cardinal semblait très lié. Je suppose que son devoir de nettoyage passait

avant leur amitié. Le cardinal devait s'en douter si j'en juge le contenu de sa courte missive que j'ai reçue ce matin.

- Et sans indiscretion, que te disait-il ?

- Je me proposais justement de te la lire. "Très cher Neill..."

- Très cher Neill, un peu surprenant, non ?

- Pas vraiment. Le cardinal m'avait demandé d'entrer à Ming Men.

Je continue, si tu me le permets :

"Je vous écris ces quelques mots, pressé par l'imminence d'un danger que je pressens, je ne connais hélas que trop mes gens. Et je ne possède pas cet art de la dissimulation qui permet à deux des membres de la Curie Romaine de participer depuis longtemps à Ming Men, tout en continuant à faire bonne figure devant leurs pairs. Il me semble que le changement exige que l'on aille jusqu'au bout de ses choix. Mon esprit a été dressé pour ordonner et obéir, mais mon cœur n'échappe ni à la culpabilité ni à la repentance. Le doute me ronge, même si j'ai appris qu'arrivée à son maximum, une chose ne peut qu'engendrer son contraire, ou plutôt ce qui lui est complémentaire. Ainsi, le mal doit-il un jour se transmuter en bien. Mais suis-je capable de réaliser cette alchimie en moi ?

Après notre rencontre qui pour moi fut cathartique, j'ai donc éprouvé l'impérieuse nécessité de me rassembler, de me retrouver. Je suis donc retourné auprès des miens, dans cet humble village de Pologne que je pensais avoir enterré dans ma mémoire. J'y ai été à ma grande surprise et à mon grand désarroi accueilli comme un héros. Un cardinal ! J'ai fui et dans ma solitude, je me suis rappelé de notre conversation. Moi, homme de Dieu qui avais passé ma vie à prêcher le pouvoir rédempteur de la prière, je me suis souvenu de cette technique de la Roue dont on m'avait parlé. Sur le moment, je l'avais jugée bien mécréante, presque une hérésie. Mais j'ai soudain senti le besoin d'expérimenter un compagnonnage moins abstrait. J'ai donc demandé à deux amis très sûrs de se joindre à moi. Je vous y ai également symboliquement convié, ainsi que ces trois personnes que vous pleurez par notre faute. Je ne saurais dire pourquoi. Il me fallait m'unir à vous tous de façon intemporelle, laisser une marque plus sereine de ce que je suis...

Avant qu'il ne m'arrive quelque chose que je sais radical, je voulais simplement vous dire que j'étais heureux de vous avoir rencontré et que vous m'avez si généreusement tendu la main... Quoi que me réserve l'avenir, je suis en paix... Votre dévoué, Jan Wilewski..."

- Pourquoi faut-il que la plupart n'apprenne que trop tard !, soupirai-je.  
- La naissance de Ming Men a été si saumâtre ! Trahisons, assassinats, suicides. Lâchetés et lâchetés... Tous les artisans de ce drame ont disparu, jusqu'à Rani qui s'est pendue dans sa cellule.



- Rani ne s'est pas suicidée par repentir, sinon parce que pour elle, il était inconcevable et encore plus incompréhensible que Ming Men ait protégé sa famille de la mort certaine que ses proches et nos amis indiens voulaient leur infliger. Et réellement, Shamaël, peut-on lui en vouloir ? Son but était d'offrir à sa famille une vie moins pire, taillée sur le rêve idyllique que nos pays riches leur offrent comme modèle de prêt-à-porter. Si nous revendiquons l'imaginaire d'un Orient mystique que nous taillons à la mesure de nos fantasmes, l'Orient actuel est bercé par l'illusion du bonheur que nous procure notre modernité consumériste. Finalement nous ne nous rencontrons que lorsque nous sommes en désaccord avéré ou latent, chacun cherchant à faire triompher son point de vue suivant ses intérêts. Mais une fois dépassés ses stupides clivages, il ne reste que l'évidence de ce que nous sommes, de simples humains.

- Ta mansuétude vis-à-vis de cette femme s'accorde mal avec le fait que Ming Men ne sera plus jamais présent en Inde !

- Pas du tout, Shamaël ! Ne confonds pas tout, l'acte d'un individu avec les agissements d'un peuple. De par sa croissance économique et exactement comme nous l'avons fait aux beaux jours de l'industrialisation, ce pays pense annihiler par le jeu factice de la consommation et du mieux vivre, ses propres démons, dont l'esprit de caste, le fatalisme, la passivité physique et émotionnelle. Ces démons, ces Kouei comme disent les Chinois, font que ses gouvernants, quels qu'ils soient, s'appuient sur la souffrance unanime des misérables comme moteur de leur progrès. L'Inde d'aujourd'hui, et c'est logique, est animé d'un esprit revancharde. Et si le meurtre doit être l'un de ses outils, elle n'hésitera pas à s'en servir. C'est pour cela qu'il n'y aura plus de centres en Inde. Dans l'absolu, Rani est un épiphénomène.

- Les démons, et non le diable, Neill, ont toujours été à l'œuvre dans toutes les civilisations et chez tous les peuples. La primauté de l'intérêt se fout du préjudice. Combien de meurtres pour envisager une réconciliation ? Il y a très longtemps, seule la mort horrible de mon amie d'Alexandrie, Hypatie, déchiquetée à vif par les fanatiques chrétiens, fut capable de semer les germes d'une cohabitation incertaine entre les partisans de Jésus, les païens grecs et les juifs... A son tour, Ming Men vient douloureusement expérimenter !

- Effectivement, il semble, Shamaël, que nous allons enfin pouvoir nous consacrer à des choses plus sereines. Nous avons reçu une lettre signée par le Pape, nous assurant que le Vatican mettait fin à quelque velléité belliqueuse à notre encontre, sans nous réclamer de contrepartie. Nous voilà donc tranquilles de ce côté-là, ce qui ne signifie pas que le service d'ordre de Ming Men va relâcher sa vigilance. Au contraire !

- Il leur a fallu quand même plusieurs meurtres pour en arriver là ! Mais c'était sans doute le prix à payer pour que tous ces enfants puissent continuer à s'épanouir sans d'autre préoccupation que celle de s'initier aux arts dramatiques, culinaires et martiaux, à la musique, au chant ou au dessin, à la maîtrise des langues, sans oublier l'apprentissage des matières indispensables, propres à développer leur érudition, auxquelles il faut ajouter la découverte de l'art subtil du cœur par la technique de la Roue ou des discussions à bâtons rompus, qui leur révèlent l'interdépendance de chaque chose. Dis-moi, Neill, combien sont-ils actuellement ?

- Quatre-vingt-dix mille, Shamaël ! Quatre-vingt-dix mille...

- Un sacré chiffre, Neill, un beau chiffre dont je suis aussi fier que toi. Sais-tu ? Je crois que nous avons bien mérité quelque repos. Toi, ne t'en déplaie, pour enfin t'occuper de toi à plein temps, et moi pour m'occuper d'autres personnes. Nous nous reverrons plus tard. Mais avant, je souhaiterais que nous fassions une dernière chose ensemble. Il est temps de fermer le cercle. Il est temps que Margaux fasse ma connaissance. Comme le dit ce vieux proverbe chinois, "*le voyage de mille lieux commence avec un pas...*"

Le soleil battait son plein. La Sierra Nevada décidait de l'horizon, souligné ferme d'un trait noir comme l'œil d'une femme, dans l'azur du ciel. Margaux apparut. Elle me vit, moi Shamaël et je ressemblais à la fée Morgane, reine d'Avalon, guérisseuse et magicienne, prêtresse d'une religion, le culte de Beltane, plus ancienne que la Chrétienté. Une autre fille de Magdalena.

Dans l'air matinal, une chanson d'Alejandro Sanz, une des ses préférées *Quand personne ne me voit* : "Je peux être ou ne pas être - quand personne ne me voit, je mets le monde à l'envers - quand personne ne me voit, ma peau ne me limite plus, je peux être ou ne pas être... "

### **Là-bas, en Cappadoce**

*"No enciendas las luces que tengo desnudos, el alma y el cuerpo..."*

La voix de Shamaël avait la même tessiture que celle que ma gitane rouge faisait jaillir de son corps lorsqu'elle dansait le flamenco. Et lorsque les mots moururent, elle se tourna vers moi, resta un moment immobile, avant de reprendre :

- Voilà Sasha, l'histoire de Ming Men et celle de l'Ordre de Magdalena, mais elles ne sont pas de celles qui s'arrêtent avec le mot fin, qui les cloueraient dans la fiction et l'éphémère. Elles sont vivantes et parallèles. Elles se mêlent et se croisent, bien que celle de la seconde soit antérieure à celle de la première qui n'a que le temps de l'Homme. Tu devras les raconter telles quelles. Mais avant, il te faudra en conclure l'ouvrage en Cappadoce, guérir, grandir, affiner ce que je viens de te raconter. Car ton rationalisme va retrouver de sa verve, te murmurer avant de s'enfler et vouloir te démontrer que tout ceci n'est que balivernes. Là-bas, en Cappadoce, tu prendras mesure de ta foi, elle jaillira plus forte ou elle retombera en chantilly tournée. Tu réviseras tout ce que je t'ai conté sans doute sous un angle différent, mais vas-y avec l'innocence du cœur et qui sait ?, peut-être nous y rencontrerons-nous.

Sans me laisser le temps d'ébaucher un geste, ma gitane rouge s'éclipsa me laissant en signe de sa magie, quelques-uns des hibiscus qu'elle avait coutume de planter dans ses cheveux et l'écho de son rire.

Quinze jours plus tard, le cœur aux écouteilles, je tentais vainement de retrouver son parfum dans le vieux quartier levantin de Galata, branché à une modernité affairiste et bobo, nouvelle Ibiza orientale. Les fêtards chics venus du monde entier, nouveaux prophètes de la consommation, y célébraient les semailles clonées de la mondialisation. Les entrailles éventrées encore fumantes d'intimité de l'antique district de Sulukule, la proscription de ses Gitans, ainsi que la nouvelle gare routière du Grand Istanbul à l'architecture surdimensionnée, brouillonne comme inachevée, colossal écorché déambulatoire d'échanges incessants d'hommes et de marchandises, parachevèrent mon désenchantement. La mélancolie stambouliote était à l'agonie.

Au lieu d'un bus ultraconfortable dont le modernisme standard et le service à bord quittent désormais tout esprit de découverte et de lente

adaptation aux voyages, j'en aurais préféré un plus asthmatique, portant inscrit dans sa carcasse l'essoufflement des kilomètres parcourus et l'empreinte de l'éclectisme de ses voyageurs, dévoilant déjà les senteurs de leur terre par leur physionomie, leur costume, leur volubilité, leur silence ou même leurs paquetages. Il n'y a pas que les espèces animales en voie de disparition ! Nos modes de vie confraternels, cette chaleur humaine implicite, le sont aussi. La nuit, seuls les appels et les cris des chauffeurs donnaient encore la certitude d'être ailleurs.

Mon attente mitigeait ma nostalgie. Uçhisar... Etait-ce l'un de ces hauts lieux vibratoires dont avait parlé Shamaël ? J'écartais mes questions, je ne voulais prendre la mesure de mes ruptures qu'une fois arrivée. J'imaginai ce que serait cette aube nouvelle se levant sur la Cappadoce, ce pays des beaux chevaux et de l'onagre, tels la surnommèrent les Perses et qui pour les Grecs, était un retour mémoriel et initiatique aux confins de l'histoire humaine.

Le lent dévoilement d'un labyrinthe minéral, surgissant d'un océan pétrifié, mouillé par l'écume nacrée de l'aube ne m'en laissa pas le temps. J'oubliais la raison de mon périple.

Le chant du muezzin traversa l'espace, appelant à la première prière du matin et l'écho de sa voix se répercuta dans la vallée des Pigeons, qui déroulait ses plis moirés au pied du village d'Uçhisar, incrusté et perché à flanc de ravin. Une forteresse aux parois éboulées, juchée sur un double piton rocheux surplombait les rues escarpées entre les maisons comme emboîtées les unes dans les autres. Je songeais à Neill. Avait-il éprouvé lui aussi cette certitude jubilatoire de rentrer chez lui ? Il ne m'effleura même pas l'esprit qu'il n'y était peut-être jamais venu.

Des paysans, grimpés sur des charrettes tirées par des mules, partaient cueillir le raisin, répétant sans doute des gestes séculaires, fort éloignés de nos machines broyeuses de grappes. Des fumerolles s'échappaient des maisons, les unes modernes au toit plat, les autres semi-troglodytes avec leurs escaliers extérieurs suspendus. Indécise et charmée, j'attendais qu'un signe surgisse, un lutin improbable, un fantôme évanescent, quelque un qui donne corps à cette légende fossilisée.

Ce fut Pierre, un français, qui vint à moi. Ils étaient quelques-uns à s'être installés sur cette terre, passage entre l'Orient et la Méditerranée, traversée par la route de la soie, fourmillante de temples, d'églises, de chapelles et de mosquées, érigés en l'honneur de tous les dieux, multiples ou unique. Comme beaucoup de ses concitoyens, il vivait du tourisme et tenait une maison d'hôtes. Je me demandais s'il était l'un de ceux qui, comme me l'avait spécifié Neill, me reconnaîtrait sans que j'aie besoin

d'expliquer quoi que ce soit. Mais non, il venait juste me proposer une chambre.

Bizarrement, moi qui ait vu le pire du monde, j'ai toujours eu du mal à aller vers la simplicité de ses peuples. Le touriste est un voyeur et il y a quelque chose d'obscène à s'immiscer dans la quotidienneté de l'autre, de transformer son mode de vie en objet d'exotisme, l'instant d'un regard acerbe ou ravi. Je préfère l'observation muette, m'imprégner du langage des paysages, mesurer la sensualité exubérante ou circonspecte de ses hommes dans la grâce ou la rigidité de leur démarche. Attendre la rencontre, plutôt que de la provoquer par une litanie de questions identitaires. Je suivis donc avec plaisir ce guide impromptu dans la découverte physique du lieu. Les pigeonniers, où les paysans recueillaient les déchets des oiseaux comme engrais pour la vigne. L'œil peint sur leur façade pour les protéger contre le mal, l'arbre figurant l'éternité et les épis de blé appelant l'abondance. La colombe, oiseau mythique des orthodoxes et des mystiques musulmans. Je l'écoutais me racontant une histoire qu'il avait fait sienne. La légende disait que les derviches errants et les bardes ou *asik*, compagnons de nos troubadours, chantant la gloire divine ou les amours humaines, se transformaient volontiers en ces oiseaux pour prendre leur envol spirituel ou simplement pour échapper à leurs poursuivants.

Et le soir venu, en contemplant dans la chaleur enfumée des échoppes les hommes jouer d'interminables parties de dominos, en buvant du thé et en fumant le narguilé, tandis que l'invisibilité des femmes en renforçait la présence, je me demandai quel *asik* allait venir me chercher. J'étais en paix. En moi, opérait une magie dont je ne savais si je devais en attribuer la provenance au lieu, à ma rencontre avec Neill ou à cette étrange Roue accomplie avec Catherine, Pedro et Marianne. Je sentais leur présence.

Comme la colombe, je prenais mon envol.

Mon *asik* se présenta le lendemain sous l'apparence d'un garçonnet, d'une douzaine d'années.

- Vous cachez bien votre jeu, me dit quelque peu vexé Pierre. - Vous semblez connue comme le loup blanc. Nasreddin, le fils de Mizir, l'Aga, le chef du village, vient vous chercher...

L'enfant me toucha la main. "Sasha ?" et me tendit un papier sur lequel était écrit en français ce dont je devais me munir, vêtements chauds et chaussures de marche. Quelques minutes plus tard, je lui emboitais le pas, derrière son âne et son chien, un animal impressionnant, le Karabash des bergers anatoliens. Il faisait beau, mais très froid. Nous sortîmes du village. Il me fit signe de grimper sur son âne. Je n'avais pas remarqué qu'il était sellé. Je refusais vigoureusement son invite autant par culpabilité de devoir laisser marcher ce jeune garçon que par peur du ridicule. Il me tira

par la main, me secoua la manche, me fit un long discours en turc, les yeux suppliants. Rien n'y fit. Deux heures plus tard, après une marche difficile de montées et de descentes dans ce paysage volcanique, où les épousailles de la roche et du soleil célébraient leurs noces changeantes, Nasreddin rit aux éclats de sa victoire. J'enfourchais le placide animal et le jeune garçon devint son fier ânier. Désormais il m'indiqua du doigt ce qu'il jugeait remarquable. Les grottes, les oliviers, la silhouette du Mont Erciyes, des morceaux de pots en terre enfouis dans le sol, un aigle. Puissant, musclé, son chien qui répondait au nom de Hoca, veillait sur notre surréaliste caravane. Nous prîmes un sentier étroit et pentu et enfin après de longues heures de pérégrination, j'aperçus de loin une silhouette féminine, immobile, comme surgie de l'ocre de la terre. Nasreddin se dirigea vers elle. Il m'aida à descendre de ma monture, me salua d'un hochement de tête et rebroussa chemin, monté à califourchon à l'envers sur son âne et je me demandais si ce n'était pas là un clin d'œil de ma gitane. La femme, la trentaine élancée, m'embrassa chaleureusement.

- Nous vous attendions, Sasha. Je m'appelle Anastasia, Nassia pour mes amis. Venez, suivez-moi...

Elle souleva un épais buisson qui dissimulait l'entrée d'un étroit tunnel. L'ombre projetée de sa lampe dévoilait l'humidité qui suintait des parois. Nous arrivâmes devant une colossale pierre circulaire qu'elle fit glisser sur un rail. Sous nos pieds, un escalier abrupt aux marches de pierre polies, creusées par l'empreinte de milliers de pas.

- Nous pénétrons dans une cité souterraine, m'expliqua-t-elle. - Presque tous les villages en Cappadoce ont leur double sous terre. Leur origine remonte à la nuit des temps. On dit qu'elles ont été construites par les premiers hommes pour se protéger des éléments. Je doute de cette hypothèse. Non seulement c'est une zone sismique, mais elle est aussi sujette à de fortes inondations. Toujours est-il que ces cités ont protégé bien des communautés contre les invasions, les razzias et les persécutions religieuses. Xénophon en a fait leur description dans son célèbre *Anabase*. De véritables villes et forteresses imprenables où l'on pouvait subsister pendant des mois ! Il y avait des cuisines, des étables, des silos à grains, des puits d'aération, des systèmes d'arrivée et d'évacuation d'eau, des dortoirs, des lieux de culte et même des salles de réunion. Mais, pardonnez-moi, je suis une bavarde impénitente ! Je dois vous étourdir avec mon babillage et ce n'est pas vraiment le moment ! Je suis historienne, j'enseigne à l'université de Saint Petersburg, ajouta-t-elle comme pour s'excuser.

Je ne lui dis rien de mon étonnement. Je crois d'ailleurs que j'avais cessé de m'étonner. Des tunnels latéraux s'enfonçaient sous la montagne. Je remarquais que plus on descendait, plus s'élevait la hauteur sous plafond, plus l'espace s'agrandissait, plus le sol épousait l'horizontalité.

- Certains conduisent aux salles où l'on parquait les animaux, d'autres à des greniers à grain. D'autres enfin débouchent sur le vide et sont des véritables pièges labyrinthiques. Ces cités souterraines étaient construites sur plusieurs niveaux. Ici, nous occupons essentiellement le troisième. La température y est constante.

J'entendis un brouhaha de voix et de rires et plus assourdie, une Gymnopédie d'Erik Satie.

- Nassia, j'hallucine ou quelqu'un joue du piano ?

- Ce doit être Elena, me répondit-elle, en poussant une lourde porte donnant sur une spacieuse salle voûtée, pourvue d'un confort simple et basique. Une trentaine de personnes, parmi lesquelles je ne comptais que trois hommes, discutait autour d'une immense table de pierre sculptée dans la roche.

- Sasha, annonça Nassia.

J'appréciais qu'elles ne répondissent pas toutes par un même tonitruant et accordé "bonjour", entonné d'une seule voix faussement accueillante qui m'aurait inmanquablement fait penser à une réunion d'alcooliques anonymes et je goûtais la sincère sympathie qui émana de chacune d'elles, lorsqu'elles me saluèrent tour à tour d'un imperceptible mouvement de tête, d'un sourire ou d'un regard. Je me sentais en amitié, chez moi. La même impression que j'avais eue avec Catherine, Marianne et Pedro. Une femme, la soixantaine, rousse, les yeux noisette, du charisme, s'approcha de moi. Nassia s'éclipsa non sans avoir déposé sur ma joue un baiser sonore.

- Elle a l'exubérance enchanteresse des slaves !, me dit la femme avec amusement.

Je sursautais. Elle n'était pas maquillée, son jean, son gros pull irlandais et ses cheveux réunis en queue de cheval lui donnaient un air juvénile. Mais je reconnus immédiatement en elle, tout en me demandant si ma fatigue ne me jouait pas des tours, la célèbre actrice américaine dont j'adorais les films. Je me mordis de justesse la langue. Ces gens, ce lieu n'appelaient pas aux divagations mondaines.

- Susan, se présenta-t-elle. Tu dois te demander dans quel piège à rats t'a envoyée Neill ! Mais tu désires peut-être te reposer, prendre une collation ou un rafraîchissement, un thé, un café, un verre de vin ?

La spontanéité de son tutoiement me désarçonna, mais je découvris rapidement qu'ici, il était signe de compagnonnage. On se moquait pas mal des conventions et des titres ! Je m'entendis lui balbutier qu'un verre de vin serait le bienvenu et que j'étais incapable de me reposer tant était grande mon excitation. Je flageolais d'émotion. J'eus soudain besoin d'intériorité, de faire le vide en moi, de reprendre des forces, de me réappro-

prier le récit de Shamaël. J'avais envie d'en savoir encore plus, tout en ayant l'intuition que ce que j'allais apprendre, ne relevait pas de la trivialité intellectuelle ou spirituelle. Susan le comprit et prenant mon bras, me guida à l'écart. Nous nous assîmes sur une banquette à la turque qui couvrait le long de la pièce, couverte de magnifiques kilims. Les questions se bousculaient dans ma tête. Elle sourit. Elle le savait.

- Susan, où sommes-nous ?

- Des lieux comme cela, il y a en partout dans le monde. Je te rassure, ils ne sont pas tous souterrains et n'exigent pas tous de longs voyages ou de longues heures de marche ! Mais ils sont tous situés en des lieux possédant une résonance énergétique spéciale.

- Mais encore ?

- Ces lieux sont toujours ouverts, il y a toujours quelques personnes pour veiller à leur bon fonctionnement. Des gens de tous horizons et de toutes nationalités, confessions, obédiences, professions et âges s'y rassemblent sans qu'il soit nécessaire de concerter une date de réunion. Ils peuvent y rester au maximum deux mois. Actuellement, ici, nous sommes une trentaine.

- Je n'ai vu que quelques hommes. C'est une exception ou une règle ?

- Même si je n'aime pas la connotation inappropriée de ce terme, notre Ordre dont l'existence remonte bien avant l'ère chrétienne, est essentiellement féminin...

- Tu parles de Ming Men ?

- Non, non Sasha... Je te parle de l'Ordre de Magdalena. Ming Men en est la partie émergée, exotérique et agit dans le monde, ce qui implique un positionnement politique. Magdalena est du monde, sa sphère d'action va au-delà des contingences et des conflits qui le régissent

- Mais que faites-vous ici, une sorte de retraite ?

Susan m'observait, patiente, attentive. Et toujours cette sensation en moi, d'être lisible. Qu'est-ce qu'une femme que la vie semblait avoir comblé, faisait dans un endroit pareil ? Elle se mit à rire.

- J'aurais préféré que Neill t'explique un tant soit peu de quoi il retourne, je reconnais bien là sa fougue généreuse et impulsive ! Il doit avoir sacrément confiance en toi et savoir exactement qui tu es, je veux dire au-delà des apparences, pour te donner à voir l'autre visage de Ming Men, son coté immergé, Magdalena, dont il est aussi le responsable.

Je sursautais. Si j'avais bien enregistré que Neill était le responsable de Ming Men, je n'avais pas prêté attention au fait qu'il était aussi celui de Magdalena, bien que Shamaël m'en ait fait mention. Si Ming Men appartenait au réel, Magdalena restait encore pour moi de l'ordre du fantasme, une pure abstraction séduisante et la voix de Shamaël n'était plus là pour con-



tenir mes hésitations. Ma logique reprenait de l'ampleur et j'éprouvais quelque difficulté à saisir en quoi ils différaient de tous les ordres, congrégations, confréries et autres mouvements qui avaient accompagné l'histoire de l'Humanité.

- Un peu comme les soufis qui disent être dans le monde sans être du monde et se définissent comme les fils de l'instant ?

- Je ne suis pas très experte en la matière, Sasha... Le soufisme répond à une doctrine, à des règles, à des rites d'initiation, à des maîtres qui développent souvent leur propre école de pensée et différents Ordres dont certains sont guerriers. Tout ceci le rend visible et font que les soufis sont plus dans le monde qu'ils ne l'affirment. Rien de tout cela ni à Ming Men ni à Magdalena ! Ni portes ni fenêtres ! S'il y a un secret, puisque l'on en cherche toujours un prêt à nous conforter, il est dans leur anonymat. Comme je te l'ai dit, Ming Men et Magdalena sont les deux aspects complémentaires d'une même chose, l'un dans la matérialité, l'autre dans le subtil. Mais tu peux appartenir à l'un sans faire partie de l'autre, et pour ce qui concerne Magdalena, tu peux même y appartenir sans en avoir conscience...

Appartenir à quelque chose sans en avoir conscience ! Un peu facile, non ? Une information qui circulait, comme un virus passe de corps en corps ? Une transmission inéluctable par simple contagion ? Ou alors une communion accordée sur la même fréquence d'ondes ? Quelque chose relevant de l'imperceptible tout en appartenant au domaine du sensible ? Le scepticisme me tenaillait.

- Pour être franche, au début, j'ai pensé que Ming Men recouvrait une secte !

- C'est la première idée qui vient à la plupart, Sasha. Si tu te penchais sur l'histoire des sectes, contemporaines ou passées, religieuses ou non, tu constaterais que leur moteur occulte est intimement lié non seulement au pouvoir et à la reconnaissance implicite que donne l'argent, mais aussi et surtout à la sexualité et à ses déviances, autant dans sa répression que dans son contrôle ou son détournement. A faire tomber les frontières de l'intime de leurs adeptes, les gourous de tous poils s'assurent la soumission de leurs fidèles. On s'en offusque, mais certains de leurs représentants sont reçus à la table des grands de ce monde, y compris religieux. Je ne crois pas en outre que cette triste réalité soit le privilège des sectes à vocation spirituelle. Tu trouves la même chose dans tous les groupes de pouvoir, politique, financier ou artistique. Je suis bien placée pour le savoir ! Ming Men est fort éloigné de cela, et plus encore Magdalena. Il n'y a ni gourou, ni maître, ni prophète, ni illuminé d'aucune sorte, ni même une philosophie ou des préceptes à suivre ou un quelconque rituel. Plus que des compé-

tences, faire partie de Ming Men et de Magdalena exige des qualités de cœur, une attitude à être.

Elle se tut. Je laissais flotter mon regard sur ce qui m'entourait. Les tapis, les tentures brodées, les objets en cuivre et en terre, les meubles en bois foncé, les coussins de couleurs, les arcades de pierre réduisaient le gigantisme de la pièce, lui conférant une ambiance feutrée et enveloppante. De grands chandeliers diffusaient une lumière douce et chaleureuse et je n'aurais sans doute pas remarqué l'éclairage électrique, tant nous y sommes habitués, si ce n'est par la présence de deux ordinateurs portables. Une cité souterraine millénaire dotée d'une technologie de communication de pointe ! Des personnes qui communiquaient par la pensée ! J'étais en pleine virtualité à plusieurs dizaines de mètres sous terre ! Ne voulant pas paraître par trop inquisitrice, j'évitais que mon regard se fixe sur chaque visage. Mais là aussi je me trompais. Personne ne s'en serait indigné. Susan ressentit encore ma curiosité.

- Tu as fait la connaissance de Nassia. Pour l'instant, ici, il y a quatre professeurs. Lilia, égyptologue ; Sandra, philosophe et Allison, mathématicienne ; Monica, Li Mei et Bibiana sont ingénieurs ; Stéphanie est ébéniste, Ludovic luthier, Anna, maître boulangère ; Evaristo est trappiste, Yusuf, imam et Zeïneb, soufie ; Eva et Lara sont avocates, Max chauffeur de taxi à Boston ; Nastaran l'iranienne et Mutharasi l'indienne sont scientifiques et chercheuses. Ada est économiste ; Rita l'italienne est chirurgienne en cardiologie ; Shirley et Fatimé sont maires, la première aux Etats Unis, la seconde en Afrique. Sophie est députée européenne. Masako, Amalia et Elvan sont seulement mères de familles. Quant à Zoé, c'est une anthropologue à la retraite, sans oublier Elena, actuellement en salle de musique, et moi-même. Mais je crois qu'il serait plus sage, Sasha, de te reposer pendant quelques heures. Tout cela doit te sembler un peu vertigineux. Suis-moi, avant de te conduire à ta chambre, je vais te faire visiter notre palace troglodyte. Il ne faudrait pas que tu t'y perdes, renchérit-elle, non sans ironie.

Je retrouvais le même confort dans chacune des pièces, immense comme la cuisine fort bien équipée, ou presque lilliputiennes comme les chambres, toutes individuelles, chacune différente, mais simples et de bon goût. Je m'étonnais de la présence d'ordinateurs dans certaines d'entre elles, élément anachronique dans cette atmosphère de recueillement.

- Certaines d'entre nous occupent des postes de responsabilité et doivent garder le contact avec leurs équipes. C'est à la demande de chacune, me précisa Susan.

Il y avait aussi une salle de musique, où m'expliqua-t-elle, on pratiquait également le chant. Nous restâmes à l'entrée. Elena était assise au piano,

les doigts posés sur le clavier, perdue dans une profonde rêverie. Nous passâmes dans la bibliothèque, une comme je les aime, avec les livres qui habillent toute la surface des murs et ceux-ci paraissaient interminables. Des milliers d'ouvrages... Une lumière tamisée. Et toujours des banquettes turques couvertes de kilims. Nous terminâmes la visite par celle de la salle de conférence, une pièce circulaire, gigantesque, presque vide.

- Ne cherche pas les chaises et l'estrade, me commenta Susan en riant, - il n'y en a pas ! Les conférences sont rarement planifiées à l'avance. Elles s'organisent autour d'un thème selon les impératifs du moment et la compétence des personnes présentes. Nous nous asseyons sur ces confortables coussins, en formant des cercles concentriques, le ou les conférenciers se tenant debout au centre, tout comme le font d'ailleurs les filles et les garçons qui étudient dans les écoles de Ming Men... Mais trêve de bavardage... Voici ta chambre. Comme je sais que tu aimes les plantes, Neill me l'a dit, je t'ai déniché un petit érable de Cappadoce, ajouta-t-elle.

Elle me laissa. Et dans son sillon parfumé, le silence. J'en avais peur, je le fuyais, je m'y perdais, j'en étais absente, mais j'y vivais. Il suffisait que je ferme les yeux pour l'entendre et en retrouver toutes les nuances. Il était fait de l'étrangeté de son absence après le vacarme des armes et des bombes. Les gémissements des blessés, les cris des vivants, les pleurs des femmes, les regards vides, effarés, l'effondrement presque moelleux des ruines, l'odeur du sang, celle de la poudre, la victoire triste de la mort et l'incompréhension hébétée des hommes devant ce désastre qui leur était imposé. Je ne savais jamais comment réagir et encore moins que dire. Le viseur télémétrique de mon Leica était l'écran que j'avais glissé devant la multiplicité de la réalité. Ne pas s'impliquer signifiait y survivre. S'impliquer était s'y arrêter, choisir, s'ancrer dans le temps, s'inscrire dans son déroulement, y participer. Il me restait l'autre silence. Celui de l'autre côté, quand je rentrais dans le brouhaha de l'autre monde, celui des gens, de tous les autres gens. Celui de leur regard détourné de pusillanimité désabusée, qui enlevait toute substance d'humanité à ceux dont je photographiais la mort pour que nous, eux et moi, puissions vivre en paix et consommer peinards. Eux se planquaient derrière leur écran de télé. C'était beaucoup moins exotique, moins dangereux aussi, mais tout aussi hypocrite. On se gavait tous de virtualité. Et pour s'offrir une moralité rétroactive, une fois tous les cadavres contemplés, revus et décomptés, il était devenu à la mode de se faire a posteriori une ronde de prière pour la paix, une de la vraie vie, et une de l'autre, en réseau, souvent sur rendez-vous, parfois payante. Je contemplais l'érable, touchée jusqu'aux larmes par cette attention qui, je le devinais, venait de toutes. Je m'endormis, bien décidée à ce que cette étrange cité souterraine me livre son secret. Le

silence dans le silence m'éveilla. Un rai de lumière filtrait sous la porte de la salle de conférence. Je la poussais. La causerie, plutôt que la conférence, était bien entamée et avait pour thème "le principe de vie est-il moral ?"... Sandra, la philosophe, se tenait debout au centre du cercle, formé par une dizaine de personnes. Une atmosphère si paisible qu'elle vous trempait de nostalgie, comme ces odeurs qui d'un coup, vous rappellent un instant fugacement heureux et vous dessinent au cœur l'envie primitive de s'y engouffrer.

- Considérons notre corps par rapport au cosmos, disait la jeune femme.  
- Les mêmes mouvements les animent, expansion et contraction, assimilation et élimination, naissance et mort. Les mêmes éléments les parcourent et les cisèlent. Courant stellaire contre flux cellulaire. Des étoiles, des cellules qui ont été utiles et ne le sont plus, sont sans cesse recyclées ou éliminées. Des planètes se forment à partir des cendres d'étoiles défuntées. La formation des trous noirs dans l'univers répond dans notre organisme à la mort cellulaire par autolyse ou par apoptose, une sorte de suicide programmé. Dans la Nature, le plus fort tue le plus faible. Le loup attaque les sujets les plus fragiles ou malades de la horde pour en protéger la cohésion. Les exemples sont infinis, même chez les arbres ! L'huile d'eucalyptus est un poison pour la plupart des mammifères, sauf pour les koalas... En Afrique, l'acacia produit des gommés dont se nourrissent les fourmis qui piqueront en remerciement la langue et la bouche des girafes pour les dissuader de brouter l'appétissant feuillage.

Je me glissais sur un gros coussin turc. J'en comptais dix avec le mien. Sandra, Monica, Elena, Fatimé, Nastaran, Max, Zoé, Zeïneb, Rita et moi.

- Faut-il en conclure que tout ce qui est hors de l'Humain est sans morale et que seul, celui-ci en a le devoir ?, demanda Monica, une jeune espagnole de vingt-quatre ans, ingénieur chimiste, dont la nonchalance éthérée évoquait plutôt un esprit rêveur que la réflexion cartésienne qu'exige le maniement des molécules.

- Si l'on considère que ce principe met tout en œuvre pour sauvegarder l'intégrité de l'équilibre au bénéfice du Tout, il n'est pas moral, intervint Rita la chirurgienne. - La vie va toujours dans un seul et même sens, la préservation de l'unité. On le retrouve dans notre organisme : l'homéostasie, la constance de notre température, du volume du sang, des échanges gazeux ou enzymatiques, le cerveau des nouveau-nés qui se met en apnée lorsqu'il manque d'oxygène... Les cellules s'organisent toujours vers la protection de l'unité de la vie. Toutes pensent et agissent pour un même but, le respect de notre intégrité psychobiologique, au point de se suicider s'il en est besoin. De même, les animaux ou insectes malades s'isolent de leur groupe pour mourir afin de ne pas le contaminer. Dans notre organisme, si le dommage cellulaire est moindre, il y aura guérison par auto-

phagie. Le facteur d'agression sera éliminé. S'il est plus important et que rien ne peut le corriger, la cellule mourra et une nécrose cellulaire s'en suivra. Mais si le dommage est par trop important, la cellule sera tuée directement. Cet exemple pourrait s'étendre à la Nature toute entière. On peut donc en conclure que le principe de vie n'est en rien moral, au sens où nous l'entendons. Il faut toujours que quelque chose meure afin qu'une autre puisse vivre. L'évolution n'est que cela. C'est une mue constante pour changer d'octave afin de provoquer une amélioration, toujours vers ce même but, préserver dans le sens de la Vie.

Une image terrible me traversa l'esprit. Celle d'un enfant irakien dont la peau avait fondu sous la chaleur d'une explosion. Amas hébété de sang. Qu'est-ce que sa mort avait fait naître ? La colère me gagna. Je trouvais cette discussion surréaliste. Elle me rappela les commentaires choqués des gens qui regardaient mes photos en mâchouillant un chewing-gum, l'oreille collée à leur mobile.

- Et le conflit, qu'est-ce que tu en fais dans ce fatras idéaliste qui passe pour une sagesse ? Que je sache, il est partout... Même en nous. On se lève avec, on se couche avec..., dis-je.

Il me sembla que mon ton vindicatif allait rompre la belle assemblée et lever un bouclier de protestations apitoyées. Mais rien ne se passa, ni regards réprobateurs, ni commentaires acerbes.

- Ta rage et ton indignation face à l'injustice me rappellent quelqu'un !

La voix d'Elena avait une tonalité surprenante pour une femme. Une voix de baryton, basse et légèrement éraillée. Les mots y prenaient une ampleur inaccoutumée et te roulaient dans leur flot comme s'ils étaient l'eau et toi les cailloux. Elle appelait l'écoute, elle l'exigeait. Je n'aurais su dire pourquoi mais cette femme me plut dans l'instant.

- Mais elle est sans importance... C'est presque un luxe !, continua-t-elle. - A-t-elle changé en quoi que ce soit le cours des événements autour de toi ? La seule chose à laquelle elle est parvenue, c'est à rétrécir ton propre univers à cette douleur qui te donne l'impression justement d'exister, d'appartenir à la communauté humaine. Tu te fais un devoir de la partager. Tu penses qu'en l'injectant à d'autres, le monde sera meilleur. Comptant sur la puissance cathartique de tes images, tu espères qu'il s'exhume de son long sommeil givré. Tu te trompes du tout au tout. Le monde, celui de l'Homme, est ce qu'il doit être. Quand j'étais au camp de Gurs, dans les Basses-Pyrénées, l'abjection quotidienne me l'a ancrée définitivement au cœur. violemment. J'y ai perdu mes ailes... On finit par ne plus savoir agir et se contenter de l'habillage des mots en le prenant pour le langage de l'amour. Je me suis trompée moi-même, sciemment. Il est beaucoup plus facile de lutter pour une idée ou une idéologie, que de se battre pour soi-même, justement dans le sens de la conservation de cette intégrité de la

vie, dont nous sommes à la fois le dépositaire parcellaire et l'artisan global.

Cette femme possédait un magnétisme indéniable. Elle semblait lire au fond de vous. Il était impossible de lui mentir. Il y avait en elle la même intransigeance d'honnêteté que j'avais sentie en Neill. J'étais mal à l'aise. La réponse d'Elena m'avait presque vexée. Pourquoi étais-je là ? J'eus envie de me lever et de m'en aller. Je n'osais pas...

- Sasha...

Une autre voix, une autre musicalité. Ce cercle était aussi chant. Celle de Zeïneb avait une tessiture singulière tant elle semblait sourdre d'une épaisseur charnelle qui faisait défaut à son corps fluët, perdu dans un pantalon et un pull trop amples pour elle.

- Tu te demandes sans doute pourquoi tu es ici. On ne t'a pas cherchée. Tu nous as rencontrés en rencontrant Neill. Que cela t'étonne ou non, que tu le crois ou non, tu es une Bonne Personne. Cela suffit à déterminer, même sans que tu le saches, ton appartenance à Magdalena. C'est le cas de beaucoup... Leur bonté intrinsèque fait que jamais ils ne pourront aller à contre-courant de ce qu'ils sont... Tu te poses beaucoup de questions, par scepticisme, par incrédulité mais aussi, parce que tu te dis que si tu avais la preuve de tout ceci, ce serait quand même chouette, Ming Men, Magdalena... Pour toi, tout cela relève encore de l'incompréhensible, voire de l'imposture. Nous allons donc tenter de te faire entendre ce qui définit Magdalena et quel est son rôle...

Toutes ces femmes et cette poignée d'hommes paraissaient si accordés, disponibles sans affectation, à l'écoute de je ne savais quoi ! Etait-il vraiment possible qu'il existe occultées dans le vacarme nihiliste de notre époque, des îles ? Des gens qui œuvraient à contre-courant de notre destruction annoncée, qui faisaient des choses en acte et en pensée pour les autres, simplement parce qu'elles devaient exister en tant que forces compensatrices de ce déséquilibre construit par tous les enfermements qui assèchent lentement l'esprit humain ? J'avais toujours considéré avec suspicion, voire dérision, toutes ces rumeurs qui remettaient notre hypothétique salvation entre les mains des prophètes d'hier et d'aujourd'hui ou encore selon la tradition bouddhiste tibétaine, dans la découverte d'un royaume dormant par delà les pics neigeux himalayens, une terre promise paradisiaque et mythique, Shambhala, dont les enseignements du bouddhisme tantrique en promettent l'accès par la pratique du Kalachakra, sous la férule ambiguë de l'actuel Dalai lama et de son merchandising pour la paix mondiale. Les Vieux de la Montagne ne se planquaient pas que sur le piton rocheux d'Alamut ! Et voilà que je me trouvais en face non pas d'êtres désincarnés sur qui on peut balancer tous nos fantasmes de bonheur, sinon

en face d'êtres de chair et de sang, de multiples horizons, dont le seul but était d'équilibrer la marche du monde, sans l'influencer. Matériellement, je le comprenais, c'était tactile. Subtilement, cela restait encore pour moi du domaine ductile de l'irrationnel. Ils n'avaient pas l'air de doux hurluberlus et encore moins de hippies en retour d'âge ou de féministes intégristes. D'un coup je me sentis plus détendue, moins sur mes gardes, mais était-ce une bonne chose ?

- Avant d'aller plus avant, il me semble important d'insister, une fois encore, sur le fait que ni Ming Men ni Magdalena ne correspondent à un archétype humanitaire ou religieux, précisa Rita. - Nous n'avons ni enseigne, ni adresse. Nous ne répondons pas au dogme d'une quelconque religion, n'avons ni église, ni temple, ni rites, ni rituels, ni apôtres, ni signe de reconnaissance ou costume, et nous ne faisons pas de prosélytisme. Nous ne défendons aucune idéologie. Rien de rien. Et détail important, l'appartenance à l'un ou à l'autre n'exige pas le versement participatif d'argent. Pour écarter tout malentendu, il est suffisant de savoir que Ming Men est producteur de son propre financement, comme n'importe quelle entreprise capitaliste, sauf que sa gestion se fait en bénéfice de tous, et non pour satisfaire les appétits de quelques-uns. Quant à Magdalena, l'argent ne lui est utile en rien... Inutile de te dire que pour la plupart, cette absence de repères est à peine imaginable, tant il est impensable que rien ne puisse nous identifier.

En effet, cela semblait à peine croyable, d'autant plus que notre époque est friande de fichiers et d'étiquettes. Une anthropométrie légale qui met la Nature et l'homme en cornue, joue au mikado avec nos gènes, nous promet des asymptotes futuristes, clonant dans l'irréparable un double de notre carcasse tandis qu'aux ventres des femmes vieillissantes se balancent des enfants-tubes.

- Comme on a déjà du te le dire, l'histoire de Ming Men, reprit Elena, - est intimement liée à celle de Magdalena et remonte à la nuit des temps. Elles ont été connues sous d'autres noms, celui de Ming Men est récent, celui de Magdalena date du XIX<sup>e</sup> siècle et n'a pas de connotation particulière avec la Marie Madeleine de la Bible, si ce n'est au sens archétypal. On a dit beaucoup de sottises sur cette femme. L'Eglise en a fait un objet d'opprobre et de propagande. Mais l'une des choses que ni les légendes ni les fantasmes ne peut effacer, est qu'elle fut une initiée. C'est à ce titre que nous y faisons aujourd'hui référence. Ceci étant éclairci, l'essentiel reste à définir, à savoir le rôle de Magdalena, l'attitude qu'elle exige et les outils qu'elle utilise.

- Qu'il s'agisse de Ming Men ou de Magdalena, continua Sandra, - la définition de leur rôle tient en quelques mots, le service à l'Autre dans le sens de la préservation de l'unité de la vie. Cela sous-entend confier en sa

bienveillance. De là découle le fait que seules des Bonnes Personnes qui le sont par essence et non par acquis moral, que ce soit en réponse à leur religion ou à une éthique qui leur est particulière, peuvent participer à Ming Men, sans pour autant appartenir à Magdalena et réciproquement.

J'avais toujours pensé, sans doute comme le commun des mortels, qu'une bonne personne était celle qui faisait le bien autour d'elle, celle dont on dit qu'elle a le cœur sur la main, tant elle est généreuse et désintéressée. Celle aussi que l'on finissait un jour ou l'autre, quand le vent virait mauvais pour elle, par qualifier de poire et à qui l'on conseillait alors d'un ton sentencieux de trouver le juste milieu entre la compassion, le dévouement et l'imbécillité, suivant la notion arbitraire et changeante que l'on avait du bien et du mal. Je pressentais que cette définition, somme toute partielle, n'avait rien à voir avec la leur, d'autant que je ne voyais rien en moi qui puisse la justifier.

- J'ai un peu honte de vous poser cette question. Mais je ne m'envisage pas comme quelqu'un pourvu de la noblesse de cœur d'un gentilhomme de bonne fortune, ni même possédant un désintéressement allant au-delà d'une pratique ordinaire de l'égoïsme. Alors qu'entendez-vous par Bonne Personne ?

Les bracelets de Fatimé se mirent à tinter. Elle riait, parlait avec les mains, les bras, sa tête, avec son corps tout entier qui semblait danser ses paroles. Elle était noire comme la nuit, un turban vert pomme domptant difficilement sa tignasse ébouriffée. La petite bourgade africaine dont elle était le maire, devait ronronner sous la caresse de sa joie communicative.

- Tous les jours, Sasha, et nous le faisons tous, tu mets une chemise, un pantalon, des chaussures. Tu t'habilles pour cacher ta nudité, ton intériorité. Au fil du temps, et selon les circonstances, tu peux enfiler une chemise chrétienne, un pantalon bouddhiste, un tee-shirt taoïste, une montre agnostique, des chaussures philosophes. Tu peux même décider de porter un sac marxiste, parce c'est certain, la justice sociale est nécessaire. Dans ton armoire, que tu remplis sans cesse avec de nouvelles acquisitions, tu disposes à loisir, parfois avec opportunisme, d'une ample garde-robe qui dissimule l'authenticité de ce que tu es. Avec tous ces vêtements, tu sais que tu arriveras toujours à tirer quelque chose de toi et à donner le change. Mais si tu enlèves, bon gré mal gré, ta liquette de consommateur, ton jean de croyances, ta veste libérale ou tes chaussettes qui prient la science, si tu abandonnes tes certitudes et leurs indissociables préjugés, apparaît alors un être nu. Dans toute sa crudité. Dans toute sa fragilité. Magdalena c'est cela : un état d'être le plus dénudé possible et cette nudité est la seule chose dans laquelle on désire investir. Une Bonne Personne est cette nudité, cette innocence.



*Là-bas, en Cappadoce*

- Si je comprends bien, il y a en elle quelque chose d'intemporel, presque d'originel.

- Exactement... Mais ce n'est accessible qu'à celui qui veut en faire l'expérience, qui en a l'intention réelle. Cette nudité, cette sincérité où l'ego n'a aucune patère où accrocher ses menteries et ses faux semblants, répond à un état vibratoire primordial, un phylum de pensée, une filiation qui existe depuis les origines. Tu fais partie de cela. Nous en faisons tous partie, éléments vivants et non vivants - tous différents mais pourtant tous semblables - d'un même puzzle qui a été éparpillé dans le cosmos et dont nous devons retrouver la cohésion du mantra, la réponse ultime à notre perpétuelle inquiétude métaphysique.

- J'aime bien cette idée du puzzle ! Il s'agirait donc en quelque sorte d'une innocence sensible...

- Dont chacun peut faire partie sans le savoir, puisque tout est déterminé par elle. Mais si le puzzle résonne en concordance avec la vibration du Tout, le vivant, donc l'Homme, se caractérise par la dualité, réalité humaine qu'il expérimente de la naissance à la mort. Ceci dit, il possède également une part spirituelle, la mémoire du Tout, qu'il redécouvre quand il connecte avec ce qu'il était avant, ce qu'il est aujourd'hui et ce qu'il sera demain, quand il s'élève à partir de cette nudité et qu'il a l'intuition de la totalité. Il entend alors, il comprend, il sait qu'il y a dans sa vie biologiquement limitée, un rythme, une octave qui, elle, est éternelle.

Le projet de vie, c'est le puzzle dans sa cohérence primordiale. Magdalena, c'est l'interface vibratoire entre le puzzle, le Tout, et le mantra, la vie. Cette interface est composée par l'union de femmes et d'hommes de multiples horizons et d'obédiences différentes, qui ont profondément compris qu'en se rassemblant et en gérant le conflit, c'est-à-dire la diversité contradictoire de leurs opinions, ils pourraient tendre vers l'équilibre de la totalité. Le but n'est pas d'avoir raison, sinon que l'équilibre homéostatique de la vie de l'Homme se réalise et lui permette même d'accomplir des choses qui sont en total désaccord avec nos paradigmes actuels, puisque chaque culture, chaque individu a les siens. Nous rejoignons cette notion de conflit dont tu as rappelé, non sans quelque colère, que l'Humain en était malheureusement indissociable. Et tu as raison, quoiqu'il te soit venu à l'idée que nous étions probablement des bobos non-violents qui passaient le plus clair de leur temps à prier pour la paix dans le monde..., sourit Elena, fine mouche.

- Un moment !, m'exclamaï-je. - La dualité est la particularité du vivant. Elle engendre le conflit, une autre de ces spécificités désastreuses. On ne peut pas l'évacuer d'un claquement de doigt pour revendiquer une hypothétique harmonie !

- L'idée d'un pacifisme éternel est intellectuellement séduisante, mais ce n'est qu'une idée, sourit Elena. - Parce qu'elle est irréalisable, non pas du fait de l'Homme, sinon de l'essence même de la vie. Tu possèdes une intelligence, elle n'est pas monolithique, elle s'exerce sur plusieurs registres, au nombre de sept, les fameux sept petits bols. Si tu en privilégies un seul au détriment de tous les autres, ces derniers s'étiolent et finissent par mourir. Tu peux ainsi être un sublime intellectuel et un parfait autiste au niveau affectif ou émotionnel. Or si le sage est nécessaire pour nous éveiller à nous-mêmes, il n'aurait aucun sens sans le contrepoids de tous les salopards de la terre. Car ce sont eux qui nous obligent, et j'insiste sur ce mot, à la vigilance de ce que l'on doit être. La maladie, la mort, le conflit, les contradictions, les mauvaises personnes sont nécessaires. La mauvaise personne affine la bonne. Elle l'oblige à être aiguisée, à être dans sa conviction de bienveillance, elle la stimule. La dichotomie est nécessaire pour passer d'un chant d'octaves à un autre, pour finalement arriver à ce que tu es et à l'entendement du fondamental.

Je devais sans doute à cette dichotomie d'être toujours en vie. Les balles, les infections, les blessures, l'alcoolisme n'avaient pas voulu de moi. Je croyais vouloir mourir... je décampais ! Je m'apercevais que je n'avais rien fait d'autre que de chercher une réponse. Je n'avais pas posé de question et surtout, je ne m'en étais pas posée. J'avais participé au projet de la vie en spectatrice passive, croyant que mes images habillaient de sens le squelette de mon existence.

- L'Homme exprime parfaitement sa division du monde, - enchaîna Rita, - dans la manière dont il pose ses questions, entre le comment qui suffit à la plupart et le pourquoi, dont on a fait l'apanage des enfants. Or, il est plus important, Sasha, de poser les bonnes questions que de se satisfaire de leur réponse. Je veux dire que le fait de poser la bonne question ouvre des territoires mentaux et nous oblige à affûter notre instinct, à limiter notre dogmatisme, à voir que les choses peuvent être reliées par de multiples facteurs qui n'ont de sens que dans une géographie, une histoire données et pour un observateur particulier. La réponse, elle, sera toujours, hypothétique, relative, et donc statistique.

- La nuance m'échappe. Il me semble que la réponse revêt une certaine importance, non ?

- L'interrogation jouit d'une intemporalité dont est dépourvue la réponse, puisque celle-ci est limitée par tout ce qui constitue ton écosystème humain dogmatique et paradigmatique.

- On peut dire la même chose d'une question !

- Si demain, Sasha l'Homme disparaît, l'essentialité des questions restera, intervint Fatimé. - Quelle prétention de croire que nous sommes les seuls dans l'univers à nous interroger sur le sens de la vie ! La salamandre

dont la patte repousse, la chenille qui devient papillon, le bourgeon qui se transforme en fleur n'arrêtent pas eux aussi de se poser des questions. Comment aller jusqu'à la rivière ? Comment étendre mes ailes ? Comment puis-je absorber plus de lumière ? Dois-je élargir mes feuilles ? Comment me défendre ? Tiens, je vais inventer une odeur, une couleur, des épines ! Nous avons même l'orgueil de penser qu'ils n'ont pas conscience de la destruction construite à laquelle nous soumettons notre planète. Personne n'envisage, n'imagine même, que la Nature, les plantes, les animaux, voire les pierres, puissent émettre par conscience du danger qui les menace, une force opposée régénératrice ! Non, l'écologie, déjà organisme modifié capitalistiquement, ne peut et ne doit être qu'une prérogative humaine. Les réponses à la question comment ne sont et ne peuvent être que multiples et par conséquent, statistiques. Elles se développent dans l'horizontalité, c'est l'axe de Ming Men. La question pourquoi entraîne, elle, toujours une autre question, la réponse s'y fait incertaine et on va vers la verticalité. C'est l'axe de Magdalena.

- Pour résumer, si j'ai bien compris, Magdalena serait la bienveillance absolue, et son moteur, la neutralité exhaustive du pourquoi, que l'on pourrait figurer par un entonnoir inversé, base en bas et embout en haut ?

- Une bienveillance totale qui jamais ne s'affronte à rien d'autre qu'à elle-même, meurt. Pire, elle est inutile, tranche Elena. - Alors à quoi servons-nous ? A une seule chose : être le véhicule d'une pensée, d'un projet de vie, toujours comme l'a souligné Rita, dans le sens de la préservation de l'unité.

Magdalena n'a pas d'autre but que le respect de l'intégrité de la vie. Elle est le samouraï qui garantit cette Loi, sachant que celle-ci ne peut s'exprimer qu'à travers la gestion intelligente du conflit. Cela passe par la mise en place comme attitude de protection, de la notion de contre-état, base même de notre rôle.

- Mais que faut-il entendre par contre-état ? C'est une notion ambiguë, abstraite et toujours mal perçue. On fait la chasse à tout ce qui n'est pas dans le moule ! L'ombre elle-même finira par devenir sécuritaire !

- Tu sais, Sasha, me dit en souriant Elena, - le contre-état n'est rien d'autre que l'expression d'une force d'opposition en réponse à l'émission d'un autre dynamisme dominant qui veut s'imposer. Cette attitude participe à l'équilibre des forces globales, et au sein de Magdalena, c'est ce que nous faisons quelles que soient nos opinions ou nos affinités. Magdalena traduit une communauté de pensée et de cœur qui a compris la nécessité de se regrouper et de mettre sur la table toutes les victuailles, qu'elles soient bonnes ou mauvaises. On peut donc être amené à soutenir des systèmes avec lesquels on est en désaccord. Ce n'est pas un choix pour nous, sinon une obligation apolitique. Il n'y a aucune morale ici. Cela n'a rien à voir

avec la conception dualiste du bien et du mal. Chaque sentiment, chaque acte contraire à la vie engendre un sentiment ou un acte de vie, qui lui est opposé. Cet équilibre des forces en jeu peut être comparé à l'homéostasie dans l'organisme humain. Elle aussi, consiste à gérer un contre-état biologique, afin d'assurer par tous les moyens l'équilibre des forces qui soutendent la Vie.

- Nous en avons parlé tout à l'heure, intervint Sandra. - Tu blesses ton corps par ignorance, tu bois, tu te drogues, tu ne prends pas soin de toi. Et pourtant il va y avoir quelque chose en toi, précisément un contre-état, qui va toujours aller dans le sens de la Vie, te protéger et te défendre contre toi-même. Ce n'est que l'expression microscopique de quelque chose de macroscopique qui existe dans tout élément vivant. Cela s'accomplit sans toi, c'est la bienveillance de la Vie. On ne fait rien que l'on ne fait pas déjà. Notre société est calquée sur notre biologie. Nous ne sommes que des monarchistes de la vie qui essayons d'en protéger l'empereur.

J'écoutais, j'entendais pour la première fois depuis longtemps. Quasi trois décennies durant, j'avais fait le choix de ne pas être, ce qui est une forme déguisée de suicide. Aujourd'hui, il me fallait faire celui d'être et je découvrais qu'il y avait plusieurs humanités, celle qui défendait le petit dernier au fond de la classe, celle qui lui foutait sur la gueule et celle qui détournait le regard. *"Rien ne se passe dans la nature sans que quelque chose en ait conscience. Mais dès que la chose est perçue, elle est changée."* Je ne savais plus qui avait dit cela. Je mesurais simplement que je n'étais plus la même.

- Celui qui a lancé le puzzle dans l'espace, a pris soin de jeter le remède avec la maladie !, m'exclamais-je.

De nouveau, Elena sourit.

- Prenons un exemple concret qui appartient plus à la sphère terrestre de Ming Men, le conflit israélo-palestinien. Dans le monde, il faut prendre parti pour l'un ou pour l'autre, jouer de nos convictions, de nos opinions. Un demi-siècle plus tard, on constate l'œuvre de nos dichotomies. La guerre y fait toujours rage. Pour Ming Men et à un autre niveau pour Magdalena, on ne peut pas aider seulement que les Palestiniens, pas plus que l'on ne peut aider seulement que les Israéliens. Mais s'il y a une dominance de ces derniers sur les premiers, aider les Palestiniens sera inévitable. Pourquoi ? Parce qu'autrement, les Israéliens trop confiants dans leur suprématie, vont perdre leur intelligence cognitive du Tout. En conséquence, on aidera le Palestinien, même si nous ne sommes pas d'accord avec lui et à un autre moment, on aidera son adversaire, pour les mêmes raisons. Il ne s'agit pas d'influencer les événements pour infléchir leur cours dans une direction qui nous paraît moralement juste, sinon d'équilibrer les forces en présence.

- Certains opineraient que c'est rudement opportuniste !

- Il faut savoir agir sans tenir de l'opinion que l'on a d'un événement ou d'un autre, d'autant plus, et j'insiste, Sasha, que cette dernière n'est qu'une réponse relative et subjective à une situation donnée. Aujourd'hui, on défend le Palestinien parce qu'on le juge opprimé par l'Israélien. Mais c'est une vue de l'esprit circonstancielle !

En tant qu'individu, j'aime le bleu, je déteste le jaune. Mais quelles que soient mes préférences ou mes dégoûts, cela ne changera en rien le projet de la vie qui de toute façon, se réalisera. L'Homme peut bousiller la terre, disparaître en tant qu'écosystème, la Vie, elle, continuera. On souffre parce que l'on pense que l'Humain est indispensable et fondamental, que rien ne peut se concevoir sans son intelligence raisonnée. Rien de plus normal, puisque nous écoutons avec des oreilles d'Homme, nous voyons avec des yeux d'Homme et nous parlons avec des mots d'Homme.

Tout en nous, dans tout ce que nous pouvons percevoir, obéit au paradigme Homme. Mais le microbe à côté de nous, la plante, l'animal, la pierre, eux aussi pensent dans les limites de leur paradigme et obéissent à un projet de vie différent du nôtre. Toutes les intelligences, humaines ou non, participent à une seule chose dont nous ne pouvons avoir la cognition parce que nous ne sommes ni un enzyme, ni un papillon, ni le vent, ni un grain de pollen. On ne peut pas sortir de notre être. C'est d'ailleurs pourquoi la religiosité a eu tant de succès. Le fait que nous soyons limités par notre propre matière, nous a poussés à croire en une entité qui a toutes les qualités. L'idée de Dieu est une idée d'Homme. Mais pour une fleur, l'idée de Dieu est peut-être l'abeille qui vient la polliniser !

- Mais, le papillon, la fleur, l'oiseau participent aussi de l'intelligence humaine, sinon ils n'auraient pas de contact avec l'Humain, répliquai-je.

- Tout le connu fait partie intégrante de l'Humain et par conséquent, de notre limitation, poursuivit Elena. - Heureusement que l'on n'a ni la compréhension des étoiles, ni celle du cosmos ou de l'infinitude du temps. Heureusement que l'on a une intelligence limitée, parce que c'est justement elle qui détermine profondément notre rôle. L'intelligence appartient à l'Homme, notre intuition appartient à l'intelligence du Tout, au puzzle, aux poussières d'étoiles. Cet instinct par définition ne s'enseigne pas et ne s'apprend pas. On l'a, on sait. Intellectuellement, on rabâche des "oui je crois que...", "oui mais...", "je suis frappé par..." Mais si l'Homme disparaissait, cela ne changerait absolument rien au projet de la Vie. Il disparaîtra comme entité biologique. Son essentialité, elle, perdurera. Pourquoi, Sasha ? Parce qu'avant que l'Humain existe, il y avait quelque chose qui était déjà sa promesse. Demain il ne sera plus là, mais son empreinte vibratoire subsistera.

Comprendre cela est révolutionnaire et libérateur !

- C'est également une éventualité bigrement dérangeante ! On n'aime pas concevoir qu'un jour tout ce qui nous constitue en tant qu'Humanité, toute notre histoire brouillonne, nos inventions, nos amours, nos haines, notre fracas, puissent disparaître. On n'envisage même pas que l'éternité soit sans l'Homme.

- Ta remarque est fort juste, Sasha ! D'ailleurs, certains y ont réfléchi et en prévision d'un sauve-qui-peut élitiste, élucubrent déjà des arches de Noé, rassemblant avec fébrilité ce que leur puissance d'argent n'a pas encore détruit physiquement. Des villes sous océanes ou des cités spatiales se construisent et l'Homme de demain fera sans doute des voyages inter-sidéraux. Ton organisme n'est pas fait pour résister à ces atmosphères encore inexplorées. Celui de nos descendants sera peut-être un assemblage de chair et de pièces de haute technologie et le cerveau incrusté de micro-chips, leur vision sera sans doute versus 3D ! Qui sommes-nous pour affirmer que cet être futuriste ne sera pas humain ? Qui sommes-nous pour penser que l'Homme n'est pas un état d'évolution transitoire vers quelque chose en continuité ou de complètement différent ? L'homme que fut ton grand-père était déjà périmé quand son petit fils est venu au monde. Celui-ci, à travers l'intuition qu'il a eue de la noosphère, a créé l'intelligence artificielle, le premier ordinateur, l'énorme Deep Blue, ancêtre des écrans tactiles de demain et des robots actuels. Est-ce possible d'arrêter cette association entre l'Homme et la machine ? Je ne le crois pas.

- On peut quand même la contrôler !

- A condition de rester sur terre ! Eventualité fort improbable ! Depuis bien longtemps, l'envie nous titille d'explorer d'autres univers, de l'infiniment petit à l'infiniment grand. Or, nous ne sommes que des outils de chair. Nous ne pouvons pas nous projeter dans le cosmos, on y exploserait. On ne peut pas penser en dehors de notre corps, de notre matière, de notre écosystème. Nous sommes des êtres humains et nous ne pourrons jamais, j'insiste là-dessus, avoir l'intelligence d'un grain de blé, d'un albatros ou d'une étoile. L'Homme a besoin d'une assistance dans son intelligence. C'est une loi universelle, d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Ayant cette limitation par rapport à la diversité des écosystèmes, de grâce soyons déjà humains ! Après on pourra penser à être planète ou je ne sais quoi. Accomplissons d'abord notre rôle d'Homme. Dans ce sens, Magdalena n'a aucune originalité dans sa démarche. Ce n'est que l'application des Lois de la Vie qui nous concernent en tant qu'êtres humains.

*"À mon sens, l'œuvre de l'herbe, n'a pas moins d'importance que le labeur des étoiles".* Quand j'étais adolescente, j'avais inscrit cette phrase de Walt Whitmann au dos de ma sacoche de classe, véritable florilège de mes révoltes. Elle me revint en tête avec cette autre de Céline : *"Pour que*

*dans le cerveau d'un couillon, une pensée fasse un tour, il faut qu'il lui arrive beaucoup de choses et des bien cruelles..."* J'étais entre le brin d'herbe et le couillon, il me restait à explorer les étoiles. Le chemin promettait d'être long et rude !

- Est-ce que ce paradigme, pour appeler ainsi ce par quoi se définit Magdalena, peut-être utile en dehors de notre cadre d'Humanité ?

- Ce n'est pas sûr !, me répondit encore Elena. - Ce qui l'est, Sasha, c'est que lorsque l'on met en relation l'infiniment petit avec l'infiniment grand, que nous disent ceux qui ont réfléchi sur tout cela, qu'ils soient philosophes, théologiens, scientifiques, médecins, artistes ou artisans ? Qu'il existe dans l'un comme dans l'autre une coordination indéniable tendue vers un seul but, la Vie.

Ils nous disent aussi qu'au sein de cette coordination, il existe aussi des oppositions, une dualité mouvante et que c'est toujours une force infinitésimale qui fait changer l'infiniment grand. La Vie est une alternance entre ces deux choses là. C'est une autre Loi.

- Je résume... Magdalena est une communauté de pensée et de cœur, possédant une qualité vibratoire dont l'octave est la bienveillance. Son rôle, tout comme celui de Ming Men dans une sphère plus terrestre, est d'être un contre-état, qui gère sans état d'âme les conflits globaux. Par conséquent, cela n'influence pas la marche du monde, certains événements devant avoir lieu, puisqu'ils sont facteurs d'évolution. Au niveau individuel, Magdalena offre à chacun à travers la mise en réseau de la puissance d'une pensée en état de nudité, c'est-à-dire absolument libre, l'opportunité de grandir. Mais quel est son outil ?

- La Roue et l'eau...

- Deux fichus symboles !

- Symbole ? Cela reste à vérifier !

Un visage qui n'était plus qu'une mer de rides, quand elle dessine sur le sable la mémoire de ses marées, un éclat bleu dans un écrin orbital couronné d'une masse de cheveux blancs dont l'épaisseur avouait encore sa force juvénile, Zoé avait du faire tourner bien des têtes et battre bien des cœurs. Je la croyais assoupie dans la fatigue de l'âge. Elle était sphinx silencieux. Sa voix avait la fraîcheur d'un ruisseau et chantait les syllabes comme le faisait mon provençal de grand-père.

- L'eau et la Roue furent compagnes de l'Homme, de tous les hommes. La première leur donna la vie. La seconde fut créatrice de leurs mythes. Ils les trahirent toutes les deux, rejetant la mémoire de l'eau au profit de sa seule utilité, oubliant la géométrie sacrée du cercle lorsqu'ils inventèrent la ligne droite qui désormais allait guider leurs pas. L'eau est la bienveillance, l'infinité des possibles. Eau de la vie, du ciel à la terre, de l'océan

aux ruisselets, du liquide amniotique à celle qui irrigue notre organisme. Tout vit avec elle, tout meurt sans elle. La Roue, symbole partagé par toutes les cosmogonies, inscrit à partir de son centre la manifestation vibratoire et irradiante du monde et son axe, celui de la verticalité, unit le visible à l'invisible, dans ce qui fut, qui est et qui sera, indépendamment de ce que nous sommes. Elle exprime l'expansion et la concentration, le flux et le reflux, l'énergie centrifuge qui va du centre à la périphérie et l'énergie centripète qui retourne à ce point central, pour perpétuer encore et encore ce mouvement cyclique auquel tout est accordé dans le cosmos. Mais elle exprime aussi l'immobilité pleine par le vide de son moyeu, l'ascendance de la verticalité correspondant à l'état de nudité

- Pourquoi le bol d'eau au centre du cercle ? La communion de pensée ne se suffit-elle pas à elle-même ?

- C'est comme la musique. Sans oreilles pour écouter le génie de Satie qui revit aujourd'hui sous les doigts d'Elena, il resterait une résonance perdue. Mais elle y ajoute aussi ce qu'elle est, et Satie n'est plus tout à fait ce qu'il était, il devient autre chose. L'eau, de par ses propriétés mémorielles, tant décriées par la science, qui admet pourtant sans ciller la pérennité de nos liquides organiques à travers les siècles et leur proximité avec la composition de l'océan primordial, est à la fois réceptrice et émettrice. La dynamiser change sa structure moléculaire et renforce ces deux caractéristiques. Ce qui est émis au cours de la Roue, est véhiculé par l'eau lorsque chacun en boit, ne serait-ce qu'une gorgée.

En résumé, Sasha, la Roue est l'outil dont se sert Magdalena pour mettre en connexion la vision, dite du serpent, que l'on a partir de l'horizontalité qui nous inscrit dans le présent et notre temporalité charnelle, avec celle dite de l'aigle, à partir de la verticalité qui elle, nous projette vers la Totalité, et donc la spiritualité, deux visions complémentaires dont l'eau réalise la synthèse.

- J'ai fait une Roue avec Catherine, Pedro et Marianne. Mais je n'ai rien ressenti de particulier. Ce serait donc l'eau qui a une action modificatrice ou tout cela n'est-il que suggestion ?

- A faire une Roue, puis une autre, et encore une autre, tu ne ressentiras jamais grand-chose. Tu ne grimperas pas aux ailes mythologiques des anges, ni verra briller au-dessus de chacun une ampoule divine, ni même n'arrivera à vider ton esprit de son vacarme importun. Pour faire silence, il faut l'expérimenter longuement, le prendre à bras-le-corps et s'y condamner à perpétuité. Une attitude complètement contre-nature où plus d'un s'est cassé l'âme, mais qui a épaté bien des foules ! Le hasard est airain et ce n'est certainement pas lui, Sasha, qui t'a conduit jusqu'ici. On parle souvent avec raison de la Loi d'action et de réaction. Mais jamais aucune ne l'emporte, sinon toute dynamique péricliterait et on tomberait dans



l'immobilisme. Alors, faire silence ! L'eau au centre du cercle est le véhicule dont nous avons besoin pour connecter avec le Tout.

Zoé se replia sur elle-même, les deux mains croisées sur le pommeau de sa canne. Elle n'en dirait pas plus. Elle avait dit ce qu'elle avait à dire. Je pensais que j'aurais aimé qu'elle épouse mon grand-père. Et l'évidence s'imposa. J'avais toujours su qu'il était la bienveillance faite homme.

Ils étaient bien rares ceux qui dégageaient cette gentillesse naturelle, qui accroche au fond de leurs yeux une lueur si particulière qu'elle vous retient au premier regard ! Il lisait la Nature comme d'autres lisent des livres et je lui dois d'avoir ouvert mon cœur à l'invisible. Avare de mots, il se contenta toujours de m'en révéler les traces et l'infinie solitude, souvent d'un geste de la main. Ici, l'empreinte marquée des sabots arrière de la biche pleine et la mue fripée du serpent. Ici, la nymphe diaphane de la cigale sur la transparence diamantine de la feuille et le camouflage extatique de la mante religieuse, célébrant ses noces immobiles avec la mort. Le monde de mon grand-père était un monde peuplé de légendes, de contes et de mythes, un monde perdu où j'ai pourtant découvert la réalité du monde terrestre. Je me revis enfant, marchant à ses côtés, le nez planté au ciel qui devenait érudition pour qui prenait la peine d'en scruter l'ouvrage. Il m'avait enseignée à me repérer dans le fourmillement lumineux de la nuit, à lire la naissance des saisons aux sillons des étoiles, celles qui marquaient de leur scintillement blanchâtre le passage de l'aube, et celles qui précédaient la chute obscure du soleil. Il m'avait fait aimer les nuits de pleine lune, la noirceur sans fond du ciel et son incroyable miroitement quand la lune se faisait absente.

Je me rappelais encore ses mots : "Vois-tu, Sasha - pour qui sait déchiffrer la voûte céleste, les étoiles ne sont que les gouttes de sang de l'histoire humaine. Elles sont la cruauté des dieux et la punition des hommes. Témoins muets des batailles d'hier et des rugissements de demain, elles en sont aussi les cadavres magnifiques. Elles emportent le souvenir des hommes et s'ils ne les avaient pas dédaignées pour d'orgueilleuses et vaines chimères terrestres, peut-être auraient-ils compris que leurs voiles mensongers n'habillent que l'absence de leur propre bonté. Peut-être alors, auraient-ils essayé de réparer, en eux-mêmes, dans leur âme tourmentée, la faute céleste et leur manque de foi. Peut-être alors, le monde tel que tu le connais, serait bien différent."

La voix de Zeïneb m'enveloppa et je remarquais que j'avais mémorisé chacune d'elles par le son, plus que par leur allure.

- Lorsque toujours à partir de cette nudité, de cette qualité qui nous est intrinsèque, on se glisse dans cette forme géométrique sacrée, à la fois ou-

verte et fermée sur l'eau, on se connecte immédiatement avec la multiplicité de cette qualité. Il faut que quelque chose te stimule et t'oblige à défendre ton état de bienveillance. On n'émet pas à partir du cœur, et encore moins à partir de la pensée, sinon à partir de l'eau. Et cela nous échappe complètement.

- Cela donc n'a rien d'intellectuel ?

- Non, sinon tu serais influencée par ta culture, ton éducation, tes goûts et tes couleurs, tout ce qui fait que tu n'apprécies pas tel ou untel et que tu lui préfères celui-ci ou celui là. En tant qu'être vivant, on émet à partir de notre eau, je veux parler de celle qui fait que l'on est en vie, nos liquides organiques qui sont le miroir de ce que nous sommes, la mémoire inintentionnelle de l'Origine. A partir de son aptitude vibratoire, de son octave, je sens, je sais la qualité de la tienne. Ainsi, avec le Un, je produis le deux, avec le deux, le trois jusqu'aux dix milles êtres, comme l'a rappelé Lao Tseu. Que recherchons-nous, tous ? La complétude... L'eau quand elle s'affirme dans sa totalité, rencontre le Tao, le retour à l'unité, pour le dire ainsi. Ce qui me relie à l'Autre, c'est elle. Cette eau en moi est une partie du puzzle. Je sais quel mantra je désire. Mon eau en rencontre une de même qualité et hop, elle s'accouple, et à la fin tu auras la forme du mantra du puzzle. Et Magdalena, c'est la science de cela...

- Oui je vois ! C'est un peu comme le robot de métal liquide du célèbre film *Terminator* qui renaît de ses gouttes fondues et éparpillées pour se recréer sans cesse!...

- Permits-moi de lui préférer la sagesse d'un mystique perse, Mowlânâ, du XI<sup>e</sup> siècle, qui écrivit : "*Qu'est-ce que la justice ? Donner de l'eau aux arbres. Qu'est-ce que l'injustice ? Donner de l'eau aux épines.*"

### La 2CV de la spiritualité

Cela faisait bientôt deux heures que nous discourions. Était-ce le dépaysement, la sérénité du lieu, la musicalité des voix, la disponibilité de ces femmes à satisfaire ma curiosité ? Il me semblait que peu à peu, les voiles se déchiraient et que les vents de l'entendement soufflaient en moi. Quelque chose qui ressemblait à l'intuition, à une évidence bouleversante quand enfin toutes les questions se taisent, que l'on sait, bien que l'on soit incapable d'expliquer ce que l'on a soudain compris.

J'avais encore quelques questions.

- Pourquoi aussi peu d'hommes dans Magdalena ?

- Vieille histoire que celle-ci !, pouffa Zeïneb.

Je m'attendais à ce qu'elle en poursuive l'explication. Il me semblait logique que ce soit une femme qui le fasse, mais ce fut Max, un noir taillé comme un bûcheron, une force de la nature et la tranquillité d'une eau dormante.

- La bienveillance s'appuie sur la féminité, qui n'est nullement une prérogative féminine. Mais à l'évidence, peu d'hommes sont capables de l'identifier en eux, ni même n'en ont envie ! Neill, tout comme moi et l'extraminorité masculine de Magdalena, sommes quasi des infractions, mais de belles infractions ! Cela dit, de plus en plus de femmes qui se croient obligées d'adopter le modèle social masculin pour avoir leur place dans la société, ont vis-à-vis de leur féminité, le même comportement que la plupart des hommes. Or, la femme a un rôle de réalisatrice, puisqu'elle assure biologiquement la perpétuation de l'espèce, rôle pour lequel cependant personne ne lui a jamais demandé son avis, du moins jusqu'à la découverte des contraceptifs chimiques. Ce pouvoir, que pourtant elle ne peut assumer sans l'homme, a déclenché en lui une peur incoercible et cela, depuis l'aube de l'humanité, car si la Nature l'a faite femme, l'homme l'a faite mère. On opprime toujours ce dont on a peur !

Qu'un homme puisse tenir de tels propos me laissa bouche bée ! L'expression de mon ébahissement était si comique, que le rire exubérant de Max lui remonta en larmes jusqu'aux yeux.

- Porter la vie, la mettre au monde, continua-t-il après s'être calmé, - ouvre la femme à son mystère. Même la plus stupide en a l'intuition. C'est

un dialogue avec l'Invisible, auquel elle participe, qu'elle en ait conscience ou non. Cette faculté immémoriale l'unit irrémédiablement à la capacité d'envisager le monde à partir de l'intériorité de l'être. Dans ce sens, la maternité est seulement un outil qui permet d'atteindre cette connaissance intuitive du Tout, car tout ce qui s'accomplit durant la gestation relève de l'alchimie. Une alchimie qui la met en relation avec la Terre où elle s'enracine et avec le Ciel, où elle se projette. Elle est le lieu, le réceptacle de l'union du feu et de l'eau dont l'enfant à naître est l'expression, comme d'ailleurs tout ce qui vit et palpète sur cette terre.

- Initiée ou non, intervint Zeïneb, - n'importe quelle femme est amenée un jour ou l'autre à s'interroger sur son rôle dans la société et au sein même de sa famille, qu'elle concevra toujours différemment de l'homme, puisque elle porte la vie. Pourquoi est-ce elle qui porte la vie ? Est-ce un hasard ? Pourquoi n'est-ce pas l'homme ? Vaste sujet ! Sans doute, un coup de dés !

Au départ de l'Humanité, il y eut un être androgyne et la fonction de donner la vie échut par hasard à la femme. Mais dis-toi bien, Sasha, que si ce rôle avait été dévolu à l'homme, lui non plus n'aurait jamais été dominant. Les rôles auraient été sans nul doute inversés, c'est une Loi. Le hasard a voulu qu'il soit dans la nature intrinsèque de l'homme d'être dominant. C'est sa fonction et nul ne peut jamais y échapper. L'homme fait la guerre, la femme préserve la paix. L'homme détruit pour créer, la femme construit pour conserver. La femme cherche la conciliation et l'homme, l'antagonisme.

- Et le jour où la femme perdra ce pouvoir, reprit Max - ce qui est en passe de devenir avec les techniques modernes de reproduction, la peur de la féminité disparaîtra. Il ne faut pas croire que la femme peut se libérer de la violence masculine simplement parce qu'elle porte la vie. Elle n'en a simplement pas la priorité, justement parce qu'elle a cette responsabilité. Le jour où elle la perdra, elle expérimentera la même violence que celle de son compagnon et elle opprimerà sans doute à son tour.

- Comment peut-on affirmer une chose pareille !, m'indignais-je.

- La femme a aussi besoin de rechercher sa liberté, de rentrer en contradiction avec elle-même. Et pourquoi ne le ferait-elle pas puisque depuis vingt mille ans, l'homme n'éprouve toujours pas la nécessité de la féminité en lui ? Peut-être que le fil conducteur est justement dans cette réponse de la femme pour que l'homme le comprenne enfin. Quand il verra qu'elle n'existe plus en tant que priorité féminine, en tant que féminité, peut-être alors recherchera-t-il la sienne, puisque apparemment il ne prend conscience de ce qu'il a perdu, qu'après l'avoir détruit. C'est en absence d'eau qu'on recherche de l'eau. C'est en absence d'eau qu'on la préserve, que l'on entreprend des études scientifiques et que l'on se préoccupe des rela-

tions que l'on a avec elle. Quand elle est abondante, tout le monde s'en fout. De quoi halluciner !

Max avait bigrement raison. L'Homme se prenait pour le mécano de Dieu qu'il avait lui-même glissé dans son jeu et pour parfaire son œuvre, il en détruisait ses constructions, croyant que l'ultime serait toujours la meilleure, sinon la plus parfaite.

- Un dernier pourquoi, Max. Pour la route ... Pourquoi Ming Men ? Magdalena pourrait se suffire à elle-même !

- Ming Men est l'outil, le rassemblement de tous les Robins des Bois, des "oui, peut-être, faut voir, faut faire avec, on ne sait jamais..." Quelques secoués au grand cœur, des mastodontes de l'improbable, des Cyranos à qui le romantisme enlève toute laideur à leurs incroyables pifs. Ming Men, c'est le visible derrière lequel on planque, soigneux, l'invisible. Magdalena, c'est autre chose. C'est la lucidité forgée, c'est le damas qui fait rougir l'acier, c'est terrible, c'est juste, c'est sans appel. Tu es là tout nu dans tes godasses, et sois heureux de les avoir encore aux pieds pour te rappeler d'où tu viens. C'est tout ce qu'on ne veut pas voir, tout ce à quoi on tourne le dos depuis que l'on a découvert que la féminité et le feu, au fond c'est la même chose. Sans leurs étincelles, la vie sentirait le bois mort. Magdalena, c'est l'enfer, mais au lieu que ce soit Satan qui t'y attende, c'est l'amour qui t'ouvre la porte. Avec ses soubrettes de mauvaise vie qui sont encore la vie, la tienne, la mienne et à ta santé, et ses majordomes tricards, qui s'essuient le burnous en priant que le ciel soit clément, parce qu'ils n'ont pas fait tout ce qu'ils devaient. La petite erreur qui remet la virgule à sa place. Non, oui, en fait je déconne... Et pourquoi pas ? Pourquoi on devrait être sérieux au sens où vous l'entendez ? Compassé, rigidifié, constipé, nirvanisé, illuminé... Magdalena se fend la pomme ! Ming Men, ça c'est du palpable, on sait où on en est, ça vous focalise le regard....

Max, il fallait le suivre dans son taxi. Il avait l'enthousiasme communicatif. Le Bronx lui poussait des encablures. On pouvait le soupçonner d'abus de drogues illicites. Mais non, le bonhomme se saoulait d'autres choses, la foi, l'enthousiasme. Cela le soulevait, le ramenait jusqu'au tréfonds. C'était du sérieux et en même temps cela ne l'était pas. De quoi vous ramener à la case départ. Je l'interrogeais. Ming Men, Magdalena...

Il redevint sage...

- Si Magdalena peut être utile de cette manière si incroyable, quelle est l'utilité de Ming Men ?

- Pour focaliser le regard. Le scientifique dont l'œil est vissé au microscope électronique, ne voit qu'une chose, son putain d'échantillon. En ne voyant que le fragment, tout lui est caché. Le poète, lui, c'est autre chose.

C'est un démiurge. Il voit tout. Tout lui est accessible. Ming Men, c'est le savant, l'œil vissé au microscope qui oblige l'autre à regarder ce qu'il voit. Regarde, je suis visible, bien présent... L'autre, qui ne se préoccupe que de la concurrence qui pourrait lui enlever ses billes, est attiré comme une mouche sur le papier gluant qui va l'immobiliser. Il tourne fou dans ses orbites. Il est aveugle à tout le reste. C'est la différence entre le scientifique et le poète. Ming Men c'est le professeur Tournesol, le Tesla des pannes de courant qui paralysent l'humain, les doigts dans la prise. Qui tend la main et la finance à ceux qui insultent ou implorent, ça dépend des circonstances, la sainte vierge Marie, la mère de tout ce qui souffre, plutôt que de tout ce qui jouit, pour cela il faut consulter sainte Rita, que c'est juré, promis, craché, ils ne recommenceront plus, ils seront sages et feront même le pèlerinage de Rome ou de la Mecque ou de Bodhgaya, sur les genoux s'il le faut, pourvu que Dieu leur enlève l'épine qui leur a fiché dans le cul.

La plupart des hommes a la douleur intéressée, clouée dans l'ordinaire, le financement. Alors heureusement, qu'il y a parfois un poète, une Magdalena pour lui éponger la sueur du front et lui murmurer que s'il ne faisait pas autant le con, il verrait ce que tout le monde peut voir, ce qui ne se voit pas. Et je le dis, foi de Max. J'y ai longtemps réfléchi. Magdalena, c'est comme votre fameuse voiture française, la 2CV, la deudeuch. Une voiture accessible à tout le monde, pleinement utile dans sa fonction et ne dominant pas son conducteur, car avant tout à son service.

Magdalena, la 2CV de la spiritualité ? L'image était excellente. Un éclat de rire général l'applaudit. Il s'arrêta un instant. Je le croyais au point mort. Mais le bonhomme avançait en roue libre. Il mettait les voiles sur l'asphalte de ses colères. Il ne fallait pas lui en raconter. Il avait galéré dans l'inverse, au ras des pâquerettes, sa négritude collée au front comme l'identité de sa discrimination.

- Faut pas croire ! Ming Men a aussi des envolées de poète. Il se fait métaphysicien, rejoint l'inquiétude de ces scientifiques qui se plongent dans l'étude de la métaphysique et scrutent dans les textes mystiques, une hypothèse à la folie des hommes. Et voilà que ca grouille d'enfants, qui poussent comme des champignons d'avenir, du talent mais surtout du cœur en gerbe.

Quatre-vingt-dix mille, t'imagines ! Quatre-vingt-dix mille loupiots du monde entier, avec inscrit sur leur bulletin de naissance la mouise de la pauvreté, la ligne parentale vierge, abandonné le gosse ou parents défunts. Quatre-vingt-dix mille gosses qui demain retourneront dans leur pays, pour redonner ce qu'ils ont reçu. Le cerveau bien défroissé, plein de ces connaissances qui me font ignorant, chacun à la mesure de son talent et de

son rêve, avec au cœur le virus de Ming Men et celui encore plus virulent, de Magdalena. Ils apprennent la même chose, tout ce que l'on apprend dans les écoles du monde entier, enfin... les bonnes. Seulement, on leur enseigne différemment. Neill m'a expliqué. Relativité et synthèse entre l'officiel et l'officieux... On leur apprend à apprendre, à réfléchir par eux-mêmes, à développer leur esprit critique. L'expression artistique, la cuisine... Et puis des choses qui nous paraissent évidentes et qui ne le sont pas. Le respect de l'autre. Qu'est-ce qu'une femme, qu'est-ce qu'un homme ? Réellement. Leur relation au monde, la signification de la sexualité... enfin, pleins de trucs qui ne font pas partie du programme de l'officiel... Et aussi Magdalena. Demain, quatre-vingt-dix mille microbes de Dieu, petites roues dispersées dans le monde, venant s'ajouter à d'autres norias... Certains tourneront peut-être mal... Il y a toujours du bon grain et de l'ivraie. Mais ce virus de conscience leur restera toujours fiché dans le cœur et l'esprit, comme un gratte-cul mental...

En attendant, aujourd'hui, Max était là. Chauffeur de taxi et responsable d'un centre de Ming men, avec des mômes de la rue qui accrochaient l'impossibilité de leurs rêves à ses basques de mage, comme il balançait le soir sa casquette sur son divan. Il continua.

- La Roue, au début, j'y croyais pas. Un truc de bonnes femmes, un truc de dingue. J'y voyais de la sorcellerie africaine, du tirage de cartes, de la lecture des lignes de la main. C'est que j'en trimballe dans mon taxi, des nénettes qui jouent leur sort dans les boules des médiums. Mais j'ai découvert que c'était du sérieux, de l'efficace. Alors Sasha, s'il te prend un jour l'envie de raconter à droite et à gauche son efficacité, il ne faut pas que t'oublie de leur dire que si elle peut être bénéfique, elle peut aussi les renvoyer dans leurs cordes. Tous ces gens qui prêchent que l'on doit s'aimer, que l'amour est le moteur du monde, qui te remuent leur pendule sous le nez comme la baguette de Merlin, en te prédisant des fins du monde dont ils peuvent te sauver si tu écoutes leur channeling - toujours dicté par des guides, des êtres de lumières grandioses et souvent bibliques -, et si tu pries pour l'incurie des hommes jusqu'à t'en écorcher tout vif le cœur, ne sont en général que de foutus égoïstes qui roulent pour eux et pour leur trouille. Ceux-là, ils finiront même par te faire des Roues payantes avec le gourou machin ou la maîtresse trucmuche comme officiants diplômés de la sagesse. Leur intention de grandir, d'apprendre est aussi étriquée que prétentieuse. Bâtisseurs de paradigmes, conjugueurs de tous les *ismes* qui les fait exister.

Mais ce n'est pas tout, Sasha. Explique-leur bien que la Roue est quelque chose de grave, que l'on ne fait pas à la légère pour se marrer, qu'elle doit et ne peut se faire qu'à partir de la bienveillance. Les gens les

plus à même d'y participer sont ceux qui sont vraiment préoccupés par certaines questions sur la vie, pour qui tout part du sensible, du désir de faire le bien autour d'eux parce qu'ils ont compris la cohérence du Tout. Il n'y a pas besoin d'aller à l'université pour cela. Explique-leur aussi que ce n'est pas la panacée. Le loto spirituel... Le moindre grain de sable mauvais dans ton intention, la moindre embrouille dans ta question et tu recevras la réponse que tu mérites, en osmose avec ce que tu es. Les forces en présence sont correctrices. Elles sont là pour te dégauchir et mettent en place des dynamismes qui peuvent te dépasser, si tu n'es pas prêt ou que ton intention est tronquée.

- Excuse-moi, Max, toi aussi tu connais Neill ?

- Par hasard, j'ai été son chauffeur de taxi à Boston, lorsqu'il y est venu pour connaître ses parents. Un jour donc, en parlant avec lui, il m'a dit un truc terrible : "*si tu ne peux soigner quelqu'un, rend le malade.*" Il m'expliquait que tous les gens n'étaient pas soignables parce que simplement, ils avaient décidé qu'ils ne voulaient pas se remettre en question et encore moins, changer : en conséquence, ils ne guériraient pas. Dans ce cas, les rendre malades est la seule façon de les aider, de provoquer en eux un saut quantique. Et bien, dans la Roue, c'est la même chose.

Max leva ses mains, deux énormes battoirs tournés vers le ciel en un geste d'impuissance et soupira :

- Ce qui me scie, c'est que Neill n'a jamais vu l'un de ces gosses, ni d'ailleurs la plupart des gens de Ming Men, bien qu'il en sache suffisamment sur chacun d'eux pour prendre la décision qui s'impose quand il le faut. Je n'aimerais pas être à sa place. Cela ne doit pas être évident de se manger tous les désagréments de la responsabilité et de se refuser la cerise sur le gâteau. Je ne parle pas d'argent. Après tout, bien que je ne pige pas très bien le pourquoi, c'est son choix de ne bénéficier d'aucun salaire ni des avantages dont nous profitons. Mais être dans l'impossibilité de se déplacer librement pour des raisons de sécurité et ne pas connaître tous ces petits... Il nous donne la liberté de nos choix et est emprisonné par le sien. Un comble !...

Il se tut. Tout le monde se tut.

J'esquissais un geste pour me lever. Elena me fixa de son regard impérieux. Je ne bougeais plus.

- Nous aimerions, me dit-elle, - et Neill est d'accord, que tu écrives l'histoire de Ming Men et de Magdalena, d'autant, n'est-il pas vrai ?, que c'était ton intention première en venant ici. En outre, tu aimes écrire...

Je restais quelque peu interloquée. M'avaient-ils là encore, devinée ?

- Mais à sortir ainsi de l'ombre, ne craignez-vous pas de vous mettre en danger ?



- Il y a un temps pour le secret et un autre plus court, pour le dévoilement... Et nous courons peu de risques. Et pourquoi ? Parce que l'on ne comprend jamais la totalité d'un livre. Chacun en retient juste ce dont il a besoin. Combien de livres ont été écrits, combien de bibliothèques renferment des vérités extraordinaires qui cependant nous demeurent cachées parce que nous ne sommes pas en syntonie avec elles ? Combien de gens meurent de soif à côté d'un puits ? Combien de gens vont chercher la spiritualité au Tibet ou en Inde alors que leur mère est une sage qu'ils ignorent ? Celui qui part à sa recherche, est-il initié, préparé à la recevoir ? Sur cinq diamants, l'un n'en verra que deux et l'autre, pas du tout... La vérité n'est jamais dangereuse parce qu'on ne peut la comprendre et en découvrir le trésor qu'à partir de notre évolution. Seul celui qui veut la dissimuler par égoïsme ou par élitisme, est hanté par la paranoïa de la perdre. De plus, dans le contexte actuel, il nous semble important de parler de Magdalena, de son rôle et de l'attitude que cela suppose. Ce que nous t'avons dit, ce que tu en feras et ce que les gens en comprendront ? Les uns le verront comme une propagande ésotérique ou un fatras d'invraisemblances. A d'autres, sa lecture leur permettra de faire un saut quantique. Chacun y trouvera ce qu'il doit.

Elle me tendit la coupelle d'eau. Nous en bûmes chacune une gorgée.

- Magdalena est un instrument de musique accordé, me dit-elle. Il est la promesse d'une musique. Il faut qu'il y ait des gens qui se posent suffisamment de questions pour pouvoir un jour en jouer. En s'affinant, ils éliminent les toxines, les préjugés, les certitudes. C'est comme le symbole d'Excalibur. Un jour, le roi Arthur arrive à s'en saisir parce qu'il est devenu lui-même l'épée. Il est le sens des choses. Si je te mets un stradivarius sur la table, tu ne peux rien en faire. Tu ne sais pas jouer du violon. Le stradivarius reste ce qu'il est, un extraordinaire assemblage de bois légendaire. Mais même en admettant que tu sois une virtuose, pour que ton stradivarius existe dans toute sa plénitude, il faut qu'il y ait des gens qui puissent écouter la musique que ton archet en tire, il faut qu'ils puissent la comprendre, l'apprécier, la juger, pour se sentir unifiés par et autour d'elle, sinon stradivarius et musique leur passeront au-dessus. Le but, la réponse n'est pas de jouer de cet instrument, on s'en moque, sinon l'intention d'en devenir le musicien, avec bien sûr, la nécessité d'oreilles pour l'entendre et communier avec lui. Magdalena est un instrument de musique parfaitement accordé, de toute éternité, et dont chacun doit devenir le musicien.

Ton livre, si tu l'écris, ne sera que l'archet d'un instant.

Je suis restée deux mois dans la cité souterraine. Quelques discussions, parfois profondes, parfois futiles, des fous rires, des larmes aussi. J'ai fait quelques Roues. Des personnes sont parties, d'autres sont arrivées. J'ai

appris à aimer le silence. Celui des pierres qui raconte une histoire évanouie, mais émouvante. Le passage des hommes est inscrit dans le poli de la roche, le galbe d'une arche, la trace d'un dessin, d'une peinture rupestre. J'aime cette calligraphie du passé qui ne livre aucun de ses secrets mais vous imprègne d'une ferveur presque sacrée. Je ressens alors cette fraternité humaine qui transcende le temps. Des milliers d'êtres humains avaient vécu ici sous terre. La pierre exsudait leur essentialité. J'étais ce qu'ils furent. Vivre dans un tel lieu était revenir à une source que seule l'illusion bruyante des siècles semblait avoir tarie. Ce silence a une qualité féminine. Il fait renaître, donne la vie de nouveau à cet autre, oublié, bafoué, suicidé par ce que la civilisation appelle le progrès. J'y retournais. Nasreddin m'attendait avec son âne. Rien n'avait changé. Tout avait changé. Je n'étais plus la même.

J'ai revu Neill plusieurs fois. J'ai visité beaucoup de centres de Ming Men, présents dans la plupart des pays du monde, sauf en Inde. Je suis montée dans le taxi de Max et sur la motoneige de Marianne. Je le dis, parce qu'ils sont devenus mes amis. Je suis allée là où lui-même n'a jamais été ni pu aller. Étonnamment sur le mur de quelques-centres, il y avait des photos de sa femme, de sa fille et de son compagnon, de ses petits enfants et bien sûr de lui. Quand je le lui ai dit, il a trouvé surréaliste qu'on le connaisse à son insu, qu'il fasse partie d'un panthéon imagé lointain sans n'avoir jamais donné de lui-même une seule photo. J'ai rencontré beaucoup de gens, j'ai parlé avec des personnes qui étaient d'accord et d'autres qui ne l'étaient pas ; des qui rechignaient mais qui faisaient quand même, parce que Ming Men, c'est quand même beaucoup mieux que trimer dans la rue ou à l'usine. Des qui avaient trahi ou retourné leur veste et s'en mordaient les ongles jusqu'à la chair des doigts. Pour les plus chanceux... Car à se coltiner avec la froide réalité, pour beaucoup, c'était tout un réapprentissage de ce qu'ils avaient tellement dédaigné et trahi. J'en ai vu d'autres, partis de tellement d'en bas, de ceux qui se lèvent bien avant ceux qui se lèvent tôt, boostés par un tel enthousiasme, qu'ils trouvaient que rien n'allait assez vite. J'en ai rencontré des qui combattaient la corruption gouvernementale du laisser-faire, du c'est pour ma pomme, et étaient durement combattus par elle. Des personnalités plus ou moins connues, certaines très célèbres, et des anonymes. Des hommes, des femmes. Des religieux et des athées. J'avais bien vu Neill où je pensais l'avoir vu. J'ai rencontré des gens qui haletaient après la fortune de Ming Men, comme ce cardinal. J'en ai vu se confondre en courbettes devant Neill à la perspective d'entrer, clowns du pouvoir, dans son réseau de relations pour mieux le circonvenir ensuite. Des attrape-pièges bien sapés et bien ficelés. Certains sont fort connus, éminences grises qui pondent des livres comme les

poules font des œufs ou reçoivent des prix mirifiques pour des actions faussement humanitaires. J'ai très peu parlé de ces derniers, non par peur de quelconque intimidation, sinon qu'ils n'en valent pas la peine. Un jour, la vie leur enverra la facture de leurs arnaques.

Enfin bref, j'ai connu et vu agir des qui croient en Ming Men et d'autres qui lui mettent avec plaisir des bâtons dans les roues. J'ai beaucoup parlé avec Neill. J'ai douté aussi. Beaucoup et souvent. On a toujours du mal à croire que l'utopie puisse crever la toile du réel et y rester propre. Au début, j'ai mal jugé le service d'ordre drastique de Ming Men, où tout fonctionne exactement sur le modèle de société décrit dans ce livre, ce qui laisse à réfléchir sur sa possibilité à plus grande échelle. Je trouvais sa nécessité, quelque peu despotique et contraire à l'utopie. Mais le cœur humain est rude au partage et souvent prêt à prendre la tangente dès lors qu'il y va de son intérêt. Si l'utopie est collective, elle est rarement individuelle. Ming Men n'y échappe pas. C'est aussi "donne-lui le doigt et il te bouffera le bras... "

La vigilance est nécessaire.

Mais le plus important, le plus dingue, reste ces gosses à qui la vie semblait avoir tout retiré avant qu'ils en aient reçu quelque chose, ces mêmes heureux, même si ce ne fut pas toujours simple pour eux d'admettre qu'ils pouvaient le devenir, éduqués comme on aimerait que tous les enfants le soient, avec amour, intelligence et générosité, découvrant que derrière le visible, il y a l'invisible et derrière celui-ci, qu'il y a toujours autre chose : sept petits bols à remplir avec soin, quatre-vingt-dix mille mômes, filles et garçons, c'est la population de Nanterre, quelques dix mille âmes de moins que celle de Saint-Paul La Réunion...

Un pari impossible que Neill a tenu en le décidant, quand personne ne voulait encore y croire.



## Epilogue

Trois ans se sont écoulés depuis la publication de ce livre. Cela n'a pas été sans difficulté. L'époque n'était pas à la remise en question. La crise projetait ses spectres d'impuissance, les scandales sexuels pimentaient de voyeurisme offusqué ceux plus prosaïques des entourloupes financières planétaires. L'avenir se cadrerait minimaliste et liberticide. L'opinion publique voulait du sécuritaire, du durable, quelque chose de palpable et garanti par loi sur vingt ans. Le futur se faisait spéculatif, rythmé par une succession d'injonctions, au verbe haut et harponneur dès lors qu'elles nous instillaient la conviction qu'il suffisait de les suivre au pas de l'oie, la mine ravigotée, persuadés que leur résonance paverait de révolutions nos tièdes envolées.

*Engagez-vous, branchez-vous, indignez-vous, révoltez-vous, résistez !*  
Mais impliquez-vous ne faisait toujours pas partie du vocabulaire...

Cette intempérance verbeuse poussait le bouchon de nos redditions au fil des événements ou plutôt du compte-rendu que les médias de tous bords nous concoctaient prédigérées dans le prêt-à-penser correct ou incorrect, sortis l'un et l'autre du même moule. Lui faisait défaut le plus polémique et réellement novateur des slogans : *Interrogez-vous*, sans doute parce que la contrariété, à savoir l'opposition entre des choses contraires, ça vous taille comme des épouvantails aux fringues venteuses où l'esprit tempête et souffle l'air d'un large plus dangereux, ce fameux pourquoi qui nous ramène toujours à nous-mêmes, au compas de notre cœur, ce métronome de l'amour que personne n'a besoin d'assister. Ni Dieu ni maître comme dit l'autre... Il avait laissé cependant en moi un goût d'insatisfaction et le roulement ininterrompu d'une sourde colère. Pourquoi ce qui était réalisable, tangible et pérenne à travers une organisation comme Ming Men, ne l'était pas ailleurs ? Pourquoi cette non-reproductibilité ? Était-elle intentionnelle ou relevait-elle simplement d'une non-conscience que d'autres voies sont possibles ? On manifeste pour des tas de choses, souvent matérielles, escouades désenchantées et tant assistées par une société que nous avons nous-mêmes construit qu'il ne nous reste plus comme libre exercice que celui de la frustration, du ressentiment et de la résignation, la pensée figée vers ce seul but : que le politique nous donne la liberté à laquelle nous avons droit... Point barre !

Pourquoi acceptons-nous de recevoir une éducation de merde dans des écoles et universités de merde ? Pourquoi acceptons-nous de recevoir des retraites de merde après avoir travaillé et participé pendant quarante ans de vie au bien-être collectif ? Pourquoi acceptons-nous la mise en coupe de nos vieux, de nos enfants, de nos handicapés et de nous-mêmes ? Pourquoi dans notre grande majorité, réalisons-nous si peu ce que nous désirons ? Rêver, n'est-ce pas réaliser ? Je n'avais pas de réponse, sinon que la remise en cause de cet état de fait, sonnait comme une normalité imparable, n'était pas l'aspiration de la plupart malgré tous les slogans de solidarité dont on nous abreuvait et que l'on gobait goulûment.

J'étais alors en formation, celle par laquelle devait passer tous ceux, femmes et hommes, qui désiraient devenir tutrices et tuteurs des enfants de Ming Men. La priorité de cette fonction avait d'abord été donnée aux femmes dont la figure maternelle était plus apte à enraciner l'errance de tous ces mêmes orphelins ou abandonnés. Mais leur inscription au monde nécessitait aussi une référence masculine et Neill en avait eu la sage initiative. Chaque groupe d'enfants était donc encadré par un tuteur et une tutrice. Notre préparation n'était nullement didactique, sinon basée sur l'observation, l'écoute et le partage de la vie quotidienne dans quatre centres dont chacun avait le libre choix. Mais ils devaient tous se situer dans des pays de cultures différentes à l'opposé des nôtres. Obligation nous était faite également d'acquérir les rudiments de la langue du pays où nous désirions nous installer. J'avais donc appris le vietnamien. Je n'avais pas eu l'occasion de revoir Neill. L'anonymat l'obligeait à l'invisibilité et il faisait très peu de réunions, mais nous avons gardé l'un et l'autre le goût de la correspondance épistolaire. Il m'arrivait de faire des Roues avec lui et leur objet était souvent lié aux enfants. Je me gardais bien de lui faire part de toutes mes interrogations, comptant sur les événements, les rencontres ou le décours de ma vie pour me fournir des réponses. Ce diable d'homme s'en doutait-il ?

La nuit enveloppait les contreforts montagneux de l'ancienne cordillère annamitique où s'égouttait la pluie en lourdes nappes de brume, mêlant la terre au ciel dans un chuintement continu. J'aimais ce pays où s'étageaient les plantations de café, de thé et de tabac. Je l'avais choisi en hommage à Richard, par amitié pour Pedro et pour cette dizaine d'enfants dont j'avais désormais la charge et qui dormaient paisiblement avec une centaine d'autres, filles et garçons, d'ici ou d'ailleurs, et qui du même souffle, résumait ma petite fille éparpillée.

## *Epilogue*

J'avais attendu la plus sombre épaisseur nocturne pour lire la lettre que Pedro m'avait remise le matin même. J'avais reconnu l'écriture de Neill. Dédaignant la facilité des claviers, elle avait conservé la fermeté ronde qui depuis l'enfance en accompagnait la calligraphie, marquant ainsi un contrepoint invisible au sérieux du contenu de ses missives, toujours rédigées sur le même papier parchemin.

"Ma chère Sasha,

J'ai toujours éprouvé à ton égard un certain compagnonnage, peut-être parce que tu me rappelais les errances et les colères du jeune homme que je fus. Aujourd'hui je te sais heureuse, non par un subterfuge quelconque de divination, sinon par Pedro. Mais je devine également, une intuition, que des questions te remuent, les mêmes auxquelles tous ceux qui ont participé et participent à l'aventure de Ming Men se sont posés un jour ou l'autre, tout comme ils ont également douté, à commencer par Pedro et ma chère Lizzy. Pourquoi n'y a-t-il pas plus de Ming Men ? Pourquoi n'y a-t-il pas plus de mécènes qui investissent dans l'Humain plutôt que dans les œuvres d'art dont la plupart a perdu la baraka ou encore dans des grands crus qu'ils ne dégusteront jamais ? Pourquoi les gens qui ont de l'argent ne font-ils pas la même chose ? Je me les suis également posées et souvent en ai pleuré de rage et de tristesse et je ne peux qu'en référer à mon expérience.

On s'accorde souvent à affirmer que l'argent n'a pas d'odeur. Rien de plus faux, Sasha. L'argent pue quand on l'utilise salement et il sent bon lorsque l'on fait des choses chouettes avec. Ming Men n'aurait jamais pu et ne pourrait pas accomplir depuis des années sa tâche sans la possibilité matérielle de la fructification constante de son immense fortune.

Toutes ces personnes qui ont les moyens financiers et ne le font pas, n'ont pas compris que si l'on ne fabrique pas du rêve, on ne fabrique pas non plus le lit de la démocratie et du capitalisme au sens noble des termes. Au lieu d'acheter des Picasso ou des Rembrandt, ils devraient investir dans l'Humain, dans les choses du cœur parce qu'une société - quelle qu'elle soit - doit vivre avec tous ses membres, ceux qui dépendent d'elle et ceux, beaucoup plus rares, qui sont libres. Ce sont ceux-là qui formatent et préservent la mise en compréhension, la mise en structure de l'entendement de la société et de l'individu.

On ne peut pas imaginer une autre société si l'on ne rêve pas d'abord à ce que nous pouvons être, acte créateur éminemment féminin s'il en est. La liberté n'a jamais été anticapitaliste ni antidémocratique ni fomenteuse de désordres. Affirmer comme tu l'as fait que le XXI<sup>e</sup> siècle - autrement dit la pérennité de l'Homme - sera féminin ou ne sera pas n'est rien d'autre

que résister contre un état de peur permanente qui nous lobotomise lentement mais sûrement.

La peur est un miasme commun à l'humanité. Il le fut, il l'est et le sera sans doute encore demain. On vit avec l'illusion de notre générosité à tel point que tout un chacun jure la main sur le cœur ou sur le portefeuille qu'il est généreux. On parle de générosité, on la décline sur tous les modes, on n'arrête pas d'en parler pour ne pas parler de notre peur ! Il y a des mots qui sont tabous et celui-ci en est un, ce que l'on appelle le Diable en langage populaire, cette trouille lovée à l'intime dans la profondeur du cœur des hommes. Pour l'occulter, on n'arrête pas de parler d'amour, de retour à l'innocence perdue, de grands effets lyriques avec des beaux effets de manches pour moucher nos larmes faciles. Mais être en état amoureux envers soi, puis envers l'Autre, tous les autres, c'est une autre paire de manches, celle-là ! Espèce de connard, arrête de pleurnicher sur le sort qui t'est fait ! Qu'as-tu fait de ton talent ? Rien ! Normal, non, alors que tu n'aies rien. Précisément là, Sasha, commence la thérapie de l'humain, pas avant, et tu es bien placée pour le savoir...

Mais je te vois sourire et penser : il en a de bonnes, cet homme !"

Effectivement, je souriais. Effectivement, je pensais qu'il en avait de bonnes, de très bonnes même. N'était-on pas tous issus, riches autant que pauvres, d'un monolithique assistanat politique, économique, religieux et intellectuel qui nous convertit en mutants, êtres consommables consommés et consommateurs ? Il s'insinue au plus intime et lentement nous conforte à la justesse de ses règles avant que nous nous y conformions, endossant des armures qui furtivement nous statufient sur pied. On nous dit de voter et nous votons, un coup à droite, un coup à gauche et ce balancier qui répond trop souvent à l'ambition personnelle de quelques-uns, non pas plus intelligents que nous sinon mieux introduits, nous persuade que nous avons notre mot à dire dans la gestion du monde que l'on nous présente toujours comme un changement rénovateur qui va nous changer la vie... en augmentant notre pouvoir d'achat !

On nous serine qu'il faut agir comme ceci ou comme cela, croire en celui-ci plutôt qu'en celui-là, aider celui-ci plutôt que celui-là. On nous peaufine nos détestations et nos amours. On moralise nos pensées, on les mondialise même, les habillant toutes d'un poncif unique. On se laisse convertir en éternels assistés nécessiteux de systèmes qui ne sont que ce qu'ils sont, des systèmes. On nous lessive le cœur, on nous convertit en incroyants de nous-mêmes et en mécréants de l'Homme. On nous vole nos vies, de l'Est à l'Ouest et du Nord au Sud et nous nous laissons faire. Jusqu'à quand ?



## Epilogue

Prendre la réalité pour un désir et non ses désirs pour une réalité, c'est ce que nous devons apprendre et que l'on se garde bien de nous enseigner. C'est difficile, douloureux. On pleure, on grince des dents, on tombe malade, et parfois gravement, on envoie tout balader, on se dit que l'on n'y arrivera jamais, que tout est décidément trop pourri, trop dur et les coups dans la gueule trop nombreux et puis on remet le travail sur l'ouvrage. Le coup de pouce est souvent impromptu et lilliputien. Il est tellement petit que souvent, on ne le remarque même pas. La vigilance à soi nous fait défaut. On nous a spoliés de ce droit primordial, en nous instillant la certitude qu'une fois morts, tout sera tellement mieux Là-Haut ! On s'est laissé mettre des œillères. Purs sangs de l'humain, nous sommes devenus des chevaux de labour castrés, la masculinité domptée, la féminité bafouée, quand non considérée comme une insulte à la Nature. On s'est divisé du monde et il nous le rend bien, puisque il est Nous et pas autre chose et nous renvoie à l'image exacte de ce que nous sommes. Navrant !

Je me rappelais mes discussions avec Pedro, issue de la banlieue, celle que l'on désigne honteusement aujourd'hui sous le terme apeuré de *quartier sensible*. Durant ses premières années à Ming Men, il avait douté de tout et surtout de Neill. Son analyse synthétique, son esprit visionnaire, son intransigeance, son implication jusqu'à son désintéressement étaient plus violentes pour Pedro que ne l'avait jamais été la rue. Tout comme moi, il s'était senti merdeux et étriqué. Tout comme moi, il avait eu honte et avait été tenté par l'évasion salvatrice. L'un et l'autre, et combien d'autres, nous avons pris conscience que nous n'étions pas habillés d'amour et qu'avant de prétendre être utiles, il nous fallait apprendre à lutter contre notre propre couardise et nos intérêts personnels. Par chance, nous avons rencontré, quelle qu'en soit la cause ou la raison, des personnes qui de manière indéfectible luttaient corps et âme pour créer un état de résistance contre cette résignation trouillardesque et Neill en était le catalyseur.

Je repris ma lecture, la flamme d'une bougie dansant devant la fenêtre tel un fanal accordé à ces autres trouées lumineuses qui s'éparpillaient aux flancs des montagnes.

"Pourquoi acceptons-nous bêtement les interdits, sinon par lâcheté ? Si nous avons une véritable pédagogie de l'amour envers nous-mêmes, on n'aurait pas besoin que quelqu'un nous flanque un sémaphore sous le nez pour que l'on s'arrête et laisse passer l'autre. Si on l'accepte, si on le cautionne, c'est parce que nous sommes lâches et que la société civile qui organise notre vie, qui légifère nos sentiments, passés, présents et futurs, ne peut exister qu'à cette condition. Voilà pourquoi il y a de la dissension et du déchirement, une terrible dichotomie entre ce que l'on désire et ce que l'on fait ! Donne le petit doigt à la peur et elle te bouffera le bras !

Celui qui a conscience de cela, devient hyper efficace. C'est pourtant si simple, Sasha... Si les gens décidaient de ne plus avoir de crédit sur leur vie et de boycotter la gestion programmée de leur temps libre, la moitié de ce qui les opprime disparaîtrait. Si un dictateur existe, c'est parce que le peuple a besoin d'être opprimé. Il ne sait pas vivre sans contrainte. Il s'arrête au feu rouge et démarre au feu vert. Il vote, à droite, à gauche mais ne change rien de lui-même, pour lui-même. Lady Gaga n'existe que parce qu'il y a quelqu'un pour l'écouter et donc affirmer, c'est Lady Gaga. Or sans mur d'écho, Lady Gaga n'est rien et le mur, c'est déjà le début de l'oppression ! Nous sommes des araignées perdues, shootées aux pesticides chimiques et psychiques. Nous ne savons plus tisser notre toile et comme l'on ne sait plus ni comment ni pourquoi le faire, d'autres le font à notre place. Cela aussi est une Loi. Le politique n'est pas l'unique responsable de nos lendemains qui déchantent, la société civile a aussi sa part, car entre la réalité et ses fantasmes, aussi nobles soient-ils, il y a toujours le même gouffre, cette foutue anxiété. Indignez-vous certes, mais faites d'abord la révolution dans vos cœurs avant de vous indigner dans l'abstrait. Résister ne suffit pas non plus à augurer un monde meilleur. Il faut surtout parler de bonheur, s'impliquer dans la bienveillance. Penser la société de demain, c'est d'abord penser à ce que l'on est aujourd'hui. La société sera alors la résultante de ce que nous sommes, sans intellectualisme..."

J'y avais succombé moi-même si facilement, tellement facilement ! J'avais cru par orgueil autant que par prétention que devenir tutrice serait chose facile, qu'il suffisait de faire vibrer la corde bien tendue de la générosité. Il m'avait fallu tout réapprendre, apprendre à apprendre l'amour, apprendre à apprendre le respect, apprendre à apprendre le partage. Aujourd'hui, cela nous paraissait un mouvement naturel, un mouvement spontané du cœur. Pourtant au début, la priorité n'était pas là, sinon dans une opposition larvée ou farouche d'abord des gens de Bergama, ensuite de Ming Men, à quelconque décision de Neill. Il nous avait donc imposé bon gré mal gré par foi et par loi cette vision, cette rééducation, un acte pédagogique dans lequel bien peu croyaient. Cette mise en place du cœur selon une architecture particulière s'apprend, ça c'est sûr ! Au contraire de ce que nous nous plaçons à affirmer, elle n'est pas innée puisque nous n'en avons pas les codes. On se contente trop facilement seulement de penser les choses, pratiquement on ne les réalise que très rarement !

"Dans ce sens, continuait Neill - Ming Men est un contre-état par essence et jamais - c'est une Loi - il ne pourra embrasser tout les projets multiples de la Vie. Ce n'est d'ailleurs pas souhaitable, voire impossible

## Epilogue

car le conflit, tout comme la dualité sont inhérents à notre matérialité. Il y aura toujours des trahisons, il y aura toujours des lâches, il y aura toujours des voix qui s'élèveront pour qualifier tout cela de foutaises. Néanmoins, il faut absolument que ce petit Yin dans le Yang comme le définirait la philosophie chinoise, cette goutte dans l'immensité de l'océan, puisse s'exprimer. L'Ordre de Magdalena n'est que cela, c'est ce qui contrebalance et empêche la folie totale de l'Homme. La seule question que chacun doit alors se poser est : Où je veux être, moi ?

Je pense chaque jour à tous ces gens de cœur - je les porte en moi - qui se sont battus contre vents et marées pour construire Ming Men et sans qui rien n'aurait été réalisé. Sans eux, ma vision serait restée aveugle. Sans eux, le diamant n'aurait été rien d'autre qu'un vulgaire caillou et la pieuvre, un Facebook sans imagination. Désormais, la nouvelle responsable de Ming Men est une jeune femme amérindienne. Elle s'appelle Kateya, *celle qui laisse une trace de pas dans le sable*. Je ne t'en dis pas plus, tu apprendras à la connaître. Et comme j'anticipe ta question Sasha, non !, ma fille Margaux ne reprendra pas le flambeau irlandais. D'une certaine manière, elle fut aussi mon autre bras droit. D'autres chants l'attendent, une vie, sa vie, celle de son compagnon et de leurs enfants et de tous les autres. C'est rassurant, non, de savoir que par simple vibration, voulue ou non, on fait tous partie d'un même projet ? Accumulons donc de la vibration, accumulons donc de la vaillance.

Une dernière chose, mon amie, n'oublie jamais ta gitane rouge. Pour chacun, elle incarne, quels que soient le nom et les apparences dont on l'affuble, la petite voix que l'on oublie, à qui l'on prête trop souvent une écoute distraite et aléatoire, et malheureusement trop fréquemment lorsque l'on est acculé au pire. Aujourd'hui, tu as trouvé tes marques et je suis fier de la femme que tu es devenue. Quant à moi, je suis arrivé au terme de ma vie, je le pressens et j'en suis également heureux. Un retour vers quelque chose qui m'est étrangement familier depuis que j'ai vécu cette expérience de mort imminente, un état amoureux, et qui sait ?, pour un autre départ peut-être.... Je t'embrasse, Neill."

Un air de blues mélancolique et rocailleux s'éleva dans le silence peuplé de la nuit. Sentinelle des songes de ces enfants dont il faisait swinguer les cœurs et le corps le jour, Jaro chantait. Je pleurais. Neill avait raison. Etre heureux était simple ! Je me souvins de la joie de Neill lorsque Pedro lui avait dit que quatre-vingt-dix mille enfants avaient intégré Ming Men.

"Tu te rends compte, Pedro, lui avait-il commenté les larmes aux yeux ! - Quatre-vingt-dix mille enfants, une cinquantaine de nationalités et autant

de religions, de langues et de cultures différentes ! Une éducation donnée dans le sens de l'universalité tout en préservant la culture de chacun qui cependant doit interpeller et intéresser tout le monde ! Expliquer nos différences pour comprendre ce que nous avons en commun ! C'est parce que nous avons des différences importantes sur notre manière de percevoir les choses que nous comprenons que nous avons tous, outre notre génie biologique, quelque chose en commun, l'Homme, dans sa féminité créatrice et sa masculinité réalisatrice. Je pleure peut-être facilement, parfois pour des broutilles et même un mauvais téléfilm, mais cet entendement intime, le mépris que nous en avons et qui nourrit notre passivité et la justifie, a nourri ma colère, celle justement qui m'a toujours poussé à agir, celle sans qui Ming Men ne serait pas."

Neill, je l'appris plus tard, envoya une lettre à chacun de ses amis. Une dernière Roue.

On lui avait donné le prénom de Nhan, l'hirondelle, tant elle ressemblait à un oisillon tombé du nid lorsqu'on l'avait accueillie. Du haut de ses dix ans, elle me regardait l'air grave et sérieux. Ses yeux allaient de mon visage à la photographie de Neill, un portrait en noir et blanc que Margaux avait fait de lui dans un fou-rire, un jour où ils firent un concours de grimaces.

- C'est qui lui ?, me demanda-t-elle. - C'est ton papa, Sasha ?

- Non, ce n'est pas mon père, c'est Neill. C'est un peu comme ton grand-père.

La fillette réfléchit une seconde, avant d'ajouter :

- C'est bien, justement je n'en avais pas. Mais qu'est-ce qu'il a fait pour le devenir ?

- Que tu sois là aujourd'hui. Vois-tu, c'est le grand-père de beaucoup d'autres enfants comme toi. Il s'est battu comme un loup solitaire pour que le monde soit meilleur.

- Où il habite ?

- Dans ton cœur, Nhan, seulement dans ton cœur



## Remerciements

A Marta et Birgit, Anton, Richard et Lady Eben qui vivent désormais une autre vie.

A Shérine qui m'a fait connaître la Turquie et redécouvrir la Cappadoce.

A mon ami photographe qui sait voir de l'humanité là où il semble qu'il n'y en a guère.

A mon compagnon, pour sa patience, ses conseils et nos discussions nocturnes et à mon clan pour son soutien sans faille.

A mon premier groupe de lecteurs, Olga et Stella que je remercie également pour le labeur ingrat de la correction, Hélène et Jean-Claude, Rozenn et Inés, Cécile, Ficou et Dom et sans oublier les deux Bruno, pour leurs précieux conseils et suggestions et Dieu sait si j'ai râlé de devoir me remettre à l'ouvrage.

A tous les souscripteurs qui ont ainsi participé à l'impression des premiers exemplaires.

Aux éditeurs qui ont refusé ce livre, mais ont eu pour certains la délicatesse de me répondre autre chose que la formule consacrée : "*ne correspond pas à notre ligne éditoriale*", et pour d'autres, l'indélicatesse de ne même pas lire le manuscrit.

A vous lecteurs.

A Shamaël....

Si vous avez aimé ce livre, faites-le connaître, partagez-le et parlez-en

Si vous désirez en acheter une version papier, suivez ce lien :

<http://www.lombreduregard.com/lombre-du-regard>

Vous pouvez également laisser vos commentaires et suggestions sur FB, page Mélanie Talcott ou encore mieux, page Les Microbes de Dieu...

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que se soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture : conception L'Ombre du Regard – Photo personnelle de l'auteur – Ayuthaya (Thaïlande).